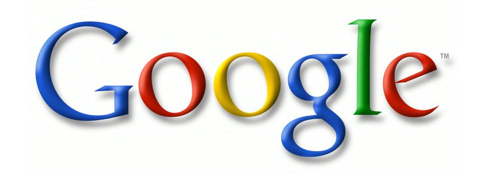
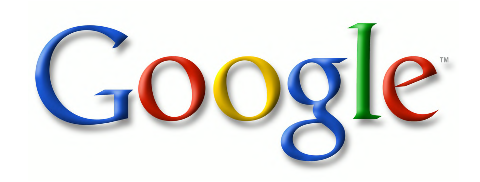






MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME TREIZIÈME



PARIS (6e)

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS

1905-1906



.ISTE DES MEMBRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

AU 1er JANVIER 1906

MEMBRES DONATEURS

MM. G.-I. ASCOLI, Prince Alexandre BIBESCO, Michel BRÉAL, † James JACKSON.

MEMBRES PERPÉTUELS.

MM. Lucien ABEILLE.
Alexandre ALEXANDROWSKI.
G.-I. ASCOLI.
Daniel BARBELENET.
J. BAUDOUIN DE COURTENAY.
Philippe BERGER.
Prince Alexandre BIBESCO.
Alphonse BLANC.
F. BONNARDOT.
† Alexandre BOUTROUE.
Paul BOYER.
Michel BRÉAL.
Sophus BUGGE.
Ph. COLINET.
Georges COUSIN.
Alexis DELAIRE.
Hartwig DERENBOURG.
O. DONNER.
Edmond DUCHESNE.
Émile DURAND-GRÉVILLE.
† Émile EGGER.
Émile ERNAULT.
Louis FINOT.
† Jean FLEURY.
† Christian GARNIER.
Abbé GONNET.
† GOULLET.
Giacomo DE GREGORIO.
Émile GUIMET.
F. HAVERFIELD.
Louis HAVET.
Victor HENRY.
Abbé HÉRIOT-BUNOUST.
† James JACKSON.
Charles JORET.
Jean KIRSTE.
Marquis DE LABORDE.
Henri LARAY.

MM. Abbé Jules LEBRETON.
Gustave LECOCQ.
Louis LÉGER.
Abbé Albert LEPITRE.
A. MEILLET.
Paul MELON.
† Demetrios DE MENAGIOS.
Paul MEYER.
Paul OLTRAMARE.
† Gaston PARIS.
Général Théodore PARMENTIER
Paul PASSY.
† S. M. Dom PEDRO II.
MM. Antonio PEÑAFIEL.
† Charles PLOIX.
John RHŶS.
Maurice ROGER.
Eugène ROLLAND.
Dr ROSAPELLY.
R. P. SACLEUX.
Ferdinand DE SAUSSURE.
A.-H. SAYCE.
Gustave SCHLUMBERGER.
Paul SÉBILLOT.
Émile SENART.
Edmond SÉNÉCHAL.
Johan STORM.
Léopold SUDRE.
És. TEGNÉR.
† Dr THOLOZAN.
Mlle DE TCHERNITZKIJ.
MM. Vilh. THOMSEN.
Joseph VENDRYES.
Marquis DE VOGÜÉ.
† Edward R. WHARTON.
Colonel WILBOIS.
Ludvig WIMMER.

LISTE GÉNÉRALE.

MM.

Abeille (Lucien), professeur de langue latine au Collège national, professeur de français à l'École supérieure de guerre, Calle Rodriguez, 1136, Buenos-Aires (République Argentine). — Élu membre de la Société le 23 mai 1891; membre perpétuel.

Adam (Lucien), président de Chambre à la Cour d'appel, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 7 février 1885.

Adjarian (Hratchia), ancien élève de l'École pratique des hautes études, professeur à l'École Aramian, Tauris (Perse). — Élu membre de la Société le 27 février 1897.

Alexandrowski (Alexandre), licencié ès lettres. — Élu membre de la Société le 28 mai 1892; membre perpétuel.

Anglade (Joseph), maître de conférences à l'Université de Nancy (Meurthe-et-Moselle. — Élu le 28 mars 1903.

Arbois de Jubainville (*Marie*-Henry d'), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 84, boulevard Montparnasse, Paris (XIVe). [Adresse de vacances: Jubainville, par Ruppes (Vosges).] — Membre de la Société en 1867 ; président en 1883.

Arrò (Alessandro), professeur au Lycée, 35, Via Santa Chiara, Turin (Italie). — Élu membre de la Société le 18 janvier 1896.

Ascoli (Graziadio *I.*), associé étranger de l'Institut de France, sénateur du royaume d'Italie, professeur à l'Institut royal, Milan (Italie). — Élu membre de la Société le 22 juillet 1876 ; membre perpétuel, donateur.

Audouin (Édouard), professeur de philologie et antiquités grecques et latines à l'Université, 14, rue le Cesve, Poitiers (Vienne). — Élu membre de la Société le 23 février 1889.

Azquen (M. l'abbé Resurreccion Maria de), professeur au lycée de Bilbao (Espagne). — Élu le 13 février 1904.

Bailly (Anatole), correspondant de l'Institut, 91, rue Bannier, Orléans (Loiret). — Admis dans la Société en 1866.

Bally (Charles), privat-docent à l'Université, 4, rue de Candolle, Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 10 mars 1900.

Barbelenet (Daniel), professeur au Lycée de Tourcoing, 1, rue du Vieux-Marché-aux-Poulets, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892; bibliothécaire en 1893; membre perpétuel.

Barbier de Meynard, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, administrateur de l'École spéciale des langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VIIe). — Membre de la Société depuis le 2 février 1884

Barth (Auguste), membre de l'Institut, 10, rue Garancière, Paris (VIe). — Élu membre de la Société le 10 mars 1873.

Barthélemy (Adrien) vice-consul de France, Recht (Perse), par Bakou (Russie). — Élu membre de la Société le 16 février 1884.

Basset (René), correspondant de l'Institut, directeur de l'École supérieure des Lettres, l'Agha, 49, rue Michelet, Mustapha (Alger). — Élu membre de la Société le 2 juin 1888.

Baudisch (Julius), docteur en philosophie, III, 2, Radetzkystrasse, 39, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1892.

Baudouin de Courtenay (Prof. Dr J.), rue Mogilevskaïa, n° 23, kv. 10, Saint-

Pétersbourg (Russie). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1881 ; membre perpétuel.

20. Bauer (Alfred), 17, rue Tournefort, Paris (V^e^). — Élu membre de la Société le 9 janvier 1875.

Baunack (Johannes), docteur en philosophie, 32, Hospitalstrasse, Leipzig (Saxe). — Élu membre de la Société le 26 juin 1880.

Benoist-Lucy (L.), 2 bis, rue Schnapper, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 2 février 1901.

Berger (Philippe), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 3, quai Voltaire, Paris (VIIe). — Élu membre de la Société le 1er juin 1872 ; trésorier depuis le 11 avril 1874 jusqu'au 31 décembre 1891 ; président en 1892 ; membre perpétuel.

Bianu (Le professeur Jean), bibliothécaire de l'Académie roumaine, 135, calea Victoriei, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.

Bibesco (Le prince Alexandre), 69, rue de Courcelles, Paris (VIIIe). — Élu membre de la Société le 6 juin 1874 ; président en 1894 ; membre perpétuel, donateur.

Blanc (Alphonse), professeur au Collège, villa Caprice, route d'Agde, Cette (Hérault). — Élu membre de la Société le 20 février 1875 ; membre perpétuel.

Bloch (Jules), agrégé de l'Université, 3, rue Sainte-Beuve (Paris). — Élu le 5 décembre 1903.

Bloch (Oscar), agrégé de l'Université, professeur au Lycée de Besançon. — Élu le 28 mars 1903.

Bogoroditskij (Vasilij Aleksêjevič), professeur à l'Université de Kazan (Russie). — Élu le 21 janvier 1905.

30. Boisacq (Émile), professeur à l'Université de Bruxelles, 14, rue Van Elewijck, Ixelles (Belgique). — Élu membre de la Société le 13 février 1892.

Boissier (Alfred), Le Rivage, par Chambésy, Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 1er décembre 1900.

Boissier (*Marie-Louis-Antoine*-Gaston), secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur au Collège de France, 23, quai Conti, Paris (VIe). — Membre de la Société depuis le 8 mai 1869.

Bonnardot (François), archiviste-paléographe, conservateur de la Bibliothèque municipale, les Charmettes, Verdun (Meuse). — Admis dans la Société en 1868 ; président en 1890 ; membre perpétuel.

Boudet (L'abbé H.), curé de Rennes-les-Bains (Aude). — Élu membre de la Société le 4 décembre 1897.

Boyer (Paul-*Jean-Marie-Gabriel*), professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 54, rue de Bourgogne, Paris (VIIe). — Élu membre de la Société le 8 décembre 1888 ; trésorier de 1892 à 1894 ; président en 1901 ; membre perpétuel.

Brandstetter (Prof. Dr R.), Villenstrasse, 14, Lucerne (Suisse). — Élu membre de la Société le 21 juin 1902.

Bréal (Michel-*Jules-Alfred*), membre de l'Institut, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 87, boulevard Saint-Michel, Paris (V^e^). — Membre de la Société en 1865 ; secrétaire depuis 1868 ; membre perpétuel, donateur.

Brunot (Ferdinand), professeur à l'Université, 8, rue Leneveux, et à Cha-

ville (Seine-et-Oise), maison Bohl. — Élu le 20 juin 1903, premier vice-président en 1906.

BUGGE (Sophus), associé étranger de l'Institut de France, professeur à l'Université, Christiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878; membre perpétuel.

40. CABATON (Antoine), ancien membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient, attaché à la Bibliothèque nationale, 13, rue Malebranche, Paris (V^e^). — Élu membre de la Société le 19 janvier 1901.

CANDRÉA, docteur de l'Université de Paris, professeur au lycée de Craiova (Roumanie). — Élu membre de la Société le 31 janvier 1903.

CART (Théophile), professeur au lycée Henri IV et à l'École des sciences politiques, 12, rue Soufflot, Paris (V^e^). — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892; bibliothécaire de 1894 à 1898; trésorier depuis le 1er janvier 1899.

CHABANEAU (Camille), correspondant de l'Institut, à Nontron (Dordogne). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868.

CHABOT (l'abbé Jean-Baptiste), 47, rue Claude-Bernard, Paris (V^e^). — Élu membre de la Société le 23 février 1895.

CHARENCEY (*Charles-Félix*-Hyacinthe GOUHIER, comte DE), membre du Conseil général de l'Orne, 72, rue de l'Université, Paris (VIIe). [Adresse de vacances: Saint-Maurice-les-Charencey (Orne)]. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier secrétaire; bibliothécaire de 1868 à 1873; président en 1885.

CHATELAIN, membre de l'Institut, conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Paris, Sorbonne, Paris (V^e^). — Élu membre de la Société le 31 janvier 1903.

CHILOT (*Pierre*-Paul-*Narcisse-Fernand*), 11, rue de la République, Saint-Mandé (Seine). — Élu membre de la Société le 14 janvier 1893; bibliothécaire depuis le 1er janvier 1899.

CLARAC, professeur au Lycée Montaigne, rue de l'Yvette, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1901.

COHEN (Marcel), élève de l'Ecole pratique des hautes études, 45, Chaussée d'Antin, Paris (IXe). — Élu le 2 décembre 1905.

50. COLINET (Philémon), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu membre de la Société le 25 juin 1892; membre perpétuel.

CONSTANS (Léopold-*Eugène*), professeur à l'Université d'Aix-Marseille, 42, cours Gambetta, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). — Élu membre de la Société le 4 juin 1898.

CORNU (Jules), professeur à l'Université, Graz (Styrie), Autriche. — Élu membre de la Société le 19 juillet 1873.

COUBRONNE (Louis), professeur au lycée, 1, passage Saint-Ives, Nantes (Loire-Inférieure). — Élu membre de la Société le 25 janvier 1879.

COURANT (Maurice), secrétaire interprète du ministère des affaires étrangères pour les langues chinoise et japonaise, maître de conférences à l'Université de Lyon, professeur près la Chambre de commerce de Lyon, 3, chemin du Chancelier, Ecully (Rhône). — Élu membre de la Société le 7 avril 1900.

COUSIN (Georges), maître de conférences à l'Université, 25, rue Saint-Lambert, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 8 février 1890; membre perpétuel.

CUNY (Albert), agrégé de l'Université, 160, rue Saint-Jacques, Paris

(V°). — Élu membre de la Société le 9 mai 1891, administrateur en 1903-1904.

David (René), ingénieur, 59, avenue Raspail, La Varenne Saint-Hilaire (Seine). — Élu membre de la Société le 18 février 1882.

Delaire (Alexis), 238, boulevard Saint-Germain, Paris (VII°). — Élu membre de la Société le 18 novembre 1876 ; membre perpétuel.

Delaplane (A.), chef de bureau au Ministère des travaux publics, 244, boulevard Saint-Germain, Paris (VII°). — Admis dans la Société en 1868.

60. Delondre (Gustave), 16, rue Mouton-Duvernet, Paris (XIV°). — Membre de la Société en 1865.

Delphin (Gaëtan), la Médersa, Alger (Algérie). — Élu membre de la Société le 30 juin 1894.

Derenbourg (Hartwig), membre de l'Institut, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, directeur d'études pour la langue arabe, à l'École pratique des hautes études, professeur honoraire du Séminaire israélite, 30, avenue Henri-Martin, Paris (XVI°). — Membre de la Société depuis 1866; secrétaire adjoint de 1866 à 1868 ; membre perpétuel.

Diamantaras (Achille S.), Castellorizo (Turquie d'Asie). — Élu membre de la Société le 29 juin 1901.

Dianu (Jean *N.*), licencié ès lettres, diplômé de l'École pratique des hautes études, professeur au séminaire central, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 7 février 1891.

Dihigo (Dr Juan M.), professeur de linguistique et de philologie à l'Université, 110, San Ignacio, La Havane (Cuba). — Élu membre de la Société le 15 décembre 1894.

Donner (O.), sénateur, Pohjolainen Ranta, 12, Helsingfors (Finlande). — Élu membre de la Société le 19 juin 1869; membre perpétuel.

Dottin (*Henri*-Georges), professeur à l'Université, 37, rue de Fougère, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 6 décembre 1884; bibliothécaire de 1888 à 1891.

Duchesne (*Charles*-Edmond), agrégé de l'Université, 59, rue Pigalle, Paris (IX°). — Élu membre de la Société le 24 février 1900; membre perpétuel.

Durand, administrateur colonial, chargé de cours à l'École des Langues orientales 10, rue de la Pépinière, Paris. — Élu le 28 février 1903.

70. Durand-Gréville (Émile-*Alix*), 174, rue de Grenelle, Paris (VII°) [de janvier à mars] et Bois-Briou, Angers (Maine-et-Loire) [d'avril à décembre]. — Élu membre de la Société le 1er avril 1882 ; membre perpétuel.

Dutens (Alfred), 12, rue Clément-Marot, Paris (VIII°). — Élu membre de la Société le 19 juillet 1879.

Duval (*Paul*-Rubens), professeur au Collège de France, 11, rue de Sontay, Paris (XVI°). — Élu membre de la Société le 18 février 1882; président en 1886.

Ernout (Alfred), agrégé de l'Université, 18, rue Vavin, Paris (VI°). — Élu le 3 décembre 1904.

* Ernault (Émile-*Jean-Marie*), professeur à l'Université, 2 *bis*, rue Saint-Maixent Poitiers (Vienne). — Élu membre de la Société le 18 décembre 1875 ; administrateur de 1882 au 24 mai 1884 ; membre perpétuel.

Estlander (Karl-*G.*), professeur à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Membre de la Société en 1867.

Étienne (E.), 5, Grande-Rue, Jarville (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 6 décembre 1890.

Fay (Professor Edwin W.), University of Texas, 2104, Nueces Street, Austin (Texas, États-Unis). — Élu membre de la Société le 15 décembre 1894.

Fécamp (Albert), professeur adjoint à l'Université, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque universitaire, 48, rue Pitot, Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 13 janvier 1877.

Ferrand (Gabriel), consul de France, Stuttgart (Wurtemberg). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1901.

80. Finot (Louis), directeur adjoint pour la langue sanskrite à l'École pratique des hautes études, 11, rue Poussin, Paris (XVIe). — Élu membre de la Société le 25 juin 1892; trésorier de 1895 à 1898; membre perpétuel.

Fournier (Albert), professeur à l'École supérieure des Lettres, 84, rue Michelet, Mustapha (Alger). — Élu membre de la Société le 5 mai 1894.

Gaidoz (Henri), directeur d'études pour les langues et littératures celtiques à l'École pratique des hautes études, 22, rue Servandoni, Paris (VIe). — Membre de la Société en 1867; administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877; président en 1881.

Gasc-Desfossés (Alfred), professeur au lycée, Bourges (Cher). — Élu membre de la Société le 9 mars 1889.

Gaudefroy-Demombynes (M.), secrétaire-bibliothécaire de l'École spéciale des langues orientales vivantes, professeur à l'École coloniale, 2, rue de Lille, Paris (VIIe). — Élu membre de la Société le 24 mai 1900, président en 1906.

Gauthiot (Robert), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 14, rue Mouton-Duvernet, Paris (XIVe). — Élu membre de la Société le 4 décembre 1897; administrateur.

Gellée (*Narcisse-Maximilien*-Fernand), membre de la Société académique de l'Oise, Mureaumont, par Formerie (Oise). — Élu membre de la Société le 29 mai 1897.

Gonnet (L'abbé), maison Sainte-Catherine, Écully (Rhône). — Élu membre de la Société le 12 juin 1875; membre perpétuel.

Goy, professeur à l'École Normale, Tulle (Corrèze). — Élu le 18 février 1905.

Grammont (Maurice), professeur de grammaire comparée à l'Université, 4, rue Jacques Draparnaud, Montpellier. — Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.

90. Grandgent (Charles-*H.*), professeur à l'Université de Harvard, 107, Walker Street, Cambridge (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 29 mai 1886.

Grasserie (Raoul de la), docteur en droit, juge au Tribunal, correspondant du Ministère de l'instruction publique, 4, rue de Bourbon, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 14 mai 1887.

Grégoire (Antoine), docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée, 3, rue de la Couronne, Huy (Belgique). — Élu membre de la Société le 15 février 1896.

Gregorio (Giacomo de), professeur à l'Université, 207, Via Stabile, Palerme (Sicile). — Élu membre de la Société le 1er décembre 1900; membre perpétuel.

Guer (Charles *Guerlin* de), docteur ès lettres, professeur de lettres au

collège Colbert, Auxerre (Yonne). — Élu membre de la Société le 2 décembre 1899.

Guimet (Émile), directeur du Musée Guimet, avenue d'Iéna, Paris (XVIe). — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; membre perpétuel.

Gustafsson (Docteur Fridolf-*Vladimir*), professeur de littérature latine à l'Université, 41, Unioninkatu, Helsingfors (Finlande). — Élu membre de la Société le 16 mai 1885.

Halévy (Joseph), directeur d'études pour les langues éthiopienne et himyarite et les langues touraniennes à l'École pratique des hautes études, 9, rue Champollion, Paris (V^e). — Élu membre de la Société le 13 janvier 1872; président en 1888.

Hauvion, château de la Queue-les-Yvelines (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.

Haverfield (F.), professeur à Christ-Church, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 18 novembre 1882; membre perpétuel.

100. Havet (*Pierre-Antoine*-Louis), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, chargé de cours à l'Université, directeur d'études pour la philologie latine à l'École pratique des hautes études, 18, quai d'Orléans, Paris. — Élu membre de la Société le 20 novembre 1869; secrétaire adjoint de 1870 à 1882; membre perpétuel.

Henry (Victor), professeur de sanskrit et grammaire comparée à l'Université de Paris, 95, rue Houdan, Sceaux (Seine). — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; membre perpétuel.

Hériot-Bunoust (L'abbé *Étienne-Eugène*-Louis). — Élu membre de la Société le 19 novembre 1887; membre perpétuel.

Huart (Clément-*Imbault*), consul de France, professeur de persan à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 43, rue Madame, Paris (VIe). — Élu membre de la Société le 24 juin 1899; président en 1903.

Imbert (J.), receveur de l'enregistrement et des domaines, Monsol (Rhône) [chemin de fer, Beaujeu]. — Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.

Jeanroy (A.), professeur à l'Université, 9, rue Montplaisir, Toulouse. — Élu membre de la Société le 6 juin 1903.

Job (Léon), docteur ès lettres, professeur au lycée, 2, rue de la Hache, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1885.

Joret (*Pierre-Louis*-Charles-*Richard*), membre de l'Institut, professeur honoraire de l'Université d'Aix-Marseille, 64, rue Madame, Paris (VIe). — Élu membre de la Société le 10 janvier 1874; président en 1902; membre perpétuel.

Keller (Otto), professeur à l'Université, 2, Kreuzherrenplatz, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 14 janvier 1893.

Kern (H.), professeur de sanskrit à l'Université, 45, Willem-Barenstraat, Utrecht (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 15 mars 1873.

110. Kirste (*Ferdinand-Otto*-Jean), professeur de philologie orientale à l'Université, 2, Salzamtsgasse, Graz (Autriche). — Élu membre de la Société le 7 janvier 1882; membre perpétuel.

Krebs (Adrien), professeur à l'École alsacienne, 89, avenue d'Orléans, Paris (XIVe). — Élu membre de la Société le 14 décembre 1901.

Laborde (Le marquis Joseph de), archiviste aux Archives nationales, 25, quai d'Orsay, Paris (VIIe). — Élu membre de la Société le 29 décembre 1873 ; membre perpétuel.

Lacôte (Félix), professeur au lycée, 1, rue Lakanal, Montluçon (Allier). — Élu le 2 décembre 1905.

Lamouche (Léon), major de la gendarmerie ottomane (mission française), à Serrès (Turquie), viâ Vienne-Salonique. — Élu membre de la Société le 29 février 1896.

Laray (Henri), capitaine d'infanterie de marine en retraite, 1, rue Sainte-Geneviève, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 31 mai 1890 ; membre perpétuel.

Laurent, professeur au Collège Stanislas, 9, rue du Mont-Parnasse, Paris (VIe). — Élu membre de la Société le 14 avril 1883.

Lebreton (l'abbé Jules), docteur ès lettres, Highlands St Saviour's, Jersey. — Élu membre de la Société le 14 janvier 1899 ; membre perpétuel.

Lecocq (Gustave), 7, rue du Nouveau-Siècle, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 3 mai 1890 ; membre perpétuel.

Le Foyer (Henri), 252, rue de Rivoli, Paris (Ier). — Élu membre de la Société le 14 mai 1892.

120. Léger (Louis-*Paul*), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, professeur à l'École de guerre, 43, rue de Boulainvilliers, Paris (XVIe). — Membre de la Société depuis l'origine; administrateur vice-président de 1866 à 1869 ; président en 1882 ; membre perpétuel.

Lejay (L'abbé Paul-*Antoine-Augustin*), professeur à l'Institut catholique, 119, rue du Cherche-Midi, Paris (VIe). — Élu membre de la Société le 17 mai 1890 ; président en 1898.

Lepitre (L'abbé Albert), docteur ès lettres, professeur de grammaire comparée à l'Université catholique, 10, avenue de Noailles, Lyon (Rhône). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1901 ; membre perpétuel.

Lévi (Sylvain), professeur au Collège de France, directeur d'études pour la langue sanskrite à l'École pratique des hautes études, 9, rue Guy-de-Labrosse, Paris (V^e^). — Élu membre de la Société le 10 janvier 1885 ; président en 1893.

Lévy (Isidore), directeur adjoint pour l'histoire de l'Orient à l'École pratique des hautes études, 20, boulevard Émile Augier. — Élu le 30 janvier 1904.

Lindsay (Prof. W.-M.), The University, Saint-Andrews (Écosse). — Élu membre de la Société le 8 juin 1895.

Loth (Joseph), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université, 44, faubourg de Redon, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 25 mai 1878.

Loubat (le duc Joseph-Florimond), 53, rue Dumont-d'Urville, Paris. — Élu le 5 décembre 1903.

Maigret (Roger), diplômé de l'École spéciale des langues orientales vivantes, 47, rue Taitbout, Paris (IXe). — Élu membre de la Société le 24 février 1900.

Marçais, directeur de la Médersa, Alger. — Élu le 30 avril 1904.

130. Marissiaux (Paul), professeur au lycée, 19, place de Vainquai, Saint-Omer (Pas-de-Calais). — Élu membre de la Société le 1er décembre 1894.

Maspero (*Camille-Charles*-Gaston), membre de l'Institut, professeur au

Collège de France, directeur d'études pour la philologie et les antiquités égyptiennes à l'École pratique des hautes études, directeur général du service des antiquités en Égypte, Le Caire (Égypte). — Membre de la Société en 1867; président en 1880.

Meillet (Antoine), directeur adjoint pour la grammaire comparée et la langue zende à l'École pratique des hautes études, professeur au Collège de France, 24, boulevard Saint-Michel, Paris (VIe). — Élu membre de la Société le 23 février 1889; membre perpétuel.

Mélèse (*Henri*-Gaston), professeur agrégé de l'Université, 5, rue Corneille, Paris (VIe). — Élu membre de la Société le 8 mars 1889.

Melon (Paul), 24, place Malesherbes, Paris (XVIIe). — Élu membre de la Société le 19 novembre 1870; membre perpétuel.

Mendez-Bejarano (Mario), membre du Conseil royal de l'Instruction publique, professeur de littérature à l'Institut, calle de la Luna, 34, pr^{al}, Madrid (Espagne). — Élu membre de la Société le 23 avril 1898.

Merwart (K.), Professor D^r, professeur à l'Académie Marie-Thérèse et à la Franz Joseph-Realschule, 11, Klanggasse, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 21 juin 1884.

Meunier (L'abbé J.-M.), ancien élève de l'École pratique des hautes études, professeur à l'Institution Saint-Cyr, Nevers (Nièvre). — Élu membre de la Société le 17 décembre 1898.

Meyer (Alphonse), professeur au lycée, agrégé d'allemand, 9, allées de Fénelon, Cahors (Lot). — Élu membre de la Société le 6 février 1875.

Meyer (*Marie*-Paul-*Hyacinthe*), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur de l'École des Chartes, 16, avenue de Labourdonnais, Paris (VIIe). — Membre de la Société en 1867; membre perpétuel.

140. Michel, capitaine de gendarmerie, à Saint-Dié (Vosges). — Élu le 28 mars 1903.

Michel (Charles), professeur à l'Université, 42, avenue Blonden, Liège (Belgique). — Élu membre de la Société le 16 février 1878.

Monseur (Eugène), professeur à l'Université, 165, avenue de Tervueren, Bruxelles (Belgique). — Élu membre de la Société le 9 janvier 1885.

Monteil (Ch.), chargé de cours à l'École des Langues orientales, 2, rue du Pré-aux-Clercs, Paris (VIIe). — Élu le 18 février 1905.

Montmitonnet (Jacques-R.), La Chapelle-de-la-Tour (Isère). — Élu membre de la Société le 2 décembre 1893.

Mowat (Robert), chef d'escadron d'artillerie en retraite, 10, rue des Feuillantines, Paris (V^e). — Membre de la Société depuis l'origine; président en 1878.

Nicolas (A.-L.-M.), chez Me Veuve Nicolas, 119, rue de la Tour, Paris. — Élu membre de la Société le 27 mai 1902.

Nitsch (Casimir), docteur de l'Université, 27, rue Lobzowska, Cracovie. — Élu le 30 avril 1903.

Oltramare (Paul), professeur à l'Université, 32, chemin du Nant, Servette, Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 27 mai 1876; membre perpétuel.

Osthoff (Hermann), professeur à l'Université, 2, Blumenthalstrasse. Handschuhsheim, Heidelberg (Grand-Duché de Bade). — Élu membre de la Société le 8 juin 1895.

150. Parmentier (Le général de division *Joseph-Charles*-Théodore), 5, rue du

Cirque, Paris (VIIIe). [Adresse de vacances : Malzéville (Meurthe-et-Moselle)]. — Élu membre de la Société le 17 mars 1883; président en 1899; membre perpétuel.

PASCAL (Charles), professeur au lycée Janson-de-Sailly, 4, rue de Siam, Paris (XVIe). — Élu membre de la Société le 15 mai 1886.

PASSY (Paul-*Édouard*), directeur adjoint pour la phonétique générale et comparée à l'École pratique des hautes études, 11, rue de Fontenay, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892; membre perpétuel.

PEÑAFIEL (Docteur Antonio), professeur de médecine et de chirurgie à l'Université, directeur général du Bureau de statistique, Mexico (Mexique). — Élu membre de la Société le 11 mai 1889; membre perpétuel.

PERNOT (Hubert), répétiteur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 7, rue du Clos-d'Orléans, Fontenay-sous-Bois (Seine). — Élu membre de la Société le 1er décembre 1894.

PIERRET (Paul), conservateur du musée égyptien, Palais du Louvre, Paris (Ier). — Était membre de la Société le 1er février 1870.

POGNON (Henri), consul de France, Alep (Syrie). — Élu membre de la Société le16 février 1884.

PSICHARI (Jean), directeur d'études pour la philologie byzantine à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École des langues orientales, 16, rue Chaptal, Paris (IXe). — Élu membre de la Société le 15 février 1884; administrateur de 1885 à 1889; président en 1896.

RAVEAU (Camille), physicien au laboratoire d'essais du Conservatoire des arts et métiers, 61, boulevard Sébastopol, Paris (IIe). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1898.

REGNAUD (Paul), professeur de sanskrit et de grammaire comparée à l'Université, Lyon. — Élu le 3 décembre 1904.

160. REINACH (Salomon), membre de l'Institut, conservateur du musée de Saint-Germain, 4, rue de Traktir, Paris (XVIe). — Élu membre de la Société le 21 février 1880.

REINACH (Théodore), docteur ès lettres, directeur de la *Revue des Études grecques*, 9, rue Hamelin, Paris. — Élu membre de la Société le 14 janvier 1899, président en 1905.

RHŶS (John), fellow de Jesus College, professeur de celtique à l'Université, The Lodgings, Jesus College, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 9 janvier 1875; membre perpétuel.

ROGER (Maurice), professeur au lycée Carnot, 2, rue Barye, Paris (XVIIe). — Élu membre de la Société le 20 mars 1886; membre perpétuel.

ROLLAND (Eugène), 5, rue des Chantiers, Paris. — Membre perpétuel.

ROQUES (Mario), maître de conférences à l'Université de Paris, directeur-adjoint à l'École des hautes études, 2, rue de Poissy, Paris (Ve). — Élu le 5 décembre 1903.

ROSAPELLY (Le docteur *Marie*-Charles-Léopold), ancien interne des hôpitaux, 10, rue de Buci, Paris (VIe). — Élu membre de la Société le 27 mai 1876; président en 1900; membre perpétuel.

ROUDET (Léonce), professeur au lycée de Nancy. — Élu le 28 mai 1904.

ROUSSELOT (L'abbé Pierre-*Jean*), professeur à l'Institut catholique, directeur du laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France, 23, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris (Ve). — Élu membre de la Société le 17 avril 1886; président en 1895.

Sabbathier (Paul), agrégé de l'Université, 15, rue du Cardinal-Lemoine. Paris (V^e). — Élu membre de la Société le 28 decembre 1889.

170. **Sacleux** (Le R. P. Ch.), missionnaire apostolique, 30, rue Lhomond, Paris (V^e). — Élu membre de la Société le 7 avril 1894; membre perpétuel.

Sainéan (Lazare), docteur ès lettres, ancien professeur suppléant à l'Université de Bucarest, 28, rue Berthollet, Paris (V^e). — Élu membre de la Société le 18 mai 1901 ; vice-président en 1906.

Saussure (Ferdinand de), professeur à l'Université, Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 13 mai 1876; secrétaire-adjoint de 1883 à 1891; membre perpétuel.

Sayce (*Archibald*-Henry), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878; membre perpétuel.

Schils (L'abbé G.-H.), curé de Fontenoille, par Sainte-Cécile (Belgique). — Élu membre de la Société le 8 juin 1889.

Schlumberger (Gustave-*Léon*), membre de l'Institut, 27, avenue d'Antin, Paris (VIIIe). — Membre de la Société depuis le 3 décembre 1881 ; membre perpétuel.

Schrijnen (Joseph), docteur en philosophie, professeur au collège, 9, Kristoffelstraat, Ruremonde (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.

Sébillot (Paul), directeur de la *Revue des Traditions populaires*, 80, boulevard Saint-Marcel, Paris (V^e). — Élu membre de la Société le 28 avril 1883 ; membre perpétuel.

Senart (Émile), membre de l'Institut, 18, rue François Ier, Paris (VIIIe). [Adresse de vacances : château de la Pelice, près la Ferté-Bernard (Sarthe)]. — Élu en 1868; membre perpétuel.

Sénéchal (Edmond), inspecteur des finances, 10, boulevard de Bellevue, Draveil (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 16 mai 1885; membre perpétuel.

180. **Sépet** (Marius), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 2, rue de l'Union, Clamart (Seine). — Était membre de la Société le 1er février 1870.

Specht (Edouard), 195, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris (VIIIe). — Membre de la Société depuis 1866.

Speijer (J.-S.), professeur de sanskrit à l'Université, 24, Herrengracht, Leyde, (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 2 février 1878.

Stokes (Whitley), associé étranger de l'Institut de France, ancien membre du Council of the Viceroy of India, 15, Grenville Place, Londres S. W. — Élu membre de la Société le 5 novembre 1881.

Storm (Johan), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 23 novembre 1872; membre perpétuel.

Sudre (Léopold-*Maurice-Pierre-Timothée*), docteur ès lettres, professeur au lycée Montaigne, 85, boulevard Port-Royal, Paris (VIe). — Élu membre de la Société le 2 avril 1887; membre perpétuel.

Švrljuga (*Ivan* Kr.), Osiek (Croatie). — Élu membre de la Société le 17 avril 1880.

Taverney (Adrien), villa Espérance, Chauderon, Lausanne (Suisse). — Élu membre de la Société le 17 mars 1883.

Tchernitskij (Mlle Antoinette de), répétitrice au Kievskij Institut, Kiev (Russie). — Élue membre de la Société le 27 avril 1895; membre perpétuel.

Tegnér (Esaias-*Henrik-Vilhelm*), professeur à l'Université, Lund (Suède). — Élu membre de la Société le 17 avril 1875; membre perpétuel.

190. Thomas (Antoine), membre de l'Institut, professeur à l'Université, directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 75, rue Madame, Paris (VIe). — Élu membre de la Société le 25 janvier 1902, président en 1904.

Thommen (Édouard), Bâle (Suisse). — Élu le 2 décembre 1905.

Thomsen (Vilhelm), professeur à l'Université, correspondant de l'Institut de France, 150, Gamle Kongevei, Copenhague (Danemark). — Élu membre de la Société le 21 mai 1870; membre perpétuel.

Vaz (M.-J.), professeur, Nawab's Building, Byculla, Bombay (Inde). — Élu le 5 décembre 1903.

Vendryes (Joseph-*Jean-Baptiste*), professeur adjoint à l'Université, 32, rue Bansac, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme) [et 90, rue de Vaugirard, Paris (VIe)]. — Élu membre de la Société le 21 mai 1898; membre perpétuel.

Vogüé (Le marquis *Charles-Jean*-Melchior de), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), ambassadeur de France, 2, rue Fabert, Paris (VIIe). — Membre de la Société depuis le 27 mars 1879; membre perpétuel.

Wackernagel (Jakob), professeur à l'Université, Göttingen (Allemagne). — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.

Watel, professeur honoraire du lycée Condorcet, 42, rue du Bras-d'Or, Boulogne-sur-Mer. — Élu membre de la Société le 13 janvier 1872.

Wilbois (Le lieutenant-colonel A.), président de la réunion d'instruction des officiers des services des chemins de fer et des étapes, 6bis, avenue Victor-Hugo, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu membre de la Société le 15 avril 1876; membre perpétuel.

Wimmer (Ludvig-*F.-A.*), professeur à l'Université, 9, Norrebrogade, Copenhague (Danemark). — Élu membre de la Société le 29 mars 1873; membre perpétuel.

200. Winkler (Dr Heinrich), Gartenhaus 18, Enderstrasse, Breslau (Silésie prussienne). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.

Zubatý (Joseph), professeur de sanskrit et grammaire comparée à l'Université, Smíchov, Husova třida, 539, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1891.

Zünd-Burguet (Adolphe), 1, rue de Stockolm, Paris (VIIIe). — Élu membre de la Société le 12 juin 1897.

Académie roumaine, Bucarest (Roumanie). — Admise dans la Société le 26 mars 1904.

Bibliothèque de l'École française d'Archéologie, Palais Farnèse, Rome (Italie). — Admise dans la Société le 25 mai 1889.

Bibliothèque de l'École pratique des hautes études (section des sciences historiques et philologiques), à la Sorbonne, Paris (V^{e}). — Admise dans la Société le 22 février 1902.

Bibliothèque de l'Université, à la Sorbonne, Paris (V^{e}). — Admise dans la Société le 22 février 1902.

Bibliothèque royale, Berlin (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale et universitaire, Breslau (Allemagne). Adresser : à

MM. Asher & C°, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI°). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE UNIVERSITAIRE, Göttingen (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C°, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI°). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

210. BIBLIOTHÈQUE ROYALE ET UNIVERSITAIRE, Königsberg i. Pr. (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C°, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI°). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE UNIVERSITAIRE, Marburg i. H. (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C°, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI°). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). — Admise dans la Société le 19 février 1898.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Admise dans la Société le 11 juin 1887.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Palais de l'Université, Montpellier (Hérault). — Admise dans la Société le 24 juin 1893.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Admise dans la Société le 7 mai 1898.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Strasbourg (Alsace). — Admise dans la Société le 15 mai 1897.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, section Droit et Lettres, 2, rue de l'Université, Toulouse (Haute-Garonne). — Admise dans la Société le 2 mai 1885.

BODLEIAN LIBRARY, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 4 mai 1901.

BRITISH MUSEUM, Londres (Grande-Bretagne). Adresser : à Messrs. Dulau & C°, libraires, Londres, chez M. H. Le Soudier, 174, boulevard Saint-Germain, Paris (VI°) — Admis dans la Société le 22 novembre 1890.

220. CAMBRIDGE PHILOLOGICAL SOCIETY, A. Cowman, Little Saint-Mary's Lane Cambridge (Angleterre). — Admise dans la Société le 28 mai 1904.

LIBRARY OF QUEEN'S COLLEGE, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

MEYRICK LIBRARY, Turl Street, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

PAULINISCHE BIBLIOTHEK, Münster-en-Westphalie (Allemagne). Adresser : à M. Asher & C°, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI°). — Admise dans la Société le 16 mars 1901.

TAYLOR INSTITUTION, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

LISTE DES PRÉSIDENTS

DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

DEPUIS SA FONDATION

MM.		MM.	
1864-65.	† A. D'ABBADIE.	1887.	† James DARMESTETER.
1866.	† Émile EGGER.	1888.	Joseph HALÉVY.
1867.	† Ernest RENAN.	1889.	† Charles PLOIX.
1868.	† Wl. BRUNET DE PRESLE.	1890.	F. BONNARDOT.
1869.	† F. BAUDRY.	1891.	† M. DE ROCHEMONTEIX.
1870-71.	† Émile EGGER.	1892.	Philippe BERGER.
1872.	† Charles THUROT.	1893.	Sylvain LÉVI.
1873.	† Gaston PARIS.	1894.	Prince Alexandre BIBESCO.
1874.	† Charles PLOIX.	1895.	P. ROUSSELOT.
1875.	† L. VAÏSSE.	1896.	Jean PSICHARI.
1876.	† Émile EGGER.	1897.	† Alexandre BOUTROUE.
1877.	† Eugène BENOIST.	1898.	Paul LEJAY.
1878.	Robert MOWAT.	1899.	G[al] Th. PARMENTIER.
1879.	† Abel BERGAIGNE.	1900.	D[r] ROSAPELLY.
1880.	G. MASPÉRO.	1901.	Paul BOYER.
1881.	H. GAIDOZ.	1902.	Charles JORET.
1882.	Louis LÉGER	1903.	Clément HUART.
1883.	H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE	1904.	† Alexandre LIÉTARD.
1884.	† Stanislas GUYARD.	1904.	Antoine THOMAS.
1885.	Comte H. DE CHARENCEY.	1905.	Théodore REINACH.
1886.	Rubens DUVAL.	1906.	GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

MEMBRES

ENLEVÉS PAR LA MORT A LA SOCIÉTÉ

ABBADIE (Antoine-*Thomson* D'), membre de l'Institut (Académie des Sciences). — Membre de la Société depuis l'origine et son premier président. Décédé le 20 mars 1897.

BACKER (Louis DE), lauréat de l'Institut de France, membre de l'Académie royale de Belgique. — Élu membre de la Société le 20 janvier 1894. Décédé en février 1896.

BAISSAC (Charles), professeur de rhétorique au collège royal de Port-Louis (Ile Maurice). — Élu membre de la Société le 20 juin 1891. Décédé le 3 décembre 1892.

BAIZE (Louis), professeur au lycée Condorcet. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881 ; bibliothécaire de 1882 à 1888. Décédé le 6 novembre 1900.

BARON (Charles), maître de conférences à l'Université de Clermont-Ferrand. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1887. Décédé le 18 janvier 1903.

BAUDRY (Frédéric), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867 ; président en 1869. Décédé le 2 janvier 1885.

BENLOEW (Louis), ancien doyen de la Faculté des lettres de Dijon. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en février 1900.

BENOIST (*Louis*-Eugène), membre de l'Institut, professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société depuis le 7 mai 1870 ; président en 1877. Décédé le 22 mai 1887.

BERGAIGNE (Abel-*Henri-Joseph*), membre de l'Institut, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur de sanskrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société en 1864 ; secrétaire adjoint en 1868 et 1869 ; président en 1879. Décédé le 6 août 1888.

BEZSONOV (Pierre), professeur à l'Université de Kharkov (Russie). — Élu membre de la Société le 23 novembre 1878. Décès notifié à la Société le 19 décembre 1898.

BOUCHERIE (A.), chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décès notifié à la Société le 14 avril 1883.

BOUCHERIE (Adhémar), chef de bataillon en retraite. — Élu membre de la Société le 12 mai 1883. Décédé le 7 mars 1903.

BOUTROUE (Alexandre-*Antoine*), ancien avocat à la Cour d'appel de Paris.

— Élu membre de la Société le 30 juin 1894; président en 1897. Décédé le 3 février 1899.

Brunet de Presle (Wladimir), membre de l'Institut, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société en 1867; président en 1868. Décédé le 12 septembre 1875.

Carnel (L'abbé), aumônier de l'Hôpital militaire de Lille. — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891. Décédé le 22 mars 1899.

Carrière (Auguste), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Élu membre de la Société le 10 février 1873. Décédé le 25 janvier 1902.

Chasles (Philarète), professeur au Collège de France. — Élu membre de la Société le 15 février 1873. Décès notifié à la Société le 19 juillet 1873.

Chassang (*Marie-Antoine*-Alexis), inspecteur général de l'Université. — Élu membre de la Société le 12 novembre 1870. Décédé le 8 mars 1888.

Chodzko (Alexandre), chargé de cours au Collège de France et à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 16 janvier 1892.

Darmesteter (Arsène), professeur à la Faculté des lettres de Paris, — Membre de la Société en 1870. Décédé le 16 novembre 1888.

Darmesteter (James), professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Élu membre de la Société le 20 décembre 1873; président en 1887. Décédé le 19 octobre 1894.

Derenbourg (Joseph), membre de l'Institut, directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société depuis le 22 juillet 1871. Décédé le 28 juillet 1895.

Devic (Marcel), chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu membre de la Société le 19 février 1876; vice-président en 1878. Décédé en mai 1888.

Deville (Gustave), ancien membre de l'École française d'Athènes. — Membre de la Société en 1867. Décédé en 1868.

Didion (Charles), inspecteur général des ponts et chaussées en retraite. — Élu membre de la Société le 26 avril 1873. Décédé le 26 janvier 1882.

Didot (Ambroise-Firmin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1876.

Dosson (Simon-*Noël*), professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. — Élu membre de la Société le 14 mai 1887. Décédé le 15 février 1893.

Duvau (Louis), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études. — Élu membre de la Société le 6 décembre 1884; administrateur du 1er janvier 1892 à juillet 1903. Décédé le 14 juillet 1903.

Édon (Georges), professeur honoraire au lycée Henri IV. — Élu le 29 mai 1880. Décès notifié en 1905.

Egger (Émile), membre de l'Institut, professeur d'éloquence grecque à la Faculté des lettres de Paris. — Président de la Société en 1866, 1870-71 et 1876. Décédé le 31 août 1885.

Eichthal (Gustave d'). — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1886.

Fleury (Jean), lecteur à l'Université de Saint-Pétersbourg. — Élu membre de la Société le 21 décembre 1878. Décédé en juillet 1894.

Florent-Lefèvre, député. — Élu membre de la Société le 29 mars 1873. Décédé en 1887.

Fournier (Eugène), docteur en médecine et ès sciences naturelles. — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 10 juin 1885.

Garbier (*Charles-François-Paul*-Christian), lauréat de l'Institut. — Né à Paris le 24 juillet 1871, mort à Paris le 4 septembre 1898. — Inscrit comme membre perpétuel de la Société le 27 mai 1899.

Georgian (Professeur Dr C.-D.) — Élu membre de la Société le 21 mars 1875. Décédé en 1888.

Godefroy (Frédéric). — Élu membre de la Société le 24 mai 1879. Décédé en 1897.

Goldschmidt (Siegfried), professeur de sanskrit à l'Université de Strasbourg.— Élu membre de la Société le 8 mai 1869. Décédé le 31 janvier 1884.

Goullet.— Élu membre de la Société le 7 juin 1873. Décédé en 1887.

Grandgagnage (Charles), sénateur du royaume de Belgique. — Élu membre de la Société le 24 avril 1869.

Graux (Charles-*Henri*), maître de conférences à l'École pratique des hautes études, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. — Élu membre de la Société le 9 mai 1874. Décédé le 13 janvier 1882.

Gréard (Octave), membre de l'Institut, vice-recteur honoraire de l'Académie de Paris. — Élu membre de la Société le 14 décembre 1889. Décédé le 25 avril 1904.

Grimblot (Paul), ancien consul de France à Ceylan. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 juin 1870.

Guieysse (Georges-*Eugène*), élève de l'École pratique des hautes études. — Élu membre de la Société le 11 février 1888. Décédé le 17 mai 1889.

Guyard (Stanislas), professeur au Collège de France, maître de conférences à l'École pratique des hautes études. — Élu membre de la Société le 13 avril 1878; président en 1884. Décédé le 7 septembre 1884.

Halléguen (Docteur).— Élu membre de la Société le 9 juin 1877. Décès notifié à la Société le 5 avril 1879.

Hanusz (Jean), professeur agrégé à l'Université de Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 25 juin 1887. Décédé le 26 juillet de la même année.

Harlez (Mgr Charles de), professeur à l'Université de Louvain. — Élu membre de la Société le 18 novembre 1876. Décédé le 14 juillet 1899.

Hatzfeld (Adolphe), professeur au lycée Louis-le-Grand. — Élu membre de la Société le 1er février 1873. Décédé en octobre 1900.

Hauvette-Besnault, directeur d'études honoraire à l'École pratique des hautes études, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Université. — Membre de la Société depuis 1870. Décédé le 28 juin 1888.

Heinrich (G.-A.), doyen de la Faculté des lettres de Lyon. — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1887.

Hervé (Camille). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 30 août 1878.

Hovelacque (Abel), professeur à l'École d'anthropologie. — Élu membre de la Société le 4 décembre 1869. Décédé en février 1896.

Jackson (James), archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie. — Élu membre de la Société le 22 juin 1879; donateur. Décédé le 17 juillet 1895.

Jaubert (Le comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé le 1er janvier 1875.

Jozon, député. — Présenté pour être membre de la Société dans la séance du 2 décembre 1879. Décès notifié à la Société le 9 juillet 1881.

Judas (Le docteur A.-C.), ancien médecin principal de première classe. — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 17 janvier 1873.

La Berge (Camille de), employé au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. — Élu membre de la Société le 3 décembre 1870. Décédé le 13 mars 1878.

Lachaise (L'abbé Romain Czerkas). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 26 avril 1873.

Lacouperie (Docteur Albert Terrien de), ancien professeur à l'University College de Londres. — Élu membre de la Société le 9 février 1889. Décédé le 11 octobre 1894.

Lambrior, professeur à l'Université de Jassy. — Élu membre de la Société le 26 mai 1877. Décès notifié à la Société le 17 novembre 1883.

Lenormant (*Charles*-François), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867. Décédé le 9 décembre 1883.

Le Saint (François), ancien officier. — Membre de la Société en 1866. Décédé en 1867.

Lévy (B.), inspecteur général de l'instruction publique. — Élu membre de la Société le 24 janvier 1874. Décédé le 24 décembre 1884.

Liétard (le docteur Alexandre), médecin inspecteur des eaux, correspondant de l'Académie de médecine. — Membre de la Société en 1866 président en 1901. Décès notifié à la Société le 13 février 1904.

Littré (*Maximilien-Paul*-Émile), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en 1881.

Lœb (Isidore), professeur au Séminaire israélite. — Élu membre de la Société le 19 décembre 1885. Décédé le 2 juin 1892.

Lottner (Le docteur Karl), ancien professeur à Trinity College (Dublin). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 5 avril 1873.

Lutosławski (Stanislas), élève de l'Université de Dorpat. — Élu membre de la Société le 19 décembre 1885. Décès notifié à la Société le 18 février 1892.

Malvoisin (Édouard), agrégé de l'Université. — Membre de la Société depuis 1865; bibliothécaire du 7 février 1880 au 31 décembre 1881. Décédé le 5 janvier 1895.

Massieu de Clerval. — Membre de la Société depuis 1866. Décédé le 18 juin 1896.

Mathieu (E.), traducteur aux établissements Schneider. — Élu membre de la Société le 8 mars 1890. Décédé le 29 décembre 1897.

Maury (*Louis-Ferdinand*-Alfred), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, ancien directeur des Archives nationales. — Membre de la Société en 1868. Décédé le 12 février 1892.

Menagios (Demetrios de), docteur en droit et en philosophie. — Élu membre de la Société le 10 janvier 1874. Décédé en 1891.

Merlette (*Auguste*-Nicolas). — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886. Décédé le 13 mai 1889.

Meunier (*Louis*-Francis), docteur ès lettres. — Membre de la Société en 1866; trésorier de 1872 à sa mort. Décédé le 11 mars 1874.

Meyer (Maurice), ancien professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, inspecteur de l'enseignement primaire. — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1870.

Mohl (F.-G.), lauréat de l'Institut, professeur agrégé de philologie romane à l'Université de Prague, professeur à la Československá Akademie. — Élu le 21 novembre 1885, administrateur en 1890-91. — Décès notifié à la Société le 21 septembre 1904.

Moisy (Henri), notaire honoraire, juge honoraire au Tribunal civil de Lisieux. — Élu membre de la Société le 12 juin 1875. Décédé le 3 novembre 1886.

Montalk (*J.-W.* E. Potocki de), professeur à University College, Auckland (Nouvelle-Zélande). — Élu membre de la Société le 18 juin 1898. Décédé le 6 septembre 1901.

Muir (John), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres).— Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décédé le 15 mars 1882.

Nigoles (O.), professeur au lycée Janson de Sailly. — Élu membre de la Société le 13 juillet 1878. Décès notifié à la Société le 22 décembre 1888.

Pannier (Léopold), attaché à la Bibliothèque nationale.— Était membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 20 novembre 1875

Paplonski (J.), directeur de l'Institut des sourds et muets de Varsovie. — Élu membre de la Société le 27 février 1869. Décédé le 28 novembre 1885.

Paris (Gaston-*Bruno-Paulin*), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, administrateur du Collège de France, président honoraire et directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société en 1867; vice-président en 1869, en 1870-1871 et en 1872; président en 1873; membre perpétuel. Décédé le 5 mars 1903.

Pauli (Carl), docteur en philosophie, professeur au Lycée cantonal, Lugano. — Élu membre de la Société le 3 mars 1883. Décédé en août 1901.

Pedro II (S. M. dom), empereur du Brésil, associé étranger de l'Institut de France (Académie des Sciences). — Membre de la Société depuis le 12 mai 1877. Décédé le 5 décembre 1891.

Pellat, doyen de la Faculté de droit de Paris. — Était membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 18 novembre 1871.

Pierron (Alexis), ancien professeur au lycée Louis-le-Grand. — Admis dans la Société en 1868. Décès notifié à la Société le 7 décembre 1878.

Ploix (Charles-*Martin*), ingénieur hydrographe. — Membre de la Société en 1867; président en 1874 et en 1889. Décédé le 21 février 1895.

Ponton d'Amécourt (Le vicomte Gustave de). — Membre de la Société en 1866. Décès notifié à la Société le 28 janvier 1888.

Queux de Saint-Hilaire (Le marquis de). — Élu membre de la Société le 4 novembre 1882. Décédé en novembre 1889.

Rambaud (Jean-Baptiste-*Antoine*), capitaine breveté d'artillerie coloniale. — Élu membre de la Société le 7 décembre 1900. Décès notifié à la Société le 18 juin 1904.

Renan (*Joseph*-Ernest), membre de l'Institut, administrateur du Collège de France. — Membre de la Société depuis l'origine; président en 1867. Décédé le 2 octobre 1892.

Renier (*Charles-Alphonse*-Léon), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, président de la section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, conservateur de la Bibliothèque de l'Université. — Admis dans la Société le 24 avril 1869. Décédé le 11 juin 1885.

Riant (Paul-*Édouard* Didier, comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867. Décédé en décembre 1888.

Ricochon (Le docteur Jean), conseiller général des Deux-Sèvres. — Élu membre de la Société le 24 février 1900. Décédé le 4 mai 1902.

Riemann (Othon), maître de conférences à l'École normale supérieure et à l'École pratique des hautes études. — Élu membre de la Société le 3 décembre 1881. Décédé le 16 août 1891.

Rieutord. — Élu membre de la Société le 15 mars 1873. Décédé le 14 janvier 1884.

Rochemonteix (*Frédéric-Joseph*-Maxence-*René* de Chalvet, marquis de), professeur libre à la Faculté des lettres de Paris. — Élu membre de la Société le 7 juin 1873; président en 1891. Décédé le 30 décembre 1891.

Ronel (Charles), chef d'escadrons de cavalerie en retraite. — Élu membre de la Société le 8 janvier 1881. Décès notifié à la Société le 26 juin 1886.

Rougé (Le vicomte Emmanuel de), membre de l'Institut, professeur au Collège de France. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 janvier 1873.

Rudy (Charles). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 10 juin 1893.

Sayous (Édouard), professeur à la Faculté des lettres de Besançon. — Élu membre de la Société le 2 mai 1885. Décédé le 19 janvier 1898.

Schœbel (Ch.). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 8 décembre 1888.

Seillière (Aimé). — Élu membre de la Société le 13 février 1869. Décès notifié à la Société le 19 novembre 1870.

Sturm (Victor), directeur de l'École industrielle, Esch-sur-l'Alzette (grand-duché de Luxembourg). — Élu le 20 février 1875. Décès notifié à la Société le 6 avril 1905.

Tholozan (Le Dr Désiré-Joseph), médecin principal de l'armée française, membre correspondant de l'Institut et de l'Académie de médecine. — Élu membre de la Société le 18 avril 1896. Décédé le 30 juillet 1897.

Thurot (*François*-Charles), membre de l'Institut, maître de conférences à l'École normale supérieure. — Admis dans la Société en 1868 ; président en 1872. Décédé le 17 janvier 1882.

Todd (J. *Henthorn*), senior fellow, professeur d'hébreu et conservateur de la bibliothèque, à Trinity College (Dublin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé le 28 juin 1869.

Tournier (Édouard), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, maître de conférences à l'École normale supérieure. — Membre de la Société depuis l'origine ; vice-président en 1872. Décédé le 29 mars 1899.

Vaïsse (Léon), directeur honoraire de l'École des sourds et muets. — Membre de la Société en 1866 ; président en 1875. Décédé le 10 juin 1884.

Vallentin (*Ludovic-Lucien-Mathieu*-Florian), substitut du procureur de la République à Montélimar, directeur du *Bulletin épigraphique de la Gaule*. — Élu membre de la Société le 21 janvier 1882. Décès notifié à la Société le 9 juin 1883.

Van der Vliet (J.), professeur à l'Université d'Utrecht (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 11 mars 1893. Décès notifié à la Société le 15 novembre 1902.

Wharton (Edward-Ross), fellow and lecturer of Jesus College (Oxford). — Élu membre de la Société le 7 février 1891. Décédé le 4 juin 1896.

LES DIPHTONGUES ῼ, ᾼ, ῌ, DE L'ATTIQUE.

Abréviations. — Blass = Fr. Blass, *Ueber die Aussprache des Griechischen*, 3ᵉ Auflage, Berlin, 1888.
Meisterhans = Meisterhans, *Grammatik der attischen Inschriften*, 2ᵉ Auflage, Berlin, 1888 [1].
Wackern. ou W. = J. Wackernagel : *ἐν im ionischen und attischen, Kuhn's Zeitschrift* (*K.Z.*) 27, 262 et suiv.
Schweizer = Schweizer, *Grammatik der pergamenischen Inschriften*, Berlin, 1898.
Merzdorf = Merzdorf, *Vokalverkürzung von Vokalen und quantitative Metathesis im ionischen. Curtius' Studien* IX, 201 et suiv.

L'attique a reçu du grec primitif les diphtongues longues ῳ, ᾱͅ, ῃ (ex. datifs ἵππῳ, ἀγορᾷ, τιμῇ; subj. φέρῃ). Mais les ῳ, ᾱͅ, ῃ peuvent résulter aussi de la contraction de différents groupes, parmi lesquels une place prépondérante appartient à ceux qui proviennent de la chute d'un ϝ intervocalique. Ex. : πατρῷος, ᾠδή; ᾄδω, ᾄττω, κλῄς, λῄζομαι; ᾔδη, χρῄζω, etc. L'attique, d'une manière générale, n'a pas conservé les hiatus lorsque la première voyelle du groupe était longue. Les diérèses que l'on constate parfois dans ces formes n'appartiennent qu'à la langue poétique, et sont du reste peu nombreuses; il ne faut y voir, chez les tragiques, par exemple, que des archaïsmes empruntés au dialecte épique, ou bien, surtout chez les comiques, des licences métriques d'autant plus excusables que la différence de prononciation entre ῳ, ᾱͅ, ῃ et ωϊ, ᾱϊ, ηϊ n'est pas considérable. Ainsi l'on trouve côte à côte φῴδων et γρᾱϊδίων dans une même phrase d'Aristophane (Plut. 535-537).

En second lieu, il paraît fort improbable à priori que l'attique ait traité différemment les diphtongues longues primitives et celles qu'il a créées par la suppression de l'hiatus (comparez les datifs ἵππῳ et ἥρῳ). Quelques faits viendront plus bas à l'appui de cette présomption. On pourrait tout au plus admettre que l'attique, au début de son développement, prononçait différemment ces deux séries de diphtongues longues, et que des phénomènes phonétiques ont différencié ces deux groupes. Ce serait naturel,

[1] La troisième édition de cet ouvrage, revue par Ed. Schwyzer, ne représente plus les idées personnelles de Meisterhans dans la présente question.

bien que les faits, comme nous le verrons, ne confirment pas cette hypothèse. M. Meisterhans va beaucoup plus loin encore. Il croit (p. 31) que la prononciation de *η* était différente, encore au IVe siècle avant J.-C., en ce sens que le *η* issu de *ηϊ* (par exemple dans λητουργία) se serait affaibli en *ει*, tandis que le *η* diphtongue protohellène (celui des datifs comme *τιμῇ* et des subjonctifs comme *φέρῃ*) serait devenu *η* parce que son *ι* était plus faible. Mais il est à peu près prouvé que, si la *κοινή* a représenté *ῃ* tantôt par *ει* tantôt par *η*, cette distribution a été réglée uniquement par l'analogie flexionnelle (Blass., p. 46; Schweizer, p. 59 et suiv.). La preuve la plus frappante est fournie par Schweizer, p. 60-61. Dans les inscriptions de Pergame, les datifs de la première en *-η* passent régulièrement à *-η*; mais les mêmes datifs aboutissent à *-ει* dans les masculins Ἑρμεῖ. Συνάσ7ει, sous l'action évidente du datif des thèmes en *-ς-* comme Σωκράτει, etc.

La théorie de M. Brugmann (*Grdr.* I², p. 208-209, et *I. F.* VI, p. 90), reprise par M. Schweizer, p. 59, est pour ainsi dire le contre-pied de celle de M. Meisterhans. D'après lui, *au ve siècle déjà*, *ῃ* (quelle que fût sa provenance) cessa d'être une diphtongue, devint un *ẹ̄* long *fermé* et par là se confondit, d'une part, avec *ει* panhellène (type *λείπω*), d'autre part avec la pseudodiphtongue *ει* (types *φθείρω* et *ἐποίει*) qui tous deux, de leur côté, auraient passé à *ẹ̄* (*Stud.*, IV, 85). Mais, pour ce qui concerne ce dernier point, beaucoup de faits, et en premier lieu l'orthographe rigoureusement conséquente des inscriptions, donnent à penser qu'au ve siècle les deux *ει* n'ont nullement été confondus : à cette époque, la pseudodiphtongue était un *ẹ̄* très fermé, tandis que la vraie diphtongue conservait sa valeur primitive. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à comparer les graphies des titres du ve siècle, par exemple ENAI = *εἶναι* en regard de TEIΣAI, aor. inf. de *τίνω*. Au IVe siècle, lorsque ces deux sons se confondirent dans une prononciation unique, ce fut la vraie diphtongue qui l'emporta; la pseudodiphtongue avait dégagé un *ι* à la suite de l'*ē* fermé (cf. l'*ẹ̄* de l'anglais moderne, par exemple dans *pale* = *pẹ̄il*). Voir dans Meisterhans, 28, 170, la littérature du sujet et les arguments en faveur de cette dernière explication. Un fait particulier montre encore que *ει* était une diphtongue et non un *ē* fermé, même à l'époque où il passa à *ι*, soit vers 100 avant J.-C. En effet, ce passage se produisit partout, excepté dans les groupes *-εια-*, *-ειο-*; ces derniers ou bien restèrent intacts (*i* ayant la valeur de *j*) ou bien perdirent l'*i* et s'écrivirent tantôt *-εα-* *-εο-*, tantôt *-ηα-* *-ηο-* (Meisterhans, 39; Schweizer, 55). Si l'on admet la prononciation *ẹ̄a* *ẹ̄o* comme le fait Schweizer, partisan de la théorie de Brugmann, comment expliquer ce traitement spécial et cette conservation du timbre *e*? Pourquoi un *a* ou un *o* suivants

auraient-ils empêché l'itacisme? Tout est clair, au contraire, si nous partons de l'idée que l'on prononçait *eja ejo*, prononciation admissible seulement en partant d'une diphtongue. L'ι (*j*) n'étant plus dans la même syllabe que *e*, n'a plus la force de le teinter en *i*. Remarquez encore qu'à la même époque le groupe -*ειια*-, c'est-à-dire -*ieja*- donne -*ῑα*-; ici c'est le premier ι et non le second qui a amené ce résultat. En résumé, la série des transformations de ει à partir de 300 environ a dû être *ei*>*ẹi*> *ii*>ι, et non *ei*>*ẹ̄*>ι. Il s'ensuit que ce n'est pas le ει panhellène qui a perdu son caractère de diphtongue; mais, au contraire, c'est la pseudodiphtongue ει (notée encore E dans tout le v[e] siècle) qui tendait à se rapprocher de la vraie diphtongue, notée EI à la même époque. Ainsi les Athéniens ont nettement distingué les deux sons jusqu'à 400.

Ces faits sont très connus, mais il était nécessaire de les rappeler pour pouvoir mieux juger l'autre hypothèse de M. Brugmann, d'après laquelle la diphtongue ῃ, elle aussi, *et déjà au v[e] siècle*, se serait prononcée *ẹ̄* et ne se serait plus distinguée de ει dans ses deux significations. L'orthographe des inscriptions contredit encore cette hypothèse : jusqu'au passage de ει à ῑ, c'est-à-dire jusqu'à 100 avant J.-C., on ne constate jamais l'omission de l'iota du groupe ῃ, qu'il soit écrit HI ou EI, et l'on ne saurait voir là une pure convention orthographique. Enfin dans l'espace assez court, il est vrai, qui va de l'année 403 (introduction de l'alphabet ionien qui permet de distinguer HI et EI) jusqu'au temps où ῃ passe au son ει, soit vers 350 et même plus tôt, les deux diphtongues sont soigneusement distinguées, par exemple dans λητουργία et πλείων, et la suite de cette étude montrera, je l'espère, que de 403 à 350 la double notation HI et EI repose sur autre chose qu'une fluctuation orthographique provenant d'une prononciation indécise et transitoire, bien que dans quelques cas sans doute on ne puisse nier une certaine inconséquence dans les notations des lapidaires.

Voici un autre argument propre, semble-t-il, à nous convaincre que dans ῃ l'iota a subsisté, non seulement après l'affaiblissement du ῃ en ει (milieu du IV[e] siècle), mais jusqu'au passage de ει à ῑ. On sait que le traitement des diphtongues longues à l'époque de la κοινή dépend uniquement du premier élément et pas du tout du second (Blass, p. 42 et suiv.). D'un côté les diphtongues ᾳ, ῳ, ᾱυ (ωυ n'est pas attesté ailleurs que dans les crases) ont conservé leur longue et se sont débarrassées de leur second élément entre 200 et 100 avant J.-C. (Meisterh., p. 53). Ex. : ῥᾴδιος, τραγῳδός. Pour ᾱυ il n'existe qu'un exemple, mais il est caractéristique : grâce aux pénétrantes combinaisons de M. Wackernagel (*K.Z.* 33, 1 et suiv., comparez Schweizer, p. 91), il

est désormais prouvé que le pronom réfléchi ἑᾱυτ- ᾱ̓υτ- avait une diphtongue longue; or, dans les inscriptions, ἑᾱυτ- et ᾱ̓υτ- perdent leur υ pour devenir ἑᾱτ- ᾱ̓τ-, et cela à la même époque où ᾳ et ῳ perdent leur iota. — Qu'arrive-t-il maintenant au second groupe de diphtongues longues, celles dont le premier élément est η (ῃ ηυ)? Ici le second élément triomphe et l'η s'affaiblit en ε. Or, pour ηυ, c'est à partir de 350 seulement que les formes à augment et à redoublement en ηυ (ηὑρέθη, ηὖλει, ηὖχθαι) perdent du terrain et que la graphie ευ devient de plus en plus fréquente jusqu'à ce qu'elle l'emporte complètement à partir de 300 (Meisterh., p. 136). Le passage de ῃ à ει procède d'une façon identique; la seule différence est que ῃ (ει) est attesté par des exemples beaucoup plus nombreux. Ει ne commence à remplacer sérieusement ῃ qu'à partir de 350, et après 300 il le supplante complètement (Meisterh., 29-30). Cette progression et ce synchronisme entraînent la conviction; il n'y a pas là une simple convention orthographique. Concluons donc en disant que, au même degré que ῳ et ᾳ, la diphtongue ῃ (par exemple dans τιμῇ, φέρῃ, λῃτουργία) a conservé sa valeur de diphtongue longue jusqu'à la fin du v[e] siècle, sans qu'elle ait été confondue, pendant toute la période précédente, ni avec la diphtongue panhellène ει (τεῖσαι) ni avec la pseudodiphtongue ẹ̄ (>ει) (εἶναι, ἐποίει). Ηι n'a commencé à s'affaiblir que dans la première moitié du iv[e] siècle.

Avant de quitter ces considérations générales, qu'il me soit permis d'avancer une conjecture sur la cause possible de cette différence de traitement entre les deux séries de diphtongues longues, ᾳ, ῳ, ᾱυ d'une part, et ῃ, ηυ de l'autre. Sans qu'une affirmation positive soit permise, il se pourrait que cette différence tienne au timbre des premiers éléments. ᾱ et ω étaient probablement des voyelles fermées, et il semble que ce soit cette circonstance qui leur a permis de se maintenir en face du second élément, au point de l'absorber complètement. Au contraire, η était peut-être ouvert, et en fait, il semble qu'une diphtongue longue passe plus facilement à l'état de diphtongue brève quand son premier élément est ouvert. Si ce timbre de η se confirmait, nous serions fort éloignés de l'ẹ̄ fermé auquel M. Brugmann veut identifier η.

Mais si les η que l'on constate dans les textes et les inscriptions attiques jusqu'à 350 environ sont les représentants authentiques des η reçus ou créés par l'attique, la réciproque est-elle également vraie? Peut-on dire que, après avoir épuisé la liste des formes attiques renfermant η, on ne se heurte à aucun mot qui, en protoattique, devait avoir η et l'a perdu *dès la plus ancienne période?* En réalité, à côté de mots contenant η et ῳ, on rencontre des formes parentes avec ει et οι, dont la forme primitive a ren-

fermé ῃ et ῳ. Je mentionne, simplement pour fixer ce point de vue, πατραλοίας en regard de τὰ ἀλῷα, λεία à côté de λῄζομαι. Comparez encore βασιλεία et son primitif βασιληΐᾱ. L'attique a *toujours* prononcé βασιλεία, et *βασιλῄα n'est nulle part attesté. Il faut donc bien se garder d'établir un rapprochement entre ce ει qui a été attique de tout temps, et le ει du IVe siècle issu de ῃ par abrégement postérieur du premier élément, comme dans τεῖ βουλεῖ pour τῇ βουλῇ.

Cette circonstance, dont M. Brugmann ne tient pas compte, a frappé M. Wackernagel, qui a compris que cette différence devait remonter au protoattique. Du coup, la question se trouvait placée sur son véritable terrain. Plus bas, je devrai me séparer de M. Wackernagel sur plus d'un point; mais je n'oublie pas que c'est son autorité qui m'a encouragé à formuler une théorie personnelle qui, elle aussi, fait remonter au protoattique le double traitement des diphtongues longues. L'idée de M. Wackernagel est que, dans ce dialecte, le groupe *-ēwi-* aboutit à ει, tandis que *-āwi-* donne ῃ (*K. Z.* 27, 269 et suiv.). Ainsi, l'attique aurait réglé le traitement de ces groupes d'après le timbre de la première syllabe. Cette supposition emprunte quelque vraisemblance au fait que Merzdorf (*Stud.* IX, 226 et suiv.) a cherché à prouver que les groupes *-āwo-* et *-ēwo-* ne donnent pas un résultat identique en néo-ionien. Par exemple, **lāwos* doit aboutir, selon lui, à λεώς, tandis que **plēwos* devient πλέος. Ce n'est pas ici le lieu de montrer sur quelles bases fragiles repose cette théorie. Et d'ailleurs, si l'attique a tenu compte du timbre de la première voyelle dans un groupe à digamma, comment se fait-il qu'il n'offre aucune distinction entre *-ēwo-* et *-āwo-* (les seuls que le néo-ionien soit censé différencier d'après les timbres *e* et *a*), et qu'il dise aussi bien πλέως que λεώς? En outre, ce phénomène néo-ionien est lié à la question de la métathèse de quantité, et celle-ci, comme le fait remarquer M. Wackernagel lui-même, p. 266-267, est soumise en attique à d'autres conditions qu'en néo-ionien, ce qui revient à dire qu'elle a dû se produire à des époques différentes dans les deux dialectes. Enfin, il s'agit ici non de *-ēwo-*, *-āwo-*, mais de *ēwi-*, *-āwi-*, groupes qui répugnent à la métathèse, aussi bien en néo-ionien qu'en attique (Merzdorf, p. 210-211).

M. Wackernagel, préoccupé avant tout de la question du timbre dans les reflets attiques de *-āwi-*, *-ēwi-*, a laissé complètement de côté le groupe *-ōwi-* et ne s'est pas demandé si peut-être *-ōwi-* a donné en attique, non seulement ῳ, mais aussi οι, de même qu'on trouve ει à côté de ῃ; or ce double résultat, s'il se confirmait, changerait les données du problème; on serait amené à supposer que le timbre des voyelles initiales de ces

groupes ne joue pas de rôle dans cette question, et l'on serait bien près de poser la proportion *οι* : *ῳ* = *ει* : *ῃ*; il s'agirait alors d'une *alternance*, c'est-à-dire d'une *identité primitive* de *ῳ* : *οι* d'une part, et de *ῃ* : *ει* de l'autre; il ne resterait plus qu'à fixer les conditions qui ont déterminé cette alternance. En outre, la théorie de M. Wackernagel a ceci de commun avec les combinaisons signalées plus haut, qu'il admet un résultat unique pour chacun des groupes, *quels que soient les phonèmes qui suivent*. Ce facteur pourrait cependant avoir son mot à dire comme explication du double traitement. En tout cas, il offre un moyen commode de classer les matériaux qui vont être passés en revue. Les diphtongues longues *ῳ*, *ᾱ̹*, *ῃ* seront étudiées côte à côte (et dans l'ordre ci-dessus), tour à tour devant consonne (I), à la fin du mot sans consonne finale (II), devant voyelle, d'abord devant *ᾰ* (III), puis devant *ŏ* (IV). Je rappelle, une fois pour toutes, que l'histoire de ces diphtongues postérieure à 350 reste étrangère au plan de ce travail. Ceci concerne particulièrement *ῃ*. En effet si, dans un cas déterminé, l'existence de *ῳ* et de *ᾱ̹* est prouvée en vieil attique, cette existence est assurée jusque vers 150 av. J.-C., époque à laquelle *ῳ*, *ᾱ̹* se sont débarrassés de leur *ι* et sont devenus de simples longues. L'histoire postérieure de *ῃ* est tout autre. Si, dans telle ou telle condition, on prouve *ῃ* à l'exclusion de *ει*, cette distinction n'ira pas au delà de l'époque où *ῃ*, dans toutes les positions, s'est confondu avec *ει*; cette confusion commence faiblement vers 380 av. J.-C., s'accentue à partir de 350 et est consommée en 300. Ainsi, pratiquement, il ne s'agit ici que de l'attique classique dans le sens le plus strict du mot.

I. *ῳ*, *ᾱ̹*, *ῃ* *devant consonne.*

A. Dans cette position, *ῳ* et *ᾱ̹* ne donnent lieu à aucune remarque. Une fois reçus ou créés par l'attique, ils subsistent. On ne trouve pas d'exemples de *οι*, *αι* à côté de *ῳ*, *ᾱ̹* dans des formes parentes. Ex. : *δῷς*, *ᾠδή*; *τιμᾷς*, *δᾷς*. — Voir les témoignages épigraphiques dans Meisterhans.

B. *ῃ* s'est également maintenu devant consonne, qu'il s'agisse de la diphtongue protohellène ou des *ηϊ* ou *ηει* que l'attique a contractés. Ex. : *ᾔτησα*, *ᾔτηκα*, *ᾖμεν*; *ᾔδη*, *ᾔκαζον* (Meisterhans, 136; Wackernagel, 273), Une question se présente cependant à propos des groupes protohellènes *-āwi-*, *-ēwi-*, puisque M. Wackernagel admet qu'en attique le premier aboutit à *ῃ* et le second à *ει*, et cela dans toutes les positions. Pour *-āwi-* > *ῃ*, il n'y a pas de doute : toutes les formes sont d'accord (*loco cit.*, 271). Ex. : *κλῄς* «clé», *λῄζομαι*, *νήτης*, *γήτης*, *Ἀρχενῄδης*, *Χαιρελῄδης*,

μιμνήσκω (pour les inscriptions, voir Meisterhans, 28-29). Quant à -ῃκι-, pour prouver qu'il passe à ει, M. Wackernagel cite les formes suivantes, où -ῃκι- est devant consonne : Κεραμεικός, ὀρεικός «de mulet», Ἀρισῖείδης, ἀμφορείδιον. Voyons jusqu'à quel point ces exemples peuvent prouver la loi phonétique. Κεραμεικός ne se trouve pas, que je sache, dans les inscriptions; et alors quelle foi accorder à l'orthographe des manuscrits pour établir un nom propre attique? Les copistes ont régulièrement déformé ces noms d'après la prononciation de la κοινή. Ainsi, la finale -ῄδης est toujours remplacée par -είδης ou même -ίδης; de même, on ne trouve que -εικός et -ικός. L'orthographe du nom de lieu attique Χολλῇδαι et du démotique Χολλῄδης est attestée par les inscriptions de la bonne époque. On trouve même une fois Χολλήδης (en tout cas avant 356) avec une faute significative pour la prononciation de l'époque. En regard, cependant, Étienne de Byzance offre Χολλεῖδαι et Χολλίδαι; les manuscrits d'Aristophane Ach. 406 ont Χολλίδης (Bergk, Χολλείδης; la pénultième est indifférente pour le mètre dans ce vers). L'orthographe Ἀρρενῄδης, attestée sur la pierre, est remplacée par Ἀρρενίδης dans Plutarque, Dém., 25 et Diogène Laërce, 7, 10. L'adjectif κεραμικός «de potier» alterne dans la tradition avec κεραμεικός (κεραμεικὸς τροχός Xen. Conv., 7, 2. — κεραμικὸς τροχός Strab., VII, 303; Plut. gen. Socr., 20). Quant à ὀρεικός, il n'est attesté que vers 400 après J.-C. dans un passage de Synesius (Ep. 3). Au contraire, ὀρικός, qui se trouve dans Platon (Lys., 208 *b*), Eschine (*de falsa leg.*, 111), Isée (5, 43) et ailleurs, est donné pour spécialement attique par Mœris (ὀρικὸν ζεῦγος ἀτἱικῶς, ἡμιονικὸν Ἑλληνικῶς). C'est une formation analogique très compréhensible, comme le ὀφίδιον des inscriptions attiques, à côté de ὀφείδιον demandé par Hérodien (éd. Lentz, 2, 508, 6; 2,486, 4). On peut dès lors n'attribuer qu'une importance relative à ἀμφορείδιον, qui se lit seulement, Ar. Paix 202 et Eccles. 1119, avec la fausse leçon ἀμφορίδιον (le mètre demande une antépénultième longue dans les deux passages). Pour Ἀρισῖῄδης, nous avons, contre la tradition, les témoignages épigraphiques; ce nom se trouve écrit avec η dans quatre inscriptions de la première moitié du IVe siècle; Ἀρισῖείδης ne se lit qu'une fois. M. Wackernagel est conduit par sa théorie à voir des fautes du lapidaire dans les *quatre* formes avec η, qui datent pourtant d'une époque où η est encore abondamment attesté dans les mots qui doivent le contenir; cela paraît assez arbitraire, et il l'est tout autant de vouloir inversement et au nom de la même théorie corriger en Ἀρχενῄδης une forme Ἀρχενείδης dans une inscription gravée en 323 av. J.-C., c'est-à-dire à une époque où η ne tenait presque plus devant ει.

Les noms féminins en -ῆς tirés de thèmes en -εύς (patronymiques féminins et noms de tribus attiques) ont tous -ῆς dans les inscriptions et dans les textes (par exemple Πυθῆς, Οἰνῆς). Ils s'expliquent très naturellement si l'on admet uniformément -η- devant consonne; ils sont, au contraire, fort gênants si l'on pose que -ἑϝι- doit aboutir à ει. M. Wackernagel, qui ne peut récuser cette formation, est obligé d'y voir des noms d'emprunt introduits en attique trop tard pour recevoir le traitement phonétique qu'il admet et qui donnerait ici *Οἰνείς, *Πυθείς.

Il semble donc qu'il n'y ait pas de preuves suffisantes pour nous convaincre que -ἡϝι- est devenu ει et -ᾱϝι- η. En revanche, M. Wackernagel ne mentionne pas deux formes d'une importance capitale et qui lui sont contraires : ce sont les verbes χρῄζω et κλῄζω, qui remontent certainement à *χρηϝίζω, *κληϝίζω avec η panhellène; χρῄζω est abondamment représenté chez les tragiques; on le trouve aussi chez Aristophane (Nuées 358, Th. 751) et même en prose (Thuc., 3, 109; Dém., 21, 16; Xen. Cyr., 1, 6, 15, etc...). Nulle trace de la forme *χρείζω en attique[1]. Κλῄζω non plus n'a jamais perdu sa diphtongue longue en vieil attique. Sans doute, M. Meisterhans (p. 28) cite εὐκλεΐζων, εὐκλέϊσε, fournis par une inscription métrique du IVe siècle (Kaibel, 26). Mais M. W. Schulze (*Qu. ep.*, p. 283 et suiv.) a prouvé que κλῄζω n'a rien de commun avec κλέος, κλεΐζω (att. κλείζω), εὐκλεΐζω (εὐκλείζω). Son sens fondamental et primitif est «appeler, nommer», par exemple dans Eur., I. A. 1522, Ar. Av., 950, etc...; il est de la famille de καλέω, κικλήσκω; κληϝ- est une continuation de κλη-, comme χρηϝ- (χρηϝ-ίζω) est une continuation de χρη- (χρῆ-σις). Enfin κλῄζω, comme χρῄζω, est prosaïque aussi bien que poétique (Platon, Ax. 371 *b*, Xen. Cyr., 1, 2, 1). Comparez encore λητουργία (Meisterhans, p. 28, 3), dont l'η panhellène est prouvé par d'autres dialectes.

Il n'y a donc aucune raison sérieuse d'admettre une diversité de traitement pour ῃ devant consonne.

En résumé, ῳ, ᾱͅ, ῃ devant consonne ont été conservés intacts en attique.

II. *ῳ, ᾱͅ, ῃ à la fin du mot.*

A. Pour ᾱͅ, ῳ, la conservation de la longue à la fin du mot n'est

[1] On trouve deux fois χρείζω dans les mimes d'Hérondas (I, 49; VII, 64). Dans les deux passages, ε est garanti par le mètre. Mais comme le même auteur offre χρῄζω sans même l'iota souscrit, la coexistence de deux formes aussi contradictoires montre qu'on n'a à s'inquiéter ni de l'une ni de l'autre. D'ailleurs, en aucun cas, le prétendu ionien d'Hérondas n'intéresse l'attique. (Voir O. Hoffmann, *Der ionische Dialekt*, I, p. 518, qui semble attacher quelque importance au dialecte de ce poète.)

pas douteuse, qu'il s'agisse d'une diphtongue protohellène ou d'une contraction attique. Ex. : ἀγορᾷ, κνέφᾳ, ἵππῳ, ἐν χρῷ, ἥρῳ (datif de ἥρως, garanti comme dissyllabe par le mètre dans Aristophane, Ois. 1490); ἅλῳ (datif de ἅλως «aire à battre le grain»); πρῴ; φῷ, datif de φῶς (dans Euripide, v. *Etym. Magn.*, p. 803, 45, et dans une inscription attique, Meisterh., p. 114).

La diphtongue -ῃ issue de -ᾳ (par exemple dans le datif τιμῇ) ne subit pas plus de changement que cet ᾳ lui-même dans ἀγορᾷ. Cette conservation de la diphtongue longue dans τιμῇ n'est pas purement analogique de τιμή, τιμῆς, puisque au IVe siècle l'attique n'a pas craint de dire τεῖ βουλεῖ à côté de τῆς βουλῆς. Pour le ῃ issu de -āϝi-, -ēϝi-, y a-t-il, comme le suppose M. Wackernagel, diversité de traitement suivant le timbre primitif de la première voyelle (-āϝi- > ῃ, -ēϝi- > ει)? La finale -āϝi se trouve dans le datif de ναῦς; νηΐ est certainement refait; νῆ était sans doute la forme phonétique; elle est attestée, en dehors de l'attique, dans le papyrus d'Alkman (voir Blass, Hermès, 13, 25), où elle est garantie comme monosyllabe par la métrique. Pour -ēϝi- > ει, M. Wackernagel s'appuie sur le datif des thèmes en -εύς. Mais βασιλεῖ est-il phonétique? Le néo-ionien a connu -ῆϊ ou -ῇ (Πρινηνηι, I. G. A. 385). Sans doute, on ne peut prouver directement l'existence de *βασιλῇ en attique. Mais on trouve dans les inscriptions *dix* datifs πόλῃ et ἀκροπόλῃ de 410 à 335; quatre de ces inscriptions sont même antérieures à 376; quant à πόλει, il n'apparaît que dix fois dans tout le IVe siècle; aussi M. Meisterhans voit à bon droit dans le datif πόλῃ autre chose qu'une incorrection orthographique. Mais où est le modèle de cette imitation? Car πόλῃ ne peut guère être qu'analogique. Il y a eu certainement des échanges entre la flexion de πόλις et celle de βασιλεύς : l'attique πολέως est imité de βασιλέως; inversement, le nom. pl. βασιλεῖς, né au IVe siècle, a pu emprunter sa finale à πόλεις en même temps qu'à πήχεις et à γλυκεῖς. Il paraît donc probable que πόλῃ est parti de *βασιλῇ; si cela est vrai, nous avons là un témoignage indirect, mais précieux, de la forme phonétique du datif des thèmes en -εύς, et un indice que -ēϝi- à la fin du mot n'avait pas un autre traitement que -āϝi- dans la même position. M. Dittenberger (Hermès, 17, 41), qui n'attache aucune importance à πόλῃ, admet que βασιλῆϊ est devenu *βασιλέϊ par métathèse de quantité, puis βασιλεῖ par analogie des thèmes en -es-. L'idée d'une métathèse dans un groupe -ēϝi final est inadmissible; et puisque, en définitive, il faut recourir à l'analogie, la solution la plus naturelle est de poser que βασιλεῖ a emprunté directement son ε aux autres cas de la flexion et aux thèmes en -es-. Cette forme βασιλεῖ, en tant qu'analogique, n'est pas plus étonnante que le βασιλέϊ d'Hérodote, qui n'est en tout

cas pas en règle pour les sons, et s'explique de la même manière que l'attique *βασιλεῖ*.

En résumé, on peut affirmer qu'en attique, à la fin du mot comme devant consonne, ῳ, ᾳ, ῃ se sont conservés intacts, peu importe qu'il s'agisse des diphtongues protohellènes ou de celles que l'attique a créées.

III. ῳ, ᾳ, ῃ *devant ᾰ.*

Tous les exemples sauf un (voir plus bas, sous C. 3, p. 18) sont fournis par des substantifs en *-ιᾱ*, dont le traitement est éclairé d'une très vive lumière par leur opposition avec des thèmes primaires de la même famille. Nous aurons, dans les explications qui suivent, à envisager constamment la coexistence de thèmes primaires (surtout en *-o-*, *-ā-* et *-es-*) avec des formations secondaires en *-io-/-iā-*. Ces couples sont légion en grec dans le rapport de simple à composé (*δίκη* : *ἀδικία*). Mais il n'est pas rare que de deux substantifs non composés et de sens voisins ou identiques, l'un offre un suffixe primaire, l'autre le suffixe secondaire *-io-/-iā-*. Il suffit de citer *σΊρατός* : *σΊρατιά*, *κάκη* : *κακία*, *τὸ θάλος* : *θαλία* (et peut-être *πνοή* : homér. *πνοιή*).

Dans toutes les formes où les diphtongues longues se montrent devant *ᾰ*, elles remontent à des groupes protohellènes *-ōwi-*, *-āwi-*, *-ēwi-*.

A. Conformément au plan adopté, je commence par le groupe *-ōwi-*, bien que les exemples qui s'offrent ici soient moins clairs qu'ils ne le seront peut-être pour *-āwi-*, *-ēwi-*, à cause des confusions analogiques qui se sont produites entre des mots en *-ōwo-/-ōwā-* et des mots en *-ōwiā*. Mais heureusement nous avons comme critère de la présence ou de l'absence de *i* le timbre de l'*-ā* primitif. On sait en effet qu'un groupe *-ŏwā* est devenu en attique *-οη*, *-ωη*, mais en est resté là (cf. *βοή*, *ῥοή*, *ὀγδόη*, *ζωή*, *πρώην*), tandis que *-ŏwiā* a connu le timbre *-η*, mais l'a transformé de nouveau en *-ā* (par exemple, *χροία*, *ποίā*); voir Brugmann, *Grdr.*, I², p. 167. Dans le même ouvrage, I², p. 474, ce linguiste opère sur une forme *πρῴην* « naguère » avec *ι* souscrit. Ce *ι* n'est nulle part attesté; on voit qu'il n'est pas possible, puisqu'il aurait après lui un *-ā-*. Ce n'est pas tout : on peut dire à coup sûr qu'une finale *-οα*, si elle est attestée dans une forme attique, remonte nécessairement à *-οια*. Πόα, *χρόα*, supposent immédiatement un plus ancien *ποία*, *χροία*, et s'expliquent par le fait que, en attique et dans d'autres dialectes (surtout le lesbien), l'*ι* intervocalique s'abaissait à *j* et devenait si fugitif que l'écriture le négligeait fréquemment. En attique, il semble que

la suppression de ι se produise plus volontiers devant le ton ou dans les mots polysyllabes (cf. *πατραλοίας* : *ἀλοάω*, *ἐπήρεια* [hom. *ἀρειή*] : *ἐπηρεάζω*). Il va sans dire que dans une finale *-εα* le timbre n'est plus d'aucun secours, et l'on ne peut dire d'avance si *-εα* est pour *-εϝη* ou pour *-εϝια*, avec affaiblissement de l'ι intervocalique.

Inversement, une finale attique *-οιη* montre tout de suite que ι s'est développé après coup sur un plus ancien *-οη*, par exemple dans *ὀγδοίη χλοίη* des inscriptions attiques (Meisterh., 45-46). Il s'agit d'ailleurs d'une prononciation qui ne remonte pas plus haut que 350 et dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

Enfin, la différence capitale entre *-ōϝο-/-ōϝā-* et *-ōϝιā-*, c'est que le premier devient *-ωο-/-ωη- avec conservation de l'ō long*, tandis que le second aboutit à *-οιᾱ-*, *avec abrégement de cet ō.*

Voici les exemples qui éclairent cette transformation phonétique :

1. Le mot pour «portique» a dû former d'abord un thème primaire **στωϝο-* ou **στωϝᾱ-*. Bien qu'il ne soit pas attesté, il se retrouve dans *στωϊκός*, *προστῷον* et *περίστῳον*. La différence d'accentuation de ces deux derniers mots étonne à bon droit Hérodien (éd. Lentz, I, 377, 20), qui propose d'en faire ou bien deux propérispomènes ou bien deux proparoxytons. Il se pourrait, au contraire, que l'accent fût correct et témoignât d'une différence plus profonde; *περίστωον* doit probablement s'écrire sans ι souscrit; c'est un composé de *στωϝο-/ᾱ-*. *Περίστῳον* résulte d'une contamination dont nous verrons d'autres exemples. Sur le primitif *στωϝο-/ᾱ-* est venu se greffer le suffixe *-ιά* des collectifs, qui a créé **στωϝιά*, devenu ensuite, par abrégement de ω, *στοιά*. La forme à diphtongue est attestée par Aristoph. Eccles., 676, 684, 686, où le mètre ne permet pas de lire *στοά*.

Au contraire, les inscriptions attiques n'offrent que *στοά* (Meisterh., p. 44); comme *στοιά* ne peut être représenté en néo-ionien que par *στωϊή* ou *στῳή*, le *στοιῇσι* d'Hérodote (III, 52) n'est pas plus correct que le *ἐπίνειον* du même auteur (VI, 116; voir plus bas, sous IV. B, 5). Le diminutif *στωΐδιον* (*στῳδιον*?) repose sur le thème **στωϝο/ᾱ-*; l'autre, *στοΐδιον* (*στοίδιον*?) sur *στο(ι)ά*.

2. A côté de *ἅλως* et *ἀλωή* = *ἀλωϝά* «aire à battre le grain», on trouve aussi un dérivé **ἀλωϝιᾱ*, qui a dû aboutir à **ἀλοιᾱ*, **ἀλοᾱ*. Ce substantif est conservé dans les composés *πατραλοίας*, *μητραλοίας*, et dans le verbe dénominatif *ἀλοάω*[1]. Hérodien

[1] *Ἀλοάσαντα*, qui se trouve dans un fragment de Phérécrate, et *ἀλοᾱθείς*, dans Théophraste, sont cités à la première place par Kühner, *Griech. Gramm.*[3],

(éd. Lentz, 1, 307; 2, 473) demande pour ἀλωή l'orthographe ἀλῳή; cette forme ne peut être phonétique, mais elle est admissible comme reposant sur un compromis entre ἀλωή et *ἀλοιά; le premier a donné l'η, le second l'ι (cf. plus haut περίσΊῳον).

3. Pour θωή «amende», Hérodien (2, 523) demande l'orthographe θῳή, ou tout au moins reconnaît (1, 307) la coexistence des deux formes θωή, θῳή. C'est un indice qu'entre ces deux mots il a existé un thème en -ιᾱ, θωϝίᾱ, dont la forme ionienne θωίη se trouve dans Archiloque (fr. 108 Bergk[4]) et qui est devenu régulièrement θοία, θόα en attique. Dans une inscription attique de 411 av. J.-C. (*C.I.A.*, I, 57 *b*, 4), on lit la forme ΘΟΑ, où le timbre α ne permet pas de supposer un thème identique à θωή. Il n'est pas du tout nécessaire de transcrire *θωα, comme le fait Meisterhans, p. 52[1]. La preuve, c'est qu'une autre inscription datant d'environ 300 av. J.-C. (*C. I. A.*, II, 841, 14) et qui, par conséquent, distingue l'ο de l'ω, renferme le futur ΘΟΑΣΕΙ «frappera d'une amende»[2]. Ce verbe θοάω est le pendant absolu de ἀλοάω, et d'ailleurs l'ensemble des formes θωή : θόα : θῳή : θοάω correspond complètement à ἀλωή : *ἀλο(ι)α : ἀλῳή : ἀλοάω.

4. Ὦα et ᾠα «peau de brebis» ne sont phonétiques ni l'un ni l'autre. On attend οἴα, ὄα, et il se trouve que ces formes sont attestées par Hesychius et Hérodien (I, 301). Du reste, l'existence de ὦα et ᾠα n'en est pas le moins du monde compromise : ces formes résultent simplement de ce mélange analogique de thèmes en -ο-/-ᾱ- et de thèmes en -ιᾱ- auquel les exemples précédents

I, § 238. Les formes verbales avec η, comme ἀλοήσω, etc..., sont donc analogiques sur νοήσω, βοήσομαι. De même, ἀλοατός «battage du blé», est la leçon de la plupart des manuscrits dans Xen. Econom., 18, 5, et les grammairiens anciens donnent ἀλοᾱτός, et non ἀλοητός, comme spécialement attique (cf. Lobeck Phryn., p. 204).

[1] Si θωά était attesté de par ailleurs, il faudrait l'expliquer par l'analogie. Nous avons vu qu'entre deux termes phonétiques ἀλωή et *ἀλοια, il s'était établi un compromis aboutissant à ἀλῳή. Mais si les éléments de la confusion analogique sont intervertis, le résultat est ἀλωά, avec conservation de la longue malgré l'α qui suit, et de fait ἀλωά est attesté au moins par des variantes manuscrites et figure dans Pape comme forme normale. De même θωά, s'il a existé; de même encore ὦα «bord d'un habit», qui ne peut être *directement* identifié au latin *ōra*, comme le fait Joh. Schmidt, *Pluralbild.*, 117, mais seulement après constatation que ὦα suppose d'un côté *οἴα, de l'autre un thème primitif *ὤη = *ōsā, qui couvrirait entièrement lat. *ōra*.

[2] A la rigueur, θοάσει pourrait venir d'un présent θοάζω, qui recevrait un faible appui de l'éléen ΘΟΑΔΟΙ = θοάδδοι. En revanche, le delphien θωιασιος, gén. de θοίασις, est fortement en faveur de θοάω; en effet, en delphien le nom d'action d'un verbe *θωιάζω serait *θωίαξις, puisque dans ce dialecte les aoristes des verbes en -αζω ont le ξ dorique : παρεσκεύαξαν, etc.

nous ont déjà habitués. Le primitif *ὀϝιᾱ, comparé à ὄϝις « brebis » renferme le même allongement que ᾠόν « œuf » par rapport à *οϝι-ς « oiseau ».

5. On ne peut faire grand état de la glose d'Hesychius : φόα· τὰ ἐξανθήματα ἐν τῷ σώματι, de la même famille que φῷδες « traces de brûlure sur la peau ». Toutefois, si l'on admet la correction φόαι demandée par Mor. Schmidt, on peut remonter à un primitif *φωϝιαι, qui nous donne un nouvel exemple du fait phonétique en question.

6. Il faut être encore moins affirmatif à propos de εὐσοίας (« σωτηρίας ») Soph., *O. C.*, 930. D'abord, Hésychius donne la forme εὔσοια avec -ᾰ bref, et alors le suffixe serait -*jᾰ*. Cependant les composés féminins en -ᾰ précédé d'une diphtongue en ι semblent avoir subi une déformation analogique et font conclure à des primitifs en -ιᾱ (voir plus bas, sous IV. C). Comparez εὔπνοια avec πνόος πνοή πνοιή, et εὔροια avec ῥόος ῥοίη. Ceci posé, il ne serait pas impossible que le thème fût *-*sōϝiā*, d'autant plus que tous les mots attiques de cette famille reposent sur *sō-* avec ō long (Meisterh., p. 52, 9; Riemann, *Rev. de Phil.*, V, 177).

7. En face des mots homériques Τρώϊος, Τρωϊς, Τρωΐλος, Pindare présente Τρωΐα, Τρωΐαθεν. Dans tous les passages homériques où figure le nom de Troie, la forme Τρωΐη serait incompatible avec le mètre. On s'attendrait à trouver Τρῴη, mais le texte porte Τροίη. Nous tenterons plus tard d'expliquer cette anomalie. Mais si Τροίη étonne dans Homère, par contre Τροία est, pour l'attique, le résultat normal d'un primitif Τρωϝία.

8. Il a existé en grec un thème ὠϝᾱ- avec le sens de « communauté, tribu, village, etc. . . ». Ceci résulte des gloses d'Hesychius ὠβαί· τόποι μεγαλομερεῖς; ὠγή· κώμη; οὐαί· φύλαι <Κύπριοι>. Le mot Κύπριοι ne se trouve pas à cette place dans le texte; l'idée que la glose οὐαί est cypriote appartient à Mor. Schmidt; mais il est plus probable que le mot est thessalien, et c'est le ου (= ω) propre à ce dialecte qui a absorbé le digamma. Si, à côté de ὠϝά, il a existé un dérivé *ὠϝίᾱ, celui-ci sera régulièrement représenté par οἴα (ou οἷα) en attique. Ici interviennent de nouveau deux gloses d'Hesychius : οἰητᾶν· κωμητῶν et οἰατᾶν· κωμητῶν. Οἶαι γὰρ αἱ κῶμαι. Du reste, Οἶα est le propre nom d'un dème attique. L'esprit rude, dûment attesté par les inscriptions, est très probablement un réflexe du digamma intérieur, comme dans ἥλιος, ἕρος. Si, d'autre part, cet esprit rude fait quelquefois défaut, on doit se rappeler que l'aspiration, assez faible en

attique, n'est pas rendue sur la pierre avec une rigoureuse exactitude (Meisterh., p. 65). Il est normal que Οἰα- s'abaisse à Ὀα- dans les formes dérivées où ι se trouvait devant le ton, soit dans Ὀῆθεν, Ὀαεύς; mais, comme il s'agit là d'une tendance plutôt que d'une loi, on ne s'étonnera pas de trouver aussi Οἰῆθεν, et même Οἰιᾶται. M. Meisterhans a donc certainement tort (p. 67) de partir de Ὀα, Ὀη comme formes correctes, et de juger l'iota de Οἴα comme celui de βοιηθήσαντες, ὀγδοίη, c'est-à-dire d'y voir un ι simplement parasite développé entre deux voyelles. C'est l'inverse qui est la réalité. Ensuite le même auteur postule une forme Ὠᾶθεν, dont l'ω serait le renversement de toute notre combinaison; heureusement, il ne repose sur rien : c'est la transcription arbitraire d'un ΟΑΘΕΝ, qu'on lit dans un titre antérieur à 444 (*C.I.A.*, I, 375, 2), où le signe Ο ne vaut pas plus ω que celui de ΘΟΑ (III. A 3, p. 12). Dans Ὀ(ι)ῆθεν, l'η est purement analogique sur celui de Ἀλωπεκῆθεν et autres adverbes analogues, comme l'η de Μινοῆται (voir § 10) est une imitation de Αἰγινῆται, etc...

9. L'homérique κολῳός «querelle bruyante» (Α 575), qui n'a très probablement rien à faire avec κολοιός, le nom du geai, a formé le dénominatif également homérique κολῳᾶν (Β 212). La κοινή y répond par κολοιᾶν, attesté par Pollux (5, 89), qui cite ce mot comme désignant le cri du geai; mais c'est là sans doute un fait de pure étymologie populaire; ajoutez encore les gloses d'Hesychius κολοιή· φωνή et κολουᾶν· θορυβεῖν; cette dernière paraît empruntée au même dialecte que le ούαί du paragraphe 8.

10. Différentes localités, dans des milieux doriens et ioniens, ont porté le nom de Μινῴα (Μινῴη), dérivés de Μίνως (voir Hérodien, éd. Lentz, 1, 303). Μινωια se lit avec l'iota dans une inscription de Corcyre (Dittenberger, Sylloge II, n° 320, l. 13). Mais il faut croire qu'en attique on prononçait Μινοία comme Τροία, puisqu'un titre attique de Délos (*Bulletin de C. h.*, II, 570, 6-7) nous apporte le démotique Μινοῆται, dont l'ο suppose forcément un plus ancien Μινοιῆται. L'iota intervocalique, très faiblement prononcé entre voyelles, a été négligé dans l'écriture, et cela est d'autant plus naturel qu'il était devant le ton. La finale -ῆται, pour -ᾶται, est analogique sur Αἰγινῆται, etc. (cf. § 8, Οἰῆθεν)[1].

[1] Voici encore quelques faits qui semblent témoigner indirectement en faveur d'un abrégement de ῳ devant α, bien que les mots en question ne soient pas attestés comme spécialement attiques.

a. Au témoignage de Pollux, 3, 83, et d'autres auteurs, les esclaves crétois

B. Le groupe *-āwia-* se développera d'une façon identique. Après le passage de *ā* à *η*, nous obtiendrons *-εια-* par abrégement de *η* devant *-ια-*. L'orthographe de la tradition est d'accord avec ce résultat dans toutes les formes, tandis que la théorie de M. Wackernagel (*-āwi-* > *η*) obligerait à changer partout *-εια-* en *-ῃα*.

1. Le thème primaire signifiant «récolte, butin» était **λᾱϝο-* ou **λᾱϝᾱ-*, thème dont M. Wackernagel a prouvé l'existence dans *λεηλατέω* = **λᾱϝ-ηλατέω* (*loco cit.*, p. 271). Le dérivé *λᾱϝίᾱ* devait donner normalement *λεία* en attique, et c'est ce que confirme une tradition orthographique fortement établie; ainsi il n'y a aucune raison de changer l'att. *λεία* en **λῄα*. Remarquons que, si *λεηλατέω* était purement attique, on pourrait voir *λεία* dans le premier élément, et l'on expliquerait la chute de l'iota dans **λε(ι)ηλατέω* comme dans *ἀλο(ι)άω*. Mais ce verbe est aussi néo-

étaient appelés *μνῷται*. La prononciation de la *κοινή* se reflète dans la fausse leçon *μνώται* (*sic*) chez Athénée, VI, 267 *c* (lire *μνῷται*). L'ensemble de la classe portait le nom de *μνωΐα* ou *μνῴα*. Or, à côté de la glose *μνῴα· δουλεία*, on trouve chez Hesychius *μνοία· οἰκετεία* (cf. Athénée, XV, 696, scolion 22). Sans doute *μνοία* ne saurait être un mot purement attique. *Μνοία* remonte à *δμωΐα*, comme l'a montré M. Kretschmer, *K. Z.*, 31, 406, et le passage phonétique de *-δμ-* à *-μν-* ne peut guère être admis pour l'attique. A côté de l'ionien *μεσόδμη*, on trouve bien l'attique *μεσόμνη*, mais là le *μ* initial a pu être pour quelque chose dans le changement, et d'ailleurs ce mot isolé ne peut entrer en ligne de compte à côté de *ἴσμεν*, *ὀσμή*, *Ἄσμητος*, variante de *Ἄδμητος*, etc..., qui prouvent qu'en attique *-δμ-* passait phonétiquement à *-σμ-* (cf. Kretschmer, *Vaseninschriften*, 169 et suiv.). Malgré tout, *μνοία* présente un certain intérêt, si l'on peut admettre que le crétois *μνωΐα*, en passant en attique, s'est conformé à la loi d'abrégement. Cette adaptation d'un mot d'emprunt à la loi attique rappelle un peu *προνοία*, *νεολαία* (voir plus bas, p. 21), et plus directement *Τροία* et *Μινοῖται* (§ 7 et 10, p. 14-15).

b. Le cas de *μνοία* semble se répéter dans les gloses d'Hesychius : *κοιάζει· ἐνεχυράζει*, *κοῖον· ἐνέχυρον*, en regard de *κώϊον· ἐνέχυρον*, *κῷον· ἐνέχυρον*, *κῷα· ἐνέχυρα*, *κωάζειν· ἐνεχυράζειν*, *κωαθείς· ἐνεχυρασθείς*, *κοῦα· ἐνέχυρα* (= *κῷα*?). C'est par ce mot *κώϊον* «caution» que l'on explique le gortynien ENKOIOTAN, à lire *ἐνκωιωτᾶν* plutôt que *ἐνκοιωτᾶν*, et qui paraît avoir le sens de «garants, personnes procurant caution». On peut encore mentionner le *κοιακτήρ*, ou plutôt *κωιακτήρ*, d'une inscription laconienne, mot désignant une sorte de magistrat ou de fonctionnaire, et qui semble être le propre nom d'agent de *κοιάζει*. L'alternance *κωι* : *κοι* forçant, comme nous l'avons vu, à poser une longue protohellène, on ne pourrait rattacher ces formes à *κοέω*, lat. *caveo* (comparer français «caution»). Probablement, *κώϊον* a eu pour sens primitif «dépôt» et de là «somme déposée comme caution», et il repose sur la racine de *κεῖ-μαι* allongée, puis continuée au moyen de ce même *-ω-* qu'on trouve dans *κλη-ϝ-*, *χρη-ϝ-* (voir p. 8, et W. Schulze, *K. Z.*, 29, 261). *k̑ōiw-* a abouti phonétiquement, en i.-e. déjà, à *k̑ōw-*. Cette base est renfermée dans *κῶος* «gîte d'un animal», *κώϊον· ἱμάτιον* (Hesychius) *ὀρεσκῷος*, et peut-être dans *κῶας* «fourrure, couverture». Pour la formation, aussi bien que pour le sens, *κώϊον* «caution» a son pendant dans *θω(ϝ)ή* «somme déposée comme amende», construit sur la base *θωϝ-*, qui continue la racine *θη-*, *θω-* «poser».

ionien, ce qui écarte cette explication; Hérodote devrait dire *λη̣ηλατέω, puisque néo-ion. λήη = att. λεία.

2. Παρειά «joue». Pour cette famille aussi deux formes voisines sont bien établies : a. **parāwā* lesb. ϖαραύα, Pind. ϖαραά et probablement homér. (καλλι) ϖάρηος (voir p. 24). b. **parāwiā* hom. pl. ϖαρειαί (à lire ϖαρηαί). Il est impossible que l'attique ait prononcé *ϖαρη̣ά. La tradition manuscrite est constamment en faveur de ϖαρειά, et on lit ϖαρειάς (acc. pl.) sur une inscription attique du premier quart du IV[e] siècle. (*C.I.A.*, II, 676, 41). Il existe en outre le mot ϖαρείας (M.) «serpent joufflu», chez Aristophane et ailleurs. Pour la formation comparez (ϖατρ)αλοίας, Il y a donc correspondance exacte entre ϖαραύα (= **parāwā*) : ϖαρείας : ϖάρειά d'une part, et ἀλωή : (ϖατρ)αλοίας : ἀλοά(ω) de l'autre.

Mais, de plus, *ϖαρη̣ά serait simplement impossible en attique à cause du ρ qui précède le groupe *-āwiā*. Je ne sais si M. Brugmann s'est appuyé sur ϖαρειά pour prouver sa théorie d'après laquelle l'attique n'a pas *conservé* ᾱ après ρ, ι, ε, υ[1], mais l'a *rétabli* après un passage général de ᾱ à ę̄ *ouvert* : en fait, ϖαρειά est, avec ϖρευμενής, un exemple capital en faveur de cette théorie, et permet du même coup de fixer la chronologie relative de l'abrégement des longues dans les groupes -ῳα-, -ᾳα-, -η̣α-. On peut distinguer les trois périodes suivantes :

a. A une époque protoionienne tout ᾱ passe à ę̄, y compris celui des groupes ρᾱ, ιᾱ, εᾱ, υᾱ. Dans cette période, ϖρᾶος[2] *ϖρᾱϋμενής, *ϖαρᾱϊᾱ deviennent *ϖρę̄ος *ϖρę̄ϋμενής *ϖαρę̄ϊę̄.

b. A ce moment, et *en attique seulement*, les groupes vocaliques en hiatus (ηϋ, ηϊ, etc. . . .) se contractent et les diphtongues longues s'abrègent dans les groupes -ῳę̄-, -ę̄ιę̄-, -η̣ę̄-, donnant ainsi naissance aux groupes -οιę̄-, -ειę̄- : d'où les formes nouvelles ϖρευμενής et ϖαρειę̄, en face de ϖρę̄ος, qui ne subit pas de changement.

c. Alors, mais alors seulement, les ρę̄, ιę̄, εę̄, υę̄ issus de ρᾱ, ιᾱ, εᾱ, υᾱ passent de nouveau à ρᾱ, ιᾱ, εᾱ, υᾱ. Πρę̄ος redevient

[1] M. Hatzidakis, *K.Z.*, 36, 589 et suiv. (cf. Brugmann, *Kurze Vgl. Gramm.*, § 304 A 2), cherche à prouver que le préattique *-υᾱ-* aboutit normalement à *-υη̣-* sans redevenir *-υᾱ-*. Les arguments présentés par M. Hatzidakis ne me convainquent pas; mais la discussion de cette théorie nous entraînerait trop loin. Remarquons seulement que le groupe *-ευᾱ-*, qui, une fois devenu *-ευη-*, en est effectivement resté là, comme le prouvent, p. ex., σκευή et χλεύη, a phonétiquement une tout autre signification que le groupe *-υᾱ-*.

[2] Telle est l'orthographe des inscriptions attiques (Meisterh., p. 50); l'autre, ϖρᾷος, n'atténuerait en rien la valeur de cet exemple, auquel je tiens à cause du contraste que présente son traitement avec celui de ϖρευμενής, de la même famille.

πρᾶος, tandis que πρευμενής et παρειά, ayant antérieurement abrégé leur diphtongue, ne sont pas atteints par cette nouvelle transformation. Le timbre de leur ε prouve donc que, à un moment donné, -ρῃ- a existé dans la forme *attique* de ces mots, et *qu'il s'agit de l'abrégement d'un ę̄ ouvert et non d'un ᾱ.* Ainsi, en réalité, ce n'est pas l'-ᾱ final des groupes -ωιᾱ, ᾱιᾱ, -ηιᾱ qui a abrégé la première voyelle de ces groupes, mais bien cet ę̄ qui avait remplacé tout ᾱ primitif, puisque au moment où cet abrégement a eu lieu, ę̄ n'était pas encore redevenu ᾱ.

3. Μνεία en regard de μιμνήσκω. Μνεία remonte à un primitif *μνᾱῐᾱ, forme analogique en ce que le suffixe -ίᾱ, s'ajoutant à la base μνᾱ-, a créé un hiatus sans qu'aucune consonne soit tombée entre les deux éléments. Cela n'a du reste aucune importance dans la question qui nous occupe; l'essentiel est que la syllabe μνᾱ- avait encore sa longue lorsque ce mot a passé en attique, sinon le résultat aurait été *μναία dans ce dialecte. Le primitif *μνᾱῐᾱ est devenu successivement : en panionien *μνę̄ῐę̄, puis en attique *μνειę̄ et enfin μνείᾱ. — Et ainsi ce mot, du plus pur dialecte attique, se trouve être un des exemples capitaux de l'abrégement de η devant le ę̄ issu de ᾱ.

4. En regard de λᾶϝας « pierre », on trouve λεία avec le double sens de « outil à polir la pierre » (synonyme γλαρίς), et au pluriel « poids servant à tendre les fils du métier à tisser » (synonyme ἀγνῦθες). Cf. Pollux, VII, 118 : καὶ λατύπους δὲ Σοφοκλῆς που· καὶ ἐργαλεῖα τῶν λατύπων ὀνομάζει λείας καὶ γλαρίδας. — X (περὶ τῶν ἐν γυναικωνίτιδι σκευῶν), 125 : καὶ λείας τὰς καὶ ἀγνῦθας. La forme est donc bien attique; elle remonte à *λᾱϝιᾱ et nous présente l'abrégement attendu. Il est permis de ne pas attacher grande importance à l'orthographe ou incorrecte ou dialectale λαιά de deux passages d'Aristote (*De gen. animal.* 5, 7) : λαιὰς προσάπτουσι τὰς καλουμένας λαιάς; comparez *ibid.*, 1, 4). En outre, l'Etym. Magn. offre λέας, et Hesychius λεάς. Faut-il voir dans ce λέα (λεά) une réduction de λεία, ou bien s'agit-il d'une forme concurrente *λᾱϝᾱ devenue λέα, comme *Πασιλᾱϝᾱ a donné Πασιλέα, et comme *θᾱϝᾱ a abouti à θέα? La fluctuation d'accent paraît en faveur de deux formes plus ou moins confondues après coup par l'usage. Peut-être *λᾱϝᾱ était-il paroxyton, tandis que l'oxytonaison était légitime dans *λᾱϝιᾱ > λε(ι)ά formé avec le suffixe -ιά des collectifs, comme στρατιά, στο(ι)ά, ou encore comme παρειά en regard du lesbien παραύα. L'accentuation de l'homérique χροιή, opposée à celle de l'attique χρόα, peut s'expliquer d'une façon analogue, si l'on admet que le premier est un collectif et que le second, bien que remontant aussi

à *χροιά, a conservé l'accent d'un ancien χρόα (sans iota) désormais disparu. Inversement, l'homérique χλοίη paraît être un ancien collectif *χλοιά dont l'accent a subi l'analogie du primaire χλόη, forme attique qui, à cause de son η, ne peut remonter qu'à un primitif χλόϝη *sans iota* (voir p. 11). Comparez encore ῥοιή avec ῥοίη « courant » (Hippocrate, 411, 54; Hesychius, ῥοία· κυλίσ7ρα τῶν ἵππων παρὰ τῷ ποταμῷ καὶ ψαμμῷ).

5. Μεσόγεια (et non μεσόγαια, voir Meisterhans, 34) est une dérivation en -ιᾱ de μεσόγεως qui contient le thème *gāwā sûrement établi par M. Wackernagel, p. 264. La forme μεσόγεια avec son accent proparoxyton et son -ᾰ bref est un de ces composés féminins analogiques comme εὔσοια, διάρροια, δύσπνοια, εὔπλοια, dont il sera encore question plus bas, p. 22[1]. Le timbre ε dans -γεια montrerait à lui seul qu'il faut remonter à *-gāwiā et non à *gāwjā, lequel donne γαῖα. Μεσόγεια se trouve sur la pierre, c'est le résultat qui était prévu, il n'y a aucune raison de reconstituer le *μεσογηα que demande M. Wackernagel.

6. On pourrait attacher quelque importance à l'homérique χειή « trou de serpent », si, comme le suppose Curtius Grdz.[5] 196, ce mot se rattachait à χαίνω, χάσκω, etc., racine χᾱ- χᾰ. Le primitif serait alors *χᾱϝιά. Pour le ϝ de χᾱϝ- comparez κληϝ-, χρηϝ- (p. 8), σ7ωϝ- en regard de σ7ᾱ- (p. 11), θωϝ-ά à côté de θη- (p. 13, note), etc. Ce ϝ se trouve encore dans χάος = *χάϝος, et dans l'υ de χαῦνος. Homère aurait alors prononcé χηά (voir plus bas, p. 24). Mais une autre hypothèse, qui rapproche χειά (= *χεϝιά) de lat. *fŏvea*, *făvissae*, a beaucoup de vraisemblance, et alors χειά est sans valeur ici.

C. Groupe -āwia-. Partout nous trouvons -εια- avec l'abrégement attendu :

1. Dans la grande classe des abstractions en -εία dérivées de thèmes en -εύς. (βασιλεύς) βασιληιᾱ > βασιλεία; ἀρισ7εία, ἀλιεία, etc.; de même σ7ρατεία et autres mots où -εία, devenu indépendant, s'est appliqué à des thèmes divers, tout comme -εύω dans σ7ρατεύω.

2. Dans χρεία. La base χρηϝ- (voir p. 11) forme deux subs-

[1] Ποτίδαια présente le même déplacement analogique de l'accent avec la finale -āwiā-, car Ποτίδαια = ΠοτιδᾱϝιᾰΙ (πόλις). L'α pour ε s'explique par le fait que ce mot est un emprunt dorien qui a subi l'abrégement des diphtongues devant α, comme νεολαία, πρυνεία, dont nous reparlerons plus bas, p. 21.

tantifs principaux : χρῆϝος (hom. χρῆος, hérod. χρέος, att. χρέως) et χρηϝῖᾱ (ion, χρηΐη dans ἀχρήϊος, att. χρεία).

3. Dans Πλειάδες, le correspondant régulier du Πληϊάδες d'Homère. La forme attique se lit, par exemple, dans Euripide, I. A. 8. L'η est panhellène; ce mot repose sur la base πληϝ-, forme allongée de πλευ- (cf. πλώω), mais dans le sens de «pleuvoir» (lat. arch. *plovere*). Ainsi c'est le pendant de Ὑάδες. On sait que le coucher des Pleïades coïncidait avec les pluies d'automne. Πληϊάδες veut dire «les pluvieuses». L'explication commune rapporte πληϝ- à πλέω «naviguer». Ce seraient les étoiles qui marquent le commencement et la fin de la navigation. Mais cette étymologie est artificielle : le suffixe -ιάς -ιάδος, comme -ίς -ίδος, qui paraît lui être équivalent, forme des thèmes primaires d'adjectifs féminins dont le sens découle directement de la racine, par exemple θυιάς = ἡ θύουσα «la Bacchante», Νᾱϊάς et Νᾱΐς «la Naïade», ληϊάς et ληΐς, etc. On remarquera que dans Πλειάδες ᾰ, étant bref, n'a jamais connu de modification de timbre. Ainsi, dans ce cas, c'est bien ᾰ (et non ę̄ ouvert issu de ᾱ comme dans les exemples précédents) qui a abrégé la diphtongue ῃ.

En résumé, les diphtongues attiques ῳ, ᾱͅ, ῃ se sont abrégées devant un α bref et devant un ę̄ ouvert issu d'un ᾱ long panhellène, lequel ę̄ n'est redevenu ᾱ qu'après l'abrégement des diphtongues.

IV. ῳ, ᾱͅ, ῃ DEVANT ŏ.

A. Le groupe préattique -ωϊο- (-ωϊω-) aboutit à -ῳο-, -ῳω-. Toutes les formes sont d'accord; voir dans Meisterhans (p. 51) les exemples offerts par les inscriptions attiques. Citons entre autres la classe des adjectifs en -ῷος; λῴων; ᾠόν à côté de ὠόν (lat. *ovum*); ζῷον à côté de ζωός; κλῳός «collier de chien». Ce dernier mot se rattache à κλῄω «fermer», dont la κοινή (mais non l'attique) a fait κλείω; à son tour κλῳός est devenu κλοιός par analogie de κλείω. Il est possible aussi que le pluriel hétéroclite τὰ κλοιά se soit développé phonétiquement avant la κοινή et ait influé ensuite sur le singulier (cf. τὰ νεῖα plus bas, p. 23). Quant à voir dans κλῳός et κλοιός deux formes primitives en ablaut l'une avec l'autre, comme le veut M. W. Schulze, *K.Z.* 27, 426, cela paraît tout à fait invraisemblable.

Nous ne devons pas nous étonner si, pour les adjectifs en -ῷος, l'analogie du masculin et du neutre a entraîné le féminin à prendre la forme non phonétique -ῴα, même lorsque ce féminin était employé comme substantif (par exemple, ὑπερῴᾱ «palais de la bouche», en regard de ὑπερῷον «étage supérieur de la maison»). Cet emploi substantif de la finale -ωϊα est excessivement rare,

tandis qu'il est régulier pour -*ηῐᾱ*, et nous verrons que cette circonstance a créé une action analogique inverse de celle de *πατρῷος* sur *πατρῴα*.

B. Le groupe préattique -*ᾱῐο*- (protoattique -*ηῐο*-) doit donner -*ῃο*-, -*ῃω*- (et -*ᾳο*-, -*ᾳω*- après *ρ*, *ι*, *ε*, *υ*). C'est le traitement que nous offrent :

1. *ῥᾴων*.

2. *κλῄω* «je ferme», qui est définitivement acquis pour l'attique classique, bien que les inscriptions n'aient que *κλειομένου* dans un document de 347 avant J.-C. A ce propos, remarquons que nous n'avons pas d'exemple du traitement de nos groupes devant un *ε* ou un *η* de l'attique historique. On peut se demander si le présent du verbe *κλῄω* n'était pas *κλῄω κλείεις κλείει κλῄομεν*, etc. Cela me paraît probable, bien qu'une preuve positive fasse défaut[1]. La première personne l'aurait emporté comme dans d'autres cas d'unification (par exemple : *λείπω*, *λείπεις*, pour **λείτεις*).

3. *Λῇον* «champ de blé, moisson» est attesté par une inscription du premier quart du IVe siècle (*C.I.A.*, II, 678, A, 15). Il n'y a aucune raison de la suspecter.

4. *Δῇος*, *δῃοῦν*.

5. *Ἐπινῇον* «chantier maritime». L'orthographe des manuscrits est *ἐπίνειον*. Mais est-elle correcte? On peut en douter, car elle se retrouve dans le texte d'Hérodote (VI, 116), où elle n'est en aucun cas admissible, pas plus que *σΊοιῇσι* qu'on lit chez le même auteur, III, 52. Voir plus haut III. A, 1. Il faut lire *ἐπινῇον*. M. Wackernagel réclame cette graphie, et il semble bien qu'il faille l'adopter et laisser à la *κοινή* la responsabilité de *ἐπίνειον*. Ce mot n'est nulle part attesté comme adjectif, et cette circonstance, nous le verrons, joue un rôle dans cette question.

6. Dans une série d'inscriptions attiques datant du troisième quart du Ve siècle, et qui sont des formulaires identiques et stéréotypes de reddition de comptes, on voit EN TOI ΠΡΟΝΕΟΙ alterner avec EN TOI ΠΡΟΝΕΙΟΙ (*C.I.A.*, I, 117-130, 434-

[1] Les formes *ῄειν* et *ῄεσαν* du verbe *εἶμι* ne prouvent rien; elles ont subi l'analogie de *ῄμεν*. De même *ῇα*, qui a obéi à la même influence, n'infirme pas la loi d'abrégement des diphtongues longues devant *α*. Rappelons encore qu'il y a eu abrégement devant -*ε̣*- (p. 33), et ce fait rend *κλείεις* bien plus probable que *κλῄεις*.

425 avant J.-C.). Avons-nous affaire à ϖρόνεως ou à ϖρονῇον? D'abord, contrairement à l'opinion de M. Meisterhans, p. 51, 6, il me paraît peu probable que nous soyons en face de *deux* substantifs distincts; il s'agit d'un de ces termes techniques que la langue officielle ne varie pas volontiers. Si, au contraire, il s'agit d'un seul et même mot, de quel côté chercher la forme correcte? On ne peut guère penser que ϖρονειοι soit une erreur *d'écriture* pour ϖρονεοι. Où serait en effet l'occasion de cette négligence? Impossible d'autre part de croire qu'on ait *prononcé* au vᵉ siècle ϖρόνειως pour ϖρόνεως. Cet ι intervocalique parasite est un trait de la prononciation attique de 350 à 300; en 347, par exemple, on lira sur la pierre νειώς au lieu de νεώς. Au vᵉ siècle il ne peut en être question. Au contraire, l'omission de l'ι étymologique entre voyelles est fréquente à toutes les époques : cet ι, prononcé d'une façon fugitive, est gravé ou omis sans grande conséquence; par exemple : *C.I.A.*, 808, *d*, 69 on trouve νέων (gén. pl. «bois de construction) à côté de νεῖα. Ainsi l'on est en droit de poser ϖρονειοι (= ϖρονήῳ) comme forme correcte et unique. D'ailleurs ϖρόνεως n'est, à ma connaissance, attesté nulle part en attique. Mais même si ϖρονεοι (= ϖρονέῳ) était admis, ϖρονειοι (= ϖρονήῳ) n'en existerait pas moins à côté de lui comme forme distincte. Προνῇον n'est nullement un ionisme comme le croit Riemann (*Rev. de Phil.*, V, 176), bien qu'il se trouve avec cette orthographe dans Hérodote. En outre, il n'a jamais été employé comme adjectif, ce qui est, comme nous le verrons sous C., en faveur de la restitution par η au lieu de ει. Le dorien possède bien l'adjectif féminin ϖρονᾱῑᾱ, épithète d'Athéna à Delphes, mais les Attiques ne faisaient pas de rapprochement entre ce mot étranger à leur dialecte et ϖρονῇον, puisqu'on trouve dans Eschyle Eum. 21 : Παλλὰς ϖροναία δ' ἐν λόγοις ϖρεσϐεύεται. Προναία est un dorisme accommodé tant bien que mal à la phonétique attique du groupe -ᾱϝι- devant α. Il en est de même de νεολαία «troupe de jeunes gens» Eschyle Perses 668, etc.

7. Le nom du mois attique Ποσιδηών (Meisterh., p. 42). En tant que substantif, il a échappé à l'action analogique dont il sera question sous C., et à laquelle a dû se plier l'adjectif ϖοσίδειος (je ne crois pas que le ΠΟΣΙΔΕΙΟ de l'inscription attique, *C.I.A.*, IV, *b*, 373, 112 [vıᵉ siècle], doive se lire ϖοσιδήιος). La forme Ποσιδεών = Ποσιδε(ι)ών, n'apparaît qu'à partir du ıvᵉ siècle. Le rapport de Ποσιδηών et Ποσιδεών rappelle jusqu'à un certain point celui de ϖρονειοι et ϖρονεοι (§ 6).

[Παρήϊον et χαλλιπάρηος appartiennent à la langue épique et n'ont pas de reflets attiques; nous aurons néanmoins à y revenir plus loin, p. 24 et suiv.]

C. Le groupe *-ηϊο-* (avec *η* panhellène) devrait, d'après tout ce que nous avons vu, aboutir en attique à *-ῃο-*. Mais nulle part ce résultat n'apparaît : partout, c'est *-ειο-* qu'on rencontre. Si c'est là un fait phonétique, que devient le parallélisme qui s'affirmait de plus en plus dans le traitement de *ῳ*, *ᾳ*, *ῃ*? En réalité, les mots en *-ηϊο-*, qui sont, ou des adjectifs, ou des adjectifs substantifiés au neutre, ont cédé à une puissante action analogique que nous essayerons de caractériser. Du reste, des nombreux adjectifs en *-ειο-ς* qui remontent à *-ηϊο-ς*, quatre seulement supposent une finale *-ēϝ-io-s* où le suffixe *-io-* s'est ajouté à une base en *-ēϝ-*; ce sont : *βασίλειος* (*βασιλεύς*), *ἵππειος* (*ἱππεύς*), *ἀχρεῖος* (ion. *ἀχρήϊος*, de *χρεία* pour **χρηϝίᾱ*). *Κεράμειος* est très postérieur et sa formation est suspecte. Dans tous les autres cas, il s'agit d'un suffixe *-ηϊο-*, *-ειο-* devenu indépendant et qui s'applique aux thèmes les plus différents (cf. *δούλειος*, *βόρειος*, *δεσπότειος*, *παίδειος*, *λύγκειος*, *μούσειος*). Il était donc naturel que cette classe, qui n'avait pour ainsi dire plus aucun contact avec les thèmes en *-ēϝ-*, perdît le souvenir de son origine et fût attaquée par l'analogie. Cette analogie, l'accent à lui seul la rend sensible. La grande majorité des adjectifs en *-ειος* sont proparoxytons, tandis que régulièrement *-ήϊος* ne peut aboutir qu'à *-εῖος*. L'analogie est partie des adjectifs en *-*es-jo-s*, qui donnaient phonétiquement *-ειος* et avaient le droit d'être proparoxytons, comme *ἔλειος*, *ἑρκεῖος* (qui justement en attique est accentué *ἕρκειος*), *ἔτειος*, *θέρειος*, *κήδειος*, *ὄρειος*, *τέλειος*. Ajoutez encore les formations voisines en *-ĕϝ-io-s : ἀσπεῖος*, *εὐγένειος*, où *-ειος* est normal; puis la grande classe des adjectifs en *-αιος*, celle des adjectifs en *-οιος*, qui devaient entraîner *-ῃος* à s'abréger en *-ειος*. Même les neutres substantifiés en *-εῖον*, comme *γραφεῖον*, *βασιλεῖον*, qui étaient dans un rapport plus étroit et plus conscient avec les thèmes en *-ευς*, tout en conservant l'accent normal, n'ont pu maintenir la pureté de leur finale. Du reste, le rapprochement de la flexion en *-ευς* poussait de son côté à l'abrégement. Tous les cas avaient *-ε-*, sauf le datif singulier **βασιλῇ*, qui lui-même a cédé, nous ne savons quand, à *βασιλεῖ*, et le nominatif *βασιλῆς*, qui à son tour a pris la finale *-εῖς* au ve siècle. Enfin, dans un voisinage plus immédiat encore, se trouvaient les abstraits en *-εία*, comme *βασιλεία*, *ἱερεία*. Or nous avons vu plus haut (III. C, 1, p. 18) que cette finale *-εία* est phonétiquement constituée; elle a dû, plus que tous les autres facteurs, contribuer à l'abrégement de *-ῆος* en *-ειος*. Notons bien que, si *βασίλειος* a été infecté par les adjectifs en **-es-jo-s* (comme *τέλειος*), *βασιλεία*, par contre, n'est pas suspect d'une semblable analogie, car les abstraits des thèmes en *-es-* se forment en *-ειᾰ* (*ἀτέλεια*), et quelquefois, analogiquement, en *-ίᾱ* (*εὐηθίᾱ* à côté de *εὐήθεια*),

mais jamais en -εία paroxyton. On peut encore montrer que βασιλεία est resté en dehors de cette atteinte en citant une classe qui l'a subie, celle des substantifs comme διάνοια, εὔπλοια, δύσπνοια, διάρροια; car ils remontent certainement à d'anciennes formes *διανοίᾱ, *εὐπλοίᾱ, etc..., modifiées par cette analogie (voir plus haut, p. 14).

Deux adjectifs terminés primitivement en -ᾱϊος ont subi le même sort que βασιλήϊος, et là aussi -ηϊος (= -ᾱϊος) s'est abrégé analogiquement en -ειος. Ce sont :

1. Νεῖος «naval», employé en attique, surtout au neutre pluriel dans le sens de «bois de construction pour les navires». On trouve νεῖα et même νέων dans une inscription de 325 (*C.I.A.*, II, 808, *d*, 69). Bien que la date récente du document lui enlève de sa valeur, il est probable que νεῖα est ancien, à cause de sa valeur fondamentalement adjective : de plus, son emploi au neutre pluriel donne presque un aspect phonétique à l'abrégement, comme dans χλοιά en regard de χλῳός (voir p. 19).

2. Μεσόγειος, qui remonte certainement à *-γᾱϝ-ιο-ς, comme le prouve le timbre ε de -γειος. M. Wackernagel, pour qui -ᾱϝι- donne en attique -η- dans toutes les positions, demande qu'on rétablisse *μεσογῇος; mais nous avons vu que l'analogie de la finale -ειος = *-esjos s'était imposée aux adjectifs en -ηϊος; ici la déformation s'est étendue au féminin *μεσογείᾱ, qui est devenu μεσόγειᾰ, comme διάρροια, εὔπλοια, par analogie de la finale -esjă dans εὔκλεια, ἀτέλεια.

Les autres thèmes en -ᾱϝ-ιο- cités plus haut, sous IV. B., ont résisté pour diverses raisons : δῇος, quoique adjectif, a été soutenu par δηοῦν; λῇον, qui n'était pas employé comme adjectif, n'avait d'ailleurs plus aucun contact étymologique avec λεία; c'est encore la qualité de substantif qui a sauvé ἐπινῇον, προνῇον et Ποσιδηϊών.

Résumons : les faits exposés ci-dessus permettent de formuler sur le traitement des diphtongues longues reçues ou créées par l'attique les principes suivants :

A. Jusqu'en 380 av. J.-C. environ, ce traitement est *uniforme* pour les trois diphtongues ῳ, ᾳ, ῃ. Cette dernière n'a jamais eu la valeur de ẹ *fermé* monophtongue; elle n'a pas été non plus abrégée en ει avant l'époque indiquée plus haut.

B. Le traitement de ces diphtongues ne dépend ni de leur

origine ni du timbre de leur premier élément : il est déterminé *par la nature des phonèmes qui suivent immédiatement* ῳ, ᾳ, ῃ.

1° Devant consonne et à la fin du mot, ῳ, ᾳ, ῃ restent intacts.

2° La condition fondamentale et préalable de l'abrégement de ῳ, ᾳ, ῃ est *la présence d'une voyelle* après la diphtongue.

3° Cette condition est insuffisante à elle seule; *le timbre* particulier de la voyelle intervient comme second élément, et l'abrégement de ῳ, ᾳ, ῃ ne se produit que devant ᾰ (ᾱ).

Remarque. Cet abrégement de ῳ, ᾳ, ῃ devant ᾰ (ᾱ) est caractéristique de l'attique. Il est en particulier inconnu en néo-ionien (dans Hérodote ληΐη, βασιληΐη, ou λήη, βασιλήη [1], en regard de l'attique λεία, βασιλεία), et à plus forte raison chez Homère. Celui-ci a conservé la longue et l'hiatus dans toutes les positions, par exemple dans Τρώϊος, Τρωϊκός, νήϊον, ληΐζομαι, λήϊον, βασιλήϊος, βασιληΐς, βασιλῆϊ, etc. Mais comme les groupes dissyllabiques -ηϊ-, -ωϊ- suivis de longues n'entraient pas dans l'hexamètre, Homère a fait la contraction; de là la présence de δηώσας, etc..., en regard de δήϊος, Δηΐφοϐος. D'ailleurs, il y a peut-être là plus qu'une simple licence métrique; les formes contractes pourraient bien marquer une tendance phonétique naissante, puisque, selon MM. Schulze et Wackernagel, cette contraction est un fait accompli en néo-ionien. Ainsi donc, on voudrait trouver chez Homère Τρῴη en regard de Τρώϊος (Pindare a Τρωΐα, Τρωΐαθεν); ἀγελήη en face de λήϊον (ληΐη avec hiatus est second élément de Φιλολήϊος «pillard» H. h. à Mercure 335, tandis que βαθυλήϊος «aux riches moissons» a comme second élément λήϊον). Puisque Hésiode (O., 401) offre ἀχρήϊος et Hérodote et Hippocrate ἀχρῆος (mscr. ἀχρήϊος), on s'attendrait à trouver dans Homère ἀχρῆος; ϖαρήϊον ferait supposer ϖαρηαί; on voudrait lire ἀλῳᾶ (imparfait) à côté de ἀλωή. Pourquoi donc trouve-t-on Τροίη, ἀλοία, ἀγελείη, ϖαρειαί, ἀχρεῖος? Nous avons là, si je ne me trompe, une conséquence, bien inattendue il est vrai, du traitement attique de ces mots. Ce sont des déformations dues aux diaskévastes athéniens. Les formes Τρῴη, ἀλῴα étaient étrangères à leur dialecte : ils les ont remplacées par celles auxquelles leur oreille était habituée et qu'ils pouvaient introduire dans le texte sans troubler le mètre. Ces déformations permettent de fixer l'état homérique de ces formes à un autre point de vue. Puisqu'il a existé un thème **lāwo-*

[1] Malgré les témoignages des manuscrits, M. W. Schulze, *K. Z.*, 29, 252, note, et *Quaest. ep.*, 357-358, à l'exemple de M. Wackernagel, *Phil. Anzeiger*, 1886, admet la disparition de l'hiatus en néo-ionien.

/-ā- dans λεηλατέω à côté de *lāwiā, on peut hésiter entre ἀγελήη et ἀγελῄη; l'orthographe des diaskévastes tranche la question en faveur du dernier. De même, ce n'est pas *parāwā (lesb. παραύα), mais *parāwiā que trahit la graphie παρειαί. Pour les composés en -πάρῃος, il y a conflit entre l'iota de la tradition et l'accent; il faut écrire ou bien -παρῇος ou bien -πάρηος. Je penche pour la seconde solution, car le cas semble analogue à celui de περίσϐωον (écrit περίσϐῳον) en face de σϐοιά. (Καλλι)-πάρηος est donc à παρειαί comme περίσϐωον est à σϐοιά[1].

Ch. Bally.

Genève, janvier 1903.

[1] Seules les formes homériques ῥεῖα, ῥέα et monosyll. ῥέα semblent être contraires à cette règle. Mais la formation particulière des adverbes en -α, comme τάχα, ὦκα, σάφα, λίκα, montre que le mot en question, sous ses trois formes, cache un ancien *ῥᾱϝα, sans aucun ι ni jod; il faut donc lire hom. ῥῆα. Les formes ῥέα et monosyll. ῥέα rappellent νέα et νέα «navem» (ι 283, νέα μέν μοι κατέαξε Ποσειδάων ἐνοσίχθων). Ainsi, rien qui rappelle *ῥηϝια.

HELLENICA.

I. De l'abrégement de quelques mots longs.

Dans son remarquable article sur les *Variations de durée de la syllabe française* (*La Parole*, 1899, n[os] 3, 4 et 6), M. Grégoire a établi que, en français, une syllabe est d'autant plus brève qu'elle est suivie d'un plus grand nombre d'autres syllabes dans le même mot; M. Rousselot a depuis confirmé cette observation (voir Rousselot et Laclotte, *Précis de prononciation française*, p. 87).

Le français étant une langue à rythme d'intensité, ce sont les syllabes inaccentuées qui sont abrégées. En grec, langue à rythme quantitatif, ce sont les brèves qui sont les temps faibles du rythme et qui devront, dans les mots longs, perdre une partie de leur durée. C'est ce qu'illustre en effet le contraste fort bien reconnu par M. Solmsen (*K. Z.*, XXXII, 526) et M. Schulze (*Quaest. epicae*, 163) entre *νέος* et *νουμηνία*; *κλέει* et *Περικλεῖ*; etc. (cf. Brugmann, *Griech. gramm.*[3], p. 63, § 44). Il est permis de se demander si le singulier contraste de *τριήρων*, génitif pluriel de *τριήρης*, et de *γενῶν*, génitif pluriel de *γένος*, ne s'expliquerait pas, au moins en partie, par le caractère ultra-bref de l'*ε* dans le mot composé quadrisyllabique *τριηρεων*; mais on ne saurait rien affirmer parce que des actions analogiques sont aussi en jeu. Devant *ο* suivi d'un groupe de consonnes, un *ε* disparaît même dans des mots d'au moins trois syllabes: ion. *νοσσός* (et att. *νοττός*?) de *νέοσσος*, ion. *ὀρτή* de *ἑορτή*, etc. (pour les exemples ioniens, voir Hoffmann, *Griech. dial.*, III, 480 et suiv.; cf. Brugmann, *Griech. gramm.*[3], p. 65, § 48).

Dans l'Avesta, l'addition d'un enclitique ou d'un suffixe suffit à déterminer des abrégements de voyelles, ainsi *katārə̄* «uter», mais *katarasčiṯ* «chacun» (voir Bartholomae, *Grundr. d. ir. phil.*, I, 1, § 294, 3). Dans le Ṛgveda, *-iy*, *-uv* (c'est-à-dire *-i*, *-u* devant voyelle initiale d'un mot suivant) subsistent en principe, mais l'élément vocalique est sujet à disparaître lorsque le mot suivant est étroitement uni soit par le sens, soit par l'enclise, et que les deux mots font partie d'un même groupe rythmique dans le vers: *ánv enam*, mais *án(u)v ágram* (voir Sievers dans *Festgruss an R. v. Roth*, p. 203 et suiv.).

La tendance à l'abrégement des voyelles des mots longs n'est

qu'un cas particulier de la tendance connue à abréger ces mots; voir les exemples et la bibliographie cités par M. Brugmann, *Ber. d. sächs. ges. d. wiss.*, 1899, p. 193 et suiv. (cf. Osthoff, *Etym. parerga*, I, 265 et suiv.; on notera aussi les mutilations de mots étudiées par M. Jespersen, dans la *Festskrift til V. Thomsen*, 1 et suiv., qui est analysée, I. F. *Anz.* v, 125 et suiv.); l'argot fait grand usage de ce procédé; c'est ainsi que les collégiens parisiens nomment *dikọ* leur «dictionnaire»; les hypocoristiques sont le plus souvent des mots abrégés. Mais, en dehors même de ces mutilations en partie volontaires, on observe des réductions spontanées de mots longs; la *κοινή* en fournit l'un des plus beaux exemples avec son *τριάντα* de *τριάκοντα*, *πεντήντα* de *πεντήκοντα*, etc. (v. Dieterich, *Byz. archiv*, I, 186); les noms latins des divisions de l'as, *dodrans*, *dextans*, ne se laissent pas non plus expliquer par la simple application des lois phonétiques ordinaires et présentent des raccourcissements. Dans l'exemple latin et dans l'exemple grec, on voit qu'il s'agit de mots formant des groupes définis de formes analogues, et où la suppression d'une partie ne nuisait pas au sens.

Les mots accessoires de la phrase, qui sont d'ordinaire plus ou moins étroitement unis à un mot précédent ou suivant, présentent des mutilations très caractéristiques; on attribue souvent ces anomalies à la fréquence de l'emploi, mais la fréquente répétition d'un mot contribue avant tout à en fixer dans la mémoire la forme correcte. L'un des principes essentiels de l'altération est sans doute l'abrégement qui est la conséquence naturelle de l'union avec un autre mot; c'est ainsi que le lat. vulg. *seniórem* donne en français, d'une part la forme indépendante *seigneur* et de l'autre la forme unie à un nom propre *sieur* (cf. W. Meyer-Lübke, *Gramm. des langues rom.*, I, § 634). En grec moderne, *θέλω να* employé comme auxiliaire a abouti à *θα*; *οὐδέν* à *δέν*. En arménien ancien, on a déjà la négation inaccentuée et proclitique *č* en regard de *oč*; arm. *kay u* «il se tient et», devenu au moyen âge une sorte de particule auxiliaire de la conjugaison, a passé à *ku*, puis *kə* (en arménien occidental *gu*, *gə*). Dans les locutions adverbiales de l'allemand, on observe l'apocope de la finale, ainsi v. h.-a. *innerūn halb* (au lieu de *halba*; v. Wilmanns, *Deutsche gramm.*, II, § 453, 1). M. Zubatý, I. F., vi, 295 n., a cité des exemples lituaniens. Le vieux slave a *ašti*, plur. *aštiję* comme forme abrégée de *ašte by*, *ašte byšę* dans le Suprasliensis (324, 21; etc.)[1]. En grec même, J. Schmidt, *K. Z.*, xxxviii, 5 et suiv., a signalé un grand nombre d'abrégements de ce genre. Sur

[1] Voir maintenant une bonne liste d'exemples slaves cités par M. Berneker, *Arch. f. slav. phil.*, xxv, 488 (note de correction).

des faits arabes, voir Marçais, *Dialecte de Tlemcen*, p. 168 et suiv. — Il est à peine utile de noter que ce type de faits bien précis et limité n'a rien de commun avec la théorie générale du *tempo* du langage qu'a fort bien critiquée M. Vendryes, *Recherches sur . . . l'intensité initiale*, p. 182 et suiv. — Une circonstance qui favorise éminemment la mutilation et dont l'effet vient s'ajouter à celui de l'abrégement est que les mots accessoires de la phrase n'attirent pas l'attention du sujet parlant et sont, par suite, négligés dans son articulation, tandis que, d'autre part, une simple indication suffit à l'auditeur auquel ils sont déjà familiers, et qu'en insistant sur ces mots, on ferait venir à la conscience de celui-ci un élément inessentiel des choses exprimées par l'ensemble de la phrase.

Ces remarques permettent peut-être de revenir sur l'étymologie du mot slave *pastorŭka* « belle-fille » (serbe *pästōrka*); la comparaison du russe па́-сынокъ « beau-fils » et па́-дчерица « belle-fille » conduit à y chercher **pa-dŭktor-ŭka*, comme l'a fait Miklosich; mais la phonétique slave ordinaire ne fournit aucun moyen de passer de **padŭktorŭka* à *pastorŭka*, et M. Zubatý a été ainsi amené à proposer une tout autre étymologie; il rapproche lit. *pastaras* « dernier », ce qui va mal pour le sens et n'explique pas le *pa-* initial, comme il le constate lui-même (v. *Arch. f. slav. phil.*, XIII, 315 et suiv.). En réalité, il y a eu chute de *ŭ* qui, dans un mot aussi long, devait avoir une quantité particulièrement brève, et dès lors **padŭktorŭka*, qui d'après les règles de la phonétique slave donne **padŭtorŭka*, devenait **padtorŭka*, *pastorŭka*; le vocalisme *o* de **-dŭktor-* en regard de *dŭšter-* est normal dans un composé : cf. gr. *πατήρ*, *ἀπάτωρ*; arm. *anjinkh* « personnes », *mi-anjunkh* « moines »; etc. Par suite de ces diverses particularités, *pastorŭka* a été séparé de *dŭšti* « fille », et il a été formé un masculin *pastorŭkŭ* « beau-fils » (serbe *pästorak*, tch. *pastorek*, pet. russe *pastorok*). Le baltique a un mot correspondant à *pastorŭka*, et aussi mutilé : v. pruss. *poducre* (Voc.), lit. *pódūkra* « belle-fille », en regard de v. pruss. *duckti* (Ench.), lit. *duktẽ* (mais aussi *dūkrà*, d'après *pódūkra*?). Ici, de même que dans lat. *consobrīnum* donnant rhét. *cosrin*, it. *cugino*, fr. *cousin*, ou dans skr. *pitṛṣvasṛkā* « sœur de la mère » donnant prâkr. *piussiyā*, et dans skr. *pitṛṣvasā* (même sens) donnant prâkr. *pupphā* (Pischel, *Gramm. d. prākritspr.*, § 148, p. 112), le fait essentiel n'est pas qu'il s'agisse d'un mot très usité (comme l'enseigne M. W. Meyer-Lübke, *loc. cit.*, I, § 634), mais d'un mot long où la perte de certains éléments est la conséquence de l'abrégement de celles de ses parties qui n'occupent pas les sommets rythmiques. Tel mot beaucoup plus employé, mais dissyllabique, ne perd rien en dehors de ce qu'exigent les lois phonétiques ordinaires.

Un problème fort obscur de la linguistique slave trouve peut-être sa solution au moyen du principe de l'abrégement des mots longs : le groupe *gd* des adverbes du type *kogda* «quand?», *togda* «alors», *jegda* «quand» ne saurait être ancien, car le slave ne tolère pas les groupes de ce genre et a entièrement éliminé *kt*; d'autre part, il n'y a pas trace qu'il y ait jamais eu un *ŭ* entre *g* et *d*; en réalité, *-gda* est une forme mutilée de *-goda* (cf. J. Schmidt, *K. Z.*, XXXII, 398) ou *-gŭda*; c'est précisément dans les adverbes que les mutilations de ce genre sont le plus fréquentes.

Le principe général de la tendance à l'abrégement des éléments faibles dans les mots longs, dont les quelques exemples étudiés dans cette note indiquent la portée, ne fait pas échec au principe non moins important des exigences du rythme; dans une suite de trois brèves, telle que celle présentée par *ἀθάνατος*, l'une des brèves devait subir un certain allongement pour que le sentiment rythmique grec fût satisfait, et en effet la première longue subissait un certain accroissement de durée, suffisant pour que *ἀθάνα-* servît de dactyle dans la langue homérique. Cet allongement résulte d'une tout autre tendance, et l'étendue du mot n'y mettait pas obstacle.

D'une manière générale il semble qu'on n'ait pas jusqu'ici attribué une importance suffisante au rôle joué par les différences d'étendue des mots; on sait assez que les monosyllabes ont des traitements spéciaux; il ne faut pas perdre de vue que les mots longs sont aussi exposés à subir des changements particuliers en vertu de leur étendue même.

II. Sur l'amuissement de la sonante dans les diphtongues à premier élément long.

En étudiant les diphtongues nasales à la fin des mots persans, M. Gauthiot a constaté (*Parole*, 1900, p. 438 et suiv.) que les diphtongues à premier élément long *-ān*, *-īn*, *-ūn* diffèrent des diphtongues correspondantes à premier élément bref *-an*, *-in*, *-un* beaucoup moins par leur durée totale, qui est sensiblement identique, que par la durée respective des deux éléments composants : dans *-ān*, la voyelle *a* et la sonante *n* ont à peu près la même durée; dans *-an*, la voyelle *a* dure au contraire moins que la sonante *n*.

Cette observation précise est de nature à éclairer l'histoire des diphtongues grecques à premier élément long, *ᾱι*, *ηι*, *ωι*, *ᾱυ*, etc.; on sait que depuis une époque qui, suivant les dialectes, varie du IVe au Ier siècle av. J.-C., la sonante *ι* ou *υ* de ces diphtongues s'est entièrement amuie devant consonne ou à la fin du mot.

La première diphtongue où l'altération apparaisse est ηι dont les deux éléments composants avaient des points d'articulation voisins; η remplace ηι dès le ve siècle av. J.-C. sur des inscriptions ioniennes (Hoffmann, *Griech. dial.* III, 439); au ive siècle η pour ηι se rencontre sur les points les plus divers du domaine hellénique (v. G. Meyer, *Griech. gramm.*³, § 72); en attique, à cette même date, le résultat de l'altération est non pas η, mais ει, qui note d'ailleurs une voyelle à peu près une sans doute, mais qui indique au moins que, dans le résultat total de l'altération, il subsiste quelque chose de l'articulation de ι; à Delphes, ηι se maintient jusqu'à une date relativement basse, et les premiers exemples de η pour ηι sont de 197 et 170 av. J.-C. (Valaori, *Delph. dial.*, p. 27).

L'altération de ηι n'a pas tardé à être suivie de celle de ᾱι et de ωι; en thessalien, les inscriptions anciennes ont encore αι (c'est-à-dire ᾱι), mais les inscriptions en alphabet ionien n'ont plus que α (c'est-à-dire ᾱ), ου (représentant ω); en lesbien, ᾱι et ωι sont remplacés par α (ᾱ) et ω depuis le ve siècle av. J.-C. (Hoffmann, *Griech. dial.*, II, 439); au contraire, en ionien, d'après M. Hoffmann, ωι subsiste jusqu'à la disparition du dialecte, et l'on n'en saurait être surpris, car en attique et dans la κοινή, la prononciation ᾱ, ω de ᾱι, ωι n'est générale que depuis le début du iie siècle av. J.-C.; à Delphes, α (ᾱ) et ω se rencontrent depuis environ 100 av. J.-C., et ᾱι, ωι n'existent plus depuis le début de l'ère chrétienne (Valaori, *loc. cit.*).

Enfin on ne lit en attique ἑατοῦ, ἑατῆς, etc., au lieu de ἑαυτοῦ, ἑαυτῆς, etc. (c'est-à-dire ἑᾱυτοῦ, ἑᾱυτῆς), qu'à partir de 60 av. J.-C. (Wackernagel, *K. Z.*, xxxiii, 5 et suiv.).

La simplification des diphtongues à premier élément long s'est donc opérée à des dates diverses suivant la nature des éléments qui les composaient et suivant les tendances propres de chaque parler (sur ce dernier point cf. une hypothèse de M. Schweizer, *Gramm. d. pergam. inschr.*, p. 86); mais, en somme, il s'agit d'un procès unique et qui a abouti, en l'espace de quelques siècles, à l'élimination complète de ce type de diphtongues sur tout le domaine hellénique.

Les diphtongues à premier élément bref se sont aussi simplifiées, et à peu près à la même date, mais d'une autre manière; les deux éléments de la diphtongue se sont rapprochés progressivement l'un de l'autre, de manière à n'avoir plus qu'un seul point d'articulation, tandis que, dans les diphtongues à premier élément long, tout se passe comme si ce premier élément subsistait seul sans altération (ou, dans le cas de ηι donnant att. ει, avec une légère altération du timbre) et comme si le second disparaissait purement et simplement. La réduction de ᾱι à ᾱ en regard

de la fusion de ᾱι en ε n'a rien que de naturel si la sonante ι était sensiblement plus brève et la voyelle α sensiblement plus longue dans ᾱι que dans ᾰι.

Cette prononciation des diphtongues ᾱι, ηι, ωι, ᾱυ, etc. était sans doute déjà grecque commune. Elle s'accorde exactement avec ce qu'enseigne la prosodie: en vers, ωι ne vaut jamais plus ni autre chose que οι. Si, chez Homère, une diphtongue à premier élément long en hiatus s'abrège moins aisément au temps faible et reste plus souvent longue au temps fort qu'une diphtongue à premier élément bref, ce n'est pas nécessairement parce qu'elle avait une durée totale beaucoup plus grande; c'est sans doute parce que le second élément ι de ωι, seul atteint par l'hiatus, ayant une importance moindre dans la durée totale de la diphtongue, l'altération de cet élément était de moindre importance que l'altération de la sonante finale de οι.

D'après la loi de M. Osthoff, qui exprime un fait grec commun et partant préhistorique, les diphtongues à premier élément long se sont changées devant consonne en diphtongues à premier élément bref, ainsi dans ναῦς de *νᾱυς, γνόντα de *γνωντα, etc. : c'est que, en pareil cas, la langue, qui évite les syllabes ultra-longues, a abrégé la diphtongue; l'abrègement portant sur l'ensemble de la diphtongue a atteint la voyelle plus que la sonante, probablement parce que celle-ci, qui était déjà très brève, n'était plus susceptible de réduction.

La tendance à éliminer l'élément sonantique, sans doute relativement bref, des diphtongues à premier élément long n'est pas propre au grec; on la retrouve en latin, où le datif *lupō* et les datifs dialectaux *matuta*, *Loucina*, *Tuscolana* (v. Sommer, *Handb. d. lat. laut- u. formlehre*, § 193) l'attestent, et peut-être même en slave si le datif en *-u* du type v. sl. *vlŭku* répond réellement au datif grec en *-ωι* du type λύκωι (cf. Meillet, *Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif*, p. 105; et aussi M. Fortunatov, cité par M. Korš Сборникъ Fortunatov, p. 302). M. Pedersen (*K. Z.*, xxxviii, 298) a tiré de l'intonation rude des anciennes diphtongues à premier élément long en baltique et en slave la conclusion que l'élément sonantique de ces diphtongues était particulièrement bref. Dès l'époque indo-européenne, la sonante des diphtongues à premier élément long est tombée à la fin du mot en certaines conditions, d'où véd. *duvā́*, hom. δύω en regard de véd. *duvā́u*, v. irl. *dáu*; skr. *pitā́* en regard de gr. πατήρ; les accusatifs pluriels en *-*ās* (skr. *-āḥ*, lit. *-às* de *-*ōs*) des thèmes en *-ā*; les accusatifs singulier tels que skr. *gā́m*, dor. βῶν en regard des nominatifs tels que skr. *gáuḥ*, gr. βοῦς (de *βωυς); etc. Ces chutes indo-européennes de sonantes dans les diphtongues à premier élément long permettent de soupçonner que le grec a gardé

sur ce point — comme en général sur l'ensemble du vocalisme — la prononciation indo-européenne.

En sanskrit au contraire, il semble s'être produit une innovation. A date ancienne, l'importance respective des deux éléments était différente, et *ai, *au ont passé à e, o (longs), tandis que *āi, *āu sont restés des diphtongues; mais, d'après les descriptions des grammairiens, la voyelle de ces diphtongues n'était pas longue (v. Wackernagel, *Altind. gramm.*, I, § 36, p. 40); et en effet, en prâkrit, *ai*, *au* du sanskrit sont représentés par *e*, *o*, tout comme les diphtongues indo-iraniennes **ai*, **au*, qui sont déjà *e*, *o* en sanskrit. Ceci revient à dire que les diphtongues à premier élément long n'ont pu conserver leur sonante qu'en perdant leur caractère quantitatif propre.

III. A propos du traitement *a* des nasales voyelles en grec et en indo-iranien.

Le traitement *a* des nasales voyelles indo-européennes en grec et en indo-iranien suppose que, dans ces deux idiomes, le voile du palais était peu relevé durant l'émission de la voyelle *a*, et que celle-ci comportait une émission d'air importante par le nez, ce qui est dans beaucoup de langues chose normale (sur la manière dont le voile du palais est relevé durant l'émission des voyelles, voir en dernier lieu Rousselot, *Principes de phonétique expérimentale*, p. 525 et suiv.) : si *a* n'avait pas comporté une émission nasale très appréciable, la confusion d'un ancien *ăn* (bref, et bien distinct de la diphtongue *an* qui a la valeur d'une longue), représentant i.-e. *n̥, et d'un ancien *a* ne s'expliquerait pas. Cette prononciation doit être très ancienne.

Elle s'est maintenue en indo-iranien jusqu'en pleine période historique. Si *asa* aboutit en zend à *aṅha*, c'est parce que l'*a* se prononçait avec le voile du palais peu relevé (voir ces *Mémoires*, XI, 170); si *n* second élément de diphtongue n'est pas écrit en vieux perse (où *anta* est noté comme *ata*), c'est sans doute aussi parce que la voyelle avait un certain caractère nasal par elle-même; enfin, dans l'Inde, nombre d'altérations des prâkrits supposent aussi un relèvement incomplet du voile du palais : lors de la tendance à l'ouverture des consonnes intervocaliques, *pa* et *ba* sont devenus *va* en règle générale, mais on rencontre aussi *ma*, surtout lorsque le mot renferme une nasale consonne, ainsi *nīma-* de *nīpa-*, et aussi parfois sans cette circonstance favorable : *cimiḍha-* de *cipiṭa-*, *samara-* de *çabara-* (voir Pischel, *Gramm. d. prakr. spr.*, § 248 et 250); en *apabhraṃça-*, c'est-à-dire dans celui des prâkrits littéraires qui, dans le drame, est prêté aux gens du commun et qui, par suite, a chance de conserver trace de la

prononciation populaire, le *v* intervocalique est prononcé nasal, ce qui est souvent noté par *mv*, et d'autres prâkrits ont trace de cette prononciation dans la substitution de *m* à *v* intervocalique; ainsi *ajjama-* de *ârjava-*, etc. (Pischel, *loc. cit.*, § 261).

L'insuffisance du relèvement du voile du palais dans les voyelles orales explique aussi un fait indo-européen commun : lorsque, dans un mot à redoublement intensif (c'est-à-dire comprenant éventuellement la sonante de la racine placée après la voyelle), il se produit une dissimilation de la manière indiquée par M. Grammont (*Dissimil. consonantique*, 162 et suiv.), *r* intervocalique passe à *l*, par exemple dans lat. *gurguliō*, v. h.-a. *querechela*, lit. *gargaliūju* (Brugmann, *Grundr.*, I², § 464, p. 425); mais *r* et *l* seconds éléments de diphtongues se dissimilent en *n*, ce qui revient à dire que, dans le groupe vocalique constitué par voyelle plus sonante, il y avait en indo-européen un élément nasal latent que la dissimilation a dégagé. Les exemples de ce type indo-européen de redoublement à nasale sont connus : lat. *can-cer*, skr. *kaṅkaṭaḥ* (de **kaṅkṛtaḥ*); lit. *kañkalas* « clochettes », polon. *kąkol* « ivraie », skr. *kaṅkaṇaḥ* « ornement à clochettes »; gr. *δένδρον*; *τονθρύς*, *τενθρηδών*, *τανθαρύζω*; *ταντολόω*; lit. *dundùlis*; v. pruss. *penpalo* « wachtel » (Voc.), qu'on corrige inutilement en *perpalo*; etc. — De même en prâkrit *lahāla-* se dissimile en *ṇahāla*; le groupe exceptionnel de *l* plus consonne a aussi remplacé *l* par *n* dans prâkr. *jampaï* de skr. *jalpati* (Pischel, *loco cit.*, § 260), et le grec de Sicile a *φίντατος* au lieu de *φίλτατος*, *βέντιστος* au lieu de *βέλτιστος*.

IV. Sur la prononciation du digamma.

La sonante consonne indo-européenne **y*, à l'initiale du mot, aboutit en grec à *h* : c'est dire qu'elle a perdu sa sonorité, et que la position de la langue qui sert à articuler le *y* ne déterminant pas un resserrement suffisant pour produire une fricative, il est simplement resté une aspiration. En vertu du principe général du parallélisme, on s'attend à trouver pour la sonante consonne **w*, qui forme le pendant exact de **y*, un traitement analogue. Comme, d'autre part, la perte de sonorité de certaines consonnes sonores n'est pas en grec un fait isolé, puisque les occlusives sonores aspirées **bh*, *dh*, *gh* y sont représentées par les occlusives sourdes aspirées *φ*, *θ*, *χ*, on doit se demander à priori si le *ϝ* ne serait pas un *w* privé de ses vibrations glottales.

L'observation des faits présentés par l'irlandais tend à confirmer cette hypothèse : tandis que le **y* initial a disparu purement et simplement, le **w* est représenté par la sourde *f*; sans doute *y* est devenu *h* qui a disparu, comme il arrive souvent à

l'aspiration initiale. Pas plus qu'en grec, cet assourdissement n'est fortuit en irlandais : en effet, les occlusives sourdes *t* et *c* intervocaliques deviennent en irlandais des spirantes sourdes *th* et *ch* (c'est-à-dire þ et *x*); au contraire, en brittonique où le **w* initial est représenté par la sonore *gw*, ce sont des sonores qui résultent de l'altération des occlusives sourdes intervocaliques.

On objectera peut-être qu'il y a de nombreux manquements au parallélisme dans le traitement de **y* et **w*. Mais ces manquements ne sauraient surprendre là où ils proviennent des différences d'articulation entre *y* et *w*; le principal résulte du passage de *w* à la spirante labio-dentale *v*, qu'on observe dans les langues romanes en allemand, en baltique, en slave, etc.; comme il n'existe pas de spirante qui soit à *y* ce que la labio-dentale *v* est à *w*, le *y* peut subsister et subsiste en effet très souvent à côté de la spirante labio-dentale *v* issue de *w* : à partir de la transformation en *v*, le parallélisme est radicalement aboli, puisque la sonante consonne *y* et la spirante *v* sont des phonèmes d'espèces différentes. — Un manquement au parallélisme de traitement des deux sonantes consonnes *y* et *w* serait, au contraire, inexplicable quand l'innovation porte sur un élément commun aux deux phonèmes, comme le sont les vibrations glottales : là où *y* perd sa sonorité, *w* doit perdre ou du moins tendre à perdre aussi la sienne[1].

Il reste à examiner si les faits confirment cette déduction.

On observe tout d'abord que *w* a été plus résistant que *y*; en effet, *y* a disparu entre voyelles, et est devenu *h* à l'initiale dans tous les dialectes grecs antérieurement aux plus anciens documents; au contraire, ϝ est encore conservé au vᵉ siècle avant J.-C. dans la plupart des dialectes grecs; cette résistance tient à la nature même du *w* qui a un double point d'articulation (les lèvres et le palais postérieur), et se retrouve ailleurs : en latin par exemple, *y* intervocalique est toujours tombé, mais *w* intervocalique se maintient (sauf dans certaines situations particulières) : *aēnus* de **ayesnos*, mais *caueō*. — Toutefois le ϝ était loin d'avoir la pleine valeur normale d'un élément consonantique.

Le ϝ intervocalique n'apparaît plus que dans un très petit nombre de cas, sur les inscriptions les plus anciennes; et les inscriptions qui notent encore avec constance le ϝ initial attestent déjà la chute du ϝ entre voyelles : l'inscription éléenne 1152 des *Dialektinschriften* de M. Collitz a *ϝειζώς*, *ϝέκαστος*, *ϝαλείοις*, *ϝράτρα*, mais Ζί (ancien Διϝί), *βασιλᾶες* (ancien *βασιλῆϝες*), *μήπιποέντων* (ancien *μήπιποιϝέντων*), voir Thumb, I. F., IX,

[1] Cette hypothèse a été présentée à la Société le 18 mai 1901 (voir le *Bulletin*, XII, p. VIII); cf. maintenant une indication pareille de M. Hirt, *Handbuch d. gr. laut-und formenlehre*, § 82, *h*, p. 67.

308 et suiv. Cette chute totale de ϝ intervocalique est très significative en grec. En effet, la tendance à la diminution du mouvement de fermeture dans les consonnes intervocaliques est, il est vrai, universelle : les occlusives intervocaliques deviennent souvent des spirantes sourdes ou des occlusives sonores (prononcées d'ordinaire avec une pression des organes d'occlusives moindre que les occlusives sourdes non aspirées), les spirantes intervocaliques deviennent souvent sonores ou se réduisent à un simple souffle ; etc. ; mais le grec ancien est précisément l'une des langues où cette tendance à l'ouverture des consonnes intervocaliques joue le moindre rôle, et il faut que le ϝ ait eu, de très bonne heure, une faiblesse singulière pour être atteint par une action qui, dans cette langue et à cette date, était si peu considérable par ailleurs.

Le ϝ initial était un peu moins débile. Néanmoins, il n'existe plus en ionien-attique dès les plus anciens textes (abstraction faite de la langue homérique qui est à part), c'est-à-dire là où l'ancien *u* a pris la prononciation *ü*. — Là où il subsiste, il n'a pas la valeur d'une consonne normale : chez Homère, il empêche l'élision et fait position au temps fort, mais ne suffit pas en règle générale à faire position au temps faible. — Devant *ο* et *ω* il a disparu dans la langue homérique, à Gortyne, et peut-être dans certains dialectes encore où le ϝ initial est conservé devant d'autres voyelles (voir Solmsen, *K. Z.*, XXXII, 273 ; Brugmann, *Gr. gramm.*[3], § 18, p. 39 ; Thumb, *I. F.*, IX, 334 n.), cette chute atteste l'extrême faiblesse de ϝ, même à l'initiale, puisque l'articulation de ϝ s'est confondue ici avec le simple mouvement de préparation d'une voyelle post-palatale.

La faiblesse si caractéristique du ϝ s'expliquerait bien s'il est un *u* consonne privé de sa sonorité ; car le rétrécissement du passage de l'air, qui suffit pour une sonante dont l'élément fondamental est le son glottal, est tout à fait insuffisant pour déterminer le frottement d'une spirante, et le *w* sans sa sonorité n'est presque plus rien qu'un souffle avec un caractère labial peu marqué : ce serait justement ce phonème intermédiaire entre une sifflante comme σ, qui fait rigoureusement position, et un simple souffle comme l'esprit rude, dont la valeur prosodique est nulle.

Là où ϝ est resté — ou redevenu — sonore, il a subsisté : c'est ce que l'on observe dans le Péloponnèse, et notamment en laconien ; on sait en effet que les gloses laconiennes représentent par β le ϝ initial, et le *v* que note ce β a subsisté jusqu'aujourd'hui dans un mot local que l'influence de la κοινή n'a pas éliminé : tsaconien *vánne* « agneau », cf. βαρνίον· ἀρνίον Hes. (voir Thumb, *I. F.*, IX, 296). Si le ϝ ne se rencontre pas dans d'autres mots, c'est que la langue commune a été presque entière-

ment substituée au parler local; *vànne* est un mot patois qui s'est conservé naturellement parmi les bergers laconiens, alors que les termes d'usage interdialectal étaient rapprochés de la langue commune.

Inversement, là où il était précédé de *h* qui a déterminé une prononciation sourde à date particulièrement ancienne, le ϝ semble être tombé plus tôt que le ϝ initial (Thumb, *loco cit.*, p. 334 et suiv.). De même, le groupe *θϝ* se réduit partout à *θ*, sans aucune trace de ϝ, tandis que *τϝ* donne *σσ*, *σ* et que *δϝ* fait position chez Homère (sur le détail, voir Brugmann, *Gr. gramm.*[3], § 21, p. 40 et suiv., et Solmsen, *Untersuchungen*, p. 133 et suiv.). M. Solmsen, constatant, avec pleine raison, dans ses *Untersuchungen*, p. 190 et suiv., qu'il y avait en indo-européen une alternance de **sw-* : **s-* à l'initiale, explique, par une ancienne variante à **s-* en regard de **sw-*, les formes telles que *ἕξ*, *ἕκαστος* dans les textes qui ne présentent pas d'ailleurs de chute de ϝ; M. M. Grammont avait déjà proposé pour Homère la même hypothèse dans son article sur *Le groupe sw initial* (*Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur*, t. IV, n° 1), que M. Solmsen n'avait sans doute pas à sa disposition et qui lui est resté inconnu. Mais il est peu probable qu'une alternance **sw-* : **s-* se soit maintenue depuis l'indo-européen jusqu'en pleine période historique du grec pour les mêmes mots, alors qu'elle n'était plus réglée depuis longtemps par aucun principe phonétique défini; et quand, sur l'inscription des Labyades (*Bull. corr. hellén.*, 1895, p. 1 et suiv.), on lit *hέκαστος* à côté de *ϝέκαστος*, il est difficile de voir dans une pareille incertitude graphique, autre chose que la trace d'une prononciation de transition : le caractère labial de l'articulation du ϝ existait peut-être encore (*ϝh* en Béotie), mais c'était le souffle, c'est-à-dire le *h*, qui était surtout sensible. Sans contester la réalité des alternances indo-européennes reconnues par M. Grammont et par M. Solmsen, qui sont certaines, le mieux est donc de s'en tenir à la supposition de M. Thumb : le ϝ de *ʿϝέξ*, *ʿϝέκαστος*, etc. a tendu à tomber plus tôt que le ϝ de *ϝέργον*, etc., parce qu'il est devenu sourd plus tôt et plus complètement.

Le ϝ initial non précédé de *h*, en perdant sa sonorité et en se réduisant à un souffle, aurait dû, comme le *y* initial, donner *h*, c'est-à-dire l'esprit rude, dans les dialectes qui possèdent ce phonème. Il est malheureusement difficile de rien constater de précis à cet égard. En effet, l'attique semble représenter ϝ par l'esprit rude dans *ἑκών*, *ἧλος*, *ἕννυμι ἱστορίᾱ* (sur ces mots, voir Solmsen, *I. F.*, *Anz.*, XI, 77 et suiv.), mais le plus souvent on rencontre l'esprit doux; dans *ὦνος*, *ὄρτυξ*, on peut, il est vrai, supposer la chute ancienne de ϝ devant *o*, et, dans *ἔαρ* et *ἰός*, une dissimi-

lation de l'esprit rude initial par un *h* intérieur; quant à *ἐμέω*, il n'a sans doute jamais eu de *ϝ* : il n'en présente pas dans les deux seuls exemples homériques probants, O 11 et Ξ 437, le parfait *ἐμήμεκα* serait unique en son genre dans une racine à *ϝ* initial (cf. Wackernagel, *Nachrichten d. Ges. d. wiss. zu Göttingen*, 1902, p. 738), et enfin l'augment temporel de *ἤμουν*, *ἤμεσα*, indique une ancienne voyelle initiale; mais *εἴκω*, *ἔργον*, *ἄστυ*, *ἐρῶ*, *ἔπος*, *ἄγνυμι*, etc. n'admettent aucune explication et présentent un esprit doux incontestable; toutefois ceci ne suffit pas à enlever toute valeur à *ἑκών*, *ἧλος* et *ἕννυμι*, d'autant plus que la *κοινή* a l'esprit rude dans plusieurs mots à *ϝ* initial qui ont l'esprit doux en attique : *ἵσος*, *ἴδιος*, *ἰδών* (cf. att. *ἱστορίᾱ*), *ἔτος*, *ἐλπίς*, *ἔρση*. De même, sur les tables d'Héraclée, où le *ϝ*, régulièrement noté dans quelques mots tels que *ϝίκατι*, n'était sans doute plus écrit que par suite d'habitudes orthographiques, on lit *hίσος* à côté de *ἴσος*, et aussi *πενταhετηρίδα*. L'ancien *ϝ* paraît donc être représenté par *h* en quelques cas, sans qu'on puisse indiquer en quelles conditions ni dans quels parlers.

L'esprit rude qui accompagne régulièrement le *ρ* initial s'explique sans difficulté dans les mots où *ῥ-* représente **sr-*, par exemple dans *ῥέω*. Dans les autres exemples, *ῥ-* représente *ϝρ-*, ainsi dans *ῥήγνῡμι*; car, comme on le sait, tout i.-e. **r* initial est précédé en grec d'une prothèse : *ἐρυθρός*, *ἐρεύγομαι*, etc.; le seul exemple contraire, *ῥέζω* «je teins» en regard de skr. *rájyati*, est discuté dans un appendice à la présente note. On pourrait à la rigueur admettre que l'esprit rude du *ῥ-* issu de **ϝρ-* est analogique de celui du *ῥ-* qui représente **sr-*; mais, si le *ϝ* était sourd en grec, la prononciation *ῥ* s'explique immédiatement, ce qui vaut évidemment mieux.

En Pamphylie, *ϝ* note sans doute une sourde, car un signe nouveau a été créé, apparemment pour exprimer *w* sonore, et, ce qui est plus caractéristique encore, l'ancien *ϝ* a été noté par *φ* sur les inscriptions récentes, à une date où *φ* devait être devenu spirant dans ce parler (Thumb, *I. F.*, IX, 319 et suiv.).

Les alphabets italiques fournissent un témoignage analogue, à une autre extrémité du monde hellénique : le *ϝ* persistait encore dans les dialectes grecs d'Italie, et la trace en subsiste dans l'emprunt du latin au grec *oliua*; mais il différait du *w* sonore des dialectes italiques, et le signe du *ϝ* a paru impropre à noter ce phonème, pour lequel on a créé un signe particulier; le signe du *ϝ*, qui était une sourde faible, n'était pas propre non plus à noter la spirante sourde forte *f* des dialectes italiques. La célèbre graphie FHEFHAKED de la fibule de Manios montre un premier essai d'adaptation; finalement, on est arrivé à employer simplement F pour noter *f*.

Tout concorde donc à rendre probable que, dans les parlers grecs où *ϝ* est tombé spontanément et n'a pas disparu simplement lors de la substitution des formes de la *κοινή* à celles du dialecte local, le *ϝ* était devenu sourd et avait perdu par là presque tout l'essentiel de son articulation.

Note sur l'initiale de *ῥέξαι* « teindre ».

M. Hirt (*Handb. d. gr. laut- u. formenlehre*, p. 128, § 193, 1) considère *ῥέξαι* « teindre », *ῥέγμα*, *ῥογεύς· βαφεύς* Hes., etc., comme un exemple sûr du traitement *ῥ* de i.-e. **r* initial en grec, sans aucune prothèse. En réalité, l'exemple est incertain. En effet, même sans mettre en question l'étymologie, comme on pourrait sans doute le faire, on ne saurait oublier que *ῥεγ-* n'a d'autre correspondant que le skr. *rájyati* : le mot skr. *rájaḥ*, gr. *ἔρεβος*, got. *riqis*, arm. *erek*, qu'on a cité, a un sens trop différent pour qu'on puisse l'en rapprocher. Dans ces conditions, il est possible que le gr. *ῥέξαι* repose sur une forme à **sr* ou sur une forme à **wr* initial ayant alterné en indo-européen avec la forme à **r* initial représentée par skr. *rájyati*. L'alternance de *s* + consonne : consonne simple (skr. *spaç-* : *páçyati*) est bien connue. Quant à l'alternance **wr-* : **r-*, elle est moins bien établie, mais il ne manque pas de bons exemples à l'appui (cf. J. Schmidt, *K. Z.*, XXXII, 383 et suiv.; Bartholomae, *I. F.*, III, 181, n.) : skr. *varṣám* « pluie », hom. *ἐέρση*, v. irl. *fras* « pluie », et skr. *rásaḥ* « humidité »; skr. *vṛṣā* « mâle », *vṛṣabháḥ* « taureau », lat. *uerrēs*, et skr. *ṛṣabháḥ* « taureau », crét. *ἔρσην*; got. *waurts* « racine », irl. *frém* « racine » : arm. *arm* « ῥίζα » Mt. III, 30 (de **ṛd-mā-*?); pour la forme, cf. lat. *rāmus*, dont le sens ne fait pas difficulté, à en juger par lit. *ßakà* « branche », *ßaknìs* « racine »; cf. aussi gall. *gwrysgen* « branche », d'après M. W. Foy, *I. F.*, VI, 323, le lat. *rādix* (cf. gr. *ῥάδιξ* « branche ») étant ambigu; peut-être gr. *ῥάδαμνος* (avec **wr-*) : *ὀρόδαμνος* (avec **r-*). L'exemple *ῥέξαι* ne prouve donc pas que, contrairement à ce qui a eu lieu dans *ἐρυθρός*, *ἐρεύγομαι*, etc., un i.-e. **r* initial puisse être représenté par gr. *ῥ* sans prothèse.

V. Observations sur le traitement des labio-vélaires en grec.

M. Schulze, *Gött. gel. anzeigen*, 1897, p. 906 et suiv., a précisé, développé et mis en pleine lumière la doctrine que la labio-vélaire sonore **gʷ* donne en grec *β* et non *δ* devant *ι*, qui a été exposée pour la première fois dans ces *Mémoires*, VIII, 285, et que les exemples connus *βίοτος*, *βιός*, *βία*, *βινέω* (cf. aussi gr. *λέβινθος*, lat. *legūmen* [?]; *ἐρέβινθος*, cf. *ὄροβος* et lat. *eruom*),

semblent démontrer rigoureusement; de même, il admet que *ὄφις*, cf. zd *aži*, arm. *iž*, établit le traitement *φ* de *g^wh devant *i*; M. Hirt, *Handbuch d. gr. laut- u. formenlehre*, § 221, p. 144, se range aussi à cet avis. Mais M. Schulze et M. Hirt continuent d'admettre que le traitement normal de *k^wi en grec est *τι* (et non *πι*). M. Brugmann, *Gr. gramm.*[3], p. 114, trouve, non sans raison, cette différence de traitement surprenante. Il faut choisir, ou d'expliquer *βίοτος*, *βιός*, *βίᾱ*, *ὄφις* par une autre hypothèse, ou de considérer *τίς* comme devant son *τ* au génitif *τέο*, att. *τοῦ*, cf. v. h.-a. *hwes*, v. sl. *česo*, gâth. *čahyā*. La seconde supposition semble bien préférable à la première.

D'ailleurs, le traitement attendu *πι* de *k^wi est peut-être attesté : *πίνος* «saleté» est assez éloigné de *πίων*, dont on l'a parfois rapproché, et doit plutôt être comparé à lat. *coenum*, *in-quināre* (d'après M. Leo Meyer); *θέσπις* a pour second élément un ancien *-sk^wis; on a aussi rapproché, avec assez de vraisemblance, gr. *ἀσπίς*, *ἀσπίδος* de lit. *skydas* «bouclier»; et, si l'étymologie de *πινυμένην· συνέτην* Hes., *πινυτός*, *πινύσκω*, *πινύσσω* (de **πι-νυσκ-yω*), *πέπνυμαι*, cf. v. sl. *čuti*, proposée dans ces *Mémoires*, VIII, 286, a été universellement ignorée, ce n'est pas sans doute parce qu'elle présenterait des difficultés pour le sens : M. Brugmann, *Grundr.*, II, 1012, va jusqu'à penser à skr. *punāti* «il purifie», ce qui ne rend compte de la forme qu'à peu près et ne justifie pas le sens (car le rapprochement de got. *hugs* «sens, pensée» et de skr. *çócati* «il brille» est très douteux, sinon certainement faux; voir Uhlenbeck, *Et. wört. d. got. spr.*, sous ce mot); ce n'est pas non plus parce qu'elle ferait des difficultés pour la forme : *πινυμένην* est à v. sl. *čuti* (de *k^wyeu-*) ce que skr. *çṛṇóti* est à *çrutáḥ*, ce que skr. *vṛṇóti* est à lat. *uoluō*, etc.; l'infixe nasal a été généralisé, mais il n'y a rien là que de comparable à ce que présentent *δύναμαι*, *γάνυμαι*, *ἄνυμαι*, etc. Il existe donc de bons exemples du traitement gr. *πι* de *k^wi.

On objecte, il est vrai, *τιμά*, qui est panhellénique et qu'on rapproche de skr. *cáyati* «il observe», *cáyate* «il a du respect pour»; mais ce rapprochement n'est pas évident, car, si les sens peuvent s'accorder, la forme du verbe *τίω* diffère de celle de skr. *cáyati*; et de plus, *τίω* a le sens de «j'honore» à l'actif même, tandis que, en sanskrit, ce sens est attaché au moyen; le slave a un verbe qui s'accorde bien avec celui du sanskrit, *čają* «j'attends, j'espère», mais qui s'éloigne beaucoup de *τίω* pour le sens. Ce qui contribue à rendre très douteux que le *τ* de *τιμά* soit une ancienne labio-vélaire, c'est que l'éolien a aussi *τ*, alors qu'il représente toujours par une labiale, et même devant *ε* ou *η*, les labio-vélaires du commencement des mots, type *πῆλε*, en regard de *τῆλε*. Il est vrai que *τίω*, *τιμή*, restent alors sans étymologie; mais cette

famille de mots ne se distingue pas en cela de la plupart des mots grecs, dont la minorité seulement admet une explication étymologique satisfaisante.

Puisque *πι* est le traitement phonétique de *k^wi en grec, le nominatif *τίς* est nécessairement analogique de *τέο*. Cette conclusion à laquelle il est, ce semble, impossible d'échapper, ne va pas sans difficultés. En effet, c'est toujours dans le sens de la labiale que le grec a généralisé là où l'on pourrait attendre une alternance, ainsi *ἕπομαι*, *ἕπεαι*, etc., cf. lat. *sequor*; *ἔρεβος*, *ἐρέβεος*, cf. got. *riqis*; etc.; la règle est absolue, et la labiale est constante même dans des verbes naturellement impersonnels, comme *νείφει* où les formes à *ε* sont beaucoup plus fréquentes que celles à *ο*; cette généralisation de la labiale s'explique d'ailleurs fort bien : le passage de la labio-vélaire à la dentale en grec s'est opéré par chute de l'élément ^{w} (voir ces *Mémoires*, VIII, 286 et suiv.), et la vélaire privée de son élément ^{w} a immédiatement passé à la dentale; dès lors ^{w} pouvait être rétabli par analogie; puis, partout où le grec a eu *k^w, *g^w, *g^wh, soit anciens, soit dus à l'analogie, il en a fait *π*, *β*, *φ* : le traitement *πε*, *βε*, *φε* au commencement des mots en éolien signifie donc tout simplement, pour le dire en passant, que le ^{w} n'est pas tombé devant *e* en éolien dans cette position.

Mais une règle d'analogie qui vaut pour la consonne finale d'un thème, c'est-à-dire à l'intérieur d'un paradigme grammatical, n'est pas nécessairement vraie pour l'élément initial d'une racine; et en effet, att. *τίνω* doit son *τ* initial à *τείσω*, *ἔτεισα*, tandis que cypr. *πείσει* est peut-être analogique d'un **πίν(ϝ)ω* non attesté; de même la forme sans ^{w}, normale dans *τεο*, a été étendue, d'où *τις* dans la plupart des dialectes, d'après *τεο*, mais on a *κις* en thessalien et *σις* en cypriote.

La forme sans ^{w} a été étendue jusque devant *ο* en ionien, ou du moins dans l'ionien qui est représenté par Hérodote et quelques autres textes littéraires : *κοῦ*, *κῶς*, *κοῖος*, *κότερος*, *ὅκου*, etc. M. Solmsen (*K. Z.*, XXXIII, 298 et suiv.) a, il est vrai, proposé d'expliquer ce *κ* par les cas tels que *οὔκω* où un *υ* précédait immédiatement la gutturale; mais, si cette circonstance a peut-être contribué à l'extension du *κ*, elle ne saurait l'avoir déterminée à elle seule, car les cas où la gutturale n'était pas précédée de *υ* sont beaucoup plus nombreux, et le seul mot attesté que M. Solmsen trouve à citer est *οὔκω*; il y ajoute **οὔκοτε*, mais avec astérisque.

Sauf ce cas particulier, limité à une portion d'ailleurs non définie du domaine ionien (voir Hoffmann, *Griech. dial.*, III, p. 595 et suiv.), il n'y a pas eu pour *k^w*is*, *k^w*eho*, *k^w*oteros*, etc. généralisation d'une forme une, mais au contraire opposition d'une

forme sans ^{w} dans la flexion de *k^w*is* à une forme avec ^{w} dans tout le thème *k^w*o-*, d'où *τις*, *τεο*, mais *ϖου*, *ϖως*, *ϖότερος*, etc. De même, chez Homère, *τίν(ϝ)ω* s'oppose à *ϖοινή*.

Si l'on adopte le rapprochement très séduisant de *τετίημαι* « je suis abattu » et de lat. *quiēscō* proposé par M. F. de Saussure (*M. S. L.*, VII, 86 et suiv.), on doit, d'après ce qui précède, admettre que la forme gutturale sans ^{w}, normale devant l'*ε* du redoublement, a été étendue à la syllabe radicale. Au contraire, la forme avec ^{w} apparaît dans l'aoriste *ἔπεφνον* et le parfait *ϖέφαται*, en partie sans doute sous l'influence de *φατός* et de *φόνος*; *θείνω*, qui appartient sans doute à la même racine, est entièrement séparé au point de vue grec pour la forme et même pour le sens.

VI. A propos des aoristes en *-σσ-*.

Depuis la démonstration définitive de M. Schulze, *K. Z.*, XXXIII, 126 et suiv., on s'accorde à enseigner que les aoristes homériques du type *ὀμόσσαι*, *ὀλέσσαι*, *δαμάσσαι*, *τανύσσαι* doivent leur *-σσ-* au type *τελέσσαι*; le lesbien a de même *αἴνεσσαι*, *κάλεσσαι* d'après *τέλεσσαι* (Hoffmann, *Griech. dial.*, II, 470). (La réponse de M. Hoffmann, BB. xxvi, 30 et suiv., n'est pas convaincante, pour bien des raisons, et en particulier parce que le *-σσ-* arbitrairement attribué à l'aoriste grec dès le principe reste inexpliqué[1].) Mais on n'a pas suffisamment fait remarquer que cette action analogique n'a eu lieu — et n'a pu avoir lieu — que là où il existe une alternance *σσ* : *σ* pour *σσ* issu de *ss*, *ts* ou *ty* (respectivement *θy*), lequel diffère essentiellement comme on sait, du *σσ* issu de **ky* : en réalité, d'après l'alternance hom. *τελέσσαι*, *τελέσαι*, lesb. *τέλεσσαι*, *τέλεσαι*, il a été fait sur les formes *καλέσαι*, *ὀμόσαι*, *κεδάσαι*, *τανύσαι*, etc. du grec commun, des alternances, *καλέσαι*, *καλέσσαι*; *ὀμόσαι*, *ὀμόσσαι*; etc. Là où, comme dans les dialectes doriens, le *-σσ-* du type *τελέσσαι*, *δάσσασθαι* reste intact, le point de départ même de l'action analogique manquait, et *καλέσαι*, *ὀμόσαι*, etc. ont conservé le *-σ-* simple.

L'alternance *-σσ-* : *-σ-*, telle qu'elle apparaît dans la langue homérique et en lesbien, n'est donc pas le résultat de la conservation purement littéraire de *-σσ-* à une date où la langue parlée aurait généralisé *-σ-*, mais atteste l'emploi simultané de *-σσ-* et de *-σ-* dans certains dialectes; et, comme *-σσ-* n'a pu subsister à côté de *-σ-* dans des conditions identiques, il s'ensuit que

[1] M. Brugmann, *I. F.*, xv, 78 n. 3, s'exprime énergiquement dans le même sens. (Note de corr.)

-σσ- a dû se maintenir ou se réduire à *-σ-* suivant les exigences du rythme quantitatif du grec ancien : *τελέσσαι* devenait aisément *τελέσαι*, tandis que *ἐτέλεσσα*, où la réduction de *-σσ-* à *-σ-* entraînait la suite choquante de quatre brèves, gardait son *-σσ-* : en fait, chez Homère, le *-σσ-* qui alterne avec *-σ-* ne subsiste en principe qu'autant qu'il succède à un temps fort du rythme quantitatif (voir A. Meillet, *Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif*, p. 186).

Cet effet du rythme concorde assez bien avec les allongements métriques du type *ἀθάνατος* qu'ont étudiés successivement avec tant de précision et de rigueur MM. Schulze, Danielsson et Solmsen; sans doute les longues ainsi provoquées par les exigences du rythme de la langue n'étaient pas égales à de vraies longues panhelléniques, mais la classification de toutes les voyelles de la langue en longues et en brèves renferme nécessairement beaucoup d'arbitraire; tout ce que l'on sait de la quantité dans les langues modernes montre que la quantité des voyelles varie suivant des conditions très complexes, et qu'on ne saurait ramener les faits à une division stricte en deux classes : il y a tout lieu de croire que l'*α* originairement bref qui, dans hom. *ἀθάνατος*, sert de sommet rythmique, était plus long qu'une brève normale et plus bref qu'une longue normale : à une date postérieure, quand le rythme quantitatif a tendu à perdre de son importance, cette nuance d'allongement dont la prosodie homérique a tiré si grand parti a disparu.

L'attique ne présente que *τελέσαι*, de même qu'il n'a que *τόσος*, que *μέσος*, etc., et l'on a conclu de là que *-σσ-* issu de **-ss-*, **-ty-*, etc. aboutit toujours en attique à *-σ-* simple. Mais, si l'on admet cette règle, le *ττ* de *ἐρέττω* (ancien **ἐρετyω*), de *κρείττων* (ancien **κρετyων*), de *μέλιττα* (ancien **μελιτyα*) demeure inexpliqué; on a cherché à expliquer ces types par l'analogie des cas où, comme dans *ὀρύττω*, *ἥττων*, etc., le *-ττ-* sort de *-ky-*, *-χy-*; mais de deux choses l'une, ou le *-σσ-* des anciens *ἐρέσσω* et *ὀρύσσω* était le même, et alors on ne conçoit pas pourquoi *-σσ-* issu de **-ty-* aboutit partiellement à att. *-σ-* tandis que *-σσ-* issu de **-ky-* aboutit à att. *-ττ-*, ou le *-σσ-* était différent dans les deux cas, et alors on ne voit pas comment s'est exercée l'action du type *ὀρύσσω* sur le type *ἐρέσσω*; M. Lagercrantz, *Zur griech. lautgeschichte*, p. 63 et suiv., a bien vu cette difficulté; il a essayé d'en donner une solution, mais seulement pour le cas de *ἐρέττω*, en laissant de côté celui de *κρείττων* et celui de *μέλιττα*, si bien que M. Brugmann (*Griech. gramm.*[3], p. 571), a pu, avec pleine raison, repousser la solution proposée, sans toutefois résoudre lui-même la difficulté; dans son récent *Handbuch*, p. 166, M. Hirt s'en tient à la théorie de

M. Brugmann, mais déclare que « la raison de la transformation de ἐρέττω n'est pas bien claire ».

En réalité l'ionien-attique a dû posséder, à date préhistorique, des alternances telles que τελέσσαι : τελέσαι, mais il les a perdues de bonne heure en généralisant tantôt l'un des types et tantôt l'autre. Dans τελέσαι, τόσος, μέσος, le type à -σ- simple a prévalu, et dans att. ἐρέττω, κρείττων, μέλιττα, le type à -σσ-; l'existence de mots comme ὀρύττω, ἥττων, etc. y a certainement contribué, mais le fait essentiel est l'existence d'une ancienne alternance, sans laquelle le point de départ de l'action analogique est inintelligible. L'ionien-attique a donc perdu l'alternance de -σσ- : -σ- en tant qu'elle était déterminée par les besoins du rythme de la langue; de même qu'il a aussi perdu les allongements rythmiques du type ἀθάνατος : dans la versification ïambique des Ioniens et des Athéniens, les trois premières syllabes de ἀθάνατος ne valent pas un dactyle –◡◡, mais un tribraque ◡◡◡. Et l'emploi de -σσ- (-ττ-) ou de -σ- a été, dès lors, déterminé non plus par des considérations de rythme, mais par la morphologie, si bien qu'on a θῆττα, κρείττων, etc. en dehors de toute nécessité rythmique.

Toutefois une conclusion phonétique qui repose uniquement sur des formes grammaticales est toujours suspecte, et, aussi longtemps qu'on n'aura pas trouvé un -σσ- de la série *-*ss*-, *-*ty*- représenté par att. -ττ- en dehors des types définis de ἐρέττω, κρείττων, μέλιττα, on pourra douter que ce traitement reconnaisse des causes phonétiques. Or il existe peut-être en effet un cas de ce genre. Le groupe *-*tw*- fournit en ionien-attique un -σσ- de la même catégorie que *-*ty*-; car, à l'initiale, *-*tw*- aboutit en attique, non à τ- comme **ky*- (τευτάζω, τήμερον), mais à σ- (σε, σείω); au parfait on a σέσεισμαι, avec redoublement du σ- simple issu de **tw*-, tandis qu'on a hom. ἔσσυμαι (avec σσ de **ky*) avec substitution de ἐ au redoublement, normale devant un groupe de consonnes; att. τέτταρες, cf. skr. *catvárah*, semble donc présenter un -ττ- dans la série *-*ty*-, *-*ts*-, etc. où l'on attend -σ- simple d'après le principe ordinairement enseigné : or les conditions rythmiques sont précisément celles où la double consonne devait se maintenir, puisque la syllabe est suivie de deux syllabes brèves. Malheureusement, l'exemple est unique, et l'on peut à la rigueur contester que le traitement de **tw* ait été de tous points identique à celui de **ty*. On ne saurait donc dire que tout doute soit levé.

Mais, si l'on constate que l'explication proposée ici s'accorde à la fois avec les principes généraux du rythme de la langue grecque ancienne et avec ce que l'on observe dans la langue homérique et en lesbien, on tiendra pour probable que l'ionien-at-

tique a eu des alternances *τελέσσαι, τελέσαι; ἐρέσσω, *ἐρέσω; etc., et qu'il a, dans chaque type grammatical, généralisé soit -σσ-, soit -σ-.

VII. Gr. πίπτω et πέτομαι.

Le double sens de skr. *pátati* «il vole» et «il tombe» a déterminé les étymologistes à rattacher à une seule et même racine gr. πίπτω «je tombe» et πέτομαι «je vole». Toutefois les sens sont assez différents pour qu'on soit tenté de voir dans le présent sanskrit la confusion fortuite de deux racines originairement distinctes. Or il se trouve que le grec permet d'isoler nettement les deux cas.

La racine qui signifie «voler» a la forme πέταμαι, dor. ἔπτᾱν, hom. πτάτο, donc *petə-, *ptā-, *ptə-; au contraire, le futur πεσέομαι, πεσοῦμαι de πίπτω suppose *πετε-ομαι (voir Brugmann, *Griech. gramm.*³, p. 322; Solmsen, *K. Z.*, XXXII, 546 n.); la forme πετε- ne peut apparaître que dans une racine de la forme *petə-, *ptē-, cf. γενέ-τωρ, γνή-σιος (il n'y a pas lieu d'objecter πτερόν «aile» dont l'ε peut appartenir au suffixe). Donc l'η de hom. πεπτηώς «étant tombé» est un ancien ē, et non un ancien ā; et l'on verra de même un i.-e. *ē dans l'ā du persan *uftādan*, si cet ā est ancien (ce qui est douteux; voir Hübschmann, *Pers. stud.*, p. 15 et suiv.).

Le parfait πέπτωκα apporte à cette doctrine une confirmation décisive. Au parfait, les verbes à η (panhellénique) radical présentent la voyelle ω dans : εἴωθα, éol. εὔωθα (cf. ἦθος), ἔῤῥωγα (cf. ῥήγνῡμι), dor. ἀφέωκα (cf. ἵημι), mais ā radical se maintient toujours : lesb. πεπάγασι (lire πεπάγαισι, Alcée, fragm. 34, 2; voir Hoffmann, *Griech. dial.*, II, p. 173), chez Pindare λέλᾱθα, chez Homère σέσηπα, τέτηκα, etc. (voir la liste de G. Meyer, *Griech. gramm.*³, § 357, p. 636). De même, dans le cas bien connu de dor. τέθνᾱκα, hom. τέθνηκα, τεθνηώς, et de tous les parfaits analogues. Donc πέπτωκα suppose *ptē-.

M. Hirt (*Ablaut*, § 791, p. 162; cf. Pedersen, *K. Z.*, XXXVIII, 403), en établissant que *ō n'alterne pas régulièrement avec *ā, mais seulement avec *ē, n'a pas fait remarquer que le parfait grec fournit la meilleure preuve de cette importante doctrine. Il semble même admettre l'explication assez bizarre de πέπτωκα par l'influence de δέδωκα qu'a proposée M. Osthoff. On voit que πέπτωκα forme le pendant parfaitement correct de dor. ἀφέωκα; le vocalisme e du participe hom. πεπτηώς est exactement comparable à celui de ϝειδώς en face de ϝοῖδα et à ἐῤῥηγώς (attesté chez Hesychius et à Héraclée) en regard de ἔῤῥωγα; au contraire, on a hom. τεθνηώς avec η (issu de ā), comme dans τέθνηκα; etc.

— Le contraste de *πέπτωκα* et de *τέθνηκα* (*τέθνᾱκα*) est d'autant plus probant qu'Homère semble ignorer entièrement le vocalisme *e* à l'indicatif du parfait actif : on cite *πέφευγα*; mais, en fait, si on lit dans le texte homérique le participe *πεφευγότες*, dont le vocalisme est correct, on n'y rencontre pas l'indicatif *πέφευγα*, qui contredirait *εἰλήλουθα*; même cet unique exemple, qui pourtant serait assez peu surprenant eu égard à la rareté de la diphtongue *ου* en grec, manque chez Homère. On peut donc considérer *σέσηπα* (*σέσᾱπα*), *τέθνηκα* (*τέθνᾱκα*), etc., comme le meilleur témoignage de l'inexistence en grec de l'alternance *ᾱ* : *ω*, et, par suite, de l'inexistence en indo-européen de l'alternance *ā* : *ō*, au moins en tant qu'alternance jouant dans la morphologie un rôle défini.

VIII. Sur le comparatif grec en *-ιον-*.

Le rapprochement des thèmes des comparatifs gr. **ϝᾱδῐον-* et got. *sutizan-*, exposé en détail par M. Thurneysen, *K. Z.*, XXXIII, 551 et suiv. (et aussi indiqué indépendamment par l'auteur du présent article à la séance de la Société du 24 juin 1893; voir le *Bulletin*, n° 38 [VIII, 2]), a été contesté par M. Hirt, *I. F.*, XII, 200 et suiv., et *Handbuch d. gr. laut- und formenlehre*, § 353 Anm., p. 291.

L'objection fondamentale aux yeux de M. Hirt est la quantité longue de *ι* dans att. *ἡδίων*; la critique est malheureuse, car c'est précisément cette longue qui fournit la meilleure preuve de la justesse du rapprochement. En effet, les dialectes qui n'ont que la forme en *-ιον-* ont toujours *ῐ* correspondant à l'*i* également bref de got. *sutizan-*, et au contraire, l'attique, qui a conservé quelques cas du suffixe non élargi **-iyos-*, a *-ῑ-* correspondant à skr. *ī* : *ἡδίω*, cf. skr. *svādīyāṃsam*; il est à peine utile d'ajouter que att. *ἡδίων* doit son *ῑ* à *ἡδίω*, *ἡδίους*.

La coïncidence de gr. **ϝᾱδιον-* et de got. *sutizan-* perdrait beaucoup de sa valeur si la nasale du germanique était celle d'une forme faible ordinaire, comme M. Hirt tente de le démontrer. Mais tel n'est pas le cas : si le germanique commun avait généralisé la flexion faible au comparatif pour une raison de sens, on ne s'expliquerait guère la persistance de la flexion forte au superlatif. D'ailleurs, ni le sens ni l'emploi du comparatif ne justifient l'exclusion totale de la flexion forte, et il n'est pas vrai que le comparatif ait presque toujours la forme déterminée en slave; M. Leskien, *Handbuch*[3], p. 93 et suiv., n'enseigne rien de pareil, quoi qu'en dise M. Hirt. Les exemples de la forme indéterminée du comparatif slave ne sont même pas rares; ainsi, Mc XII, 31 : *bolьšę sejǫ jinojǫ zapovědi něstŭ* Zogr. Mar.; *bolьši seju*

ina zapovědŭ něstŭ Ass. « μείζων τούτων ἄλλη ἐντολὴ οὐκ ἔστιν »; or le gotique a ici *maizei þaim anþara anabusns nist*, avec flexion faible du comparatif, quoique le sens soit évidemment indéterminé.

Enfin, on pourrait objecter encore que la nasale du grec se trouve même dans les comparatifs où le *y* est consonne, ainsi att. μείζων; mais il est clair que sur μείζω, μείζους, on a pu refaire μείζων, μείζονος, d'après le modèle de ἡδίω, ἡδίους : ἡδίων, ἡδίονος. Or il n'est pas douteux que la flexion attique ἡδίω : ἡδίονος représente l'état grec commun (sauf la quantité de ι dans ἡδίονος), car, comme l'a très bien vu M. Thurneysen, on est ici en présence du type indo-européen comportant un suffixe secondaire *-*en*- à certains cas, qui est attesté notamment par skr. *dā́ru*, *drúṇaḥ*, gr. δόρυ, δόρ(F)ατος, et par skr. *çíraḥ*, *çīrṣṇáḥ*. Le sanskrit et le latin ont éliminé la forme des cas à suffixe *-*en*-, le germanique et la plupart des dialectes grecs ont, au contraire, éliminé la forme dépourvue d'élargissement; l'attique seul a conservé en gros l'état indo-européen, qui était trop compliqué pour avoir chance de subsister partout, et dont il est même surprenant de rencontrer encore un représentant aussi clair.

L'explication critiquée par M. Hirt est donc la seule qui justifie et la flexion singulière de l'attique et la constance du suffixe nasal en germanique. Elle ne rend pas compte du -*ī*- de *-*iyos*-, mais tel n'est pas son objet, et elle n'apporte à l'interprétation de ce -*ī*- aucune difficulté; elle n'est même pas absolument incompatible avec l'hypothèse propre de M. Hirt à ce sujet.

D'ailleurs, on ne pourra tenter de rendre compte de *-*ī*- que quand on aura discuté en détail la répartition des deux formes du suffixe : *-*yos*- et *-*iyos*-; tandis que l'iranien a généralisé *-*yos*- (voir Bartholomae, *Grundr. d. iran. phil.*, I, 1, p. 109, § 208), le sanskrit et le grec tendent visiblement à étendre l'emploi de *-*iyos*-. Le sanskrit ne présente -*yas*- qu'après syllabe brève; ainsi, dans le Ṛgveda, où les exemples sont : *pányas*- (à côté de *pánīyas*-), *návyas*- (et *návīyas*-), *távyas*- (et *távīyas*-), *rábhyas*-, *vásyas*-, *sáhyas*- (*sáhīyas*-), *sányas*-; le grec a de même ion. μέζων, κρέσσων en regard de ἡδίων, αἰσχίων, etc.; la quantité de la syllabe précédente semble donc avoir une importance. Mais ce n'est pas le seul facteur qui soit en jeu. Dans les formations isolées appartenant à des racines verbales, skr. -*īyas*- est constamment employé, parce que c'est en sanskrit la forme normale du suffixe et que -*yas*- subsiste seulement dans des adjectifs usuels; de là, dans le Ṛgveda : *yájīyas*-, *váhīyas*-, *prátiṣyavīyas*-, *dhávīyas*-, *údyamīyas*-, *skábhīyas*-, *tárīyas*-, *vánīyas*-; quant à *ṛjīyas*-, le vocalisme suffit à en dénoncer le caractère récent: cf. zd *razištō*, véd. *rájiṣṭhaḥ*. Mais c'est sans doute la nature dissyllabique de la racine qui doit être invoquée pour d'autres comparatifs du

Ṛgveda : *dáviyas-*, *bhávīyas-*, *jávīyas-*, et surtout *várīyas-*, en regard des adjectifs *dūráḥ*, *bhū́riḥ*, *jūtáḥ*, et du substantif *varimá*.

IX. Sur les accusatifs pluriels attiques du type ϖόλεις, etc.[1]

Dire, comme on le fait d'ordinaire, que les accusatifs att. ϖόλεις, ϖήχεις, ἐλάττους, εὐγενεῖς, sont des nominatifs employés en fonction d'accusatifs, c'est exprimer un fait brut, ce n'est pas donner une explication; car il reste à rechercher pourquoi c'est seulement dans ce type de flexion que l'attique confond le nominatif et l'accusatif, si nettement distincts par ailleurs au point de vue de la forme comme à celui du rôle grammatical. En réalité, il suffit de donner au fait une autre formule pour en apercevoir la vraie nature :

En attique, l'accusatif pluriel est identique au nominatif pluriel dans les cas où le représentant normal de l'ancienne forme d'accusatif ne différerait de la forme du nominatif pluriel que par le timbre de la voyelle.

De ϖόλεες, *ϖόλινς, on attend ϖόλεις, *ϖόλῑς; on a nom.-acc. plur. ϖόλεις.

De ϖήχεες, *ϖήχυνς, on attend ϖήχεις, *ϖήχῡς; on a nom.-acc. ϖήχεις.

De *ἐλάττοες, *ἐλάττοας, on attend ἐλάττους, *ἐλάττως; on a nom.-acc. ἐλάττους.

De εὐγενέες, εὐγενέας, on attend εὐγενεῖς, *εὐγενῆς; on a nom.-acc. εὐγενεῖς.

On est donc en présence, non d'une identification de deux formes grammaticales, mais du simple rapprochement de deux timbres vocaliques : le ει de l'acc. plur. ϖόλεις remplace un η attendu exactement comme ε remplace ι dans ϖόλεσι, d'après ϖόλεις, ou comme ε remplace α dans φρεσί (ancien φρασί) d'après φρένες. De là résulte que l'identité du nominatif ϖόλεις et de l'accusatif ϖόλεις est le produit fortuit de l'unité de vocalisme qui a été imposée à la flexion; en effet, comme l'accusatif devrait avoir une longue, sa voyelle ne peut être que la longue de ε (ou de ο), c'est-à-dire ει (ou ου), en regard de la brève ε (ou ο) du datif-locatif. Tout au plus peut-on noter que, pour des raisons inconnues, le nominatif est employé au lieu de l'accusatif dès une date assez ancienne dans les dialectes occidentaux de la Grèce continentale et, par suite, qu'une confusion formelle du nominatif et de l'accusatif pluriel ne semblait pas choquante (cf. G. Meyer, *Gr. gramm.*³, § 365, p. 463).

[1] Cette note a été communiquée à la Société avant la publication des observations pénétrantes et précises de M. Wackernagel, *I. F.*, XIV, 367 et suiv., qui lui apportent une éclatante confirmation, sans la rendre tout à fait inutile.

Dans le nom de nombre «trois», qui a conservé ι au datif-locatif τρισί, on s'attendrait, d'après la doctrine précédente, à trouver aussi l'accusatif τρῖς en attique; mais le type πόλεις a ici imposé sa forme par suite de l'association étroite qui unit en grec le nominatif et l'accusatif pluriels, et τρεῖς sert aussi d'accusatif. Toutefois une trace de τρῖς a survécu dans τρισκαίδεκα. — L'emploi de δύο pour le nominatif-accusatif et le caractère invariable des noms de nombre à partir de πέντε contribuaient d'ailleurs à cette identification du nominatif et de l'accusatif τρεῖς : sur une ancienne inscription de Delphes (Röhl, *Inscr. antiq.*, 319; Collitz, *Griech. dial. inschr.*, 1683), on lit déjà μνᾶς δεκατέτορες.

X. Sur la 3e personne active du pluriel de l'aoriste sigmatique.

M. Hirt, dans son *Handbuch d. gr. laut- und formenlehre*, § 454, Anm. 1, p. 395, enseigne que la 3e personne active du pluriel de l'aoriste sigmatique était **-s-ent* en indo-européen, car, dit-il, «la flexion athématique exige partout *-ent*». S'il en est ainsi, la généralisation de α dans toute la flexion de l'aoriste grec est assez surprenante, car la première personne active du singulier serait la seule à avoir eu originairement un α. Mais l'affirmation est, on le sait, inexacte : au moins dans les verbes à redoublement, la 3e personne active du pluriel est, dans la flexion athématique, en **-n̥ti* (primaire), ou **-n̥t* (secondaire) : véd. *dádhati*, *bíbhrati*, *várvr̥tati*, gâth. *dadaiti*, *dadaṱ* (cf. v. sax. *dedun*), dor. τίθεντι, δίδοντι, ἵσταντι; le *ę* de v. sl. *dadętŭ* est ambigu, mais, si l'on rapproche v. sl. *sątŭ*, en regard de skr. *sánti*, got. *sind*, dor. ἐντι, lat. *sunt*, on voit immédiatement que *ę* doit représenter ici **n̥* plutôt que **en*, puisque c'est *-ątŭ* qu'on a en regard de la désinence sanskrite *-anti*; dans *jadętŭ*, le *-ętŭ* peut être dû à l'influence de *dadętŭ*; quant à *vědętŭ*, il est malaisé d'en rien tirer, puisque *věmĭ*, *vědě*, est un ancien parfait, et que l'ancienne désinence du parfait est en grec **-ατι* de **-n̥ti* : hom. πεφύκᾶσι, etc. (G. Meyer, *Gr. gramm.*³, § 21, p. 57); delph. καθεστάκατι (*Bull. corr. hell.*, XXII, p. 111, n. 99, l. 5). — La question se pose donc de savoir si l'aoriste sigmatique avait au pluriel la désinence **-ent* avec le vocalisme *e* ou avec le vocalisme zéro.

Le sanskrit, qui a *-uḥ* comme désinence secondaire dans le type athématique, n'enseigne rien; l'Avesta ne présente, par hasard, aucun exemple. Le v. sl. *věsę* est ambigu, puisque *-ę* peut être **-ent* ou **-n̥t*. Toutefois l'opposition de *sątŭ* «ils sont» et de *dadętŭ* «ils donneront» donne lieu de croire qu'il faut plutôt partir de **-n̥t*, car autrement on attendrait **-ą*. Le védique confirme indirectement cette conclusion; en effet, le participe de chaque

thème a un vocalisme correspondant à celui de la 3ᵉ personne du pluriel active, *sant-* en regard de *sánti*, mais *dádhat-* en regard de *dádhati*; or le participe de l'aoriste sigmatique est en *-at-*, et non en *-ant-* : *dákṣat-*, *sákṣat-*.

La forme attendue en grec est donc à la 3ᵉ personne du pluriel active **-σα*, au participe **-σατ-*; en fait, on trouve *-σαν*, *-σαντ-*, par suite de l'extension à l'aoriste des caractéristiques du type *ἔλιπον*, *λιπόντ-* et de la plupart des formes, y compris même les participes athématiques *θε-ντ-*, *δο-ντ-*, *σ̄τα-ντ-*, etc. : le grec ne présentait, en dehors de l'aoriste sigmatique, aucune désinence de 3ᵉ personne secondaire sans *ν* telle que *-α*, aucun suffixe de participe sans *ν* tel que **-ατ-*; l'addition de la nasale n'a donc rien que de naturel. L'addition de la désinence ordinaire d'une personne ou d'un cas à une forme complète par elle-même est un type d'action analogique très important : ainsi s'explique, par exemple, gr. *οἶσθας* de *οἶσθα*; dans la morphologie du sanskrit, ce procédé a joué un rôle capital : *bhárāmi* au lieu de **bhárā*, *pádam* au lieu de **pāda* (cf. gr. *πόδα*), *ásam* au lieu de *ása* (cf. hom. *ἦα*) lui sont dus. Cette extension des finales caractéristiques, bien qu'au fond incontestable, semble choquer beaucoup les linguistes, et l'on évite en général, autant qu'on le peut, d'y recourir; elle s'explique moins aisément, il est vrai, que les actions analogiques du type ordinaire qui consistent dans l'imitation pure et simple d'un modèle donné; le procès psychique est plus complexe et ne se laisse pas ramener à une formule immédiatement intelligible; mais ces faits étant inconscients, il n'y a pas lieu de chercher à les ramener à une logique consciente; il suffit qu'une fois une désinence soit associée à un certain sens, à un certain rôle grammatical, pour que l'addition de cette désinence puisse avoir lieu dans toutes les phrases faites sur un même modèle. L'addition de *m* à **pāda* (cf. gr. *πόδα*) pour en faire skr. *pádam* d'après le type *vṛ́kam*, *sūnúm*, etc., est une sorte de contamination, dont la possibilité apparaîtra si l'on se rend compte de la complexité des phénomènes psychiques supposée par l'action analogique la plus simple (cf. Wundt, *Die sprache*, I, 447 et suiv.).

La 3ᵉ personne *-σαν* et le participe *-σαντ-* étant donnés, l'extension d'une nouvelle voyelle thématique *-α-* à tout l'aoriste est conforme à la tendance du grec (et de toutes les autres langues indo-européennes) à développer le type thématique. Ces deux formes sont d'ailleurs nécessaires pour expliquer l'extension de *-α-*, car, dans la 1ʳᵉ personne active *-σα*, *-α* est l'unique caractéristique de la personne et du nombre et ne saurait, par suite, avoir été senti comme appartenant au thème, puisque aucune première personne secondaire du grec n'est caractérisée par la

désinence zéro. Par suite, on peut dire que gr. *-σαν* et *-σαντ-* prouvent d'une manière indirecte en faveur de i.-e. *-*sn̥t* pour 3e personne du pluriel et *-*sn̥t-* pour le participe.

A en juger par le contraste de véd. *bruvánti*, *bruvánt-* et de *dádhati*, *dádhat-*, la désinence *-*enti* et le suffixe *-*ont-* sont essentiellement toniques, tandis que *-*n̥ti* et *-*n̥t-* sont atones; et en effet, on sait que, à l'indicatif de l'aoriste sigmatique, le ton reste constamment sur la présuffixale, qui, par suite de l'absence très singulière de voyelle dans le suffixe, se trouve aussi être la prédésinentielle : 1re pers. moyenne véd. *vámsi*, gr. infin. *δεῖξαι*, partic. *δείξᾱς*. M. Hirt, *loco cit.*, § 455, p. 398, enseigne que le ton est sur les désinences au pluriel actif et au moyen, mais sans donner aucun fait à l'appui.

XI. Sur le parfait aspiré.

L'attique n'a de parfait aspiré que dans les verbes qui ont un aoriste sigmatique : *ἔπεμψα*, *πέπομφα*; *ἔδειξα*, *δέδειχα*; etc. La présence d'un aoriste radical suffit à empêcher l'aspiration : *ἔλιπον*, *λέλοιπα*; *ἐσάπην*, *σέσηπα* (parfait à sens intransitif); *ἔτεκον*, *τέτοκα*; *ἐτάκην*, *τέτηκα* (parfait à sens intransitif); *ἔκραγον*, *κέκραγα*; *ἔφυγον*, *πέφευγα*; *ἐπάγην*, *πέπηγα* (intransitif); *ἐάγην*, *ἔᾱγα* (intransitif); *ἔκλαγον*, *κέκλαγγα*. A côté de *ἐπάγην*, *πέπηγα* «je suis fixé», se rencontre même le parfait transitif *πέπηχα* (au plus-que-parfait *ἐμπεπήχεσαν*), fait sur *ἔπηξα*. Sur *ἀνέῳγα*, *ἀνέῳχα*, voir Kühner-Blass, *Gr. gramm.*, II, 495 et suiv. Le *φ* de *εἴληφα*, à côté de *ἔλαβον*, est sans doute étymologique; cf. gr. *ἀμφι-λαφής*, skr. *lábhate*; *λαμβάνω*, *ἔλαβον* appartiennent du reste à une tout autre racine terminée non par **bh*, mais par **g^w*, comme l'indique le présent hom. *λάζομαι*. Il suffit que l'aoriste sigmatique manque pour que l'aspirée ne se rencontre pas : *πλήττω* a pour parfait *πέπληγα*, sans doute parce que pour le futur on recourait à *παίσω* et pour l'aoriste à *ἔπαισα*, *ἐπάταξα*. M. Osthoff, *Perfect*, p. 284 et suiv., a donc eu raison de voir dans l'existence de suffixes à initiale *-σ-* la raison principale de l'extension du parfait aspiré : ce qui, dans une action analogique, est essentiel, ce sont les conditions générales qui la rendent possible et nécessaire, beaucoup plus que les faits particuliers qui en déterminent la forme; ainsi la flexion *βοῦς*, *βῶν*, contraire à la régularité de la déclinaison grecque, a été simplifiée par des actions analogiques, ce qui est le fait essentiel, et il est presque fortuit que l'attique soit parti du nominatif *βοῦς* pour faire *βοῦν*, et le dorien de l'accusatif *βῶν* pour faire *βῶς*; de même ici, l'essentiel c'est que, dans le verbe grec, la consonne finale du thème ne saurait avoir presque nulle part sa forme propre et

qu'elle dépend de l'initiale des éléments morphologiques suivants : hors du présent, le κ de δείκνῡμι n'est conservé à aucune forme, sauf au parfait actif : δείξω, ἔδειξα, ἐδείχθην; le κ du parfait actif *δέδεικα n'était donc pas maintenu par l'ensemble des formes du verbe et pouvait subir une altération caractéristique. — Une circonstance très importante a été celle-ci que, au parfait, les désinences moyennes l'emportent beaucoup en fréquence sur les désinences actives; chez Homère, certains parfaits dont les formes à désinences moyennes sont nombreuses, n'ont aucune forme à désinence active; ainsi τρέπω, dont on a chez Homère τέτραπ-ται, τετράφαται, τετραμμένος, etc.; or, à l'indicatif moyen et au participe, qui sont les formes ordinairement employées, la distinction des sourdes et des sourdes aspirées finales du thème n'apparaît qu'à la 3ᵉ personne du pluriel; car, dans les racines terminées par gutturales où les groupes κν, γν, χν demeuraient distincts phonétiquement, l'analogie de τέτραμμαι, τέτριμμαι, τέθραμμαι a entraîné la généralisation de γμ, d'où δέδειγμαι (cf. δείκνῡμι), ἔψῡγμαι (cf. ψῡχω), etc.

Mais, quelle qu'en soit l'importance, cette observation n'indique pas pourquoi l'aspirée est devenue caractéristique du parfait, et Joh. Schmidt a eu raison de chercher à justifier la préférence accordée à l'aspirée. L'explication qu'il a proposée, *K. Z.*, XXVII, 309 et suiv., et XXVIII, 176 et suiv., et qui a satisfait G. Meyer, *Griech. gramm.*³, § 558, p. 638, et M. Hirt, *Handbuch*, § 472, p. 413 et suiv., ne saurait d'ailleurs passer pour définitive. J. Schmidt partait de la 2ᵉ personne du pluriel moyen δέδειχθε et supposait que le χ de δέδειχθε avait passé à δεδείχαται, puis de là à l'actif δέδειχα. Mais, dans une flexion telle que δέδειγμαι, δέδειξαι, δέδεικται, δεδείγμεθα, δέδειχθε, où la forme de la consonne finale du thème est déterminée par l'initiale de la désinence, il est très surprenant que l'une de ces formes, employée à une seule personne, ait exercé une action particulière; le sujet parlant a, en pareil cas, le sentiment net de l'alternance, et le χ de δέδειχθε, n'ayant pas d'existence par lui-même, ne pouvait que difficilement transformer l'ancien *δεδείκαται. De plus, le χ de δέδειχθε participait à la faiblesse d'occlusion du χ, mais il est très peu vraisemblable que ce χ ait possédé le souffle intercalé entre l'explosion et le début de la voyelle qui caractérise une aspirée devant voyelle (voir *La Parole*, 1901, p. 449 et suiv.), et par suite, qu'il ait fourni à δεδείχαται un élément d'articulation qu'il ne possédait pas. Enfin, le parfait actif à redoublement ne se développe en attique que précisément en un temps où les troisièmes personnes du pluriel telles que δεδείχαται sortent de l'usage, et l'on voit mal comment une forme de moyen en voie de disparition a pu transformer l'actif.

Le fait que, devant σ, les occlusives grecques avaient le caractère d'aspirées plutôt que de sourdes ordinaires, si bien que le ξ a été noté χσ et même *hσ* dialectalement, a pu contribuer en quelque mesure à l'extension de χ dans *δεδείχαται*, *δέδειχα*, mais ne suffit certainement pas à expliquer le type des parfaits aspirés.

Il faut découvrir un cas où un présent sans aspiration s'oppose à un parfait à aspirée. Or ce cas existe, et c'est celui des verbes en -*τω* dont la racine se termine par φ : *σκάπτω*, *ἔσκαψα*, *ἔσκαφα* (cf. *ἐσκάφην*); *κύπτω*, *ἔκυψα*, *κέκυφα* (cf. *κυφός*); *λάπτω*, *ἔλαψα*, *λέλαφα* (cf. *λαφύσσω*, arm. *laphem* «je lappe»); *θάπτω*, *ἔθαψα*, *τετάφαται*. Il n'y a pas à objecter que, ici, le π du présent est déterminé par la sourde non aspirée suivante, comme le χ de *δέδειχθε* par la sourde aspirée θ; car -*τω* n'est pas un suffixe ordinaire et ne se présente après aucune consonne autre que les labiales; l'opposition de π de *σκάπτω* et de φ de *ἔσκαφα* a donc une valeur significative, et le φ a pu sembler caractéristique du parfait; dès lors, il était naturel de faire : *βλάπτομαι*, *βεβλάφαται* et *βλάπτω*, *βέβλαφα*; *κλέπτω*, *κέκλοφα*; etc. Il n'est peut-être pas fortuit que le premier parfait aspiré actif qui soit attesté soit celui d'un verbe dont la racine se termine par une labiale : *πέπομφα* est le seul parfait aspiré qu'on lise déjà chez Hérodote et chez Thucydide. L'aspirée apparaît au moyen plus anciennement qu'à l'actif, pour cette raison que la consonne finale du thème était maintenue dans sa forme propre à une seule des personnes moyennes, la 3ᵉ du pluriel, type *τετάφαται*, tandis que l'actif gardait partout sa consonne phonétiquement : *λέλοιπα*, *λέλοιπας*, etc.

Le parfait aspiré s'est généralisé d'autant plus aisément que les verbes qui ont l'aoriste sigmatique ont aussi, pour la plupart, le présent en *-*ye*-, et par suite, ne distinguent pas au présent la sourde et la sourde aspirée : le *ττ* de *τάττω* peut indifféremment représenter *ky* ou *χy*; dans ces conditions, le parfait était le seul des thèmes verbaux où la consonne finale du thème conservât la forme qui lui était propre, et ainsi la fixation d'un type caractéristique du parfait ne rencontrait pas d'obstacle; le parfait moyen, où précisément la consonne du thème n'avait nulle part sa forme propre, a dû contribuer d'une manière décisive à ce résultat, et en effet, dans les parfaits anomaux des verbes anomaux, *ἐνήνοχα*, *ἀγήοχα*, malgré les aoristes *ἤνεγκα*, *ἤγαγον*, anomaux eux aussi, l'aspirée apparaît, simplement parce que la flexion de *ἦγμαι* et de *ἐνήνεγμαι* n'a aucune consonne propre.

XII. D'une innovation parallèle en attique et en lesbien.

Les mots en -*ης* du type *δυσμενής* avaient en grec commun

leur accusatif masculin en -εα; cette forme est conservée dans les documents les plus anciens de certains dialectes; ainsi à Lesbos, λαθικάδεα, εὐάνθεα, chez Alcée et Sapho; Διοκλέα à Delphes encore en 271 av. J.-C., ou bien elle se contracte normalement; ainsi, sur une inscription attique du ve siècle av. J.-C., Καλλικράτη. Mais, au temps où -ν est apparu comme la caractéristique normale de tout accusatif singulier masculin-féminin, il a été fait sur le nominatif -ης, d'après le modèle de λύκος, λύκον; νεᾱνίᾱς, νεᾱνίᾱν; πόλις, πόλιν; etc., un accusatif -ην, qu'on lit sur les inscriptions lesbiennes du ive siècle av. J.-C. (ἀδάκην chez Sapho ne peut que difficilement passer pour un accusatif de thème en -ες-), sur les inscriptions attiques de même époque, et qui se rencontre à Delphes à partir de 220-200 av. J.-C.; on trouve de même à Cypre ἀτελήν (à côté du pluriel neutre ἀτελῆα), en béotien Δαμοτέλειν, etc. Comme les conditions étaient les mêmes dans les divers dialectes, le résultat a été aussi le même dans tous, et il est inutile de supposer que la forme -ην ait passé d'un dialecte à l'autre par imitation; au cas même où l'imitation aurait joué un rôle, ç'aurait été tout au plus de fournir un point de départ : ce qui a déterminé l'extension de la nouvelle forme -ην sur tout le domaine hellénique, c'est qu'elle était conforme au plan général de la langue et beaucoup plus caractéristique que -εα ou -η.

Quoi qu'il en soit, l'indépendance du développement éclate dans une autre forme dont la création a été déterminée par l'existence de l'accusatif -ην. La flexion attique du ive siècle, nom. Δημοσθένης, acc. Δημοσθένην, était exactement identique à celle de πολίτης, πολίτην; νεᾱνίᾱς, νεᾱνίᾱν; dès lors, on pouvait former Δημοσθένου sur le modèle de πολίτου, νεᾱνίου, et, en effet, l'attique présente Δημοσθένου depuis 350 et surtout depuis 300 av. J.-C. En lesbien, le génitif de Θεογένης, Θεογένην, a été de même refait sur le type πολίτᾱς, πολίτᾱν; mais, comme ici le génitif était πολίτᾱ, on a eu le génitif Θεογένη (voir Hoffmann, *Griech. dial.*, II, p. 548). L'action analogique est exactement la même qu'en attique, mais le résultat en est tout autre par suite de la différence des conditions.

Dans l'étude intitulée *Die entstehung der κοινή* (*S. W. A. W.*, cxliii), M. Kretschmer a singulièrement méconnu l'action de ces causes communes qui aboutit dans les divers parlers d'une même langue à des résultats tantôt identiques et tantôt analogues, suivant les cas. Voulant montrer que la *κοινή* est le résultat d'un mélange de tous les principaux dialectes grecs, il croit le prouver en montrant que tel fait qui se rencontre à une certaine date dans un parler apparaît ensuite dans la *κοινή*; si, par exemple, les diphtongues sont réduites dans la *κοινή* à des voyelles simples,

c'est qu'on aurait partout emprunté à cet égard la prononciation des Béotiens, qui ont noté la simplification des diphtongues plus tôt que les autres Grecs : M. Kretschmer oublie seulement que la simplification des diphtongues est un phénomène très naturel, qui s'est produit spontanément dans toutes les langues indo-européennes et qui a pu et dû se reproduire *indépendamment* dans les divers parlers grecs, de même qu'il s'est produit dans l'Inde, dans l'Iran, chez les Slaves, les Latins, les Celtes, etc. Il serait aisé de montrer comment toutes les particularités de la *κοινή*, où M. Kretschmer reconnaît des traits béotiens, éoliens, doriens, etc., sont simplement le résultat du développement parallèle des dialectes grecs. Mais il y a eu un dialecte (en espèce, l'attique) — et sans doute un seul, — qui a été imité volontairement et systématiquement par tous les Hellènes.

Et c'est bien ce que l'on attend à priori. En effet, quand une population prend conscience de son unité et tend à se créer une langue commune, elle y parvient par le procédé suivant : dans chaque localité, on substitue progressivement, suivant des formules générales, aux formes du parler local, celles du dialecte dont les circonstances font un moyen de communication interdialectal. Par exemple, en français, on substitue le parisien *wa* à une forme patoise *we* dans *toi*, *foi*, *loi*, *roi*, etc. De même, à l'époque hellénique, on substituait l'attique *η* à *ᾱ* dans certains types de mots pour obtenir une forme commune : or l'attique est le seul dialecte qui ait servi de modèle dans les substitutions de ce genre. La *κοινή* n'est donc pas de l'attique modifié; c'est du grec dialectal atticisé; et il reste vrai que l'attique a eu dans la formation de la *κοινή* un rôle tout particulier.

On s'explique fort bien ainsi que tout l'attique n'ait pas passé dans la *κοινή* : tout ce qui était spécifiquement propre au parler attique n'a pu s'imposer au monde hellénique tout entier, ainsi que l'a très bien montré M. Thumb (*Griech. spr. im zeitalter des hellenismus*, p. 242 et suiv.). Et d'autre part, là où les parlers locaux avaient une forme plus caractéristique que celle de l'attique, ils l'ont gardée; ainsi l'aoriste dorien en *-ξα* des verbes en *-ζω* a subsisté jusqu'aujourd'hui à côté de l'aoriste en *-σα* et s'est même étendu hors de son domaine primitif : c'est que cette forme a plus de corps que *-σα* et que d'ailleurs elle s'adapte tout aussi bien que *-σα* à l'ensemble du système de la conjugaison attique. A quelques détails de ce genre près, la flexion de la *κοινή* repose sur celle de l'attique.

On voit qu'il intervient dans la constitution de la *κοινή* deux phénomènes d'espèces absolument différentes :

1° Un développement parallèle, qui a lieu à des dates diverses suivant les dialectes, mais qui aboutit partout spontanément à

des résultats de même ordre : la simplification des diphtongues, le passage à la prononciation spirante des occlusives prononcées avec faible pression des organes de fermeture (à savoir β, δ, γ et φ, θ, χ), la généralisation de -ν à l'accusatif singulier, etc.;

2° La substitution progressive aux formes locales de formes interdialectales empruntées en principe à l'attique. Cette substitution déterminait du reste des conditions nouvelles de développement, communes à tout le monde hellénique, et, par suite, des innovations ultérieures communes aussi à tout le domaine.

A. Meillet.

NOTES GRECQUES.

I. Sur une phrase d'Apollonius Dyscole.

La théorie des proclitiques est toute moderne et remonte, comme l'on sait, à G. Hermann. Les grammairiens anciens, si loquaces sur le sujet des enclitiques, ne disent pas un mot des proclitiques qu'ils rangent confusément dans la catégorie des oxytons. Göttling avait cru relever chez Aristarque une allusion à un traitement spécial des mots que la philologie moderne appelle proclitiques. Dans le vers d'Homère Z 289 :

ἔνθ' ἔσαν οἱ πέπλοι παμποίκιλοι, ἔργα γυναικῶν,

Aristarque voulait écrire *ἔνθ' ἔσάν οἱ* pour bien marquer qu'il s'agissait du datif *οἱ* enclitique et non pas du nominatif pluriel de l'article, procédé qu'Hérodien-Charax (I, 562, 10, Lentz; cf. *An.* de Bekker, III, p. 1157) qualifie d'étrange (*παραλόγως*). Or Göttling a fait remarquer (*Allgemeine Lehre vom Accent der griech. Sprache*, p. 400) que ce procédé étrange eût été parfaitement inutile, si en pareil cas le nominatif pluriel masculin de l'article avait été frappé de l'aigu, comme le dit le grammairien Charax : *ἄρθρον δὲ ὂν ὀξύνεται* (*An.* de Bekker, III, p. 1153, 37); la correction d'Aristarque impliquerait donc la reconnaissance de l'article *οἱ* proclitique. Malheureusement, la remarque de Göttling ne prouve rien. A supposer que les formes de l'article aient été accentuées, le nominatif pluriel *οἱ* dans le vers précédent devait changer son aigu en grave (*κοιμίζεται γὰρ ἡ ὀξεῖα ἐν τῇ συνεπείᾳ*, dit Hérodien, *ad Hom.*, Λ 51) et on sait, depuis les belles études de M. Wackernagel, que l'accent grave du grec équivaut à l'absence d'accent.

L'allusion aux proclitiques que Göttling demandait en vain à Aristarque semble fournie par Apollonius Dyscole. Dans son traité *Περὶ ἀντωνυμίας*, à propos de *ἔγωγε*, parlant de l'opposition des formes enclitiques et orthotoniques dans la flexion pronominale, il dit : *αἱ ἐγκλινόμεναι τῶν ἀντωνυμιῶν οὐδέποτε προοισταί εἰσι κατ' ἰδίαν, καθάπερ αἱ ὀρθοτονούμεναι, ἀλλ' ἀεὶ μετά τινος μέρους λόγου παρατίθενται «δός μοι, τίμησόν με», καθάπερ καὶ ἄλλα τινὰ μέρη λόγου, ὡς αἱ προθέσεις, οἱ σύνδεσμοι, τὰ ἄρθρα* (p. 62 B, éd. Bekker). Ce qui revient à dire que le rapport de *μοι* à *δός*,

de *μη* à *τίμησον* est comparable à celui qui unit les prépositions, les conjonctions, les articles au mot qui les accompagne. Or les prépositions, les conjonctions et les articles sont précisément les parties du discours à fournir en grec ce que la philologie moderne appelle des proclitiques, et d'autre part, les grammairiens anciens enseignent que ni les prépositions ni les articles ne peuvent fournir d'enclitiques; cf. Aelius Denys dans les *An.* de Bekker, III, 1157 : *ὀκτὼ δὲ ὄντων τῶν τοῦ λόγου μερῶν, τὰ ἐν οἷς ἐστὶν ἐγκλινόμενα εἰσὶ πέντε, ὀνόματα ῥήματα ἀντωνυμίαι ἐπιρρήματα σύνδεσμοι.* Τῶν *δὲ λοιπῶν τριῶν οὐδὲν ἐγκλίνεται, οὔτε μετοχὴ, οὔτε ἄρθρα, οὔτε προθέσεις.* C'est donc de la proclise qu'il est question dans la phrase d'Apollonius; pour discrète que soit l'allusion qu'elle renferme, elle méritait d'être signalée.

II. *ἴδου* IMPÉRATIF.

Les impératifs aoristes seconds moyens en *-ου* sont, chez les Attiques, périspomènes : λαβοῦ *πιθοῦ*. La règle est donnée par Hérodien (I, 464, Lentz) et confirmée par divers grammairiens : ainsi Choeroboscus (ap. Hérodien, II, 818, 38, Lentz); ainsi Théodose d'Alexandrie (*Canones*, *An.* de Bekker, III, p. 1030, 22); ainsi le scholiaste d'Aristophane, *Plut.*, 103 : *τὸ πιθοῦ περισπᾶται· ἔστι γὰρ δεύτερος ἀόριστος. . .· τούτους δὲ οἱ* Ἀττι*κοὶ περισπῶσι καὶ ἡ χρῆσις ἠκολούθησε τῇ διαλέκτῳ· ἡ γὰρ ἀναλογία βαρύνει, ὥς φησιν* Ἀπολλώνιος. La règle est généralement suivie dans les manuscrits; on la trouve violée dans quelques passages relevés par Chandler, *Greek Accentuation*, p. 221, et où peuvent être invoquées parfois des raisons spéciales (voir par exemple la note du scholiaste ad Aristoph., *Gren.*, 1248).

Mais Hérodien, *l. c.*, excepte de la règle *ἀφίκου* et *ἴδου* qu'il fait paroxytons. Sans parler d'*ἀφίκου*, qui doit être mis à part en sa qualité de mot composé, on peut trouver à l'accentuation *ἴδου* une raison spéciale. L'impératif *ἴδου* a été de bonne heure employé comme adverbe avec le sens de « voici », dans des phrases telles que :

Soph., *Trach.*, 1079 : *ἰδοὺ θεᾶσθε πάντες ἄθλιον δέμας*,

et, comme un bon nombre d'adverbes, il est devenu proclitique. C'est ce que les grammairiens anciens expriment en disant qu'il est devenu oxyton (Hérodien, I, 494, 20, Lentz; Schol. Denys de Thrace, éd. Hilgard, p. 66, 18 et 431, 31). Eustathe (ad Iliadem, p. 752), qui fait de l'impératif *ἰδοῦ* un périspomène, dit formellement : . . . *τὸ ἰδοῦ ῥῆμα. . . μεταπεσὸν εἰς ἐπίρρημα ἐξέπεσε καὶ τοῦ περισπᾶσθαι.* Il se créa donc une opposition au point de vue de l'accent entre l'impératif orthotonique et l'adverbe proclitique : mais cette opposition était à la fois plus complète et

plus conforme à l'usage ordinaire des proclitiques dissyllabiques (cf. ἄλλα ἀλλά, ἔπειτα ἐπεί, πέρι περί, etc.), si l'impératif ἴδου était paroxyton. De là l'usage d'accentuer ἴδου malgré λαβοῦ πιθοῦ τραποῦ.

III. ἠέ.., ἦε...

En sanskrit, lorsque deux propositions paratactiques renferment un même terme corrélatif, le verbe de la première est régulièrement orthotonique, et celui de la seconde, enclitique. Cela se produit par exemple quand deux propositions renferment, chacune, un mot tel que *eka-*, *anya-*, *ardha-*, etc. (Whitney, *K.S. B.*, I, 201). Ainsi : *Ṛ. V.*, II, 40, 5 :

víçvāny anyó bhúvanā jajána
víçvam anyó abhicákṣāṇa eti

L'un a créé tous les êtres, l'autre marche en surveillant tout.

ou mieux encore une particule telle que *ca* ou *vā*; ainsi : *Ṛ. V.*, I, 35, 11 :

tébhir no adyá pathíbhiḥ sugébhī
rákṣā *ca no ádhi ca* brūhi *deva*

Aujourd'hui, sur ces chemins accessibles, protège-nous et bénis-nous. ô dieu.

Ṛ. V., VII, 16, 11 :

úd vā siñcádhvam *úpa vā* pṛṇadhvam

Tantôt videz [votre urne], tantôt remplissez-la.

Ṛ. V., VII, 104, 9 :

yé pākaçaṃsáṃ viháranta évair
yé vā bhadrám dūṣáyanti svadhábhiḥ
áhaye vā tán pradádātu *sóma*
á vā dadhātu *nírṛter upásthe*

Ceux qui ont l'habitude de tourmenter l'homme sincère, ceux que leur nature porte à faire du mal à l'homme vertueux, que ceux-là Soma les livre à Ahi ou bien qu'il les plonge dans le sein de la perdition.

L'orthotonie du verbe est en sanskrit la marque de la subordination. On peut donc exprimer le fait en question en disant que la première des propositions corrélatives est subordonnée et que la seconde est principale. En d'autres termes, pour mieux marquer l'opposition de deux propositions corrélatives, le sanskrit fait ressortir la seconde en subordonnant la première.

Cet usage devait être indo-européen, à en juger par le grec. On ne peut évidemment s'attendre à retrouver en grec la même

règle qu'en sanskrit. Le grec a perdu l'opposition significative des formes orthotoniques et enclitiques du verbe, et rien dans sa flexion verbale (sauf peut-être l'accentuation de la 2e personne φῄς, cf. Wackernagel, *K. Z.*, XXIII, 461) ne rappelle l'usage ancien qui maintenait l'orthotonie dans les propositions subordonnées. Mais un curieux fait d'accentuation prouve l'existence en grec de la tendance, manifeste en sanskrit, à mettre en valeur la seconde de deux propositions corrélatives.

La particule disjonctive -ϝε (cf. skr. *vā*, lat. *-ue*, Havet, *Mélanges Renier*, p. 369) ne s'emploie plus en grec, dès la période la plus ancienne, que précédée de la particule ἤ qui signifie «certes»; ainsi que toutes les conjonctions coordonnantes en grec, ἤϝε est devenue proclitique et s'est accentuée ἠϝέ exactement comme ἠμέν, ἠδέ qui contiennent la même particule ἤ suivie des enclitiques μεν, δε. Quand le digamma intervocalique est tombé, ἠϝέ est devenue ἠέ, puis, l'ε final étant sujet à disparaître par suite d'élision dans le corps de la phrase, la particule se réduisit bientôt dans l'usage à un simple ἤ, si bien que l'on eut à la fois une particule ἤ affirmative ou interrogative et une particule ἤ disjonctive. Toutefois ce n'est pas du premier coup ni d'une façon générale que l'ancienne particule ἦε est devenue proclitique; et dans la langue d'Homère il y a un cas particulier où elle conserve l'orthotonie : c'est dans le second membre d'une alternative. Ainsi :

A 190 : *ἤ ὅ γε φάσγανον ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ*
τοὺς μὲν ἀναστήσειεν, ὁ δ' Ἀτρείδην ἐναρίζοι,
ἦε χόλον παύσειεν ἐρητύσειέ τε θυμόν.
κ 52 : *ἠὲ πεσὼν ἐκ νηὸς ἀποφθίμην ἐνὶ πόντῳ,*
ἦ ἀκέων τλαίην καὶ ἔτι ζωοῖσι μετείην.

Cela nous reporte à un moment où l'on prononçait ἠϝ' ὅγε..., ἦϝ' ἀκέων... Mais la chute du digamma et la disparition de l'ε devant voyelle initiale amenèrent l'emploi de ἤ, ἤ devant consonne :

α 175 : *ἠὲ νέον μεθέπεις ἦ καὶ πατρώϊός ἐσσι.*
γ 214 : *εἰπέ μοι ἠὲ ἑκὼν ὑποδάμνασαι ἦ σέ γε λαοί.*

Tous les exemples précédents sont fournis tels que ci-dessus par les manuscrits et confirmés par les grammairiens (voir, par exemple, Hérodien, ad A 190; E 672; K 504; α 175; γ 214; κ 52). Mais sur beaucoup d'autres il y a hésitation. C'est que les grammairiens d'Alexandrie, qui n'avaient plus l'opposition de ἠέ..., ἦε... dans leur langue, n'ont rien compris à ce que la tradition homérique leur fournissait, et ceux d'entre eux

qu'une manie de raisonnement poussait à tout expliquer par la logique ont établi une règle des plus compliquées, évidemment fort éloignée de l'usage primitif. Dans le traité d'Apollonius Dyscole sur les conjonctions (*An.* Bekker. II, 479 et suiv. = Uhlig-Schneider, I, p. 214 et suiv.), on trouve de subtiles minuties sur la distinction de la particule ἤ en disjonctive (*διαζευκτικόν*), pseudo-disjonctive (*παραδιαζευκτικόν*), explicative (*διασαφητικόν*) et dubitative (*διαπορητικόν*). Hérodien a reproduit et aggravé les subtilités de son père. La langue de son temps lui fournissait une particule ἤ disjonctive (avec toutes les nuances indiquées ci-dessus) et une particule ἦ affirmative ou interrogative : il limite dès lors l'alternance ἠέ..., ἦε..., dans la langue d'Homère, aux cas où il y a à la fois suivant lui interrogation et disjonction, et il l'exclut, par suite, d'un grand nombre de passages où elle devrait figurer. Il écrit, par exemple :

O 502 : *Αἰδώς, Ἀργεῖοι· νῦν ἄρκιον ἢ ἀπολέσθαι*
ἠὲ σαωθῆναι καὶ ἀπώσασθαι κακὰ νηῶν.

parce qu'il s'agit d'une simple disjonction;

Ξ 107 : *νῦν δ' εἴη, ὃς τῆσδέ γ' ἀμείνονα μῆτιν ἐνίσποι,*
ἢ νέος, ἠὲ παλαιός.
ε 484 : *ὅσσον τ' ἠὲ δύω ἠὲ τρεῖς ἄνδρας ἔρυσθαι.*

parce que ces phrases sont pseudo-disjonctives;

λ 120 : *κτείνῃς ἠὲ δόλῳ ἢ ἀμφαδὸν ὀξέϊ χαλκῷ.*

parce que ἤ ne marque pas le doute (*οὐ διστάζει, ἀλλ' ὁ ἢ ἀντὶ τοῦ καί*).

Mais il oppose ἤ à ἦ dans le vers :

λ 172 : *ἢ δολιχὴ νοῦσος ἦ Ἄρτεμις ἰοχέαιρα*
οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποιχομένη κατέπεφνεν;

parce qu'il y a à la fois interrogation, doute et disjonction (*ἐρώτησις καὶ ἀπορία μετὰ διαζεύξεως*).

Inversement, lorsque la particule est seulement interrogative, il la fait périspomène dans les deux propositions (*ὅτε δὴ μόνως ἐρωτηματικός ἐστιν ὁ ἢ χωρὶς διαζεύξεως, κἂν ἅπαξ κἂν πολλάκις παραληφθῇ, περισπᾶται, μὴ οὔσης τῆς ἐρωτήσεως ἐν διαζεύξει*), et il donne comme exemple le vers :

Π 12 : *ἦέ τι Μυρμιδόνεσσι πιφαύσκεαι ἦ ἐμοὶ αὐτῷ;*

ce qui est tout à fait déraisonnable, car jamais, chez Homère, ἦε

n'est purement interrogatif, la seule présence de -ε (= ϝε) impliquant l'idée d'une disjonction[1].

Il n'y a pas lieu d'insister davantage sur les théories d'Hérodien et d'admettre les restrictions logiques qu'il apporte au fait en question : ses règles ont évidemment été fabriquées après coup et ne correspondent pas à l'usage homérique. Le mieux serait donc d'accentuer toujours, chez Homère, ἠέ..., ἦε..., quelle que soit la nuance de sens, aussi bien dans ἠὲ δόλῳ ἢ ἀμφαδὸν, que dans ἠὲ... Μυρμιδόνεσσι... ἢ ἐμοὶ αὐτῷ. Quoi qu'il en soit, l'enseignement des grammairiens, si imparfait et inexact qu'on le juge, nous fournit la preuve d'un usage des plus curieux, tout à fait comparable à celui que l'on rencontre en sanskrit. Dans les deux langues se manifeste une tendance analogue à mettre en relief la seconde de deux propositions corrélatives : le sanskrit subordonne la première à la seconde, le grec les coordonne toutes les deux, mais oppose l'une à l'autre au moyen d'une nuance subtile d'accentuation.

Postérieurement, en grec, la particule disjonctive a disparu dans le premier membre, et postérieurement encore, dans le second, elle est devenue proclitique, comme toutes les particules de ce genre, l'orthotonie n'étant justifiée que par opposition à la proclitique précédente. Déjà, chez Homère, on trouve :

A 117 : βούλομ' ἐγὼ λαὸν σόον ἔμμεναι ἢ ἀπολέσθαι.
δ 371 : νήπιόν εἰς, ὦ ξεῖνε, λίην τόσον ἠδὲ χαλίφρων,
ἠὲ ἑκὼν μεθιεῖς καὶ τέρπεαι ἄλγεα πάσχων;

Dans les deux cas, Hérodien écrit ἤ et ἠέ, mais pour des raisons théoriques spéciales (I, 517, et II, 140), qui ne préjugent en rien l'accentuation véritable. Le premier passage lui paraît fournir un exemple de ἤ explicatif (διασαφητικόν)[2]; le second, de ἤ disjonctif. Il est possible qu'à l'époque d'Homère on ait encore prononcé ἦ et ἦε.

La particule -ϝε est la seule pour laquelle l'opposition primi-

[1] Cet exemple peut servir à montrer sous quelles réserves on doit utiliser le témoignage des grammairiens anciens au sujet de la langue d'Homère; quand les faits dont ils parlent subsistaient encore dans leur propre langue, on peut ajouter foi à leur enseignement, mais quand il s'agissait de faits anciens pour lesquels les éléments d'appréciation leur faisaient défaut, ils ont inventé des règles formelles qui doivent être à priori suspectées. Ce fut du moins le cas des plus intelligents d'entre eux, les Aristarque, les Apollonius, les Hérodien; le témoignage d'un Tyrannion, étroitement traditionnaliste, est souvent plus précieux pour nous (cf. le cas de πεφυών, où Tyrannion a raison contre Aristarque, ad Π 827, Lentz, II, 103, 39, et ci-dessous le cas de σωκός).

[2] L'*Etymologicum Magnum* (p. 415) explique ainsi le terme de διασαφητικόν : ἔθος δὲ τοῖς διασαφητικοῖς συνδέσμοις δύο πραγμάτων τοῦ μὲν ἑνὸς ποιεῖσθαι αἵρεσιν, τοῦ δὲ ἑτέρου ἀποβολήν, et Apollonius Dyscole (An. de Bekker, II, 488 = Schneider, p. 221) donne comme exemple πλουτεῖν βούλομαι ἢ πένεσθαι.

tive attestée en sanskrit soit encore sensible en grec. Mais la tendance originelle à distinguer les deux membres d'une phrase corrélative explique jusqu'à un certain point l'histoire de la particule *τε*. Primitivement, comme l'enseigne la comparaison du sanskrit, on reliait en grec deux propositions l'une à l'autre en plaçant en tête de chacune (après le premier mot toutefois) la particule corrélative *τε*. C'est l'état que font connaître encore nombre de passages d'Homère :

Γ 35 : *ἄψ τ' ἀνεχώρησεν, ὦχρός τέ μιν εἷλε παρειάς.*
E 359 : *φίλε κασίγνητε, κόμισαί τέ με δός τέ μοι ἵππους.*

Mais de bonne heure, en grec, on obéit à la nécessité de faire ressortir la seconde (ou la dernière) proposition en remplaçant le dernier *τε* par *καί* :

E 878 : *σοί τ' ἐπιπείθονται καὶ δεδμήμεσθα ἕκαστος.*
A 339 : *πρός τε θεῶν μακάρων πρός τε θνητῶν ἀνθρώπων*
καὶ πρὸς τοῦ βασιλῆος ἀπηνέος.
η 70 : *ἔκ τε φίλων παίδων ἔκ τ' αὐτοῦ Ἀλκινόοιο*
καὶ λαῶν οἵ μίν ῥα θεὸν ὣς εἰσορόωντες...

A l'opposition primitive *τε...*, *τε...* succéda ainsi une opposition *τε...*, *καί...*[1]. C'est toujours la dernière proposition qu'il s'agit de faire ressortir.

IV. A propos de *σωκός*.

Le vers 72 du chant Υ de l'*Iliade* est ainsi conçu :

Λητοῖ δ' ἀντέστη σωκὸς ἐριούνιος Ἑρμῆς.

et l'un des scholiastes du *Venetus* glose *σωκός* par *ἰσχυρός*. Hérodien (I, 147, 18, Lentz) accentuait *σῶκος* et considérait le mot comme un surnom du dieu Hermès, *ἴδιον τοῦ Ἑρμοῦ ὥσπερ καὶ τοῦ Ἀπόλλωνος βαρυνόμενον τὸ Φοῖβος*; la même accentuation était enseignée par d'autres grammairiens qui faisaient de *σῶκος* un parent de *σῴζω* et supposaient une contraction (soit **σαοικος*, *σῷκος*), contrairement à la tradition, comme le remarque Hérodien, puisque celle-ci ne fournit pas l'*ι* souscrit. Mais le grammairien Tyrannion demande expressément *σωκός* et oppose ainsi l'adjectif *σωκός* au nom propre *Σῶκος* attesté ailleurs dans l'*Iliade*, Λ 427, 428, 440, 450, 456, comme s'opposent les adjectifs *γλαυκός*, *λευκός*, *σιμός*, etc., aux noms propres *Γλαῦκος*,

[1] Dans quatre passages seulement des poèmes homériques, à une énumération gouvernée par *τε...*, *καί...*, est ajouté un nouveau terme introduit par *τε* : Ω 36, β 117, ε 272, λ 67.

Λεῦκος, *Σῖμος*, etc. Sur cette question il semble bien que Tyrannion ait raison contre Hérodien. Tout d'abord, nulle part ailleurs dans la littérature grecque, le mot *σωκός* ne se trouve appliqué à Hermès[1]. Dans les passages précités du chant Λ il sert de nom propre à un jeune héros troyen, fils d'Hippasos, qui lutte contre Ulysse et le blesse. Mais il y a plus : dans le vers Υ 72 l'attribution de deux épithètes à Ἑρμῆς, sans qu'aucune particule les relie, peut passer pour incorrecte. Le texte est irréprochable, au contraire, si l'on fait de *σωκός* un adjectif, servant à déterminer le verbe *ἀντέστη*. L'emploi de l'adjectif comme prédicat dans la langue homérique est trop fréquent pour qu'il soit nécessaire d'insister; le fait se produit non seulement avec des adjectifs marquant le temps, comme

Α 424 : *χθιζὸς ἔϐη κατὰ δαῖτα*

ou

ξ 344 : *ἑσπέριοι δ' Ἰθάκης εὐδειέλου Ϝέργ' ἀφίκοντο*,

mais encore avec des adjectifs exprimant la manière, comme

ξ 406 : *πρόφρων κεν δὴ ἔπειτα Δία Κρονίωνα λιτοίμην*

ou

Β 148 : *λαϐρὸς ἐπαιγίζων*.

On traduira donc le vers 72 du chant Υ :

A Latone s'opposa fermement le bienfaisant Hermès.

Au point de vue de sa formation, le mot *σωκός* est un adjectif en *-ο-* à vocalisme ō long, comme *κωφ-ός* ou *ὠμ-ός*. On ne lui a encore trouvé aucune étymologie satisfaisante. Curtius (*Grundzüge*, p. 378) le rattachait à *σάος* et à *σώζω*, suivant les grammairiens anciens. M. Prellwitz le rapproche du skr. *távīti* «il est fort», ce qui est satisfaisant pour le sens, mais suspect au point de vue du vocalisme. Le même rapprochement est donné par M. Hirt, *Ablaut* § 401, p. 103. Il vaut peut-être mieux voir dans *σωκ-ός* «ferme» et dans *σηκ-ός* «endroit fermé» le degré allongé de la racine **twĕk-* attestée dans le sanskrit *tvanakti* «il presse» (mot de glossaire). La racine **twĕk-* présente une nasale flottante et prend la forme **twenk-* dans vha. *dwingan* «opprimer», *dwang* «oppression», lit. *tvankùs* «lourd (en parlant du temps)». Le

[1] Il n'y a évidemment rien à conclure de l'interprétation de J. Tzetzès (Allégories au chant Υ de l'*Odyssée*, v. 258 et suiv.) :

Σῶκον καὶ Ἐριούνην δὲ, πνεῦμα πυρῶδες λέγει,
ὡς σωστικὸν λυσιτελὲς, καὶ διεκτρέφον πάντα·
τοῖς ψυχικοῖς ἑτέρως δὲ· τοῖς πρακτικοῖς ἀλλοίως.

degré réduit **twṇk-* apparaît en grec dans *σάττω* (de **σάκ-yω*) et dans le verbal *σακτός* «bourré, pressé». L'extension à d'autres formations de la nasale d'un ancien présent infixé devenu présent thématique est un fait assez fréquent, particulièrement en letto-slave (cf. Brugmann, *Grdr.*, II, 1002 et suiv., 1167). Le latin offre une extension toute semblable dans *iunxī*, *coniunx* à côté de *iungō*, *corrumptor* (Plaute, *Trinum.*, 240 A) à côté de *corrumpō*. D'une langue à l'autre, on peut citer :

Rac. signifiant «briser, partager» : skr. *bhájati*, *bhágaḥ*, vsl. *bogŭ*; nasale infixée dans skr. *bhanákti* (d'où le parf. *babhañja*), virl. *comboing* (Wb., 4 d 15), et ensuite extension de la nasale dans skr. *bhaṅgaḥ*, lit. *bangà*, etc.; degré allongé peut-être dans skr. *bhāgáḥ*, *bhājanam*; degré réduit dans gr. *φαγεῖν*, *-φάγος*.

Rac. signif. «mordre» : skr. *dáçati*, got. *tahjan*; nasale infixée indirectement attestée par le parfait *dadaṃçuḥ*, d'où un présent hystérogène *daṃçati* et extension de la nasale dans skr. *dáṃçaḥ*, *dáṃçman-*, ags. *tange*, vha. *zanga*; degré allongé dans gr. *δήξομαι*, *δῆγμα*; degré réduit dans gr. *δακεῖν*.

Rac. signif. «rassembler» et «rassembler (ses forces)» d'où «s'élancer» : skr. *tákti*, *takati*, lit. *tekù*, vsl. *teką*, virl. *techim*; nasale infixée dans *tanákti*, lit. *tenkù*, got. *ga-þeihan*, virl. *co-técim* (part. pass. *coiteicthe*, Ml. 44 a 10), et extension de la nasale dans lit. *tánkus*; degré réduit dans gr. *τάττω* (de **τακ-yω*), *τακτός*, *τάξις*, etc.

Rac. signif. «saisir» : skr. *sájati*, lit. *segù*; nasale infixée dans vsl. *-sęgą* et extension de la nasale dans skr. *saṅgaḥ*.

A ces racines il faut peut-être joindre celle qui apparaît sans nasale dans le lituanien *sèkti* «baisser (en parlant de l'eau)» et avec nasale dans le lituanien *senkù*, le vieux slave *isęknąti* et *isąčiti* (toutefois voir J. Schmidt, *Sonantentheorie*, p. 62).

J. Vendryes.

MÉLANGES ÉTYMOLOGIQUES.

'Adĕg.

Le nom de l'âne ዐድግ *'adĕg*, pl. አዕዱግ *a'ĕdug*, est particulier à l'éthiopien; les autres langues sœurs ont un terme différent avec des vocalisations variées: héb. חֲמוֹר, aram. חֲמָרָא, ar. حمار, assyrien *imêru*. Il faut probablement le rattacher au radical sémitique עקד *'aqd*, אגד *agd* « lier, attacher, sangler ». L'âne est la bête de somme par excellence en Abyssinie, et il est rarement débarrassé de son bât et des sangles qui l'attachent au dos. En hongrois et en roumain, c'est le bât qui fournit le mot pour « âne », *szamar*, *samarŭ* du turc, *semer* سمر « bât d'âne », qui est lui-même d'origine latine. La métathèse *'adĕg* pour *'agĕd* est d'autant moins étonnante que les dialectes néo-sémitiques emploient aussi les formes הרק, ארק dans le même sens de « attacher, lier, accrocher », etc.

La désinence de l'infinitif hongrois ni.

En hongrois, l'infinitif est marqué par la désinence *ni*, qui reste immuable, quelle que soit la voyelle thématique de la racine verbale à laquelle il se joint. A ce propos, le magyar est absolument isolé dans toute la famille linguistique à laquelle il appartient. L'étrangeté grandit encore devant l'impossibilité d'expliquer la dite désinence par le hongrois lui-même. Peut-être la difficulté n'est-elle due qu'à un phénomène d'atténuation phonétique du genre de celui que nous avons supposé plus haut pour le turc *qarn*, qui aurait été primitivement *qarm*. La forme moderne *ni* serait ainsi la transformation d'un ancien *mi*, et dès lors il pourrait être identique à l'infinitif turc *maq*, *mek*, dont le *k* final est un suffixe de dérivation fréquent et commun aux noms et aux verbes. Cette conjecture sera considérablement appuyée par les considérations du paragraphe suivant, qui s'occupe du fonds même de cette particule.

Le suffixe du verbe négatif turc MA, ME = *hongrois* MI « quoi ».

Cette équation paraîtra au premier aspect des plus étranges; j'espère cependant que l'association des idées que j'admets est conforme à l'expérience de la philologie comparée. Mais exposons d'abord les termes du problème. En turc, l'action négative est exprimée par le suffixe *ma, me; baq* « regarde », *ol* « sois », *ver* « donne », *ye* « mange », font au négatif: *baqma* « ne regarde pas »,

olma «ne sois pas», *verme* «ne donne pas», *yeme* «ne mange pas». Mais voici un fait qui semble embrouiller toutes les notions de la logique. Ces mêmes expressions : *baqma*, *olma*, *verme*, *jeme*, s'emploient couramment en même temps en qualité de noms d'action positifs et signifient respectivement : action de regarder, action d'être, action de donner et action de manger. Très nombreux sont aussi les noms communs qui sont formés par le suffixe de dérivation *ma*, *me* : *basma* «imprimerie», *qavurma* «viande frite», *beslenme* «nourrisson», *gičme* «un objet composé de pièces qui s'intercalent les unes dans les autres», etc. De tout cela il appert indubitablement que la syllabe *ma*, *me*, contient en elle-même l'idée d'une notion positive, et l'on se demande comment elle a pu devenir dans les verbes l'indice de la notion diamétralement opposée, celle de la négation absolue. Admettre l'ingérence d'un simple caprice dans une formation aussi importante ne serait autre chose que l'aveu déguisé de l'impossibilité de résoudre l'énigme, et, qui pis est, l'arrêt résigné d'en chercher jamais la clef. Heureusement, le pronom interrogatif hongrois *mi* «quoi» vient très à propos projeter un trait de lumière sur ces ténèbres épaisses. Toutefois, pour bien apprécier la valeur du secours que ce rapprochement nous prête, malgré l'apparence peu saillante qu'il revêt, il est nécessaire de recourir à une considération générale, dont l'exactitude est garantie par des phénomènes analogues observés dans d'autres familles linguistiques. Bornons-nous à rappeler l'état de la particule sémitique *ma* «quoi», dont la ressemblance matérielle au magyar *mi* est purement fortuite et par conséquent insignifiante. C'est le rôle logique de cette particule qui nous intéresse exclusivement, car la logique est le bien commun des êtres parlants. Or la particule précitée *ma* «quoi» passe par trois stages différents : affirmatif, interrogatif, négatif. Par sa nature intrinsèque, *ma* est un pronom indéfini au sens de «quoi que ce soit, toute chose». On l'emploie tantôt isolément, comme dans *wîhî ma* (וִיהִי מָה) «qu'il arrive quoi que ce soit», tantôt en guise de préfixe de formation, comme dans *miqdâš* (מִקְדָּשׁ) «sanctuaire», *mĕdabbêr* (מְדַבֵּר) «parlant, parleur», mot à mot : ce qui est saint (קדש), ce qui parle (דבר). Puis, comme cela arrive dans d'autres langues, *ma* prend la nuance interrogative de «quoi, qu'est-ce ?» : *ma hû* (מה הוא) «qu'est cela?», *mâ âmar* (מה אמר) «qu'a-t-il dit ?». Enfin, et c'est là un développement spécial, *ma* tourne à la négation, notion qui est proprement le doute renforcé. En hébreu et en araméen, *lâ-mâ*, *le-mâ* «pourquoi ?» signifie aussi «pour que... ne», et, en arabe, *mâ* (ما) est employé dans le triple sens de «quoi, quelque chose», de «quoi? qu'est ce?» et de «ne, non». Le pas-

sage du turc *ma*, *me* de l'affirmation à la négation, quand on suppose qu'il s'employait jadis à l'état isolé dans le sens du hongrois *mi*, qui conserve encore aujourd'hui les deux notions préliminaires de «quoi, chose» et de «quoi?» interrogatif, cessera d'étonner et se réduira à un phénomène linguistique dûment constaté par ailleurs. Grâce à cette explication, on sera à même de voir clair en ce qui concerne la particule turque *mi*, qui marque l'interrogation, comme dans *bu mi* «est-ce celui-ci?», *gelirmi gelmezmi* «vient-il (ou) ne vient-il pas?». Ce monosyllabe, qui a résisté jusqu'à présent à toute tentative d'explication, est en réalité le second état du *mi* hongrois, et sa transition en négation sous la forme de *ma*, *me* devient des plus naturelles.

J. Halévy.

LA LANGUE DES ENFANTS DE KASTELLORIZO

(TURQUIE D'ASIE).

La langue des enfants de Kastellorizo se compose d'un petit nombre de mots, la plupart monosyllabiques, dont la consonne initiale est généralement appuyée.

Ex. : *ββά* = *vvą* «chien», *ννί* = *nnį* «petit enfant», *ππό* = *ppǫ* «vêtement», *φφού* = *ffoų* «pâtée», etc.

Lorsque les enfants avancent en âge, les personnes qui leur parlent emploient alors des formes dissyllabiques, qui ne sont, le plus souvent, que ces monosyllabes répétés, mais dont la consonne initiale n'est pas appuyée.

Ex. : *βαββά* = *vavvą* «chien», *νιννί* = *ninnį* «petit enfant», *ποππό* = *poppǫ* «vêtement», *φουφφού* = *fouffoų* «pâtée», etc.

Parfois aussi, dans ces formes dissyllabiques, les deux syllabes sont de nature différente.

Ex. : *κουλλού* = *koulloų* «gimblette», *μισσί* = *missį* «fleur», *πισσά* = *pissą* «pisser».

Dans ce cas, le monosyllabe correspondant, lorsqu'il existe, n'est autre que la dernière syllabe du mot.

Ex. : *λλού* = *lloų* «gimblette», *σσί* = *ssį* «fleur», *σσά* = *ssą* «pisser».

A

1. *ἆα-ά* = *ąaą* (se prononce presque du nez) «sommeil, dormir». Ἀ *κάμῃ τὸ μωρό μου ἆα-ά* «mon bébé va dormir». Désigne aussi «le berceau, le lit, l'oreiller, le couchage de l'enfant».

2. *ἄγου* = *ağou* (le *ğ*, dans ce mot, se prononce très durement), terme de caresse employé en parlant aux enfants. *Ἄγου το τὸ μωρό μου* = *χαρῶ το τὸ μωρό μου* «petit enfant chéri».

3. *ἄμμου* et *ἄμ* = *ammou* et *am* «manger». *Ἀ κάμη θέλει ἄμμου* «il va manger». *Κάμε ἄμμου* «mange». *Ἄμμου τσί* «mange de la viande ou du poisson». On dit aussi *μάμμου* = *mammou*.

4. *ἄχα* = *aĉa* (le *ĉ*, dans ce mot, se prononce du nez) «battre, frapper, être frappé». *Κάμε τον ἄχα* «bats-le». *Ἔκαέ με ἄχα* «il m'a battu».

B

5. *βαββά* et *ββά* = *vavva* et *vva* «chien».

Γ

6. *γιάκκα* = *yakka* «mordre». *Κάμνει γιάκκα* «il mord». *Ἔκαέ με γιάκκα* «il m'a mordu».

K

7. *κακά* et *κά* = *kaka* et *ka* «feu, brûler». *Τὸ φφοὺ κάμνει κά* «le manger brûle». *Ἔκαμέν το τὸ μωρό μου κακά* «il a brûlé mon enfant».

8. *κακκά* et *κκά* = *kakka* et *kka* «caca, faire caca». *Ἀ κάμη θελει κκά* «il veut faire caca». *Κακκά 'ναι* «c'est du caca». Désigne aussi les mauvaises choses en général. *Κακκά 'ναι* «c'est mauvais, c'est inutile». *Κακκὰ τατά* «l'amie est méchante». *Κακκὰ νιννί* «l'enfant est méchant».

9. *κάκκου* = *kakkou* «briser, être brisé». *Καέ μέ το κάκκου* «brise-moi cela». *Ἔτνην κάκκου* «il s'est brisé».

10. *κκάλα* = *kkala* «fruit». *Ἄρτη πapàs, ἀ τὸ φέρη κκάλα* «son papa viendra et lui apportera des fruits». *Κκάλα σέλει* «il veut des fruits».

11. *κοκό* et *κό* = *koko* et *ko* «œuf».

12. *κουλλού* et *λλού* = *koullou* et *llou* «gimblette». *Ἀ τὸ κάμη μαμμά του κουλλού* «sa mère va lui faire une gimblette». Grec moderne *κουλλούρι*.

13. *κουννού* et *ννού* = *kounnou* et *nnou* «le membre». De *κουνῶ*?

Λ

14. *λιλλί* et *λλί* = *lilli* et *lli* «argent, monnaie».

15. *λλού* = *llou*; voir *κουλλού*.

M

16. *μαμμά* et *μμά* = *mamma* et *mma*. 1° «pain». *Κάμε τὸ μαμμά σου ἄμμου* «mange ton pain». 2° «mère». *Ἀ κάμη μαμμά του φφού* «sa mère va faire à manger». *Πολλὰ μαμμά, πολλὰ κακκά* (proverbe).

17. *μάμμου*, voir *ἄμμου*.

18. *μάμπρ* et *μάμπρου* = *ma*^{b}*r* et *ma*^{b}*ru* (*r* bilabial) «jeter, tomber». *Κάμε το μάμπρ* «jette-le». *Καλὰ καλὰ νὰ μὴν κάμῃς μάμπρου* «prends garde de ne pas tomber».

19. *μμά*=*mmạ* (se prononce en contractant et en pressant fortement les lèvres) «baiser, embrasser». *Κάε με μμά* «embrasse-moi».

20. *μεμμέ* et *μμέ*=*memmẹ* et *mmẹ* «bouc, chèvre, tout animal qui est dans les champs, champ». *Ἀ πάμε στὰ μμέ* «nous irons dans la campagne (où nous verrons des ânes, des bœufs, des moutons, etc.)». Onomatopée.

21. *μιμμί* et *μμί*=*mimmị* et *mmị* «plaie, douleur». *Ποῦναι, μωρό μου, τὸ μιμμί σου* «où est ton bobo, mon enfant?». *Ἔσει μμὶ τὸ μωρό μου* «mon enfant a bobo».

22. *μισσί* et *σσί*=*missị* et *ssị* «fleur, action de sentir une odeur». *Κάμε το μισσί* «sens-le». Le mot *μὶs* est employé comme interjection à Kastellorizo pour désigner une bonne odeur.

23. *μπούρρου*=*boụrrou* «pet, péter».

24. *μπρ* = *r*^{b} (*r* bilabial); on dit aussi *rr*$^{b\,bou}$ «eau, rivage». *Νά, μωρό μου, μπρ* «tiens, de l'eau, mon enfant». *Ἀ πάμε στὰ μπρ* «nous irons sur le rivage». *Λείπει παπάs του στὰ μπρ* «son papa est parti en bateau». Onomatopée.

N

25. *ναννά* et *ννά*=*nannạ* et *nnạ* «marraine». Grec moderne *νοννά*.

26. *νάννι* = *nạnni* «dormir». *Κάμε νάννι* «fais dodo».

27. *νιανιά* et *νιά*=*ṇaṇạ* et *ṇạ* «sucre, miel, mets doux, sein de la nourrice».

28. *νιάϊ*=*ṇai* «cochon».

29. *νιά*=*ṇạ* «tous les mets à pépins ou à noyaux, pois chiches, raisins de Corinthe». *Κουνιά*.

30. *νιννί* et *ννί*=*ninnị* et *nnị* «bébé».

31. *ννού*; voir *κουννού*.

32. *ντά*=*dạ*; cri qu'on pousse quand on voit tout à coup un enfant.

O

33. *ὄπ* et *ὄππα*=*ọp* et *ọppa* «se lever». *Κάμε ὄππα* «lève-toi».

Π

34. *πά* = *pạ* «tomber». *Ἀ μὴν κάμῃς πά* «ne tombe pas».

35. *πάπα πάπα*=*pạpa pạpa* «froid, avoir froid». *Πάπα πάπα 'ναιν* «il fait froid».

36. *παπάs* et *πάs*=*papạs* et *pạs* «père».

Δὸς τα τὰ καλά σου,
νάρτῃ τσ' ὁ παπάς σου.

On dit ces deux vers quand les enfants commencent à battre des mains.

37. *πάππα* = *pappa* «cacher, partir». *Κάμε το πάππα* «cache-le». *Πάππα μμά* «maman est partie».

38. *πιπί* et *πί* = *pipi* et *pi* «amer, sensation d'amertume».

39. *πισσά* et *σσά* = *pissa* et *ssa* «pisser, pissat». *Κάμε πισσά* «fais pipi». *Τίς τἄκαμεν τὰ πισσά* «qui a fait pipi?».

40. *πισσί* = *pissi* «petit chat».

41. *ποππό* et *ππό* = *poppo* et *ppo* «toute espèce de vêtement, y compris les chaussures».

Σ

42. *σσά*; voir *πισσά*.

43. *σσί*; voir *μισσί*.

T

44. *τατά* et *τά* = *tata* et *ta* «amie, femme connue de l'enfant».

45. *τάτσι* = *tatsi* «action de s'asseoir». *Κάμε τάτσι* «assieds-toi».

46. *τὰχ τὰχ* = *taĉ taĉ* «marcher, promenade». *Ά σὲ κάμῃ τὰχ τὰχ* «il te mènera promener».

47. *τσίμπι* = *tsimbi* «aiguillon, piquer, pincer». *Κάμνει τσίμπι ἡ βελόνη* «l'aiguille pique». Grec moderne *τσιμπῶ* «pincer».

48. *τσιτσί* et *τσί* = *tsitsi* et *tsi* «viande, poisson». *Κάμε ἄμμου τσί* «mange de la viande».

Φ

49. *φουφφού* et *φφού* = *fouffou* et *ffou* «pâtée».

X

50. *χεχέ* (*τὰ*) = *ĉeĉe* «berceau». *Ά κάμῃ νάννι σ̓ τὰ χεχέ τόυ* «qu'il fasse dodo dans son berceau».

51. *χιχχί* et *χχί* = *ĉiĉĉi* et *ĉĉi* «sale, saleté».

52. *χούλλου* = *ĉoullou* «toute chose noire, obscurité, nègre». On se sert aussi de ce mot pour marquer la peur.

53. *χχού* = *ĉĉou* «couteau, couper». *Κάμνει χχοὺ τὸ μαμμά* «il coupe le pain».

Ψ

54. *ψιψί* et *ψί* = *psipsi* et *psi* «chat».

Ω

55. *ὤφου* = *ofou*, interjection de douleur. *Ωφου το τὸ μωρό μου* «il a mal, mon enfant».

Achille Diamantaras.

MÉLANGES CELTIQUES.

Latin *capio*, vieil irlandais *gabim*. — Latin *caper*, gaulois *gabros*. — *Silvanecti*.

On sait qu'en celtique le *p* initial et intervocalique disparaît sans laisser de traces, que, dans la même langue, il se change en gutturale : 1° quand il est suivi de *t* : *cacht* en irlandais = *captus*; 2° quand il est précédé d'*s* : *fescor* en irlandais = *vesper*. Il nous semble probable que, dans *gabim* = *capio* et dans *gabros* = *caper*, l'impossibilité de prononcer le *p* a produit un phénomène différent : c'est la transformation en sonore des deux explosives sourdes. *Gabim* «je prends» n'appartient pas seulement à l'irlandais : son infinitif *gabail* est identique au vieux breton *gabol* dans le composé *an-gabol* «défaut de prise de possession»[1], et au gallois *gafael* «acte de prendre, de tenir».

Le gaulois *gabros*, *gabra* est attesté par plusieurs exemples réunis par M. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. I, col. 1511. Ce nom commun est devenu en vieil irlandais *gabor*, en vieux gallois et en vieux breton *gabr*, en gallois moderne *gafr*, en breton moderne *gavr* et *gaour*; il est des deux genres en gallois, féminin seulement en breton, grâce à l'influence du français «chèvre».

Silŭanecti, dont une variante, *Silŭanectes*, peut être négligée, est le nom du peuple gaulois qui habitait les environs de Senlis, Oise. Ce mot doit être corrigé en *Selŭanecti*. L'*i* de la première syllabe a été substitué à l'*e* primitif, par l'influence du latin *silŭa* et par la fausse étymologie qui en est résultée. Des phénomènes analogues, mais plus heureux au point de vue de la sémantique, se sont produits quand, sous l'influence du latin *badius*, *Bodiŏ-casses* est devenu *Badio-casses*, *Baio-casses*, Bayeux, et lorsque, grâce au latin *dīŭos*, *Dēŭona* est devenu *Dīŭona*, *Dēŭŏ-dūron*, *Dīŭŏ-durum*. Il y avait en gaulois un mot *selŭa* «propriété», en vieil irlandais *selb*, aujourd'hui *sealbh*, en gallois *helw*. Ce mot a un dérivé *sealbhan*, qui veut dire «troupeau», et qui se rencontre à la fois en irlandais et en gaélique d'Écosse. Il existait

[1] *Cartulaire de Redon*, p. 12. Comparez le gallois *anghafaeliad* «nonattainment», en français «privation de possession».

un suffixe celtique *-ecta*, qui servait à former des noms abstraits (*Grammatica celtica*, 2e édition, p. 805). *Selvanecta* devait signifier en celtique «élevage, nourriture de bestiaux, vie pastorale». *Selvanecti* veut dire «les pasteurs»; on constate ici le passage du sens abstrait au sens collectif.

H. d'Arbois de Jubainville.

LA MÉTATHÈSE

DANS

LE PARLER DE BAGNÈRES-DE-LUCHON.

Pour continuer l'étude des phénomènes linguistiques généraux et ne reposant pas uniquement sur un état physiologique, mais avant tout sur un état psychique inconscient, après la *dissimilation* et l'*onomatopée*, la métathèse semble s'imposer. Le rôle qu'elle joue dans certaines langues est fort important et partout elle semble au premier abord n'être régie que par le hasard. On a compris pourtant en général, depuis qu'il a été démontré que la dissimilation n'est pas un phénomène accidentel, mais se produit d'une façon parfaitement régulière, qu'il devait en être de même de la métathèse. Certains ont même essayé de juger des cas isolés de métathèse en les comparant à d'autres empruntés aux mêmes dialectes; mais ils l'ont fait le plus souvent avec si peu de bonheur, s'appuyant sur des mots voyageurs, au lieu de choisir des vocables nettement localisés, ou confondant ceux qui ont subi des influences spéciales avec ceux qui ont évolué librement, qu'il semble à propos de couper court à ces tâtonnements et d'indiquer une direction à ces recherches hasardeuses et sans fruit.

J'ai annoncé, il y a longtemps déjà, une étude générale sur la métathèse dans les langues indo-européennes anciennes et modernes, mais le sujet est tellement vaste et tellement minutieux que le livre n'est pas encore entièrement achevé, et une fois fini on ne saurait dire combien de temps les éditeurs jugeront à propos de le laisser mûrir. C'est pourquoi je cède aux instances de mes amis, qui me prient de donner, sans plus attendre, un aperçu de la question. Je réserve pour plus tard les conclusions générales et les lois, et je ne présente ici qu'un exemple : la métathèse dans le parler de Bagnères-de-Luchon. Je l'emprunte aux leçons sur la métathèse que j'ai faites au Collège de France lorsque j'avais l'honneur d'y remplacer M. Michel Bréal, pendant le semestre d'été 1903. Ce fragment permettra, si je ne me trompe, de saisir le mécanisme de la métathèse et de voir qu'elle n'apparaît que conformément à des formules déterminées.

Dans le parler de Bagnères-de-Luchon [1], comme dans beaucoup

[1] J'ai puisé mes documents dans l'étude si minutieuse que M. B. Sarrieu publie dans la *Revue des langues romanes* sur le *Parler de Bagnères-de-Luchon*

d'autres, ce sont surtout les liquides qui tendent à se déplacer. C'est donc par la métathèse de *r* et de *l* que je commencerai cette étude.

Il convient de noter tout d'abord qu'en syllabe tonique *r* et *l* gardent leur place originaire, lorsqu'il n'y a pas de syllabe prétonique :

LIQUIDE COMBINÉE.	LIQUIDE IMPLOSIVE.
prat « pré »,	*cordo* « corde »,
trunc « tronc »,	*garbo* « gerbe »,
grèïo « graisse »,	*larc* « large »,
grédo « craie »,	*porto* « porte »,
bras « bras »,	*gurc* « tourbillon d'eau »,
glaso « glace »,	*sawbyo* « sauge ».

Les mots dans lesquels la liquide est étymologiquement postonique et ceux dont la syllabe initiale n'est pas la tonique sont donc les seuls qui puissent se prêter à un déplacement de liquide.

Première formule : UNE LIQUIDE, *r* OU *l*, VENANT APRÈS UNE OCCLUSIVE EN SYLLABE POSTTONIQUE, VA SE COMBINER AVEC L'OCCLUSIVE QUI OUVRE LA SYLLABE TONIQUE :

crabo « chèvre » de *capra*,
brespes « vêpres » de *uesperas*,
prawbe « pauvre » de *pauperu*,
crambo « chambre » de *camera* par **cambra*,
trende « tendre » de *teneru* par **tendro*,
esplingo « épingle » par **espingla*.

Cette métathèse est due à la difficulté que l'on éprouve, dans le patois luchonnais, à prononcer le groupe *occlusive* + *liquide* au début d'une syllabe sans le disjoindre, c'est-à-dire sans développer une voyelle entre les deux. On trouve la preuve de cette difficulté dans la prononciation de mots empruntés à date récente, dans lesquels on a laissé la liquide à sa place :

arrebugerit « rabougri »,
liberayre « libraire »,
fabarico « fabrique, fonderie ».

et de sa vallée. L'auteur a eu l'obligeance de me communiquer en manuscrit la partie de sa *Phonétique* qui n'avait pas encore paru, et, quand les renseignements et les exemples que j'y trouvais étaient insuffisants à mon gré, il les a très amicalement complétés et m'a fourni directement tous ceux dont je croyais avoir besoin.

Ces mots ont pénétré dans la langue lorsque les métathèses luchonnaises étaient accomplies, et d'ailleurs ils continuent à y rentrer tous les jours sous leur forme française, si bien que l'on entend dire aussi *fabrico*. La preuve qu'ils fournissent est corroborée par des mots qui sans doute ne sont pas empruntés, mais qui ont subi des influences diverses. Tels sont :

arberilhot «arbrisseau» de *arbrilhot*, à côté de *arbe* «arbre», dont on croit sans doute sentir l'*e* dans *arberilhot*, l'*r* étant compris comme faisant partie du suffixe. Il n'y avait d'ailleurs pas de place où l'on pût porter cet *r*. D'autre part, *arbe* s'est dit à un certain moment **arber*, et à cette époque *arberilhot* en était un diminutif parfait. Ce *arberilhot* est d'ailleurs une forme rare aujourd'hui; on dit d'ordinaire *arbilhot*, qui est un diminutif très naturel de *arbe*;

Cabarè, nom de famille, «chevrier», sans doute sous l'influence de *cabaw* «cheptel, bétail». Comme nom commun, on ne dit que *crabè*;

balama «braire», de *brama*. Influence probable de *belega* «bêler».

Sans influence étrangère, aucun de ces trois derniers mots n'aurait développé de voyelle devant la liquide; mais on traduira bien ce qui s'est passé en disant qu'ils se sont empressés de profiter des occasions qui se présentaient.

Enfin cette difficulté de prononciation est accusée par ce fait que dans les mots savants ou mi-savants appelés à se terminer par *voyelle* + *ble* ou *-gle*, on a redoublé le *b*, *g*, c'est-à-dire qu'on l'a rendu, autant que possible, implosif et qu'on s'est efforcé de dissocier le groupe :

dubblo «double», *pobble* «peuple»,
pŭbblica «publier», *miraggle* «miracle»,
suff. *-abble*, suff. *-ibble*.

La liquide, on vient de le dire, va se combiner avec l'occlusive qui ouvre la syllabe précédente; mais si cette syllabe commence par une voyelle, ou si au lieu de l'occlusive il y a une spirante ou une continue quelconque, le phénomène n'a pas lieu ou prend un autre aspect. Si quelque chose s'oppose à l'accomplissement de la métathèse, elle ne se produit pas; si quelque chose l'empêche d'apparaître sous une certaine forme, elle se présente sous une autre. C'est de la même manière que, par exemple, dans Homère, un groupe *occlusive* + *liquide* est régulièrement disjoint par la coupe des syllabes, si bien que la syllabe qui le précède est longue de position; un mot du type *πατρός* est toujours prononcé *πατ-ρός*. Mais dans les cas où la disjonction donnerait naissance à une suite de syllabes qu'il ne serait pas possible d'in-

troduire dans un vers hexamètre, au lieu de disjonction il y a *correptio* et l'on dit, par exemple, *ἀ-δρότητα*. La correptio ou combinaison d'Homère n'est pas une exception à la loi de disjonction. Les lois phonétiques ne comportent pas d'exceptions; mais lorsque les conditions ne sont plus les mêmes, les résultats aussi sont différents. Les conditions du type *πατρός* ne sont pas celles du type *ἀδρότητα*, et la règle ne sera formulée avec justesse que si elle est à double face et s'énonce : dans les conditions du type *πατρός* il y a disjonction, dans celles du type *ἀδρότητα* il y a combinaison.

En ce qui concerne notre métathèse, nous avons quatre conditions particulières à distinguer :

1° Quand la syllabe tonique commence par une voyelle, la liquide va faire diphtongue avec cette voyelle, prenant ainsi la seule place qui soit disponible. C'est un phénomène analogue à celui que constate la quatrième formule :

òrbi «j'ouvre» de **operio*.

C'est sur cette forme et sur les autres formes accentuées sur l'initiale : *òrbes* «tu ouvres, que tu ouvres», *òrbo* «que j'ouvre», etc., que s'est modelée toute la conjugaison; l'infinitif **ubrí*, par exemple, ne pouvait pas devenir de lui-même *urbí*, car un *r* tonique ne passe pas dans la syllabe précédente, lorsqu'elle commence par une voyelle, comme le montrent :

abryéw «avril», *abric* «abri».

Ce dernier est un substantif verbal de *abriga* «abriter», mais fort ancien et sûrement antérieur à nos phénomènes de métathèse.

Le mot *acró* «cela» ne prouve rien, parce que son *r* sortant de *ll* (*eccu-illúd*), est récent et probablement postérieur à nos métathèses.

Il n'y a pas eu de métathèse dans *agre* «aigre» parce que c'est un mot savant ou mi-savant.

2° Quand la syllabe tonique commence par une voyelle déjà suivie d'une consonne implosive, la place n'étant pas libre, la liquide garde la sienne :

ùscle «il passe à la flamme» de *ūstulat*,
asclo «bûche» de **ascla*.

3° Quand la syllabe tonique commence par une continue, la liquide ne peut pas venir se combiner avec elle, parce que la nature même de la continue s'y oppose. Mais il y a deux cas à distinguer.

S'il n'y a pas d'implosive tonique, il semble que la liquide doit le devenir; malheureusement nous n'en avons pas d'exemple. Les mots *magre* «maigre» et *libre* «libre», étant savants ou mi-savants, sont dénués de valeur démonstrative. S'il y a déjà une implosive tonique, il va de soi que la liquide est obligée de rester à sa place, ne pouvant ni se combiner avec la consonne initiale ni déloger l'implosive :

> *singlo* «sangle» de **cĭngula*,
> *mescle* «il mêle» de **misculat*,
> *diwendres* «vendredi» de *die-Veneris*,
> *mesplo* «nèfle» de *mespula*,
> *adumbre* «il ombrage» de *adumbrat*,
> *žendre* «gendre» de *generu*.

On aurait pu avoir **adrumbe*, mais l'*r* était retenu à sa place originaire par le substantif *umbro*. Les deux exemples *diwendres* et *žendre* sont absolument démonstratifs à côté de *trende*.

4° Groupe *str*. Ce groupe ne cède pas son *r* :

> *pastre* «pâtre» de *pastor*,
> *cabestre* «chevêtre» de *capistru*,
> *hyestro* «fenêtre» de *fenestra*,
> *mèstre* «maître» de *magistru*.

Le dernier exemple, *mèstre*, ne prouve rien, parce qu'il n'avait pas de place dans sa syllabe initiale où il pût recevoir un *r*. Mais *cabestre* pouvait parfaitement devenir **cabreste*, qui aurait abouti immédiatement, comme nous le verrons plus loin, à **crabeste*; de même *fenestra* aurait pu devenir **frenesta*, qui aurait abouti à **keryesto*. C'est ce qui s'est passé en effet dans d'autres patois du Béarn dans lesquels on dit *freneste*, *frineste*, *frieste* «fenêtre» et *crabeste* «licol»; mais dans ces patois le mot français *esprit* emprunté se dit *esperit*, tandis qu'à Bagnères-de-Luchon il se dit *esprit*. Le luchonnais a donc un traitement spécial pour les groupes composés de *s* + *occl.* + *liq.* : il n'éprouve pas le besoin dans ces groupes d'intercaler une voyelle entre l'occlusive et la liquide. Qu'il n'en soit pas de même à quelques lieues de distance, rien de plus naturel, l'évolution d'un groupe phonique déterminé pouvant varier de village à village, même dans des patois qui se confondent presque. On ne doit d'ailleurs jamais être surpris de rencontrer un traitement spécial pour le groupe *s* + *occl.* + *liq.*, car sa constitution phonique le met à part. L'indo-européen peut commencer un mot par *occlusive* + *liquide*, parce qu'après voyelle brève l'occlusive s'appuie sur cette voyelle et est

séparée de la liquide par la coupe des syllabes; mais, s'il le peut, il ne l'aime pas. Pourtant il n'éprouve aucune répugnance à commencer un mot par *s* + *occl.* + *liq.* :

> gr. *σπλήν*, sk. *plīhán-*,
> lat. *splendeo*, gr. *σπληδός*,
> vha. *strich*, lat. *stringo*, gr. *στρίγξ*,
> gr. *στρεύγομαι*, v. sl. *stružą*, vha. *strûhhon*.

C'est que l'*s*, en sa qualité de sistante, se charge de l'occlusive qui devient essentiellement implosive, et que la coupe des syllabes n'est suivie que d'une faible explosion de l'occlusive. Le grec, qui à l'époque ancienne évite avec autant de soin que l'indo-européen *occl.* + *liq.* au début d'une syllabe, a gardé cette prononciation spéciale de *s* + *occl.* + *liq.*, puisque, ayant à tirer parti de **σπr̥τός* « semé », **στr̥τός* « armée », il en a fait non seulement *σπαρτός*, *σταρτός*, mais aussi *-σπρατός*, *στρατός*. J'ai indiqué autrefois la question, sans l'approfondir, dans mon étude sur les *Liquides sonantes*.

Pour en revenir au luchonnais, il n'opère pas la métathèse d'un *r* compris dans le groupe *str*; mais il la laisse parfaitement s'accomplir s'il s'agit du groupe *spr*, comme nous l'a montré l'exemple *brespes* de *uesperas*. Il n'y a ici encore rien de surprenant. Dans le second groupe, comme dans le premier, la cohésion est suffisante pour qu'il ne se développe pas de voyelle entre l'occlusive et la liquide; mais elle est pourtant beaucoup plus étroite dans le premier, parce que les trois phonèmes qui le constituent ont le même point d'articulation, étant tous trois dentaux, tandis que le second est constitué par une labiale entre deux dentales. Il en résulte que le groupe *str* résiste au phénomène d'anticipation qui tend à lui enlever l'*r*, tandis que le groupe *spr* y cède.

On doit conclure de ce qui précède que, sauf dans les trois derniers cas qui viennent d'être considérés, toutes les fois qu'une liquide s'est trouvée après une occlusive en syllabe posttonique, elle a passé dans la syllabe tonique. Mais avant d'accepter cette conclusion et de l'ériger en loi, il sera prudent de s'assurer que le vocabulaire a été intégralement dépouillé et qu'il ne présente pas, à côté des exemples cités, des mots ou des catégories de mots qui les contredisent. Est-ce que dans les infinitifs en *-ĕre*, qui ont dû présenter presque tous à une certaine époque, après la chute du premier des deux *e*, le groupe posttonique *occl.* + *r*, l'*r* a toujours passé dans la syllabe précédente? Jamais. En a-t-il été empêché par le reste de la conjugaison, parce qu'il n'y avait pas d'*r* dans les autres formes? Évidemment non; l'infinitif,

quoique étroitement uni à la conjugaison, en est d'autre part suffisamment isolé pour garder son indépendance et pouvoir dans beaucoup de cas apparaître, grâce à son évolution propre, sous une forme tout à fait particulière. Si une classe de mots aussi importante que ces infinitifs échappe tout entière à la métathèse, c'est que cette dernière n'obéit pas à une règle et n'est régie que par le hasard. Mais il faut constater que si l'*r* de ces infinitifs n'est pas allé se placer dans la syllabe tonique, il n'est pas non plus resté à sa place originaire; il est tombé. Cette observation ne résout pas la difficulté; elle en change seulement l'aspect. Car pourquoi les autres *r* placés après une occlusive posttonique ne sont-ils pas tombés aussi ? Pourquoi dit-on *prawbe* « pauvre » ? pourquoi *hawre* « forgeron » de *fabru* ? Il est nécessaire d'élucider la question.

Il faut remarquer d'abord que *r* final ou devenu final tombe en luchonnais (seul le mot *per* « par, pour » a gardé son *r*, grâce à sa qualité de proclitique) :

> *parti* « partir » de *partire*,
> *canta* « chanter » de *cantare*,
> *pladé* « plaisir » de *placēre*,
> *traydu* « traître » de *traditore*,
> *mulhè* « femme, épouse » de *muliĕre*,
> *lu* « fine fleur » de *flore*,
> *surti* « sortir » de **sortire*,
> *herega* « frictionner » de *fricare*,
> *dewé* « devoir (subst.) » de *debēre*,
> *awta* « autel » de *altare*,
> *ìé* « hier » de *heri*.

Mais il s'agit, dans tous ces exemples, de *r* suivi primitivement d'un *e* final et venant lui-même immédiatement après la voyelle tonique. Ni *capere* ni *pauperu* ne présentent le même cas. Ici l'*r* est à la fois suivi et précédé d'une voyelle atone, et toutes deux sont caduques. Pourtant *capere* et *pauperu* n'ont pas été traités de même, puisque l'un a donné *cabe* et l'autre *prawbe*, c'est-à-dire **pawbre*. Cette différence de traitement nous amène à envisager la question de la chute des voyelles posttoniques.

Toutes les voyelles posttoniques, sauf *a*, sont tombées dans notre patois, mais elles ne sont pas tombées toutes à la même date. L'*o* (*u*) final et l'*e* final ne sont pas tombés en même temps. Nous sommes renseignés à cet égard, par exemple, par l'état de l'espagnol et du portugais, dans lesquels *o* (*u*) final persiste d'une manière générale, tandis que *e* final est tombé dans la plupart des cas. Il en résulte que l'*e* tombe plus tôt que l'*u*; une voyelle tombe d'autant plus vite qu'elle est plus fermée, et si elle est

ouverte il faut qu'elle se ferme progressivement avant de tomber. Ainsi l'*a* final devient *ò*, puis *ó* (celui de notre patois est encore assez ouvert); pour tomber comme en français, il faut encore qu'il passe auparavant d'*ó* à *é*. Or la chute de la voyelle posttonique pénultième ne s'opère pas non plus tout d'un coup; elle est intimement liée à l'état de la voyelle finale. La pénultième tombe d'autant plus tôt que la finale est plus solide, c'est-à-dire plus ouverte. Ainsi nous savons par d'autres langues qu'elle tombe d'abord quand la finale est *a*. Par conséquent dans notre patois elle est tombée plus tôt quand la finale était *u* que lorsqu'elle était *e* : on a dit **pawbro* alors qu'on disait encore **cabere*.

Puis l'*e* penultième de **cabere* est tombé, d'où **cabre*, qui se confond alors avec tous les mots qui n'ont jamais eu d'*e* à cette place, comme *uentre*. C'est à ce moment que le mot *livre* (masculin) est entré dans la langue; comme il y est venu du français, il ne s'est pas présenté sous la forme *libru* ou *libro*, mais sous la forme *livre*, d'où **libre*.

Puis l'*e* final est tombé à son tour; mais comme le groupe final qui résultait de sa chute n'était pas prononçable dans ce patois, il est réapparu ou apparu immédiatement un *e* devant l'*r*, d'où **caber*, **benter*, **liber*.

Ce n'est qu'alors que cet *r* devenu final est tombé, d'où *cabe* «contenir», *bente* «ventre», *libe* «livre». Autres exemples :

dide «dire» de *dīcere*,
còde «cuire» de **cocere*,
esparže «répandre le fumier» de *spargere*,
žünhe «joindre, atteler» de *iungere*,
pláde «plaire» de **placĕre*,
léže «lire» de *legere*,
bespe «soir» de *uespere*[1],
marbe «marbre» de *marmore*,
béne «vendre» de *uendere*,
hyéne «fendre» de *findere*,
lüde «luire» de **lucĕre*,
sòbe «tremper, dissoudre» de *soluere*,
hüže «fuir» de *fugere*,
séde «pois» de *cicere*,
arbe «arbre» de *arbore*,
lèbe «lièvre» de *lepore*,
enténe «entendre» de *intendere*,
préne «prendre» de *prendere*,

[1] *Vespere* n'est pas prouvé par ailleurs en roman, mais existe en latin.

et parmi les mots comme *bente* qui n'avaient pas originairement d'*e* devant l'*r* :

setéme « septembre », *deséme* « décembre »,

dans lesquels le groupe *mb* s'est assimilé en *mm*, puis réduit à *m*, traitement régulier et parallèle à l'assimilation en *nn*, d'où *n*, de *nd* que l'on vient de constater dans *béne*, *enténe*, *hyéne*, *préne*.

On a vu plus haut le traitement de *uentre* prouver qu'il y avait eu une phase **cabre* sans *e* devant l'*r*. Une autre preuve de l'existence de cette phase est fournie par les verbes en *-dĕre*, car leur *d* est devenu *y*, et il n'a pu le faire qu'à un moment où il était en contact avec l'*r*. Soit le mot *cadere* « tomber »; il est devenu **cadre*, puis **cad̄re*, puis **cayre*, puis **cayr*, et au moment de la chute de *r* final : *cay*. Autres exemples :

crey « croire » de *crēdere*, *béy* « voir » de **uidĕre*,
pay « père » de *patre*, *may* « mère » de *matre*.

Pendant tout le temps que ces diverses modifications ont mis à s'accomplir, **pawbro* n'en a subi aucune. La métathèse ne s'est pas encore produite.

A ce moment l'*o* final se ferme et s'affaiblit en *e* : **claro* « clair » devient **clare*, **pawbro* devient **pawbre*.

Puis ce nouvel *e* tombe partout où il n'est pas précédé d'un groupe qui le soutient, et si par sa chute un *r* devient final il tombe à son tour, d'où :

cla « clair » de *claru*, *lu* « leur » de *illoru*,
sé « soir » de *seru*, *dü* « dur » de *duru*.

Il convient de mettre à part *òr* « or » et *azür* « azur » empruntés au français, et les adjectifs *pür* « pur », *amar* « amer » dans lesquels le maintien de l'*r*, favorisé par le féminin *püro*, *amaro*, est dû à l'influence du français.

Les mots dans lesquels l'*r* a été précédé d'un *jod* compliquent un peu la question, parce que le maintien de l'*e* final et par suite la chute de l'*r* dépendent de l'état de ce *jod*, c'est-à-dire d'une part, de son origine et d'autre part, de la nature de la voyelle qui le précédait, au moment où nous sommes parvenus :

1° Après *è* ouvert, un *jod* provenant de *t* devant *r* était tout à fait implosif et par suite l'*e* final et l'*r* sont tombés (puis le *jod* a disparu lui-même) :

Pè « Pierre » de *Petru* par **Pèyre*,
arrè « arrière » de *rĕtro* par **rèyre*.

2° Après un ancien *ò* ouvert, un *jod* provenant soit de *jod*

après *r*, soit de *c* devant *r*, était tout à fait implosif, ce qui n'a rien de surprenant puisque cet *ò* était devenu *wè*; par conséquent la finale *-re* est tombée, puis le *jod* a disparu en fermant l'*e* qui le précédait, d'où :

cwé «cuir» de *coriu*, *swé* «beau-père» de *socru*.

3° Après un *é* fermé, le *jod* provenant de *t* ou de *g* devant *r* n'était certainement pas encore tout à fait implosif au moment dont il s'agit; il formait encore groupe avec l'*r*; par conséquent la finale *-re* subsiste :

béyre «verre» de *uitru*, *nére* «noir» de *nigru*.

Dans ce dernier toute trace du *jod* a disparu par la suite, mais le contraste qu'il forme avec *béyre* prouve que ces deux *jods* de deux origines différentes ne se sont jamais tout à fait confondus.

4° Après un *a*, il y a de même une différence suivant que le *jod* provient d'un *g*, d'un ancien *jod* ou d'un *t*; le premier maintient le groupe :

gwayre «guère» de *weigaro*,

et les deux derniers le laissent tomber :

crabè «chevrier» de *caprariu*, *aray* «charrue» de *aratru*.

Il n'y a pas lieu de tenir compte ici de *escayre* «équerre», qui est un substantif verbal de *escayra*, doit donc à ce verbe le maintien de son groupe final, et d'ailleurs est probablement emprunté au languedocien, car en luch. on aurait *escwa-*, cf. *cwayrat*, *cwart*, etc.

Au moment où nous sommes parvenus on a encore :

**pawbre* «pauvre» de *pauperu*,
**bespres* «vêpres» de *uesperas*,
**cweybre* «cuivre» de **copreu*.

Ce dernier devient alors *cwéyre*, le *b* ayant été en quelque sorte écrasé entre le *y* et l'*r*; c'est ainsi qu'en montalbanais **pawbre* est devenu *pawre*, qu'en larboustois (à l'ouest de Luchon) **awbri* «ouvrir» est devenu *awri*, et qu'en aranais (à l'est de Luchon) **awbri* est devenu *dawri*, qui se dit aussi à Luchon, mais est emprunté à l'aranais.

Ce n'est qu'après l'accomplissement de tous ces phénomènes que la métathèse a eu lieu. Alors :

**pawbre* devient *prawbe*,
**bespres* devient *brespes*.

C'est la date de toutes les métathèses de *r* après occlusive.

Il n'y a pas à faire état de *noste* «notre», *boste* «votre», *awte* «autre», qui ont perdu leur *r* en qualité de proclitiques, comme en français. Quant à *cwéyre*, *hawre* et aux mots du même type, ils ne se prêtent pas à une métathèse parce que leurs groupes *yr*, *wr* sont dissociés par la coupe des syllabes. Il n'y a qu'un mot qui ne présente pas la forme attendue; c'est *cèbe* «chevron» de **capreu*. On attend **crèbe*; mais du jour où sa voyelle tonique n'a plus été *a*, le rapport de ce mot avec **cabro*, *crabo* «chèvre» n'a plus été senti parce que sa signification était trop spéciale pour le maintenir. Il s'est réuni aux autres dérivés de *capra* qui avaient un sens voisin du sien, tels que *cabirun* «chevron de lucarne», *cebera* et *cabirwa* «garnir de chevrons», et dans lesquels l'absence d'un *r* dans la première syllabe est régulière. C'est sous l'influence de ces mots et pour leur ressembler davantage qu'il a perdu son *r*. Certains dérivés de *cap* «tête», tels que *capyèro* «faîte, arête d'un toit», ont pu y contribuer aussi.

Quant au mot *herèbe* «fièvre», il ne fait aucune difficulté. C'est un mot savant, comme le montre son *b*, emprunté sans doute au languedocien, et qui est entré dans la langue sous la forme *febre* au moment où *pawre* se disait **pawbre*. Lorsque ce dernier est devenu *prawbe*, il est devenu **frebe*; de là *herèbe*, *f* initial + *r* devenant régulièrement *h* + *voy.* + *r*; comparez :

harago «fraise» de *fraga*,
herega «frictionner» de *fricare*,
halaźèti «fléau» de *flagellu*,
herèše «frêne» de *fraxinu*,
heritus «fritons» de **frictones*,
halama «enflammer» de *flammare*.

On voit que cette sorte de digression sur la chute de *r* final ou devenu final n'a pas été inutile, puisqu'elle a permis de constater que la formule s'applique rigoureusement, et en même temps de déterminer la date relative de la métathèse de *r* après occlusive.

Deuxième formule : LIQUIDE COMBINÉE VENANT (*immédiatement ou non*) APRÈS SYLLABE ATONE (*prétonique*) VA SE PLACER À LA FIN DE CETTE SYLLABE OÙ ELLE DEVIENT IMPLOSIVE ET FAIT DIPHTONGUE AVEC LA VOYELLE ATONE :

curbi «recouvrir le blé semé». La forme *cubri* existe aussi, mais seulement dans le sens de «couvrir (en général)»; elle est due à l'influence du français ou même empruntée au français;

descurbi «découvrir (au sens propre)», et aussi «trouver». La forme *descubri*, peu usitée, est plus récente et ne s'emploie guère qu'avec le sens de «trouver, inventer». Elle a subi l'influence du français ou lui est empruntée;

cürba «recueillir, recouvrer» de **cŭperare*. L'*ü* dénote un emprunt à un patois de la plaine, mais il n'en résulte pas que la métathèse ne se soit pas accomplie en luchonnais et postérieurement à l'emprunt;

Garbyèw «Gabriel»;

Carbyewles «Crabioules (nom de montagne)» de **capriolas*. On a aussi *Crabyewles*, qui est même plus usité à cause de l'influence continue que *crabo* exerce sur ce mot. Enfin on a *Carabyewles*, qui n'est ni l'un ni l'autre, et qui est presque aussi bien l'un que l'autre, car dans ce patois il faut une très grande attention pour savoir, lorsqu'il s'agit d'une syllabe atone, si l'*r* est avant ou après la voyelle, si l'on vous a dit par exemple *cürba* ou **crüba* ou même **cürüba*. Il n'y a pas assez de différence entre ces trois prononciations pour qu'aucune d'elles soit choquante. Il n'en est pas de même en syllabe tonique, où l'on serait violemment heurté par un **carbo* venant à côté de *crabo*. Mais en définitive, pour qui sait entendre, les trois formes sont distinctes : *Carabyewles* est dérivé de *Crabyewles*, et son *r* intervocalique n'a qu'un seul vibrement; dans les deux autres formes l'*r* est roulé, et l'impression n'est pas la même suivant qu'il roule au début ou à la fin de la voyelle.

Les mots *crabòt* «chevreau», *crabik* «chèvre stérile» sont dénués de toute valeur démonstrative parce que *crabo* les tient sous sa dépendance absolue. Le mot *sacrat* «sacré» ne prouve rien non plus parce qu'il est savant. Il commence d'ailleurs par un *s*, ce qui le met, comme nous allons le voir, dans une condition particulière. Dans la locution *sacarrabyew carbun!* «sacré-Dieu-tonnerre, c'est-à-dire sacré tonnerre de Dieu!» l'*r* s'est développé d'une manière intense, uniquement parce qu'il s'agit d'un juron.

Restrictions à la deuxième formule.

1° Quand la syllabe atone qui précède le groupe *occlusive* + *liquide* commence par une voyelle, la liquide ne se déplace pas :

abryéw «avril» de *aprīle*, *abric* «abri» de *aprīcu*.

Il n'est pas malaisé de comprendre pourquoi. Les métathèses que nous venons de voir ne consistent pas, comme ce sera le cas avec la *quatrième formule*, dans le remplacement d'un groupe incommode par un groupe habituel, remplacement obtenu par l'interversion de deux phonèmes. Ici, il y a en syllabe non initiale un groupe difficile qui attire l'attention, et de cet éveil de l'attention résulte un lapsus : l'attraction de l'abîme s'accroît de la peur qu'on a d'y tomber. La liquide vient donc trop tôt, attirée qu'elle est par la consonne de la syllabe précédente. Elle

pénètre dans cette syllabe en quelque sorte à l'état de liquide sonante teintée de la couleur de la voyelle qu'elle trouve dans cette syllabe, comme nous l'avons expliqué à propos de *Carbyewles*. Puis, après un moment d'hésitation, elle vient se fixer à la fin de la syllabe, parce que, si elle se plaçait au commencement, elle reconstituerait avec la consonne initiale le même groupe difficile qu'elle vient de dissocier dans la syllabe tonique. Si donc la syllabe atone ne commence pas par une consonne, elle ne contient rien qui puisse attirer la liquide, et cette dernière reste à sa place.

2° S'il y a déjà une consonne implosive dans la syllabe atone, la liquide, trouvant la place prise, fait la seule chose qui lui reste possible : elle va se combiner avec l'occlusive qui ouvre cette syllabe atone :

> *crumpa* « acheter » de *comparare*,
> *escrumba* « balayer » de **excombrare*,
> *brespalh* « goûter du soir » de **uesperaculu*,
> *trempa* « tremper » de *temperare*,
> *brembas* « se souvenir » de *memorare se*.

Ce dernier exemple est intéressant parce qu'un *r* ne peut pas venir se combiner avec un *m*, qui est une continue. **Membras* est donc devenu d'abord **bembras* par assimilation de l'*m* initial avec le *b* qui ouvrait la syllabe suivante ; et ce n'est qu'après cette assimilation qu'a eu lieu la métathèse.

cresta « châtrer » est dû au mélange de *castrare* avec *cristare*, cf. roum. *cresta* « faire une entaille ». On dit à Luchon même *cresta 'b blam-mòru* « couper la tête (litt. la crête) du maïs (pour que l'épi se développe) ».

Les deux exemples *crumpa* et *trempa* doivent être cités ici, mais il convient de noter qu'ils n'ont pas de valeur démonstrative, parce que ce sont des mots *voyageurs*. *Crumpa*, terme commercial, a envahi tout le midi de la France, et *trempa*, terme plus ou moins médical, occupe un domaine moins régulièrement délimité, mais beaucoup plus étendu.

Le mot *dawbrè* « ouvrier » n'est pas devenu **drawbè* parce que l'ancienne forme est *awbrè* et que la préfixation du *d* est postérieure à l'accomplissement des métathèses. — *Diwendres* n'est pas devenu **driwendes* parce que les autres jours de la semaine commencent par *di-*.

3° Si la syllabe atone commence par une continue, elle ne peut pas plus attirer la liquide que si elle commence par une

voyelle, car une continue ne peut pas se combiner avec une liquide en luchonnais. Le fait vient d'être signalé à propos de *brembas* et avait été déjà annoncé à propos de *sacrat*. On peut ajouter *mescla* « mêler » de **misculare*.

Troisième formule : LIQUIDE PLACÉE ORIGINAIREMENT EN SYLLABE INITIALE NON TONIQUE RESTE IMPLOSIVE SI ELLE L'A TOUJOURS ÉTÉ, ET SINON LE DEVIENT.

Cette formule n'est en somme qu'un autre aspect de la deuxième; dans cette dernière la liquide qui devient implosive en syllabe initiale atone provient d'une syllabe ultérieure; dans la troisième formule elle n'a pas à changer de syllabe, mais dans sa syllabe originaire elle prend le rôle d'implosive si elle ne le jouait pas déjà. L'explication du phénomène constaté par la troisième formule est la même que pour la deuxième formule. Établissons d'abord qu'une liquide primitivement implosive ne se déplace pas :

carga « charger »,
curdun « cordon »,
carcaso « carcasse »,
curtélh « cour »,
bergunho « vergogne »,
barbüt « barbu »,
curdè « cordier »,
curdelingo « longue corde »,
curdunyè « cordonnier »,
carbun « charbon »,
curbélho « corbeille »,
burdéto « petite ferme »,
garguta « gargouiller ».
purcè « porcher »,
engurgas « s'engorger »,
perdits « perdrix »,
perdüt « perdu »,
purga « nettoyer le blé »,
purcatè « marchand de cochons »,
turšun « torchon »,
perdigalh « perdreau »,
pertut « partout ».

C'est à dessein que nous avons cité dans le nombre, des exemples visiblement empruntés au français.

Quand la liquide n'était pas implosive, elle le devient :

pardyó « pré sur l'emplacement d'une écurie » de **pratina*; cf. le nom propre *Pradines* dans la plaine;

percyew « par là » de **per-eccu-ibi* par l'intermédiaire de **peracyew*; cf. larboustois *pracyew*;

parcró « pour cela » de **per-eccu-illu* par **peracro*; cf. larboustois *pracro*;

perpaw « barre de fer servant à faire un trou pour y enfoncer un pieu, avant-pieu » de **prae-palu*; cf. larboustois *prepaw*;

burdacin « brodequin »;

perbitèro « presbytère ».

Restriction à la troisième formule.

Les continues repoussent, autant qu'il leur est possible, le contact de la liquide :

1° La continue est *m* :

drumi « dormir »,
drumilhun « somnolence »,
grumant « gourmand », emprunté au français,
premu cé « parce que » de **peramú* « par amour » (ailleurs on dit *permu ce*, ailleurs encore *pramu ce*). Il y a aussi l'expression *premu de Dyéw* « pour l'amour de Dieu » ; certains disent *peramòr de Dyéw* et l'interprètent « par la mort de Dieu » (*per-era mor*[*t*] *de Dyéw*) ; mais c'est évidemment une étymologie populaire, ou une autre locution.

Un *m* ne garde la liquide devant lui que si elle ne peut pas aller ailleurs, comme dans :

marmito « marmite », *marmuta* « marmotter »,

et dans les mots commençant par *h*, car le groupe *hr* est impossible en luchonnais :

hurmigo « fourmi », *hurmigè* « fourmilière »,
hurmadže « fromage », *hurmént* « froment » de **formentu*.

Quant à *perméte* « permettre », il s'explique suffisamment par la fréquence du préfixe *per*.

2° La continue est *s* :

bresa « bercer », étymologie inconnue.
preséc « pêche », de *persicu* avec déplacement d'accent.

La liquide *r* est tombée régulièrement devant *s* en luchonnais :

us « ours », *uso* « ourse »,
buso « bourse », *musega* « mordre » de *morsicare* ;

mais sa chute ne s'est produite qu'après l'accomplissement de notre métathèse.

3° La continue est *w* :

triwer « tiroir », emprunté au français.

Le groupe *wr* est commun en luchonnais : *hawre* « forgeron », *lyéwro* « livre (fém.) » de *libra*, *abewra* « abreuver » ; mais le groupe

rw n'a subsisté que là où il a été impossible de le disjoindre, soit qu'il n'y eût pas d'autre place dans le mot où l' *r* pût se réfugier, comme dans :

layrwó «voleuse» de **latrōna*,
mayryó «marraine» de **matrina*,

soit que le mot se trouvât sous la dépendance absolue d'un parent immédiat qui avait l'*r* à la même place et l'empêchait d'en prendre une autre, comme dans *cabirwa* «garnir de chevrons» à côté de *cabirun* «chevron de lucarne».

4° La continue est un *b* qui a été un *v* à une certaine époque. Ce *b* est d'ailleurs encore adjourd'hui une sorte de *v* bilabial (cf. Sarrieu, *RLR*, XLV, p. 401), si bien qu'on peut à la rigueur l'appeler une continue, comme nous faisons ici :

crubas «corbeau» de **coruaciu*,
crubado «corvée», étymologie inconnue,
crubašüt «tout courbé (par la vieillesse, par exemple)»,

à côté de *curba* «courber» qui est rare et peut s'expliquer par les formes qui ont l'accent sur l'initiale.

Le mot *esparbè* «épervier pour la pêche» semble faire difficulté; mais il ne faut pas oublier que si ce mot est connu et à l'occasion employé à Luchon, il doit y être considéré comme un emprunt, car il n'y a à Luchon et autour de Luchon que des torrents où l'on ne peut pas pêcher à l'épervier; on le fait plus haut, dans les lacs.

Remarques. — Nous n'avons pas d'exemple de *r* repoussé par *n*, et il semble même qu'il y en a de contraires, tels que *curnèt* «cornet», *pic-curnélh* «pic noir (oiseau)», *žurnado* «journée». Aucun des trois, il est vrai, n'est démonstratif, puisqu'ils sont susceptibles, l'un et l'autre, d'avoir été empruntés. Mais qu'importe? De ce fait que l'*m* repousse la liquide, résulte-t-il que l'*n* doit le faire aussi? Pas obligatoirement; car si ces nasales sont toutes deux des continues, l'*m* est par son point d'articulation une labiale, tandis que l'*n* est une dentale précisément comme la liquide. Il va de soi que des exemples comme *gruni* «gronder», *grani* «grandir» ne prouvent rien ni pour ni contre, à cause des formes de la conjugaison qui ont l'initiale accentuée; *prununsa* «prononcer» n'a pas de valeur non plus à cause de *prumete* «promettre», *prulunga* «prolonger», *pruvidenso* «providence», etc.

Il ne faut pas voir de métathèse dans *cranto* «quarante» de **caranto* ou de **cwaranto*; c'est l'*a* atone qui a disparu, l'autre ne pouvant pas tomber, 1° parce qu'il est tonique, 2° parce

que l'*r* ne pouvait pas trouver place devant l'*n* implosif. On a un cas analogue dans *brénho* «vendange» de **berenho* = *uindemia*.

Il est bien difficile d'expliquer avec quelque certitude *herewè* «février» de *febrariu*, parce que ce mot est seul de son type. Il est fort probable que la métathèse y est relativement ancienne et y a été déterminée par le voisinage du second *r*; car si l'on avait atteint la forme **hewrè*, elle n'aurait pas plus changé que *hawre*. On dit en effet *hewrè* à Auch.

Le verbe *abriga* «abriter» ne pouvait pas devenir **abirga*, 1° parce que *abric* le tient sous sa dépendance, 2° parce qu'il a dans sa conjugaison des formes où l'accent est sur la seconde syllabe et qui par conséquent sont dans les mêmes conditions que *abric*.

Enfin *ezbentrega* «éventrer» ne pouvait pas devenir * *ezbrentega* à cause de *bente* «ventre»; mais pourquoi n'est-il pas devenu * *ezbenterga*? car la troisième formule doit s'appliquer évidemment à toute syllabe prétonique dans laquelle la liquide se trouve dès l'origine, sans pouvoir en sortir. C'est que le luchonnais possède quantité de verbes en *-ega*, mais aucun en *-erga*.

Quatrième formule : UN GROUPE INTERVOCALIQUE *occlusive* + *nasale* DEVIENT *nasale* + *occlusive* :

pyénte «peigne» de *peotine*, par l'intermédiaire de **pyétne*.

Il est facile de saisir la raison d'être de cette formule. Elle remplace un groupe insolite *tn* par un groupe très commun *nt*, un groupe difficile à prononcer par un groupe facile. Une occlusive placée devant une continue est peu propre à terminer une syllabe, car son implosion seule peut appartenir à cette syllabe, le groupe tout entier (moins cette implosion) retombant sur la suivante. Or un groupe comme *tn* reste malaisément pur au commencement d'une syllabe, et en général il se produit de deux choses l'une : ou la combinaison devient plus étroite grâce au remplacement de la nasale par une liquide, ou bien c'est une dissociation qui a lieu par le développement d'une voyelle entre l'occlusive et la nasale. Au contraire, l'*n* constitue aisément une fin de syllabe en sa qualité de sonante, puisqu'il fait naturellement diphtongue avec la voyelle qui le précède; avec le groupe *nt* la coupe des syllabes est très nette, puisque l'occlusive *t* est tout entière, sauf une très faible implosion, dans la syllabe suivante; et grâce à la métathèse il n'y a plus de groupe dans lequel aurait pu se développer une voyelle, puisque chacune des deux consonnes appartient à une syllabe différente.

Cinquième formule. Cette formule est analogue à la précédente,

mais dans le domaine vocalique : Un groupe insolite est remplacé par un groupe ordinaire :

newri «nourrir», *pewri* «pourrir».

A Montauban on dit *nuyri*, *puyri*. Le groupe *uy* n'est pas inconnu du luchonnais :

arruy «rouge»,

mais il lui est inconnu devant *r*[1], tandis que le groupe *ew* est très fréquent dans cette position. Il a donc fait **niwri*, **piwri*, d'où *newri*, *pewri*.

Il résulte de cet article que la métathèse s'accomplit d'une façon absolument régulière. Elle obéit à des formules qui se complètent les unes les autres et se rattachent à des principes généraux. Chaque formule qui apparaît dans une langue est une loi inévitable pour tout le vocabulaire de cette langue. Voilà tout ce que l'on a voulu montrer ici.

Maurice Grammont.

[1] Sauf, toutefois, dans le futur *puyrè* «je pourrai» (conditionnel *puyryó*), où la métathèse n'a pas pu s'accomplir parce que l'*u* était maintenu à sa place par les autres formes de la conjugaison, telles que *pudé* «pouvoir», *pudüt* «pu», etc. Mais *puyrè* est resté une difficulté pour le sujet parlant, et il l'évite généralement aujourd'hui en disant *pudevè* «je pourrai», forme refaite, qui est en train d'éliminer *puyrè*.

UN PRÉFIXE NOMINAL

EN

MALGACHE SUD-ORIENTAL ANCIEN.

I

PRÉFIXE NOMINAL *ON*.

«Le mot d'*ondeve*[1], dit Flacourt, signifie *homme perdu*[2].» Ce trissyllabe amphibraque est mentionné, sous sa forme ancienne *ŏndĕvŏ* et sa forme moderne *ăndĕvŏ*, par les dictionnaires des Pères Weber[3], Abinal-Malzac[4] et du Rev. Richardson[5], et traduit par *esclave*. *Ondĕvŏ* n'est employé, en merina et dans les dialectes sud-orientaux modernes, que dans des formules spéciales — en dialecte royal, si je puis ainsi dire. On ne se sert de cette expression que dans les allocutions de sujets à souverain : «*Ondevonao izahay*, *ondevon-drazanao*, *nous sommes tes esclaves et les esclaves de tes ancêtres*, disaient les juges de Tananarive à la reine en signe d'allégeance.» La traduction de ce mot donnée par Flacourt m'avait frappé. Il ne me semblait pas que *homme perdu* fût une simple variante de *esclave*, une métaphore imaginée par le voyageur français; j'ai donc cherché à l'appliquer littéralement au mot malgache. Le déchiffrement et la traduction d'une partie du manuscrit 7[6]

[1] Les consonnes et voyelles malgaches se prononcent : *e = é; y* est la forme graphique de l'*i* final; *o = ou; ô = o* français; *g* est toujours dur; *h* légèrement aspiré; *j = dz; ñ = gn; ṅ = ng* comme dans l'allemand *engel; ng* se prononce comme dans *engager; r* est lingual; *s* sifflant ou légèrement chuintant; *š = ch*. Les doubles consonnes *dr, tr* et *ts* se prononcent avec l'*r* lingual et l'*s* sifflant. Toutes les autres consonnes et voyelles se prononcent comme en français. *C, q, u, w*, et *x* n'existent pas dans l'alphabet malgache.

[2] *Relation de la grande isle Madagascar*. Paris, 1661, in-4°, chap. II, p. 7.

[3] *Dictionnaire malgache-français rédigé, selon l'ordre des racines, par les missionnaires catholiques de Madagascar et adapté aux dialectes de toutes les provinces* (attribué au P. Weber). Ile Bourbon, 1853, in-8°, *sub verbo*.

[4] *Dictionnaire malgache-français*, 2° édit. Tananarive, 1899, in-8°, *sub verbo*.

[5] *A new malagasy-english dictionary*. Tananarive, 1885, in-8°, *sub verbo*.

[6] Le manuscrit 7 du fonds arabico-malgache de la Bibliothèque nationale est un volumineux in-4° de 126 feuillets. Il se compose de plusieurs cahiers de papier végétal de même format, 290 × 310, à coins arrondis. Quelques feuillets

du fonds arabico-malgache[1] de la Bibliothèque nationale, la lecture attentive du dictionnaire malgache de Frédéric de Houtman[2]; du *Dictionnaire*[3], du *Petit recueil de plusieurs dictions*[4] et du *Petit catéchisme*[5] malgaches de Flacourt, m'ont permis par de nombreux exemples identiques, de décomposer *ondevo* en :

on, préfixe nominal signifiant *celui qui, l'homme qui, ceux qui; les hommes, les gens qui;*
levo, adjectif verbal passif signifiant *étant perdu.*

La quantité amphibraque d'un trissyllabe indique généralement une forme secondaire à préfixe. *Ondĕvŏ* se compose, en effet, du préfixe *on* et de la racine primaire *dĕvŏ*. Ce trochée n'est autre que la forme permutée de la racine à consonne permutante *lĕvŏ*, le *lĕvĕ* de Flacourt. *Lĕvŏ* — *lĕvŏn* en dialecte sud-oriental moderne, *lĕvŏnă* en merina — a conservé en malgache moderne son ancienne signification : *étant réduit à rien*, *anéanti*, *consumé*, *évaporé*, *volatilisé*, *entièrement dissipé*[6]. L'homme libre devenant esclave ou l'esclave de naissance sont *réduits à rien*, *anéantis* par la perte ou la non-possession de la liberté; l'un et l'autre sont exactement les *hommes perdus* dont parle Flacourt.

M. Grandidier a récemment essayé d'expliquer ce *on* prosthé-

sont surchargés d'un essai de traduction latine interlinéaire dans l'écriture française du commencement du XVII[e] siècle, plus exactement de la période comprise entre 1595 et 1620. Cette indication qui m'a été fournie par M. Dorez, le savant conservateur de la Bibliothèque nationale, permet de faire remonter l'ancienneté du manuscrit tout au moins jusqu'à la seconde moitié du XVI[e] siècle. Le manuscrit 7 est originaire du sud-est de Madagascar. Son ancienneté en fait un document d'une haute importance pour l'étude de la langue ancienne des dialectes orientaux.

[1] C'est-à-dire texte malgache écrit en caractères arabes.

[2] *Spraeck-ende Woord-boek in de Maleische ende Madagaskarsche talen, met vele Arabische en Turksche woorden... Alles gesteld, geobserveerd, en beschreven door* Fred. de Houtman van Gouda. t'Amsterdam MVIC ende III. Cet ouvrage a été, quelque temps après, traduit en anglais sous le titre de : *Dialogues in the English and Malaiane languages; or certain common forms of speech first written in Latin, Malaian, and Madagascar tongues by the diligence and painfull endeour of master* Gotardus Arthusius *a Danstiker, and new faithfully translated in English tongue by* Augustine Spalding, *merchant*... London, 1614. — Ce vocabulaire malgache a été récemment réédité dans la collection d'ouvrages anciens sur Madagascar, publiée par le Comité de Madagascar.

[3] *Dictionnaire de la langue de Madagascar.* Paris, 1658, in-8°.

[4] *Petit recueil de plusieurs dictions ou noms propres des choses qui sont d'une mesme espèce ou appartiennent à un mesme genre.* Paris, 1658, in-8°.

[5] *Petit catéchisme avec les prières du matin et du soir que les Missionnaires font et enseignent aux néophytes et cathecumenes de l'isle de Madagascar, le tout en françois et en cette langue.* Paris, 1658, in-8°. Cet ouvrage et les deux précédents sont réunis en un seul volume.

[6] Cf., *sub verbo*, les dictionnaires précités de Weber, Abinal-Malzac et Richardson.

tique[1]. Il y voit une contraction de *ŏlŏnă*, *quelqu'un*, *une personne*, *les gens*. Cette opinion est inexacte et contraire au génie de la langue. On ne pourrait citer aucun autre exemple de contraction en un monosyllabe d'un trissyllabe dactylique terminé en *na*. Les trissyllabes merina *vŏrŏnă*, *lĕfŏnă*, *ŏrŏnă*, ne se contractent pas en *von*, *len*, *on*. Les formes *voro*, *voron*; *lefo*, *lefon*; *olo*, *olon* sont nombreuses dans les dialectes non merina et particulièrement dans les dialectes sud-orientaux; la finale merina *na* est régulièrement apocopée dans certains cas comme *olo-mainty* pour *olona mainty*, *olom-potsy* pour *olona fotsy*; mais *olona* ne se contracte jamais en *on*[2].

D'après les nombreux exemples relevés dans Houtman, Flacourt et le manuscrit 7, on peut formuler ainsi les règles de préfixation de l'affixe nominal *on* :

I. Lorsque *on* est préfixé à un mot commençant par une voyelle, l'une des consonnes non permutantes D, G, K, T, ou l'une des doubles consonnes DR, J, TR, TS, ni le préfixe, ni l'initiale du mot auquel il est joint ne subissent de modification. Exemples :

أُنَّبُ *onambo*, litt. : *on*, celui qui; *ambo*, est élevé. M 7[3], fol. 66 r°, l. 5 et fol. 66 v°, l. 8.

onkafiry, litt. : *on*, celui qui; *kafiry*, est infidèle, mécréant[4].

onkely, litt. : *on*, celui qui; *kely*, est petit; les petits, les gens de peu[5].

أَنْطَنَنَ *ontananà; on*, ceux qui; *tanana*, (sont) du village: les gens du village. A[6], p. 61, l. 14.

ontaolo: on, ceux qui; *t*, marque du passé (étaient); *aolo*, de l'arabe أوّل *aououal*, le premier; les ancêtres.

ontia : on, celui qui; *tia*, étant aimé; celui par lequel on est aimé, l'ami[7].

ontsimazoto : on, celui qui; *tsy*, ne pas; *mazoto*, disposé à obéir; celui qui est volontaire[8].

[1] *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar. L'origine des Malgaches*. Paris, 1901, in-4°, p. 120, n. 3.

[2] Cf. ma note sur la *Légende de Raminia*, *Journ. asiat.*, Mars-Avril 1902, p. 201-202.

[3] M 7 = manuscrit 7 de la Bibliothèque nationale.

[4] Flacourt, *Petit catéchisme*, p. 40, l. 4 : *homme sans loy*, *onCafiri*. *Kafiry* est la forme malgache de l'arabe كافر *kâfir*.

[5] Flacourt, *Dictionnaire de la langue de Madagascar*, p. 129, sub verbo *racaille*, *onchele*.

[6] A désigne un manuscrit arabico-malgache adressé à l'École des Lettres d'Alger par le général Galliéni et dont M. É. F. Gautier a publié un extrait sous le titre de *Notes sur l'écriture antaimoro* (Paris, 1902, in-8°, 11-84 p.) dans le *Bulletin de correspondance africaine de l'École des Lettres d'Alger*.

[7] Flacourt, *Dictionnaire*, p. 5 : *affectionné*, *ontheia*.

[8] Flacourt, *Dictionnaire*, p. 175 : *volontaire*, *ontsimazoutou*.

II. Lorsque l'affixe nominal *on* est préfixé à un mot commençant par une des lettres permutantes F, H, L, R, S, V, Z, chacune de ces initiales permute avec sa correspondante respective P, K, D, DR, TS, B, J. L'*n* de *on* se change en *m* devant *b* et *p*. Exemples :

omparantsa, les Français; litt. : *on*, ceux qui; *Farantsa*, (sont ou viennent) de la France[1].

onkalala, les indigents, les pauvres; litt. : *on*, ceux qui; *halala*, sont pauvres, malheureux, misérables[2].

ondevo, esclave; litt. : *on*, celui qui; *levo*, est réduit à rien (par la perte de sa liberté)[3].

أَنْرَتِ *ondratsy*, M. 7, fol. 68 r°, l. 7; litt. : *on*, ceux qui; *ratsy*, sont méchants[4].

أُتُوَ *ontsoa*, le riche, M. 7, fol 69 v°, l. 9, fol. 70 r°, l. 7, et A, p. 49, l. 6. Litt. : *on*, celui qui; *soa*, est bien (par sa fortune)[5].

ontsoromala, charpentier; litt. : *on*, celui qui; *soromala*, est charpentier[6].

ombeta, le pauvre; litt. : *on*, celui qui; *veta*, est pauvre[7].

ombokoka, les bossus; litt. *on*, ceux qui; *vokoka*, sont bossus[8].

**onjatra*, celui qui est habitué; litt. : *on*, celui qui; *zatra*, est habitué, accoutumé, familiarisé.

La prosthèse du préfixe nominal fait quelquefois permuter l'initiale *h* avec *ṅ* au lieu de *k* :

أَعَلِعُ *oṅaliño*, celui qui oublie, M. 7, fol. 61 v°, l. 11. Litt. : *on*, celui qui; *haliño*, étant oublié (par lui).

III. Lorsque l'affixe nominal *on* est préfixé à un mot commençant par une des consonnes non permutantes B ou P, l'*n* se change également en *m*. Exemples :

ombarabara, les barbares; litt. : *on*, ceux qui; *barabara*, (sont) barbares[9].

[1] Flacourt, *Petit catéchisme*, p. 13, l. 6-7 : *François, onparaantsa. Farantsa* est la prononciation malgache du mot *France*.

[2] Flacourt, *Dictionnaire*, p. 56 : *disetteux, pauvre, oncalala* et *Petit recueil*, p. 10, l. 28 : *pauvre, oncalala*.

[3] Flacourt, *Petit recueil*, p. 4 : *esclave, ondevo*.

[4] Flacourt, *Dictionnaire*, sub verbo *belistre*, p. 19 et *maling*, p. 100, *onratsi*; et *Petit catéchisme*, p. 22, l. 17 : *meschans, onratsi*.

[5] Flacourt, *Petit recueil*, sub verbo *riche*, p. 10, et *Petit catéchisme*, p. 100, l. 16.

[6] Flacourt, *Petit recueil*, p. 4, sub verbis *charpentier* et *menuisier*.

[7] Houtman, *loc. cit.*, édit. du Comité de Madagascar, p. 339 et 369.

[8] Flacourt, *Petit catéchisme*, p. 106, l. 26 : *bossus, onboucoc*.

[9] Flacourt, *Petit catéchisme*, p. 40, l. 2 : *barbare, onbarabara*. Celui-ci n'est que la prononciation malgache du français *barbare*.

ombe, chef; litt. : *on*, celui qui; *be*, est grand[1].

ombefitia, celui qui convoite, qui désire vivement; litt. : *on*, celui qui; *be*, (a) beaucoup; *fitia*, de désir[2].

ombiasy, sorcier; litt. : *on*, celui qui; *be*, a beaucoup; *asy* pour *hasina*, de sainteté, de vertu[3].

**ompaika*, celui qui est sec; litt. : *on*, celui qui; *paika*, est sec, brûlé par le soleil.

IV. L'affixe nominal *on* est apocopé de l'*n* lorsque le mot auquel il est préfixé commence par M ou N. Exemples :

omahay, le puissant; litt. : *on*, celui qui; *mahay*, a le pouvoir[4].

أمَكِرْ *omakery*, les forts, M. 7, fol. 76 r°, l. 9. Litt. : *on*, ceux qui, *makery*, sont forts.

أمَلِيُ *omalio*, ceux qui sont purs, sans tache, M. 7, fol. 66 v°, l. 12. Litt. : *on*, ceux qui; *malio*, sont purs[5].

omanana, celui qui possède; litt. : *on*, celui qui; *manana*, possède[6].

omarary, les malades; litt. : *on*, ceux qui; *marary*, sont malades[7].

omarikitsa, le prochain; litt. : *on*, celui qui; *marikitsa*, est voisin[8].

أمَرِرِ *omariry*, ceux qui sont purs, M. 7, fol. 66 v°, l. 8. Litt. : *on*, ceux qui; *mariry*, sont purs[9].

omasy, *omasina*, les saints; litt. : *on*, ceux qui; *masy*, *masina*, sont saints[10].

أمَتَهُتْرُ *omatahotro*, ceux qui craignent, qui ont peur, M. 7, fol. 63 r°, l. 5 et 69 r°, l. 9. Litt. : *on*, ceux qui; *matahotro*[11], craignent, ont peur.

omaty, les morts; litt. : *on*, ceux qui; *maty*, sont morts[12].

---

[1] Webber, *Dictionnaire*, p. 39.

[2] Flacourt, *Dictionnaire*, p. 39 : *convoiteux*, *onbeifiteia*.

[3] L'étymologie arabe que j'avais suggérée — انبيا *ânbîâ*, les prophètes — ne doit donc pas être maintenue.

[4] Flacourt, *Dictionnaire*, p. 127 : *puissant*, *ommahai* et *Petit catéchisme*, p. 12, l. 23 : *ommahai*, *ceux qui savent*; p. 15, l. 1 : *ommahaihai*, *tout puissant*; p. 59, l. 8 : *ommahai*, *tout puissant*.

[5] *Malio* est la forme sud-orientale correspondant au merina *madio*.

[6] Flacourt, *Dictionnaire*, p. 131 : *raisonnable*, *ommanan panghahe*.

[7] Flacourt, *Petit catéchisme*, p. 89, l. 14 et p. 90, l. 9 : *malades*, *ommararen*.

[8] Flacourt, *Dictionnaire*, p. 125 : *ommarichits*, *prochain*. *Marikitsa*, en dialecte septentrional *marikitra*, est synonyme du merina *akeky*, *étant voisin*, *proche*. Cf. Webber, *Dictionnaire*, sub verbo *rikitra*, p. 553, l. 17.

[9] *Mariry*, dont le sens s'est modifié, signifie *étant net*, *vacant*, *débarrassé*, en dialecte oriental moderne (cf. Webber, *Dictionnaire*, sub verbo *riry*, p. 556) et *sans feuilles*, *sans poils*, *sans plumes*, en merina moderne (Cf. Abinal-Malzac, *Dictionnaire*, sub verbo *riry*, p. 517).

[10] Cf. Webber, *Dictionnaire*, sub verbo *omasy*, p. 496, et Flacourt, *Petit catéchisme*, p. 21, l. 7-8; p. 30, l. 23; p. 64, l. 11; p. 70, l. 15; p. 99, l. 20; p. 106, l. 32; p. 107, l. 11: p. 108, l. 3 : *ommassinh*, *les saints*.

[11] Forme dialectale ancienne du *matahotra* moderne.

[12] Flacourt, *Petit catéchisme* : *ommate*, p. 12, l. 30, et p. 83, l. 9.

أموين *omavoin*, ceux qui sont châtiés, M. 7, fol. 62 r°, l. 9, et 69 r°, l. 9. Litt. : *on*, ceux qui; *mavoina*, sont châtiés[1].

أموي *omavozo*, les faibles, M. 7, fol. 76 r°, l. 7. Litt. : *on*, ceux qui; *mavozo*, sont faibles.

omiefa, celui qui est pacifique; litt. : *on*, celui qui; *miefa*, est pacifique[2].

omomeino, les fidèles, les croyants; litt. : *on*, ceux qui; *momeino*, (sont) croyants[3].

omosikiny, les pauvres; litt. : *on*, ceux qui; *mosikiny*, sont pauvres[4].

onamboatsa, le créateur; litt. : *on*, celui qui; *namboatsa*, a créé (le monde)[5].

أننع *onanañ*, celui qui possédait, M. 7, fol. 69 v°, l. 9. Litt. : *on*, celui qui; *nanañ*, possédait[6].

أنعي *onañazo*, celui qui a fait, M. 7, fol. 62 r°, l. 3; 62 v°, l. 9, et 70 r°, l. 7. Litt. : *on*, celui qui; *nañazo*, a fait[7].

أعنوبع *oñanoiñ*, erreur de copie pour *onañoiñ*, celui qui a répondu, M. 7, fol. 62 r°, l. 9 et 11. Litt. : *on*, celui qui, *nañoiñ*, a répondu[8].

أنفليا *onifilia*, l'élu, M. 7, fol. 66 v°, l. 10. Litt. : *on*, celui qui; *nifilia*, a été choisi[9].

أعفربع *oñifirañ*, le miséricordieux, M. 7, fol. 62 r°, l. 9 et 11; 65 v°, l. 3. Litt. : *on*, celui qui; *nifirañ*, a été miséricordieux[10].

ونيو *onoã*, l'affamé, M. 7, fol. 62 r°, l. 13. Litt. : *on*, celui qui; *noã*, a faim[11].

[1] Flacourt, *Petit catéchisme*, p. 107, l. 14 : *ommavoüinh*. En malgache moderne, *mavoina* signifie *atteint par le malheur* (Abinal-Malzac, sub verbo *voina*, p. 813).

[2] Flacourt, *Dictionnaire*, p. 113 : *pacificque*, *ommiefa*. *Miefa* signifie, en malgache moderne, *aboutir*, *s'acquitter*. Cf. Abinal-Malzac, sub verbo *efa*, p. 114.

[3] Flacourt, *Petit catéchisme*, p. 95, l. 7 : fidèles, *ommoumeinou*. *Momeino* est la forme malgachisée de l'arabe مؤمن *moûmin*, croyant. Il est assez curieux de relever dans un catéchisme chrétien cet emprunt à l'islâm pour désigner les fervents catholiques.

[4] Flacourt, *Petit catéchisme*, p. 47, l. 5 : *onmouschine*. *Mosikiny* est la forme malgachisée de l'arabe مسكين *miskîn*.

[5] Flacourt, *Dictionnaire*, p. 43 : *créateur*, *onnambouatsi*.

[6] En merina *nanana*, parfait du verbe *manana* de la racine *anana*.

[7] Le verbe *mañazo* est tombé en désuétude.

[8] Parfait du verbe *mañoiñ*, *manoina* en merina, de la racine *toiñ*, *toina*.

[9] Flacourt, *Dictionnaire*, p. 61 : *eleu pour le paradis*, *onnifilijan*. Cf. la racine septentrionale et merina *fidy*, *choix*, *préférence*.

[10] Flacourt, *Dictionnaire*, p. 104 : *miséricorde*, *feferaingho*.

[11] Flacourt, *Petit recueil*, p. 10 : *affamé*, *onnouhan*, et Houtman, édit. du Comité de Madagascar, p. 514, l. 12.

II

PRÉFIXE DU NOM D'AGENT HABITUEL *OMP*.

Le nom d'agent habituel se formait aux XVIe et XVIIe siècles, en aphérésant l'initiale *m* des verbes actifs ou neutres et en préfixant ensuite l'affixe nominal *omp*[1]. Exemples :

أمَلِكِ *ompamaliky*, celui qui change habituellement, du verbe *mamaliky*[2], changer, M, 7, fol. 60 v°, l. 3.

أفعَل *ompañala*, ennemi, celui qui enlève habituellement, du verbe *mañala*, enlever. M. 7, fol. 72 r°, l. 3[3].

أفعَيوَ *ompañazava*, celui qui éclaire habituellement, du verbe *mañazava*, éclairer. M. 7, fol. 64 r°, l. 5.

أفعِرَ *ompañitra*, ami, de *mañitra*, être ami. M. 7, fol. 60 v°, l. 7[4].

أفِلَ *ompila*, chercheur, du verbe *mila*, demander, chercher. M. 7, fol. 67 r°, l. 14.

L'affixe *omp* se compose de deux préfixes : le préfixe nominal précédent *on* et le préfixe du nom d'agent habituel *mp*. L'initiale de *mp* a déterminé l'apocope de l'*n* de *on*, d'où l'affixe composé *omp*. La règle précédente de formation du nom d'agent habituel ancien peut ainsi être plus exactement formulée : le nom d'agent habituel ancien se formait en infixant un *p* après l'initiale *m* du verbe actif ou neutre et en préfixant ensuite l'affixe nominal *on*. Exemple :

Verbe : *manjaitra*, coudre.
Nom d'agent habituel : *mpanjaitra*, couturier.
Nom d'agent habituel ancien : *ompanjaitra* (*on* + *mpanjaitra*), couturier.

[1] «Tous les noms derivez, dit Flacourt, attribuez à l'homme ou à la femme (car il n'y a ny masculin ny féminin dans cette langue) se commencent par ... *omp* ... comme ... *ompanonpo*, serviteur; *ompanala*, soldat; *ompanhandrou*, cuisinier.» (*Dictionnaire de la langue de Madagascar*, *loc. cit.*, advertissement. — «*Ompisafe* signifie une femme ou fille. *Safe* signifie le trou par lequel on emmanche un marteau, une cognée, ou autre ferrement et *ompy* est une Diction qui s'adjouste à tous les noms propres d'hommes ou de femmes auxquels on attribue quelque action comme *ompanhandrou*, cuisinier.» (FLACOURT, *Relation de la grande isle Madagascar*, *loc. cit.*, chap. XLVI, p. 194.)

[2] En merina *mamadika*, de la racine *vadika*.

[3] *Ompañala* avait le sens de *soldat* au XVIIe siècle. Cf. FLACOURT, *Petit recueil*, p. 4, sub verbo *soldat*.

[4] FLACOURT, *Dictionnaire*, p. 9 : *amy*, *omphanethra*. En malgache moderne, *mpanitra* signifie *celui qui est odoriférant*, *parfumé*.

Le *Dictionnaire* de Flacourt ne contient que la forme en *omp* pour les noms d'agents habituels :

ompalikiliky, importun, de *on* et *mpalikiliky*, du verbe *malikiliky* [1].
ompahandro, cuisinier, de *on* et *mpahandro*, du verbe *mahandro* [2].
ompaharesy, victorieux, de *on* et *mpaharesy*, du verbe *maharesy* [3].
ompaminta, pêcheur, de *on* et *mpaminta*, du verbe *maminta* [4].
ompamitaka, traître, de *on* et *mpamitaka*, du verbe *mamitaka* [5].
ompamokatra, vengeur, de *on* et *mpamokatra*, du verbe *mamokatra* [6].
ompamono, tueur, de *on* et *mpamono*, du verbe *mamono* [7].
ompamosavy, sorcier, de *on* et *mpamovasy*, du verbe *mamovasy* [8].
ompanao, faiseur, de *on* et *mpanao*, du verbe *manao* [9].
ompandalo, passant, voyageur, de *on* et *mpandalo*, du verbe *mandalo* [10].
ompandihy, danseur, de *on* et *mpandihy*, du verbe *mandihy* [11].
ompanefy, forgeron, de *on* et *mpanefy*, du verbe *manefy* [12].
ompanintaka, suborneur de filles, de *on* et *mpanintaka*, du verbe *manintaka* [13].
ompanjaitra, couturier, de *on* et *mpanjaitra*, du verbe *manjaitra* [14].
ompanompo, serviteur, de *on* et *mpanompo*, du verbe *manompo* [15].
ompiandriana, empereur, roi, de *on* et *mpiandriana* du verbe *miandriana* [16].
ompifily, électeur, celui qui choisit, de *on* et *mpifily*, du verbe *mifily* [17].
ompihindy, glaneur, de *on* et *mpihindy*, du verbe *mihindy* [18].
ompihiva, humble, de *on* et *mpihiva*, du verbe *mihiva* [19].
ompila, chercheur, de *on* et *mpila*, du verbe *mila* [20].
ompitalily, conteur, de *on* et *mpitalily*, du verbe *mitalily* [21].
ompitarika, guide, de *on* et *mpitarika*, du verbe *mitarika* [22].

[1] P. 45 : *ompalichilichi*.
[2] P. 45 : *ompahandrou*.
[3] P. 172 : *ompaharesse*.
[4] P. 118 : *pescheur, ompaminta*.
[5] P. 163 : *traistre, ompamitache*.
[6] P. 170 : *ompamoucats*.
[7] P. 21 : *bouscher, ompamonne anghombe* (litt. : *tueur habituel des bœufs*).
[8] P. 65, l. 20 : *sorcier, ompamousave*.
[9] P. 22 : *boulanger, ompanahomoufe* (litt. *faiseur habituel de pain*).
[10] P. 115 : *passant, ompadalou*.
[11] P. 45 : *ompandihi*.
[12] P. 79 : *ompanef*.
[13] P. 154 : *ompanintao*. Le *Dictionnaire* des Pères Abinal-Malzac dit inexactement à la racine *sintaka*, p. 586 : «*Manintaka* (peu usité, mot introduit seulement par la bible protestante». L'usage en est, au contraire, très ancien ainsi que le démontre le *Dictionnaire* de Flacourt.
[14] P. 41 : *ompanzaitse*.
[15] P. 28 : *chambrière, servante, ompanompo*.
[16] P. 62 : *empereur, ompiandrian*.
[17] P. 61 : *ompifili*.
[18] P. 83 : *ompihindi*.
[19] P. 89 : *humble, ompihiva*.
[20] P. 27 : *chercheur, ompilla*.
[21] P. 88 : *ompitalili*.
[22] P. 86 : *guide, ompitario dalam* (sic).

ompitia, amant, de *on* et *mpitia*, du verbe *mitia*[1].
ompitoky, devin, de *on* et *mpitoky*, du verbe *mitoky*[2].
ompitomaṅy, pleureur, de *on* et *mpitomaṅy*, du verbe *mitomaṅy*[3].
ompivolaṅa, interprète, de *on* et *mpivolaṅa*, du verbe *mivolaṅa*[4].
ompizaka, avocat, de *on* et *mpizaka*, du verbe *mizaka*[5].

De même que la forme ancienne *ondevo* est devenue *andevo*, l'ancien préfixe composé *omp* est devenu *amp* — probablement au XVIIIe siècle — et s'est conservé dans la langue moderne des dialectes orientaux. Le merina, au contraire, a perdu complètemeut le préfixe nominal *on* et n'emploie que le préfixe simple *mp* du nom d'agent habituel. Ainsi nous est expliqué l'*a* prosthétique de l'affixe dialectal *amp*, dont la valeur morphologique s'était perdue et n'avait été signalée par aucun malgachisant. Les exemples suivants des formes correspondantes en *omp*, *amp* et *mp* me semblent confirmer pleinement l'opinion précédente :

MALGACHE SUD-ORIENTAL ancien.	MALGACHE SUD-ORIENTAL moderne.	MERINA.
ompahandro	ampahandro	mpahandro[6]
ompaminta	ampaminta	mpaminta
ompamono	ampamono	mpamono
ompamosavy	ampamosavy	mpamosavy
ompanao	ampanao	mpanao
ompandalo	ampandalo	mpandalo
ompandihy	ampandihy	mpandihy
ompanefy	ampanefy	mpanefy
ompanintaka	ampanintaka	mpanintaka
ompanjaitra	ampanjaitra	mpanjaitra
ompanompo	ampanompo	mpanompo
ompanoratra	ampanoratra	mpanoratra
ompifily	ampifily	mpifidy
ompila	ampila	mpila
ompitalily	ampitalily	mpitadidy
ompitarika	ampitarika	mpitarika
ompitia	ampitia	mpitia
ompitoky	ampitoky	mpitoky
ompitomaṅy	ampitomaṅy	mpitomany
ompivarotra	ampivarotra	mpivarotra

[1] P. 7 : *aimant, ompiëtia; amant, ompitëia.*
[2] P. 55 : *ompitochi.*
[3] P. 120 : *pleurant, pleureux, ompitoumanghe.*
[4] P. 93 : *ompivoulanh.*
[5] P. 5 : *advocat, ompizaka.*
[6] Nous avons précédemment donné la traduction et indiqué la formation de ces noms d'agent habituel.

III

PRÉFIXE GÉOGRAPHIQUE *ONTAN*.

L'onomastique géographique moderne renferme un nombre considérable de noms de tribus et de clans commençant par *Antan*, *Anta* ou *Ant* qui se traduit par *ceux qui; les gens qui, de*... De même que le préfixe du nom d'agent habituel moderne *amp* représente la forme ancienne *omp*, *Anta* représente la forme ancienne *Onta* qui nous a été conservée par deux manuscrits :

أُطَيْ مَكَ *OntaiMaka*, les gens de la Mekke. M. 7, fol. 69 r°, l. 7.

أُطَيْ تِمَايْطُوْ *Ontaitsimaito*, ancienne forme du nom de clan des Antaitsimaito modernes. A, p. 53, l. 12.

أُطَوَّوْعْ اَفُ *Ontaovañafo*, les damnés; litt. : ceux qui sont dans le feu (de l'enfer). M. 7, fol. 61 v°, l. 7.

أُطَوَّوْعْ جَنَ *Ontaovañjana*, les bienheureux; litt. : ceux qui sont dans le paradis. M. 7, fol. 61 v°, l. 9[1].

Ontan[2] est composé de :

on, préfixe nominal; en malgache moderne, *an;*
t, marque du passé;
any, préposition signifiant *à, dans*, employée sous sa forme apocopée *an* ou *a*, d'où la seconde forme *onta*.

Les noms de tribus ou clans tels que *Antandrano*, *Antañala*, *Antankarana*, *Antankoala*, signifient en effet :

Antandrano, les gens de la rivière; litt. : (les descendants de) *an*, ceux qui; *tany*, étaient dans; *rano*, la rivière, les descendants de l'ondine.

Antañala, les gens de la forêt; litt. : (les descendants de) *an*, ceux qui : *tany*, étaient dans; *ala*, la forêt.

Antankarana, les gens du rocher; litt. : (les descendants de) *an*, ceux qui; *tany*, étaient au; *harana*, rocher, ceux sur le territoire desquels se trouve un rocher ou qui vivent près d'un rocher.

Antankoala, les gens de la baie; litt. : (les descendants de) *an*, ceux qui; *tany*, étaient dans; *hoala*, la baie, le clan dont les premiers ancêtres arrivèrent ou vécurent dans une baie.

[1] *Jana* est la transcription malgache de l'arabe جَنَّة *djanna*, paradis.

[2] Cf. également Flacourt, *Relation de la grande isle Madagascar*, chap. xvi, p. 47 : ils s'appellent aussi *ontampassemaca* (*ontampasiMaka*, litt. : *ontan*, les gens de; *fasy*, le sable; *Maka*, de la Mekke) c'est-à-dire hommes des sables de la Mecque d'où ils se disent venus.

La forme *Anta* est également très usitée :

أُطَيْتِمَايْطُوْ *Ontaitsimaito* et أَطَيْتِمَيِّطَ *Antaitsimaito ;* litt. : *Onta* ou *Anta*, les descendants de ceux qui; *i*, particule; *tsimaito*, ne se coupent pas. A, p. 53, l. 12 et 2.

أَطَيْوْعِ *Antaiony ;* litt. : *Anta*, les descendants de ceux qui (étaient avec); *Iony*, nom propre. A, p. 70, l. 6.

أُطَيْوَطُ *Ontaivato* et أَطَيْوَطُ *Antaivato ;* litt. : *Onta*, *Anta*, les descendants de ceux qui (vivaient ou sont originaires); *Ivato*, au ou du village d'Ivato, de la pierre. A, p. 58, l. 2 et p. 59, l. 6.

أَطَيْفَشِيْ *Antaifašy ;* litt. : *Anta*, les descendants de ceux qui (vivaient dans, sur ou auprès) du sable, *ifašy*[1]. A, p. 53, l. 10.

Antaivandrika, litt. : *Anta*, les descendants de ceux qui (se sont reposés sous); *ivandrika*, l'arbre *vandrika*[2].

La forme *Ant* est aussi d'un fréquent usage :

Antiboina, litt. : *Ant*, les descendants de ceux qui étaient; *iBoina*, dans la province de Boina[3], les descendants des premiers habitants du Boina.

أَطَلَوْرِ *Antalaotry*, litt. : *Ant*, les descendants de ceux qui (sont venus); *alaotry*, de la haute mer, les descendants d'immigrés venus de pays lointains. A, p. 76, l. 1.

Il résulte donc des exemples précédents que le *Antan* moderne est l'équivalent du préfixe géographique ancien *Ontan*. La formation initiale de ce composé de *on*+*t*+*any* s'est perdue; sa signification première s'est légèrement modifiée et, déjà au XVI[e] siècle, *ontan* est employé comme un préfixe simple signifiant *les gens de*... Déjà aussi à cette époque, *ontan* a été successivement apocopé en *onta* et *ont*, d'où les trois formes correspondantes modernes *Antan*, *Anta* et *Ant*.

Gabriel FERRAND.

[1] Tous ces noms de tribus et de clans sont longuement expliqués par des légendes locales. Cf. mes *Musulmans à Madagascar*, passim.

[2] *Craspidospermum verticellatum*, Bojer. Arbre à bois jaune et dur sous lequel se seraient assis les ancêtres de la tribu lors de leur arrivée sur la côte orientale de Madagascar. Cf. mes *Musulmans à Madagascar*, II[e] partie, p. 73-79.

[3] Province du Nord-Ouest, chef-lieu Majunga, inexactement appelée *Bouéni*.

ÉTYMOLOGIES GRECQUES.

Ὄφελος ET SA FAMILLE.

Même après l'étude que nous en avons faite[1], les deux verbes grecs ὀφείλειν et ὀφέλλειν présentent encore au linguiste un ample champ d'observation.

Le sens primitif est celui d'augmenter, d'enrichir. C'est le sens du substantif neutre ὄφελος (génitif ὀφέλεος) «utilité, profit, avantage». A ce substantif correspond lettre pour lettre le neutre sanskrit *apnas* «profit, avantage». L'aspiration, dans le mot grec, vient du temps où l'on disait ὄφλος, forme qui est d'ailleurs restée, et qu'on retrouve dans ὀφλισκάνω. Quant à la correspondance des deux liquides *n* et *l*, elle est la même que dans πνεύμων et πλεύμων. On peut donc statuer pour le grec une ancienne forme neutre *ὄπνος, ὄμπνος «profit».

Le féminin est resté dans ὄμπνη qu'Hésychius explique par τροφή, εὐδαιμονία, et dont le sens ressort encore mieux dans le dérivé ὀμπνεύειν = αὔξειν (Photius). Les Grecs connaissent une Ὀμπνία Δημήτηρ dont le nom équivaut à peu près à *Alma Ceres*. C'est la déesse qui donne l'abondance. De son côté le sanskrit nous présente un adjectif *apnasvant* «riche en profit». *Apnasvati mama dhir astu* «que mon chant soit béni», dit un hymne védique[2].

A côté des mots qui ont pour voyelle initiale un *o*, nous rencontrons une autre série signifiant également «richesse, profit», où la voyelle initiale est *α*. Nous voulons parler du substantif ἄφνος «profit, richesse», avec son dérivé ἀφνειός «riche, opulent», et avec les verbes ἀφνύει, ἀφνύνει = ὀλβίζει. Il est probable que la différence de la voyelle doit s'expliquer par la présence plus ou moins sensible d'un son nasal devant le φ. En outre, à côté de ἄφνος il faut placer le neutre ἄφενος, lequel s'est spécialisé au sens de «revenu, intérêt».

Ici je voudrais poser une question qui intéresse à la fois la science des significations et la phonétique.

Il existe un groupe de mots exprimant une idée de temps,

[1] V. ces *Mémoires*, t. XII, p. 289. Je remercie mon excellent confrère, M. le professeur Gustafsson, de l'Université de Helsingfors, pour avoir ramené mon attention sur cette famille de mots.

[2] Rig-Veda, X, 42, 3.

savoir ἄφνω, ἀφνίδιος, αἰφνίδιος, ἐξαπίνης, ἐξαίφνης[1], au sujet desquels on peut se demander s'ils ne doivent pas être rapportés à la même origine. Il est possible (nous ne prétendons pas à la certitude) que l'adverbe ἄφνω, avant de signifier «subitement», ait signifié «d'abondance». L'association d'idées serait la même que pour le latin *prompte*.

En Italie, nous trouvons un groupe nombreux et important : *ops* «secours, provision», avec ses dérivés ou composés *inops*, *opulentus*, *opifer*, *opitulor*, *opiparus*, *copia*. Le pluriel *opes* s'est restreint au sens de «richesses», littéralement «moyens, ressources».

La déesse *Ops* mérite une mention particulière, comme une des plus vieilles divinités du Panthéon italique. On l'appelle *Ops mater*, *Ops augusta*, *Ops opifera*. Elle est représentée sur des monnaies tenant des épis. Des fêtes — les *Opalia*, les *Opiconsivia* — lui sont consacrées. Elle a un temple au Capitole, un autre auprès du Forum. Elle a un sanctuaire à Préneste, un autre à Albe. Varron la dit d'origine sabine[2]. A en étudier le nom sans idée préconçue, il semble bien que ce soit un terme abstrait signifiant «aide, secours». Et c'est en compagnie de divinités d'origine non moins abstraite que nous la rencontrons chez Plaute[3] :

Ita me... Spes, Opis, Virtus, Venus... Dique omnes ament.

Il faut donc voir dans la déesse *Ops* une sorte de Providence féminine. La même nuance se trouve dans *Jupiter Optimus* : c'est Jupiter secourable.

Nous n'avons pas conservé une racine sanskrite *ap* «secourir, aider» : mais il en est resté les dérivés immédiats *ápas* «œuvre» (= latin *opus*) et *apás* «travailleur».

L'idée de «secours» a conduit à celle de «besoin» : on sent le voisinage des deux idées dans cette phrase de Cicéron : *Si opus esse videbitur, conveniam*. Nous pourrions dire en français : «Je viendrai, si cela paraît utile[4]».

C'est ici qu'il convient de placer le nom d'un grade militaire qui, dès l'antiquité, a été mal interprété. Nous voulons parler du substantif masculin *optio*, qui désigne dans la légion romaine une sorte de sous-officier. Varron l'explique par le verbe *optare*[5] et Végèce répète la même explication : *Optiones ab optando appellati*. Mais cette étymologie ne peut se justifier grammaticalement.

[1] V. Curtius, *Grundzüge*[4], p. 680, où l'ι est expliqué.
[2] V. le Dictionnaire de Roscher, s. v.
[3] *Bacch.*, v. 893.
[4] Il n'est pas douteux que le verbe impersonnel *oportet* a quelque reflet de cette signification. Mais la formation donne lieu à des difficultés presque inextricables.
[5] *D. L. L.*, V, 91.

Nous avons ici un dérivé de cette même racine *op* «secourir, aider» : *optio* est l'adjudant[1].

Ὄλϐος «RICHESSE».

J'ai réservé pour un article à part, comme beaucoup plus incertain, le grec *ὄλϐος* «richesse, bonheur». Entre *ὄφελος* et *ὄλϐος* il y a un air de parenté qui avait déjà frappé Pott. Le changement de *φ* en *ϐ* devant *λ* est bien connu : on a *στρεϐλός* (de *στρέφω*), *κέϐλη* (pour *κεφαλή*). La métathèse est plus difficile à admettre : cependant on en trouverait des exemples, sinon pour le *λ*, du moins pour le *ρ*. Rappelons qu'aucune étymologie vraisemblable n'en a été proposée jusqu'à présent. Ὄλϐος pourrait donc être un mot populaire, une corruption de *ὄφλος*. C'est ainsi qu'en espagnol *oblido* «l'oubli» devient *olvido*.

Ἑτέρωθι.

Un emploi curieux du suffixe *-θι* se trouve dans l'*Iliade*, V, 351. Diomède, invectivant contre Aphrodite, qu'il vient de blesser à la main, lui dit que désormais elle se tiendra loin de la guerre. Mais le poète emploie une forme beaucoup plus énergique. «A l'avenir, fait-il dire au héros, je crois que tu tomberas en pâmoison, si seulement tu entends parler de la guerre, *même à propos d'un autre.*»

ῥιγήσειν πόλεμόν γε, καὶ εἴ χ' ἑτέρωθι πύθηαι.

Ἀγελείη.

Ce surnom d'Athéna a été traduit quelquefois par «la déesse des troupeaux». Mais, sans parler d'autres difficultés, Minerve n'est pas le moins du monde pastorale dans l'*Iliade* : elle est essentiellement guerrière, elle est en femme la contre-partie d'Arès. On peut même remarquer qu'elle a, comme Arès, un certain plaisir à faire le mal.

Il faut donc nous en tenir à l'étymologie des anciens : de *ἄγω* et *λεία* «la déesse qui fait du butin».

Avec le temps, il est arrivé à ce mot *λεία* ce qui est arrivé à la déesse elle-même : la couleur s'en est adoucie. Πολυλήϊος veut dire «riche en possessions». Ἀλήϊος est devenu synonyme de *ἀκτήμων*. Enfin *ληϊστός* est devenu un synonyme de *κτητός*.

[1] Les anciens emploient, pour définir ses fonctions, les mots de *adjutor*, *vicarius*.

Il ne faut pas trop approfondir les origines de la propriété, pas plus qu'il ne faut trop scruter le passé des déesses dont l'image orne le fronton des Académies[1].

Λάφυρον.

A la même origine appartient un mot qu'on ne trouve pas encore dans Homère, mais qui est fréquent à l'époque classique : *λάφυρον* «butin». Le *φ* représente ici le *Ϝ* de *ληϜίς*, *λεϜία*.

Ceci pourrait faire supposer une racine *lav* «piller», à laquelle on serait tenté de rattacher le nom de la déesse italique *Laverna*.

Φύλοπις «BATAILLE RANGÉE».

Les anciens reconnaissaient déjà dans *φύλοπις* (s.-entendu *μάχη*) un dérivé de *φῦλον*. La tactique de combat consistait à se ranger par tribus et par phratries. Nestor recommande au commandant en chef de ranger son armée *κατὰ φῦλα*, *κατὰ φρήτρας*[2]. Quant au second membre du composé, il n'y faut pas voir le mot *ὄψ* «voix, cri», comme on l'a quelquefois supposé, mais une de ces formations où la racine *οπ* «voir» joue un rôle presque explétif. C'est ainsi qu'on a *ἄνθρωπος* «qui a figure d'homme, homme», *στενωπός* «de configuration étroite, étroit».

Le suffixe féminin *-ις*, *-ιδος* sert à former des adjectifs pris substantivement : *πατρίς* «la patrie», *θεωρίς* «le navire qui conduit les théories». L'accentuation est celle des composés : cf. *κακόπατρις*, *πάμμηνις*.

Μέροπες.

Ceci m'amène à parler de *μέροπες*, sur lequel on a produit des conjectures si invraisemblables. Pour qui observe les habitudes de la langue grecque, il ne peut être douteux que la première partie *μερ-* nous cache un ancien substantif signifiant «homme». *Μέροπες*, ce sont ceux qui ont un visage d'homme. Dès lors, nous sommes conduits à la racine dont est fait le nom des mortels en tant de langues (sanscrit *marja*, *mṛta*, *mṛtja*, grec *βροτός*, etc.). Nous avons ici un nouvel exemple de l'aspect différent que peuvent prendre les mots, quand ils sont employés seuls ou en composition. Il est difficile de restituer avec exactitude le thème nominal dont ce *μερ-* est un débris. On peut choisir entre *μρτ-οψ*

[1] Ce qui met fin à toute espèce de doute en ce qui concerne *ἀγελείη*, c'est qu'Athéna est appelée une fois (*Il.*, K, 460) *ληῖτις*, mot qu'Hésychius traduit par *λαφυραγωγός*.

[2] *Iliade*, II, 362.

ou μρj-οψ. Quoi qu'il en soit, il est temps de renoncer à l'interprétation des hommes «qui articulent bien».

Διάβολος.

Hérodote raconte que le Milésien Aristagore vint trouver le roi spartiate Cléomène pour l'engager à déclarer la guerre au grand roi. Admis en sa présence, il lui décrit la richesse des provinces perses, la facilité de la conquête, et met en regard le peu de profit que les Spartiates tirent de leurs longues guerres avec les Messéniens. Mais, ajoute l'historien, quoique adroit en tout le reste et s'entendant à l'enjôler, Aristagore commit une faute... Ὁ δὲ Ἀρισταγόρης τἆλλα ἐὼν σοφὸς καὶ διαβάλλων ἐκεῖνον εὖ, ἐν τούτῳ ἐσφάλη...

Nous avons ici διαβάλλω exactement au sens où les livres chrétiens emploient διάβολος. Ce n'est pas le *calomniateur*, ou l'*ennemi*, c'est le *séducteur*, ou pour employer l'expression consacrée, le *tentateur*.

Ἀλλοπρόσαλλος.

Cet adjectif si étrangement formé constitue un des plus jolis sobriquets que je connaisse. Ainsi que l'expliquent les commentateurs, il veut dire «menteur, personnage au visage double» (δίγνωμος, διπρόσωπος). C'est l'injure adressée par Athènè au dieu Arès, qui, après avoir promis secours aux Grecs, s'était fait le protecteur des Troyens[1].

Nous avons ici un juxtaposé qui contient toute une petite phrase, comme en français *le qu'en dira-t-on, un m'as-tu vu, un ramasse-moi ça!*

Il ne faut pas comprendre ἄλλο comme dans ἀλλογενής ou ἀλλόχροος. C'est bien l'accusatif neutre que nous avons, régi par un verbe sous-entendu, signifiant «dire, déclarer». C'est celui qui dit une chose à l'un, autre chose à l'autre (ἄλλο πρὸς ἄλλον), qui dit blanc ou noir, à volonté.

La langue s'est si bien habituée à ce juxtaposé qu'elle le décline comme un mot simple. Elle fait, par exemple, au vocatif: ἀλλοπρόσαλλε.

Τόσος, EMPLOYÉ AU SENS DE «TOUT».

Entre le latin *totus* et l'osque *touta* «civitas» existe-t-il un lien de parenté? On a encore essayé récemment de l'établir[2]. Mais la chose nous paraît des plus douteuses.

[1] *Iliade*, V, 831, 889.
[2] *Romania*, XXX, p. 481.

En tout cas, il faudrait partir de l'adjectif *tōtus*, et non, comme on l'a fait quelquefois, du substantif *touta*. Je rappelle une fois de plus que les adjectifs de cette sorte changent aisément de signification quand ils sont privés de leur corrélatif : c'est ce qu'on voit par l'adjectif *πᾶς*, qui correspond étymologiquement à un *τᾶς* qui ne s'est pas conservé.

Nous avons dans Homère l'adjectif *τόσσος* employé au sens de « tout » :

Τοῦ δὲ καὶ ἄλλο τόσον μὲν ἔχε χρόα χάλκεα τεύχη [1].

« Ses armes d'airain couvraient *tout* le reste de son corps. »

Il s'est passé pour *tōtus* la même chose que pour *πᾶς*. Séparé de son *quōtus*, il a signifié « tout ». De même ici *τόσσος* séparé de *ὅσσος*.

Αἱμύλος.

Le rapprochement fait par l'ancienne grammaire entre le latin *æmulus* et le grec *αἱμύλος* n'est peut-être pas aussi dénué de fondement que le supposaient les premières générations de linguistes. Il se peut que nous ayons affaire, non à deux mots congénères, mais à un mot emprunté, un mot savant, un terme de gymnase et d'école. Je soupçonne qu'il s'est passé pour *æmulus* ce qui s'est passé en français pour *menin*, qui est, au fond, identique à *mignon*. Les encouragements et les caresses ont toujours été les grands moyens d'émulation. Les pédagogues de l'antiquité ne l'ignoraient pas. Hésychius explique *αἱμύλος* (anciennement *αἰμύλος*) par *ἀστεῖος*, *συνετός*, c'est-à-dire « gentil, intelligent ». C'est peut-être ce que voulait dire aussi en latin ce mot forgé *æmulus*. Il semble que nous entendions les exhortations de ces bons maîtres.

GREC MODERNE βράχος.

Parmi les termes géographiques littéralement traduits du grec en latin, il faut mettre *brevia*, qui désigne les bas-fonds de la mer, et qui est la traduction exacte du grec *βράχεα*. L'expression a pris naissance chez les marins : mais transportée sur terre, elle a donné en grec moderne *βράχος* « un rocher ».

Ἄνεως. Ἄνους. Ἐνεός.

Je disais plus haut (p. 7), au sujet de *ἄνεως*, *ἄνεω*, qui signifient « muet, en silence » : « Un homme muet d'étonnement est

[1] *Iliade*, XXII, 322.

tout simplement pour le peuple un homme stupide. C'est ce que nous montre, entre autres, l'identité de l'allemand *dumm* et de l'anglais *dumb* «muet». Je vois donc dans *ἄνεως* «muet» un doublet de *ἄνους*.« Je trouve la confirmation de ce rapprochement dans l'adjectif *ἐνεός*, qui est évidemment de même origine. Cet adjectif signifie ordinairement «muet», mais il est aussi employé comme synonyme de *εὐήθης* et de *ἄκακος*. Je me contenterai de renvoyer à deux passages de Platon, où il est employé, la première fois dans le sens de «sot», la seconde fois dans le sens de «muet». *Alcibiade*, II, p. 140, D, et Théétète, p. 206, D. L'orthographe *ἐννεός* présente un redoublement purement phonétique de la liquide, qui est fréquent avec le préfixe privatif. C'est ainsi qu'on écrit *ἄμμορος*, *ἄλλοφος*, *ἀννέφελος*. Le changement de l'*a* en *ε* est dû à l'influence réciproque des voyelles, comme dans *ἐρέφω* et *ὀροφή*, *ὀβολός* et *ἡμιωβέλιον*. Le déplacement de l'accent montre que les deux mots *ἄνεως* et *ἐνεός* sont devenus étrangers l'un à l'autre.

L'ÉTRUSQUE VINVM ET LA LANGUE LIGURE.

Le mot *vinum* (une fois *vinm*) se trouve quatorze fois dans le texte étrusque d'Agram. On a proposé d'y voir le latin *vinum*, ce qui n'a rien d'impossible en soi, quoiqu'on puisse être étonné de rencontrer ce seul et unique mot latin dans toute cette longue liturgie.

D'autre part, en faisant des fouilles dans un antique cimetière d'Ornavasso, près du Lac Majeur, on a trouvé, parmi des vases funéraires, un vase portant cette inscription gravée à la pointe (nous donnons la lecture de M. Kretschmer) :

latumarui sapsutaipe vinom nas'om.

Ce que M. Kretschmer traduit :

«Vin de Naxos appartenant à Latumarus et à Sapsuta.»

Nous aurions différents doutes à exprimer au sujet de cette lecture, en premier lieu, au sujet de la présence d'une amphore de vin dans un cimetière, parmi d'autres vases de même forme dont la destination funéraire n'est pas contestée; en second lieu, au sujet de cette double mention d'un homme et d'une femme comme propriétaires de ladite amphore; finalement (et ce n'est pas le moindre de nos doutes), sur la mention de Naxos.

Mais ce n'est pas pour contester cette interprétation, si hasardée qu'elle soit, que nous prenons la plume. C'est pour signaler ce qu'aurait de téméraire toute conclusion d'ethnologie qu'on en voudrait tirer. M. Kretschmer est d'ailleurs le premier à nous avertir.

Voici, résumé brièvement, et dépouillé des sages avertissements que l'auteur a pris soin d'y mêler, le raisonnement qui nous est soumis : *Vinom* et *nas'om* étant les désinences du neutre latin, *latumarui* étant un génitif masculin, *sapsutai* un génitif féminin, et *pe* étant le latin *que* avec le changement italique de *qu* en labiale, la langue de l'inscription est donc une langue indo-européenne, apparentée au celtique et à l'italique. Or nous avons des raisons de croire que l'inscription est ligure : donc le ligure est de la famille indo-européenne et spécialement de la branche italo-celtique...

Tout en rendant hommage à la pénétration du savant que nous venons de nommer, nous croyons que cette série de déductions n'est pas inattaquable, et qu'il faut attendre des preuves plus certaines.

Michel Bréal.

LA PLACE DU TON
DANS LES FORMES MOYENNES
DU VERBE INDO-EUROPÉEN.

Tandis que les participes et infinitifs parfaits grecs ont le ton sur leurs caractéristiques grammaticales à la fois à l'actif et au moyen, les participes et infinitifs moyens présents ou aoristes du type athématique reculent tous le ton le plus possible, par opposition aux formes actives du même type qui ont le ton sur les caractéristiques. Les formes thématiques, ayant le ton à la même place dans toute la flexion d'un même thème, n'appellent aucune observation et n'ont pas à être examinées ici. On a donc :

δεδόσθαι *δεδομένος*

tout comme :

δεδωκέναι *δεδωκώς*

mais :

δίδοσθαι *διδόμενος*

par opposition à :

διδόναι *διδούς*

ou encore :

πρίασθαι *πριάμενος*

par opposition à :

ἁλῶναι *ἁλούς.*

Ce contraste est significatif, car, ainsi qu'on le sait, le ton occupe dans les infinitifs et participes grecs assez exactement la même place qu'occupait le ton dans les formes personnelles toniques de l'époque préhellénique. Il faut examiner dans quelle mesure le védique — la seule langue qui permette ici de contrôler le témoignage grec — vient confirmer ou contredire ce témoignage.

Au parfait, l'accord du grec et du védique est complet : la place du ton des formes actives *δεδωκώς*, *δεδωκέναι* s'accorde avec le

fait que, en védique, au pluriel et au duel actifs, le ton est sur les désinences : *dadá*, *dadúḥ*, *dadáthuḥ*; au moyen, le ton est toujours sur la désinence : *dadé*, ce qui concorde exactement avec δεδόσθαι, δεδομένος, si l'on note une fois pour toutes que, pour une raison inconnue, jamais la finale -αι des infinitifs, actifs ou moyens, ne reçoit le ton en grec.

Quant au présent et à l'aoriste, qui ne diffère pas du présent par la forme du thème, mais seulement par l'emploi exclusif des désinences secondaires à l'indicatif, il convient d'examiner séparément les divers types.

1° Type radical athématique sans redoublement.

Au moyen, le védique a le ton, dans une partie des verbes, sur la désinence, et, dans une autre partie, sur la racine. La répartition est la suivante.

Ton sur la racine :

A. Les thèmes qui ont le vocalisme radical *e* devant les désinences moyennes ont, en védique, le ton sur la racine: véd. *çéte* = κεῖται, cf. κείμενος; *váste* = (ϝ)έσται, [(ϝ)ειμένος est considéré comme un parfait]; *áste*, cf. ἧσται, ἥμενος; de même : *cáṣṭe*, *óhate* (3ᵉ plur.), *mátsva*, *yákṣva*, *sákṣva*, *vámsva*, et à l'aoriste : *gáṃvahi*, *námçi* (*Ṛ. V.*, VI, 51, 12). Le Ṛgveda a le participe *stávānaḥ* (cf. zd *stavanō*), souvent, en face de *stuvānáḥ*, qui se lit une fois (et aussi une fois *stavānáḥ*), cf. gr. στεῦται; *stuvānáḥ* est la forme de l'Atharvaveda.

Le vocalisme *e* de ces formes n'est pas une anomalie comme on le croit d'ordinaire (voir, par exemple, Brugmann, *Kurze vergl. gramm.*, § 638), car le grec a normalement *ε* dans presque toutes les formes du présent où le vocalisme est clair : σεῦται, στεῦται, ἔραμαι, κρέμαμαι, πέταμαι, hom. δέατο, κέρωνται (voir G. Meyer, *Griech. gramm*³., §§ 485 et 488). L'aoriste a aussi *ε* dans γέντο, κέντο (chez Alcman; cf. κέλομαι). Toutefois on a d'autre part : hom. δίεμαι, (ϝ)ίεμαι, et régulièrement à l'aoriste : ἐθέμην, ἐδόμην, etc., hom. σύτο, etc. — Les formes à vocalisme prédésinentiel *e* ne manquent pas non plus en iranien : gâth. *aoji*, zd *staota*, etc. (voir Bartholomae, dans *Grundr. d. iran. phil.*, I, 1, p. 206, § 357).

B. Les thèmes védiques qui ont une syllabe longue radicale à toutes les personnes ont le ton sur la racine, alors même qu'ils ont le vocalisme zéro : *íṣṭe*, *íṭṭe*, *írte*.

Ton sur la désinence :

Ont le ton sur la désinence les thèmes à vocalisme zéro de l'élément prédésinentiel dont la syllabe radicale est brève dans

une partie au moins des formes; au présent : *bruvé*, *brūté*; *huvé*, *hūmáhe*; *yujé*; *duhé*; *rihé*, *rihaté*; *kṛṣvá*; *ṛdhāthe*; *dviṣáte* (Atharvaveda); à l'aoriste, *dhiṣvá*, *nutthāḥ* (les exemples sont très rares à l'aoriste). Par exception, on a *sūte*, *súvate*, mais partic. prés. *suvānáḥ* (*súvānaḥ* dans l'Atharvaveda).

Le témoignage grec s'accorde donc avec celui de la plus grande partie des thèmes védiques, et ceci est d'autant plus remarquable que les participes védiques ont assez souvent le ton sur le suffixe, alors que les formes personnelles ont le ton sur la racine. Si, en effet, on a *çáyānaḥ* comme *çáye*, *çéte*, on a *içānáḥ* à côté de *íçānaḥ*, *íṣṭe*; *āsānáḥ*, à côté de *ā́ste*, *ā́sīnaḥ*; *ohānáḥ*, à côté de *óhānaḥ*, *óhate*; il est d'ailleurs possible que le participe ait eu anciennement un vocalisme différent de celui de l'indicatif; on lit une fois dans le Ṛgveda *uṣānáḥ* en face de la forme ordinaire *vásānaḥ* dont le vocalisme et le ton sont pareils à ceux de *váste* (et *uṣānáḥ* peut servir à expliquer gr. *εἱμένος*, qui a le ton à la même place qu'un participe parfait, mais qui n'est pas nécessairement un parfait pour cela); cf. aussi le participe *stuvānáḥ* cité ci-dessus à côté de *stávānaḥ*. Sur les formes de caractère plus ou moins aoristique, cf. Whitney, *A sanskr. gramm.*, § 840 *b* : la plupart ont le ton sur *-āná-*, mais quelques-unes sur la racine.

La constance avec laquelle le ton repose en grec sur l'élément radical des formes à désinences moyennes ne fournit pas la preuve d'une pareille constance en indo-européen, parce que le grec a, dans toute sa flexion, tendu à normaliser d'une manière absolue la place du ton pour chaque catégorie morphologique. Mais l'accord de véd. *çéte*, *çáyānaḥ* avec gr. *κείμενος* établit que, dans une partie notable des formes moyennes du type athématique, et au moins dans toutes celles qui avaient le vocalisme prédésinentiel *e* devant les désinences moyennes, le ton reposait en indo-européen sur la syllabe initiale du mot, qui se trouvait être la racine, et non pas sur les désinences.

La désinence lit. *-mi* des formes athématiques est une ancienne désinence moyenne, car la désinence est *-mai* en vieux prussien (cf. grec *-μαι*, avec *-αι* valant brève au point de vue de la place du ton et équivalant par suite à une diphtongue rude du lituanien), et l'*-i* final lituanien, qui est conservé régulièrement, ne peut représenter qu'un plus ancien *-ē* intoné rude (cf. Пржезвинскій, *Къ исторіи формъ спряженія въ балт. языкахъ*, p. 15 et suiv.); or, avec cette désinence, l'accent n'est sur la fin du mot que s'il a été déplacé aux termes de la loi de M. F. de Saussure, comme dans *esmì*, *eimì*, etc.; là où la tranche prédésinentielle est rude et où, par suite, l'accent ne pouvait se déplacer, l'accent reste sur la tranche prédésinentielle : *sédmi*, *édmi*, *sérgmi*, etc. Cette place de

l'accent est sans doute d'origine indo-européenne; mais elle ne saurait servir d'argument parce qu'elle peut être analogique de la 3ᵉ personne, sûrement active, *sést(i)*, *ést(i)*, *sérkt(i)*, etc., et que d'ailleurs toute 1ʳᵉ personne du singulier dissyllabique est accentuée en lituanien sur la syllabe initiale si celle-ci a l'intonation rude.

2° Type athématique à redoublement.

Le védique a, pour ce type, le ton, dans une partie des formes moyennes, sur la syllabe initiale du mot, c'est-à-dire sur le redoublement, et, dans une autre partie, sur les désinences.

La plupart des verbes ont le ton sur le redoublement à toutes les formes; de ce nombre est *dáde*; on a donc *dádmahe*, *dádvahe* dans le R̥gveda, en parfait accord avec *δίδοσθαι*, *διδόμενος* (et non **διδομένος* comme le parfait *δεδομένος*; cf. le participe présent véd. *dádānaḥ*); de même véd. *jíhīte*, *mímīte*, *çíçīte*.

Dans quelques verbes, le ton est sur les désinences : véd. *juhvé*, *juhuté*; de ce nombre est *dhā-*, 3ᵉ pers. sing. *dhatté*; toutefois, même alors, la 3ᵉ personne du pluriel reçoit le ton sur le redoublement : *dádhate*, si bien que gr. *τίθεσθαι*, *τιθέμενος* ne restent pas sans correspondants védiques.

Ici même, la place du ton attestée par les participes et infinitifs grecs s'accorde exactement avec ce qu'enseignent les formes védiques. Mais l'opposition de l'actif *τιθείς*, *τιθέναι*, et du moyen *τίθεσθαι*, *τιθέμενος* est purement hellénique; car le védique a *dadhmási* comme *dhatté*, et le participe *dádhat* comme *dádhānaḥ*, la 3ᵉ pers. plur. *dádhati* comme *dádhate*.

L'intensif athématique, qui n'est pas représenté en grec, a le ton sur le redoublement, donc sur la syllabe initiale, dans la plupart des exemples toniques du R̥gveda : *jóguve*, *jóguvānaḥ*; *tétikte*; *dédiṣṭe*, *dédiçate*, *dédiçānaḥ*; *cékite*, *cékitānaḥ*; *jáṅgahe*; *sársrāṇaḥ*; etc., en regard du ton sur les désinences dans *nenikté*; *badbadhé*, *badbadhānáḥ*; *marmr̥jānáh* (mais, une fois, *mármr̥jānaḥ*), qui ont l'aspect d'exceptions isolées.

3° Types athématiques à nasale.

Tous les types à nasale ont en védique le ton sur les désinences moyennes : *kr̥ṇuté*, *gr̥ṇīté*, *yuṅkté*, et, au pluriel, *hinváte*, *punaté*, *yuñjáte*. Le contraste avec gr. *δείκνυσθαι*, *δεικνύμενος* et *δάμνασθαι*, *δαμνάμενος* est absolu et constant. Toutefois le participe *índhānaḥ* a le ton sur *i* dans le R̥gveda et l'Atharvaveda, et cette place, singulièrement anomale, ne saurait s'expliquer comme une innovation plus ou moins récente; de même, la nasale du participe athématique *çúmbhānaḥ* (R̥. V.) est une caractéristique de présent, et il est fort remarquable que l'indicatif présent cor-

respondant, passé secondairement au type thématique, ait fixé le ton à des places différentes à l'actif et au moyen: *çúmbhate* en regard de *çumbháti* (au participe, on trouve à la fois *çúmbhamānaḥ* et *çumbhámānaḥ*); enfin, à côté de *tuñjānáh* (*Ṛ. V.*, IX, 52, 2), on a *túñjānaḥ* (*Ṛ. V.*, IX, 87, 6) et *túñjamānaḥ* (*Ṛ. V.*, III, 1, 16); le verbe à désinences moyennes véd. *jŕmbhate* a le ton sur la syllabe initiale, tandis que *kṛntáti* et *vindáti* actifs, ont le ton sur la voyelle thématique; l'opposition de véd. *dŕṃhata* (actif) et *dṛṃhéthe* (moyen) dans le Ṛgveda, *dṛṃhántam* (participe actif) dans l'Atharvaveda indique un ancien mouvement du ton dans le type athématique originel; enfin il faut noter *jínvati*, *pínvati*, en regard des formes moyennes *jinvé*, *pinvānáḥ* du Ṛgveda et du participe actif *pinván* de l'Atharvaveda. D'autre part, les présents slaves à nasale, qui résultent de la transformation d'anciens verbes à infixe et de verbes en *-nā- et *-neu- en formes thématiques, portaient en slave commun le ton sur la syllabe initiale, c'est-à-dire sur la syllabe radicale (voir A. Meillet, *Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave*, p. 145 et suiv.; Pedersen, *K. Z.*, XXXVIII, 353 et suiv.). L'accord du type slave commun, de tous les participes et infinitifs moyens du grec, *δείκνυσθαι*, *δάμνασθαι*, etc., et des quelques participes moyens védiques tels que *índhānaḥ*, garantit que certaines formes — certaines formes moyennes en particulier — des thèmes à nasale infixée avaient en indo-européen le ton sur la syllabe initiale.

En résumé, il est certain que, dans les divers types athématiques de présents et d'aoristes représentés en grec, le ton ne tombait pas toujours en indo-européen sur les désinences moyennes, et que, du moins dans une portion très notable des présents-aoristes, le ton était sur la syllabe initiale du thème aux formes moyennes de l'indicatif et des participes. Les contradictions que présentent les deux seules langues auxquelles on puisse recourir, le grec et le védique, ne permettent pas de faire, sur la répartition exacte du ton en indo-européen, autre chose que des hypothèses invérifiables, et l'on voit aisément qu'il est possible de concilier l'état grec et l'état védique de diverses manières : en partant de l'état grec et en considérant l'état védique comme résultant d'innovations, ou inversement, ou en combinant les faits des deux langues; c'est-à-dire que le problème n'est pas déterminé et ne comporte pas de solution certaine. Une seule chose est sûre : *en indo-européen, un grand nombre de formes moyennes de présents-aoristes athématiques des divers types avaient le ton sur la syllabe initiale.*

On voit que les mouvements du ton indo-européen sont plus complexes qu'on n'est porté à l'imaginer d'ordinaire; une flexion

dádhāmi, 3ᵉ plur. *dádhati*, *dádhate* (cf. gr. *τίθεσθαι*, *τιθέμενος*), mais 1ʳᵉ plur. act. *dadhmási* (cf. gr. *τιθέναι*, *τιθείς*), 3ᵉ sing. moy. *dhatté*, vient attester, dans le verbe, le mouvement du ton entre le commencement et la fin du mot dont la flexion du baltique et du slave fournit des exemples si nets pour les noms, et qui se retrouve en effet dans ion. *ἄγυια*, *ἀγυιῆς*, etc. Le védique n'a plus conservé cette alternance entre l'initiale et la finale des verbes que dans les formes à redoublement, où il en présente de nombreux exemples, et dans les thèmes monosyllabiques tels que *émi*, *imás*(*i*), où l'alternance se confond avec celle entre la syllabe désinentielle et la syllabe prédésinentielle, qui est devenue normale dans la morphologie sanskrite. Mais les verbes à nasale ont aussi connu le même mouvement, comme on l'a vu ci-dessus; et le grec oppose également *τίθεσθαι* à *τιθέναι*, *τιθείς*, et *δείκνυσθαι* à *δεικνύναι*, *δεικνύς*. Sans chercher à déterminer l'état indo-européen dont les normalisations diverses du grec et du sanskrit ne permettent plus de restituer le détail, on doit donc admettre que, contrairement à ce qu'indique le védique, *le mouvement du ton indo-européen avait lieu normalement non pas entre la syllabe prédésinentielle et la désinence, mais entre la syllabe initiale du mot et la désinence*. Ici encore, la morphologie grecque a conservé fidèlement la trace de l'alternance indo-européenne, tandis que le sanskrit, dont la phonétique a gardé dans toute son étendue la mobilité du ton indo-européen, a d'ordinaire limité les mouvements grammaticaux du ton à deux éléments morphologiques contigus dans la flexion d'un seul et même thème.

Au point de vue proprement grec, cette observation est de nature à faire concevoir plus facilement que le ton se soit fixé aussi loin que possible de la fin du mot dans les formes personnelles du verbe grec : on voit, en effet, que, à en juger par les infinitifs et participes, les formes personnelles *τίθεται*, *δίδοται*, *δείκνυται*, *δάμναται*, etc. ont le ton à la place où il était en préhellénique quand le verbe était tonique, et peuvent par suite être considérées comme représentant tout à la fois les anciennes formes toniques et les anciennes formes atones.

A. Meillet.

UN TEXTE LITUANIEN

EN

DIALECTE ŽÉMAÏTE.

Le texte qui suit est simplement la reproduction diplomatique d'un catéchisme élémentaire. C'est dire qu'il n'offre aucun intérêt au point de vue du fond. Pour la forme, il en est autrement ; en effet, il est rédigé en entier dans le dialecte appelé ordinairement *dialecte de Rossieny*, et généralement connu par les ouvrages de l'ancien professeur à l'Université de Vilna, Stanewicz (cf. sur les *Dainas* de cet auteur la grammaire de Schleicher, p. 31 ; sur ses autres écrits, M. Вольтеръ, *Литовская хрестоматія* et *Mittheilungen der Litauischen litterarischen Gesellschaft*, vol. III, p. 458 et suiv.). A ce titre, notre catéchisme offre au moins le même intérêt que les autres publications dialectales du même genre, dont quelques-unes sont énumérées ou étudiées par M. Вольтеръ, *Записки Императорской Академіи Наукъ*, LIII. *Приложеніе*, n° 3, p. 154, 160 seq., 169 seq. Il se distingue de plus par des traits particuliers, dont le plus important est qu'il est *accentué* d'un bout à l'autre. Dans la plupart des mots, la syllabe intense est marquée soit d'un accent grave (`) soit d'un circonflexe (^), rarement d'un aigu (´). Tous ces signes ont d'ailleurs la même valeur et il n'est tenu aucun compte de l'intonation.

Le titre de notre opuscule est : Mokslas skajtyma | diel | mażu wajku | su | mokslu | krykszczjonyszku | yszdut's | su | pritarimu wiresnibys dwasyszkos. | *Mètusy* 1838. *Kyrmelû Mènesej'* 23 *dyjno'*. | Wilniuje. | Spaustuwièj' Juzapa Zawadzki. | 1838. Au revers du titre on lit le permis de la censure, en polonais, daté de *Wilno* 1838. *d.* 15 *Lipca*, et signé *L. Borowski*. Il n'y a ni nom d'auteur, ni initiales : la brochure est complètement anonyme et l'est restée pour nous. Outre un syllabaire polonais, où les indications sont données en lituanien, l'on trouve en tête de notre brochure un syllabaire russe où les indications sont données en polonais. Aussi ne rencontre-t-on dans tout ce début que les seuls termes lituaniens suivants : *Skajtîtynes* (en note : Lyteras) *dydżiôses* ; *Skajtîtynes mażôses*, *Skajtîtynes Łotinyszkas dydżiôses* et *Mażôses* (ce

sont les lettres *f*, *h*, *q*, *v*, *x*); *Skajtîtynes pâtbalses* et *Drâugbalses*; *Skâjtles* (en note : Lyczbas), et enfin *Żynkłaj râszyma* et *Súbalses*. A la suite du syllabaire russe, où ѳ est noté comme devant se prononcer *t* et non *f*, se trouvent une liste de monosyllabes et une de dissyllabes avec prononciation figurée à la polonaise. Dans sa notation, l'auteur, qui probablement était d'église, transcrit toujours l'*o* russe par *o*, même lorsqu'il précède l'accent, et l'*e* par *e* ou *ie*, même sous l'accent : ainsi le russe *ковёръ*, qui est noté *ко-вéръ*, est transcrit *kowier*. Sur cent vingt-deux dissyllabes cités, il est à remarquer que onze seulement ne sont pas accentués, et que deux seulement le sont mal, ce sont *чýлокъ* et *ńчменъ*.

A la page 12, enfin, commence le texte suivi en dialecte žémaite du catéchisme, tel que nous le transcrivons ici. Nous avons mis entre crochets [ ] la pagination de l'original et n'avons porté en note que les rectifications aux fautes typographiques les plus gênantes. L'interprétation des signes et des formes, ainsi que l'explication des mots, font l'objet d'un commentaire qui suit le texte.

TEXTE.

[12] MOKSLAS KRYKSZCZJONYSZKAS.

APRASZYMAS DAJKTU.

Kuriùs kyjkwyn's żmogùs Katalyk's tùr netyktaj żynòty, yr ąt pòmietys mokiéty; alé dar jùs kyjk galèdam's yszmanîty.

Dàjktaj tyj dwejôky ira prigymyma. Wyjny tokyj : katrû neżynąt, nièku bûdu negàł żmogùs bûty iszganît 's; yr tyj wadinas; *Dàjktaj rejkalyngy po nutròtyimu yszgànima*. Ąntry tokyj : Kuriù jej kas par sawà pałajdunîsty ne mokiétu, ir jû neyszmanîtu, smertełnàj griészytu; o tyj wadinas : *Dajktaj rejkalyngy po grièku smertelnu*.

[13] PARSKJRYM'S PYRM'S.

A'pej dàjktus rejkalyngus po nutròtyimu yszgànima dûszys.

Kłâusym's : Ką tùr kyjkwyjn's żynòty mokiéty yr tykiéty po nutròtyimu yszgànima?

Atsàkim's : Tùs kèturius dàjktus :

Pyrma, jog' ira Dyjwas.

Antra, iog' Dyjwas tiéra wyjn's alè tryjòsy asâbosy : Dyjwas Tiew's Dyjwas Sunùs, Dyjwas Dwasè szwęta.

Trèti, iog' ątra àsaba Tràjcys szwętòs, tày ira : Sunùs Dyjwa stojòs' żmògumy diel yszgànima żmoniû.

Kètwyrta, jog' Dyjwas ira tejsyng's : gierelgiêims użmôk dągu ąmżynu : o griêsznikus ąmżynàj karò' pèkłoj ?

Klaus : Dielkò tùs kèturius dàjktus turèm żynòty, mokiêty yr tykiêty po nutrotyjmu yszgànima dûszys ?

Atsak : Diełtò : jog' be itykiêima ne wyn's negàł bûty yszganît's : o wysas mûsu itykiêim's krykszcyiònyszkas kû dydżiàuscj guł ąt tû keturiû dàjktu, kurî ira wożniàusejs artykułà's itykiê : ima szwęta.

[14] KLAUSYMAJ.

Apej tûsgi kèturius dàjktus po nutròtyjma yszgànima.

I

Apey wyjna Dyjwa tryjòsy asàbosy.

Kł. Kas tawy sutwiêry ?

Ats. Pon's Dyjw's.

Kł. Kas taj ira Dyjwas ?

Ats. Sutwèrtòs dągaus yr żèmys, yr wysû dájktu.

Kł. Ar dâug ira Dyjwu ?

Ats. Wyjn's tièra Dyjwas, alè tryjòsy asàbosy.

Kł. Kuriôs ira tòs trîs asàbas Dyjwyszkas ?

Ats. Pyrma àsaba Dyjw's Tièw's : ątra, Sunùs Dyjwa : trèti. Dwasè Szwęta.

Kł. Dyjw's Tièw's ar ira Dyjwu ?

Ats. Ira.

Kł. Dwasè Szwęta ar ira Dyjwu ?

Ats. Ira.

Kł. Tad' bûs trîs Dyjwaj ?

Ats. Nièra trîs Dyjwaj ; alè wyjn's tièra. Nes tôs trîs asàbas tùr wyjna [15] prygymyma Dyjwyszka, yr wysàs tàs patès tobulîstys, táy ira : wysas lyjgej ąmżynas, lyjgej wysurèsątys : łyjgej wysagàles, wys żynątes, miłaszyrdyrgiàuses[1], tejsyngiàuses : łyjgej garbiés pyłnas.

Kł. Tòs trìs asábas Dyjwyszkas ar wysas łyjgys ira tàrp sawys.

Ats. Wysas łyjgys ira : łyjgys pri Dyjwîstys : łyjgys pri wysaga libys. Wysas nu ąmżiu, tàj ira : be pradżiòs. Nier'ne wyjnòs ne wirèsnes, nèba jaunèsnes, yr kôżna ira Dyjwu.

Kł. Ar paèjt kury àsaba Dyjwyszka nu kytòs'.

Ats. Dyjw's Tièw's ne paejt ne nu wyjnos asàbas. Sunus Dyjwa gem ysz Dyjwa Tièwa nu ąmżiu be pradżiòs. Dwasè szwęta paejt nu Dyjwa Tièwa yr Sunàus Dyjwa.

[1] Évidemment pour : *miłaszyrdyngiàuses*.

Kl. Tos tris asabas Dyjwystas kajp wadinas wijnu żodziu'.

Ats. Trajce Szweta.

Kl. Kóky ira trèti àsaba Tràjcys Szwęcziausys'.

Ats. Dwasè szwęta, kury nu Tiewa yr Sunàus pocjt*, o wyjnòg lygy [16] jyms ira tobulistej; tùr tą pàty Dyjwisty, ir' kàrta wys żynati, wysagaly, amżyna, taj ira be pradżiós yr pabagòs, yr tòs pacziòs su Dyjwu Tièwu, yr Sunum' garbiès wèrta.

[17] Dwasè szwęta ira mòkytoi tejsibys, kury szyrdys ity kiéjęcziu malonymys sawa yr dowenom's prypylda : àpszwyt pamynty : pàszwęt dùszy yr itykièimy sustypryn. Tà Dwasè ira tirçcziimu dagyszkos mùsu tièwyszkys : Jy sutwyrtyn mùsu sylpnibys : dalyj sawà malònys yr dòwenas pagàł nòra sawà.

II

Apej Stòjymas Żmògumy Sunàus Dyjwa.

Kl. Kury àsaba Tràjcys Szwętòs stòjos'żmògumy?

Ats. Atra àsaba Sunùs Dyjwa.

Kl. Kòkia spàsabu Sunùs Dyjwa stòjos' żmògumy?

Ats. Priymdam's at sàwys kûna yr dùszy padàbdny i kûna yr dùszy mùsu.

Kl. Kamy Sunùs Dyjwa stòjos' żmògumy?

Ats. Ziwaty Szwęcziawsys Maryjos [18] Panòs ysz Dwàsys Szwętòs. Anioł's Dyjwa aprèjszky Maryjej Pànaj, jog' pradiès Sùnu ysz Dwàsys szwętòs. Po pritàryma szwęcziàusys Panòs at tô, Dwasè szwęta ysz cziszcziàusy kràujy szwęcziàusys Panòs sutwiéry kûna dieł Sunàus Dyjwa, yr túlydy Dyjwisty Sunaus Dyjwa susyjúngy su tû kûnu tàjp; jog'a ne mażiàusy krysła tô kûna

* *Palynkamyntois Dwasè szwęta, kuryn Tiew's atsiùns wàrdan manà, tàs jùs yszmókys wysa.* Ewanélyo' szw. Jòna pàrskirymy 14. ejlò' 26. Jr at atròs wyjtestò' pecziò' Ewanélyo' parsk. 15. ej. 26. Krystus Wieszpats saka : *O kàd' atèjs Palynkamyntois, kuryn dez jùms atsiùnsu nu Tièwa, Dwasè tyjsòs, kury nu Tièwa pàejt, jy àpej many dùs làidyima.* Tàjpogi Ewan. szw. Jona parsk. 16 ejl. 13 tary Krystus : *Kàd' anà atèjs Dwasè tyjsos mókis jùs wysos tyjsos... Jy many padydyns : nes ysz manà yms, yr apsakîs jùms.*

Grómato' Szw. Pòwyła pas Gàlatus parsk. 4 ejl. 6 cze prìgul padiéty tyj żòdej. *O jog' èsate Súnajs : nùsiunty Tièwas Dwàse Sunàus sawà i szyrdys jùsu.* Tàjpog' : Dàrbosy apàsztalu parsk. 2 ejl. 33 : *Par dèszyny tadà Dyjwa yszàukszt[y]ntas yr nu Tièwa jèmys pażadièima Dwasys szwetòs* (Krystus), *yszlyo tą kurę jûs règete, yr gyrdyte* : taj ira : yszlyo Dwàse szwęta.

Tapat mòka Tièwaj SS : o labiàusej Cyrilus Aleksadrièty[s] ...
Thesaurus, Knyngo' 13. parsk. 2; ira Jo żòdej : «*Tykiem[e], jog'* ... *ta prigymingaj yr tikràj tàjp nu Tiewa, kajpa yr nu Sunàu* ...
Kryzòstom's pamòksly 2. apej *Ysylùinyma Dyjwu* ...
itykièima sawà» *Ira Dwasè szweta nu Tièwa yr Su*...
dùmas sawà kożnàm, kàjpo nor. Ir tolàus : «*Apej* ...
ira lygy Tièwuj yr Sùnuj, yr jog' pàejt nu Tiew[a] ...
idat pyktas kalbàs nepagadyntu gierù bùdu jùsu.

nebepalika, kuremy ne bút'ěsą Dyjwîstys. O potam, sutwěrta dûszy dieł Sunàus Dyjwa túlydy susyjúngy su kúnu yr Dyjwîsty.

Kł. Sunús Dyjwa stójys żmògumy, kajp wadinas?

Ats. Wadynas Jezus Krystus, taj ira : Iszganîtos.

Kł. Tàs Jezus Krystus ar ira Dyjwa[1]?

Ats. Ira Dyjwu; nes ira Súnumy Dyjwa, lyjgus pagàł Dyjwîstys Dyjwuj Tièwuj, yr Dwàsej szwętàj.

Kł. Kyjk ira natúru, àrba prygymymu Jezusy Krystusy?

Ats. Pon's Jezus túr dwy natûry : Dyjwyszka, kàjpo Dyjwas; yr żmôgyszka, kâjpo zmogûs. Nes bûdam's pyrm' stojymos żmôgumy, Dyjwu; ne- [19] parstoi bùty Jûmy po Ysykûnyima sawà, àrba po priymyma żmogîstys ąt sàwys.

Kł. Kyjk ira asàbu Jezusy Krystusy?

Ats. Wyjna ty ktaj àsaba Dyjwyszka tièra, taj ira ątra àsaba Tràjeys S Sunùs Dyjwa.

Kł. Ar bûtynaj (kanycznaj) rèjk tykiêty yr prisz żmônys yszpażynty, jog' Jezus Krystus ira Dyjwu?

Ats. Rèjk bûtinaj styprej tykiêty yr yszpażynty : kytâjp dàrąs żmogùs negàł yszgànima gâuty.

Kł. Diełkò Sunùs Dyjwa stòjos' żmôgumy?

Ats. Dieł atpyrkyma swiêta.

Kł. Kûmy atpyrka Pon's Jezus szî swiêta?

Ats. Mûka yr smercziù sawà.

Kł. Tad' Pon's Jezus buwa mûczit's?

Ats. Tâjp ira : ąt kûna kętiêy muszymus, płôkius, erszkiêtejs karunawòima; bâjsu surònyima, yr prikałt's ąt krîziaus smàrkiu smèrcziu nùmyry; o ąt dûszys ketièy dydy nulûdyma, yr paniekynyma.

Kł. Dyjwîste Pona Jezusa ar kętiêy tàs mûkas yr smèrty?

[20]. *Ats.* Ne kętiey. Nes Dyjwîste negàł kętiêty, nèba numyrty.

Kł. Tàs mûkas yr smèrty ar panewalù kętiey Pon's Jezus?

Ats. Nepanewalù, alè ysz geròs wàlys; dieł músu yszgànima wys tàj prîjemy ąt sàwys. O taj diełtô tâjp smarkiès mùkas yr smèrty kętièy, kad mûms dûtu pażynty, kâjp ira dydys bajsùm's griêka, yr kâjp dydy tejsîby Dyjwa griêkus karòjęti. Potàm wielejsgi, yr dieł paròdyma wysudydżiàusys mèjlys ąt mùsu, tâjp kętiêy.

Kł. Kûnuj Yszganîtojaus numyrsztąt, ar nûmyry dûszy Jo?

Ats. Ne nùmyry; nes dùszy ir' nèsmertełna.

Kł. Kas stòjos' posmèrty Yszganîtojaus su Jò kûnu yr dùszy?

Ats. Dùsze po smèrty, atsyskîrusy nu kûna, nùżęgy i pekłàs; taj ira : i atkłanès dieł yszwedyma ysz tyn dûsziu, kuriòs buwà

[1] Lire : *Dyjwu*.

dagaus wêrtas; o kûna nu krîžiaus nùymta pałàjdoy akmèns graby nàujemy.

Kl. Atsyskirat dûszej Yszganîtojaus nu Jo kûna, ar atsyskîry Dyjwîste Jò nu kúna?

[21] *Ats.* Neatsyskîry; alè Dyjwîste tajp, kàjpo yr giwám tebèsat, susyjungusy buwà yr su kûnu yr su dûszy Jo.

Kl. Kòkiu spàsabu Jezus Krystus palyka numûczit's?

Ats. Zîdaj neapkęzdamys môkyma Yszganîtojaus apskùndy Jyn pri Pyłòta. Pyłòt's, nòrynt pažyndam's Jo nekaltîby, wyjnòg Dèkreta smèrty yszdawy at Jo : yr tâjp łyg' pyktadiêis pri krîžiaus prikáłt's palyka.

Kl. Ar ysz numyrusiu atsykiêły Jezus Krystus?

Ats. Tâjp ira : Trecziò' dyjno' dûsze Jo susyjùngy apęt su kûnu sawa, yr tâjp Krystus Wièszpats ysz numyrusiu prisy kiêły.

Kl. Kamy nùnaj ira Jezus Krystus?

Ats. Kâjpo Dyjwas ira wysûr; o kajpo žmogùs, dagùj tyktaj, yr Szwęcziàusemy Sakramènty ałtòriaus tièra.

Kl. Nú kô Pon's Jesus atpyrka szî swiêta?

Ats. Nu prapultys amžynos, nu pekłòs.

Kl. Kòkiu spàsabu žmônys tâpyn buwà i tą pràpulty amžyna?

Ats. Par griêka pyrmûju Tiewû [22] Adoma yr Jîwos. Tûdu pyrmuju gimdîtoju turiêdamy Rôjuj prisàkima Dyjwa ne wàlgity wâjsiaus ysz wyjna mèdy, pàržęgy tą prisàkima, yr par tâj užtràuky karòny pekłòs ne tyktaj at sàwys, alè yr at ciełòs pakalènys ysz Jû paejtącziòs.

III

Apej tejsyngùma Dyjwa.

Kl. Ar tejsyng's ira Dyjwas?

Ats. Tejsyng's, taj ira : gierelgiêims dùd' dagu; o griêsznikams pèkła.

Kl. Kùmet Pon's Dyjws dûd žmonyms dagu, arba pèkła?

Ats. Po smèrty.

Kl. Ar tad' žmogùs myrdam's ne nùmyrszt su wysù czîstaj?

Ats. Žmoguj numrysztąt, kûn's jo numyrszt, yr i žemy pawyrst; o dûsze žmôgaus bûdama nèsmertełna, nemyrszt; alè tû po smèrty sûdyj aną Pon's Dyjw's yr jej bùs gierelgyngaj užbęgusy giwênyma, Dyjwas dùd' iej dagu; ojej bùs griêky smertèłnamy numyrusy be pakûtos, atsúdyj at pèkłas.

Kl. Kas ira daguj?

[23] *Ats.* Ira łynksmîbys yr wygàdas neyszpasakîtas, taworczîsto' wysù szwętûju yr patyjs Pòna Dyjwa.

Kl. Ar ąt ąmżiu dûsze bùs dągùj?

Ats. Ąt ąmżiu.

Kl. Kas ira pèkłoj?

Ats. Pèkłoj' ira mûkas neyszpasakîtas, ira ugnys dîkas, o pritô dar yr tumsîbys, yr kytas wysôkys mûkas, kurès tùr dûsze pèkłoj kętiêty, búdama îmesta i búri nemierûtaj dydy prakiejktùju, yr wysù bièsu.

Kl. Ar ąt ąmżiu pèkłoj' bùs dûszys?

Ats. Ąt ąmżiu.

Kl. Czîszczius ar ira?

Ats. Ira.

Kl. Kas taj ira czîszczius?

Ats. Czîszczius ira wyjta karòniu łajkyngu * tyms prîtejktû, kurî numyrszt lyngwùsy griėkusy, arba kurî tamy giwênymy dar neyszmokiejos' tejsîbyj Dyjwa parpakùta uż sùnkius [24] griêkus sawà atlèjstus ąt sakramênta spàwiednys.

Kl. Kas tyn ira Czîszczìuj?

Ats. Ira tokyspàt mûkas, kąjpo yr pêkłoj?

Kl. Kûmy kytonyszk's ira czîszczius pèklòs?

Ats. Tûmy : jog' dûszy peklò bùs ąt ąmżiu o ysz Czìszcziaus pabęgusy pakûta użdieta sûdu Dyjwa yszèjs i dągu.

Kl. Uż kòkius griêkus ęjt dûsze i czîszcziu?

Ats. Uż mażùs, àrba yr dydżiùs, alè jau par spàwiedny szwęta atlejdyma nu peklòs karòniu apturiêtus.

Kl. Ar wysy zmonys turiês numyrty?

Ats. Wysy turiês numyrty, yr stojyjs ąt sûda Dyjwa.

Kl. Ar beatsykèls kûmet ysz numyrusiu kûnaj żmoniû?

Ats. Pabągòj' swiêta, prisz paskucziàusy sûda, wysy numyrelej kêlses a-[25] pęt ysz numyrusiu : kożnas tadà kûn's susyjúngs apęt su sawà dùszy, yr turiês stôty ąt sûda. Po tô sûda, pratiejktyjej palyks apęt i pèkła ąmżyna mystùmty-su kunajs; o yszganîtyjej nukelàus su sûdzy Pònu Jezusu i ąmżyna karalîsty dągàus.

Kl. Po tô prisykielyma ysz numyrusiu ar bemyrs daugiâus kûnaj?

Ats. Nièkados ne bmyrs[1].

* Grômata Szw. Pòwyla ą:ra pas Koryntyònus parskir. 3 ejło' 15. *Bet pàts bùs yszganít's : wyjnèg tejp, kajpo par ùgny.* Tàjpogy knyngusy ątrùsy Makabeùszu parak. 12. ejl. 46. *Szwęta yr yszganynga ira mùstys* (mysly) *uż numyrusius metstys, kad' nu griêka yszlùsynta's bûtu* taj ira : rèjk melstys uż tús tyktaj numyrusius, kurî kęt czîscziaus ugnès; nes dągàus giwêntejej, budamy ąmżyna' pagyjrtaje, ne rejkalàuj' maldû mùsu; o prakiejtyme ąt ąmżynu pèklòs mûku nièka maldàs, yr apièras ne padiès.

(1) Lire *nebmyrs* de *nebemyrs*.

Kł. Krykszciòniuj[1] nòręt gàuty yszgànima ar ganà ira patyjs yty kiêima?

Ats. Neganà ira patyjs stykiêima, àrba pacziòs wieròs: alè pri itykiêima rèjk dar giwênty pagàł prisàkimu tôsgi wieròs. *Nes wièra be gerû dàrbu numyrusy ira*, kajpo saka Szwęt's Jokùb's apaształ's sawà grômatô parsk. 2 ejł. 26.

Rèjk tadà każnàm krykszcziòniuj sêrgietyjs griêka, o darîty pagàł prisákimu Dyjwa yr Bażnîczys szwętòs.

Kł. Kas tàj ira Bażnîcze?

Ats. Bażnîcze ira surynkym's itykiêjęszcziu, kurî yszpażynst tykra môksła Jezaus Krystaus, ira dalyny kàs tû pacziû Sakramèntu, yr nù tykrû Dwàsyszku Ganîtoju yr Wîskupu, o łabiaus' nu wysûwiriawsioy Ganîtojaus dwasy-[26] szka* Wîskupa Rîma, àrba Pôpieżiaus ira waldyjti, yr wyjnîste' itykiêima szwęta użłàjkomy.

Tojy ira sudieymu neatmajnynga môksła, àrba kajp' Pôwył's szwęt's sàka «*Stûłpu yr pàmatu tejsîbys*» grom. pas Tymoteusza p. 3, ejł. 15.

Kł. Kokî ira zynkłaj Bażnîczys Krystaus?

Ats. Bażnîcze nu Jezaus Krystaus pastatîta, àrba Bażnîcze tykra tùr bûty.

1. *Wyjna***, taj ira : turiêty wyjna itykiêima, wyjna môksła, wyjnus Sakra-[27]mèntus, yr po wyjnu bûty wiriàusiuju Ganîtoju dwàsyszku, kuriûm' ira màtoma gâłwa Bażnîczys, Wyjtymk's (Nomiesnyk's) Bażnîczys Jezaus Krystaus, tykras Istojeys S. Pètra Pôpieżiaus Rima.

2. Tùr bûty *szwęta** par sàwa môksła, par sàwa wyjnîby su

* *O àsz sakâu tau, jog' tù èsy ula, o ąt tòs ûlos pastatîsu Bażnîcze munà, o wàrtaj peklòs ję nepargalės.* Żodej Krystaus. Pètruj Ewanèlyo pagäł S. Mateùsza pàrskirymy 16, ejlò' 18.

** *Wyjn's Wièszpats, wyjna wièra, wyjn's kryksztas* S. Pòwyl's Grom. pas Epezyònus p. 4. e. 5.

Yr kytàs àwes turiù. Kuriòs nièra ysz tòs awyniczys, yr anàs rèjk mûn *atwêst'* : *yr klausys bàlsa munà, yr stòses wyjna awynîcze, yr wyjn's pyjmú* Ew. Szw. Jona parsk. 10 ejl. 16.

Nes kàjpo kún's wyjn's ira, o súnariu dàug túr : o wysy súnariej kuna, nòrynt jú dàug ira, wyjnòg ira wyjn's kûn's; tàjpo yr Krystus. Grom. S. Pòwyła pas koryntyonus parsk. 12 ejl. 12.

* *Krystus numilèy Bażniczy, yr pâts' sawy yszdawy uż aną, idąt pats' sau ysztatîtu szłòwynga Bażnîczy, neturęcze sùtepyma : bet idąt butu szwęta yr ne sùtepta.* Grom. S. Pòwyla pas Epezyònus p. 5 ejl. 25. 27. *O jùs gymyniè ysrynkta, karàlyszka kunygîste, gymyniè szwęta, żmônys nupelnîti : idąt apsakîtumet gierîbes tô, kursàj pawadyna jùs ysz tumsîbys i stabuklynga szwysîby sàwà.* Gromata 1 S. Pètra parsk. 2 ejl. 9.

(1) Lire *Krykszczòniuj*.

ne màtoma gàłwa Krystusu, yr Sakramèntus : par małòny yr dòwenas Dwàsys szwętôs : ąt gàła, par dâug Szwętúju anò èsączin.

3. Tùr buty *Katalykyszka***, àrba wysurèsąti (wysotyni), taj ira pas wysàs gymynes, yr par wysus ąmżius, yr tą pàty wysûr apsakiniêty môksła.

[28] 4. Tùr bûty *apasztalyszka**, taj ira : apsakiniety tùr nekyta mòksła, tyktaj nu apàsztàłu padûta, yr turiêty Ganîtojus dwàsyszkus, kurî tykrajs ira apàształu istojêjejs.

Tyj wysy żynkłaj ira tyktaj wyjnò' katalyku Bażnîczio', yr diełtò, wyjna tyktaj katalyku Bażnîcze ira tykra Jezaus Krystaus Bażnîcze, yr tôj tyktaj Bażnîczio' yszgànima ąmżyna gàlem datyjrty. Alè « *kâjp dyjnusy nòjaus, wysy, kurî nebuwà èldżioj'*, paskęda ; *tajp niek's yszganîtu bûty negàl, kurys nièra Bażnîczio Krystaus* » Grôm. 1. S. Pètra parsk. 3. ejł. 20. Użtàj Sywęt's Augustyn's sàka : « *Kas netùr Bażnîczy uż môtyna, yr Dyjwa uż Tièwa neturiès.*

[29] PARSKJRYMAS ATRAS.

Apej dàjktus rejkalyngus po grièku smèrtelnu.

Kł. Ką tùr kyjkwyjns żynôty, mokiêty, yr kyjk yszgalèdam's, suprasty po grièku smèrtełnu?

Ats. Tùsczè żemiáus padiètus dàjktus.

Pyrmiàus' : tùr mokiêty pôterus, taj ira Parsyżygnòima. Tiewy musu, swêjka Marya, Tykiu i Dyjwa Tiewa.

Ątra : Dèszimty Dyjwa prisàkimus.

Treti. Pękius Bażniczys prisàkimus.

Kètwyrta. Septînius Sakramèntus nu Krystusa Pona istatîtus.

Pękta. Guèkus smertełnûsius.

Szesta. Pękiûs kûna pajautymus.

Sèkma. Gieręlgiès (Cnatas) krykszcziónyszkas yr dàrima gierêlgiu Wieros', Wyltyjs, Mêjlys, Gâjlesy.

Aszma. Dalès Sakramènta pakûtas, yr kytùs rejkalyngus żmôguj krykszcziònyszkam.

Kł. Ar grièszyj, kas tú dájktu ne môk?

Ats. Jej par sàwa apsylejdyma nemôk, smertełnâj griêszyj.

[30] *Kł.* Yszkałbièk tús wysus dàjktus, kuriús czè prymynej?

** *Ejdamy tadà mókykiete wysas gymynes; kryksztydamy anàs Wàrdan Tièwa yr Sunaùs, yr Dwàsys Szwętos.* Ew. S. Mateusza, p. 28. e. 19.

* *Bet jùs milàusyje'! atmynkyte ąt żôdżiu, kuriùs pyrm' apsaky apàsztalaj wieszpatys mûsu Jezaus Krystaus.* Grômata wysotyni Szwęta Judòsziu apàształa ejlo' 17.

POTERAJ

I

Parsyżygnòim's.

Wârdon Dyjwa Tièwa yr Sunàus, yr Dwàsys Szwętòs. Amen.

II

Tièwy mûsu.

Tièwy mûsu, kursàj èsy dągùsy Szwęskes wârd's tawà : atèjk karalìste tawà : bûk walè tawá, kâjp dągûj, tâjp yr ąt żèmys. Dûnas mûsu wysû dyjnû dûk mums szędyjna, yr atłèjsk mums kâltesmûsu, kâjp yrmès atlèjdam' sawyms kaltyms : yr newèsk mùs i pagundynyma : bet gèlbiek mùs nu pykta. Amen.

III

Swêjka Marya.

Swèjka Marya mîleslas pyłna, Wieszpats su tàwymi, Pagyjrta tú tarp mò - [31] teriu yr pagyjrts' wâjsius żiwàta tawà Jezus. Szwęta Marya, môtyna Dyjwa, mèlskes uż mùs griêsznus; nu' yr wałądòj' smèrczy mûsu. Amen.

IV

Tykiù i Dyjwa Tièwa.

Tykiù i Dyjwa Tièwa wysagàlęti sutwèrtoy dągáus yr żèmys. Yr i Jezusa Krystusa sûnu jo wyjnà 'ti wièszpati mûsu : Kursàj prasidièy ysz Dwàsys Szwętòs, gymy ysz Maryos Panòs : kętiêy po Pòntsku Pyłôtu, nukriżiawòts' númyry, yr pałàjdot's : nùżęgy i pekłâs : trèczioj' dyjnoj kiêles ysz numyrusiu. Użżęgy ąt dągu : sied po deszyniês Dyjwa Tièwa wysagàlęti. Ysz tyn atèjs sùdyty gíwus yr numyrusius. Tykiù i Dwàsy Szwęta : Szwęta Bażníczy wysur èsąty : Szwętûju draugìsty : griêku atlejdyma : Kuna ysz numyrusiu prisykielyma yr giwênyma ąmżyna. Amen.

V

Dèszimtis Dyjwa Prisàkimu.

Asz esmu Wièszpats Dyjwas tawà, [32] kúrs' tawy yszwedżiau ysz żèmys Egypta, ysz numu newàlys.

Pyrm's Prisàkim's. Ne turiek swetymû Dyjwû presz' muny.

Atras : Neymk wârda Pòna Dyjwa tawà wêłtu.

Trets. Atmynk szwęta dyjna szwęsty.
Ketwyrt's. Szynawòk Tièwa tàwa yr mòtyna tawa.
Pękt's. Ne uż múszk.
Szest's. Ne swetmôterauk.
Sèkmas. Ne wògk.
Aszmas. Ne kalbièk netèjsej prisz àrtyma tàwa.
Dewynt's. Ne gèjsk motêrs àrtyma tawà.
Deszymt's. Ne gèjsk ne tàrna, ne tarnàjtys : ne jáuty, nèba àsyła : yr nejòky dàjkta kas ira àrtyma tawà.

Milèk Wièszpaty Dyjwa tàwa ysz wysòs szyjrdyjs tawà, yr ysz wysòs dûszys tawà, yr ysz wysòs mûstys (mysłys) tawà, yr ysz wysòs syłòs tawà; o artyma tawà, kâjpo patsaj sawy.

[33] VI

Pęky Prisàkimaj Bażnîczys Szwętòs.

Pyrm's Prîsàkim's : Szwętas dynas nu Bażnîczys istatîtas, szwęsk : yr Mysziû szwętû su kòzoniu kłausyk dyjnomys szwętomys prigúlętej.
Ątras. Pòstnikus, nu Bażnîczys szwętòs, prisakîtus, użłajkîk.
Tret's. Byn kârta métusy spawiedòkes : yr priymk Szwęcziàusy Sakramènta byn kàrta mètusy àpej wełîkas Bażnîczioj' sawà, àrba kytùr : alè supritàrimu klybòna sawà.
Ketwyrt's. Ne ymk szlûba : yr wesèlys ne darîk dyjnosy użgîntosy nu Bażnîczys szwętòs.
Pękt's. Atydûk Deszimtyny tejsyngaj.

VII

Septîny Sakramèntaj.

Septîny Sakramèntaj, àrba żynkłaj màtomy nu Krystusa Pòna istatyti, par kuriùs zmônys łòskas Dyiwa aptûr.
Pyrm's Sàkramènt's : Krykształas.
Ątras. Dyrmawòne.
[34] *Tret's*. Kûn's yr Krâus Pona mûsu, Jezusa Krystusa.
Ketwyrt's. Pakûta.
Pękt's. Paskutynis patepym's Alèju' szwętu'.
Szests. Kunygîste.
Sekmas. Moterîste.

VIII

Septîny griêkaj dydyjej.

1. Dydîste. 2. łôbis. 3. necziståta. 4. Pikym's. 5. użwidiêim's. 6. Apsyryim's. 7. Tyngieim's.

IX

Szészy griékaj prisz Dwasy szwęta.

1. Drûswyltys, ârba Par dydy wyltys. 2. Nèbwyltys, arba Desperàcya. 3. Prîszynymas regemàj tyjsaj prisz wièra. 4 użwidieim's łòsku Dyjwa kytám dûtu. 5. użkitieim's szyrdyjs ąt gerû pàrspieimu. 6. Nebadbòim's pakutawòty uż griêkus lygpat smèrty.

[35] X

Kètury griêkaj szauką atmònyima i dągu.

1. Użmuszym's ne kâłta żmôgaus. 2. Griek's Sodômyszkasis. 3. Apsûnkynym's wargdyjniu, naszlû, yr naszłàjcziu. 4. użturieim's, ârba nutraukym's ałgôs prigùlęczios, be jokiòs kaltíbys, darbynîkams yr szejmînaj.

XI

Dewiny griêkaj swètymy.

1. Lyjpym's. 2. Ròdyim's. 3. Pritàrym's. 4. Gèrynymas par pagíryma. 5. Priymym's, ârba sziebrîsle. 6. użsyymym's, ârba pàtukas dawym's. 7. Tilèim's. 8. neparyszkadiim's. 9. Neyszrejszkym's.

XII

Pęky kûna Pajautymaj.

1. Regiêim's. 2. Girdiêim's. 3. Usle, ârba użudym's. 4. Skom's, ârba paragàwym's. 5. Jutym's cieła kûna.

[36] XIII

Pękys Dâles Sakramènta Pakûtas.

1. Atmyntys wysus griêkus papylditus : o smertełmûsiu po skajtlaûs, su wysòmys jû aplynkîbym's. 2. Gajlètys wysudydżiausej uż wysûs griekus ysz tykròs szyrdyis, dietłò; jògiej grièszidam's neb milejej Dyjwa, yr Jam prîszyng's radàjs. 3. Użsydiêty sau stypriausej, daugiâus jàu nèkados nebgriêszity : yr spásabus apskîrtys, kàjp tury i griêkus nebatkrysty. 4. Iszsyspawiedòty prisz spawiednikà ysz wysû grièku sawâ su skajtlu jû, yr su wysòm's aplynkîbymys. 5. Pakuta nu Spawiednika isakîta yszpyldity.

XIV

Tris gierèlgies dydżiàuses.

1. Wiera. 2. Wyltys, ârba Nodièje. 3. mèjly.

XV

Kèturies gierèlgies twyrcżiàuses.

1. Akiłum's (Żmôgùs akiłas tas ir, kursàj netyktaj pażynst tykra gèra; alè [37] dar żynà spàsabus apturièty pażynta gèra). 2. Tejsîbe. 3. Atwoga. 4. Użsyturîêim's.

XVI

Septîny dàrbaj miłaszyrdyngy pri dûszys głobyma prigùlę.

1. Grièszyjęczius pàrspiety. 2. Nemôkączius môkity. 3. Abejoję tym's gèra ròda dûty. 4. Uż àrtymus mełstyjs. 5. Nulûdusius tièszity. 6. Krydwas kątrej nukętièty. 7. Użgaules, yr parsakiòimus ukatlîwaj atlèjsty.

Septîny darbaj miłaszyrdyngy pri Kûna głobyma prigùlę.

1. Ałkanus papeniêty. 2. Tròksztączius pagyrdity. 3. Nûgus apdarîty. 4. Pakielejwyngus i númus priymty. 5. Kalynius tièszity. 6. Lygònius łąkîty. 7. Numyrusius pałàjdoty.

XVII

Trìs ipatyngy dàrbaj gery.

1. Mâłda. 2. Pòstnik's. 3. Ałûżna.

[38] XVIII

Dàrimaj.

Wieròs, Wyltys, Mèjlys yr Gàjlesy.

Dàrimaj, âr ba Aktaj wieròs, Wyltys, Mèjlys yr Gàjlesy uż grîêkus łabâj rejkalyngy ira kożnám żmôguj krykszczionyszkam : nes prigùł anùs tąkej kałbiêty; yr taj ne wyjnomys łûpom's, alê yr paty szyrdy, idąt susygraudintu, yr pri Dyjwa wysa szyrdy palînktu. Rejk anús kanyczaaj darîty o tàj kożnám po grièku sêkącziusy aplynkîbysy : 1. Atèjtąt ysz mażwajkìstys i prôta. 2. Atsyrądąt suspaudymy lygòs. 3. Kad', kam smèrtys kîba ąt nòsy. 4. Ejtąt priymty sakramèntus szwętus. 5. Atsyrądąt kokiûsy gundynymusy dydżiûsy i griêka. 6. Dyjnomys szwętomys.
Pòpieżej Rima noriêdamy patràukty żmónys ąt dàrima tâjp rejkalyngu dàjktu, istàty àtpusku metús septînerius uż kôżna sukałbièima nòbażnaj tû Dàrimu : o smèrty wałądòj' dàrątyms, istàty àtpuskus zupèlnus. Mètusy 1756. Benedykt's XIV. patwyrtyna.

[39] *Dàrim's Wieròs.*

Tykiù, o Dyjwy munà! jog' èsy wyjnas tryjòsy asàbosy : Dyjwas

Tièwas, Sunùs Dyjwa, yr Dwasè szwęta, kursàj mumys sutwièrej diet garbiės sawà, Tykiú jog' ątra àsaba Tràjays szwętòs, taj ira : Sunùs Dyjwa dieł mûsu yszgànima stójos' zmògumy, uż mumys kętiėy nùmyry, yr ysz numyrusiu kiêles : ysz kuriò núpełnu turèm dągu, yr wysâs łôskas ąt yszgànima, yr pasyjednòima su Tawy Dyjwu mûsu. Tykiû jog' mîlętyms Tawy, Dyjwy tejsyngiàusys! dûdy gàrby ąmżyna dągûj : o uż griêka smertèłna karòy úgny ąmżyna pèkłoj'. Tykiú, jog' Bażnîczioj' szwętòj ira septîny Ṣakramèntaj, par kuriùs żmônys àptur łôskas, yr yszgànima. Tykiù, jog' par Sakramènta pakûtas szwętòs atlèjdy Dyjwy! griėkus szczîraj pakutawojętyms, dieł nùpełnu Jezusa Krystusa, kuriús tamy Sakramenty tèjkiejs palykty. Tykiù, jog' Szwęcziàusemy Sakramènty ira tykras kûn's yr krâus Pòna mùsu Jezusa Krystusa. Tykiù ąt gàła wys taj, ką Bażnîcże szwęta tyk, yr ąt tykiêima padûd'; o taj dieł [40] tô tykiû : jòg' Tú Dyjwy! wys taj aprêjszkiej, kursàj bûdam's mądrîby aukszcziàusy, yr gerîby dieł mûsu nepàbęgtu negaly ne wyjnà apgàuty, nèba pâts' apsygàudinty.

Dàrim's Wyltyjs.

Nòriu Tawy, Dyjwy munà regiêty par wysus ąmżius dągùj'; nes tu èsy munà nepàbęgta gerîbe, yr tykra cziesłîwastys. Turiû nodiêi miłaszyrdîstej Tawá nepabęgtoj', jog' mûn atłejsy griêkus munà, tejksys dûty mûn łôskas rejkalyngas, yr dągu po smèrty; dieł nupełnu Jezusa Krystusa : pri munà tâjpojàus gerû dárbu, àpej kuriùs, su padieimu łòskas Pona Jezusa, nòsiu storôtys. Nes tû pâts' tàj priżadièjej, kursàj èsy nepàbęgtaj wièrnas priżadièymusy : èsy łoskawiausys, miłaszyrdyngiàusys, wisagalys : yr szèlpi mumys sutwieryma sawà.

Darim's Mejlys.

Mîlu Tawy, Dyjwy geriausys! nepàymta yr nepàbęgta gerîbe! Mîlu Ta- [41] wy ysz wysòs szyrdyjs munà; nes Tù èsy wyjna yr tykra pâts sàwiej' gerîbe, yr wysokiòs mèjlys wercziàusys. Mîlu tâjpojáus àrtyma, dieł Tàwys, Dyjwy munà.

Darim's gâjlesy uż griêkus.

O Dyjwy munà! nepàymta gerîbe, yr wyjna mèjly szyrdyjs munà! tàjp dâugel kàrtu âsz Tawy uzrustynau par munà giwènyma : gajlûs' tadà ysz ciełos szyrdyjs munà uż wysus griêkus munà-yr tàj dieł tô gajlûs' : jog' tû èsy o Dyjwy! pâts' sawiej' wyjnu yr szczîru gerîby; o âsz Tawy Dyjwa sawá, tą nepàbęgta gerîby użrùstynau! Nòriu, supadieimu łôskas Tawà, pasypròwity : nôriu keltys ysz griėku, kurėjs bajdàus ku dydżiàusej,

yr ku dydźiáusej nêbkęlu jû. Spawiedòtys ysz jû trôksztu : yr użsymokièty uż anùs tamy giwênymy storòsius. Dyjwy susymyłk ąt munys grièsznika, yr pridûk mûn łoska sàwa. Amen.

[42] XIX

Septîny îpatingi Pòna Jezusa Isàkimaj.

1. Yjszkòty, pyrm' wysa, karalîstys Dyjwa, yr Jo tejsîbys. 2. Yszsyżadiêty patîs sàwys. 3. Kątrej kętiêty prîszyngumus. 4. Sèkty Krystusa Pòna. 5. Giwènty tîkaj, yr padòrej. 6. Milêty neprîtelus. 7. Darîty gerùs dàrbus.

XX

Kètury dàjktaj rejkalyngy dieł gawyma użmòkesny dągûj' uż gerùs dàrbus.

1. Rêjk, idąt butumy katalyku, taj ira : tykroj' wieroj'. 2. Rèjk, idąt gerùs dàrbus plîdytumy, budam's stòny łôskas Dyjwa. 3. Rêjk, idąt gęrùs dàrbùs darîtumy ysz geròs wàlys, o ne ysz prinukyma. 4. Rèjk, idąt geràj darîdam's, darîtumy nedieł kokiòs dèstys prigimtòs : neba dieł kòky tùszty pagîryma nu żmoniû; alè dieł patyjs Pòna Dyjwa Darîk tadà geràj, árba dieł tô : jog' tàs dârb's Dyjwuj patynk; ârba dieł tò : jog' tâjp Dyjwas prisàka darîty; ârba ąt gàła dieł tô : jog' par tą gèra dàrba nôry Dyjwa pamilèty.

Użbąga tô apraszyma.

Robert Gauthiot.

(*A suivre.*)

UNE LOI D'ACCENTUATION GRECQUE : L'OPPOSITION DES GENRES.

C'est un fait bien connu que l'accent avait en indo-européen une valeur significative. Certaines catégories morphologiques de sens différent ne diffèrent dans la forme que par l'accent, et dans beaucoup d'autres la différence de formation est corroborée par une différence d'accentuation. De là les contrastes souvent cités entre les noms d'action et les noms d'agent dans skr. *éṣaḥ* «hâte», *eṣáḥ* «hâtif»; *kắmaḥ* «amour», *kāmáḥ* «aimant»; *váraḥ* «choix», *varáḥ* «prétendant»; *çókaḥ* «brûlure», *çokáḥ* «brûlant», etc.; grec τόμος, τομός; τρόχος, τροχός; φόρος, φορός, etc.; skr. *ápaḥ* «action», *apáḥ* «actif»; *yáçaḥ* «éclat», *yaçáḥ* «éclatant», etc.; grec ψεῦδος, ψευδής; etc.

Il est un cas particulier où l'indo-européen unissait à l'opposition du sens un contraste dans l'accentuation : c'est quand cette opposition consistait en une différence de genre. A vrai dire, il ne s'agissait peut-être anciennement que du contraste fortuit de deux types morphologiques où l'accent se trouvait réparti d'une façon indépendante. Mais le contraste s'est perpétué; le sanskrit et le grec en ont hérité et l'ont utilisé à leur tour. Il est intéressant de marquer la part qui revient à l'indo-européen et celle qui est due aux innovations de chacune des deux langues.

A côté des thèmes masculins en *-o-* exprimant l'action, l'indo-européen possédait une série parallèle de thèmes féminins en *-ā-* qui exprimaient également l'action. Les noms d'action en *-ā-* sont fréquents en sanskrit : *tvarā* «action de se hâter», *rakṣā* «action de garder», *rujā* «action de briser», etc. En védique, les mots de ce type sont le plus souvent oxytons : *arcá* «action d'honorer», *jará* «action de crier», *pavá* «action de purifier», etc., mais on rencontre aussi des barytons : *çásā* «action de louer» ou *lékhā* «action de dessiner», etc. Les masculins en *-o-* qui expriment l'action étant généralement barytons (*kétaḥ*, *ghóṣaḥ*, *nándaḥ*, *mádaḥ*, *rávaḥ*, *védaḥ*), il y eut ainsi en sanskrit un contraste naturel entre les noms d'action masculins et féminins au point de vue de l'accent : de là par exemple *járaḥ* et *jará* qui désignent tous

deux le fait de vieillir. Parfois le rapport d'accentuation est inverse, mais le contraste subsiste toujours : *nītháḥ* et *nī́thā* «action de se conduire, moyen d'agir», *gāthā́ḥ* et *gā́thā* «action de chanter».

Toutefois, le sanskrit n'a conservé qu'un nombre assez restreint d'exemples de ce contraste. Le grec au contraire s'en est servi abondamment pour opposer les thèmes en *-o-* aux thèmes en *-ā-* exprimant l'action. Les premiers sont en grande majorité barytons et les seconds oxytons : *λόγος*, *πλόος*, *τόνος*, *φόβος*, *ψόγος*, et d'autre part *πληγή*, *πορδή*, *ῥοή*, *σπουδή*, *φορβή*. Ce qui rend le contraste avec les masculins particulièrement caractéristique, c'est que le grec a souvent tiré d'une même racine à la fois un masculin et un féminin :

Ἄγορος et *ἀγορά*, *βόλος* et *βολή*, *γόνος* et *γονή*, *δόμος* et *δομή*, *δρόμος* et *δρομή* (Hérodien I, 325, 12), *κόπος*, et *κοπή*, *νόμος* et *νομή*, *ὄροφος* et *ὀροφή*, *πάταγος* et *παταγή*, *πλόκος* et *πλοκή*, *πόθος* et *ποθή*, *σπόρος* et *σπορά*, *στρόφος* et *στροφή*, *τάφος* et *ταφή*, *τόμος* et *τομή*, *τόνος* et *τονή*, *τρόπος* et *τροπή*, *τρόχος* et *τροχή*, *τύπος* et *τυπή*, *φθόγγος* et *φθογγή*, *φόνος* et *φονή*, *φόρος* et *φορά*, *χόλος* et *χολή*, etc.

Et dans plusieurs autres catégories de thèmes en *-o-* (*-ā-*), le même contraste se manifeste avec une persistance singulière :

ὦνος et *ὠνή*.

τῖμος et *τιμή*. Cet exemple est d'autant plus remarquable qu'en général les thèmes masculins en *-μο-* exprimant l'action sont oxytons (*ἀγμός* «fracture», *λυγμός* «hoquet», *παιγμός* «jeu», *ῥῡμός* «traînée», *τιλμός* «action d'épiler», etc., etc.) et qu'inversement la plupart des féminins correspondants font remonter l'accent (*μνήμη*, *ῥώμη*, *φήμη*, etc.). Les mots *τῖμος* et *τιμή* ont l'accentuation inverse de celle qui est généralement attestée dans les mots en *-μος* : *-μη* afin de se trouver d'accord avec le type général *βόλος* : *βολή*. De même, le jour où l'on eût fait un féminin à *ὀχμός* (attesté chez Eustathe, ad *ε*, 125, p. 1528, 23), ce féminin fut accentué *ὀχμή* (Hérodien, I, 324, 12) et le masculin devint *ὄχμος*.

βίοτος et *βιοτή*, tous deux avec le sens de «vie» chez Homère, *α* 287, *δ* 565.

En face des thèmes masculins en *-o-* barytons et exprimant l'action, l'indo-européen possédait des thèmes masculins en *-o-* oxytons et exprimant l'agent. A ce dernier type s'opposent des féminins en *-ā-* exprimant également l'agent, mais généralement barytons. Le sanskrit en a conservé quelques-uns, par exemple

kṣípā «le doigt» de la racine *kṣip-*, mais il les fait parfois oxytons : *dughā́*, *vaçā́* «la vache», *riçā́* «l'éplucheuse» (*A.V.*, XI, 9, 15). Le grec en a un plus grand nombre et d'une accentuation plus régulière; ils sont en général barytons :

ἀήτη «ce qui souffle, le vent» (cf. *ἄημι*);
ἄμη «instrument pour moissonner» (cf. all. *mähen*);
ἄρπη «instrument pour tailler, faucille» (cf. lat. *sarpere*);
κράδη «ce qui se balance, branche»;
κρόκη «fil de trame» (cf. *κρέκω*; cf. Diels, *I. F.*, XV, 4);
ζώη «écume» (cf. *ζέω* «je bous»; Eustathe, 906, 52 : *ζώη*, *τὸ ἐπάνω τοῦ μέλιτος ἐφιστάμενον καὶ τοῦ γάλακτος*);
πέδη «ce qui entrave, lien»;
πεύκη «ce qui pique, pin»;
σκέπη «ce qui couvre, enveloppe» (de *σκέπω*);
σόβη «ce qui s'agite, queue de cheval».

Et naturellement, si le masculin correspondant existe, il y aura contraste au point de vue de l'accent : de là en grec *ἀμοργός* et *ἀμόργη*, *σταλός* et *στάλη* «étable» (Hésychius) et, en sanskrit, avec en plus une différence de vocalisme : *kartáḥ* et *kṛ́tā* «trou».

Naturellement aussi, s'il existe à la fois un nom d'action et un nom d'agent, tous deux féminins, ils s'opposent au point de vue de l'accent exactement comme *τόμος* et *τομός*, *τρόχος* et *τροχός*, mais en sens inverse; de là :

ἁρπαγή «rapacité» et *ἁρπάγη* «crochet, crampon»;
καμπή «action de courber» et *κάμπη* «ce qui se courbe, chenille»;
πλαταγή «bruit» et *πλατάγη* «ce qui fait du bruit, castagnette», cf. *Schol. ad Apoll. Rhod.*, II, 1055 : *ὁ μὲν οὖν Ἡρωδιανὸς τὴν πλαταγὴν ὀξύνεσθαί φησιν ἐν τῇ Καθόλου· βέλτιον δὲ ἴσως τὴν μὲν πλαταγήν, τὸν ἦχον, ὀξύνειν, τὴν δὲ πλατάγην, τὸ κρόταλον, παροξύνειν*;
σκαφή «action de creuser» et *σκάφη* «objet creux» (cf. Hérodien, I, 345, 14).

Il existe ainsi une double opposition : d'une part celle de *nom d'action masculin – nom d'action féminin* (l'un baryton, l'autre oxyton), et d'autre part celle de *nom d'agent masculin – nom d'agent féminin* (l'un oxyton, l'autre baryton). Ces deux oppositions sont parallèles, mais indépendantes l'une de l'autre. Le grec tirera fort bien par exemple d'une même racine un nom d'action masculin et un nom d'agent féminin qu'il accentuera de même : *κοῖτος* (thème en *-to-*, cf. *κεῖμαι*) signifie «le fait de se coucher» :

τ 516 : *καὶ γὰρ δὴ κοίτοιο τάχ' ἔσσεται ἡδέος ὥρη*

et *κοίτη* signifie la «couche» :

τ 341 : πολλὰς γὰρ δὴ νύκτας ἀεικελίῳ ἐνὶ κοίτῃ
ἄεσα[1].

Et l'inverse est également possible; de là βορός «qui mange» et βορά «nourriture», μολπός «qui chante» et μολπή «chant», σκοπός «qui voit» et σκοπή «vue», ταγγός «qui rancit» et ταγγή «action de rancir»; δεσμός «le lien» (thème en -*mo*-, cf. δέω) existe à côté de δεσμή «fait de lier», d'où «objet lié», dont l'oxyton est expressément demandé par Hérodien (I, 324, 11); si l'on rencontre parfois δέσμη dans la tradition manuscrite, c'est par suite d'une confusion qui a fait rentrer δεσμός : δεσμή dans l'opposition ἀμοργός : ἀμόργη. A côté du masculin θορός [«ce qui jaillit» d'où] «semence génitale» existe un féminin θορή qui signifie proprement «jaillissement [de la semence]»; Hérodote, III, 101, emploie ce féminin dans le sens de «semence», mais c'est par suite de la même extension de sens qui lui permet dans le même paragraphe d'employer le féminin γονή «génération», au sens de «semence génitale». Ici encore, le dualisme est ancien; le sanskrit a conservé *içáḥ* «puissant» et *içá* «puissance», *kriḍáḥ* «qui joue» et *kriḍá* «jeu», -*caráḥ* «qui s'agite» et *cará* «mouvement», etc. Leux types sont parfaitement indépendants l'un de l'autre; il faut bien les distinguer de l'opposition *substantif : adjectif*, dont il va être maintenant question.

Le principe qui répartit l'oxyton et le baryton suivant le sens de nom d'agent et de nom d'action est toujours subordonné en grec à l'opposition du masculin et du féminin, qui a été poursuivie par la langue comme un fait essentiel. Il convient de remarquer toutefois que l'opposition d'accent n'existe jamais entre le masculin et le féminin d'un même adjectif. C'est que la loi qui règle cette opposition est avant tout une loi sémantique servant à opposer les genres. Or l'adjectif par définition n'a pas de genre en propre; c'est le substantif seul qui a un genre par lui-même. On comprend donc que, dans ὁ καλὸς τάφος et ἡ καλὴ ταφή, ce soit le substantif seul qui porte l'opposition, parce que seul il a une valeur générique propre. Au contraire, on opposera ἡ λευκὴ νόσος «la maladie blanche» à ἡ λεύκη «la lèpre» parce que dans le second cas le féminin λεύκη s'élève au rang de substantif et s'oppose ainsi nettement à l'adjectif λευκός-λευκή. Ἡ λεύκη s'emploie de même pour désigner «le peuplier blanc»

A cet exemple peuvent se joindre les suivants :

λεπρός «écailleux» fém. λεπρά, mais ἡ λέπρα «la lèpre».

λισπός «usé, affilé» fém. λισπή (par ex. λισπὴ γλῶσσα, Aris-

[1] Les deux mots κοῖτος et κοίτη ont d'ailleurs été postérieurement confondus dans le sens de «couche».

toph. *Gren.*, 826, où le scholiaste rapporte que l'oxyton était demandé par Apollonius), mais *ἡ λίσπη* «la moitié d'un jeton, usée par le frottement».

παστός fém. *παστή*, mais *ἡ πάστη* «sauce mêlée de farine».

περκός fém. *περκή* (qu'il faut sans doute lire dans l'*Anthol. Palat.*, VI, 102, 6 : *περκήν*), mais *ἡ πέρκη* «la perche (poisson)».

**πορνός* «vénal» fém. **πορνή* (cf. *πέρνημι*), mais *ἡ πόρνη* «la courtisane», sur le modèle duquel on a refait un masculin *πόρνος*, auquel on a postérieurement donné un féminin *πόρνος* (Hérodien, I, 173, 21).

πρυμνός fém. *πρυμνή*, mais *ἡ πρύμνη* «la poupe», qui a pris la place du plus ancien *πρύμνα*; Hérodien, I, 326, signale nettement l'opposition entre *πρυμνή*, féminin de l'adjectif *πρυμνός*, et *πρύμνη* employé substantivement. L'opposition *πρυμνός* : *πρύμνη* se reflète encore dans *πρυμνόθεν* : *πρύμνηθεν* (Hérodien, I, 500, 11 et 19).

στιλβός fém. *στιλβή*, mais *ἡ στίλβη* «la lampe».

ψωρός «rugueux» fém. *ψωρά*, mais *ἡ ψώρα* «la gale».

Dans tous ces cas il s'agit uniquement de l'opposition, si fréquente en grec, du qualificatif et de l'appellatif : l'adjectif change d'accent en devenant substantif[1] : *κυανός* «bleu noirâtre», *κύανος* «oiseau bleu noirâtre»; *σιμός* «camus», *σῖμος* «poisson au nez camus». Cette opposition sert en grec à former les noms propres : *γλαυκός* et *Γλαῦκος*, *λευκός* et *Λεῦκος*, *φαιδρὸς* et *Φαῖδρος*, etc., le déplacement d'accent équivalant pour le grec à l'emploi de la majuscule en français : *ἀνήρ τις σιμός* «un monsieur camus», *ἀνήρ τις Σῖμος* «un monsieur Camus». Le grec traduit aussi, mais plus rarement, la même opposition par un contraste d'accent en sens inverse : *ἄξιος* et *Ἀξίος*, *ἀμφότερος* et *Ἀμφοτερός*, etc.

Le sanskrit connaît une opposition semblable : si *agníḥ*, *índraḥ*, *ṛbhúḥ*, *sómaḥ*, etc., sont devenus noms propres sans changer d'accent, en revanche les adjectifs *kṛṣṇáḥ* et *çyāváḥ* ont donné dans le Ṛg-Veda les noms propres *Kṛ́ṣṇaḥ* et *Çyā́vaḥ*. En cas d'appellatifs féminins, la règle grecque se vérifie également en sanskrit :

arā́yī (fém. de *árāyaḥ*), nom d'un démon femelle.

áruṣī (fém. de *aruṣáḥ* «rouge»), nom de l'aurore.

kalyā́ṇī (fém. de *kalyā́ṇaḥ*), «une belle»[2].

vṛjanī́ (fém. de *vṛjánaḥ*), surnom de la vache.

çyā́vī (fém. de *çyāváḥ*), surnom de la vache et de la nuit.

[1] On sait que la réciproque est vraie. Le substantif *ἀσφόδελος* est employé par Homère pour désigner une prairie d'asphodèles, «qui n'est qu'asphodèle», dirions-nous, et le mot devient oxyton : *ἀσφοδελὸν λειμῶνα* λ 539, 573 (Hérodien, II, 152, 20 : *εἶπε δὲ ἀσφοδελὸν τὸν τόπον ἔχοντα ἀσφόδελον*).

[2] Voir une autre explication de M. Leumann, *K. Z.*, XXXII, 309.

Le grec et le sanskrit se rencontrent encore dans l'emploi de l'adjectif féminin au sens abstrait avec déplacement d'accent. Le grec dit *ἔχθρα* «haine», *θέρμη* «chaleur», *κάκη* «méchanceté», etc.; le sanskrit dit *aparí* «postériorité», d'où «avenir», de *áparaḥ* «postérieur», *tapaní* «chaleur» de *tápanaḥ* «brûlant», *táviṣi* «force» de *taviṣáḥ* «fort». Cette opposition n'est qu'un cas particulier de la précédente et n'a rien de commun avec le dualisme signalé plus haut de *βορός* et *βορά*, *-caráḥ* et *cará*, etc. Ce dernier est purement fortuit et dû à une sorte de croisement de deux oppositions différentes.

Jusqu'à présent le grec et le sanskrit offrent le plus parfait accord. Tout au plus pourrait-on remarquer qu'en sanskrit les exemples sont plus rares et moins nets, et surtout qu'ils n'obéissent pas à une opposition aussi régulière qu'en grec. C'est que le grec, en matière d'accentuation, a poursuivi une régularisation de tous les types morphologiques définis, tandis que le sanskrit a conservé dans nombre de types la variété primitive. Mais en tout cas, les faits qui viennent d'être exposés peuvent passer pour indo-européens. Comme on le voit, en effet, ils se ramènent tous à un contraste d'accent entre les thèmes en *-o-* et les thèmes en *-ā-*. Or c'est exactement le même contraste que l'on constate entre les thèmes singuliers en *-o-* et les thèmes collectifs en *-ā-* (J. Schmidt, *Pluralbildungen*, p. 41) : *μηρός* et *μῆρα*, russe *dělo dělá*, *licó líca;* et par suite entre les neutres et les féminins *νεῦρον* et *νευρά*, *ὅπλον* et *ὁπλή*, *φῦλον* et *φυλή*, skr. *svádanam* et *ἡδονή*, skr. *bhrātrám* et *φράτρα*, skr. *varṣám* (mais aussi *varṣáḥ*; cf. p. 144) et *(ἐ)έρση*.

Mais le grec, en possession d'une loi d'opposition des genres dans les thèmes en *-o-* : *-ā-*, l'a étendue à d'autres thèmes. De là un certain nombre d'innovations, dont le fait suivant peut servir d'exemple.

Les substantifs en *-υς* (gén. *-υος*) sont masculins ou féminins. Sont masculins *βόρυς*, *βότρυς*, *δρυς*, *σίκυς* et *στάχυς* qui ont l'accent sur la première syllabe; sont féminins *ἀχλύς*, *δελφύς*, *ἰγνύς*, *ἰθύς*, *ἰξύς*, *ἰσχύς*, *λιγνύς*, *νηδύς*, *ὀϊζύς*, *ὀσφύς*, *ὀφρύς*, *πληθύς* et le nom propre *Τηθύς*, tous oxytons. Hérodien fait de *ὀσφῦς* et de *ὀφρῦς* des périspomènes, mais le fait essentiel est que l'accent frappe la dernière syllabe. Si le masculin *ἰχθῦς* fait exception, Hérodien ne l'enregistre pas sans protester; il dit textuellement (I, 236) : *εἰ περισπᾶται τὸ ἰχθῦς, ἔστω θηλυκόν· εἰ δὲ ἀρσενικόν ἐστιν, ὀφείλει ὅμοιον εἶναι τῷ στάχυς, βότρυς.* On ne peut mieux indiquer la difficulté soulevée ni faire une allusion plus nette à la loi d'opposition indiquée ici. Quatre féminins font remonter l'accent : *ἔγχελυς*, *χέλυς*, *γένυς*, *γῆρυς*. Mais les

deux premiers sont des noms d'animaux, susceptibles par conséquent d'avoir les deux genres; d'ailleurs la flexion en *-εως* est attestée au moins pour le premier (nom. pluriel *ἐγχέλεις* chez les Attiques). Les mots *γέννς* et *γῆρυς* font seuls réellement exception.

Le grec a été plus loin encore; il a très ingénieusement utilisé cette loi d'opposition des genres pour opposer les mots désignant des sexes différents; de là une loi d'accentuation fort curieuse, suivant laquelle les noms de parenté masculins tendent à porter l'accent à la même place, par opposition aux noms de parenté féminins dont l'accent a été généralisé en sens inverse.

Noms de parenté masculins. Le grec avait hérité de plusieurs noms de parenté masculins portant le ton en indo-européen sur la finale: tels *γενετήρ*, skr. *janitá*; *πατήρ*, skr. *pitá*, got. *fadar*; *ἀνήρ*, skr. *ná*; *δαήρ*, skr. *devá*. Il a généralisé cette accentuation, parfois même en dépit de l'étymologie ou de la phonétique; de là (par ordre alphabétique):

ἀδελφός au lieu de **ἄδελφος* que l'on attendrait d'après l'étymologie (*ἀδελφοί· οἱ ἐκ τῆς αὐτῆς δελφύος γεγονότες* Hésychius; cf. *ἄπεδος*, *ἄκοιτις*, *ἄλοχος* et skr. *ságanaḥ*, *R. V.*, I, 101, 9, *sánīdaḥ*, *ib.*, I, 165, 1, *sám-okaḥ*, *ib.*, VI, 18, 7, etc.). Le vocatif *ἄδελφε* semble avoir conservé le proparoxyton ancien sous l'influence de la loi indo-européenne qui faisait remonter le ton au vocatif. Les tentatives de MM. Wackernagel (*K. Z.*, XXV, 271) et Wheeler (*Der griech. Nominalakz.*, p. 59) pour expliquer *ἀδελφός* par *ἀδελφή* sont inutiles.

ἀνεψιός au lieu de **ἄνεψιος*, le mot étant formé comme *ἀδελφός* d'un thème **neptyo-* (cf. Delbrück, *Die indogermanischen Verwandtschaftsnamen*, p. 131). Le mot *ἀνεψιός* viole la loi de Wheeler, soit parce que le passage de **ἄνεψιος* ou **ἀνέψιος* à *ἀνεψιός* est postérieur à l'action de cette loi, soit plutôt parce que la loi de Wheeler a été ici entravée par la tendance à oxytoner les noms de parenté masculins (cf. *πενθερός*). En tout cas, M. Wheeler (*op. cit.*, p. 59 et 104) a tort de considérer *ἀνεψιός* comme un dérivé récent du féminin *ἀνεψιά*. Le mot *ἀνεψιός* se dénonce au contraire comme ancien et comme antérieur à *ἀνεψιά*, qui n'apparaît qu'au temps d'Isocrate; c'est d'ailleurs *ἀνεψιός* qui sert à désigner le «cousin» en général sans distinction de sexe, par exemple dans des formules légales; Isée, XI, 2 : [*ὁ νόμος*] *δίδωσι ἀγχιστείαν ἀνεψιοῖς πρὸς πατρός*.

γαμβρός. Il n'y a pour ce mot aucune forme correspondante qui permette d'en connaître l'accentuation primitive (cf. Wheeler, *op. cit.*, p. 59, n. 1).

γαμετής existe à côté de *γαμέτης* (le premier est donné par Hérodien, I, 125, 13, et II, 441, 7; le second aussi par Hérodien, I, 73, 4). L'hésitation entre les deux formes tient sans doute à ce qu'en principe le mot n'est pas un nom de parenté, mais qu'il a pu être considéré comme tel. En tout cas, l'accentuation *γαμετής* est d'autant plus remarquable que tous les mots en *-της* dans lesquels le suffixe est précédé d'une voyelle brève sont paroxytons: *ἀγρότης, δεσπότης, ἐλάτης, ἐργάτης, ἱκέτης, οἰκέτης, πελάτης, τοξότης, φυλέτης*, etc. (Hérodien, I, 73, 12, n'excepte que *εὑρετής*, mais on lit *εὑρέτης* chez le scholiaste du Ven. ad Δ, 219 I.

γεννητής est oxyton quand il signifie «père» ou «parent», mais paroxyton quand il signifie «membre d'un clan (*γένος*)». Cette opposition est intéressante; toutefois elle pourrait résulter de la règle pratique d'accentuation des mots en *-ητης* qui sont oxytons lorsqu'ils sont dérivés de verbes (*γεννάω* dans le cas présent) et paroxytons lorsqu'ils sont dérivés de noms (Hérodien, I, 73, 17 et suiv.).

ἑκυρός, au lieu de **ἕκυρος* attesté par la comparaison du sanskrit (*çváçuraḥ*) et du germanique (got. *swaíhra*, vha. *swehur*). M. Wheeler (*op. cit.*, p. 59) a essayé de l'expliquer par l'influence de *ἑκυρά*.

κηδεστής. Cette accentuation est sans doute ancienne (Hérodien, I, 79, 1).

ὀρφανός. L'oxyton est ancien, mais contraire à la loi de Wheeler.

πενθερός. Quelle qu'en soit l'accentuation ancienne, ce mot viole en tout cas la loi de Wheeler[1]: il ne peut s'expliquer que par la tendance indiquée ici.

πηός. On explique souvent ce mot par **πᾶσος* en comparant le latin *pāricida*, mais l'accentuation primitive en est inconnue.

προγονός. Le mot *πρόγονος* «ancêtre» est proparoxyton; mais dans le sens de «beau-fils» (lat. *priuignus*), il paraît avoir été accentué sur la finale. C'est du moins ce qu'indique Schoemann dans son édition d'Isée (*Isaei orationes XI*, Gryphiswaldiae, 1831, p. 483) à propos du discours *ὑπὲρ Εὐφιλήτου*, § 5: «Nonnulli *προγονός* scribunt *ὀξυτόνως*, quo facilius scilicet *priuigni* distinguantur a *maioribus*; sine idonea ratione facere uidentur».

υἱός, *υἱύς* n'ont pas de correspondant rigoureusement exact dans les autres langues indo-européennes; mais l'oxyton y est sans doute ancien.

υἱωνός, déjà chez Homère, E, 631; ω, 515.

[1] Il est curieux que, dans son livre, M. Wheeler ait oublié de mentionner l'exception *πενθερός*.

NOMS DE PARENTÉ FÉMININS. Par opposition aux noms masculins, dont la majorité étaient originairement oxytons, les noms féminins font en général remonter l'accent.

ἄκοιτις, *ἄλοχος* ont conservé l'ancienne place du ton (v. ci-dessus, p. 137).

γάλως au lieu de **γαλῶς*, seule forme attendue comme résultat de la contraction de *γαλόως* (Hirt, *Handbuch der gr. Laut- und Formenlehre*, § 193 et 225); sur *γαλόως*, voir *Étym. Magn.*, 220, 9 = Hérodien, II, 234.

εἰνάτηρ, *θυγάτηρ*, *μήτηρ*. Ces trois mots doivent être réunis; le premier seul a conservé l'accent ancien de skr. *yâtā* (class.), lit. *jéntė*; les deux autres avaient en indo-européen le ton sur la finale (skr. *duhitá*, *mātá*, lit. *duktẽ*, *motẽ*[1], vha. *muoter*). S'il devait se produire une influence analogique, c'est bien de **θυγατήρ*, **μᾱτήρ* qu'elle devait partir; car *εἰνάτηρ*, mot rare, semble être de bonne heure sorti de l'usage; il a besoin d'être expliqué par Hésychius (*εἰνάτερες· αἱ τῶν ἀδελφῶν γυναῖκες*) et la forme même n'en est pas très sûre (*εἰνάτερες* et *ἰνάτερες* chez Hésychius, *ἐνατρι* sur des inscriptions d'Asie Mineure de basse époque). Le recul de l'accent dans *θυγάτηρ*, *μήτηρ* est d'autant plus significatif que, comme Hérodien lui-même le remarque (I, p. 47-48), l'accentuation sur la finale est générale dans les mots en *-ηρ*, qu'ils soient masculins ou féminins: *ὁ σπατήρ*, *ὁ σωτήρ*, *ὁ ἀστήρ*, comme *ἡ γαστήρ*, *ὁ* et *ἡ ἀήρ*, *ὁ* et *ἡ αἰθήρ*. C'est donc uniquement au caractère éminemment féminin qui les opposait aux masculins *πατήρ*, *δαήρ*, *ἀνήρ* que ces mots doivent le recul de l'accent[2]. Hérodien semble déjà s'en être rendu compte (*loc. cit.*). Il est remarquable qu'aucun moderne ne se soit avisé de la chose après lui. M. Wheeler (*op. cit.*, p. 16) croit l'accentuation *μήτηρ* plus ancienne, ce qui est une pure hypothèse contredite par le sanskrit. Récemment, M. Postgate (*Classical Review*, XVII, 56) a soutenu cette opinion que le nominatif *μήτηρ* devrait son accent au vocatif *μῆτερ*, et il ajoute cette réflexion humoristique que si le vocatif *πάτερ* est resté sans influence sur l'accent du nominatif *πατήρ*, c'est qu'en indo-européen les jeunes enfants, garçons ou filles, avaient plus souvent l'occasion d'appeler leur mère que leur père, celui-ci étant retenu au dehors par ses occupations !

[1] Le lituanien connaît aussi un nominatif *mótė*, dont l'accent comparé à celui de *μήτηρ* pourrait passer pour ancien. Le balancement d'accent *μήτηρ* : *μητρός*, cf. lit. *mótė* : *moterȉs*, serait alors indo-européen et l'on pourrait y ramener toutes les divergences d'accentuation attestées dans les diverses langues pour les noms de parenté. Mais le contraste grec *πατήρ* : *μήτηρ* n'en reste pas moins caractéristique.

[2] L'accent *εἰνάτηρ* est formellement enseigné par Hérodien (I, 48).

ἔορ qu'Hésychius glose par *θυγάτηρ* est rapproché par M. de Saussure (*Mém.*, p. 218) du skr. *svásā* «sœur»; si ce rapprochement, difficultueux pour le sens, est exact, l'accent de *ἔορ* serait ancien.

κόρη, *νύμφη*, *χήρη* sont trois paroxytons et conservent, à ce qu'il semble, une accentuation ancienne.

τᾶλις (gén. *τάλιδος*, Soph., *Ant.*, 629) qui est glosé par *μελλόγαμος παρθένος*, est accentué sur le radical, bien que la presque totalité des féminins en *-ις* (gén. *-ιδος*) ait l'accent sur le suffixe (*ἀσπίς*, *ἐλπίς*, *λαβίς*, *ξυστίς*, *πατρίς*, etc.).

Exceptions. La tendance signalée ici à opposer par l'accent les mots désignant des sexes différents n'a pas ramené tous les mots à une règle identique. Parmi les exceptions, il faut d'abord signaler pour les écarter les mots fabriqués à une époque récente par la substitution d'un suffixe masculin à un féminin ou réciproquement; tels *ἑκυρά*, *πενθερά*, *ἀδελφή*, *ἀνεψιά*, *υἱωνή*, tel *χῆρος*. Il faut écarter de même les mots du langage enfantin qui, par définition même, sont en dehors des conditions normales de la langue : *πάππος*, *νέννος* (*Aristoph. Byz. fragmenta*, ed. Nauck, p. 138) *ἄττα*, *ἄπφα*, *ἀπφύς*, *μάμμη*, *τήθη*, *τιτθή*, etc. Toutefois, dans quelques cas au moins, ces mots présentent une opposition intéressante. A *πάππος* s'oppose, au point de vue du sens, non pas *μάμμη*, mais *τήθη* (Delbrück, *op. cit.*, p. 97); aussi l'accentuation *τήθη*, demandée par Hérodien (I, 311, 30), enregistrée dans les An. de Bekker (I, 193, 33, et 309, 29) et attestée par quelques passages manuscrits, n'est-elle pas la seule. Choeroboscus (*Orth.*, 226, 32, cité par Lentz, ad Herod., *l. c.*) écrit *τήθη* ou *τηθή*, et Eustathe dit formellement (ad Ξ, 118, p. 971, 45) : *ὁ διπλοῦς τόνος τοῦ τήθη· τινὲς γὰρ ὀξύνουσιν αὐτό· πλὴν κοινοτέρα ἡ παροξυτόνησις* et (ad E, 408, p. 565, 30) : *τήθη βαρυτόνως ἢ τηθή ὀξυτόνως*. En fait, on lit parfais *τηθή* chez les auteurs, notamment chez Platon, *Rép.*, V, 461 d : *πάππους καὶ θητάς*. On peut expliquer de la même façon l'hésitation de l'accent dans *τίτθη* et *τιτθή* (cf. Chandler, *Greek Accentuation*, p. 25, § 87). Les mots *θεῖος* «oncle» et *τηθίς* «tante» appartenaient aussi sans doute, au moins primitivement, au langage enfantin (Delbrück, *op. cit.*, p. 109); leur accentuation n'est pas conforme à la règle générale donnée ci-dessus, mais il est important de noter qu'ils s'opposent l'un à l'autre au point de vue de l'accent.

Les autres exceptions sont les suivantes :

πόσις «époux», fréquent dans la langue d'Homère, a conservé l'ancienne place du ton (skr. *pátiḥ*, got. [*bruþ*]-*faþs* «fiancé»);

mais le mot a disparu rapidement de l'usage et ne s'est conservé que comme un archaïsme poétique.

κάσις et *παῖς* (de *πάϊς*, Homère, E 704, etc.) ne sont que des exceptions apparentes, et doivent être mis à part parce qu'ils sont à la fois masculins et féminins. De *κάσις* on a tiré le composé *κασίγνητος* (*κασιγνήτη*), qui s'accentue suivant la règle ordinaire des composés et forme une véritable exception.

Pour expliquer les cas obliques homériques *υἷος*, E 266, *υἷι* B 20, l'accusatif singulier *υἷα*, O 427, les nominatif et accusatif pluriels *υἷες*, B 621 et *υἷας*, X 62, Hérodien (ad E 266, II, 50, 13 Lentz) a inventé un nominatif *υἷις*, mais ce nominatif n'a jamais existé. Les inscriptions attiques qui présentent les formes *υἷα* et *υἷες* fournissent aussi le vrai nominatif *ὗς* (IV, 1, *b* 373, 94, du VI[e] siècle av. J.-C.; cf. Meisterhans, 3[e] éd., p. 60).

Le mot *φράτηρ* ferait une véritable exception s'il avait encore en grec le sens indo-européen de «frère»; mais comme il n'en a conservé aucune trace et ne signifie plus que «membre d'une phratrie», on comprend aisément que le ton s'y soit maintenu à la place ancienne (skr. *bhrắtā*, got. *broþar*, vha. *bruoder*). Les Doriens accentuaient *φρατήρ* selon les *Anecdota Oxoniensia*, I, 346, 16, et cette même accentuation est enregistrée dans l'*Etym. Magn.*, p. 799, 34. On pourrait voir dans le dorien *φρατήρ* la forme attendue d'après la loi ci-dessus énoncée, mais comme *φρατήρ* n'était plus en grec un nom de parenté, il vaut mieux croire que l'accentuation *φρατήρ* a été déterminée par celle des autres mots en -*τηρ*, qui tous (sauf *εἰνάτηρ*, *θυγάτηρ* et *μήτηρ*, voir p. 139) ont l'accent sur la finale. Il y a d'ailleurs une autre raison à l'accentuation *φρατήρ* : elle est fournie par l'existence du mot *φράτωρ* (Hérodien, I, 49, 6 : *φράτωρ, ὃ καὶ φράτηρ ἐλέγετο, ἀλλὰ τὸ μὲν φράτηρ ἀρχαῖον μετὰ τῆς αὐτοῦ κλίσεως, θάτερον δὲ νεώτερον*). Les mots en -*τηρ* et en -*τωρ* s'opposaient en indo-européen au point de vue du ton. De là en grec *γνωστήρ*, *δμητήρ* et *κτήτωρ*; on trouve chez Homère *δωτήρ* (*δωτῆρες θ* 325) et *δώτωρ* (*δῶτορ θ* 335), opposition qui se reflète dans les formes védiques *dātā́ram*, *Ṛ. V.*, VIII, 3, 24, et *dā́tāram*, *ib.*, IV, 31, 7.

A *νύμφη* s'oppose *νυμφίος*, lequel présente l'application de la loi qui oppose au point de vue de l'accent les appellatifs aux qualificatifs (voir ci-dessus p. 135). Νυμφίος n'est pas autre chose en effet que le qualificatif *νύμφιος* «nuptial» devenu **νυμφιός* dans l'emploi d'appellatif, d'où *νυμφίος* d'après la loi de Wheeler. Dans la transformation d'un qualificatif en appellatif, il est assez rare que l'accent descende; dans le cas de *νυμφίος*, la descente de l'accent a pu être favorisée par la loi étudiée ici.

Le féminin *παρθένος*, si on le considère comme un nom de

parenté, peut sembler en contradiction avec la règle présente, puisqu'il remonte à *παρθενός, avec application de la loi de Wheeler. Mais la contradiction peut se résoudre : d'une part, il est impossible d'affirmer que la loi de Wheeler soit antérieure ou postérieure à la loi d'opposition des genres; cette dernière, en tout cas, a subsisté longtemps dans la langue à l'état de tendance générale, et, pour un Grec de l'époque classique, παρθένος était un mot baryton. D'autre part, le mot n'est pas seulement féminin et se trouve appliqué au sexe mâle chez des auteurs ou des grammairiens de basse époque.

Les deux mots πάτρως et μητρυιά soulèvent un curieux problème. En grec ils ne s'opposent plus l'un à l'autre au point de vue du sens, mais en indo-européen ils ont été formés exactement de la même façon. Tous deux en effet dérivent des noms du père et de la mère, auxquels a été ajouté le suffixe -*wo*-, qui apparaît encore dans le latin *patruus*, le vha. *fetiro*; μητρυιά a seulement en plus l'indice suffixal du féminin. Or M. Wheeler a fait remarquer (*op. cit.*, p. 110) que πάτρως devrait s'accentuer sur la finale; avec non moins de raison, MM. Johansson (*K.Z.*, XXX, 407) et Leumann (*ib.*, XXXII, 306) ont indiqué que la forme primitive de μητρυιά devait être *μήτρυια. D'autre part, il existe en grec un mot μήτρως, mais certainement refait d'après πάτρως; de sorte que le problème consiste à expliquer pourquoi πάτρως d'une part et μητρυιά de l'autre ont tous deux changé leur accent primitif, qui s'accordait avec l'usage ordinaire des noms de parenté, pour prendre un nouvel accent contradictoire avec cet usage. Ce problème paraît insoluble. Il suffira, en tout cas, de constater ici qu'à côté de l'opposition ordinaire *masculin oxyton* : *féminin baryton*, attestée par πατήρ : μήτηρ, υἱός : θυγάτηρ, δαήρ : εἰνάτηρ, etc., il en a existé une autre, exactement inverse, dans certains mots, tels que πάππος : τηθή, θεῖος : τηθίς, πάτρως : μητρυιά. Cela permet de conclure que le fait essentiel pour le grec était, non pas d'attacher un certain accent à une certaine catégorie sémantique, mais bien d'opposer par l'accent les mots qui s'opposaient par le sens.

Le mot μητρυιά amène naturellement à parler de deux autres mots féminins qui, eux aussi, font exception à la règle générale : γυνή et νυός. Le mot γυνή s'oppose au mot ἀνήρ et est accentué cependant sur la finale. Cela tient à ce qu'originairement γυνή n'était pas un dissyllabe, mais un monosyllabe : le sanskrit *gnā*, aussi bien que le génitif irlandais *mná*, comparés à la forme béotienne βανά, attestent que, dans γυνή, l'υ est le substitut d'une voyelle ultra-réduite qui ne pouvait en aucun cas porter l'accent. Le caractère monosyllabique du nominatif γυνή se dénonce encore d'ailleurs d'une façon curieuse par l'accentuation des cas obliques

(γυνή : γυναικός, γυναικί comme φλόξ : φλογός, φλογί; θήρ : θηρός, θηρί; σῦς : συός, συί, etc.). Le mot γυνή est à ce point de vue tout à fait comparable au mot κύων (κυνός, κυνί), dont le nominatif était lui aussi monosyllabique en indo-européen (skr. *çvá* [1], lit. *szũ*, irl. *cú*).

Le mot νυός, d'origine certainement indo-européenne, a généralement comme correspondant dans les autres langues un thème en *-ā-* : skr. *snuṣá*, vsl. *snŭcha*, ags. *snoru*, vha. *snura*. Le latin *nurus* présente un thème en *-u-* dû à l'influence de *socrus*. On pourrait donc croire que le grec a créé (ou conservé? cf. Meillet, *Introduction*, p. 259; Pedersen, *K. Z.*, XXXVIII, 228 et suiv.; Uhlenbeck, *Etym. Wtb. d. altind. Spr.*, p. 349) dans le mot un thème en *-o-* pour accorder l'accent final avec la flexion d'aspect masculin du mot; mais l'arménien présente lui aussi un thème en *-o-* (*nu*, instr. *nuoy*; Meillet, *Gramm. comp. de l'arm. class.*, p. 50). Il n'en reste pas moins tout à fait significatif que νυός allie en grec l'accent des noms de parenté masculins avec une flexion masculine. Ce mot semble avoir étonné les grammairiens anciens; du moins Hérodien l'explique d'une façon bizarre (I, XXV, 19) : νυός· ἡ νύμφη παρὰ τὸ νέος τροπῇ τοῦ ε εἰς υ νυός. Le mot νυός serait le féminin de νέος; est-ce la reconnaissance tacite de la loi d'opposition des genres en matière d'accentuation?

Quoi qu'il en soit, cette loi fournit encore l'explication de l'accent d'un mot curieux, qui se rattache directement aux noms de parenté; c'est l'adjectif θῆλυς, qui désigne le sexe féminin. Tous les adjectifs grecs en -υς sont oxytons — et c'est là une accentuation indo-européenne (skr. *urúḥ*, *purúḥ*, *pṛthúḥ*, *gurúḥ*, etc.) — sauf ἥμισυς, πρέσβυς et θῆλυς. Mais ἥμισυς doit être mis à part; il n'appartient pas originairement au type des adjectifs en -υς ou du moins sa formation est différente, comme le prouve l'existence de l'adjectif ἥμισσος (G. Meyer, *Gr. Gr.*, 3[e] éd., p. 350); ἥμισυς et ἥμισσος comprennent le mot ἡμι- combiné avec un suffixe d'origine obscure, qui est tantôt *-su-*, tantôt *-swo-*. Quant à πρέσβυς, il doit certainement son accentuation au fait qu'il est le plus souvent employé substantivement (ὁ πρέσβυς, οἱ πρέσβεις); l'accent du qualificatif a cédé devant l'accent de l'appellatif. Reste donc θῆλυς, qui se trouve en contradiction, au point de vue de l'accent, avec son correspondant sanskrit *dhārúḥ*. L'explication en est fort simple; c'est que θῆλυς, bien que masculin dans la forme, est féminin de sens et par suite doit s'opposer aux autres adjectifs en -ύς dont la signification est mascu-

[1] Toutefois, dans le *Ṛg-Veda*, à côté de *çvā́* monosyllabique (VII, 55, 5), on rencontre la diérèse (X, 86, 4).

line; de là θηλέας ἵππους E 269 (cf. Hérodien, II, 50, 22), s'opposant par exemple à ὠκέας ἵππους E 240. Le féminin a suivi le masculin et s'accentue θήλεια (θήλεια θεός Θ 7; ἡ θήλεα ἵππος, Hérodote, III, 86). — Il y a un mot latin, apparenté à θῆλυς, qui a subi une transformation tout à fait comparable; c'est *fēlix* « fécond », dans lequel le suffixe *-ix* (cf. ces *Mém.*, XII, 41) s'est substitué à un suffixe plus ancien, à cause du sens éminemment féminin du mot.

Parmi les noms d'animaux, il est difficile de retrouver une trace de la loi d'accentuation qui oppose dans les noms de parenté le sexe masculin au sexe féminin; et cela parce que les noms d'animaux sont généralement masculins. Mais le fait suivant mérite au moins d'être signalé. Quelques-uns de ceux qui appartiennent aux thèmes en *-o-* faisaient, dès l'indo-européen, remonter l'accent : ἄρκτος, skr. *ṛ́kṣaḥ; ἵππος*, skr. *áçvaḥ;* λύκος, skr. *vṛ́kaḥ*. Les autres ont suivi (βάτραχος, κύκνος, μόσχος, ὄνος, πάρδος, πῶλος, σαῦρος, σκύμνος, σμίνθος, ταῦρος, τράγος, χοῖρος), quelquefois même, à ce qu'il semble, malgré l'étymologie : par exemple, ἔλαφος, ἔριφος et κόσσυφος contiennent le même suffixe que les mots sanskrits *ṛṣabháḥ*, *gardabháḥ*, *vṛṣabháḥ*, *çarabháḥ*, qui sont oxytons[1]. Pour κάπρος, il est impossible de connaître l'accentuation primitive : le germanique répond à la fois par **kapró-* (all. *Haber* dans *Habergeiss*) et **kápro-* (visl. *hafr*, etc.). Les trois mots ἀμνός, νεβρός et σπουθός sont oxytons, mais ils sont à la fois masculins et féminins (νεβρὸς χλοεραῖς ἐμπαίζουσα λείμακος ἡδοναῖς, Euripide, *Bacch.*, 866); et encore les Attiques, suivant Chairis et Tryphon, accentuaient-ils σποῦθος (Hérodien, I, 144, 17). Le mot ἐλλός (ou ἑλλός?) est rare et sortit rapidement de l'usage. Il y a quelques exceptions : κριός, νεοσσός, etc.

Aux masculins sanskrits *çaṅkháḥ* et *udráḥ* s'opposent régulièrement en grec les féminins κόγχη et ὕδρα (cf. peut-être skr. *varṣáḥ* et (ἐ)έρση); mais l'accentuation de ces deux mots a paru contradictoire avec l'usage de faire remonter l'accent dans les masculins, et on a refait des masculins κόγχος et ὕδρος, ce dernier déjà chez Homère, B 723.

Les noms de plantes présentent une opposition plus caractéristique. La plupart sont féminins et font remonter l'accent : ἄγνος, ἀγριέλαιος, αἴγειρος, ἄκορος, ἄκυλος, ἄμπελος, ἄρκευθος, ἄχερδος, βάλανος, βάτος, βύβλος, ἔβενος, θάψος, κάκτος, κέδρος, κλῆθρος, κόμαρος, κράνος, κυπάρισσος, κύτισος, νάρδος, πάδος,

[1] Seul de cette catégorie, le mot *rāsabhaḥ* fait remonter l'accent (Wheeler, *op. cit.*, p. 108).

πρῖνος, πραῦνος, πύξος, ῥάβδος, ῥάμνος, ῥάφανος, [illegible] [illegible]μνος, σχῖνος, τερέβινθος, τέρμινθος. Ceux qui [illegible] portent en général l'accent sur la finale : ἀχερίς Hérodien, I, 200, 12), βολβός, ἐρινεός, ἐρινός, ἰξός, κεραστής Hérodien, I, 209, 19), κισσός, λωτός, πυρός, φακός, φελλός, χυλός. Masculins aussi et oxytons sont les mots βλαστός, λοβός [illegible], [illegible], καυλός, κορμός, ὀπός, φιτρός et φλαός, qui [illegible] être rattachés à la catégorie des noms de plantes ou d'arbres. Il y a parfois hésitation sur le genre : κρόκος et ὑάκινθος [illegible] masculins chez Homère, Ξ 348, mais féminins dans la langue postérieure (ἡ κρόκος chez Strabon, ἡ ὑάκινθος chez Théocrite, X, 28); νάρκισσος est masculin dans l'hymne à Déméter, v. 8, mais féminin chez Théocrite, I, 133; enfin on dit ὁ ou ἡ ἕρπυλλος, ὁ ou ἡ κέγχρος, ὁ ou ἡ κρόκος, ὁ ou ἡ κύπειρος, ὁ ou ἡ λίβανος, ὁ ou ἡ πάπυρος, ὁ ou ἡ σπρύχνος, ὁ ou ἡ σχοῖνος. Parfois aussi, il y a hésitation sur l'accent : Hérodien donne ὁ ἶψος (I, 393, 21), ὁ κόστος (I, 217, 15), ὁ πίσος (I, 205, 31), ὁ σίκυος (I, 127, 22), mais Hésychius accentue ἰψός et κοστός, et les formes πισός, σικυός ne sont pas rares dans les manuscrits. Le masculin χονδρός dont l'oxyton est garanti par Hérodien (I, 203, 11, II, 244, 18, et 249, 10) est paroxyton chez Théophraste. Le féminin ῥάχος «buisson épineux» se présente chez Hérodote, VII, 142, sous la forme ῥηχός (ἡ γὰρ ἀκρόπολις τὸ πάλαι τῶν Ἀθηναίων ῥηχῷ ἐπέφρακτο); mais ce n'est pas nécessairement le même mot, et d'ailleurs dans la phrase d'Hérodote le genre de ῥηχός n'est pas indiqué. Il n'y a de véritables exceptions que les masculins ἄπιος, κνάφος (Hérodien, I, 446, 10), κόκκος, κότινος, λάθυρος, ὄροβος et σῖτος (Hérodien, I, 216, 3), aux[illegible] il faut joindre quelques mots en -μος, également [illegible] βρόμος, ἔλυμος, θέρμος, θύμος, κύαμος et σχοῖνος. Pour ces derniers, l'exception s'explique par le fait que les substantifs en -μος qui expriment l'action ou l'abstraction sont en [illegible] oxytons. Les noms de plantes barytons en -μος [illegible] opposition régulière avec les noms abstraits [illegible] catégorie morphologique l'a emporté ici sur la [illegible] tique. Il n'y a qu'un féminin oxyton, c'est [illegible].

Les faits qui viennent d'être signalés [illegible] à une innovation de la langue grecque. L[illegible] en sanskrit accentués, comme on [illegible] et il n'y a rien à tirer de l'accent[illegible] cette langue; les oppositions [illegible] sont tout à fait isolées. [illegible] régularité parfaite dans [illegible] vamráḥ vamrí, simhaḥ simí[illegible] tendait à reporter l'accent sur [illegible]

exemples de *átharvā atharví*, *nápāt naptí*, *púruṣaḥ puruṣí* sembleraient confirmer cette hypothèse; mais que dire alors des cas comme *gāndharváḥ gā́ndharvī*, *brahmā́ bráhmī*, *mahiṣáḥ máhiṣī*, *vāṇáḥ vā́ṇī*[1], etc., où l'accent a reculé dans les féminins? Il ne semble pas possible d'établir pour le sanskrit une règle analogue à celle que suggère l'examen du vocabulaire grec. Il est certain que le grec a employé systématiquement un contraste de l'accent servant à corroborer une opposition des genres. Ce contraste était en germe dans l'indo-européen, s'il est vrai que la différence d'accentuation dans les mots de genres différents n'est qu'une extension de la tendance indo-européenne à opposer par l'accent les thèmes en *-o-* et les thèmes en *-ā-*. Mais le grec a donné une importance toute nouvelle à l'opposition des genres et en a tiré le principe d'une tendance tout à fait originale.

J. Vendryes.

[1] On y peut joindre les participes *palitáḥ* et *páliknī*, *hariṇáḥ* et *háriṇī*. Le participe *étaḥ* a deux accentuations pour le féminin, *énī* et *enī́*, mais cela tient sans doute à ce que ce féminin s'employait substantivement dans le sens de «biche».

VARIÉTÉS.

REGRET et REGRETTER.

« M. de Valois le jeune le dérive de *requiritari*, formé de *queror*. Celui qui regrette, se plaint : *queritur*. »

Ainsi s'exprime Ménage. Le Duchat propose un dérivé de *gradus*.

« *Regretter*, c'est proprement ramener ses pensées vers le passé : et comme sur ce pied-là je suis très persuadé que *regret* vient de *regressus*, il faut aussi que *regretter* vienne de *regradatare*. »

Diez se range à l'opinion de Ménage et recommande *requiritari*, auquel Körting propose d'ajouter une syllabe, pour en faire *requirititare*.

Mahn avait pensé à un latin *regratare*, venant de *gratus*.

G. Paris, reprenant une idée de Maetzner, a recours au gothique *gretan* « se plaindre, se lamenter », anglais *greet*.

De son côté, un linguiste dont les avis étaient généralement peu écoutés, parce qu'il n'appartenait à aucune école, ou plutôt parce qu'il formait une école à lui seul, Honoré Chavée, avait, en se fondant sur le wallon, proposé le latin *recrescere*[1]. Je crois qu'il avait touché juste, mais son explication, qui était vraie au fond, aurait eu besoin d'être autrement déduite : de plus, elle péchait au regard de la sémantique. Il supposait une image empruntée à la végétation, le regret étant comparé à une *pousse nouvelle*, une *recroissance*, une *recrudescence* du chagrin. Telle n'a pas été tout à fait, je crois, la pensée du langage.

Il s'agit de la même conception populaire qui fait dire qu'*on a le cœur gros*. Quand nous éprouvons quelque déboire ou déception, un poids vient peser sur nous, *le cœur grossit*. C'est ce que l'italien dit très bien : *Mi rincresce* (s.-entendu *il cuor*). Le préfixe n'a pas plus de valeur que dans *remords* ou *repentir*.

Le verbe *recrescere* ou *reincrescere* a donné un participe *recretum* ou *reincretum*, d'où le français *regret*. A son tour, *regret* a fait *regretter*.

Il semble que *regretter* ait d'abord été verbe impersonnel, comme beaucoup de ces verbes exprimant un sentiment de l'âme.

[1] *Revue de Linguistique et de Philologie*, I, p. 223.

Je transcris le passage suivant chez Godefroy :
« *Regretter* employé comme verbe impersonnel.

Tel as ocis dunt al coer me regrete.

Rol. 1566. Müller.

Asseures vous que je recognoistray vos services a vostre contentement, et *qu'il vous regrettera* toute vostre vie de ce que vous n'aures pas esté plus tost mon serviteur.

17 avril 1595. Lett. miss. de Henri IV, t. IV, p. 338. Berger de Xivrey[1]. »

Chavée nous apprend qu'en wallon *regret* a également le sens de retour, en parlant d'une maladie. *Li r'gret d'on mau* (le retour d'un mal). Ce sens va très bien avec le verbe *crescere*.

On peut seulement se demander si *regret* se rapporte à un latin *recretum* ou *reincretum*. Je penche pour le dernier, à cause de l'italien. La triple consonance a dû favoriser la chute de la nasale (*regret* pour *ringret*).

Au fond, et sauf la nuance que nous venons d'indiquer, Chavée a eu raison contre les philologues célèbres que nous venons de nommer. Au moment où, grâce à la libéralité de Madame veuve Honoré Chavée, l'Académie des Inscriptions va décerner pour la première fois un prix de linguistique portant ce nom, je suis heureux de rendre cet hommage à la mémoire de cet ingénieux et laborieux érudit.

Pain à chanter.

F. Génin, dans ses *Récréations philologiques*, qui ont, comme on sait, pris souvent la forme épistolaire, se fait écrire une lettre sur l'origine de la locution *pain enchanté*, désignant l'eucharistie. Il montre sans peine que *pain enchanté* ne vaut rien et qu'il est question du *pain à chanter* (*la messe*). Mais il a négligé de citer un texte anglais qui rappelle la locution française et qu'il ne pouvait cependant ignorer, puisqu'il en était lui-même l'éditeur. Palsgrave, dans son *Éclaircissement de la langue française*, explique le substantif français *calice* par *chalys to syng masse with*.

Michel Bréal.

[1] Dictionnaire de Godefroy, s. v.

ÉTUDES PRÂCRITIQUES.

I

LA DÉCLINAISON EN APABHRAṂÇA.

Les beaux travaux de M. Pischel sur les dialectes prâcrits n'ont laissé que bien peu de chose à glaner aux indianistes qui seraient tentés de suivre sa trace. Sa *Grammatik der Prākrit-Sprachen*[1] et ses *Materialien zur Kenntniss der Apabhraṃśa*[2] leur fournissent des documents d'une irréfragable sûreté; mais, en même temps, ils ont à peu près épuisé tout ce qu'il est actuellement possible de savoir du sujet. Peut-être, cependant, me jugera-t-on excusable d'essayer de le reprendre en sous-œuvre, au point de vue, non de la documentation elle-même, mais du parti qu'on en peut tirer pour serrer de plus près l'évolution phonétique et morphologique qui a transformé le vieux sanscrit védique en dialectes populaires. A ce titre, aucun prâcrit ne mérite plus d'attention que l'apabhraṃça, ou plutôt les apabhraṃças; car il ne faut jamais oublier que ces langues parlées et vivantes furent très nombreuses, et que, dès lors, les bigarrures qui s'y rencontrent ne sont point de nature à nous déconcerter, mais bien plutôt nous doivent être bienvenues, comme témoins de transformations en sens divers et rares débris d'une floraison linguistique extrêmement touffue, dont l'ensemble nous échappera à tout jamais.

Je me propose d'examiner en quelques pages ce qu'est devenue, en apabhraṃça, la déclinaison sanscrite ou indo-européenne, et comment elle l'est devenue.

I. Thèmes en *-a-*.

1. *Singulier.*

N. *putta*, *puttā*, *puttō*, *puttu*.
A. *puttaṃ*, *puttu*.

[1] *Grundriss der Indo-Arischen Philologie und Altertumskunde*, I, 8 (Strasbourg, 1900) : sera cité par les initiales P. G., suivies du numéro du paragraphe.

[2] *Abhandlungen der Kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, *Phil.-hist. Kl.*, *N. F.*, V, 4 : sera cité sous les initiales P. M. et le chiffre de la stance.

I. *puttēṇa*, *puttiṇa*, *puttem̥*, *puttĕ*.
Ab. *puttahĕ*, *puttahu*, *puttādu*.
G. *puttassu*, *puttahō*, *puttahŏ*, *puttaha*.
L. *puttē*, *puttĕ*, *putti*, *puttahī*.
V. *putta*.

a. Les trois premières formes du nominatif s'expliquent d'elles-mêmes et sont d'ailleurs pratiquement très peu usitées : *puttō* est la forme sanscrite d'euphonie devant sonore, et *putta*, la forme sanscrite d'euphonie devant voyelle autre que *a*, toutes deux généralisées ; *puttā* résulte de l'allongement si fréquent de la finale vocalique. Reste *puttu*, au sujet duquel on doit se demander comment sk. *putras* y a abouti.

Si l'on s'en rapportait à l'accusatif *puttu* = sk. *putram*, et à la finale de pl. 1, qui est fréquemment *-mu*[1], on serait tenté de penser qu'un *a* de syllabe finale se labialise sous l'influence d'un *m* consécutif ou précédent, et d'enseigner en conséquence que *puttu* est un accusatif passé en fonction de nominatif. Les neutres du type *maṇu* = sk. *manas* (P. M., 350, 1) ne s'y opposeraient en aucune façon ; car on les ferait remonter à la contamination dénoncée par le pàli *manam̥*. Mais on n'aurait pas aussi facilement raison du type pl. *aṅgulīu* = sk. *aṅgulyas*, que n'explique aucune analogie ; et force est donc bien de croire que l'*u* procède ici d'une évolution phonétique régulière du groupe *as* final.

Dès lors, en dépit de l'extrême rareté du type *puttō* et de l'absence même du type **puttŏ*, on se voit contraint, ce me semble, de les admettre à titre de types de transition nécessaires, et d'aller jusqu'à enseigner que *puttu* n'est autre chose qu'un substitut légèrement modifié de ce dernier intermédiaire : soit donc une filière telle que *putras* > *putrō* > *puttō* > **puttŏ* > *puttu*[2].

b. La forme *puttam̥* ne paraît guère que théorique ; car l'apabhramça change partout *am* final en *u*, et cela — chose curieuse — sans garder trace de la nasalisation. Il est remarquable que les prâcrits en général et même le pâli, si prodigues de nasales finales là où il n'en faut pas, les omettent si volontiers là

[1] Sutta-Nipāta, 76 : *kassako paṭijānāsi na ca passāma te kasim̥ | kasin no pucchito brūhi yathā jānēmu te kasim̥*, «tu te dis laboureur et nous ne voyons pas ton labour; dis-nous, je te prie, [ce] labour, afin que nous connaissions ton labour». Mais on va voir qu'en ap. *jānēmu* supposerait **jānēmas*.

[2] Cf. la filière toute pareille pour le loc. sg. *putrē* > *puttĕ* > *putti*. En d'autres termes, la diphtongue abrégée tend à se fermer davantage encore à la finale. — Un *putras* ou mieux *putraḥ* aurait-il pu devenir *puttu*, sans l'intermédiaire de ce *puttō* > **puttŏ* hypothétique ? Je ne le crois pas : il me semble que tout concourt à indiquer que, pour que l'*a* devienne *u* d'emblée, il y faut l'adjuvant d'une labiale (*puttam̥* > *puttu*).

où la tradition les exigerait. Il y a là sans doute, pour le dire en passant, un fait de même ordre que celui de la prothèse ou de l'omission, à tort et à travers, d'une *h* initiale dans le *cockney english*, ou le durcissement du *b* et l'adoucissement du *p* en français d'Alsace : le sujet sait vaguement qu'il fait mal d'omettre [1] ou de durcir, et alors il se corrige ; mais il se corrige trop et introduit le phonème litigieux hors de sa vraie place ; et, si des siècles d'ignorance passent là-dessus, il pourra arriver que la langue se corrompe à la fois dans l'un et dans l'autre sens. Les exemples en apabhraṃça foisonneraient si l'on avait plus de documents.

c. Des deux premiers types d'instrumental, l'un relève de la prédilection connue pour la nasale linguale, et l'autre, de la même confusion thématique, accompagnée d'affaiblissement vocalique, qui a donné naissance au pâli *piṭṭhitō* = sk. *pṛṣṭhatas*, etc. Mais les deux derniers accusent un processus phonétique exceptionnel[2] : chute d'un *a* final (P. G., 145); qu'en faut-il penser? A la grande rigueur, rien ne s'opposerait à ce qu'on admît en apabhraṃça une loi telle que : longue + nasale + *a* final > longue nasalisée[3] ; *yōna* > *jōṃ*, etc., sans exception. Il est clair, en effet, que, dans un vocatif du type *lōṇa* ou *sōma*, l'*a* était tenu en bride par les autres cas et ne pouvait bouger ; quant au type nt. *nāma*, on va voir qu'il est devenu *nāmaṃ* > *ṇāü*, ce qui le met hors de cause ; et l'on sait déjà que *jānēmu* suppose **jānēmō* < **jānēmas*. Ainsi l'instrum. sg. était la seule place où le processus se pût développer sans entrave. Toutefois je crois plus sûr, à la fois, et plus simple, de partir du cas où l'*a* final s'élidait naturellement devant voyelle initiale, soit donc *tēn'* abusivement transporté devant consonne, d'où **tēn* > *tēṃ* > *tẽ*, etc.

d. La formation de l'ablatif, autant elle est obscure (P. G., 365) si l'on part de la déclinaison âryenne, autant elle se simplifie si l'on se reporte aux suffixes adverbiaux. L'indo-européen en possédait, notamment, trois : sens ablatif, *-*tos* > sk. *-tas*, etc. ; même sens, *-*dhe* > gr. -θε -θεν, etc. ; sens locatif, *-dhi* > gr. -θι. C'est même la fusion bizarre de ces deux derniers qui semble

[1] Il va de soi, d'ailleurs, que l'omission peut ne pas être phonétiquement spontanée et résulter de phonétique syntactique : ainsi, la nasale finale disparaissait peut-être devant certaines initiales ; de là une tendance à la faire disparaître partout, puis à la rétablir à contresens, en se corrigeant. La chute londonienne de l'*h* est également syntactique dans les mots atones : *I (h)ave*, *for (h)im*, *with (h)er*, *to it*, etc.

[2] Et cependant ce sont de beaucoup les plus courants.

[3] Sur *agginā* > *aggiṃ*, cf. III, 1 *c* ; mais, après tout, l'élision est possible pour la longue comme pour la brève.

avoir engendré la désinence d'ablatif sg. *-hi*, si commune en mahārāṣṭrī. Bien mieux concevable est la contamination du second par le premier, d'où est résulté un indice **-dhas* et, par conséquent, sans difficulté, un apabhraṃça *-hu*, v. g. *jalahu* = sk. *jalāt*. Quant à la forme *-hĕ*, peut-être faut-il y voir un degré vocalique supérieur du suffixe **-dhi* > **-hi*, abrégé en syllabe finale, ou bien la fusion très ancienne du suffixe **-dhe* avec une particule d'emphase, soit sk. **-dha id.* Le type *puttādu*, qui n'est que théorique, est manifestement la contamination de *putratas* par *putrāt*.

e. Malgré la multiplicité des apabhraṃças, il est difficile de croire que tous les types de génitif procèdent d'un seul et unique type *putrasya*, éventuellement devenu **putrasyas* par superaddition pléonastique de la désinence du génitif des thèmes consonnantiques (P. G., 366); car il est difficile de concevoir le traitement du groupe *sy*, tantôt en *ss*, tantôt en *h*, comme un simple *s* intervocalique; mais il se peut qu'on ait affaire à une alternance de suffixes **-syo* et **-so*, telle qu'elle se constate aussi dans d'autres domaines, v. g. gr. τοῖο et τοῦ, etc. Dans cet ordre d'idées on aurait : **putrasa* > *puttaha*, et **putrasas* > *puttahō* > *puttahŏ*. Pour *puttassu*, il se ramènerait très bien à *putrasya* > **putrasyas* (I, 1 *a*), et son allègement éventuel en **puttasu* ne serait pas pour faire difficulté.

Le génitif fait fonction de datif en apabhraṃça plus encore que dans tous les autres prâcrits, et l'on sait que cette confusion du cas de la possession et du cas de l'attribution, assez naturelle, somme toute, bien qu'à peu près inconnue aux autres langues indo-européennes, s'est largement épandue sur le sanscrit même. Mais le sanscrit le plus ancien en portait déjà les germes en lui; car, si le sanscrit classique dit couramment *striyā dadāti* «il donne de la femme», c'est le sanscrit védique (brâhmaṇique) qui déjà écrit, bien que dans cet ordre de thèmes seulement, *striyai payaḥ* «le lait à la femme[1]». Les deux faits, malgré leur inégale extension, me paraissent strictement corrélatifs; toutefois la confusion sémantique des Brāhmaṇas a pu être puissamment favorisée par le fait que *striyās* et *striyai* donnaient, en euphonie devant voyelle, la même résultante.

[1] Nous avons en français l'exact équivalent de cette dernière énallage. — «Il donne *à* Jérôme» (locution héritée du latin). — «Cette maison est *à* Jérôme» (locution modelée sur la précédente ou contaminée de *appartient à* < *pertinet ad*. — «La fille *à* Jérôme» (populaire). — Supposez qu'inversement le français eût conservé la tournure latine «cette maison est *de* J.» : il eût pu en venir à dire par analogie «appartient *de*», et de là à «il donne *de*» (génitif en fonction de datif), il n'y aurait plus eu qu'un pas.

f. Le locatif va tout seul : *puttē* s'abrège en *puttĕ*, dont *putti* n'est qu'une autre forme, comme *puttu* n'est que variante de **puttŏ* (I, 1, *a*); car il ne faut point songer au locatif en -*i* des thèmes consonnantiques, éliminé de trop bonne heure pour que son intrusion soit ici possible. D'autre part, le locatif pronominal **putrasmin*, en pâli *puttamhi*, est nettement reconnaissable : si la nasalisation finale de *puttahĩ* représente la première ou la seconde des deux nasales, c'est ce que je ne me hasarde pas à démêler; peut-être bien la fusion des deux.

g. Le nominatif usuel étant *puttu*, le vocatif *putta* en demeure pratiquement toujours distinct. On va voir qu'il en est de même au pluriel. Il est curieux que les langues indiennes tendent si fort à différencier ces deux cas, qui ailleurs se confondent si aisément.

2. *Pluriel.*

N. *puttā*, *putta*.
A. *puttē*, *puttā*, *putta*.
I. *puttēhiṃ*, *puttēhĩ*, *puttēhi*, *puttahiṃ*, etc.
Ab. *puttahu*, (*puttēhiṃtō?*).
G. *puttāhã*, *puttahã*, *puttāṇaṃ*.
L. *puttahĩ*, *puttēhĩ*, *puttihĩ*.
V. *puttahō*, *puttahŏ*.

a. L'abrègement de *putrās* > *puttā* en *putta* et l'emploi éventuel du nominatif en fonction d'accusatif ne requièrent aucune explication.

b. L'accusatif en -*ē* ne doit pas s'expliquer par l'apabhraṃça seul, puisqu'il est commun à tous les prâcrits, y compris le pâli; heureusement, — car l'apabhraṃça ne nous en donnerait pas la clef; — il y a là une altération qui remonte si haut qu'on doit s'étonner de n'en trouver aucune trace en sanscrit même. Elle n'en est pas moins énigmatique.

La solution adoptée sommairement par M. Pischel d'après Weber et Goldschmidt (P. G., 367 *a*) est tout à fait insuffisante. Dans la déclinaison pronominale, le nominatif *tē* a passé en fonction d'accusatif : dès lors, l'accusatif nominal *puttē* serait analogique de *tē*. Mais comment cela? Si une juxtaposition *tē* **puttān* (acc.) est devenue fort naturellement *tē puttē*, à bien plus forte raison une juxtaposition *tē puttā* (nomin.) aurait-elle dû le devenir, puisqu'elle est beaucoup plus ancienne et que les deux mots y sont plus pareils. L'analogie souffle où elle veut, dira-t-on; mais c'est, en présence d'une aussi choquante contradiction, un aphorisme de ressource plutôt désespérée.

Il faut creuser plus à fond. Observons, en pâli, — c'est le dialecte qui reflète le mieux l'état le plus voisin du sanscrit et, par conséquent, des origines, — le rapport du locatif et de l'accusatif pluriels, respectivement, dans les thèmes en *-a-* et les autres thèmes vocaliques : il en ressortira la formule *aggīsu : aggī = puttēsu : x*; et l'on voit que la quatrième proportionnelle est exactement *puttē*[1]. Mais là encore le raisonnement demeure en défaut.

La formule, en effet, s'appliquerait avec même raison au nominatif pluriel, où l'on attendrait également *puttē*, comme *aggī*. Mettons que ce dernier, étant lui-même postérieur et analogique, n'a pu agir dans l'espèce, puisque le nominatif traditionnel était *aggayō*. Mettons qu'en tout cas le nominatif est, dans la conscience du sujet parlant, tenu à part des autres formes casuelles, et, par suite, moins sujet à s'en laisser contaminer. Il reste toujours qu'au génitif la formule identique, soit *aggīsu : aggīnaṃ = puttēsu : x*, devait aboutir à **puttēnaṃ*, qui en fait ne s'est produit absolument nulle part. Il faut encore fouiller plus loin dans le passé.

Mais le sanscrit védique nous ouvre son horizon : à défaut d'un acc. pl. **dēvē*, il nous montre tout au moins le rapport sémantique étroit, l'équivalence presque absolue de son locatif et de son accusatif pluriels, qui devait les associer irrésistiblement dans la pensée du sujet parlant. De fait, quand le poète écrit *sá id devéṣu gachati*, c'est qu'il lui faut un spondée et une brève pour faire son vers, et, s'il ne lui fallait qu'un spondée tout court, rien ne l'empêcherait d'écrire *devān*. Comprend-on, dès lors, comment, *aggīsu* et *aggī* étant considérés comme d'absolus synonymes, au moins dans un nombre considérable de locutions, on a pu abstraire de *puttēsu* un *puttē*, corrélatif de *aggī* et formé de même par l'élimination apparente de la syllabe finale? L'analogie, ici, ne pouvait matériellement atteindre que l'accusatif et laissait de nécessité intactes toutes les autres formes casuelles.

c. L'instrumental normal, quoique rare, est *puttēhi*. La nasalisation finale hystérogène (I, 1 *b*) et l'intrusion du thème *putta-* n'ont rien que de concevable.

d. On n'a mentionné que pour mémoire la désinence théorique *-hiṃtō*, etc., issue d'un cumul d'affixes. Mais la désinence *-huṃ* > *-hū* est-elle bien sk. *-bhyām* (P. G., 369)? J'en doute, tant qu'on n'aura pas montré avec certitude, dans une langue

[1] Ce processus m'a été verbalement suggéré par M. Meillet; mais ce que j'y ajoute pour l'étoffer est de mon cru.

indo-européenne quelconque, à plus forte raison dans une langue néo-indienne, une finale de duel conservée en fonction de pluriel. J'en doute surtout phonétiquement, en ce que je souhaiterais au moins un autre exemple d'une finale *-ām* > *-ū*. Il est bien vrai qu'on a *duhū* = *dvābhyām* (P. M., 340.2); mais justement *duhū* ne prouve rien en général, puisqu'il peut fort bien avoir une finale de pluriel; et il prouve encore moins dans ce passage, où il s'accorde étrangement avec un locatif (*disihi*) et équivaut comme sens à *dvayōs*. Tout bien pesé, c'est à *-bhyas* que je rapporterais la désinence en question : le timbre *u* y serait, dès lors, régulier (I, 1 *a*); et, quant à la nasalisation, si l'on n'y voulait voir une simple épenthèse phonique ou une influence de l'instrumental voisin, il resterait toujours la possibilité de l'attribuer à une lointaine contamination de *-bhyām* disparu. De quelque côté que l'on penche, au surplus, on constatera que l'apabhraṃça, plus pur en cela que le pâli même, a maintenu une distinction primitive entre l'instrumental et l'ablatif du pluriel, partout ailleurs effacée ou artificiellement rétablie par d'assez gauches constructions analogiques.

e. Le génitif régulier *puttāṇaṃ* est théorique. Le génitif usuel *puttāhā* > *puttahā* vient d'une extension abusive de la désinence pronominale, soit **putrā-sām*.

f. Le locatif est bien plus embarrassant que ne paraît le soupçonner M. Pischel (P. G., 371). Il n'est pas croyable, certainement, que le locatif singulier ait passé en fonction de pluriel : procédé qui serait sans exemple, et auquel, si je ne me trompe, aucun linguiste n'a songé Mais il ne l'est pas davantage que l'instrumental ait pris l'emploi du locatif : non que cette énallage ne soit fort admissible en elle-même, courante en pâli (*yēna bhagavā tēn' upasaṃkami*) et ailleurs; mais elle est peu vraisemblable dans un cas précisément où elle devait aboutir à la confusion du locatif des deux nombres. Il est difficile d'échapper à la supposition que, si une confusion aussi incommode s'est produite, c'est qu'elle gisait à l'état latent dans la forme même; en d'autres termes, que *puttēhi* au moins est la résultante d'un type préâryen non conservé par le sanscrit. Ce type, c'est **putrēsim*, aussi légitime au point de vue indo-européen que **putrēsu*, nettement confirmé par le grec ἵπποισιν, et mieux encore par son doublet phonétique régulier ἵπποιιν passé en fonction de duel[1]. En vain objecterait-on qu'on n'en trouve aucune trace en âryen : du moment que le sanscrit avait fait choix de la désinence *-su*, il est

[1] Cf. V. Henry, *Précis de grammaire comparée du grec et du latin*, n° 189, 5.

naturel que le pâli et tous les prâcrits, qui se trouvaient plus ou moins sous sa dépendance grammaticale, lui aient emboîté le pas; tandis, au contraire, que l'apabhraṃça, beaucoup mieux à l'abri de cette influence, ne connaît point du tout la désinence *-su* et lui en substitue une qu'il est irréprochable en phonétique de rapporter à * *-si* ou * *-sim*.

g. Il n'est pas douteux que *puttahō* > *puttahŏ*, tout comme (māgadhī) *puttāhō* > *puttāhu*, ne procède du védique *putrāsas*. Mais, comme celui-ci est nominatif aussi bien que vocatif, il n'est pas oiseux de rechercher la raison qui ne l'a conservé ici que dans ce dernier emploi : c'est, bien évidemment, l'influence adjuvante de l'interjection *ahō*, qu'on a cru y reconnaître après changement de l'*s* intervocalique en *h*. Il n'est pas un caprice linguistique apparent qui n'ait sa raison d'être latente : plût au Ciel que la découverte en fût toujours aussi aisée que dans le cas présent (cf. II, 1 *f*) !

3. *Neutres.*

Le nomin.-acc. sg. *phalu*, comme *puttu* (I, 1 *b*). Le nomin.-acc. pl., *phalāiṃ*, *phalāī*, *phalaī*, *phalāï*, etc., résulte de l'application d'une loi phonétique, non pas identique, mais très analogue à celle qui aurait produit *phaleṃ* (I, 1 *c*).

4. *Hétéroclites.*

En apabhraṃça comme dans tous les prâcrits, les thèmes consonnantiques ont passé sur une large échelle à la flexion des thèmes en *-a-*. Le phénomène est trop connu pour qu'on s'y arrête, et il ne constitue qu'une extension, aussi logique qu'abusive, des procédés ci-dessus définis.

II. Thèmes en *-ā*.

1. *Singulier.*

N. *mālā*, *māla*.
A. *mālaṃ* (*mālā*).
I. *mālāē*, *mālaē*, *mālāĕ*, *mālaĕ*.
G. Ab. *mālahĕ*, *mālāha* (P. M., xxxiv).
L. *mālahī*.
V. *mālē* (*mālĕ*), *mālā*, *māla*.

a. L'abrègement final du nominatif était favorisé ici par l'analogie de la brève régulière de l'acc. *mālaṃ*. Aussi a-t-il passé à la voyelle thématique de presque tous les autres cas.

b. Le contraste de *puttu* (I, 1 *b*) et de *mālaṃ* permet, semble-t-il, de poser la loi phonétique : *am* final primitif > *u* en apabhraṃça; mais *ām* final primitif > *aṃ* (> *ã*), qui subsiste.

c. Le groupe *yā* après voyelle devient *ē* > *ĕ*. La longue devant l'*e* (sk. *mālayā*, mais pâli *mālāya*) vient de confusion entre l'instrumental et les autres cas, à l'époque où ceux-ci en apabhraṃça n'avaient pas encore passé à la déclinaison pronominale.

d. Sk. *tasyās* > * *tahē* > *tahĕ*. De là, *mālahĕ* = * *mālasyās*.

e. La désinence du locatif est venue des thèmes masculins-neutres (I, 1 *f*).

f. Le voc. *mālā* > *māla* montre bien qu'en apabhraṃça comme partout, le vocatif a tendu à s'assimiler au nominatif, et que, par conséquent, au voc. pl. des masculins (I, 2 *g*), il a fallu une circonstance accessoire pour l'en différencier.

2. *Pluriel.*

N. A. V.	*mālāō*, *mālāŭ*, (*mālā*).
I.	*mālahiṃ*, etc.
G. Ab.	*mālahu*.
L.	(*mālahī*).

a. M. Pischel (P. G., 371) explique bien joliment le pl. en *āō*, qui, dans les autres prâcrits, existe aussi pour les masculins, par un pl. en *ā* (< *ās*), soit *puttā*, *mālā*, auquel on a surajouté pléonastiquement la finale de pl. (*-as* > *-ō*) des thèmes consonnantiques; puis, *-ō* > ap. *-u*, sans difficulté. On voit que l'apabhraṃça a ingénieusement tiré parti de ce néoplasme pour différencier le pluriel des féminins du pluriel des masculins (I, 2 *a*), ce dont les autres prâcrits n'ont pas eu l'idée. Ce n'est point rarement qu'un patois, dans ses sélections linguistiques, se montre supérieur à une langue cultivée.

b. Sk. *mālābhis* > *mālahiṃ*, cf. I, 2 *c*.

c. Sk. *mālābhyas* > *mālahu*, cf. I, 2 *d* : ici le suffixe final ne s'est pas nasalisé; mais c'est peut-être par hasard qu'on ne le trouve pas sous cette forme; ou autrement il faudrait penser qu'ici aussi a été réalisée une différenciation hystérogène. L'ablatif et le génitif étant semblables au sg., l'ablatif pluriel a passé en fonction de génitif pluriel.

d. Le locatif n'est que théorique, mais remonterait à **mālāsi*, cf. I, 2 *f*.

3. *Autres thèmes féminins.*

La flexion des féminins en *-ī* et *-ū*, se confondant, en tant qu'elle est restée normale, avec celle des thèmes en *-ā*, et, en tant qu'elle a dévié, avec celle des féminins en *-i* et *-u*, ne saurait rien nous apprendre de nouveau.

III. Thèmes en *-i-*.

1. *Masculins. — Singulier.*

N.	*aggi* (P. M., xxxv), *aggī*, *aggiṃ*.
A.	*aggiṃ*, *aggī* (P. M., 422, 3).
I.	*aggiṇā*, *aggiṇa*, *aggiṃ*.
G. Ab.	*aggihĕ*.
L.	*aggihī*.
V.	*aggi*, *aggī*.

a, *b*. L'allongement et la nasalisation au nomin. sg. surprennent, non en eux-mêmes, mais en ce qu'ils entraînaient confusion avec d'autres cas : la tendance phonétique a été plus forte que le besoin de différenciation sémantique; toutefois on observera que ces formes ne sont attestées que par les grammairiens.

c. L'abrègement de *aggiṇā* en *aggiṇa* peut être phonétique, mais est surtout analogique de la brève de *puttēṇa*. Quant à l'écourtement *aggiṃ*, il ne peut guère procéder régulièrement ni de *aggiṇā*, ni même de *aggiṇa* (I, 1 *c*), mais a été refait analogiquement sur *puttēṃ* et le rapport *puttēhiṃ* : *aggihiṃ*.

d. L'ablatif (I, 1 *d*) a passé en fonction de génitif, parce qu'en effet ces deux cas, sous leur forme primitive, étaient semblables (sk. *agnēs*), et ainsi partout ailleurs.

e, *f*. Il n'y a plus rien à dire du locatif (sk. **agni-smin*). Sur le vocatif, cf. aussi II, 1 *f*.

2. *Masculins. — Pluriel.*

N. A. V.	*aggaō* (?), *aggaū* (?), *aggī* (?), *aggiu* (?).
I.	(*aggihiṃ*), etc.
Ab.	*aggihū* (P. M., 341, 2).
G.	*aggihā* (P. M., 414, 2), *aggihū* (P. M., 340, 1).
L.	(*aggihī*).

Toutes ces désinences nous sont familières. Observons seule-

ment que celle du génitif (I, 2 *e*) a partiellement résisté à l'intrusion de celle de l'ablatif.

3. *Neutres.*

V. g. *dahi* = sk. *dadhi*. Rien de particulier; au reste, la déclinaison n'est guère connue que par les autres prâcrits et par l'analogie des neutres en *-a-* (I, 3). Nom. sg. : *dahi*, *dahiṃ*, *dahī*. Pl. *dahīiṃ*, *dahīī*, *dahīi*, *dahī* (?).

4. *Féminins. — Singulier.*

N. *kantī* (P. M., xxix), *kanti* (P. M., xxxiii).
A. *kantiṃ*, *kantī* (P. M., xxiv).
I. *kantiē* (?), *kantiĕ* (?), *kantiĕ*.
G. Ab. *kantīhĕ* (?), *kantihĕ*.
L. *kantīhī* (?), *kantihī* (P. M., 442, 1).

Simple contamination des féminins en *-i-* et des féminins en *-ī*, avec prépondérance marquée de cette dernière flexion.

5. *Féminins. — Pluriel.*

N. A. *kantīō* (?), *kantīu*, *kantiu*.
I. *kantīhi*, *kantihiṃ*, etc.
G. Ab. (*kantihu*).
L. *kantihī*.
V. *kantihŏ*.

Cette dernière forme n'est attestée que par le vocatif *taruṇihŏ* «jeunes filles» : il est probable que l'adjectif fm. s'est modelé, pour ce cas, sur son corrélatif masculin (I, 2 *g*), mais que les substantifs sont restés indemnes de cette contagion.

6. *Autres thèmes vocaliques.*

Les déclinaisons de *vāū* «vent», *mahu* «miel», *vahū* «épouse», étant exactement homologues des précédentes n'amèneraient que redites.

IV. Thèmes en *-n-*.

1. *Singulier.*

N. *appā* (P. M., xiii) = sk. *ātmā*.
A. *appāṇu* (P. M., 396. 2); — *appu* (P. M., 1).

I. *appaṇā* (P. M., 338); — *appēṇa*, *appeṃ*.
G. *appaṇu* (P. M., XIII); — *appahŏ* (P. M., 346).
V. *appaṃ*.

Le tiret sépare les formes régulières de celles qui ont été empruntées à la flexion des thèmes en *-a-*, soit *appāṇu* = *ātmānam*, mais *appu* = * *ātmam*, etc. — Il y a en outre un acc. *appaṇu* = * *ātmanam* (P. M., 337), d'après le thème des autres cas. — Le locatif, dans tous les prâcrits, est de flexion vocalique. — L'instrumental *appaṇēṃ*, donné par les grammairiens, est du même thème dérivé que l'acc. *appaṇaüṃ* (P. M., 346, etc.) = * *ātmanakam*, c'est-à-dire qu'il est le résultat d'une contraction ultérieure pour * *appanaēṃ* = * *ātmanakēna*, ou tout au moins d'une fusion de celui-ci avec l'analogique régulier * *appēṇa*.

2. *Pluriel*.

N. *appāṇu* (?), *appaṇu* (?).
A. *appaṇu* (?), *appāṇu* (?).

Les autres cas ont sûrement passé à la flexion en *-a-*. — Il en est de même, partout, des neutres en *-an-* comme en pâli : N. *ṇāü* et advb. *ṇāū* = * *nāmam*, Abl. *ṇāmahu* (P. M., III) comme *phalahu*, etc. — De même, enfin, les thèmes en *-in-* se confondent avec ceux en *-i-*, v. g. abl. pl. *sāmihū* = sk. *svāmibhyas*.

V. Thèmes en *-nt-*.

Il ne semble pas qu'il s'en soit conservé trace : l'addition d'un *-a-* paraît les avoir tous transportés dans la déclinaison vocalique : gén. sg. *mĕllantahŏ* (P. M., 370, 4) = * *muñcantasya* pour *muñcatas*, acc. pl. *santā* (P. M., 389) pour *satas*. On conçoit sans peine, en effet, que l'acc. sg. normal étant *santu* (= sk. *santam*) comme *puttu*, tout le reste de la flexion ait suivi.

VI. Thèmes en *-as-*.

Ici le mouvement est parti du nominatif même : puisqu'on avait *tavu* > *taü* (sk. *tapas*) comme *phalu*, il était naturel que les autres cas se comportassent de même. Aussi l'apabhraṃça n'a-t-il, jusqu'à présent, rien fourni de pareil à l'instrum. sg. en *-as-ā*, relativement commun dans les auteurs prâcrits; à plus forte raison, rien d'un thème amplifié par l'addition d'un *-a-*, comme * *ayasa-ṃ* « fer », dénoncé en pâli par l'ablatif sg. *ayasā* (Dhp. 240); rien enfin qu'un type de thème * *aya-*, v. g. instr. *chandēṇa*

(> *chandem*), gén. *jasaha* = **yaçasya*, loc. *mani siri* au lieu de *manasi çirasi* (P. G., 423, 4, etc.), et le reste sans doute à l'avenant.

VII. Thèmes en *-ar-*.

Une seule survivance sûre : l'instr. sg. *piara* = sk. *pitrā* avec intrusion du thème fort. La majorité au moins des cas a dû passer à la flexion vocalique; ceux des féminins, naturellement, à la flexion en *-ā*, v. g. gén. pl. *māahu* pour sk. *mātṝṇām* (P. M., 399, 1).

De cet aperçu sommaire se dégagent trois conclusions, dont la dernière seule, si toutefois elle est acceptable, semblera quelque peu inattendue.

1° Les procédés de métaplasme, et tout particulièrement d'hétéroclise, par lesquels l'apabhraṃça s'est créé un nouveau système de déclinaison, ne diffèrent nullement, en principe, de ceux qui ont été relevés dans les autres prâcrits; et, à ce point de vue, il ne serait point téméraire de dire que les prâcrits littéraires ne sont autre chose que des apabhraṃças plus ou moins normalisés par l'introduction d'usages constants et sous l'influence de la rigueur de la grammaire sanscrite.

2° Spécialement en ce qui concerne la déclinaison consonnantique, l'apabhraṃça est beaucoup plus altéré qu'aucun prâcrit, au point, semble-t-il, de l'avoir presque entièrement perdue. Le fait s'explique : elle était partout en voie d'extinction; mais ses faibles restes se sont revivifiés en pâli et dans les autres prâcrits littéraires sous l'action du sanscrit, tandis que l'apabhraṃça, parlé par le peuple que cette influence n'atteignait pas, a continué à se jargonner sans entraves.

3° Et toutefois, dans les désinences de la flexion vocalique, l'apabhraṃça a conservé quelques traces de survivances âryennes ou même peut-être indo-européennes, que le sanscrit védique même avait perdues, et que les prâcrits, s'ils les avaient maintenues, ont dû abolir en se pliant à la norme du sanscrit : notamment un génitif singulier en **-o-so* > *-a-ha*, un locatif pluriel en **-oisi(m)* > *-ahĩ*[1], et la différence entre l'instrumental et l'ablatif du pluriel.

V. Henry.

[1] Je suis loin de me dissimuler les légitimes défiances que doit soulever la prétention de retrouver, dans quelques patois perdus de l'indianisme seul, des survivances de désinences indo-européennes qui manquent à la totalité de l'indo-éranisme. La conjecture, évidemment, est fort loin de s'imposer; mais enfin, à la réflexion, elle répugne moins qu'au premier coup d'œil. Le paysan sarde qui

a conservé une distinction phonétique latine effacée dans les langues romanes les plus cultivées, la pauvresse bretonne illettrée qui sait à merveille qu'il faut dire *tri c'hi* «trois chiens», *pevar zi* «quatre maisons», mais *teir flac'h* «trois filles», *peder zilien* «quatre anguilles», etc., ne sont certes pas moins étonnants que les sujets hindous parlant l'apabhramça dont les origines sont ci-dessus supposées; et cette dernière, en particulier, perpétue de nos jours, dans un coin perdu du monde indo-européen, une distinction sexuelle du sanscrit que ne connaît plus depuis longtemps aucune langue de la famille, non pas même le latin d'il y a vingt-cinq siècles, si proche parent pourtant, par ailleurs, du celtique préhistorique. Et, au surplus, si l'on se refuse à admettre que la désinence de loc. pl. *-si -sim* soit primitive, on se heurte à une autre difficulté; car on assume ainsi la charge de nous dire d'où le grec l'aurait tirée, et en fin de compte on ne saurait le définir clairement pour *ἵπποισι* ni du tout pour *ἵπποιν*. Or, de deux semi-impossibilités, — ou que le grec ait créé de rien cette désinence, ou qu'elle ait existé en indo-européen et que, seuls de tout l'indo-éranisme, les apabhrançças en rendent témoignage avec le grec, — de ces deux semi-impossibilités, dis-je, laquelle, je le demande en toute sincérité et confiance, semble à la rigueur la moins impossible? — Je rappelle que M. Hirt, sans d'ailleurs me citer (*Idg. Forsch.*, XII, p. 240), ramène, lui aussi, *δυοῖν* à * *δυοῖσιν*.

ÉTYMOLOGIES TURCO-FINNOISES.

Le nom du soleil dans les langues turco-finnoises.

Dans les dialectes turcs, le soleil se nomme *kön* (dialectes orientaux) ou *güneš* (t. osmanly). Chez les Turcs orientaux, *kön* «le soleil» signifie également «jour»; c'est aussi le cas chez les Osmanly et les Tchouwaš, avec cette différence que les premiers prononcent *gün* et les seconds *kou* avec une voyelle dure. Ce rapprochement montre déjà au premier aspect que le turc *güneš* est un mot composé de deux éléments : *gün* + *eš*. Comme conjecture plausible, on peut voir dans l'élément *eš* la racine du verbe *ašmak* «passer en avant, au delà, monter» dont les dérivés sont, sans doute, *eškin* «amble» et *ešmek* «ambler» et peut-être aussi dans *eš* «compagnon inséparable (qui amble à côté), semblable». S'il en est ainsi, *gün-eš* signifierait au propre : «amble, allure, avance du soleil ou du jour», puisque «jour» et «soleil» sont exprimés par le même mot, non seulement dans les dialectes turcs, mais aussi en langue hongroise, où *nap* a la double signification de «jour» et de «soleil». L'accord sémantique entre cette dernière langue et les idiomes turcs fait concevoir l'idée que le radical turc n'a peut-être pas entièrement disparu dans le groupe finno-ougrien. Si cette chance prenait corps, le moyen nous serait donné d'entrevoir la charpente du vocable finnois pour «soleil», savoir *aurinko*, qui a bien l'air d'un mot composé de *auri(n)* + *ko* ou *go* (dans les compositions; p. ex. *auringonpaiste* «clarté du soleil», *auringonpolte* «chaleur du soleil»); *ko*, *go* a pu être primitivement *kon*, *gon* et rejoindre ainsi les formes turques citées ci-dessus. Pour le moment, l'interprétation du premier élément *auri* reste inconnue, comme d'ailleurs celle du magyar *nap*, qu'en désespoir de cause on pense à rapprocher du finnois *nopea* «prompt, rapide». Il est plus à notre portée d'éclaircir la forme tchouvaše *khvel*, en apparence si différente des autres formes turques. Ici nous restons du moins sur le terrain purement phonétique et ne sommes pas dans la nécessité de courir après des racines inconnues. Cependant l'étrangeté est si énorme que, si je ne me trompe, on n'a pas encore essayé de l'expliquer. La monosyllabe *khvel* (*l* mouillé) accuse, à mon sentiment, la contraction d'un mot dissyllabique qui commence par une palatale comme le terme turc

güneš. La ressemblance devient plus proche quand on ajoute que la chuintante turque se change très souvent en *l* dans le parler tchouvaš; ainsi : t. *išitmek* «écouter, entendre», tch. *iltme;* t. *beš* «cinq», tch. *bil;* t. *altmyš* «soixante», tch. *otmil;* etc. La coïncidence de *khvel* ou plutôt *khveš* avec le turc *güneš* réside dans les deux consonnes extrêmes. Il faut maintenant se rendre compte de la disparition du *n* moyen. Je crois que le point de départ de la contraction tchouvaše n'est pas la forme littéraire *güneš*, mais la forme populaire chez les provinciaux de Kazan, *guïaš*, où le *n* a également disparu, probablement après avoir été mouillé : *guniäš* (= gugnèche). Le *v* dans *khvel* peut, au besoin, être regardé comme la cristallisation de la voyelle *o*, *ö*, *u*, *ü*, des mots turcs *kön*, *gün(eš)*. Il faut cependant tenir en réserve une autre alternative. La combinaison gutturale-labiale *khv* pourrait servir d'indice qu'au premier stage de son apparition, le mot turc pour «soleil» était *khvan* ou *khvän* et que les formes actuelles *kon*, *kön*, *gün(eš)* en dérivent par voie de contraction. Dans la famille turco-finnoise, la combinaison initiale *kv*, *khv* était d'un très large emploi; nous en fournirons quelques exemples dans les paragraphes suivants.

Fül.

Le hongrois *fül* «oreille» ne rappelle aucun terme analogue dans la famille turco-finnoise. Des suméristes en quête de mots touraniens pour la langue imaginaire qu'ils ont assignée aux habitants prétendus pré-sémitiques de la Babylonie, en ont rapproché le «sumérien» *pi* «oreille», en faisant grâce à l'idiome de leur invention pour l'abandon qu'il a fait, il y a sept ou huit mille ans avant le Christ, de la consonne finale que la langue magyare a conservée jusqu'à nos jours. Mais, fantaisie à part, ce mot hongrois a besoin d'être expliqué et mis, s'il est faisable, au rang des autres mots de la famille. Je crois que nous pouvons y arriver par le procédé scientifique ordinaire en rapprochant la forme turque *kulak* dont le *k* final est un suffixe de formation secondaire et qui n'apparaît pas dans la forme tchouvaše *kula*. Cette supposition est on ne peut mieux confirmée par le verbe finnois *kuulee* (= *kûlé*) «écouter, entendre», auquel correspond sans le moindre doute le hongrois *hall* (*ani*), qui a le même sens. Dans ces exemples, l'idée de l'ouïe et de son instrument, l'oreille, a pour expression un terme consistant dans une palatale dure *k*, permutant avec l'aspirée *h* en magyar, et une liquide linguale *l*. Un nouveau phénomène se fait jour dans le mot finnois pour «oreille», *korva*. Le *k* initial s'y retrouve, mais la liquide est *r* au lieu de *l*, et ce *r* est suivi de la labiale douce *v*. Faut-il

admettre que le finnois a fait ici une création, indépendamment des autres langues sœurs? Je crois que l'expérience linguistique ne favorise guère une pareille hypothèse et que, malgré la différence apparente et la surcharge du terme, le finnois ne sort pas des limites de la grande famille à laquelle il appartient. Car, à bien regarder, le déguisement est assez transparent. Si l'on considère la terminaison *va* comme un appendice de pure forme comme la finale *ak* du turc *kulak*, l'échange entre les liquides *l* et *r* est tellement à l'ordre du jour dans n'importe quelle famille linguistique que sa constatation dans ce mot finnois ne saurait étonner, bien que nous en ignorions encore la cause. Puis il y a place à une autre manière de voir qui s'appuie sur le fait que le *v* se transpose nombre de fois dans les idiomes finnois. Je me borne à citer le lapon *kevte* en face du hongrois *kettö* «deux». De cette façon, *korva* remplacerait une forme antérieure *kovra*, *koura*, ce qui expliquerait la longueur de l'*u* dans le verbe *kuulee* (*koûlé*). Quelle qu'en soit l'explication exacte, le lexique nous offre les mots apparentés : turc *kul*(*ak*), tchouvaš *kula*, finnois *kor*(*va*), hongrois *fül* «oreille», et les verbes finnois *kûl*, hongrois *hall* «ouïr, entendre, écouter». La transition du *k* finnois en *h* en hongrois est une règle souvent constatée, qui suppose l'intermédiaire d'une prononciation gutturale *kh;* mais comment expliquer la présence du *f* dans le hongrois *fül*, qui devait être plutôt *hül?* L'énigme se résout rationnellement en admettant que le vocable commun sonnait primitivement *kpul* et possédait le double sens de «oreille» et de «ouïe»; plus tard le monosyllabe fut souvent changé en *khful*, *khvul;* enfin, lorsque le besoin de distinguer le nom du verbe parut urgent, les principaux idiomes turco-finnois ont réalisé la dissimilation par des modifications diverses : les langues turques ont abandonné la labiale *p* ou *f* de la forme nominale et remplacé l'ancien verbe par son équivalent *išit*(*mek*); les Finnois rejetèrent également le *p*, mais changèrent le *l* en *r* dans le nom seul; le hongrois enfin, a laissé tomber la gutturale initiale dans le nom, tandis que dans le verbe il l'a échangée contre l'aspiration, selon son procédé ordinaire. Ce n'est qu'une conjecture provisoire, mais c'est par là qu'il faut commencer.

En terminant, il me vient à la mémoire un autre terme turc que j'ai oublié d'enregistrer dans le groupe précédent, et qui ne manque pas d'intérêt au point de vue de la sémantique générale. C'est le mot *kul* (قول) «serviteur, employé», produisant le dérivé *kulluk* (قوللق) «servitude, maison de garde», et les verbes *kullanmak* (قوللانمق) «se servir, user, employer», *kullandirmak* «faire employer», etc. Si le groupement expliqué ci-dessus a quelque fondement, on pénétrera mieux le sens de cette signification. Quand on part de l'idée matérielle de «oreille» qui est propre au

kul turc, il s'agirait primitivement d'un employé de confiance chargé de rapporter aux oreilles du maître tout ce qu'il est désireux de savoir. On dit encore actuellement : «un tel a l'oreille de son supérieur»; dans l'ancien Orient, on disait d'un tel employé : «il est l'oreille du maître». C'est un fait attesté par les écrivains grecs que ces confidents portaient dans la cour achéménide le titre de «yeux» du roi et «oreilles» du roi. Une inscription araméenne datant du règne de Darius Nothus (415) fournit le titre perse de ces derniers officiers, savoir *gauśaka* (גושכא), mot qui vient de *gauśa-* «oreille». Evidemment le terme turc *kul* a passé par la même voie; il exprima d'abord l'oreille matérielle, puis le serviteur fidèle qui entend et fait connaître au souverain tout ce qu'il voudrait entendre de ses oreilles; il aboutit enfin à exprimer l'idée générale de serviteur. En cherchant, on trouvera probablement des faits analogues chez les autres peuples de l'Orient.

Kiz-kizil.

La jeune fille et la jeune femme sont désignées en turc par le mot *kiz* (قيز *qyz*). Cette signification doit avoir une raison d'être; il importe d'en connaître la nature approximative, sinon précise. Les mots qui en dérivent sont, en dehors de l'abstrait *kizlik* (قيزلق) «virginité», l'adjectif *kizghin* (قيزغين) «très chaud, ardent, rouge de colère, en rut (en parlant d'animaux)» et le verbe *kizmak* (قيزمق) «être ou devenir ardent, chauffé à rouge, etc.», *kizdirmak* (قيزدرمق) «rendre ardent, faire enrager, exciter la passion» et *kizišmak* (قيزشمق) «devenir ardent de tous les côtés (en parlant d'une bataille, etc.)». Comme on le voit, la passion sexuelle y a sa part, mais cette conception doit reposer sur une idée plus matérielle et plus frappante. Ce sentiment est renforcé par quelques autres termes qui montrent bien que c'est la couleur rouge qui en forme le substratum : *kizamuk* (قزامق) «rougeole, scarlatine», *kizarmak* (قزارمق) «devenir rouge, griller» et surtout l'adjectif *kizil* (قزل) «rouge». Il semble donc que le mot *kiz* s'applique aux jeunes femmes, à cause de leur teint vermeil et rose. Il est bon de rappeler que la racine *adam* (אדם), qui signifie en hébreu «être rouge ou rose», a produit en éthiopien l'adjectif *adîm* (አዲም) qui a le sens de «beau»; en turc la chose s'est passée de même. Le côté sémantique semble donc suffisamment éclairci. Passons au côté matériel et comparatif. Les langues finnoises ne présentent aucune analogie avec le turc *kiz*. Cette circonstance n'aurait aucun poids en elle-même si ledit vocable restait immuable dans tous les idiomes frères. Or ce mot est prononcé

kher par les Tchouvaš, c'est-à-dire avec *r* au lieu de *z*. De même, l'adjectif «rouge» se dit *kherle*. Comme dans la plupart des cas analogues, l'incertitude sur la forme primitive devient encore plus tangible, et l'hypothèse se justifie comme une tentative indispensable pour diminuer les ténèbres. D'ordinaire les noms des couleurs sont empruntés à des objets auxquels les couleurs respectives restent attachées d'une manière permanente et visible. En supposant, sous réserve, que la branche turque a fait comme les Hébreux, chez lesquels le rouge (אָדֹם) est mis en rapport avec le sang (דָּם), on verrait dans le tchouvaš *kherle* (= t. *kizil*) «rouge» un dérivé de *kher* (= *kiz*) ayant le sens primitif de «sang». Or, coïncidence curieuse, le sang se dit en finnois *veri* et en hongrois *vér*. Entre *veri*, *vér* et le son *khĕr*, il y a une si sensible assonance que, pour la rendre complète, il suffirait d'admettre que *kher* est lui-même la contraction d'une forme plus primitive *khver*. De ce radical commun, le tchouvaš aurait laissé tomber la labiale intermédiaire, tandis que dans les idiomes finnois l'élimination atteignit la gutturale initiale. A notre dépit, la famille turque désigne actuellement le sang par un autre mot (*kan*, tch. *ion*) et semble avoir perdu l'ancien synonyme; mais nous possédons heureusement un témoignage peut-être plus important encore dans l'adjectif hongrois *vörös* «rouge», dont la dérivation de *vér* «sang», prononcé anciennement *vör*, ne laisse place à aucune ombre de doute. La voyelle colorée *ö* peut même réfléchir l'*ĕ* trouble dû à la présence de la gutturale antique. En tout cas, l'hypothèse qui précède a du moins cet avantage d'introduire l'harmonie sémantique et phonétique dans un chaos qui semblait inabordable à la philologie comparative.

Yešil.

Tout aussi obscure était naguère l'origine de l'adjectif de la couleur verte en turc, *yešil*. Je crois maintenant qu'il constitue un dérivé du nom *yiš* ou *yeš*, qui se répète souvent dans les inscriptions runiformes de la Sibérie avec la signification de «forêt». *Yešil*, formé sur le modèle de *Kïzïl*, signifie donc littéralement : «(couleur) de forêt». En ceci le substratum turc se rapproche également, quoique pas aussi étroitement qu'à propos de la couleur rouge, de l'usage hébreu qui fait venir *yarôq* (יָרֹק) «vert, jaune» de יֶרֶק «plante, feuille verte (ar. *warq*, وَرْق)». A ce sujet, il se présente de nouveau une transition métaphorique qui mérite d'être relevée. Tandis que le turc exprime l'idée de la colère et même de l'envie (*kïskandj* قيسقانج «jaloux, envieux») par un radical

signifiant «rougir, roussir d'ardeur», le finnois l'indique par un verbe signifiant «devenir vert» (*vihastuu*), de *vihanta* «vert», mot qu'on ne peut séparer de *viha* «colère, haine), ce qui rappelle la phraséologie populaire française «devenir vert de colère», exagération évidente de la pâleur qui suit la rougeur dans l'emportement excessif.

Balïk.

C'est le mot qui signifie «poisson» en turc occidental et «ville» en turc oriental, circonstance qui semble indiquer que les premières fondations urbaines des Turcs se sont fixées dans les stations de pêcheries aux bords des fleuves. A propos de la forme, on peut douter si la syllabe finale *ik* appartient à la racine, ou bien si elle n'est qu'un suffixe de formation. Les formes finnoise *kala* et le hongrois *hal* décident en faveur de la seconde façon de voir, et toutes les trois attestent en même temps que la forme commune antérieure à la séparation était *kbal*, d'où *khbal.*

Les langues dérivées se sont ensuite débarrassées du groupe doublement consonnantique, chacune a sa manière : le finnois, manquant de gutturales, a conservé la palatale initiale *k* dur et rejeté la labiale *b;* le hongrois le suit de près, mais, ne faisant pas emploi de la gutturale *kh*, il y a substitué l'aspirée *h*. Le turc a maintenu au contraire le *b* au détriment du *kh*, mais en ajoutant au radical le suffixe de dérivation *ik*. De là les trois formes modernes *kala* (fin.), *hal* (hong.), *balïk* (turc). Cette explication scientifique montre combien est fantaisiste l'assertion de certains assyriologues qui avaient invoqué l'analogie d'ailleurs insignifiante du sumérien *hana* (dont la lecture n'est pas même certaine) avec le magyar *hal* pour proclamer que les Touraniens occupaient la Babylonie à l'époque préhistorique.

Eyü, iyi.

L'adjectif «bon» sonne en turc occidental *eyü, iyi* (ایو); en turc oriental et runiforme on prononce *egü, igü;* le tchouvaš se distingue par sa forme très singulière *ire*. Si l'on fait appel aux idiomes finno-ougriens, on se trouve en présence de deux formes principales, peu homogènes en apparence, à savoir le finnois *hyvä* et le hongrois *jó*, qui signifient également «bon». La parenté de toutes ces formes saute aux yeux, malgré leur aspect bariolé. Peut-on parvenir a en rétablir la physionomie primitive? Je l'ignore, mais il n'est pas insensé d'en entreprendre la tâche. Commençons par quelques réflexions sur la voyelle finale. Elle est en

hongrois un *ó* dur, en turc un *ü* doux (la prononciation osmanli i est moderne), en finnois, en tchouvaš un *ä*, *e* ouvert. La consonne finale est de son côté, en turc oriental une palatale, *g*, qui se liquéfie très souvent en *y* (iota), non seulement en turc occidental, mais aussi en hongrois, où elle disparaît facilement, comme par exemple dans *madaraim* «mes oiseaux», au lieu de *madarakim*, *madaragim*, *madarajim*, le *k* étant la marque du pluriel. Quant à la syllabe initiale restée plus substantielle dans le finnois *hy* (*hü*), elle a vu disparaître son aspirée *h* dans tous les idiomes apparentés; le magyar a même élidé la voyelle dont elle est accompagnée. La forme commune semble donc avoir été à peu près (la voyelle n'étant pas discernable) *higv*, de façon que le finnois n'aurait perdu que le *g* seul, tandis que le turc, après la chute du *h* initial, aurait transformé *igv* en *igü*, *ijü* (*iyü*), *iji* (*iyi*), forme qui, en hongrois, a subi la perte de la voyelle initiale *jó* pour *ijó*; la présence de la voyelle dure est probablement due à la nécessité de le distinguer de *jö* «venir». En ce qui concerne enfin le tchouvaš *ire*, je ne pense pas qu'il faille recourir à la supposition d'une permutation de *g* avec *r*; il vaut mieux, au moins jusqu'à plus ample informé, considérer la terminaison *re* comme un suffixe additionnel, comme celui de *doghrï*, *yavrï*, *küprü*. Dans ce cas, *ire* serait contracté de *ijre*. N'oublions pas de faire remarquer que le turc a encore le terme *yavuz* (ياوز) pour dire «bon, de bon-naturel», où le *z*, remplaçant fréquent de *r*, est certainement additionnel. Peut-être la syllabe radicale *yav* n'est-elle pas autre chose qu'une formation parallèle de *igu* avec des voyelles dures à la façon hongroise, de telle sorte que *yavuz*, les voyelles laissées de côté, serait composé de *jgv* + *r*, et deviendrait ainsi très proche du tchouvaš *ire*, qui remonte approximativement à la même forme primordiale.

Nyár.

La belle saison de l'année, l'été, s'appelle en hongrois *nyár* (pr. *gnar*). Il a l'air de se tenir à part des principales langues sœurs, puisque l'été se dit en finnois *kesä* et en turc *yâz* (یاز). Avec l'expression finnoise, il n'a en effet aucune affinité imaginable, au moins dans l'état présent des études, mais j'incline à le rapprocher du terme turc. Je m'appuie sur le phénomène de mutation plusieurs fois constatée ci-dessus et ailleurs, que le *zétacisme* du turc ordinaire remonte fréquemment à un *rhotacisme* antérieur, circonstance qui permet d'admettre provisoirement un temps où certains dialectes turcs, sinon tous, prononçaient *yar* (*jar*) au lieu de *yaz* (*jaz*). Par contre, je ne pense pas que le *n*

mouillé hongrois vienne du *j* turc, ni que le *j* turc se soit substitué au *nj* (*ny*) hongrois. Il me paraît plus vraisemblable de tenir cette nasale pour une ancienne radicale. Le terme turc en cause : *jar* serait alors allégé de *njar* ou *niar*, et alors on se demande si le mongol *naran* «soleil» n'a pas été de la partie dans un passé lointain pour influencer le développement sémantique du nom commun turco-hongrois de la saison où le soleil domine la nature.

Kés.

Le mot hongrois *kés* (*kéch*) signifie «couteau», tandis que le terme *késő* a le sens de «tard». Malgré leur grande similitude, les deux mots n'ont rien de commun l'un avec l'autre. On le voit par la comparaison avec le turc. *Kés* «couteau» rappelle le verbe turc *kes*(*mek*) «couper», action dont le couteau est l'instrument ordinaire. *Késő* «tard» rappelle de sa part l'adverbe turc *gječ* (گچ) qui a la même signification et auquel il faut probablement reporter le mot *gjedje* (گيجه) «nuit», dont l'idée fondamentale serait «l'heure tardive, le tard», dérivant peut-être du verbe *gječ*(*mek*) «passer». A comparer, pour la sémantique, l'hébreu אמש *emeš* «nuit, soir», qui vient de אמש (en assyrien *amašu*) ou מוש «bouger, passer». Au lieu de *gedje*, le tchouvaš prononce *kaz*.

Kiš.

Voici, si je ne me trompe, un intéressant exemple d'un rapport étroit entre le turc et le finnois : c'est le mot turc *kiš* (قيش), qui désigne l'hiver. Ce mot a de nombreux dérivés : *kišin* (قيشين) «en hiver, durant l'hiver»; *kišla*, *kišlak*, *kišlagh* (قشلا، قشلاغ، قشلاق) «station d'hiver, caserne»; *kišlamak* (قشلامق) «passer l'hiver». Le tchouvaš prononce *khil*, conformément à ses mutations régulières, et, s'il n'ajoute rien à notre connaissance, il montre au moins que nous avons à faire avec un vocable du cru turc. Et cependant on résiste à peine à la tentation de le rapprocher du terme finnois *kesä* qui désigne l'été, c'est-à-dire le contre-pied absolu de l'hiver. Il paraîtra difficile d'admettre un pareil renversement. Il faut cependant ne pas perdre de mémoire qu'en Finlande les saisons ne sont pas aussi distinctement tranchées que dans les climats tempérés. Du reste, l'indécision à propos des noms des saisons se constate même en hébreu, où le mot חֹרֶף désigne aussi bien l'automne que l'hiver, quelquefois même les deux saisons précédentes, l'été et le printemps (Job, XXIX, 4); en sabéen, חרף désigne l'année en général.

Konak.

C'est un terme très répandu en Orient pour désigner le palais de l'autorité turque, et en général une maison vaste et commode. La racine *kon* forme le verbe *konmak* (قونمق) «faire un arrêt pour se reposer, camper». On peut y rallier sans hésitation le mot *konšu* (pron. populaire *komšu* «voisin»), bien qu'on l'écrive *kongšu* (قوكشو) avec un ك *ng*; le voisin est celui qui demeure «à côté». Il me semble qu'il sera difficile de le séparer du finnois *huone* «chambre, maison», comme du hongrois *hon* «patrie», considérée comme une vaste maison logeant toute la nation. Le *h* initial du mot finnois, suivi de la diphtongue *uo*, fait présumer que la forme primitive commune était *khvon*.

Kjok.

En turc, *kjok* «racine» s'écrit comme *kiök* (كوك) «bleu», mais se distingue de celui-ci par la prononciation dure de la voyelle. Son dérivé le plus usité est *kjokču* «marchand de racines, herboriste». Le mot hongrois pour *racine* est *gyökér*, dont la voyelle radicale est douce, et de plus, le radical a été augmenté de la syllabe *ér*, où le *é* paraît bien être une simple voyelle de liaison. A mon avis, on ne se trompera pas beaucoup en rapprochant le mot synonyme finnois *juuri* (*yoûri*), lequel, les deux formes l'attestent, a subi la double perte de la palatale initiale et de la palatale moyenne. En les restituant, on aura la forme proprement finnoise *kjuukri*, et la forme turque aurait alors conservé la physionomie primordiale du mot. Ajoutons que le suffixe *r* est commun à ce groupe linguistique, mais dans le cas présent, le turc s'est abstenu d'en faire usage.

Nyak.

Voici un autre mot que le hasard de la mémoire me permet de présenter en corroboration du phénomène phonétique qui a été suggéré ci-dessus à l'article *Nyár*. Le mot hongrois *nyak* «cou», jusqu'à présent étonnamment isolé, sort de son isolement quand on le rapproche du turc *yaka* (*jaka*) «collier», ramené à la forme primitive *nyaka* (*niaka*). *Yaka* suppose un ancien *yak*, comme «collier» suppose «col, cou». Il se peut même qu'il y ait simplement une assimilation métaphorique entre le nom de la partie du corps et l'ornement qui y est placé. Cela se voit par

le terme עֲנָק *'anâq* «collier», en face de l'arabe *'unq* عُنُق «cou». Je n'aperçois pas de sérieuse difficulté à opposer à ce rapprochement. Voir, du reste, la remarque de l'article suivant.

Nyel.

Le verbe hongrois *nyel(ni)* comporte l'idée de «lécher», et tout nous porte à croire que le nom *nyelv* «langue» se rattache à cette idée, d'autant plus que matériellement *nyelv* pourrait être considéré comme une cristallisation du participe *nyelő* «léchant, lécheur». Une coïncidence qu'on ne peut taxer de fortuite, puisqu'elle satisfait en même temps la forme et le sens, se manifeste avec le turc *yala(mak)* يالامق «lécher»; la qualité des voyelles ne signifie pas grand'chose. Donc on serait porté immédiatement à supposer comme ci-dessus que la forme turque a perdu le *n* initial de l'antique *nyala(mak)*. Mais ici nous recevons de la part du finnois un avertissement qui est, à ce que je crois, un important renseignement. En finnois, «langue» se dit *kieli*. S'il n'y avait que le turc, on aurait pu lui supposer la réduction de *kyala(mak)* en *yala(mak)*, mais alors le hongrois, qui est plus profondément ancré dans le groupe finnois que le turc, resterait en dehors du cadre, ce qui semble peu faisable. Nous sommes donc obligé de regarder le *k* comme une radicale initiale. La racine commune serait ainsi *knial;* et, en conséquence, le finnois aurait élidé la nasale, d'où *kieli* «langue = lécheur». De son côté le hongrois, ayant abandonné le *k*, a conservé la forme *nyel.* Le turc enfin a repoussé les deux consonnes initiales et s'est contenté de la forme allégée *yal.*

Cela donne le jour à une considération à propos des mots hongrois *nyár* et *nyak* reconstruits ci-dessus au moyen de leurs parallèles turcs. Là également les formes primitives pourraient bien être en réalité *knyár, knyak*, de sorte que le turc aurait perdu les deux consonnes initiales. Quelque dialecte inconnu nous donnera peut-être la solution définitive du problème.

Yaz(mak).

La race turque possède un verbe simple pour dire «écrire», c'est *yaz(mak)* يازمق, et de cette racine on forme le nom *yazï* يازى «écriture». Nous ignorons ce que les Turcs ont compris par ce mot, l'écriture runiforme naguère découverte en Sibérie étant d'une date trop récente pour qu'ils y aient pensé, et le vocable est très ancien, ainsi qu'on le verra bientôt. On ne peut pas non plus

y voir la désignation d'une écriture étrangère, notamment l'écriture chinoise ou les cunéiformes perses et l'écriture indienne; dans ce cas, le terme ne se serait pas répandu sur un espace aussi immense, de l'Orient en Occident. Il est plus probable que primitivement l'écriture consistait dans les marques qu'on imprimait aux chameaux, pareilles aux *wasm* des Arabes nomades. En tout cas, la racine turque *yaz* peut légitimement être identifiée avec le hongrois *ír(ni)* «écrire», en tenant compte de l'habitude du zétacisme propre à la plupart des dialectes turcs. Pour rétablir la substance primitive de la consonne initiale, il faut s'adresser au finnois, qui offre les noms *kirje* «lettre, missive», *kirja* «écrit, livre», et le verbe *kirjoittaa* «écrire». La forme commune antérieure était sans doute *Kjir*, dont le *k* a été de bonne heure abandonné dans les autres langues sœurs. Quant au *j*, il a survécu en turc seul; les idiomes finnois l'ont fusionné dans l'*i* suivant.

Bölcs.

En hongrois, la qualité de «sage» est exprimée par *bölcs*. J'ignore comment l'expliquent les philologues magyarisants, et il semble probable que d'autres soient venus avant moi à l'hypothèse que je vais présenter. Si je ne me trompe, ce mot serait une forme magyarisée du mot turc *bilgi* «savant», dérivé de *bil(mek)* «savoir» au moyen du suffixe *gi*, adoucissement apparent de *ki*. C'est un simple cas d'emprunt et non pas d'une racine commune, au moins dans l'état de mes connaissances personnelles, qui ne sont que des réminiscences d'une époque lointaine.

Gyümölcs.

Je ne suis pas certain non plus que ce mot, qui signifie «fruit», ait poussé sur le terroir magyar ou même finnois. Il me paraît répercuter le turc *yemiš* یمش «fruit», au propre «chose mangeable». Le passage de *j* en *ž* (*dj*) a lieu même dans plusieurs dialectes turcs comme le koybal et le kïrgïz. La transition de la chuintante *š* en *č* (*tch*) ne sort pas de l'ordinaire dans le passage d'une langue à l'autre. Plus étrange peut paraître l'insertion de la liquide *l*, mais, si je ne fais erreur, il y a quelques autres exemples analogues en hongrois, bien que je ne me les rappelle pas en ce moment. Je ne suis pas bien sûr que dans le nom de la lune, *hold*, le *l*, eu égard au finnois *kuu*, ne soit pas une lettre parasite. La coïncidence parfaite du sens de h. *gyümölcs* avec t. *yemiš* d'une part, l'impossibilité de l'interpréter avec le secours des idiomes

finnois comme du hongrois même, milite en faveur de l'idée d'y voir un mot étranger incompris et défiguré.

Bölcső.

En réfléchissant, je crois signaler un cas analogue en ce qui concerne le mot hongrois *bölcső* «berceau», dans lequel on peut voir sans doute la copie magyarisée du turc بشيك *bešik*, après abandon du *k* final. Le modèle *beši* s'est improvisé d'un *l* infixe, et la chuintante *š* s'est dentalisée à moitié en *cs* (*tch*, *č*). Les voyelles restent douces, mais colorées d'une nuance plus foncée. Pour l'échange de *š* avec *č*, nous possédons de nombreux témoignages. Voyez, entre autres, l'article suivant.

Yel.

Le vent se dit en turc *yel*, يل, nom qui produit le dérivé verbal *yelenmek* «faire du vent, venter». En tchouvaš, on le prononce *sil* (*l* mouillé). Cette forme particulière permet de faire entrer dans la famille le hongrois *szél* (= *sél*) qui a le même sens. Si nous n'avions que ces éléments de comparaison, il nous suffirait de supposer une forme antérieure *sjel*, mais l'intervention de l'équivalent finnois *tuuli* (= *toûli*) nous oblige à y joindre un *t* initial.

La forme primordiale se montre donc comme ayant été *tsjul* ou *tsjül*, et il me paraît assez vraisemblable qu'elle subsiste encore dans un des dialectes qui substituent régulièrement *tz* ou *dz* au *j* du turc ordinaire. Le finnois a donc conservé l'ancienne dentale sans mélange de sifflante. Celle-ci a au contraire prévalu en tchouvaš et en magyar, tandis que le turc commun n'en a adopté que le *y* (= *j*), fidèle en cela à ses tendances habituelles à simplifier les consonnes au commencement des mots.

Yaling.

Je ne crois pas errer en apportant un exemple où le hongrois a encore plus complètement conservé le *tsj* primitif atténué en *j* (*y*) dans le turc. L'ancien mot *yaling* (*jaling*) يالك, est maintenant, semble-t-il, hors d'usage en turc osmanli; mais ses traces n'ont pas été tout à fait effacées, car il a laissé le verbe *yalinglamak* يالكلمق «jeter des flammes». Il signifie «petite flamme, éclair». J'incline à en rapprocher le hongrois *csillag* (*tchillag*)

«étoile», qui donne naissance au verbe *csillagozni* «scintiller». La racine primitive paraît avoir été approximativement *tsjal*, *tsjil*. Il y a longtemps que j'ai supposé l'assimilation du hongrois *csillag* au turc *jildiz*, qui est le mot propre pour «étoile», mais cela n'est strictement exact qu'en ce qui concerne la racine *jil* = *tsil*, *tsial*. La preuve en est donnée par le tchouvaš, qui présente *sioldur* au lieu de *jildiz*, comme par le yakoute *solus*, où le *d* disparaît et le *z* se renforce en *s*. Peut-être faut-il se décider à recueillir parmi les dérivés le mot *yaldiz* «dorure»; le sens propre en serait «scintillant», et la variation du sens aurait été obtenue au moyen de la variation de la voyelle radicale.

Ayak.

Le terme turc qui désigne le pied, la jambe, *ayak* (*ajak*) et dont on tire le verbe *ayaklanmak* «se soulever, éclater en sédition, en rébellion, etc.», paraît au premier aspect devoir être confiné à la famille turque. J'espère cependant rendre vraisemblable qu'il est beaucoup plus répandu qu'on ne le croit. Je commence par prendre note de la forme turque orientale *adak*, où le changement de *j* en *d* ou inversement présente déjà un phénomène qui a besoin d'être expliqué. La mutation directe de *d* en *j* étant évidemment peu acceptable, on est conduit à faire intervenir la présence antérieure d'un son intermédiaire, notamment de la linguale *l*. En prâcrit, le *ḍ* cacuminal du sanscrit se change souvent en *l*, et réciproquement. Dans les dialectes finnois, *d* et *l* se substituent très fréquemment l'un à l'autre, tandis que d'autre part le passage de *l* en *j* se constate dans plusieurs familles linguistiques. La suite phonétique du mot en cause serait ainsi : *adak*, *alak*, *ajak*. A mon sentiment, c'est la forme moyenne qui permet de retirer le mot de son particularisme étroit. En effet, *alak* se superpose presque entièrement au finnois *jalka* qui désigne également le pied. Nous nous garderons bien de négliger le *j* initial qu'il nous montre en plus que les formes turques. C'est au contraire un élément ancien qui nous met à même de comprendre la nature réelle du vocable. On verra même, dans la suite, que cette consonne a lutté plus efficacement dans un dérivé contre l'élimination qui menaçait de le rendre méconnaissable. Selon ce sentiment, *ayak* est le résultat de *jajak*, précédé de *jadak*, et *jalak* = f. *jalka*, dont l'*a* final n'a d'autre fonction que celle de faciliter la prononciation du groupe *lk*. Le finnois ne supporte d'ailleurs que fort peu de consonnes à la fin des mots et y joint toujours une voyelle finale.

Le hongrois ne fait plus usage aujourd'hui d'un mot indigène

pour nommer le pied; il se sert du vocable slave *láb*, mais je crois qu'il en a néanmoins conservé un vestige remarquable dans le mot *gyalog* «à pied». Toutes les consonnes y sont en substance : le *j* sous forme de *gy* (voir l'article *gyümölcs*), le *l* et le *k* adouci en *g*. A ce que je sache, ce mot n'a pas encore reçu une explication aussi satisfaisante.

Un point reste à élucider : le *k* de *jalka* et de *ajak* est-il radical ou forme-t-il un suffixe supplémentaire? Comme de raison, on ne peut exiger ici qu'une estimation de probabilité. A ce propos, les mots turcs *yâyâ* يايا «soldat d'infanterie, piéton» et l'adverbe *yâyân* يايان «à pied» sont doublement instructifs. En premier lieu, ils démontrent d'une manière tangible la forme ancienne *yayak* au lieu de *ayak;* en second lieu, ils rendent très vraisemblable le caractère radical du *k;* ces adverbes sont contractés de *yâyâghâ* et *yâyâghân*. Terminons par la forme tchouvaše, *ora* «pied». Elle doit être rattachée à une variante turque *azagh;* elle a subi à la fois l'effet du rhotacisme et l'abandon du *gh* final.

Sil(mek).

Ce verbe turc (سلمك) signifie «essuyer, torcher, nettoyer par un lavage». Je crois pouvoir y rattacher l'adjectif *silik* «pur, net», qui est très fréquent dans les inscriptions de la Sibérie. Cette circonstance met hors de doute l'origine indigène de la racine *sil* comme exprimant l'idée de pureté. Mais voici le fait sur lequel je veux appeler l'attention des philologues altaïsants : l'adjectif turco-oriental *silik* «pur» a son parallèle exact dans l'adjectif finnois *silkka* «clair, pur»; les deux vocables se superposent sans aucun changement notable, et il n'y a pas une ombre de motif pour n'en pas admettre l'identité. On ne peut pas songer non plus à un emprunt directement fait d'une langue à l'autre, à cause de l'énorme distance qui les sépare et qui est par surcroît occupée par des dialectes finnois dans lesquels le mot ne conserve plus sa forme primitive, si ma mémoire est exacte. Il y a donc là un fait de parenté réelle et incontestable. Je crois même discerner un autre terme turc dans lequel le *k* radical de *silkka-silik* s'est encore bien conservé : c'est le verbe *silk(mek)* «secouer une étoffe pour en enlever la poussière, épousseter, nettoyer une pipe, etc.». Le dérivé *silkin(mek)* s'emploie à propos d'un chien qui se secoue pour rejeter la poussière. C'est toujours l'idée de nettoyer qui en est la base.

Sińir.

Le mot turc pour «nerf, tendon, muscle» s'écrit : سڭير *singir*, mais le *g* est presque imperceptible dans la prononciation popu-

laire. Appuyé sur les exemples précédents, j'estime que la vraie racine est *sin*, et la syllabe terminale *-ir* ou *gir* constitue un appendice postérieur. Cela me met en mesure de l'identifier avec le finnois *suoni* «veine, nerf», mot qui, sans ou avec quelque légère variété, revient dans tous les dialectes secondaires. Le hongrois seul a laissé tomber le *s* initial et prononce *ín* (= *în*), en conservant toujours la signification de «nerf».

Čivi.

Ce mot turc, écrit چيوى, signifie «clou, cheville, coin». La forme ancienne peut être rétablie par la comparaison des mots finno-ougriens correspondants qui montrent une consonne palatale après la première syllabe : votjak *čog* «piquet, cheville, clou»; magyar *szeg* «clou», avec la mutation de *č* en *s*. Le vogoul adopte également le *s* initial, mais conserve généralement le *v* du vocable turc; ainsi : *sańkv*, *säńkv* «coin, cheville, clou de bois». Il a cependant aussi la forme abrégée *sung*. Il en résulte pour la forme commune la charpente approximative *čikvi* ou *cigvi*. Jusqu'à présent on tirait les mots ougro-finnois du sanscrit *çańkú-* «coin, cheville», mais l'emprunt à l'Inde du nom d'un objet aussi banal, n'est guère vraisemblable.

Koj.

En turc oriental, le mouton ou la brebis se dit *koj* قوى; en turc occidental, on prononce *kojun* قويون, avec prolongement d'un suffixe. Quand on le place en regard du finnois *uuhi* (= *oûhi*), on n'aperçoit d'abord que la coïncidence des voyelles dans les deux mots. Cette coïncidence deviendrait plus sérieuse si l'on supposait la présence ancienne d'un *h* avant le *j* = *i*, ainsi *kohj*. Mais le *k* initial demeure encore énigmatique. C'est ici que l'intervention du hongrois devient des plus instructives. En magyar la forme du mot est *juh*, avec non seulement la conservation du *h*, mais encore l'initiale *j*, qui ne semble pas exister dans un autre dialecte finnois. Par suite de cette apparition importante, on est en droit de conjecturer que la forme commune était *khjuhi*; de ce complexe initial, entièrement rejeté en finnois, le turc aurait retenu la palatale *k*, et le magyar la semi-voyelle *j*; dans l'intérieur du mot, le turc aurait de son côté éliminé l'aspiration *h*.

Konduz قندز.

C'est la désignation du «castor» ou peut-être plus exactement de la «loutre», animal à fourrure qui est des plus fréquents dans

la région ouralo-altaïque de la Russie. Ici comme partout ailleurs, le *z* final se ramène sans aucun doute à un *r* primitif, ce qui nous donne le dissyllabe *kondur*, forme légitimée en outre par la physionomie du mot dans plusieurs idiomes finnois : ostjak, *vonder*, *onder*, *vander* = votjak *vudor* (sans nasale) «loutre»; vogul, avec suffixe, *vantert*, *vanterat* «loutre». Ce rapprochement met hors de doute le caractère plus substantiel de la forme turque, possédant encore la consonne initiale *k* qui a été apocopée par les idiomes finnois susmentionnés. Car l'accroissement tardif d'une pareille initiale n'est pas admissible. Le sanscrit *undurus* «souris, rat», auquel on pourrait penser, reste donc hors du cadre. Il serait désirable de pouvoir décider si les idiomes finnois ont défiguré le mot *kondur* emprunté au turc, ou bien si c'est un vocable commun à toute la race ouralo-altaïque. La présence de suffixes additionnels dans plusieurs dialectes, surtout le syriane *vurdis* «rat d'eau, taupe», qui est pour *vudris*, semble attester l'origine touranienne.

Böjrek.

Le «rein» ou «rognon» s'appelle en turc *bögrek* بكرك; prononciation populaire *bövrek*, *börek*. Je ne suis pas à même de signaler les formes dialectales du mot, à cause de mon outillage très imparfait. Je me contente de constater sa présence dans le syriane *wörk* «rein, rognon». Outre le passage du *b* en *v*, qui est coutumier dans les idiomes finnois, il y a une contraction de *wörek*. Le vocable turc constitue sans aucun doute l'original. L'assimilation tentée avec le sanscrit *vṛkka-* disparaît devant la forme turque et se heurte au fait historique que les rapports des Ouralo-altaïques avec l'Inde ne sont pas antérieurs à l'époque prâcrite.

Čekirge.

Ce mot turc, orthographié چكركه *čekirge*, *čejirge*, désigne le grillon rongeur, la sauterelle. Le sens primitif de ce vocable demeure encore inconnu. Du moins, je suis à même d'affirmer qu'il n'est pas limité à la seule famille turque. Je l'identifie sans hésitation avec le finnois *sirkka* «grillon, sauterelle». Les formes syr. *tširk*, mordvine *tsirkun* se rapprochent davantage de l'initiale turque. La contraction finnoise de *ikir* en *ir* a dû se faire par l'intermédiaire de la prononciation populaire *čijirge*. On ne saurait toutefois affirmer qu'il s'agit d'un vocable de pur emprunt; les études ultérieures se chargeront d'éclairer cette énigme.

Tas.

J'ai peu de renseignements sur le mot vogul : *tas* «étranger»; je sais seulement qu'on a cherché à l'expliquer par le terme sanscrit *dasa* = ir. *daha*, qui désignerait la race non aryenne de l'Inde et de la Perse. En laissant de côté la provenance sanscrite, qui sort de l'horizon géographique des peuples finnois, il est strictement imaginable que la renommée ait fait pénétrer le nom des *Dahiens-Daha* qui peuplaient les rives de l'Amou-darya ou Oxus, au milieu des régions altaïques. Mais, dans cette conjecture, il faut remonter d'abord avant la fondation de la dynastie des Arsacides (255 av.) et supposer en même temps que la forme perse *Dah* s'est transformée en *tas*, mutation dont la possibilité doit être accordée. Mais les souvenirs des Vogouls vont-ils aussi haut? Car les *Dahae* disparaissent comme peuple important avec la constitution de l'empire des Parthes, et le nom d'Iran apparaît sur la scène du monde et se maintient jusqu'à nos jours. Nous sommes ainsi conduits à chercher une désignation plus moderne et moins éphémère que celle des Dahiens. A mon sentiment, il faut voir dans le vogoul *tas* la copie presque parfaite du nom de *Taž* ou *Tažik* que les Persans donnaient aux Arabes envahisseurs de l'Iran et de la Transoxane au cours du VIIe siècle de notre ère, le premier de l'ère de la Hidjra ou Hégire. Depuis lors il est resté dans l'usage, aussi bien dans tout l'Iran qu'au delà de l'Oxus, dans le Turkestan proprement dit. Le nom *Taši*, pour désigner les conquérants arabes, avait même pénétré en Chine au cours des attaques que les tribus turques soumises à la suzeraineté chinoise avaient à subir de la part des envahisseurs arabes. Le *Taži* ou *Taši* était pour les peuples du Nord l'étranger par excellence, et il n'y a pas de quoi s'étonner que des souvenirs en soient restés chez quelques tribus finnoises.

Verges.

Les Turcs possèdent deux mots pour nommer le loup : *kurt* قورت et *kjürk* كرك, dont le premier est d'origine indigène, l'autre d'origine persane, remontant au zend *vəhrka*, «loup», d'où le nom de l'Hyrcanie «pays de loups». En persan classique, on prononce ce mot *gurg*, mais le *v* s'est conservé dans certains dialectes : mazandarani : *vurg*, zaza : *verg*. Il paraît assez vraisemblable que ce mot ait pénétré de là chez quelques tribus finnoises : mordv. *verges*, *vergis* «loup», syrj. *vörkas* «une espèce d'ours (*ursus gulo*). D'un autre côté, on peut aussi penser au slave *vilk*

«loup», l'adjonction de la finale *s* étant un phénomène ordinaire dans les dialectes finnois précités. En aucun cas, le sanscrit *vṛkas* ne saurait entrer en ligne de compte.

Kul[1].

En discutant plus haut les formes turco-finnoises du mot magyar *fül* «oreille», j'ai été amené à signaler un rapprochement vraisemblable entre les termes turcs *kulak* «oreille» et *kul* قول «serf, serviteur», en invoquant l'analogie du perse *gauśaka* «client, officier royal», qui est indubitablement tiré de *guś* «oreille». J'ai terminé la note précitée par les mots suivants : «Du reste, en cherchant bien, on trouvera certainement des phénomènes sémantiques analogues encore dans d'autres familles linguistiques». Cette prévision a chance de se vérifier au delà de l'espoir que j'avais conçu. En ce qui concerne les langues sémitiques, je me suis souvenu d'abord du fait que dans l'araméen talmudique le serf ou domestique familier est appelé couramment שמעא, littéralement «celui qui écoute», action dont l'oreille est le seul instrument physiologique. Ceci m'a rappelé à son tour l'allemand *Hörige* «client, protégé», qui vient de *hören* «écouter, entendre», d'où *gehören* «appartenir». L'allemand s'accorde là-dessus instinctivement avec le latin *cliens*, qui dérive également d'un ancien verbe *cluo* «écouter», disparu de l'usage, sauf dans les deux mots *cliens* (pour *cluens*) et *inclutus*. Jusqu'ici la similitude de la conception reste encore extérieure; mais le parallélisme complet avec le procédé perse et turc m'a été fourni par le sabéo-minéen de l'Arabie méridionale. Dans cette épigraphie, il est souvent fait mention du terme אדן, qui signifie au propre : «oreille» (cf. ar. *udhn* اذن), à la suite d'une série de personnages formant le cortège intime du dédicateur. Voici un exemple entre vingt ou trente : «Un tel a voué à tel dieu, sa personne, ses enfants et ses אדן.» Jusqu'à présent j'ai traduit le dernier mot par «possessions»; c'était un pis aller qui ne me contentait guère, par la bonne raison que אדן n'a le sens de possession dans aucune des langues sémitiques connues, et qu'outre cela, l'idée de «possession» ne cadre visiblement pas avec celle de «oreille». Je vois maintenant que le vrai sens en est dans ce cas purement métaphorique en désignant ainsi le client ou serviteur fidèle qui est toujours prêt à écouter et à accomplir les ordres du maître. N'est-ce pas bien curieux que ce soit cette sémantique perso-turque qui donne le mot d'une énigme sabéenne si longtemps cherché?

[1] Article communiqué à la Société asiatique dans la séance du 11 novembre 1903 et mentionné dans le procès-verbal, mais non publié dans l'annexe.

Disznó.

En magyar, on désigne le «porc» par le mot *disznó*, qui donne du fil à retordre aux étymologistes. Je l'identifie avec le tchouvaš *sïsna* «porc, cochon», malgré la dentale initiale. Cette divergence semble indiquer que la forme ancienne du mot était *dsisna*, dont le *d* a été conservé en hongrois et le *s* en tchouvaš. Avec le turc commun *donguz* ou *domuz*, aucun rapprochement ne paraît possible. Le finnois *sika* reste également réfractaire à toute tentative de comparaison.

Serte, sörtély.

Ce sont des mots hongrois qui signifient «crinière, crins»; le second dérive du premier par l'addition d'un suffixe de formation. Le terme *sert* (= *chert*) se superpose au tchouvaš *šërt*, au volga-tatare *širt* et au turc occidental *sïrt* صيرت. Ce serait aller chercher bien loin que le rapprocher du sanscrit *saṭā*, sous le prétexte que cette forme découle d'un ancien *sṛtā*. Ajoutons que le turc *sïrt* désigne aussi le dos épineux des poissons (*balïk sïrtï*), les soies du cochon, la chaîne rugueuse des montagnes, le toit crénelé des maisons. Cette application si diverse atteste l'origine turque. sinon, momentanément au moins, l'origine turco-finnoise.

Verös.

Le mot *verös* est syrjane; il signifie «époux, mari, mâle». Quand on retire le *s* final, qui a souvent un caractère adventice, on songe aussitôt au magyar *férj* «mari, époux», *férjfi* «mâle». Ces expressions rappellent toutes deux le finnois *pere*, *perhe* «famille», dont le verbe *perii* signifie «hériter». L'idée de «mâle» y semble fondamentale : l'enfant mâle seul fait continuer la famille et constitue l'héritier de droit. Aucun de ces vocables ne peut avoir la moindre accointance avec l'indo-iranien *vîras*, *vîro*. D'autre part, on est tenté de rapprocher le turc *er*, *erke(k)* «mâle», qui serait pour *ver*, *verke* ou *verje*, mais ceci mérite confirmation.

Ág.

Mot hongrois signifiant «branche d'un arbre» et par extension «dent de fourche ou de fourchette». D'habitude on le fait venir du

sanscrit *áṅka-* «croc, crochet, crampon», dont on tire en même temps les mots assonants : fin. *onki*, lap. *vuṅk*, *viṅk*, *vuogga* «hameçon», syr., votj. *vug* «anse», etc., mais ces mots n'offrent pas directement l'idée d'une branche d'arbre et ont même l'air d'être la transformation du germanique *angel*. La sémantique reçoit plus de satisfaction par le rapprochement du turc *aghaž* اغاج «arbre, arbrisseau, buisson, bois». Il paraît assez vraisemblable que le mot plus simple *agh* «filet, rets» exprime l'idée primitive de branches touffues et enlacées qui forment une sorte de réseau, de filet.

Irmak.

C'est le mot turc équivalent à «fleuve». On l'orthographie ايرمق ou ايرماق. Le suffixe *k* retiré et la mutation entre *m* et *v* étant des plus fréquentes, t. *irma* se superpose au finnois *järve* «lac, étang». Les autres idiomes finnois changent le *j* en sifflante et ajoutent *z*, *s* ou *t*, selon leur procédé habituel : votjak, *zarez*, *zariz*; vogoul, *säris*, *säres*; ostjak, *säras*, *söres*, *sărat*, *söret* «mer» (pour le sens, cf. ar. *baḥr* «mer, fleuve»). Le magyar *sár* «boue, fange» semble aussi partir de l'idée de «marais, eau marécageuse». C'est notoirement le nom d'un fleuve en Hongrie, le Saros. L'ensemble a une physionomie indigène et ne favorise guère la comparaison avec le zend *zrayah* «mer», sanscrit *jrayas*, qui se sont fait oublier par le mot persan *daryah*, lequel figure déjà dans le nom de Darius.

Kaz.

En turc, «oie» se dit *kaz* قاز. Ce mot se retrouve dans plusieurs idiomes finnois avec des mutations ordinaires : syrj. *čöž*; votj. *čož* «cane»; avec nasale : mordv. *šenže*, *šenš* «oie». On peut se demander si les peuples ouralo-altaïques n'ont pas reçu cette volaille domestique de la part des peuples germano-slaves, en même temps que son nom *gans*, *gąsĭ*, lit. *žąsis*, qui se rattache, semble-t-il, à sanscr. *haṃsa-* «flamant». La réponse doit être réservée jusqu'à plus ample information; mais il est à peu près sûr que la provenance indienne n'y est pour rien.

Imeg.

Le terme hongrois *imeg* «chemise» apparaît encore sous la forme contractée *ing* pour *img*. On est allé le chercher dans

le pehlvi *yāmak* « vêtement, habit », bien que le persan moderne prononce ce mot *žāma*, sans *k* final. Je crois qu'on est plus près de la vraisemblance en y voyant un emprunt au turc *gjümlek*, *jümlek*, كوملك « chemise »; *imeg* est donc pour *imleg*, le *l* a été négligé par une raison phonétique que nous ignorons. Dans les mots empruntés aux langues différentes, la précision du sens prévaut sur celle de la forme.

Kargha.

Nom de la corneille en turc; il est écrit قارغه. On incline à le rapprocher du finnois *varekse*, nominatif *vares* pour *vareks*; mordv. *varaka*; magyar *varjú*, avec le changement de la palatale *k*, *g* en *j*, ce que nous avons souvent constaté. L'identité absolue de la signification montre en plus que nous avons affaire à un terme très ancien turco-finnois, dont la forme commune *kvarg* a abandonné le *k* initial, ce qui est également un phénomène ordinaire. Un mot aryen ou iranien qui satisfasse à ces coïncidences ne m'est pas connu.

Holló.

Les Hongrois nomment le corbeau *holló*. Dans les derniers temps, on l'a mis en rapport avec vogoul *kulèkh*, *khulåkh*, ostjak *kholèkh*, *khulekh*, *khulakh*, mots qui copient assez exactement le néo-persan *kulāgh*, *kalagh* (= κόραξ, -κος). Si l'origine iranienne des formes vogoules et ostjakes est incontestable, celle supposée pour le mot hongrois laisse place à un doute selon moi bien motivé. Je ne connais pas d'exemple dans lequel le *k* néo-persan permute avec *h* en magyar; cette permutation est au contraire presque régulière quand il s'agit d'un *k* finnois, spécialement lorsqu'il constitue la consonne initiale du mot. Je me crois autorisé à chercher un autre rapprochement. Le finnois *kaarne* me paraît y convenir, en tenant compte de l'échange habituel entre les liquides *r* et *l*. Le passage de fin. *kaar* en hong. *holló* ne fait donc pas la moindre difficulté. L'abandon du *n* finnois en ce dernier mot tendrait à lui assigner un caractère adventice; et ce sentiment semble trouver un appui dans la forme turque *kuzgun* قوزغون « corbeau », dont la syllabe finale *gun* est un suffixe de formation des plus fréquents. Quand on considère le *z* comme l'effet d'un zétacisme opéré sur l'ancien *r*, le finnois *kår* et le turc *kor* ou *kur* se superposent complètement, et tous deux fournissent au magyar *holló* l'acte civil de l'indigénat ouralo-altaïque.

Je ne parle pas ici de l'autre terme finnois pour «corbeau», savoir *corppi*, qui vient du latin *corvus*. La coïncidence fréquente de noms d'animaux, surtout de noms d'oiseaux, dans des familles linguistiques très diverses, vient de leur caractère d'onomatopées, mais néanmoins le son naturel étant souvent augmenté de terminaisons distinctives, il faut les étudier dans leur cadre familial.

Ember.

Si je ne me trompe, aucune explication vraisemblable n'a encore été proposée pour le mot hongrois *ember*, qui signifie «homme». Les assonances extérieures séduisent un moment, puis s'évanouissent devant les considérations fondées sur l'histoire et la géographie. Rien n'est plus ressemblant à notre *ember* que l'espagnol *hombre*, cependant il n'est possible d'y voir qu'une curieuse coïncidence, purement fortuite. Géographiquement, l'Espagne est trop éloignée pour avoir pu communiquer directement avec les Hongrois pour leur inculquer l'emploi d'un mot si particulier d'une manière permanente et au détriment du mot national qu'ils devaient posséder et employer dans l'usage courant. L'histoire littéraire hongroise témoigne d'autre part que ce mot existait déjà aux premières époques de leur établissement en Pannonie. L'islamisme a bien importé chez les Turcs convertis le terme sémitique-arabe *adam* «homme», répandu aujourd'hui également chez les tribus non converties sous la forme *edem*, mais son adaptation s'est faite tardivement, car les inscriptions runiformes l'ignorent encore tout à fait. L'origine étrangère, soit européenne, soit asiatique, étant impossible à constater, on est obligé d'en chercher la source dans la famille même dont le hongrois fait partie. Le finnois nous offre trois vocables dont on doit tenir forcément compte. Le plus ressemblant à *ember* est sans conteste le mot *ümpürä* (*ympyrä*) «cercle, pourtour, périphérie»; mais comment trouver le pont qui fasse passer de la conception du cercle à celle de l'homme? La piste n'est donc pas bonne. Adressons-nous au second mot qui, matériellement moins provoquant, nous attire par une sémantique plus raisonnable. C'est le mot *ümmär* (*ymmär*) «intelligent», d'où *ümmärüs* (*ymmärys*) «intelligence» et *ümmärtä* (*ymmärtää*) «comprendre, entendre». En face des animaux stupides, l'homme serait conçu comme l'être intelligent par excellence. Bon point à l'humanité qui ne le mérite pas toujours. Cela ferait penser à l'appellation indo-européenne *manu* (*Mann*) que certains philologues font venir de *man* «penser, comprendre». Au point de vue matériel, la forme *ember* offrirait la dissimilation populaire du double *m* de l'ancien *emmer*.

Enfin, une explication plus familière nous offrirait le finnois *uuppera*, *upera* «assidu, diligent», vogoul *āper*, *oåper* «habileté, adresse», magyar *ipar* «assidu, diligent» (*ipardodik* «s'efforcer, tâcher»), auxquels on peut probablement ajouter la racine turque *ipr*, qui produit les verbes *ipret* ايپرتك «user longtemps d'un objet, d'une étoffe, l'user» et *ipren* ايپرنك «étreusé». Dans ce dernier cas, l'homme serait conçu comme un «être assidu et habile au travail, travailleur». Nous y aurions aussi un parallèle sémantique à l'hébreu *geber* «homme», de *gabar* «être fort, faire effort (arabe), travailler, faire (éthiopien)». Nous nous contentons de signaler les deux possibilités d'explication en laissant aux chercheurs d'en faire le choix qui bon leur semblera ou de les remplacer l'une et l'autre par une hypothèse plus acceptable. En tout cas, l'étymologie courante : *em* «air» (f. *ilma*) + *ber* (= *pi* «fils» + turc *er* «homme»), aboutissant à un triple amalgame aussi fade qu'hétérogène, doit être définitivement abandonnée.

Asszony.

Encore un terme difficile à expliquer et longtemps laissé de côté comme inexplicable. Quel est le sens réel du hongrois *asszony* (*assogne*) «femme», et d'où vient-il? Le fait que l'ancienne orthographe est *achszin* ne mène pas plus loin. Dans les derniers temps cependant, on en a relevé des similitudes dans d'autres langues finnoises : votjak *äksej*, syrjane *ōksi* «seigneur». On conclut avec beaucoup de vraisemblance que, vu l'indifférence des idiomes finnois pour la variété du genre, le magyar *achszin* a passé à l'idée de «femme, épouse» par celle de «dame, princesse». Il s'agissait ensuite d'indiquer dans quelle langue ce sens se justifie par l'analyse du mot. M. Justi, un des plus éminents zendistes de l'Allemagne, a depuis longtemps émis l'avis qu'il y a un emprunt direct à l'ossète *achsin*, *ächsīn* «reine», mot qui découle du perse *xšāy-* «régner», mais pourvu d'un *a* prosthétique. J'avoue mon scepticisme. Le coin perdu de l'Ossétie me semble peu apte à faire accepter par les tribus éloignées, comme les Syrianes et les Votjaks, un terme de règne y conservé sous sa forme archaïque. Il nous faut un peuple plus expansif et doué d'un éclat assez puissant pour attirer l'attention des nomades. Or, en Perse, l'ancien *xšāyathiya-* est depuis des siècles devenu *shâh* et ne pourrait être connu au haut nord que sous cette forme. Puis, n'est-ce pas trop présumer que des peuples incultes appellent «reine» la première femme venue? C'est encore le cas de dire que la similitude matérielle est parfois un pur trompe-l'œil. Il faut probablement baisser le ton et abréger les distances. Le mot russe *khozjaïn*

«maître de maison» a pu prendre dans la bouche des nomades de race finnoise, d'abord la forme contractée *khsain*, puis *akhsei*, *akhsi* et *akhsin*. C'est selon moi la source plausible du votjak-syrjane *äksei*, *öksi* «seigneur» et du magyar *achsin* «dame = maître de maison» devenu finalement *asszony* «maîtresse de maison, dame, femme». Les Hongrois, comme les autres peuples finnois, ont de tous temps habité au voisinage des Slaves. Peut-être ce mot russe *khozjain* lui-même n'est-il au fond qu'une russification soit du turc *koža* قوجه «mari, époux», soit du persan *khodâi* «seigneur»; les Hongrois ont été d'ailleurs certainement accompagnés de quelques tribus scythiques parlant un dialecte iranien; mais, quelle qu'en soit la provenance véritable, on est en droit de lui donner le pas sur son homophone ossète.

J. Halévy.

(*A suivre.*)

UN TEXTE LITUANIEN

EN

DIALECTE ŽÉMAÏTE.

(SUITE.)

COMMENTAIRE.

Le commentaire qui suit a pour but de rendre utilisables les formes contenues dans le catéchisme qui précède, de permettre qu'il en soit tenu compte en grammaire comparée. C'est dire qu'on s'efforcera, dans la mesure du possible, d'y fournir les éléments essentiels à une critique précise, à une bonne lecture comme à une interprétation correcte. On sait combien l'une et l'autre sont nécessaires, qu'il s'agisse d'ailleurs de textes anciens ou modernes, dialectaux ou non; M. F. de Saussure l'a dit : la valeur d'une forme est tout entière dans le texte où on la puise, c'est-à-dire dans l'ensemble des circonstances morphologiques, phonétiques, orthographiques, qui l'entourent et l'éclairent (IF, IV, 457). Il s'agira donc, dans ce qui suit, des principales particularités propres au dialecte du texte édité ci-dessus, p. 117-130.

I. Orthographe. — Étant données les conditions générales où la plupart des textes lituaniens imprimés sur le sol indigène ont été publiés, l'on ne saurait guère attendre d'aucun d'entre eux une orthographe strictement régulière; à plus forte raison faut-il renoncer, dès l'abord, à rien retrouver de pareil dans un opuscule aussi grossier d'apparence et aussi banal pour le fond que le catéchisme reproduit plus haut. Néanmoins la régularité orthographique y est suffisante non seulement pour assurer la lecture du texte, mais encore pour permettre, dans une large mesure, l'interprétation des graphies insolites. Celles-ci sont d'ailleurs peu nombreuses, puisque l'alphabet qui se trouve à la base de celui qui est usité dans notre texte est manifestement, comme dans tous les textes dits *žemaïtes*, l'alphabet polonais. En sorte que la valeur de la plupart des signes qui le composent est connue suffisamment par le polonais et surtout par le dialecte de

Kurschat, qui servira ici comme ailleurs de terme de comparaison.

Dans le domaine des consonnes, l'opposition des deux *l*, molle et dure, n'est pas rendue, comme chez Kurschat, par la présence ou l'absence d'un *i* purement orthographique après l'*l*, mais par l'emploi des signes polonais *l* et *ł* : l'on a *mokslas, diel, palajdunisty, smertelnàj, smertelnu, pèkloj'*, d'une part, et de l'autre, *katalyk's, alé, galedam's, rejkalyngy, gierelgiéims, lyjgej*. Par ailleurs, la qualité molle des consonnes n'en est pas moins notée par un *i*, comme chez Kurschat; ainsi pour l'*r* dans *nòriu, turiû* (mais *mîlu*, chez Kurschat *mýliu*), *kuriùs, kèturius*; pour l'*n* et les diverses consonnes dans *żmoniû, tejsyngiàuses, kòkiu, atsiùns, ąmżiu*; de même enfin pour *cz* et *dz* dans *pradziòs, czîszczius, itykiéjęszcziu*. Il est d'ailleurs fort douteux, au point de vue phonétique, que dans toutes les formes énumérées ci-dessus l'on se trouve en présence de phonèmes semblables : il faudrait examiner si l'*i* sert dans toutes à noter la mouillure ou s'il ne représente pas dans un certain nombre d'entre elles un yod. C'est là une question qui ne saurait être traitée ici, où il ne s'agit que d'orthographe et où il suffit que l'on soit averti de l'ambiguïté de la graphie. Ceci nous amène tout naturellement à rechercher de quelle manière est noté dans notre texte le phonème rendu par *j* dans le dialecte de Kurschat. Et tout d'abord un fait s'impose à l'attention : le yod n'est pas figuré devant l'*i* qu'il soit bref ou long, primitif ou récent et, semble-t-il, ouvert ou fermé; on a régulièrement des formes telles que *użtykieim's, użwidieim's, nebadbòim's, ròdyim's*, ou encore *sutwértoy* (acc. sing.), *prasidiey* (3ᵉ pers. prét.) à la finale. Cet usage défectueux est dû certainement à l'influence polonaise et contraste avec la régularité avec laquelle le yod est noté en toute autre position par le *j*; ainsi dans *Maryjej, susyjúngy, stòjos'* par exemple. Même lorsqu'il joue le rôle de second élément de diphtongue, il est ainsi rendu, tandis que le dialecte de Kurschat emploie l'*i* : l'on a *skajtyma, wajku, dàjktaj, taj, trajce, paèjt*, et ceci encore est conforme à un usage polonais qui malheureusement met quelquefois *y* à la place de *j*; si bien que notre texte contient quelques graphies telles que *táy, tâypog*.

Dans la série des voyelles et des diphtongues il convient de relever d'abord la graphie des diphtongues dont le second élément est *n* : celles dont le premier élément est *e* ou *a* sont notées par *ę* ou *ą*, et celles qui contiennent les voyelles *i* ou *u* sont figurées par *in* ou *un*. On sait qu'il ne faut voir dans cette diversité que l'expression d'un accident typographique; ainsi que l'a fait remarquer M. Bezzenberger dans ses *Beiträge zur Geschichte der litauischen Sprache* (p. 32), les imprimeries d'où sont sortis les textes des Lituaniens, jadis polonais et aujourd'hui russes, se servaient

d'alphabets polonais où figurent *ą* et *ę*, mais où font défaut totalement *į* et *ų*. Il est important de remarquer que notre texte ne fait aucune distinction régulière entre les diphtongues à second élément *n* et les voyelles nasalisées, et qu'à ces dernières correspondent souvent, à la finale, des voyelles simples. Tout comme le dialecte de Kurschat notre texte distingue entre l'ĭ et l'ī, et à cet effet il se sert lui aussi des signes *y* et *i*; mais, contrairement à l'usage aujourd'hui devenu général grâce à l'influence du lituanien de Prusse, et conformément à une vieille tradition déjà bien représentée par Stanewicz, il emploie l'*y* comme brève et l'*i* comme longue; les exemples en sont nombreux, ainsi : *ysz*–, *wadynas*, *szyrdys*, –*sy*–, *pyrm'*, d'une part, et d'autre part : *i*–, *dyjwîste*, *ganîty*, *bażnîcze*, *wîskupas*. Les exceptions sont rares et sont peut-être dues à de simples fautes d'impression : nous relèverons *klausym's* (au lieu de *klausim's* que l'on attendrait à côté de *atsàkim's*) qui pourrait être rapproché d'ailleurs de *klausmas*, mot żémaïte qui figure par exemple dans le dictionnaire polyglotte de M. Mieżinis à côté de *klausymas* et avec le même sens de *pytanie*, вопросъ; on a aussi *grièszyty* (et non *grièszity*, cf. chez Kurschat *grièszyti*) dont l'*y* intérieur est probablement celui du polonais *grzeszyć*. Une autre voyelle, celle qui est notée *é* en lituanien de Prusse, a une orthographe particulière dans notre texte : elle y est rendue régulièrement par *ie* sauf après *l* où elle est écrite *e*, à la façon proprement żémaïte (cf. F. de Saussure, IF, IV, 465, 466); l'on a par exemple *mokiéty*, *tykiéty*, *pradiéty* et *galedam's*, *miléty*. A la finale aussi l'on a *kalbiék*, *deszygniês*, *garbiês*, mais dans une série d'autres formes, c'est l'*y* qui répond à l'*é* du dialecte de Kurschat, soit uniquement, soit concurremment avec l'*e*; l'on a *mèjly* à côté de *karalîste*, *kunygîste*, *gerîbe* (nom. sing.), *żèmys*, *wîresnibys* (gén. sing.), *gymy*, *nùmyry* (3ᵉ pers. du prét.). D'ailleurs, en cette position spéciale qu'est la fin de mot, la lettre *y* apparaît avec une fréquence remarquable; elle n'y répond pas seulement, comme il vient d'être dit, à l'*i* bref, à l'*é* du lituanien de Prusse, mais encore à l'*e* bref de ce même dialecte dans *tryjòsy*, *asdbosy*, *mètusy* (loc. plur.), *tièwy* (voc. sing.), à l'*e* issu de *a* après une consonne yodisée dans *dûszy* qui alterne avec *dùsze* (*dūsziȧ* chez Kurschat, c'est-à-dire *duszië*. (Cf. Schleicher, *Grammatik*. I, 181.)

II. Phonétique. — Deux traits caractérisent, avant tout, le dialecte de notre texte et le rapprochent singulièrement du dialecte żémaïte méridional, dit de Rossieny : d'une part, le traitement des phonèmes représentés par *ē* et *ū* en lituanien de Prusse, et de l'autre, celui des dentales *t* et *d* suivies de *j*. A la voyelle *ē* correspond régulièrement, sauf dans un certain nombre de finales qu'il convient

d'examiner à part, la diphtongue *yj* qui, d'après ce que nous avons dit plus haut de l'orthographe, se lit sans difficulté *ī̦*, c'est-à-dire de la même manière que l'*ij* représentant de *ė* chez Wołonczewski. Notons tout de suite que chez Stanewicz, c'est *i* (c'est-à-dire *ı*) qui répond toujours à *ė* du dialecte littéraire et que c'est cet *i* que présenterait le dialecte de Rossieny de façon correcte, d'après M. Baranowski (*Замѣтки о литовскомъ языкѣ и словарѣ*, p. 57, 58, ou bien IF, *Anz.*, XIII, 88), ainsi que d'après M. Jaunys (*Описаніе россіенскаго уѣзда*, publié par M. Gukovskij, p. 22, 23). Ces deux auteurs ne donnent d'ailleurs que des formes extrêmes, et le second va jusqu'à opposer (p. 23) le *lētùvis*, le *lėjtùvis*, et le *lìtùvis* entre eux. Quoi qu'il en soit, notre auteur anonyme est d'une constance remarquable : il écrit *kyjkwyjn's* (avec une faute d'impression sans importance à la première ligne de la page 12), *wyjny*, *tyj*, *tokyj*, *dyjwas*, en regard de h. lit. *kēkvēnas*, *vēnì*, *tē*, *tokē*, *dēvas*, et ainsi de suite à travers tout le catéchisme. Ce faisant, il s'écarte des règles posées par M. Baranowski (*loc. cit.*), qui dit que le mot *dēvas* échappant à la loi générale est écrit et prononcé par les Žémaïtes *di̯ĕvas* : ainsi, par exemple, dans les écrits de Stanewicz, qui écrit dans son *Histoire sainte*; *Diewas sutwiery dangu . . . . . par szeszes dinas*[1]. En revanche, il est d'accord avec M. Jaunys (*loc. cit.*, p. 22) et avec nos observations personnelles. Bien entendu, les *e* qui figurent dans les emprunts slaves et qui sont notés tant bien que mal *iė* par Kurschat ne sont, à aucun titre, comparables aux *ė* : notre catéchisme écrit toujours *griėk's*, *grièszyj*, *wiera*. Des formes plus difficiles seraient celles qui apparaîtraient dans notre texte avec un *yj* représentant un *ė* qui ne serait point attesté en lituanien de Prusse : tel est *lyjgus* qui se présente constamment avec cette orthographe (on ne rencontre d'autre graphie que pour *lyg*, qui n'est pas conforme non plus à la forme littéraire *lyg*, c'est-à-dire *lìg*) et qui semble mis pour **lėgus* (cf. Leskien, *Bildung der Nomina*, p. 254). Les mots isolés *waldyjti* (p. 26) et *datyjrtý* (p. 28) [cf. *valdýti* dans le dictionnaire de Kurschat, et *datìrti* dans celui de Juszkewicz] ne peuvent naturellement pas être mis en ligne de compte[2].

[1] De même chez Kassakauskis, desservant d'Okmjani, qui écrit par exemple *djews* à côté de *dinas* dans son opuscule *Apej pawinastes katalyku*.
Il n'en reste pas moins remarquable qu'il y a un mot *dēwas*, signifiant «le dieu des chrétiens», qui est un emprunt à un dialecte plus anciennement et plus sûrement acquis à l'Église et qui tend à évincer la forme locale *dyjwas*, laquelle désigne le ou les dieux.

[2] Il convient de mettre en relief la forme *yjszkòty* (qui est aussi la seule que nous ayons entendue en Žémaïtie), car elle atteste directement un primitif **ėszkóti*, sans *j* prothétique. Ce **ėszkóti* est attesté aussi en lituanien oriental (voir notre *Parler de Buividze*, *Lexique* s. v° *íaško*), et la forme *jėszkóti* de Kurschat est ainsi replacée dans son dialecte.

Le phonème représenté par *û* dans le dialecte de Kurschat apparaît de la manière la plus constante dans notre texte sous la forme *ū* : ainsi dans *yszdut's*, *kûmy*, *dúd*, *tûmy*, *dûnas*, *dûk*. Cet *ū*, contrairement à l'*ij* représentant de *ė*, est un des traits distinctifs du dialecte de Rossieny, suivant M. Baranowski (*Замѣтки о литовскомъ языкѣ и словарѣ*, p. 57, ou IF, *Anz.*, XIII, 88) et aussi suivant M. Jaunys (*Описаніе россіенскаго уѣзда*, p. 22); et notre texte s'accorde avec Stanewicz.

Le traitement des dentales devant *j* qui contribue, lui aussi, à définir le dialecte de notre anonyme, a été bien moins étudié et éclairci jusqu'ici. Ce qui a frappé avant tout les lituanisants, c'est l'absence totale du passage de *t* et *d* à *cz* et *dż* dans un dialecte spécial du district de Tel'še : ils ont tendu à réserver le nom de žémaïte à ce parler plus pur en apparence et à qualifier simplement d'intermédiaires, à des degrés divers, les variétés du lituanien qui ne palatalisent pas régulièrement les dentales devant *j*. Ainsi s'exprime M. Baranowski, qui dit que la palatalisation des consonnes est moins intense, en partie supprimée (cf. IF, XIII, 87); et Schleicher dans sa *Grammaire* dit (p. 31, *note*) de la langue des dainas de Sanewicz que c'est un «dialecte de transition», mais non nettement du žémaïte; žémaïtes, ajoute-t-il, sont des formes telles que *graudei* pour *graúdżei*, *żodei* pour *żódżei*, *nusipinsiu*, etc., pour *-pįsiu*; *żemaiczu* et autres pour *żemaitiu* sont au contraire du haut-lituanien. Ces exemples auraient pu, semble-t-il, l'avertir de l'état réel des choses dont M. Jaunys rend déjà mieux compte (*Описаніе россіенскаго уѣзда*, p. 21) quand il indique que l'on peut diviser les dialectes žémaïtes en deux groupes selon qu'ils ont *če*, *čej*, *dže*, *džej* (et non *čie*, *čiej*, *džie*, *džiej* comme en lituanien oriental, méridional ou prussien) ou *te*, *tej*, *de*, *dej* pour représentants des groupes primitifs **tja*, **tjaj*, **dja*, **djaj*. On reconnaît, en effet, tout de suite une division réelle dans laquelle rentrent immédiatement et sans le moindre effort le dialecte de Stanewicz avec *graudei* et *żodei* (voir ci-dessus) et celui de notre anonyme avec *patès* (=*pacziàs*), *żyngtes* (= **żinanczias*), *żodej* (=*żõdżai*). Il est d'ailleurs à remarquer qu'il n'y a ici rien d'essentiellement nouveau, rien d'étranger à la phonétique lituanienne : le phonème essentiellement transitoire et intermédiaire qu'est le *j*, disparaît devant *i*, *ė*, *e* dans les dialectes non žémaïtes, ainsi qu'il est bien connu, et loin d'affecter les dentales précédentes, se fond en quelque sorte dans les voyelles, que nous venons de citer : que l'on étende seulement ce phénomène à l'*e* issu secondairement d'un *a* bref (ou abrégé), et le traitement des dentales suivies de *j* s'explique sans peine. Bien entendu, il suffit que l'*a* soit maintenu avec son timbre propre (ou qu'à sa place se trouve un *o* ou un *u*) pour qu'aussitôt le *j* non seulement se

trouve dans l'impossibilité de se fondre dans la voyelle suivante, mais encore attaque la dentale précédente et l'altère. C'est ainsi que notre texte offre, à côté de *żodes*, *szwęcziàusy*, *dydżiàusej* et nombre d'autres superlatifs pareils où l'*a* est conservé avec son timbre propre comme premier élément de la diphtongue *au*; à côté de *patès*, *pacziòs* (= *pacziõs*), *pradżiòs* (= *pradżiõs*) avec des *o* d'intonation douce accentués; enfin à côté de *żodej* des formes en *u* (et *ù*), dont la qualité vélaire reste irréductible en toute position, telles que : *żodżiu*, *smercziù* (instrum.), *ìsącziu* (gén.), *grièszyjęczius*, *môkączius* (acc.), *sékącziusy* (= *sekancziûse*, loc.).

Notre dialecte ainsi caractérisé, il reste néanmoins quelques particularités assez remarquables à signaler, avant d'aborder l'examen des finales; car, même en évitant d'entrer dans les détails, on ne saurait passer sous silence la question des nasales.

Nous savons qu'avec une constance très remarquable *ę*, *ą*, *yn*, *un* répondent à la fois à *ę*, *ą*, *į*, *ų*, et *en*, *an*, *in*, *un*, du lituanien de Prusse. On a :

ę à la fois dans	*szwętas*	= *szveñtas*,
et dans	*szwęsk*	= *szvęsk*;
ą à la fois dans	*atèjtąt*	= *ateĩtant*,
et dans	*ką*	= *kã*;
yn à la fois dans	*rejkalyngas*	= *reìkalingas*,
et dans	*pażynst*	= *pażį́st*;
un à la fois dans	*nùsiunty*	= *nusiuñtė*,
et dans	*atsiûnsu*	= *atsių́siu*.

L'opposition de *ę*, *ą*, et de *yn*, *un* au point de vue orthographique ayant été expliquée plus haut, il ne reste plus qu'une difficulté de phonétique à résoudre : *ą* et *ę* sont-ils pareils à *yn* et *un*, et figurent-ils simplement pour *an* et *en*, ou bien au contraire faut-il admettre que *yn* et *un* seraient plus exactement notés par *į* et *ę*? A première vue, l'usage constant des signes polonais *ą* et *ę* par notre anonyme, qui pouvait aussi bien écrire, le cas échéant, *an* et *en*, semble bien indiquer qu'il a voulu attribuer à *ą* et *an*, *ę* et *en* lituaniens une prononciation sensiblement identique à celle de *ą* et *ę* polonais, c'est-à-dire *ǫn* et *ęn*. Cette supposition est confirmée par le fait qu'il écrit toujours *Sakramèntas* et jamais *sakramętas*, et qu'il se rend bien compte, par conséquent, de la valeur des signes qu'il emploie[1]. Au point de vue du lituanien, d'autre part, la confusion de *an* et de *ą*, de *en* et de *ę* s'explique par un progrès dans la nasalisation, par une évolution de *an* vers *ą* et de *en* vers *ę*, mais non par une évolution

[1] Il n'y a guère d'irrégularité que pour *giwènty* qui est plus souvent écrit avec *en* qu'avec *ę*.

contraire. Enfin, si l'on remarque que *ą* est employé devant *m* au lieu de *a* lorsque l'*m* appartient à la même syllabe que l'*a* depuis l'époque antédialectale, il apparaît assez que *ą* n'est pas simplement la diphtongue *an* : une graphie *ąmżynas* serait, en effet, absurde en de telles conditions. On s'explique, au contraire, facilement que si *ą* = *ǫn*, on ait noté par *ąmżynas* la prononciation phonétiquement correcte *ǫmżīnas*. Ajoutons en fin de compte que c'est bien cette prononciation que nous avons entendue dans la région de Rossieny (cf. Baranowski, *Заметки*, p. 57, et IF, XIII, 88; Jaunys, *Описание*, p. 24, 25). Il faut écarter complètement du traitement phonétique qui vient d'être exposé les diphtongues *in* qui apparaissent à la place de *en* dans un petit nombre de mots plus spécialement żémaïtes : en effet, *ę̇n* n'est pas identique à *in*. Ces mots ne sont d'ailleurs ni exclusivement, ni entièrement żémaïtes; Juszkewicz (Jon's Juszka) a réuni dans son opuscule *Kalbos lëtuviszko lëżuwo* (Peterburge, 1861) quelques-uns de ces mots[1], mais à côté il a donné leur forme żémaïte avec *ę̇n* et non *in*. Pour ce qui est de notre texte, on y rencontre *żynklaj* et *lyngwus* qui contrastent avec *żénklas* et *lengvùs* du dialecte de Kurschat. Or il n'est pas plus surprenant, au point de vue lituanien, de trouver un **żìnklas* (ancien* *ż|n̥|tlo-*) à côté de *żénklas* (ancien **ż|enə|tlo-*) que de voir un *pamiñklas* (ancien *-*m|n̥|tlo-*) figurer auprès de **pameñklas* (ancien *-*m|eñ|tlo-*); l'on a *pażìnti* comme l'on a *miñti* (cf. F. de Saussure, MSL., VIII, 444). D'autre part, *lyngwus*, c'est-à-dire **lingvùs*, est à *lengvùs* ce que védique *raghúḥ* est à *rámhiḥ*, au point de vue de la racine. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de ces mots à un point de vue plus général, ils ne sauraient devoir en aucune façon leur forme particulière à la phonétique du dialecte żémaïte que nous étudions ici.

Une autre question qui se présente à nous à propos des nasales et de leur traitement, est celle des mots réellement et uniquement żémaïtes, *mùna* pour *mãno* et *numaĩ* pour *namaĩ*. Ces formes sont trop bien établies et trop connues pour qu'il soit nécessaire de donner ici des indications sur leur fréquence ou leur aire; malheureusement il n'en saurait être de même de leur forme, l'explication qu'on en a donnée étant absolument dénuée de valeur. En effet, Kurschat a supposé que l'*n* de *mãno* en a changé l'*ã* en *ù* (*Grammatik*, § 155), ce qui est impossible en lituanien où jamais une nasale n'altère le timbre d'aucune voyelle si celle-ci n'appartient pas à la même syllabe. Il est remarquable, de plus, que les formes *mùna* et *numaĩ* sont précisément propres à un groupe dialectal żémaïte, où l'*a* altéré par nasalisation n'atteint pour ainsi dire jamais le timbre *u*, tandis qu'elles sont étrangères

[1] P. 40, note : *lingvus*, *bingti*, *paspëjinczu*, *kinsti*, *tin*.

au groupe des parlers de l'Est où l'on a régulièrement *un* pour *an*. En fait, si l'on examine notre texte où, sauf le nominatif *asz*, tous les cas du pronom de la 1re personne sont, au singulier, formés sur un thème *mun-* qui s'oppose nettement à celui du pronom de la 2e personne *taw-* et à celui du réfléchi *saw-*, on ne peut s'empêcher de comparer la série de *mun-* à la série du vieux slave *mŭn-oją*; celle de *taw-* à celle de *tob-oją*; celle de *saw-* à celle de *sob-oją*. Pour *numaĩ*, le cas est peu différent. Si l'on remarque d'abord que le sens de «maison» n'est pas primitif, une maison lituanienne comportant d'autres bâtiments que le *nãmas* qui est proprement le lieu où l'on habite, où l'on séjourne, il paraît licite de rapprocher les locatifs lit. *nãmë* et véd. *dáme* «am Aufenthaltsort» et peut-être aussi les formes žém. *nùmy* et véd. *amá* «chez soi»; ces deux mots présenteraient ainsi deux aspects phonétiques différents du degré zéro de la racine : žémaïte **n°m-*, védique **m̥m-*.

Les finales veulent toujours être considérées à part, mais en lituanien cette exigence est plus claire peut-être et plus impérieuse qu'ailleurs, et la langue de notre catéchisme présente un régime propre aux finales aussi différent de celui des syllabes intérieures que celui de n'importe quel autre dialecte lituanien. Et d'abord, les voyelles brèves *primitives* en syllabes ouvertes y sont tombées comme dans la plus grande partie du domaine. Ainsi l'ĭ du réfléchi (*wadyna-s*); du suffixe de l'impératif (*gèjsk*, *dûk*) de la 3e personne du singulier (*paèjt*; et aussi *negál*, avec une *l* vélaire, tant l'i a laissé peu de traces); du gérondif cum dativo (*żmógųj numyrsztųt*); du datif des pronoms de 1re et 2e personnes, ainsi que du réfléchi (*mûn*, *tau*, *sau*). Les infinitifs, tous en *-ty*, qui semblent au premier aspect contredire tant d'exemples sûrs et qui paraissent immédiatement comparables aux infinitifs anciens en *-ti*, ne le sont pas : leur graphie est, en effet, ambiguë, *-ty* peut se lire aussi bien *-tĭ* que *tĕ*, ou *-tę*, ou même *-të* primitifs; d'autre part, leur forme même n'est pas assurée, puisque nous connaissons déjà de façon sûre trois formes de l'infinitif *mir̃ti*, *mir̃të*, *mirtè* (cf. F. de Saussure, IF, IV, 461). La 3e personne du futur n'offre pas non plus de témoignage sûr : les formes du futur lituanien sont trop mal établies pour que l'on puisse assurer qu'un *-ĭ* est tombé dans *atèjs* ou *stojos* par exemple. Il faut enfin mentionner l'exemple, incertain lui aussi, de la 2e personne du singulier du verbe «être» : *èsy*. Bien entendu, les monosyllabes ne sont pas atteints par la chute de l'ĭ attestée dans notre catéchisme : on a *-gỹ* tout comme *dwy*[1], mais

[1] L'*y* final du nom de nombre *kètury* n'est pas l'ĭ bref primitif correspondant à celui du skr. *catvā́ri*; c'est celui qui répond à la désinence *-ios* du féminin comme celui de *geri* à l'*-os* de *gëros*.

jog comme *dûk* ou *tajp* quand le monosyllabe n'est plus simplement que la dernière syllabe d'un mot qui en compte deux ou plusieurs. Les autres voyelles brèves primitives sont tombées de la même façon, comme en témoignent, pour l'*a* les 3es personnes telles que *mók*, *dûd* (à côté de *wadyna-s*); pour l'*ĕ* les 2es personnes du pluriel comme *turèm*, *atlèjdam*. Les formes *tykieme* de la 1re, *èsate*, *règete*, *gyrdyte* de la 2e personne du pluriel ont, il est vrai, un *-e* final, mais ne se rencontrent que dans les citations bibliques dont la langue ne diffère d'ailleurs que peu de celle du catéchisme : c'est dans ces mêmes citations que l'on trouve un infinitif sans *y-* final, *atwèst'*. Un cas plus troublant est celui des vocatifs *tiewy*, *dyjwy* où il semble que l'*-y* représente un *-ĕ* primitif; à vrai dire, la chute de cet *-ĕ* dans la plupart des dialectes et son remplacement par l'affixe *-ai* font paraître douteuse sa conservation en žémaïte. Mais il est à noter en même temps que l'*-y* de notre dialecte ne peut pas être lu *-aj*, cette diphtongue étant toujours fort bien conservée : n'y a-t-il pas lieu d'admettre que l'*-è* (*-è* primitif) de *dëvè* (voc.) a été assimilé à l'*-è* (*-é* primitif) de *dëvè* (loc.), ces deux formes étant si singulièrement rapprochées par leur accentuation en lituanien?

Lorque les voyelles anciennement brèves se trouvent précéder une consonne finale, c'est-à-dire un *-s*, elles subissent des traitements qui varient selon leur entourage phonétique et leur timbre. L'*ĕ* disparaît dans *motêrs* (gén. sing.; cf. *ne gèjsk motêrs ártyma tawá*, p. 32, avec *ne tròkβki mòterės io*..., cité par M. F. de Saussure, IF, IV, 462) et dans *akmèns* (gén. sing. *akmèns graby* = *akmeñs grabè*). L'*a* bref tombe de la même façon par exemple dans *dyjws*, *tiews*, *kyjkwyjn's*, *galèdam's*, *pòn's* et cent autres; si l'*a* final se trouve précédé d'un *j*, ce dernier disparaît aussi, ce qui permet peut-être d'apercevoir comment le *-ja-* final tendait à se fondre en une voyelle, égale d'ailleurs en quantité à l'*-a-* isolé, de timbre *e* : c'est ainsi que l'on a *krâus* = *kraũjas*, tandis que l'on a *tiews* avec *w* maintenu. Il faut excepter les *-a-* qui se trouvent placés après une chuintante ou une sifflante ou un groupe consonantique, dont le second élément est une liquide ou une nasale : ceux-là sont conservés (cf. Jaunys, *Описаніе россіенскаго уѣзда*, p. 30, 31); on a *kryksztas*, *mokslas*, *wysas*, *kożnas*. Le jeu alternant de ces formes, rigoureusement équivalentes, les unes pourvues, les autres dépourvues d'*-a-* avant l'*s*, a maintenu vivant le sentiment de la valeur de cet *-a-* et rendu possible son insertion dans des finales où il manquait justement : des formes ainsi rétablies sont tenues, tout naturellement, pour plus complètes, plus savantes et tendent à être employées dans le langage relevé. C'est ainsi que notre catéchisme écrit *Dyjwas* (p. 13), quand il fixe ce qu'il faut croire au sujet de *Dieu*; *Dyjwas*, c'est, en quelque sorte,

DIEU. En revanche, le catéchisme répond à la question *Kas tawy sutwiëry?* simplement par *Pon's Dyjw's*, car c'est ainsi qu'on appelle couramment le Créateur. Le prêtre reprend d'ailleurs aussitôt *Kas taj ira Dyjwas?* et il ne s'agit plus que de *Dyjwas* tant qu'il s'agit de déterminer ses attributs : au contraire, les trois personnes formant la Trinité s'appellent simplement : *Dyjw's tiëw's*, *Sunùs Dyjwa* et *Dwasè szwęta*. Les voyelles de fermeture extrême s'opposent nettement aux moyennes *e* et *a* et subsistent : *-u-*, comme dans *Krystus*, *żmogùs*, *czìszczius*, *sunus*, et *-i-*, comme dans *ìöbys*, *wyltys*. *Wieszpats* ne prouve rien, ainsi qu'il est bien connu, puisque, telle quelle, sa forme est une forme consonantique correcte.

Parmi les voyelles anciennement longues il convient de distinguer, dans le dialecte de notre Catéchisme, entre les tranches d'intonation rude et celles qui sont frappées de l'intonation douce. Ces dernières sont, en effet, susceptibles de deux formes diverses selon qu'elles sont ou non intenses : accentuées, elles sont pareilles aux voyelles intérieures de la même série; inaccentuées, elles apparaissent abrégées et réduites. Il y a là un trait déjà reconnu par M. Bezzenberger, qui a établi que la terminaison du génitif pluriel était nasalisée sous l'accent, mais pure de toute nasalisation quand elle était inaccentuée en żémaïte (BB, X, 307 et suiv.); pareillement M. Leskien (Leskien-Brugmann, *Litauische Volkslieder und Märchen*, p. 6) a signalé un traitement dialectal pareil à proximité de la frontière russe. Mais ce qu'il importe avant tout de noter, c'est la très grave innovation que constitue une pareille intervention de l'accent dans le traitement des finales au point de vue lituanien. Dans notre texte on a ainsi : *szyrdyjs* (= *szirdẽs*), *tokyj* (= *tokẽ*), *kurí* (= *kurẽ*), *patyjs* (= *patẽs*), mais *pòmietys* (= *põmétës*), *prapultys* (= **prãpultẽs* et non *prapultẽs*); *-garbiés* (= *garbẽs*), *deszyniés* (= *deszinẽs*), mais *gymy* (= *gimé*), *dawy* (= *dãvé*), *dyjwístys* (= *dëvỹstés*), *żèmys* (= *żẽmés*), *mèjly* (= *méilé*), *kaltíbys* (= *kaltỹbés*); *-pradżiòs* (= *pradżiõs*), *pabagòs* (= *pabangõs*), *wieròs* (= *vierõs*), *pacziòs* (= *pacziõs*), mais *wysas* (= *visos*), bien que noté au moins une fois par erreur *wysàs*, *asàbas* (= *asãbos*), *kíba* (= *kýbo*), *żyna* (= *żìno*), *sàka* (= *sãko*), *dyjwa* (= *dẽvo*), *tiewa* (= *tévo*), *tawa* (= *tãvo*), *żynątes* (= *zinanczios*), *pates* et, par faute d'impression, *patès* (= *pãczios*). On voit ici toute l'importance de ces deux traitements d'une tranche vocalique douce + *s* à la finale : ils entraînent l'un la conservation, l'autre la disparition de la mouillure, si bien qu'à l'alternance *o·* ~ *a* (le point en haut et à droite de la voyelle marque l'accent d'intensité) en répond une autre *cz* ~ *t*, par exemple dans *pacziòs* (gén. sing.) ~ *pates* (nom. plur.). C'est que l'*ā* abrégé de *ō* à date dialectale est traité, ainsi que nous l'avons

annoncé en tête de ce paragraphe, comme l'*à* issu par abrégement, probablement aussi à date dialectale (voir *La Parole*, 1900, p. 155 et suiv., et IF, *Anz.*, XIII, 261, 262), de *ó*, mais franc de toute alternance : tous deux se changent, sous l'action d'un *j* précédent, en un *e* qui absorbe le *j* et ne provoque plus par conséquent aucune altération des dentales (voir ci-dessus, p. 191). On a *dwasé*, *bažnícze*, *dusze*, *mèdy*[1], tout comme *pates*, par exemple. De même toutes les autres voyelles abrégées rudes, accentuées ou non, sont pareilles aux abrégées douces inaccentuées suivies de *-s* : ainsi dans *wysy* (= *visì*), *rejkalynky* (= *reikalingi*) et bien d'autres (comme peut-être dans les infinitifs), on a *-y* comme dans *pòmietys*; dans *griẽky* (= *griekè*), *tyn* de **ty*+*n* (= *tẽn* de **tè*+*n*) et en général dans tous les locatifs en *-è* de *-*ė*, l'*y* est sensiblement le même que dans *żèmys*. Il semble pourtant qu'une certaine différence se manifeste dans les graphies divergentes *sérgietyjs* (= *sérgėtės*), *stotyjs* (= *stótės*), d'une part, et *almyntys* (= *àtmintis*), *gajlètys* (= *gailė́tis*), d'autre part; il est vrai qu'il y a lieu de tenir compte, dans des cas pareils, d'un élément morphologique, d'une opposition nécessaire à l'expression d'une particularité grammaticale, et aussi peut-être d'un accent secondaire (voir plus bas, p. 198).

Une autre nuance particulière de prononciation est celle que nous avons déjà observée plus haut à propos de l'action du yod sur l'*a* et leur contamination réciproque, c'est la fusion du *-j-* avec l'*y* final qu'il précède immédiatement. Ainsi une 3[e] personne du prétérit en **-jē*, devenue régulièrement **-jĭ* et qui devrait être notée **-jy*, apparaît sous la forme *-y* ou *j* qui s'équivalent après les voyelles, par exemple dans *prasydièy*; de même un locatif en **-jē* d'où **-jĭ*, c'est-à-dire avec l'orthographe de notre document **-jy*, est réduit à *-j* dans *pekloj* par exemple, et *pèklo* où le *j* est tombé[2].

Pour clore l'examen des particularités propres aux finales, il faut passer enfin aux voyelles nasales et suivies de nasales, confondues comme il a été dit plus haut sous les mêmes graphies. Leur traitement est, en revanche, différent : les voyelles suivies de nasales et même de *nasales*+*s* sont maintenues comme le sont toutes les diphtongues; on a *atsiùns* (futur), *dàwęs* (participe). Mais les simples voyelles nasalisées n'apparaissent nulle part à la finale, et rien n'indique qu'il s'en manifeste même une trace au génitif pluriel *-u* ou bien *-ū*; *ą* est rendue par *a*; *į* par *y*; et *ę* par *y*, tout comme un *ē* long *tawy* = *tavē*. Bien entendu, les mono-

[1] *Mèdy* = *mēdžio*. Pour l'alternance des graphies *y* et *e* représentants de *i* et *e* brefs en finale, cf. le paragraphe *Orthographe*.

[2] Le yod est, en effet, sujet à tomber après *o* qu'il soit simple d'origine ou composé de *j*+*ĭ*. On a *sutwertos* et *sutwertois* (nom. sing. = *sutvértojis*).

syllabes, ici comme partout, exhibent des formes singulièrement bien conservées. Les accusatifs *ką* et *tą* présentent la nasale (lire *kon* et *ton*), ainsi que *jyn* (= *jį*) et que *aną*, qui est refait sur *tą* et *kuryn* qui l'est sur *jyn*; les génitifs pluriels *tû* et *jû* sont ambigus, mais *tos* (gén. sing. et nom. plur.), *to* (gén. masc.), *tyj* (nom. plur.), accentués ou non, ne le sont aucunement.

Il ne reste qu'un mot à dire de l'accent. Les fautes d'impression le concernant sont assez nombreuses, ce qui n'a rien d'étonnant, et sont bien réellement imputables à l'imprimeur, car, nous l'avons vu par exemple dans le cas de *patès*, la correction phonétique n'en est nullement atteinte. En revanche il faut noter que d'autres déplacements d'accents, dus probablement à des faits syntaxiques impossibles à déterminer nettement d'après un texte tel que celui qui est sous nos yeux, se font bien selon la formule que nous avons établie dans le *Parler de Buividze* (§ 6) et suivant la plus ou moins grande intensité propre des tranches vocaliques. C'est ainsi, en effet, que nous avons **prăpultis* (gén. *prapultys*) et non *prapultis* (dont le gén. serait *prapultyjs*); *bùtynaj* pour *bùtinaĩ* (KLD, s. v°), et peut-être aussi *sèrgietyjs* représentant *sér·gẽtė̃:s* (où · est l'accent principal, et : le secondaire. Cf. ci-dessus p. 197). Un second point est celui des mots du type quantitatif ˘ + ˘ qui ont, comme ailleurs (cf. *Parler de Buividze*, § 4), l'accent tantôt sur la première, tantôt sur la seconde syllabe, ainsi : *munà* ~ *mùna*, *tawà* *tàwa*, *àle* ~ *alè*.

III. Morphologie. — La morphologie de notre texte n'appelle que peu de remarques, la phonétique rendant compte de la plupart des formes nouvelles. Dans la flexion nominale il convient pourtant de signaler un curieux effet de la contamination si ancienne et si connue des féminins en *-ė* et de ceux en *-e* (ancien *ia*). Presque tous les abstraits féminins ont adopté, en effet, un nominatif en *-e* qui figure très probablement pour *-ia* puisqu'il n'alterne jamais avec *y* (seul le mot *dûsze* a une forme *duszy* correspondante) : et tandis que l'on a *mèjle* et *mèjly* on a constamment *dyrmawone*, *tysîbe*, *dydîste*.

Mais aux cas obliques c'est juste le contraire : tous semblent pris à la déclinaison des féminins en *ė* : tous sont en *-y* sans exception depuis *baźnîcze*, dont le génitif est *baźnîczys* et l'accusatif *baźnîczy*, jusqu'au dernier des mots en *-îste* (= *-ỹstė*); les mots en question font *-ys* (*dûszys*, *tobulîstys*) au génitif et *-y* (*baźnîczy*, *dwasy*) à l'accusatif; le locatif semble au contraire rester, comme dans *baźnîczioj* en face de *milaszyrdîstej*. D'autre part, il convient de noter les formes de duel *dwejoky* et (*dwy*) *natûry*.

Pour ce qui est du verbe, il convient de signaler que le dialecte

de notre texte ne présente que deux formes d'optatif, celle de la 3e personne en *-tu* (*bûtu*, *griészytu*, *nemokiétu*), bien connue, et celle de la 2e personne du pluriel qui est en *-tumet* (*apsakîtumet*) et non en *-tumbite*. Au futur, il ne présente ni à la 3e personne (*bûs*, *dûs*, *yms*, *atsiùns* et d'autres), ni à la 1re du singulier (*atsiunsu*, *pristatîsu*), la moindre trace d'un *-i-* suivant l'*s*. Enfin, il possède deux infinitifs qui peuvent être distingués au réfléchi l'un en *-tys* (= *tis*) l'autre en *-tyjs* (= *-tës*) dans *atmyntys*, *gajlëtys* d'une part, *stotyjs*, *sérgietyjs*, d'autre part. A l'impératif pluriel il a de même deux formes, d'ailleurs connues par ailleurs, *tykiékyte* (= *-kite*) et *mókykiete* (= *-këte*) : la forme réfléchie du singulier *milkes*, *spawiedòkes* peut se rattacher aussi bien à l'une qu'à l'autre.

IV. Vocabulaire. — Au point de vue du vocabulaire, notre catéchisme présente peu de difficultés. Pourtant il faut en relever quelques-unes que le dictionnaire de Kurschat seul ne permet pas de résoudre; rien d'étonnant à cela d'ailleurs, puisque ce précieux lexique ne comprend que le vocabulaire d'un seul dialecte et d'un seul milieu. Le dictionnaire, bien imparfait pourtant, de M. Mieżinis (*Lietuviszkai-latviszkai-lenkiszkai-rusiszkas Żodynas*) est plus apte, par le seul fait de son origine žémaïte, à faciliter la lecture de notre catéchisme, quoiqu'il ne rende pas compte de quelques emprunts polonais, inévitables dans un texte lituanien catholique, et de quelques formations particulières. Voici d'ailleurs la liste des mots, donnés sous la forme même sous laquelle ils figurent dans le texte, que le dictionnaire de Kurschat ne suffit pas à faire comprendre, ou qui présentent quelque particularité notable non relevée dans les paragraphes qui précèdent[1].

**Apęt* : à nouveau MŻ : *apent*; powtórnie; опять.

Apsyryim's : gourmandise. MŻ *apsiryjimas* : obżarstwo; обжорливость.

Aplynkîbym's : circonstances.

**Atklanès* : gouffre, abîme. MŻ *atklanis* : otchłań; пропасть.

Atmonyima : vengeance. MŻ *atmonijimas* : pomsta; мщение.

Atwoga : hardiesse. MŻ *atwoga* : odwaga; отвага.

Cziestlîwastys : splendeur. Cf. KLD *cziastlýwas*.

**Cielos* : tout. Cf. russe цѣлый, KLD [*cëlas*] *bei Memel*, et enfin *Forma christiana* 38, 33 et 40, 36.

[1] Dans cette liste, MŻ désigne le lexique cité plus haut de M. Mieżinis, KLD le Dictionnaire lituanien-allemand de Kurschat, *Ablaut* l'ouvrage capital de M. Leskien sur l'*Ablaut der Wurzelsilben im Litauischen*. Les mots que j'ai moi-même entendu employer en *żémaïte* sont marqués d'un astérisque (*).

Dyrmawòne : le second sacrement de l'Église, c'est-à-dire la confirmation. MŽ *dirmavonē* : bierzmowanie; міропомазаніе. La plupart des catéchismes se servent d'autres mots : les plus anciens, imprimés par les jésuites de Vilna, usent du mot polonais à peine lituanisé, *bierzmowone*; Daukša écrit *padrutinimâs*; on dit aussi aujourd'hui *patvirtinimas*.

Dowena : don. Cf. *dowana*.

Drûswyltys : présomption.

**Geribe* : bonté. KLD *gérỹbė*. Présente le même *e* intérieur que *gẽras* et non pas *ė*. De même dans MŽ.

Gierelgiėims : composé de *gier*– (=*gér*–) et d'un déverbatif de *elgiũs*.

Jutym's : le toucher. MŽ *juta*, *jutims* : czucie; чутьё.

**Kanycznaj* : nécessairement. Est introduit dans le texte pour expliquer *bûtynaj*. C'est le polonais *koniecznie*, *konieczno*.

Klybòna : curé. Cf. *klibanas* dans les *Beiträge zur Geschichte der litauischen Sprache* de M. Bezzenberger et le blanc-russe *klibán*. Le groupe –*ly*– *avec une l molle* semble en effet devoir représenter de préférence –*li*–, quoique –*y*– puisse aussi se rencontrer dans notre texte pour –*e*– inaccentué, ce qui est dû à l'influence de l'orthographe polonaise.

Krydwas : tort, offense. KLD *krivdà*.

Kyrmelû mènesej' : nom de mois inusité. Ce n'est vraisemblablement qu'une simple transposition du polonais *czerwiec* dont le double sens est bien connu et qui apparaît comme un dérivé de *czérw* : ver. On sait qu'à l'ordinaire le mois de juin se nomme en Lituanie russe *birželis*.

**Lyjgus* : égal, pareil. Semble attester une diphtongue radicale (voir plus haut) bien plutôt que la longue de KLD *lýgus*.

Mażwajkistys : enfance. L'âge de ceux qui n'ont pas encore atteint l'âge de raison.

Mûstys : pensée (*mysly*).

Naszlàjcziu : orphelin. MŽ *naszlaitis* : sieroty.

Nèbwyltys : désespoir.

Nomiesnyk's : vicaire. Cf. pol. *namiestnik*. Est introduit pour expliquer *wyjtynyk's*.

Nulûdyma : tristesse. MŽ *nuliudimas* : smutek; грусть.

Nùpelnu : mérite. MŽ *nûpelnas* : zasługa; заслуга.

Padàbny : ressemblant. Cf. pol. *podobny*. Voir pour le sens KLD *padabnus* –*i* : schön.

Pakalènys : générations, familles. Voir pour le sens KLD [*pakalène*] : genus, modus in der Grammatik, cf. MŽ *pakaleñja* : pokolenie; поколѣніе.

Pakielejwyngus : voyageurs.

Palajdunisty : laisser-aller.

**Panewalè* : malgré soi. Cf. pol. *poniewolnie*.

Paniekynyma : mépris. MŽ *paniekinimas* : pogarda; презрѣніе.

Papeniẽty : rassasier. MŽ *penẽti* : karmić; кормить.

Prigymyma : nature.

Spawiednikà : confesseur. Cf. pol. *spowiednik*.

Storôtys : s'efforcer avec zèle. Cf. KLD *storavóju*.

Szynawòk : honorer (dans le 4ᵉ commandement de Dieu). Cf. KLD [*szènavoju*] : schonen. — MŽ *szẽnavoti* : szanować; почитать. Le terme usuel est aujourd'hui *gûdok*. Pour l'*y* au lieu de l'*ė*, il convient de signaler la forme *sinawok* (lisez *śinawok*, c.-à-d. *szinawok*) du *Mokslas skaytima raſʒta letuwiſʒka diel mażu wayku, naujey pardrukawotas Wilniuy, Drukarnioy Akademios* 1796.

Tájpojàus : de même. Cf. KLD *taipojaũ*.

Tâpyn : enfoncé. Cf. KLD *tàpszt* (voir M. Leskien IF, XIII, p. 209).

Túlydy : tout aussitôt. Cf. KLD *to-lýdżiaus*; *Ablaut*, p. 14.

Tumsîbys : obscurité. Cf. KLD *tamsýbė*.

Ukatlîwaj : allègrement. Est pour **akutlîwaj* qui doit être rapproché de KLD [*akuta*] : Heiterkeit? Cf. russe охотливый et M. Brückner, *Die Slavischen Lehnwörter im Litauischen*, s. vᵒ *akvâta*.

Usle : l'odorat. Cf. KLD [*ûslė*] : Nasenloch. De la même racine **ûd*–, voir *Ablaut*, p. 380, sont dérivés les noms abstraits, tous différents d'ailleurs, qui désignent le sens de l'odorat dans la plupart des autres catéchismes. C'est aujourd'hui *paûstymas*, comme chez Daukša (cf. KLD [*ûstyju*] et *ûstau*); dans la traduction lituanienne orientale du catéchisme de Ledesma, publiée par M. Bystroń, c'est *wûdimas*, représentant correct d'un *ûdimas* (cf. KLD *ũdżu*) auquel se rattache directement le mot *użudym's* qui figure dans notre texte.

Użbanga : fin. Cf. KLD *pabanga*.

Użwidiėim's : envie. MŽ *użvydėjimas* : zazdrość; зависть.

Wygàdas : aise. MŽ *vigada* : wygoda; удобство.

Wiresnibys : autorité. Est à KLD *vyrẽsnis* ce que KLD *vyriausýbė* : die Obrigkeit, est au superlatif KLD *vyriáusias*. Cf. *vyresnýbė* dans la grammaire de Schleicher, I, 32.

Wożniausejs de *wożnas* : grave. MŽ *vożnas* : ważny; важный.

Zupèlnus : total. Cf. pol. *zupełny*.

Robert Gauthiot.

NOTES

SUR

QUELQUES FORMES INDO-EUROPÉENNES.

I. Sur les participes passés actifs du baltique et du slave.

Les formes personnelles du passé slave sont issues d'aoristes indo-européens, tandis que le participe passé actif sort du parfait : pour qui se place au point de vue des origines indo-européennes, v. sl. *umrěchŭ* «je suis mort» est un indicatif aoriste, *umĭrŭ* un participe parfait, cf. skr. *mamṛvā́n*, *mamrúṣaḥ*, au redoublement près. De même, en baltique, le participe passé actif a le suffixe du participe parfait indo-européen : lit. *mìręs*, *mìrusio*; cf. v. pruss. *gimmusin* (voir Berneker, *Preuss. spr.*, p. 230); et il n'y a pas d'autre trace du parfait indo-européen; car, si le prétérit des langues baltiques est peu clair, du moins il n'a pas les marques du parfait indo-européen, et semble plutôt issu de formes aoristiques. L'indépendance respective de v. sl. *umrěchŭ* et *umĭrŭ*, de lit. *mìriaũ* et *mìręs* appelle une explication.

Le participe présent et le participe parfait sont fréquents en védique, mais le participe aoriste y est d'un emploi rare et vraiment exceptionnel; ainsi le participe parfait *mamṛvā́n* est attesté trois fois dans le Ṛgveda, et le participe aoriste correspondant à l'aoriste *ámṛta* ne l'est pas. Dans toute la langue védique, on ne connaît que deux participes de l'aoriste sigmatique : *sákṣat* (attesté une fois dans le Ṛgveda) et *dákṣat*, *dhákṣat* (quatre fois dans le Ṛgveda). Dans l'Avesta, on cite *manhānō* (Yt. XIX, 47) et *mərəxšānō* (Yt. XIX, 41) dont la forme est aoristique, mais dont la valeur sémantique d'aoriste n'est rien moins qu'évidente, et *vīdušəmnāi* ou *vīdišəmnāiš* (Y. LI, 1) dont la lecture même est très incertaine. Parmi les aoristes radicaux, le participe manque ou est exceptionnel en védique presque partout où l'opposition du présent et de l'aoriste est nette : en face de *dádāmi*, on a *dádat*, *dádānaḥ*, et, en face de *dadáu*, on a *dadvā́n*, *dadānáḥ*, mais *ádām* n'a pas de participe dans le Ṛgveda; *tíṣṭhāmi* est accompagné de *tíṣṭhan*, et *tasthā́u* de *tasthivā́n*, qui sont des formes fréquentes, mais le Ṛgveda n'a qu'un exemple du participe *sthánt-* à

côté de l'aoriste *ásthām* qui est très souvent employé. Le participe n'était donc à peu près pas en usage dans les thèmes d'aoristes proprement dits.

Dans sa *Vedische syntax*, § 214, p. 381, M. Delbrück constate que le participe aoriste a rarement la valeur aoristique dans la langue des Védas. Ou bien le participe indique une action qui dure simultanément avec une autre, et alors on emploie le participe présent, équivalant au participe présent, toujours imperfectif, du slave; ou bien le participe indique une action achevée par rapport à une autre, et alors on emploie le participe parfait, équivalant en gros au participe passé (issu du parfait), ordinairement perfectif, du slave. Il y a donc accord, en somme, entre l'indo-iranien, où le participe aoriste est rare, et le slave et le baltique, où il ne se rencontre pas. L'indicatif aoriste est la forme qui convient naturellement au récit, tandis que le parfait ne sert dans les récits que là où il a perdu sa valeur propre et où il a cessé d'indiquer l'état résultant d'une action antérieure; et l'on conçoit bien que l'indicatif aoriste et le participe parfait aient pu subsister dans une langue à l'exclusion de l'indicatif parfait et du participe aoriste, ce qui est en effet l'état slave commun.

Le germanique a perdu et le participe parfait et le participe aoriste; toutefois il conserve quelques traces du participe parfait: got. *berusjos*, *weitwods*, et ceci semble indiquer, en quelque mesure, l'importance plus grande du participe parfait.

Les systèmes exactement parallèles des formes de l'*infectum* et du *perfectum* latins n'ont que deux lacunes: l'absence du participe actif et de l'impératif du perfectum : on a *agō*, *agēbam*, *agam* (*agēs*), *agam* (*agās*), *agerem*, *agere* d'une part, et *ēgī*, *ēgeram*, *ēgerō*, *ēgerim*, *ēgissem*, *ēgisse* de l'autre; mais *age* et *agens* n'ont pas de correspondants dans le système du perfectum. Or toute la flexion du perfectum latin est, sauf trois formes de l'indicatif présent (*ēgī*, *ēgit*, *ēgimus*), empruntée à l'aoriste en *-is-* : *ēgis-tī*, *ēger-am*, *ēgis-sem*, *ēgis-se*; c'est-à-dire que les deux formes manquantes de la flexion de l'aoriste en *-is-* du latin sont celles qui sont très rares, à peine existantes, dans l'aoriste sigmatique du védique. Sur les formes, assez énigmatiques, d'impératif de l'aoriste sigmatique, voir Wackernagel, *Vermischte beiträge*, 48 et suiv. (Progr. Bâle, 1897).

Le grec est la seule langue indo-européenne où le participe aoriste ait pris un grand développement; c'est que ce participe y a servi indirectement à l'expression du passé, qui est au fond étrangère au thème de l'aoriste grec, comme de l'aoriste indo-européen (voir Delbrück, *Vergl. synt.*, II, § 159, p. 481 et suiv.). De même l'arménien emploie fréquemment un participe (de formation proprement arménienne) qui se rattache au thème de

l'aoriste, mais dont la valeur est celle d'un participe passé. En latin même, s'il subsiste une trace de participe aoriste, c'est *parentēs* en regard de *pariō* (cf. M. Bréal, dans ces *Mémoires*, VIII, 45); or, à en juger par les synonymes, v. sl. *roditi*, qui est perfectif, et gr. *τεκεῖν*, dont on n'a pu obtenir un présent qu'à l'aide d'un redoublement (*τίκτειν*, altération de **τίτκειν*), lat. *par-* devait être perfectif par lui-même; la forme *parentēs* avait donc, à l'origine, la valeur perfective équivalente à celle d'un aoriste, et il se trouve qu'elle équivaut à peu près à l'ancien participe parfait got. *berusjos*. — Partout où le participe aoriste n'a pas acquis secondairement une valeur de ce genre, il est demeuré une forme rare et a finalement disparu. Et c'est ce qui rend compte des faits baltiques et slaves.

II. D'une alternance vocalique dans la désinence du pluriel neutre.

L'indo-iranien oppose le nominatif-accusatif pluriel neutre en *-ā* des thèmes en *-a-* (véd. *kṣátrā* = zd *xšaθra*) à la finale *-i* des thèmes en *-s-*, *-r-*, *-n-*, etc. (véd. *várcāṃsi*, gâth. *varəčåhī*), qui alterne avec une désinence zéro (zd *vačā*). On admet d'ordinaire que cette opposition est indo-européenne; mais, en fait, elle ne se retrouve nulle part ailleurs : le grec et le latin ont partout un *-ă* qui repose sur l'i.-e. **-ə*, représenté en indo-iranien par *-i*; le slave et le germanique ont partout *-ā*; on a donc lat. *iugă*, gr. *ζυγά*, comme *generă*, *γένεα*, et v. sl. *jiga*, got. *juka*, comme v. sl. *jimena*, got. *namna*. L'action analogique qui aurait déterminé le transfert de l'ancien **-ā* des thèmes en *-o-* au type consonantique n'a rien d'impossible, mais la nécessité n'en apparaît pas, surtout à l'égard du slave. Quant à la substitution de *-ă* à un ancien *-ā* dans gr. *ζυγᾰ*, lat. *iugă*, elle soulève de grosses difficultés; pour le grec on invoque la tendance à l'abrégement des voyelles longues devant voyelle initiale d'un mot suivant, qu'atteste la métrique homérique; mais il n'est pas établi que cette voyelle, comptée en vers pour une brève dans certaines conditions, fût identifiée dans la prononciation à une vraie brève; et il n'y a pas d'exemple comparable d'abrégement dans le reste de la langue (car l'exemple *δύο* qu'on a expliqué de même est sans doute indo-européen; voir ci-dessous, p. 209); en latin, on invoque l'abrégement des finales ïambiques : *iugă* serait sorti phonétiquement de **yugā*, *bonă* de **dwenā*; *templă* et les mots de forme semblable seraient dus à l'analogie; mais l'abrégement des finales ïambiques n'a pas fourni de véritables brèves, sauf dans des mots accessoires de la phrase : adverbes tels que *bene* et *modo*, pronoms tels que *ego*, etc. Il est vrai que la brève finale a été aussi généralisée dans les féminins

tels que *toga*, *aurōra*, etc., mais ceci est dû à l'action de l'accusatif, *togam*, *aurōram*, etc., et surtout à l'analogie des cas où, comme dans *audăcia*, *audăciam*, il y avait une brève, dès l'origine, à la fois au nominatif et à l'accusatif (cf. *ἀλήθεια*, *ἀλήθειαν*); la brève finale du nominatif-accusatif pluriel neutre ne saurait être expliquée de la même manière. Les formes *ζυγά* et *iugă* attendent donc encore une interprétation satisfaisante.

D'autre part, une forme aussi complètement isolée que celle des noms de nombre du type lat. *trīgintā* témoigne très fortement en faveur du caractère indo-européen de la longue finale des types athématiques tels que v. sl. *jimena*, got. *namna*; en effet, *trīgintā* est entièrement sorti de la flexion et a de bonne heure échappé à toute action analogique.

Il y a donc lieu de se demander si gr. *ζυγά*, lat. *iugă*, d'une part, et v. sl. *jimena*, got. *namna*, de l'autre, ne peuvent pas reposer également sur des formes indo-européennes. Or :

1° i.-e. **ā* et i.-e. **ə* (resp. zéro, au moins devant voyelle) sont en alternance régulière;

2° Le nominatif-accusatif pluriel neutre est identique au nominatif singulier de collectif féminin;

3° Le nominatif singulier présente le vocalisme zéro de la voyelle prédésinentielle, à côté des degrés *e*, *o*, ou généralement des degrés longs *ē*, *ō*. Il est vrai que ceci arrive surtout dans les neutres : *ἧπαρ* à côté de *ὕδωρ*; mais les féminins en *-ā-* se comportent à cet égard comme les neutres, et l'on a skr. *vidúṣī*, gr. *Ϝιδυῖα*, avec vocalisme zéro de l'élément prédésinentiel devant la désinence zéro, etc., en regard de skr. *návā*, gr. *νέᾱ*, avec vocalisme *ā* (pouvant représenter un degré quelconque à voyelle) de l'élément prédésinentiel dans les mêmes conditions.

Sans doute, dans les féminins, le degré zéro n'apparaît au nominatif singulier que dans les thèmes en **-yā-*, tandis que, dans les thèmes en **-ā-*, ce degré caractérise le vocatif : hom. *νύμφη*, *νύμφă*; v. sl. *žena*, *ženo*. Mais on voit par ces vocatifs, et aussi par les nominatifs-accusatifs duels sanskrits en *-e*, que l'alternance *ā : ə* existait dans les thèmes en *-ā-*; et, comme l'emploi du nominatif féminin en fonction de nominatif-accusatif pluriel neutre s'est fixé avant la fin de la période indo-européenne, c'est-à-dire avant le moment attesté par les formes identiques de l'indo-iranien, du grec, du slave, etc., il est licite de supposer une alternance entre **yugā* et **yugə*, dont les conditions ne sont pas déterminables. C'est dire que véd. *yugá*, v. sl. *jiga*, got. *juka*, d'une part, et gr. *ζυγά*, lat. *iugă*, de l'autre, peuvent être également anciens; de même, lat. *trī-gintā* et gr. *τριά-κοντă*, et dans cette dernière forme, l'*ā* de *τριā-* et l'*ă* de *-κόντă* peuvent être tous les deux tenus pour indo-européens.

Comme tout autre *ə, celui du nominatif-accusatif pluriel neutre est le degré zéro d'une voyelle longue. Il se combine avec une sonante précédente; de là, par exemple, l'ī de véd. *trí*, v. sl. *tri*, v. irl. *trí*, lat. *trī-(gintā)*. D'autre part, on sait que i.-e. *ə ne se maintenait jamais devant une voyelle; les formes du nominatif-accusatif pluriel neutre à désinence zéro que l'indo-iranien présente en grand nombre s'expliquent donc aisément par des faits de phonétique syntactique : zd *vacă* et skr. *vácāṃsi* représentent respectivement la forme normale devant un mot commençant par une voyelle et par une consonne; le plus curieux exemple de ce genre qu'on ait en védique est, sans doute, *dīrghaçrút* (épithète de *vratá* et de *mánmāni* dans le Ṛgveda). Les thèmes védiques en -*i*-, en -*u*- et en -*n*- ont un nominatif-accusatif pluriel neutre : -*ī* et -*ĭ*, -*ū* et -*ŭ*, -*ā* et -*ă* (de i.-e. *-*n̥̄* et *-*n̥*), c'est-à-dire des formes munies de *-*ə* et des formes sans -*ə*; la tradition est malheureusement très troublée à cet égard (voir Lanman, *Noun-inflection*, 394, 415 et 538 et suiv.), et la plupart des finales -*ĭ*, -*ŭ*, -*ă* se trouvent à des places où elles ne sont pas garanties par le mètre; mais quelques-unes semblent certaines, par exemple *puru*, R.V., VI, 44, 14.

Rien n'empêche donc d'admettre que l'*a* bref final de ζυγά, γένεα et de *iuga*, *genera* représente également i.-e. *-*ə*. On a longtemps soutenu qu'un -*ă* final passe à -*e* en latin; mais aucun exemple ne confirme cette hypothèse, pas plus qu'aucune déduction *a priori* ne lui donne de vraisemblance; et le rapprochement, satisfaisant à tous égards, de skr. *íti* et de lat. *ita* indique quel est le traitement normal de -*ă* final en latin. Le corrélatif de lat. *ita*, à savoir *ut*, a perdu sa voyelle finale, comme tant d'autres mots latins terminés par une voyelle brève, mais on en a la trace dans le vieux mot *aliuta* et dans *utei* (de **uta-i*, comme *quī* de **quo-i*), *utī*.

On le remarquera, — et la coïncidence n'est peut-être pas fortuite, — la finale du nominatif pluriel neutre des noms thématiques a généralisé la forme *-*ā* dans les langues où la contraction de *ə* avec la sonante précédente des thèmes terminés par une sonante est aussi généralisée, type véd. *trí*, v. sl. *tri*; au contraire, le grec et le latin, qui ont généralisé le type *-*iyə* (gr. τρία, lat. *tria*), ont *-*ə* dans ζυγά, *iugă*.

Le principe de l'alternance de -*ā* : -*ə* dans véd. *yugá*, gr. ζυγά est inconnu; mais c'est le cas de toutes les alternances présentées par la fin de mot, et l'on ne sait pas mieux quelle était la répartition de *-*es* et de *-*os* au génitif-ablatif singulier (gr. ποδός, lat. *pedis*), ou de *-*mes* et *-*mos* à la 1re personne active du pluriel (dor. φέρομες, lat. *ferimus*); on ignore également suivant quelle règle on a -ωρ et -αρ dans les types ὕδωρ, ἧπαρ, etc.

On doit donc conclure qu'il n'y avait en indo-européen qu'une seule finale de nominatif-accusatif pluriel neutre employée à la fois dans le type thématique et dans le type athématique, à savoir *-*ā* ou la forme à degré zéro de i.-e. *-*ā*, c'est-à-dire *-*ə*. Il n'y a de même qu'un seul suffixe -*ā*- des divers noms féminins, aussi bien en regard des thèmes en -*o*- (type skr. *návā*, v. sl. *nova*, gr. *νέᾱ*) qu'en regard des noms athématiques (type v. sl. *srěd-a* «milieu», gr. *ἡμέρᾱ*, *θήρᾱ*, etc.); -*ā*- et -*ə*- apparaissent dans la flexion, comme on l'a vu plus haut, mais représentent simplement deux degrés vocaliques d'un seul et même élément suffixal.

III. Lat. *vndecim*, *dvodecim*, etc.

Le second élément des noms de nombre lat. *ūndecim*, *duodecim*, etc., présente deux difficultés :

1° *e* au lieu de *i* en syllabe intérieure ouverte;

2° -*im* final en regard de -*em* de *decem*.

La première difficulté est peu grave; l'*e* de *ūndecim*, etc. rentre en effet dans une assez longue série de cas où l'on a *e* en syllabe intérieure ouverte devant dentale ou gutturale suivie de *i*, principalement d'un *i* qui n'est pas en hiatus (voir en dernier lieu Vendryes, *Effets de l'intensité initiale*, p. 306 et suiv.) : *inuenire*, *dēpeciscī*, etc.; on ne saurait dire que l'*e* ait été maintenu par analogie de *inuentus*, *dēpectus*, etc., car *attentus*, *adeptus*, etc., n'ont pas empêché l'*i* de *attinēre*, *adipiscī*, etc. de subsister. Il convient de signaler notamment *sepelīre*, dont l'*e* intérieur, non suspect d'analogie, n'est pas suffisamment expliqué par l'influence de l'*e* initial (voir Vendryes, *l. c.*, p. 294 et suiv.).

Quant à -*em* de *decem* et à -*im* de *ūndecim*, etc., on a tenté d'en rendre compte en disant que *ūndecim*, etc. auraient été influencés par les ordinaux *ūndecimus*, etc.; mais on ne voit pas pourquoi *ūndecimus* aurait exercé une telle action sur *ūndecim*, tandis que *decimus* laissait *decem* intact. En réalité, cette opposition rappelle immédiatement celle de arm. *tasn* «dix» et *metasan* «onze», *erkotasan* «douze», etc. : dans les positions où les noms de nombre (autres que *erku* «deux», *erekh* «trois» et *čorkh* «quatre») doivent être fléchis, le génitif de *tasn* est *tasanç*, mais le génitif de *metasan* est *metasaniç*; arm. -*tasan* est donc un ancien *-*tasani*, de même que lat. -*decim* peut être un ancien *-*decimi*; car devant *i*, les i.-e. °*n*, °*m* deviennent en latin *in*, *im*, comme le montrent : *sine*, cf. irl. *sain*; *cinis*, cf. gr. *κόνις*; *similis* (voir A. Meillet, *De radice* *men., p. 7), tandis qu'on a *an* devant les autres voyelles : *manēre*, etc. (*en* est partout un ancien *°*n*, ainsi dans *tenuis*, cf. lit. *tenvas*, lette *tëvs*; voir Leskien, *Bildung d. nom.*, p. 344); de -*dek*$_1$°*mi*, on arrive donc naturellement à *-*decimi*, d'où -*decim*, après la chute phonétique

de *-i* final; et l'on sait par *partim*, etc. que *-im* final subsiste phonétiquement en latin.

Il peut sembler étrange que la formation en *-*i* de arm. *metasan*, *erkotasan*, etc., et de lat. *ūndecim*, *duodecim*, etc., ne se rencontre pas en dehors de l'arménien et du latin. Mais ceci tient, sans doute, à ce que les diverses langues indo-européennes divergent beaucoup dans l'expression des noms de nombre de «onze» à «vingt»; l'accord de skr. *dvā́daça* et de gr. *δώδεκα* ne doit pas faire illusion; car le grec a aussi hom. *δυοκαίδεκα*, att. dor. *δέκα δύο* (cf. Brugmann, *Grundr.*, II, 486); l'ombrien a *desen duf*; le slave *dŭva na desęte*; et plusieurs langues ne font même pas figurer le mot «dix» dans l'expression : lit. *dvýlika*, got. *twalif*, irl. *dá deac*. D'autre part, l'indo-iranien a un ordinal de forme bizarre : véd. *dvādaçáḥ*, zd *dvadasō* «douzième», dont l'équivalent ne se rencontre dans aucun autre dialecte indo-européen.

La conservation de *-n* dans les formes germaniques telles que got. *sibun*, *niun*, *taihun* est attribuée d'ordinaire à l'influence des ordinaux; il se peut qu'une autre influence ait plus ou moins contribué à ce maintien, celle d'une forme en *-i*, correspondant à celles du latin et de l'arménien, dans le type got. *fidwortaihun*, v. h.-a. *fiorzehan* «quatorze» (cf. Brugmann, dans *Morph. untersuch.*, V, 55); on sait que, dans les cas où les noms de nombre de «quatre» à «vingt» sont fléchis en gotique, ils suivent la déclinaison des thèmes en *-i-* et que ags. *týn* «dix» présente l'umlaut de *i*.

Il resterait à déterminer quelle est la nature du *-i* final dont on est amené à supposer l'existence pour expliquer lat. *ūndecim* et arm. *metasan*; mais il est impossible d'aventurer à ce sujet une hypothèse, impossible même de dire si la forme en *-i* ainsi supposée était à l'origine fléchie ou non fléchie; car, en latin, la forme ne pouvait manquer de devenir invariable, comme l'ont fait *uīgintī*, *trīgintā*, etc.; et, en arménien, la répartition des formes fléchies et non fléchies des noms de nombre à partir de «cinq» est définie par une règle générale. L'i.-e. *-*i* final demeure donc entièrement énigmatique.

IV. Gotique *wit*.

La ressemblance de got. *wit*, v. isl. *vit*, v. sax. et ags. *wit* avec lit. dial. *vèdu* «nous (deux)» et de v. isl. *it*, v. sax. *git*, ags. *ȝit*, avec lit. *jùdu* est de celles qu'on ne peut guère tenir pour fortuites. Mais un *-*ō* final, quelle qu'en soit l'intonation, ne disparaît pas à la fin d'un mot germanique : got. *-t*, v. isl. *-t*, germ. occid. *-t* ne peuvent reposer sur *-*dwō*, comme le *-du* lituanien. Il est entièrement arbitraire de poser un ancien **wed*, avec M. Streitberg, *Urgerm.*

gramm., p. 264; car, hors du germanique, il n'y a pas trace de cette dentale inventée simplement pour rendre compte de la finale de got. *wit*, etc.; le sanskrit a *āvā́m*, *yuvā́m*, sans trace de *-d*. En réalité, il suffit de partir de **we-dwŏ*, **yu-dwŏ* pour expliquer les formes germaniques; l'*-ŏ* final est tombé comme tout ancien *o* bref en germanique, et **-tw* s'est réduit à *-t*, à peu près comme **nihw* = lat. *neque* a donné got. *nih*; si un *w* final est conservé en des conditions phonétiques pareilles dans got. *gaidw*, *waurstw*, c'est qu'il s'agit de substantifs dans la flexion desquels le *w* subsistait : génit. *gaidwis*, *waurstwis*, etc.; ici encore, on est en présence de l'i.-e. **duwō*, **dwō*, qu'on a dans gr. *δύο*, lat. *duo*, arm. *erko-(tasan)*, skr. *dva-(káḥ)*, voir en dernier lieu ces *Mémoires*, XII, 431; l'alternance *δύω : δύο* attestée en grec se retrouve donc dans ags. *tú* « deux » (de **twō*) : *(wi-)t* « (nous) deux ».

V. Du féminin dans les adjectifs composés.

On enseigne que les noms indo-européens ont trois genres : le masculin, le féminin et le neutre. Cette expression usuelle suggère naturellement l'idée que les trois catégories seraient homogènes; or rien n'est moins exact. En effet, d'une part, le thème du féminin s'oppose au thème du masculin-neutre : skr. *svādvī́* féminin, en regard de *svādú-* masc. neut., gr. *ἡδεῖα* en face de *ἡδύ-*; et, d'autre part, la flexion du neutre s'oppose à celle du masculin-féminin, par exemple le (nom.) acc. plur. neut. gr. *τά* s'oppose à l'acc. plur. masc. *τό-νς*, fém. *τά-νς* (ainsi en crétois; les autres dialectes ont des altérations phonétiques diverses); la distinction entre le féminin et le masculin-neutre étant toujours inhérente au thème, et au thème seul, ne peut manquer à aucun cas; au contraire, la distinction entre le neutre et le masculin-féminin, n'étant exprimée que par la flexion, peut exister à certains cas et manquer à d'autres, et c'est en effet ce que l'on observe : le neutre n'a qu'une forme propre pour chaque nombre, et cette forme ne sert que pour trois cas : le nominatif, le vocatif et l'accusatif; aux cinq autres cas, le neutre ne se distingue jamais du masculin; *ἡδύ* se distingue du masculin *ἡδύς* et *ἡδύν*, mais *ἡδεῖ* est aussi bien neutre que masculin. Au point de vue du sens, dans la mesure où le masculin et le féminin désignent des êtres animés mâles ou femelles, le neutre qui désigne les choses s'oppose à l'ensemble du masculin-féminin, et non pas à l'un ou à l'autre des deux genres. Le masculin, le féminin et le neutre ne sont donc des catégories homogènes ni pour la forme, ni pour le sens.

Tous les noms indo-européens sans exception distinguaient le neutre du masculin et du féminin; en effet, cette distinction qui

est exprimée par la flexion ne peut manquer dans aucun nom, pas plus que celle du nominatif et du génitif : ce sont des faits du même ordre. Ainsi, en grec, quand par hasard un adjectif n'a pas de forme neutre, c'est que, par son sens, il est réservé en principe aux êtres animés; on évite alors de l'employer au nominatif et à l'accusatif neutres, et parfois, en cas de besoin, on lui donne un neutre, ainsi *ἐπηλύδα ἔθνεα*; voir Kühner-Blass, *Gr. gramm.*, I, § 150, p. 547 et suiv.

En revanche, il n'est pas nécessaire *a priori* que tout thème nominal reçoive l'un des suffixes secondaires qui caractérisent le féminin; et, en effet, il y a des adjectifs qui n'ont pas pour le féminin d'autre thème que celui du masculin-neutre, de même qu'il y a de nombreux substantifs tels que gr. *μήτηρ*, qui sont féminins, mais qui ne portent par eux-mêmes aucune marque du féminin; un substantif féminin est celui qui appelle la forme féminine des adjectifs qui s'y rapportent; *μήτηρ* est féminin, parce qu'on dit *ἡ μήτηρ*, et *πατήρ* masculin, parce qu'on dit *ὁ πατήρ*.

Ont une forme féminine propre en indo-européen tous les adjectifs simples (autres que les comparatifs primaires) et ceux d'entre les composés dont le second terme n'est pas un substantif et renferme un suffixe d'adjectif : skr. *návaḥ*, *návā*; gr. *νέος*, *νέᾱ*; v. sl. *novŭ*, *nova*; lat. *nouos*, *noua*; hom. *ἀργυρόπεζα*, *εἰναλία*, etc.

N'ont pas de féminin les adjectifs composés dont le second terme est un substantif; ces adjectifs conservent ainsi l'absence de forme féminine caractéristique des substantifs qui les terminent (cf. J. Schmidt, *Pluralbild.*, 85; Delbrück, *Vergl. synt.*, I, § 198 *b*, p. 419).

1. La règle est bien connue pour les thèmes en *-es- : skr. *viçvápeças-* et zd *vîspôpaêsah-*, skr. *sumánas-* et gr. *εὐμενής*, gr. *εὐγενής* et lat. *dēgener*, et tous les adjectifs de même type n'ont qu'un seul et même thème pour le masculin-neutre et pour le féminin. Les adjectifs simples de ce type sont en très petit nombre, et toujours limités à un seul dialecte indo-européen : skr. *apás-*, gr. *ψευδής*, etc.; il est probable que ces formes sont tirées de seconds termes de composés, et le fait que, contre la règle absolue, ces adjectifs simples n'ont pas de thème propre au féminin suffit à indiquer qu'ils se sont développés secondairement, suivant toute vraisemblance, d'après les composés (cf. Brugmann, *K. Z.*, XXIV, 34).

2. Les composés dont le second terme est un substantif thème en *-u-* présentent aussi de bons exemples; ainsi skr. *subāhú*, gâth. *darəgōbāzu-*, zd *darəγōbāzu-*, gr. *δειπηχύ-* sont des thèmes masculins-neutres et féminins.

3. Les thèmes en *-n-* se comportent de la même manière; ainsi skr. *çúcijanman-*, gr. *πολυπράγμων* fournissent des exemples très clairs; et l'on trouvera plusieurs exemples nets d'adjectifs ainsi formés dans une série de féminins d'une strophe de l'Avesta, Yt. XIII, 29. — De même que le sing. *ψευδής*, m. f., paraît dû à l'influence du type de composés *ἀψευδής*, *εὐγενής*, m. f., il est probable que les adjectifs thèmes en *-n-* tels que *φράδμων*, *μνήμων* doivent l'absence d'un thème de féminin à une influence du type *πολυπράγμων*, *ἀμνήμων*, *πολυφράδμων*. Du reste, les thèmes en **-en-* et en **-wen-* avaient en indo-européen une formation curieuse du féminin tirée d'un thème à suffixe en *-r-* , et le grec a encore *πέπων*, *πέπειρα* et *πίων*, *πίειρα* (cf. skr. *pīvā*, *pīvarī*); ces féminins, d'aspect très anomal, n'ont subsisté que dans quelques cas isolés, et même *πέπων* et *πίων* ont servi de féminins.

4. Les composés dont le second terme est un nom à suffixe zéro présentent beaucoup d'exemples en védique et en avestique: skr. *vacovíd-*, zd *ahūmərənč-*; de même, avec le suffixe secondaire *-t-*, skr. *dīrghaçrút-*, zd *θraotōstāt-*, gr. *ἀγνώς*.

5. Les composés dont le second terme est un thème en *-o-* ne présentent leur forme de thème en *-o-* au féminin qu'en grec : type *ἄλογος*, masculin et féminin. En indo-iranien, tous les composés de cette forme ont un féminin en *-ā-* comme dans le type skr. *náva-*, *návā-* : skr. *suputrá-*, *suputrā́-*, zd *apuθra-*, *apuθrā-*. On admettra que le grec ou l'indo-iranien représente l'état indo-européen suivant qu'on considérera les féminins en *-o-* tels que gr. *νυός* comme indo-européens ou comme résultant d'innovations dialectales. L'arm. *nu*, gén. *nuoy*, tranche définitivement la question en faveur du grec (voir Pedersen, K.Z., XXXVIII, 228 et suiv.; Meillet, *Esq. d'une gr. comp. de l'arm. class.*, p. 49 et suiv.); M. Brugmann, *Kurze vergl. gr.*, p. 336, n., objecte qu'on ne connaît pas la formation de *νυός*, *nu*; mais ceci n'empêche pas que l'existence du thème féminin **snusó-* soit certaine, et c'est tout ce qui importe. Au surplus, dor. *φᾱγός*, ion. att. *φηγός*, lat. *fāgus* fournissent un second exemple sûr de féminin indo-européen en *-o-*; car la forme germanique en *-ā-*, v. h.-a. *buohha*, v. isl. *bók* (d'où l'emprunt v. sl. *buky*), peut s'expliquer par une transformation de **bhāgo-* féminin, tandis que *φᾱγός*, *fāgus* ne sauraient être expliqués par une transformation de **bhāgā-*; le lat. *nurus*, quoique thème en *-u-*, témoigne aussi en faveur de **snuso-*, dont il est une transformation, en partie sous l'influence de *socrus*, en partie sous l'influence du genre féminin; le genre féminin a suffi à provoquer l'emploi de la flexion en *-u-* dans *fāgus* (d'où *fagutal*, voir M. Поржезинскій, *Сборникъ Фортунатову*, 429). Enfin, étant données la régularité et la fréquence du type *νέος*,

νέᾱ, il est très probable que si le type *ἄλογος* avait eu un *-ā* au féminin indo-européen, il ne l'aurait pas perdu en grec. Les féminins tels que skr. *aputrá-* résultent donc de la même innovation que la forme en *-ā-* de skr. *snuṣá*, v. sl. *snŭcha*, ags. *snoru*. — L'innovation était facilitée ici par le fait que la distinction du masculin (féminin) et du neutre, marquée par la flexion, existait dans ces adjectifs comme dans tous les autres dès l'époque indo-européenne : l'opposition de *aputráḥ* : *aputrám* se complétait naturellement par celle de *aputráḥ* : *aputrá*, sur le modèle de *návaḥ*, *návam*, *návā*.

La conservation du type *ἄλογος* masc. fém. a eu pour conséquence l'extension proprement hellénique d'une forme commune au féminin et au masculin dans un grand nombre d'adjectifs dérivés. En effet, dès l'instant qu'il existait des adjectifs thèmes en *-o-* qui s'employaient pour le masculin et pour le féminin, type *ἄλογος*, on conçoit que les adjectifs non composés correspondants aient pu, par analogie, acquérir la même particularité : *λόγιμος* masc. fém. d'après *ἄλογος*, *νόστιμος* masc. fém. d'après *ἄνοστος*, ou même, avec d'autres formes du composé : *φρόνιμος* d'après *ἄφρων* masc. fém., *πίσυνος* d'après *δυσπειθής*, *πένθιμος* d'après *ἀπενθής*, *κήδειος* d'après *ἀκηδής*, etc. Il est encore sensible en grec même que cet emploi d'adjectifs dérivés en *-o-* à la fois pour le masculin et le féminin est relativement postérieur et secondaire; car le type *ἄλογος* est régulièrement dépourvu d'une forme propre de féminin, tandis que le type *λόγιμος* présente un flottement perpétuel entre l'emploi masculin-féminin de *-o-* et la présence d'un féminin en *-ā-*. C'est ainsi qu'on a *ὠφέλιμος* et *ὠφελίμη* en regard de *ἀνωφελής*.

Inversement, la création de féminins tels que skr. *suputrá-*, zd *apuϑrā-* en indo-iranien a eu pour conséquence la formation de féminins même dans des composés où il n'en existe pas encore normalement. Il est parfois assez facile de se rendre compte du caractère récent de ces formations. En voici quelques exemples :

Le gr. *ἄπους* est masculin féminin; et le Ṛgveda a de même *apát* féminin, I, 162, 3, et VI, 59, 6 (les deux fois opposé à *padvátī*), mais on lit *apádī*, X, 22, 14; et les autres composés de *pad-* ont le féminin en *-ī-* : *supádī*, *ghṛtápadī*, *ekapádī*, *dvipádī* (cf. gr. *δίπους* m. f.), etc. Le Ṛgveda a de même les féminins : *krívirdatī* «aux dents..... », *saptáçīrṣṇī* «aux sept têtes», *rúruçīrṣṇī* «qui a une tête de cerf», etc.

On lit dans l'Avesta *amaênijan-* «qui frappe lors de l'attaque» masc. fém., mais le Ṛgveda a *sapatnaghnī́* «qui frappe le rival», *ápatighnī* «qui ne frappe pas son mari».

L'existence du féminin reconnaît parfois des causes particu-

lières. Ainsi, on lit dans l'Avesta *hufəδri-* «qui a un bon père», et plusieurs exemples pareils, et le grec a *εὐπατρις* (voir Bartholomae, *Grundr. d. iran. phil.*, I, 1, p. 108, § 207); il y a sans doute ici imitation du féminin des noms d'agents; cf. le gr. *λῃστρίς*, etc. De même le féminin *pourunairi* de l'Avesta rappelle véd. *nárī*.

Le féminin hom. *πρόφρασσα* qu'on trouve à côté de *πρόφρων*, est probablement imité des participes présents, qui avaient à l'origine : *-ων*, fémin. *-ασσα* (*-ατἰα*). En tout cas, c'est une formation nettement anomale.

Les seuls adjectifs composés qui semblent n'avoir pas conservé régulièrement la forme de leur second terme, sont ceux qui sont tirés de thèmes en *-ā-*; le sanskrit a naturellement *sárvasena-* «de toute l'armée», l'Avesta *asravayatgāθa-* «qui fait entendre les *gāthās*» (de *gāθā-*), comme le slave a *suchorąkŭ* «qui a la main sèche» (de *rąka*); mais le grec même a *ἀμήχανος* de *μηχανή*, et les composés grecs de ce genre sont masculins et féminins comme ceux des thèmes en *-o-*. Si la règle suivant laquelle les adjectifs composés dont le second terme est un thème de substantif n'ont pas de formation de féminin est générale en indo-européen, la règle inverse n'est donc pas vraie, et, à en juger par les faits attestés, les thèmes féminins en *-ā-* n'auraient pas été employés pour le masculin dans les adjectifs composés.

Seuls de tous les adjectifs simples, les comparatifs primaires semblent n'avoir pas eu de forme propre pour le féminin en indo-européen : le gr. *ἡδίων*, le lat. *suāuior* servent également pour le masculin et pour le féminin; en irlandais le comparatif en *-iu* (qui, du reste, n'est plus fléchi) est aussi bien féminin que masculin; par exemple on lit Wb. 12 *a*, 21 : *issochrudiu láam oldósa olcoss* «est plus belle la main que moi, dit le pied» (*lám* est féminin, cf. le gr. *παλάμη*). Il est vrai que, en indo-iranien, en slave et en germanique, les comparatifs correspondants ont des formes propres pour le féminin : skr. *svádīyasī*, got. *sutizei*, v. sl. *boljĭši*; mais ces féminins s'expliquent par l'analogie de tous les adjectifs simples, tandis que la forme commune aux deux genres du grec, du latin et de l'irlandais s'expliquerait malaisément par une action analogique. (Dans l'Avesta, le comparatif en *-yah-* a normalement un féminin en *-yehī-* = skr. *yasī-*; étant donné le caractère du texte, il serait téméraire de chercher la trace d'un emploi ancien de *-yah-* à la fois masculin et féminin dans un exemple isolé tel que *kasyaṅhąm apąm*, Vd, v, 24, téméraire aussi d'invoquer les nominatifs féminins d'aspect énigmatique *masyayå* ib., *āsyayå*, Vr., vii, 3, qui reposent peut-être sur une mauvaise lecture de l'original par les rédacteurs et vocalisateurs du texte définitif.) Ceci indique que le comparatif, qui est une

forme tout à fait à part, une sorte d'intensif, n'avait peut-être pas à l'origine le caractère d'un adjectif; et l'on sait en effet que, en indo-européen, le comparatif était tout à fait indépendant de l'adjectif dont il a été rapproché par la suite. Dans la langue védique, le comparatif en *-yas-* ou *-iyas-* a déjà de tous points le caractère d'un adjectif, mais c'est encore un nom verbal, assez comparable aux verbaux en *-tar-*, comme le dit M. Delbrück, *Ved. synt.*, p. 188, § 127. Et, même en grec, ainsi qu'on le voit par *κερδίων*, *ῥίγιων*, etc., à côté de *κέρδος*, *ῥῖγος*, etc., l'existence d'un comparatif de cette sorte n'est nullement liée à celle d'un adjectif positif correspondant. Le fait, révélé par l'absence de féminin, que ces comparatifs avaient à l'origine le caractère de substantifs plutôt que d'adjectifs ne saurait, dès lors, passer pour surprenant.

Et en effet, si les adjectifs du type *μακρόχειρ* conservent la forme propre à leur genre, c'est qu'ils étaient, à l'origine, des substantifs apposés comme on l'a vu depuis longtemps (cf. par exemple Brugmann, K.Z., xxiv, 39 et suiv.) : *Ἀρταξέρξης μακρόχειρ* se traduit en français : *Artaxerxès longue main*. On peut donc poser en principe que l'adjectif indo-européen proprement dit était caractérisé par le fait qu'il avait constamment un thème de féminin distinct du thème du masculin.

A. Meillet.

À PROPOS DU LATIN «BARBA».

Un *f* initial italique s'est assimilé à un *b* intérieur issu de *f* dans lat. *barba* (cf. ags. *beard*), mais non dans *fiber*, *feber* (cf. v. h.-a. *bibar*), non plus que dans *faber* (si l'on rapproche arm. *darbin* «forgeron», voir Hübschmann, *Armen. gramm.*, I, 438). Ceci revient à dire, en termes abstraits : ital. *f* initial s'assimile en latin à *b* (ancien *ƀ*) appuyé, mais non à *b* (ancien *ƀ*) intervocalique. Or on sait que, d'une manière générale, une consonne appuyée est plus «forte» qu'une intervocalique; les lois reconnues par M. Grammont dans sa *Dissimilation consonantique* le prouvent; et les langues romanes en offrent un nombre illimité de témoignages; il est curieux d'observer le fait en latin ancien, où il ne s'en rencontre que peu de traces.

On pourrait objecter que, dans *bibō* (cf. skr. *píbāmi*, irl. *ibim*), il y a eu assimilation de l'initiale à l'intervocalique. Mais, en premier lieu, le cas n'est pas le même; il s'agit cette fois de **p*...*b*..., non de **f*...*ƀ*.... En second lieu, il est permis de se demander si le sentiment du redoublement n'a pas joué ici quelque rôle; on n'a malheureusement pas d'autre exemple tout à fait comparable à *bibō*, car le *b* intérieur de *probus* est issu de *f* (cf. osq. prúfatted), et l'étymologie de *puber* ou de *plēbēs* est obscure.

Tandis que, dans *lumbī*, i.-e. **dhw* est représenté par *b* après nasale (cf. v. isl. *lend*, v. sl. *lędvije*), **dw* intervocalique l'est par *u* consonne dans *suāuis* (cf. skr. *svādví*). Comme un i.-e. **dw*- initial donne aussi lat. *b*-, par exemple dans *bis*, il est à peu près certain que la différence de traitement à l'intérieur du mot tient à l'appui, et non pas à la différence de nature de *d* (aspiré ou non aspiré), dans *lumbī* et dans *suāuis*.

Il faut mettre à part le cas de *unguit* (cf. skr. *añj-ánti*) et de *ninguit* (cf gr. *νίφα*), *anguis* (cf. lit. *angìs*), avec *gu* conservé après nasale, en regard de *nūdus* (de **nouedos*, cf. got. *naqaþs*, *niuem* (cf. gr. *νίφα*), où il y a passage à *u* (consonne) en position intervocalique. Ici, en effet, le fait essentiel est que la nasale, ayant le même point d'articulation que l'occlusive suivante, a

donné au groupe une force de résistance particulière : même appuyé, un ancien *g^w aboutit en latin à *u* (consonne), comme le prouve au moins un exemple sûr, *toruos* en regard de gr. *τάρϐος*, skr. *tárjati* «il menace» (cf. Pedersen, *BB.*, XIX, 298 et suiv.; Solmsen, *K. Z.*, XXXIV, 26; Stolz, *Lat. gramm.*[3], p. 68, n. 4; Brugmann, *Grundr.* I², p. 599).

Le traitement de *tergus*, cf. gr. (*σ*)*τέρφος*, semble s'opposer à celui de *uorāre* (cf. gr. *βορᾱ́*) et à celui de *toruos*. M. Brugmann, *Grundr.*, I², p. 601, § 664, constate que la différence entre *toruos* et *tergus* ne saurait s'expliquer par la différence de nature de la gutturale, sonore simple dans un cas, sonore aspirée dans l'autre; mais l'explication proposée par M. Brugmann, *l. c.*, n'est pas non plus satisfaisante, car, ainsi que le note l'auteur lui-même, elle suppose que *g^w*o* a passé à *uo* à l'initiale du mot plus tôt qu'à l'intérieur; or c'est le contraire qu'on attend *a priori*, en vertu du principe général de la tendance à la faiblesse d'occlusion des consonnes intervocaliques.

L'hypothèse chronologique suivante fournit une solution possible de ce problème : en un premier moment, *g^w non appuyé aurait été altéré de manière à aboutir finalement à *w* (noté *u*) tant à l'intérieur du mot, entre voyelles, qu'à l'initiale, devant toute voyelle, y compris *o*, mais *g^w appuyé subsistait; de là *ueru, uorāre, nūdus* [1], tandis que **terg*^{w}*os*, **torg*^{w}*os* se maintenaient; puis l'appendice ^{w} des labio-vélaires serait tombé devant *o* au moment où tout *u* consonne intérieur est tombé devant *o* (voir Sommer, *Lat. laut- u. formenlehre*, p. 174; et surtout Solmsen, *Stud. z. lat. lautgeschichte*, p. 36 et suiv.), d'où *cottīdiē* en face de *quis, quālis*, etc., et *tergus, tergoris* (v. Solmsen, *K. Z.*, XXXIV, 547); en ce second moment, **torg*^{w}*os* aboutissait à **torgos*, mais **torg*^{w}*i* subsistait, ce qui aurait permis de restituer **torg*^{w}*os*, de même que le *u* de *unguō* a été restitué d'après *unguis, unguere*, etc., ou celui de *equos* d'après *equi* [2], etc.; le *g^w appuyé, non précédé de nasale, aurait alors passé à *u* (consonne), comme l'avait fait

[1] Le *g* de *fīgō* n'est pas *g^w ayant perdu son appendice vélaire devant *o*; le présent ancien était *fiuō*, cf. lit. *dygùs*, et le *g* est analogique de *fīxī* d'après *flīgō, flīxī* (Sommer, *Lat. laut- u. formenlehre*, p. 206). L'existence de *fiuō, fīxī*, attestée en fait, est nécessaire pour expliquer, d'une part, la création de *uīxī* sur *uīuō*, et, d'autre part, *fruor* (au lieu de **frugor*, cf. *frūgī*), fait sur *fructus*, et *fluō*, fait sur *flūxī, fluctus* (v. Brugmann, *Grundr.* I², p. 601, § 666 Anm.).

[2] Le traitement *c* qu'on rencontre dans *hircus, hircī* (en face de *hirquitallus* et de samnite *irpus*) est exceptionnel; c'est que, comme dans *bōs, anser*, et peut-être dans *anas, anatis*, on est ici en présence d'un mot rural (v. les témoignages relatifs à *hircus* chez Bersu, *Die gutturalen*, p. 56 et suiv.; le génitif attendu *hirquī* apparaît du reste dans des manuscrits de Virgile, comme l'indique M. Bersu).

antérieurement le $*g^w$ initial ou intervocalique. On aurait donc ici encore, dans le retard subi par la transformation de $*g^w$ en *u* (consonne), un effet de l'appui.

Les exemples qui viennent d'être considérés présentent chacun une situation unique. Mais, en appliquant des principes généraux établis par ailleurs, on constate que le caractère unique des résultats n'est pas dû à un caprice; il résulte simplement de la combinaison d'actions multiples dont, par le fait même de leur complexité, on ne retrouve la coïncidence complète en aucun autre cas.

A. Meillet.

L'ACCENT DE ΕΓΩΓΕ

ET LA LOI DES PROPÉRISPOMÈNES EN ATTIQUE[1].

L'accentuation *ἔγωγε ἔμοιγε*, au lieu de **ἐγώγε *ἐμοίγε* et à côté de *ἐμέγε*, est des plus singulières. Les grammairiens anciens semblent n'y avoir rien compris (voir, en particulier, Apollonius Dyscole, *περὶ ἀντωνυμίας*, p. 61 et suiv., Bekker); et les modernes n'en ont jamais fourni d'explication satisfaisante. Celle que M. Wackernagel a tentée (*Beiträge zur Lehre vom griechischen Akzent*, p. 19) suppose des croisements analogiques trop compliqués pour être vraisemblables. M. Wheeler (*Der griechische Nominalaccent*, p. 119) a été plus près de la vérité en supposant que l'accentuation *ἔγωγε ἔμοιγε* résultait d'une tendance grecque à éviter d'accentuer une pénultième. Mais ainsi présentée, l'explication ne repose sur rien; elle est d'ailleurs remarquablement contredite par *ἐμέγε* et demande à être à la fois mise au point et complétée.

L'enseignement des grammairiens anciens permet justement de le faire.

La règle relative à l'accent de *ἔγωγε ἔμοιγε* est ainsi formulée par Hérodien (I, 474, 6, Lentz) : *ἐκτεινομένη δὲ ἡ ἐγώ παρ' Ἀθηναίοις ἐν τῷ ἔγωγε τρίτην ἀπὸ τέλους ἔχει τὴν ὀξεῖαν ὡς καὶ ἔμοιγε δοτική*. Il convient de retenir plusieurs mots de cette règle, mais, en particulier, le premier qui est le plus instructif. Les mots *ἐκτείνειν*, *ἔκτασις* ou *ἐπεκτείνειν*, *ἐπέκτασις* servent en effet à désigner un phénomène spécial sur lequel nous sommes assez bien renseignés par Hérodien.

L'*ἐπέκτασις*, par exemple, existe dans *ὅδε*. Hérodien nous apprend que ce mot a deux traitements différents chez Homère; tantôt il se compose de deux éléments distincts, tantôt il ne forme qu'un seul mot : dans le premier cas, *δὲ* est une véritable conjonction (*σύνδεσμος*) indépendante du mot *ὁ*; dans le second, *δε* n'est qu'une particule qui fait partie du mot *ὅδε* et sert à

[1] Cet article était déjà communiqué à la Société et envoyé à l'impression, lorsque a paru le premier cahier du tome XVI des *Indogermanische Forschungen*, où M. Hirt a indiqué (p. 88) la loi des propérispomènes et fourni, pour l'accent de *ἔγωγε*, une explication analogue à celle qui est proposée ci-dessous.

«étendre» (ἐκτείνειν) le mot ὁ. Ainsi il faut lire ὁ δέ en deux mots dans les passages suivants :

Α 228 : τέτληκας θυμῷ· τὸ δέ τοι κῆρ εἴδεται εἶναι (τὸ δέ· ἐν δύο μέρεσι λόγου, Hérodien, II, 25, 6).
Α 239 : πρὸς Διὸς εἰρύαται· ὁ δέ τοι μέγας ἔσσεται ὅρκος (ἄμεινον δύο μέρη λόγου ποιεῖν, Id., II, 25, 11).
Ι 167 : εἰ δ', ἄγε, τοὺς ἂν ἐγὼν ἐπιόψομαι· οἱ δὲ πιθέσθων (οἱ δὲ βαρυτονητέον· δύο γὰρ μέρη λόγου, ἀντὶ τοῦ οὗτοι δέ. εἰσὶ δὲ οἳ προπεριέσπασαν, οὐκ εὖ· χρεία γάρ ἐσῖι τοῦ δὲ συνδέσμου, Id., II, 64, 29).
Ο 127 : χάλκεον· ἡ δ' ἐπέεσσι καθάπτετο θοῦρον Ἄρηα, etc. (cf. Hérodien, II, 92, 38).

Au contraire, il faut lire ὅδε en un seul mot dans le vers :

Ω 17 : αὖτις ἐνὶ κλισίῃ πανέσκετο· τόνδε δ' ἔασκεν (ὁμοίως ἀναγνωσῖέον τὸ τόνδε τῷ «τόνδε δ' ἐγὼν ἐπιόντα» [Ε 238] καὶ «τόνδε δ' ἐγὼ κομιῶ» [ο 546], λέγω δὲ ὀξύνοντα τὴν πρώτην, ἵν' ᾖ ἐπέκτασις ἡ διὰ τοῦ δε, II, 124, 25).

On peut hésiter dans certains cas entre ὁ δέ et ὅδε; par exemple :

Λ 409 : ὅς δέ κ' ἀρισῖεύῃσι μάχῃ ἔνι, τόνδε μάλα χρεώ. (Ἀλεξίων τὸ τόνδε ἓν μέρος λόγου ἐνδέχεται καὶ παροξύνει ἵνα ἰσοδυναμῇ ἀναφορικῇ τῇ τοῦτον. Τυραννίων δὲ δύο μέρη λόγου ποιεῖ, ἵνα ᾖ τοῦτον δέ, κατὰ ἀναφορὰν ὁμοίως, II, 75, 36).

Toute cette distinction entre ὁ δέ et ὅδε paraît se ramener à considérer δέ comme orthotonique dans le premier cas, comme enclitique dans le second. Mais le phénomène qu'Hérodien appelle ἐπέκτασις est fort différent de l'enclise. C'est une enclise d'une espèce particulière, dans laquelle l'enclitique fait si bien corps avec l'orthotonique précédent que l'accentuation du groupe total est réglée non pas par les lois particulières à l'enclise, mais par les lois générales de l'accentuation grecque. Ainsi, tandis qu'à ὁ δέ s'oppose ὅδε et à τὸν δέ τόνδε, à τοὺς δέ s'opposera τοῦσδε propérispomène.

Β 346 : τούσδε δ' ἔα φθινύθειν, ἕνα καὶ δύο, τοί κεν Ἀχαιῶν (ἓν ἐσῖι τὸ τοῦσδε· διὸ προπερισπασῖέον, Hérodien, II, 34, 5; cf. II, 75, 39 et 40).

De même pour τοῖος et τόσσος suivis de δε; il faut lire τοίη δέ dans le vers :

Ζ 146 : οἵη περ φύλλων γενεή, τοίη δὲ καὶ ἀνδρῶν

(δύο μέρη λόγου τὸ τοίη δέ, τοίη καὶ δέ· διὸ οὐ περισπαστέον τὸ τοιῆδε, Hérodien); mais il faut lire τοιῆδε dans le vers :

Γ 157 : τοιῆδ' ἀμφὶ γυναικὶ πολὺν χρόνον ἄλγεα πάσχειν
(ἕν ἐστι· διὸ προπερισπαστέον τὸ τοιῆδε, Hérodien).

Il faut lire τοσσόνδε Χ 41 (Hérodien, II, 119, 24), mais τόσσων δέ δ 665, bien que Ptolémée d'Ascalon accentue τοσσῶνδε, κατ' ἐπέκτασιν (Id., II, 141, 12). Dans les vers Υ 357 et 359, le même Ptolémée d'Ascalon lisait τοσσοῦσδε et τοσσῆσδε, malgré Aristarque et la plupart des critiques (οἱ παρολκὴν ἐξεδέξαντο τοῦ δε); Hérodien conclut en disant : οὐκ ἀδόκιμος δὲ καὶ ἡ Ἀσκαλωνίτου (II, 114, 26)[1].

On a donc affaire, en cas d'ἐπέκτασις, non plus à deux mots juxtaposés, l'un tonique et l'autre atone, mais à un mot unique dont les deux parties composantes cessent de paraître distinctes.

C'est exactement ce qui se passe dans la formation des adverbes en -δε du type ἄγραδε, οἶκαδε, etc. Hérodien (I, 498) est d'accord avec Apollonius Dyscole (περὶ ἐπιρρημάτων, p. 592 et suiv., Bekk. = p. 180 et suiv., Schneider et Uhlig) pour enseigner à distinguer ἀγρὸν δέ, οἶκον δέ de ἄγραδε οἶκαδε. Dans le premier cas, il s'agit de deux mots distincts qu'il faut écrire séparément, ainsi que le prouve l'usage du Venetus A de l'*Iliade* (la grammaire de Kühner-Blass a donc tort d'accentuer ἀγρόνδε οἰκόνδε Ὀλυμπόνδε, οὐρανόνδε, ἐρεβόσδε d'après la loi des enclitiques); dans le second, il s'agit d'un mot unique dont on ne sépare pas les éléments pour éviter d'accentuer la conjonction (ἀποφεύγειν τὴν τοῦ συνδέσμου τάσιν, Apollon. Dysc., *l. c.*).

L'ἐπέκτασις de γε est mentionnée après τόσσος par Hérodien (II, 91, 21) à propos du vers :

Ξ 396 : οὔτε πυρὸς τόσσος γε πέλει βρόμος αἰθομένοιο
qui lui inspire la note suivante : Ἀρίσταρχος φυλάσσει τὴν ὀξεῖαν ἐπὶ τῆς τοσ συλλαβῆς, ὁ δὲ Τυραννίων τοσσόσγε ἀνέγνω τὴν σος συλλαβὴν ὀξύνων. Οὐκ εὖ· ὁ γάρ γέ οὐκ ἀλλάσσει τὸν τόνον τῶν πρὸ ἑαυτοῦ λέξεων. Εἰ δέ τις λέγοι ἐπέκτασιν εἶναι, μὴ σύνδεσμον, ἴστω ὅτι τὸ ἐνάντιον χωρήσει. Ἡ γὰρ διὰ τοῦ γε ἐπέκτασις τρίτην ἀπὸ τέλους ἐποίει τὴν ὀξεῖαν, ἔγωγε, ἔμοιγε.

[1] Il n'y a qu'un cas où, malgré l'ἐπέκτασις, les règles générales d'accentuation sont en défaut : c'est aux formes de nom. acc. duel τώδε, τοιώδε, qui conservent leur aigu (Hérodien, ad Θ 110, δ 26, Λ 432). Mais le fait tient simplement à la disparition du duel dans la langue commune, ce qui ne permettait aucune vérification et laissait la porte ouverte à toute action analogique. On sait d'ailleurs que dans les mots contractés en -οῦς (= -όος), le nom. acc. duel reste toujours oxyton malgré la contraction : πλοῦς πλώ, κανοῦν κανώ, χρυσοῦς χρυσώ (Hérodien, I, 420, 23 : τὰ δυικὰ... ἀπέστραπται τὴν περισπωμένην); cf. encore σφώ, contraction attique de σφῶε.

Cette note si intéressante d'Hérodien se réfère au cas de *ἔγωγε* et permet de comprendre ce qu'en dit Apollonius Dyscole dans son traité *περὶ ἐπιρρημάτων* (p. 594, 8, Bekker = p. 181, 29 et suiv., Schneider et Uhlig) : *ἔσ7ι γὰρ ἐγκλιτικὸς ὁ γέ, τὴν πρὸ αὐτοῦ ὀξύνων, καὶ διὰ τοῦτο* [*τὸ*] *ἔγωγε καὶ ἔμοιγε παρὰ Ἀτ7ικοῖς τρίτην ἀπὸ τέλους ἔχει τὴν ὀξεῖαν, ἵνα διὰ τοῦ τόνου φύγῃ τὸ ἀμφίβολον τοῦ γέ συνδέσμου.* Les deux grammairiens se complètent. Il y a entre *ἔγωγε* et *ἐγώ γε* la même différence qu'entre *τοιόσδε* et *τοῖος δέ*, entre *τοσσόσγε* et *τόσσος γε*. Dans le dernier cas, *γέ* est simple conjonction (*σύνδεσμος*) indépendante de *ἐγώ*; dans le second *-γε* est l'extension (*ἐπέκτασις*) de *ἐγώ*. Cf. encore l'*Etymologicum Magnum*, p. 315.

Or, si l'on applique aux divers cas du pronom de la première personne suivi de *γε* la règle d'accentuation imposée par l'*ἐπέκτασις* et attestée dans *τοῦσδε τοιοῦσδε*, on aboutit à la flexion suivante :

ἐγώ γε	**ἐγῶγε*,
ἐμοί γε	**ἐμοῖγε*,
ἐμέ γε	*ἐμέγε*.

Tout revient donc maintenant à expliquer pourquoi *ἐμέγε* s'est conservé intact, alors que **ἐγῶγε* et **ἐμοῖγε* faisaient remonter l'accent.

Les grammairiens qui ont fourni jusqu'à présent tous les éléments du problème avec les moyens de le résoudre permettent aussi de répondre à cette question. Ils sont unanimes à enseigner que l'accentuation *ἔγωγε ἔμοιγε* est une particularité des Attiques (Hérodien, I, 474, 6; II, 24, 32; Apollonius Dyscole, *περὶ ἐπιρρημάτων*, p. 594, Bekk., et surtout *περὶ ἀντωνυμίας*, p. 63, Bekk.). Or les propérispomènes sont soumis, dans le dialecte attique, à une loi spéciale qui peut être formulée de la façon suivante :

LOI DES PROPÉRISPOMÈNES. *Tout mot propérispomène à antépénultième brève devient, en attique, proparoxyton.*

Cette loi explique d'abord une série d'exceptions signalées par M. Wheeler, *op. cit.*, p. 113 et suiv. :

ἀγροῖκος, att. *ἄγροικος*.
ἀχρεῖος, att. *ἀχρεῖος* (Hérodien, I, 135, 25).
γελοῖος, att. *γέλοιος* (Ael. Den., ap. Eustathe, ad B 216, p. 205, 44).
ἐρῆμος, att. *ἔρημος* (Hérodien, I, 171, 12).
ἑτοῖμος, att. *ἕτοιμος*.
ὁμοῖος, att. *ὅμοιος*.
τροπαῖον, att. *τρόπαιον* (cf. ci-dessous, p. 223).

Mais elle est confirmée aussi par un grand nombre de faits d'accentuation de la langue commune. On sait quelle influence a exercée le dialecte attique sur la constitution de la langue commune, et combien de particularités proprement attiques se reflètent dans le grec qui nous est connu par l'enseignement des grammairiens. Or l'accentuation des substantifs et adjectifs en *-αιος*, *-ειος* et *-οιος* est presque entièrement réglée par la loi attique des propérispomènes. Sont le plus souvent propérispomènes ceux dont l'antépénultième est longue, et proparoxytons ceux dont l'antépénultième est brève. Ainsi :

ἀμοιβαῖος, *ἀναγκαῖος*, *ἀρουραῖος*, *ἀρχαῖος*, *γενναῖος*, *ἑδραῖος*, *λιμναῖος*, *μουσαῖος*, *νυμφαῖος*, *ὀρφναῖος*, *πηγαῖος*, *πυγμαῖος*, *σειραῖος*, *σπουδαῖος*, *ὡραῖος*, mais *βέβαιος*, *βίαιος*, *γύναιος*, *δίκαιος*, *μάταιος*, *πύλαιος*. On notera seulement comme exceptions : *ἡσυχαῖος*, *κνεφαῖος*, *κορυφαῖος*, *λοχαῖος*, en face de *δείλαιος*. Parfois, il y a hésitation; ainsi *ἀγελαῖος* ou *ἀγέλαιος* (Eustathe, ad ξ 100, p. 1752, 61), *μεσαῖος* ou *μέσαιος* (Athénée, p. 95 A), *τυχαῖος* ou *τύχαιος*. Parmi les substantifs, il faut signaler *βαρκαῖος*, *βουκαῖος*, *γραψαῖος*, *σκαπαῖος*, mais *ἔλαιος*, *ὑμέναιος*; il y a exception pour *ἀντακαῖος* et hésitation pour *εὐδιαῖος* ou *εὐδίαιος* (Pollux, I, 92).

ἀγρεῖος, *ἀνδρεῖος*, *ἀνθρωπεῖος*, *ἀστεῖος*, *γυναικεῖος*, *ἑταιρεῖος*, *ἠθεῖος*, *μαντεῖος*, *μουσεῖος* *νυμφεῖος*, *ὀθνεῖος*, *οἰκεῖος*, mais *βασίλειος*, *βρότειος*, *γένειος*, *δεσπότειος*, *ἴλειος*, *ἔτειος*, *λύκειος*. *ὄνειος*, *ὄρειος*, *παρδάλειος*, *τέλειος*. Il y a quelques exceptions : *ἐλεγεῖος*, *λοχεῖος*, *χορεῖος* et, d'autre part, *δούλειος*, *θήρειος*, *ὀνείδειος*, *χήνειος*, *χρύσειος*. Pour les suivants, il y a hésitation : *θεμιστεῖος* ou *θεμίστειος*, *αἰγεῖος* (Choerobosc. in *An. Oxon.*, II, 174, 2) et *αἴγειος*, *ἑρκεῖος* (schol. du Ven., ad Φ 471) et *ἕρκειος*, *παιδεῖος* et *παίδειος* (Platon, *Lois*, V, p. 747 B). Parmi les substantifs, on notera : *ἀγγεῖον*, *λυχνεῖον*, *μουσεῖον*, *πορθμεῖον*, *σημεῖον*, *στοιχεῖον*, *ᾠδεῖον*, mais *γένειον*, *δάνειον*, *κόπειον*, *σκιάδειον*. Exceptions : *γραφεῖον*, *κναφεῖον*, *λοφεῖον*, mais *προάστειον*, *κώνειον*, *κηρύκειον*. En ce qui concerne les neutres en *-νειον*, la règle des propérispomènes est nettement formulée par Hérodien (I, 371, 31 et suiv.).

αἰδοῖος, *ἀλλοῖος*, *παντοῖος*; exception : *ἑτεροῖος*. Il y a hésitation pour *γελοῖος* et *γέλοιος*, *ὁμοῖος* et *ὅμοιος* (ci-dessus).

Un autre exemple de la loi est fourni par les mots en *-ης*, gén. *-ητος*. Ceux qui ont au nominatif une forme spondaïque sont oxytons, mais ceux qui ont une forme ïambique sont paroxytons; exemples : *ἀδμής*, *ἀργής*, *γυμνής*, *ἑρπής* (ainsi accentué par Hérodien, II, 682, 24, bien que les manuscrits aient souvent *ἕρπης*), *ἐσθής*, *χερνής*, *ψιλής*; mais, d'autre part, *ἔχης*, *κέλης*, *λέβης*, *πένης*. Le fait tient à ce qu'aux cas obliques du singulier, ces

derniers mots présentaient une série quantitative ⏑ – ⏑ tombant sous le coup de la loi des propérispomènes. On expliquera de même l'opposition de l'accent entre *εὐρώς*, *ἱδρώς* et *γέλως*, *ἔρως* (d'où sans doute par analogie *ἕως*, bien que la flexion soit différente; cf. ci-dessous).

Les mots en *-της*, gén. *-τητος* apportent une confirmation analogue de la loi des propérispomènes en attique. Le suffixe *-tāt-* est fréquent en sanskrit, et les mots qu'il sert à former y ont l'accent sur la présuffixale : *uparátāt*, *devátāt*, *vṛkátāt*, *satyátāt*, *sarvátāt*. Le grec présente souvent l'accent à la même place : *γλυκύτης*, *δασύτης*, *δριμύτης*, *ἑνότης*, *κακότης*, *κοσμιότης*, *λαμπρότης*, *λευκότης*, *λογιότης*, *μεσότης*, *ὁλότης*, *ὀρσότης*, *ὁσιότης*, *ποιότης*, *ποσότης*, etc. Certains mots de ce type sont toutefois oxytons : Hérodien, II, 939, 1, mentionne *ἀνδροτής*, sans doute à cause de *ἀνδροτῆτα* chez Homère, Π 857; et I, 83, 11, il signale *ἀδροτής*, *βραδυτής*, *ταχυτής*, *δηιοτής* (demandé aussi par Aristarque, selon le schol. du Ven. ad Γ 20). Mais, pour ces derniers, il y a souvent hésitation. Eustathe dit par exemple (ad Η 119, p. 669, 47) : *περὶ τοῦ τόνου τῆς δηιοτῆτος, ὥσπερ καὶ τῆς ταχυτῆτος καὶ τῆς βραδυτῆτος καὶ τῶν ὁμοίων προπερισπωμένων ἀμφιλογεῖται· οἱ μὲν γὰρ συνηγοροῦσιν ὀξέως τονοῦσθαι τὰς αὐτῶν εὐθείας·... πλείους δὲ ἀντιλέγουσι γενναιότερον, βαρυτονοῦντες καὶ αὐτὰ κατὰ τὸ φιλότης φιλότητος, κακότης κακότητος.* Et Moeris, p. 202, fournit l'explication de ces divergences : *ἰσότης ὡς ἀρότης ἀττικῶς· ἰσοτής ὡς βραδυτής ἑλληνικῶς.* Par suite, on peut douter de l'exactitude du renseignement fourni par Hérodien (I, 83, 12), suivant lequel *τραχυτής* et *κουφοτής* seraient particuliers aux Attiques; d'autant plus que la tendance attique à éviter d'accentuer sur la finale les mots en *-της* à présuffixale brève a eu pour conséquence de faire remonter l'accent dans les composés du mot *ἔτος* terminés en *-ετης* (gén. *-ετους*). Hérodien (I, 419, 4) donne comme oxytons les mots *τριετής*, *πενταετής*, *ἑξαετής*, ce qui est, en effet, conforme à l'usage ordinaire de la langue (cf. *ψεῦδος*, *ψευδής*; *γένος*, *εὐγενής*; *κλέος*, *ἀκλεής*; *μένος*, *δυσμενής*; *τέλος*, *ἐντελής*); mais il signale *τριέτης*, *πενταέτης*, *ἑξαέτης* comme particuliers aux Attiques. Cela ne peut s'expliquer que par une extension aux mots en *-της*, gén. *-του* de la loi des propérispomènes qui trouvait régulièrement à s'appliquer dans les mots en *-τής*, gén. *-τῆτος*. On a expliqué plus haut, de la même façon, l'accent de *ἕως* qui est la forme attique de l'ionien *ἠώς*.

La loi des propérispomènes n'est certainement pas fort ancienne en attique; les grammairiens donnent encore *τροπαῖον* comme l'accentuation du vieil attique et n'attribuent *τρόπαιον* qu'au néo-attique. Par suite, il est fort douteux qu'on doive lire

ἔγωγε ἔμοιγε dans les poèmes homériques. La tradition manuscrite porte constamment *ἔγωγε ἔμοιγε*, que maintient M. Ludwich, mais non moins constamment certains éditeurs (Bekker, La Roche, etc.) corrigent en *ἐγώ γε*, *ἐμοί γε*. Toutefois la correction ne va pas sans difficultés. Le phénomène d'*ἐπέκτασις* existait certainement à l'époque homérique, comme le prouve *οἴκαδε ἄγραδε*. On peut donc hésiter entre *ἐγώ γε*, *ἐμοί γε* et **ἐγῶγε*, **ἐμοῖγε*. Le plus sage est sans doute de s'en tenir à la tradition des manuscrits, qui fournit des formes homériques accentuées à l'attique. Il faut joindre *ἔγωγε*, *ἔμοιγε* aux formes attiques assez nombreuses et souvent signalées (Wilamowitz, *Homerische Untersuchungen*, 1884, p. 301 et 323; P. Cauer, *Grundfragen der Homerkritik*, p. 89; Hirt, *Handbuch der gr. Laut- und Formenlehre*, p. 37, § 54; etc.), qui ont pénétré dans la langue des poèmes homériques lors de la rédaction de Pisistrate.

J. Vendryes.

LE NOM
DE LA VILLE DE MELUN.

Melun, chef-lieu du département de Seine-et-Marne, existait déjà à l'époque gauloise et figure dans les *Commentaires de César* («oppidum Senonum in insula Sequanae positum», VII, 58, 1; 58, 6; 60, 1; 61, 5), mais les manuscrits ne sont pas d'accord sur la forme exacte du nom de la ville, et laissent le choix entre :

Meclodone (3ᵉ passage) ou *Metclodone* (2ᵉ passage), — mss. B et M (1ʳᵉ famille);

Mellodunum (1ᵉʳ et 2ᵉ passages), — mss A et Q (1ʳᵉ famille);

Melledunum (1ᵉʳ passage), — mss B, M et S (1ʳᵉ famille), *h* et *l* (2ᵉ famille);

Metlosedum (4ᵉ passage), — mss B, M et S (1ʳᵉ famille);

Metiosedum (4ᵉ passage), mss A et Q (1ʳᵉ famille); et (1ᵉʳ, 2ᵉ, 3ᵉ et 4ᵉ passages), — mss de la 2ᵉ famille (à l'exception de *h* et de *l* pour le 1ᵉʳ passage)[1].

Comme la plupart des noms de villes gaulois, le nom de Melun est un mot composé comprenant deux éléments.

Le second est le plus clair, bien qu'on doive hésiter entre *-dunum* et *-sedum*. Ces deux mots ont, en effet, chacun un sens en gaulois et sont connus par ailleurs. L'un signifie «forteresse» (Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, I, col. 1375), l'autre, «siège» ou «demeure» (Id., *ibid.*, II, 1433). Ils sont tous deux employés dans la toponomastique gauloise, mais jamais pour désigner une seule et même ville. Aussi plusieurs historiens ont-ils supposé que les manuscrits de César confondaient deux villes distinctes (*Mello*)*dunum* qui serait Melun et (*Metio*)*sedum* qui serait Meudon. Cette hypothèse est certainement fausse. Sans parler des difficultés géographiques et philologiques qu'elle soulève, elle est contredite par le fait que le nom actuel de Melun remonte à *-dunum* (cf. Autun, Embrun, Verdun de *Augustodunum*, *Eburodu-*

[1] Cette liste est empruntée à un important article de Mommsen, *Beiträge zur Kritik des Bellum Gallicum*, dans les *Jahresberichte des phil. Vereins zu Berlin*, XX (1894), p. 209.

num, *Verodunum*, etc.), et que d'autre part on a trouvé, en 1865, dans la ville même de Melun une inscription gallo-romaine mutilée où se lit nettement -OSEDI (*C. I. L.*, XIII, 3012; cf. G. Leroy, *Bulletin de la Soc. d'archéologie de Seine-et-Marne*, X [1894], p. 79 et suiv.). Melun a donc porté les deux noms de *-sedum* et de *-dunum*, sinon en même temps, du moins successivement; et dans ce cas; c'est sans doute *-dunum* qui a remplacé l'autre, puisque c'est *-dunum* qui a prévalu dans la suite. On trouvera d'ailleurs plus loin un autre indice de priorité en faveur de *-sedum*.

Le premier élément du nom de Melun présente une difficulté d'un autre ordre et moins aisée à résoudre. On a le choix entre *Mello-* (ou *Melle-*), *Meclo-*, *Metlo-* et *Metio-*. Une fausse étymologie conduisit Glück à préférer *Mello-* (*Die keltischen Namen bei Caesar*, p. 138) : il existe en irlandais un mot *mell* signifiant «colline», et en gaulois *Mellodunum* pourrait signifier «forteresse de la colline»; mais cette dénomination appliquée à Melun, serait bien inexacte, car si la ville de Melun est aujourd'hui adossée du côté nord à quelques coteaux de la rive droite de la Seine, elle n'a jamais été située sur une colline, surtout pas à l'époque gauloise, où elle occupait, nous dit César, l'île située au milieu du fleuve. De plus, si une forme *Mello-* a pu sortir par une assimilation aisément explicable de *Meclo-* ou de *Metlo-* [1], l'inverse est tout à fait inadmissible. Aussi l'étymologie de Glück, encore enregistrée par M. Wh. Stokes dans son *Urkeltischer Sprachschatz*, p. 224, est-elle aujourd'hui généralement abandonnée.

C'est *Meclo(-dunum)* qu'adoptent à la fois Mommsen (*loc. cit.*, p. 210) et M. Holder (*op. cit.*, II, 490). Cette forme a pour elle en effet l'autorité des monnaies mérovingiennes (*Mecledone* ou *Meclidone*, Holder, *loc. cit.*) et la garantie de la tradition manuscrite qui fournit, chez Fortunat et chez Grégoire de Tours, les formes *Mecled-*, *Meglid-* ou *Migled-*. Enfin, on la trouve aussi, écrite *Mecle-* (à côté de *Metle-* et de *Mede-*) dans les mss de l'Itinéraire d'Antonin (p. 383). Toutefois elle n'est pas inattaquable; et l'argument qui s'opposait plus haut à l'authenticité de *Mello-* se représente ici, simplement plus réduit. Il s'agit toujours de concilier *Meclo-* avec les autres formes de la tradition manuscrite de César, *Metlo-* et *Metio-*. Ces deux dernières n'en font qu'une. *Metlo-* a été écrit *Metio-* par une erreur de scribe, que l'existence du nom propre d'homme *Metius* (Holder, *op. cit.*, II, 579) a pu

[1] *Mellodunum* (ou *Melodunum*) est en effet le nom de la ville dans les documents latins du moyen âge. Il est tout à fait gratuit de supposer avec M. Heller (*Philologus*, XIX, 551-552) que la ville de Melun, située d'abord dans l'île de la Seine et appelée *Metiosedum*, se déplaça pour occuper les coteaux voisins et prit alors le nom de *Mellodunum*.

favoriser dès l'origine et contribuer ensuite à propager. Tout revient donc à choisir entre *Meclo-* et *Metlo-*.

Il y a au moins deux raisons pour préférer *Metlo-*.

La première est particulièrement grave. Le passage de *Meclo-* à *Metlo-* est inadmissible phonétiquement. Au contraire, le passage inverse est tout à fait naturel. Nombre de langues connaissent le changement d'une dentale en gutturale devant *l* (cf. *Annales de Bretagne*, XVI, p. 306) [1], et le latin est justement une de celles où un groupe tel que *-tl-* n'a jamais pu se maintenir. A l'époque préhistorique, **pōtlom* est devenu *pōclum* (et de même pour tous les noms d'instrument en *-clo-*); plus tard, *ἐξαντλεῖν* emprunté du grec a donné *exanclāre* (Plaute, *Stichus*, v. 273); enfin, plus tard encore, à l'époque romane, quand un mot tel que *uetulus* eut perdu sa seconde voyelle sous l'influence de l'accent, il passa à *ueclus*. Il est donc tout à fait naturel que les soldats de César, entendant parler de *Metlo(dunum)*, en aient fait *Meclo(dunum)*; l'inverse ne se comprendrait pas.

En second lieu, si l'on compare le traitement roman des mots *oclu*, *ueclu*, etc., qui ont donné en français *œil*, *vieil*, etc., on devrait attendre dans le nom de *Melun* issu de *Meclodunum* non pas un *l* simple, mais un *l* mouillé. Cette difficulté semble avoir frappé déjà M. Meyer-Lübke, quand il suppose (*Sitzungsber. der Wiener Akad. der Wissenschaften*, t. CXLIII, 2, p. 34-35) que, la priorité de *Meclodunum* étant admise, on a prononcé ensuite indifféremment *Meclo-* ou *Metlo-* et que dans cette dernière forme il y a eu assimilation du *t* à la liquide (cf. *modulus *modlu moule*). Mais la grosse difficulté, c'est toujours la confusion de *Meclo-* et de *Metlo-*. Combien les choses sont plus claires et plus simples, si l'on admet la priorité de *Metlo-*! Les Romains, incapables de prononcer le groupe *tl*, en auraient fait *Meclo-*, et cette dernière forme, autorisée par la prononciation romaine, serait devenue la forme écrite (avec quelques différences de vocalisme) chez Fortunat, Grégoire de Tours et sur les monnaies mérovingiennes. Les gens du pays au contraire, continuant à employer l'ancienne forme *Metlo-*, l'auraient transmise à leurs descendants, dans la bouche desquels elle serait devenue *Mello-*, et grâce auxquels elle aurait ainsi prévalu dans la suite.

Il n'y a rien à conclure de l'existence du nom de personne *Meclonius* (ou *Meclonia*) sur des inscriptions d'Italie (*C. I. L.*, II, 4989; IX, 6376; XV, 1970), lequel nom apparaît avec épenthèse sur une inscription de Narbonne (*Meculonius*, *Meculonia*, in

[1] Aux exemples cités à cet endroit on peut joindre l'anglais *at least* prononcé d'ordinaire *ac least*, suivant Sayce, *Principles of comparative Philology*, p. 49.

C. I. L., XII, 4988) et dans le discours de Cicéron *pro Flacco*, xx, 46. Si *Meclonius* est gaulois et de même origine que le nom de Melun, l'hypothèse du changement de *tl* en *cl*, proposée pour celui-ci, vaut évidemment aussi pour celui-là. Ce serait une preuve de plus que les Latins n'ont jamais pu prononcer un *t* devant *l*.

La discussion qui précède se résume de la façon suivante. Toutes les formes du premier élément du nom de Melun autres que *Metlo-* (*Mello- Melle- Meclo- Metio-*) pouvant se ramener à *Metlo-*, tandis que *Metlo-* est irréductible aux autres, on est autorisé à admettre l'antériorité de *Metlo-*. Il est, dès lors, très important de rappeler que parmi les manuscrits de César ceux qui présentent *-sedum* (et non *-dunum*) comme second élément écrivent toujours *Metlo-* (ou *Metio-*), mais jamais ni *Meclo-* ni *Mello-*. On conclura donc : que la ville de Melun s'appelait primitivement *Metlosedum* (écrit par erreur *Metiosedum* dans plusieurs mss de César); que ce nom de *Metlosedum* fut remplacé de bonne heure par *Metlodunum*, peut-être parce que la ville, ayant pris une importance stratégique plus grande, fut munie de fortifications; que *Metlodunum*, devenu *Meclodunum* dans la bouche des Romains, mais conservé intact dans la bouche des indigènes, explique seul la forme du moyen âge *Mellodunum*, d'où le nom actuel de *Melun* est issu [1].

Metlosedum signifie « demeure de Metlos » et *Metlodunum* « forteresse de Metlos ». Le personnage gaulois dont la ville de Melun rappelle ainsi l'existence est évidemment tout à fait inconnu; mais son nom de *Metlos* se prête à l'étymologie.

Il existe dans les langues occidentales de l'Europe (italique, germanique et celtique) un suffixe en *-lo-* (*-elo* ou *-ulo-*), qui s'ajoute à des racines verbales pour former des noms d'agent (cf. Brugmann, *Grundriss*, II, p. 192 et suiv.) : le latin dit *bibulus*, *crēdulus*, *figulus*, *gemulus*, *legulus*, *pendulus*, *querulus*, *strīdulus*, *tremulus*, etc. (cf. Stolz, *Hist. Gramm.*, I, p. 507); le gotique a *sakuls* « querelleur », *slahuls* (ou *slahals*) « porté à frapper », l'anglo-saxon *slāpol* « dormeur », le vieux haut-allemand *ezzal* « mangeur », *sprungal* « sauteur », etc. Ce procédé de dérivation ne semble pas indo-européen; du moins il est inconnu à l'indo-iranien et au grec. Mais le celtique en fournit aussi quelques exemples. Le nom du dieu de la guerre en gaulois, *Camulos*, n'est pas un diminutif hypocoristique, comme le croit M. Holder (*op. cit.*,

[1] La question de savoir comment il faut écrire le nom de *Melun* dans le texte de César est évidemment secondaire et pourrait rester en dehors de cette discussion : *Metlosedum* est toutefois la leçon la plus vraisemblable; M. Meusel s'est décidé pour *Metiosedum*.

col. 727), mais bien plutôt un nom d'agent en *-lo-*, dérivé de la racine de skr. *çamnîte*, gr. *κάμνω*; *Camulos*, c'est «celui qui se donne de la peine (pour combattre)»; cf. peut-être le moyen-irlandais *cam* «combat», s'il n'est pas emprunté du latin *campus*. Le nom propre irlandais *Bresal* (*Moytura*, 61, dans la *Rev. celt.*, XII, p. 76) ou *Bressal* (K. Meyer, *Contributions*, p. 256) semble signifier de même «celui qui brise» ou «celui qui frappe» (d'un thème verbal **brest-*; Wh. Stokes, *Urkelt. Spr.*, p. 184). On pourrait voir dans le nom d'homme gaulois *Itulus* (*C. I. L.*, III, 4934, 5425, 5489) la racine du verbe irlandais *ithim* «je mange»; et le nom de peuple gaulois *Mĕdŭli* (écrit ainsi en vers chez Ausone), auquel répond en irlandais le nom propre d'homme *Medol* (*Moytura*, 143, dans la *Rev. celt.*, XII, p. 102), semble appartenir à la racine du verbe gallois *meddu* «posséder, être maître».

Or le nom propre *Metlos* n'est sans doute qu'une autre forme de **Metulos*. Dans les mots composés gaulois un peu longs, on constate fréquemment la chute d'une voyelle brève en seconde syllabe. Un *u* est tombé entre occlusives dans le nom de ville *Lugdunum*, écrit ailleurs *Lugudunum* (Holder, *op. cit.*, II, 308). Le phénomème est plus fréquent et s'explique plus aisément encore lorsque la voyelle disparue se trouvait dans le voisinage d'une liquide. Le nom propre d'homme *Magulos* a formé *Taximagulos* (Cæs., *de bello Gallico*, V, 22, 1 : *Taximagulus*) et *Maglomatonius* (*C. I. L.*, XIII, 915); et lui-même se réduit à *Maglus* (*Inscript. Britann. Christ.*, 135). *Metlo(sedum)* peut donc sortir de **Metulo(sedum)*.

Le nom propre **Metulos* semble tout simplement un dérivé de la racine **met-* «moissonner», attestée en vieux gallois dans la glose *semiputata : antermetetic* (Loth, *Vocab. vieux breton*, p. 42) et conservée aujourd'hui encore en breton dans le verbe *médi* «moissonner». Le gaulois **Metulos* aurait donc signifié «Moissonneur». La chose est d'autant plus vraisemblable que le même mot existe : 1° en brittonique; dans le Vocabulaire cornique (Zeuss-Ebel, p. 1071), le latin *messor* est glosé par *midil*; 2° en irlandais, où **metulos* est régulièrement représenté par *methel*. Seulement en moyen-irlandais, ce mot désigne une troupe de moissonneurs (Windisch, *Irische Texte*, I, 688), et non plus, comme en cornique, un moissonneur isolé. Cela tient sans doute à ce que, dès le vieil irlandais, le mot *methel* «moissonneur» a été renforcé du suffixe latin *-ārius* (dont l'extension sur tout le domaine germano-celtique est bien connue) : dans le ms. de Milan, p. 135 *d* 9, on lit *lasna meithleorai* gl. *messores*.

Le mot **Metulos* lui-même n'est pas resté improductif. De même qu'en latin *aemulus* a donné un dérivé *Aemilius* et en gaulois

Camulus et *Catulus* des dérivés *Camulius* (d'où *Camiliācus*) et **Catilius* (dans *Catiliācus*, Holder, *op. cit.*, I, 841), de même **Metulos* a fourni un dérivé *Metilius*, fréquemment attesté, même en Italie (Holder, II, 578). Et peut-être est-on en droit de se demander si le fameux cognomen de la gens Caecilia, *Metellus*, n'en est pas un autre dérivé[1]. On sait que nombre de noms propres romains sont d'origine gauloise. Or les Metellus n'apparaissent dans l'histoire qu'en 251 av. J.-C., avec le premier consulat de L. Cæcilius; et à cette époque, il y avait longtemps que les peuples d'Italie avaient fait la connaissance des Gaulois.

J. Vendryes.

[1] L'explication indiquée par Festus (p. 130, 30 Th. de P. : «Metalli... quasi mercenarii;... a quo genere hominum Caeciliae familiae cognomen putat ductum») mérite à peine d'être retenue. La note de Festus est incomplète, et la partie perdue contenait sans doute l'opinion du grammairien sur la question.

OCLOPECTA.

Un certain nombre des *Defixionum tabellae* trouvées récemment dans les tombes romaines sur l'emplacement de l'antique Hadrumète proviennent de personnages engagés dans les courses de chevaux et sont destinées à attirer la malédiction divine sur les chevaux du parti adverse (cf. Audollent, *Defixionum tabellae*, p. 378-395). Ceux-ci, voués à la chute, à la culbute, à la fracture des membres, à la mort, sont désignés naturellement par leur nom. Les noms de ces chevaux sont généralement empruntés soit à la mythologie ou à l'histoire, soit à la géographie (noms de pays d'origine), soit enfin au vocabulaire des qualités morales ou professionnelles particulièrement répandues dans le monde interlope des courses. Ainsi rencontre-t-on des chevaux nommés *Elegans*, *Argutus*, *Verbosus*, *Garrulus*, *Vagulus*, *Multiuolus*, *Improbus*, *Inhumanus*, *Hilarus*, *Acceptor*, *Aleator*, *Latro*, *Percussor*, *Delusor*, *Derisor*, etc. L'un des noms de ce genre, *Oclopecta*, fournit un joli exemple de dissimilation.

Oclopecta est tout simplement en effet le grec ὁπλοπαίκτης, mot conservé dans le *Corp. Gloss. Lat.* où il glose *uentilator* (II, 206, 2 et III, 308, 55) et *armilusor* (III, 308, 66). Appeler un cheval «jongleur» ou «escamoteur» (c'est le sens du latin *uentilator* comme du grec ὁπλοπαίκτης) est aussi naturel que l'appeler «joueur» (*aleator*), «trompeur» (*delusor* gl. διαπαίκτης, *Corp. Gloss. Lat.* III, 134, 15), «voleur» (*latro*), «assassin» (*percussor*), etc.

Le premier π de ὁπλοπαίκτης s'est changé en *c* dans la bouche des Romains, sous l'influence du π suivant; c'est exactement ce qui s'est passé dans la transformation de l'anglais *poopit* en l'écossais *cùbaid*, anc. *cupait* (cf. Macbain, *An etymological dictionary of the Gaelic language*, Inverness, 1896, *s. verbo*), du grec ἀρτοπόπος en ἀρτοκόπος (cf. F. Solmsen, Сборникъ Фортунатовъ, p. 514 et suiv.), du tchèque **přepelka* en *křepelka* (voir Gebauer, *Historická mluvnice jaz. českého*, I, 419), etc. (cf. Brugmann, *Grundriss* I, 2ᵉ édit., p. 853, § 977). La dissimilation n'a rien que de très naturel.

M. Bücheler, à qui est empruntée l'indication du grec ὁπλοπαίκτης (*Rh. Mus.*, LVIII, p. 624-626), est donc mal inspiré lorsqu'il fait de *Oclopecta* non pas la transcription de ὁπλοπαίκ-

της, mais un composé hybride où se trouveraient accolés le latin *oculus* et le grec *-πήκτης* (de *πήγνυμι*) : *Oclopecta* équivaudrait à *oculifixor*. Tout cela pour éclaircir un passage de Pétrone (chap. 35) où, dans l'énumération de douze mets placés sur les douze signes du Zodiaque gravés sur la table, figure : *super sagittarium oclopetam*. Mais, pour expliquer un passage obscur, il convient de procéder en passant du connu à l'inconnu. Or l'identité de l'*Oclopecta* d'Hadrumète et de l'*ὀπλοπαίκτης* du Corpus Glossariorum, très satisfaisante pour le sens et pour la forme, ne saurait faire de doute. L'interprétation, jusqu'à présent désespérée, du passage de Pétrone ne gagnerait-elle rien à la découverte des inscriptions d'Hadrumète, que ces dernières conserveraient entier le mérite de nous faire connaître la transcription latine du grec *ὀπλοπαίκτης*. Mais, en fait, il est permis de soupçonner dans le *oclopeta* de Pétrone un jeu de mots dont nous tenons maintenant l'un des deux termes. Mettre sur le Sagittaire un *ὀπλοπαίκτης* est simplement une plaisanterie irrévérencieuse pour le Zodiaque. Il resterait à trouver, comme l'indique du reste M. Bücheler lui-même, un nom de comestible, vraisemblablement d'animal, qui contînt soit comme second élément *-peta*, soit plutôt comme premier le nom de l'œil *oculo-*, *oclo-*[1].

J. VENDRYES.

[1] On pourrait songer à l'*oclata*, sorte de poisson, dont le nom est glosé par *μελάνουρος* dans le *Corp. Gloss. Lat.*, III, 89, 7; 186, 36; 318, 42; 356, 2. Le *μελάνουρος* était comestible, mais sa chair n'était pas de premier choix (cf. Hicésius cité par Athénée, VII, 93, p. 313 d). Plutarque rapporte un précepte de Pythagore *μὴ γεύεσθαι τῶν μελανούρων* (*De educ. liber.*, 17, p. 12 *d*), où toutefois il voit une simple allégorie et qu'il entend au sens moral.

L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE DE L. DUVAU.

On a, plus d'une fois, publié des recueils de travaux en l'honneur de savants morts prématurément. Mais, quand il s'agit d'un homme parvenu à la maturité, à qui des circonstances diverses n'ont pas permis de réaliser l'œuvre qu'il avait préparée, le meilleur hommage à rendre à sa mémoire, et le plus profitable à la science, est de chercher à dégager les idées originales qu'il s'était formées et qu'il n'a pas pu développer. C'est ce que l'on voudrait essayer de faire ici pour notre regretté confrère L. Duvau[1].

Il est aisé à un savant de publier souvent et beaucoup, quand il se contente d'utiliser des méthodes enseignées et pratiquées en son temps; il suffit d'appliquer ces méthodes à quelque nouvel objet en monnayant les idées générales qui ont cours. Duvau était plus exigeant pour lui-même; il tenait à ne publier que s'il apportait des faits inédits et des idées neuves, ou du moins s'il présentait une idée connue sous une forme nouvelle. Du reste, il faut l'ajouter, il se défiait, à tort ou à raison, des méthodes et des idées générales actuellement admises par la plupart des linguistes. Les quelques travaux qu'il a publiés montrent bien quelle était la direction de ses recherches; malheureusement la maladie et la mort ne lui ont pas permis de tirer parti des matériaux que, dans une vie très laborieuse, il avait amassés et des idées qu'il avait mûries.

Il évitait avant tout de considérer la langue arbitrairement, d'envisager en eux-mêmes les phonèmes, les formes grammaticales, les groupements syntaxiques; et il se préoccupait de découvrir des faits historiques précis et concrets qui lui permissent de rendre compte de chaque innovation linguistique. Dès ses premiers travaux, cette tendance de son esprit se manifeste clairement: ce ne sont pas des lois phonétiques neuves, des discussions de faits d'analogie, telles qu'on en pouvait attendre à l'époque où ils ont paru; ce sont des publications de textes : un

[1] Une notice sur la vie de L. Duvau et sur les services qu'il a rendus à notre Société a paru dans le *Bulletin*, vol. XIII, p. LXV et suiv.

glossaire latin-allemand tiré d'un manuscrit du Vatican (*Mélanges de l'École de Rome*, t. VIII, et *M.S.L.*, t. VI, p. 359 et suiv.), un commentaire sur une ciste de Préneste, accompagnée d'inscriptions archaïques (*Mélanges de l'École de Rome*, t. X). Les articles qu'il publiait vers le même temps dans ces *Mémoires* au volume VI, tout en étant des notes linguistiques proprement dites, présentent cependant encore le caractère d'observations précises sur des textes; la note sur le datif pluriel de l'ombrien, *M.S.L.*, VI, 104, celles sur le groupe final **-ns* à l'accusatif des thèmes consonantiques de l'ombrien, sur l'ombrien *manf*, ibid., 223 et suiv., montrent le sens aigu de la réalité, le bon sens, la mesure et la pénétration qui donnaient tant de prix aux moindres observations de Duvau. Les notes, très brèves, du volume VII, 127-128, sont moins importantes; l'une a pour objet un mot irlandais et indique que l'attention de l'auteur s'était portée, dès lors, sur le celtique.

La logique même de ses recherches conduisait, en effet, Duvau à étudier le groupe des langues indo-européennes occidentales entre lesquelles on constate des relations historiques : le latin avec les langues romanes, le celtique, le germanique (sur lequel avait porté l'une de ses premières publications) lui fournissaient un champ d'étude excellent. Les idées qui le préoccupaient se font jour, pour la première fois, dans la dernière note d'une petite série publiée au volume VII de ces *Mémoires*, p. 185 et suiv.; les premières de ces notes, notamment celle sur *imbecillus* et surtout celle sur *flōrus*, qui apportait à la fois le sens exact et l'étymologie correcte d'un vieux mot latin, se distinguent par le même souci de la réalité concrète, la même sûreté d'appréciation et la même étendue d'information que les notes précédentes. Mais la dernière, à propos du mot *auiare* rencontré sur une inscription latine du ve siècle de notre ère, ouvrait un jour sur l'une des causes les plus importantes des changements de sens, l'hybridation : le fr. *compagnon* est un emprunt germanique avec des éléments latins, car il est un calque du mot germanique de même sens attesté par got. *gahlaiba*, v. h.-a. *galeipo*; *auiare* s'explique d'une manière analogue.

Par malheur, Duvau n'est guère revenu sur cet ordre de questions. Toutefois, dans le recueil *Entre camarades*, publié par la Société des anciens élèves de l'Université de Paris (Paris, 1901), il a publié des *Notes de sémantique* dont la première revient sur cette idée, en y en ajoutant une nouvelle de plus grande portée. « Le mot allemand *gift*, qui signifie aujourd'hui « poison », n'avait « à l'origine d'autre sens que « don »... C'est, sans aucun doute, de « l'allemand que cette singulière déviation de sens s'est répandue « en néerlandais, en danois et en suédois; elle n'a pénétré ni en

« islandais ni en anglais. Que d'une idée aussi vague que celle « de « chose donnée » on soit arrivé à l'idée très spéciale de « poi- « son », il serait, sans doute, facile de l'expliquer par la logique « pure... »; mais ce ne serait pas résoudre le problème : « Il « n'est rien que ne puisse la logique, si ce n'est, peut-être, se « rencontrer avec la vérité. » Il faut chercher ailleurs. « Les change- « ments sémantiques sont souvent dus à l'emploi spécial que les « hommes d'une certaine profession, d'une certaine catégorie so- « ciale ont fait, à un moment donné, de telle ou telle expression. « ... *Gift* ne peut guère avoir acquis son sens nouveau que dans le « parler des apothicaires et des médecins... Or le vocabulaire « scientifique, dans toutes les langues modernes, n'est guère « qu'une copie du vocabulaire latin, il est tout entier fait soit « d'emprunts immédiats, soit de traductions littérales, et *gift* est, « en effet, la traduction littérale de l'expression gréco-latine *δό- « σις, dosis*; c'est proprement la « dose de médicament »... C'est donc en Grèce « ... qu'il faut aller chercher la lointaine ori- gine du sens de l'allemand *gift* ». Ainsi s'expliquent beaucoup de problèmes sémantiques : « Les langages techniques ont fourni au « parler populaire plus d'expressions qu'on ne saurait dire; or, « à l'exception des termes propres aux métiers manuels, tous les « langages techniques germaniques ou romans ont été modelés « sur un fond latin qui lui-même n'était souvent qu'une copie « ou une adaptation de la terminologie grecque. » — Dans la même série de notes du recueil *Entre camarades*, Duvau explique ingénieusement l'expression allemande *es gibt* comme provenant de la langue des agriculteurs ou des marins. — D'autre part, il donnait dans ces *Mémoires*, X, 451 et suiv., un nouvel exemple de l'influence des termes germaniques sur le français par son observation sur français *tout* dans les expressions composées.

L'idée qui a dominé tous ses travaux est exprimée avec une singulière fermeté dans un article sur les *Poètes de cour irlandais et scandinaves* (*Revue celtique*, vol. XVII, p. 115) : « Pour les esprits « pénétrés de cette pensée que toute œuvre, quelle qu'elle soit, de « l'activité humaine est essentiellement la continuation d'une « longue tradition et que le novateur le plus original reste, dans « les créations de son âge mûr, l'esclave de son éducation pre- « mière et des impressions subies au cours des années d'apprentis- « sage, la brusque éclosion d'un genre nouveau ne peut s'expli- « quer sans quelque influence venue de l'extérieur, qu'il s'agisse « de pratique, de science ou d'art. Si l'on songe au nombre infini « de menues circonstances dont le concours est nécessaire pour « expliquer, en quelque matière que ce soit, le changement le « plus insignifiant, et quel lointain passé ont derrière elles les « choses qui nous semblent le plus naturelles, on ne craindra

«pas d'affirmer que rien n'a jamais été inventé deux fois, que «deux états identiques ont non pas une cause semblable, mais la «même cause ou l'ensemble des mêmes causes, et que les ren-«contres que l'on croit fortuites sont dues au mélange et à l'in-«fluence réciproque de deux courants traditionnels longtemps «distincts et à bien des égards différents.»

Les rapports entre la littérature irlandaise et la littérature scandinave fournissent un bon moyen d'illustrer ces vues. Pour acquérir le sentiment juste et réel des choses, auquel il tenait si justement, il importe de noter que Duvau avait tenu à visiter l'Islande. Il a résumé ses idées relatives à l'influence irlandaise sur la littérature scandinave dans un article du *Journal des Savants*, paru en novembre 1899, où il rendait compte d'une publication de M. Bugge. On aperçoit dans cet article de quelle importance a été le rôle du monde celtique et notamment de l'Irlande, du VIe au Xe siècle après J.-C. Un second article, sur la *Mythologie figurée de l'Edda* (*Journal des Savants*, septembre 1901), signale d'autres coïncidences entre les choses scandinaves et les monuments des Îles Britanniques. Bien que ces publications ne touchent directement qu'à des questions de littérature et d'archéologie, la portée de la conclusion pour l'histoire du vocabulaire est évidente.

Si l'on voulait énumérer toutes les publications de L. Duvau, il faudrait indiquer encore quelques notes pénétrantes, relatives au latin et au celtique, publiées dans ces *Mémoires* ou dans la *Revue celtique*[1]. Mais l'essentiel était de mettre en évidence la direction générale qu'ont suivie les recherches de notre regretté confrère. Par leur nature même, les résultats se prêtaient mal à être exposés en un livre suivi. L'importance n'en n'est pas moins grande pour cela : la tâche que Duvau s'était assignée devait être accomplie. Nul n'était plus à même que lui de l'exécuter avec compétence, avec mesure, avec justesse, avec pénétration; et sa mort, qui est pour notre Société une perte irréparable, en est une pour la science dont elle retardera un progrès nécessaire.

A. MEILLET.

[1] *Revue celtique*, XXII, 79 et suiv. (*Sur la prononciation du gaulois*), — et ces *Mémoires*, VIII, 256 et suiv.; X, 161 et suiv.; XII, 138 et suiv. (notes diverses de linguistique latine et romane). — Si l'on veut entrevoir l'influence qu'a eue l'enseignement de Duvau, il convient de noter que M. Vandaele, l'un de ses anciens élèves à l'Université de Lille, lui a dédié une thèse sur l'*Optatif grec* où le souci de suivre les faits de près apparaît singulièrement vif.

VARIA.

I. — Sur les conditions générales du développement de *l* vélaire.

Les conditions dans lesquelles se développe une distinction entre *l* dentale et *l* vélaire diffèrent d'une langue à l'autre. Le lituanien, d'une part, l'arménien ancien, de l'autre, présentent deux cas très purs et de tous points distincts.

En lituanien, *l* initiale ou intervocalique est *l* dentale devant *i*, *ë*, et *l* vélaire devant *a*, *o*, *u*; suivant les dialectes, on a *l* dentale ou *l* vélaire devant les voyelles de timbre *e* (*e*, *é*, *ę*). Comme second élément de diphtongue, *l* reste entièrement soumise à l'influence de la voyelle suivante : le lituanien oppose *alti*, *altë* à *alta*, *alto*, *altu* et *ilti*, *iltë* à *ilta ilto*, *iltu*; et, devant *e*, on a *alte* ou *alte*, *ilte* ou *ilte*, suivant que, dans le dialecte considéré, on a *ale* ou *ale*. La nature de *l* ne dépend donc que de la voyelle immédiatement ou médiatement suivante (voir Kurschat, *Gramm. d. lit. spr.*, p. 25 et suiv.).

En arménien ancien, au contraire, une ancienne *l* reste dentale constamment en position initiale ou intervocalique devant quelque voyelle que ce soit, sauf extension analogique de la prononciation *ł* : on a également *alu-* et *ali-*, *lo-* et *le-*; mais, comme second élément de diphtongue, on ne trouve que *ł*; on a donc *ałti-* comme *ałtu-*, *iłte-* comme *iłto-* (voir A. Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, p. 22 et suiv.)[1].

Donc, là même où le lituanien et l'arménien ancien coïncident, comme par exemple dans le traitement de *eli* ou de *ełta*, les résultats seuls sont pareils, et il s'agit au fond de procès absolument distincts : en lituanien, d'assimilation de consonne à voyelle suivante; en arménien ancien, d'altération d'un second élément de diphtongue.

Les procès lituanien et arménien permettent d'éclaircir, en quelque mesure, des faits plus complexes présentés par d'autres

[1] Il est à noter que *ł* n'a pas évolué en *u* en arménien, comme il le fait dans la plupart des langues; arm. *ł* est devenu une spirante vélaire qui sert maintenant de sonore à la spirante *x*; les deux spirantes, sourde et sonore, *x* et *γ*, ont en arménien moderne leur point d'articulation sensiblement en arrière des gutturales *k*, *kh*, *g*.

langues, car on conçoit qu'une langue puisse présenter, simultanément ou successivement, des *ł* résultant du procès illustré par l'arménien ou du procès illustré par le lituanien, et c'est ce qu'on observe en effet. (Sur les diverses formes et sur le sort de *ł*, voir Voelkel, *Sur le changement de l'*l *en* u, progr. Berlin, 1888; et, en dernier lieu, Jespersen, *Lehrbuch der phonetik*, § 135 et suiv., p. 130 et suiv.)

En latin, dès avant la période historique, il y a eu développement de *l* vélaire, attesté par le traitement phonétique des voyelles précédentes et aussi par les grammairiens, en deux cas : devant les voyelles de timbre *u*, *o*, *a*, *e*, et devant toute consonne :

1° Devant les voyelles de timbre *u*, *o*, *a*, *e* (*l* non vélaire subsistant seulement devant *i*) : *uoluntās*, *uoluī*, *uolō*, *uolam*, *uolens*, *uolēbam*, en face de *uelim* (et de *uelle* avec *ll* qui n'est jamais vélaire en latin), ou, en syllabe intérieure non initiale, *Siculus*, *Sicula*, *Herculēs*, en regard de *Sicilia*, *inquilīnus*. — On conteste encore que *l* ait été vélaire devant *e*; mais le mot sans doute récent *elementum*, dont de nombreux essais étymologiques n'ont pas encore dissipé l'obscurité, ne saurait prévaloir contre des exemples aussi clairs que *uolēbam*, *Herculēs*, *opulens*, *uiolens*, *fraudulentus*, etc. (*sanguilentus* et les cas pareils ayant un *i* visiblement analogique); *pepulerunt*, *pepuleram*, *pepulerō* (d'où *pepulistī*, *pepulissem*; mais **pepulī*, de **pepulai*, doit être phonétique, à en juger par *olīua* de **elaiwa*); etc. Le traitement de *ei* dans *lēuis*, *lēuī*, différent de celui de *sīuī* (voir Sommer, *Handb. d. lat. laut-u. formenlehre*, p. 87), ne peut aussi être attribué qu'à la prononciation *łe*; le passage de *ei* à *ī*, suivant la loi ordinaire, aurait entraîné le changement de *ł* en *l*; mais *ł* a été maintenu et, par suite aussi, le timbre *e* suivant, de même que les prépalatales *k'*, *g'* et la voyelle *e* suivante se sont maintenues ensemble dans *scelus*, *gelu*, etc.[1]

2° Devant toute consonne, c'est-à-dire quand *l* est second élément de diphtongue : *uoltis*, *insulsus*, etc. Sauf après *u*, un *o* ne subsiste jamais devant *l* second élément de diphtongue, et l'on ne trouve que *u* à la première syllabe du mot comme dans les autres, ainsi dans *cultus* (sur tous ces faits latins, voir Vendryes, *Recherches sur ... l'intensité initiale*, § 184, p. 152 et suiv., avec la bibliographie qui y est citée; sur la prononciation de *ł* en latin, cf. R. Gauthiot, *Le parler de Buividze*, p. 112).

[1] On peut, dès lors, concevoir que *l* géminée de *mille*, en regard de *milia*, ait été maintenue dans la prononciation pour la même raison et ne doive pas être tenue pour une pure graphie, suivant l'hypothèse de M. L. Havet, *Arch. f. lat. lexic.*, IV, 142.

Toutefois le traitement roman suffit à dénoncer une distinction entre les *l* vélaires issues des deux origines. En effet, *ł* second élément de diphtongue a subsisté dans une grande partie du domaine roman : en Gaule, en Rétie, en Espagne et dans presque toute l'Italie; c'est *paume* qui répond en français au latin *palma* (voir W. Meyer-Lübke, *Gramm. d. l. rom.*, I, § 476 et suiv.). Au contraire, à l'initiale, on n'observe presque partout qu'un seul traitement de *l*, aussi bien devant *i* que devant toutes les autres voyelles; le roumain et les parlers réto-romans ont, il est vrai, conservé (ou restitué) une prononciation distincte de *l* devant *i* : macéd. *lyin*, roumanche *l'in*, de *linu(m)*; mais *l* n'y est pas pour cela vélaire dans les autres positions (voir W. Meyer-Lübke, *l. c.*, § 419 et suiv.). En position intervocalique, le traitement roman de *l* est compliqué, mais il ne semble pas que le timbre de la voyelle suivante y intervienne, du moins en français, en italien, en espagnol et en portugais (voir W. Meyer-Lübke, *l. c.*, § 457).

Et, en effet, les témoignages d'auteurs qui attestent explicitement pour le latin historique l'existence de *ł* ne s'appliquent ni à *l* initiale ni à *l* intervocalique; le plus ancien et le plus clair de tous ces témoignages, celui de Pline (chez Priscien, I, p. 29 K.), oppose *l exilis* géminé (*quando geminatur ... ut ille Metellus*) à *l plenus*, c'est-à-dire vélaire, second élément de diphtongue (*quando finit nomina uel syllabas ... ut sol silua*); d'après ce texte, *l* était de plus *plenus*, vélaire, quand la liquide formait groupe avec une consonne précédente (*quando aliquam habet ante se in eadem syllaba consonantem ut... flaccus, clarus*), mais ici la plupart des dialectes romans présentent des altérations qui ne paraissent avoir rien à faire avec l'ancienne vélaire; par ailleurs, d'après Pline, *l* était *medius*, c'est-à-dire qu'il ne signale pas entre *la*, *lo*, *le*, d'une part, et *li*, de l'autre, une distinction que les langues romanes n'attestent pas non plus; il est curieux de constater que le français traite de même *cali-* et *calō-*, comme le montrent *chalin* et *chaleur*, de *calīgine(m)* et *calōre(m)*, tandis que *ll* (géminée) est précédée de *e* muet dans les mêmes conditions : *geline* de *gallīna*; mais il n'y a pas lieu d'insister sur ce fait, car il faudrait avoir expliqué pour cela le contraste de *chenal* et *chanoine*, et toutes les autres obscurités. Le témoignage, postérieur, de Consentius (V, 394, K.) oppose nettement *l exilis*, initial de mot ou intervocalique, à *l pinguis*, second élément de diphtongue. — D'après ces témoignages qui concordent en gros avec ce qu'indiquent les traitements romans, il semble donc que *ł* second élément de diphtongue ait subsisté en latin historique, tandis que *ł* résultant de l'assimilation à une voyelle suivante de timbre *u*, *o*, *a*, *e* a de bonne heure cessé de se distin-

guer de *l exilis* résultant de l'assimilation à une voyelle suivante de timbre *i*.

L'histoire de la langue latine vient ainsi confirmer l'opposition des deux origines de *ł* que révèle si clairement le contraste entre le lituanien et l'arménien ancien; le latin a traité différemment *ł* provenant d'une assimilation à une voyelle suivante et *ł* second élément de diphtongue.

L'examen des faits slaves conduit à la même conclusion.

Le slave commun distinguait *ł*, devant *a*, *o*, *u*, *y*, *ŭ*, *ą*, de *l*, devant *ě*, *e*, *i*, *ĭ*, *ę*, et de *l* mouillée (notée *l̑* en vieux slave), devant *j*, soit trois sortes de *l*. Le russe moderne a conservé *ł* qu'il oppose à *l* molle, issue à la fois de *l* molle (devant *ě*, *e*, etc.) et de *l* mouillée (*lj*) du slave commun. Le serbe moderne a confondu *ł* et *l* molle (devant *ě*, *e*, etc.) en une *l* moyenne qu'il distingue de *l* mouillée (ancien *lj*).

Le serbe n'a pas de *l* vélaire actuellement, et, s'il a trace d'une prononciation vélaire de *l*, ce n'est jamais devant voyelle; en revanche toute *l* vélaire ou non vélaire, qui est devenue finale de syllabe par chute d'un jer, a été à un certain moment *ł* qui a abouti à *o*; on a donc *brao* de *bŭralŭ*, mais on a de même *sô* de *solĭ* devenu **soł*, *priònuti* de *prilĭnąti* devenu **prîłnuti*, etc.; en effet, le serbe, qui a éliminé toute distinction de consonnes molles et de consonnes dures et qui a par suite confondu les deux jers dès la date la plus ancienne, qui a de même confondu *i* et *y*, ne pouvait maintenir devant les voyelles une opposition de *l* et *ł*, qui aurait été isolée et qui n'entrait plus dans le système de la langue; mais il a créé une opposition de *l* devant voyelle et de *ł* second élément de diphtongue; puis il a vocalisé en *o* ce *ł* second élément de diphtongue. C'est presque exactement ce qui s'est passé dans le développement du latin entre la période préhistorique et le français du XIe siècle. — Le traitement serbe *u* de sl. **ĭl* et **ŭl* représentant **l̥* suppose aussi que le serbe a eu à un certain moment *ł* dans les diphtongues qu'il a ainsi héritées du slave commun.

En russe, les faits sont moins transparents, parce que la distinction entre *le* et *ło* y a subsisté. Toutefois, nombre de *l* vélaires proviennent de la position en fin de syllabe. Pour l'ancien **l̥*, représenté en slave commun par **ĭl* et **ŭl*, on attend en russe *el* et *oł*, d'après le traitement parallèle de **r̥*, qui a donné en slave commun **ĭr* et **ŭr*, d'où russe *er* et *or* (par exemple чёрный, cf. v. sl. *črŭnŭ*, en regard de гордый, cf. v. sl. *grŭdŭ*); or, en fait, le russe n'a qu'un traitement de **l̥*, qui est *oł*; il répond par волкъ à pol. *wilk*, v. sl. *vlĭkŭ*, tout comme il répond par полный à pol. *pełny*, v. sl. *plŭnŭ*, et par холмъ à pol. *chłum*,

v. sl. *chlŭmŭ* (les graphies du vieux slave adoptées ici sont exactement transcrites du Zographensis). De même **el* du slave commun est rendu dans la plupart des cas par russe *olo*, et non par *ele* qu'on attend; on a r. молоко́ en regard de v. sl. *mlěko*, s. *mlijèko*, pol. *mleko*; les exemples, tels que селезёнка, où l'on rencontre le traitement *ele*, sont rares, et l'interprétation en est discutée (voir Pedersen, *Materiały i prace kom. język. Ak. w Krakowie*, I, p. 173; Шахматовъ, *Къ исторіи звуковъ русск. языка*, p. 64 et suiv., extrait des *Извѣстія* de l'Académie de Saint-Pétersbourg). Une *l* second élément de diphtongue a donc passé à *ł* en russe, sans aucune influence assimilatoire d'une voyelle voisine, toujours dans la diphtongue **ĭl*, et en principe, sauf des exceptions obscures, dans la diphtongue **el*.

La tendance à rendre vélaire une *l* second élément de diphtongue était sans doute slave commune. Car on en observe les effets dans un cas particulier, celui où la différenciation provoquée par une chuintante précédente s'ajoute à l'action de *ł* pour altérer, dès le slave commun, le timbre de l'*e* d'une diphtongue **el*. Dans ce cas tout spécial, **el* aboutit au même traitement que **ol*, au moins en partie; ainsi, en regard de s. *žlijeb*, on a pol. *żłób*, tch. *žlab* (et *žleb*); à côté de slov. *člęn*, on a s. *člân*, pol. *czlon*, tch. *član* (et *člen*); à côté de v. sl. *žlědetŭ* Supr. 266, 7, on lit *žlasti* Supr. 378, 20; *žlade* Supr. 378, 25; *žladĭba* Supr. 316, 1. Comme l'action combinée de la chuintante et de *ł* n'a pu avoir lieu qu'au temps où la diphtongue **el* subsistait encore, on doit admettre que, dès le slave commun, *l* second élément de diphtongue tendait à passer à *ł*. M. Pedersen, *l. c.*, p. 174, a soutenu que l'action de *l* second élément de diphtongue a pu se manifester même sans l'influence concomitante de la chuintante initiale; mais le seul exemple qu'il allègue, pol. *dłóto*, tch. *dláto*, r. долото́, en face de s. *dlijèto*, slov. *dlẹ́tọ*, est sans valeur; en effet le vocalisme radical peut très bien être ici le degré *o*, comme par exemple dans *pąto*, dans lit. *szlaĩtas*, dans gr. *νόσ7ος*, etc.; le v. pruss. *dalptan*, qu'il n'y a aucune raison de tenir pour emprunté au slave, présente ce même degré *o*; le vocalisme *e* du serbe et du slovène est emprunté à l'infinitif **dlěti* qui a dû exister à côté du présent *dlŭbą* et qui serait sans doute attesté si ce verbe figurait dans les textes proprement vieux slaves; le grand dictionnaire d'Agram, au mot *dupsti*, en signale en effet le représentant *dlisti* dans l'île de Krk. — Donc, s'il est vrai que *l* second élément de diphtongue tendait à devenir vélaire en slave commun, ce *ł* n'a pas suffi, à lui seul, à transformer un *e* précédent en *o*.

Le grec présente un aspect particulier : λ second élément de

diphtongue était vélaire en Crète, comme le montrent les gloses connues d'Hesychius : *αὐκάν· ἀλκήν*, *θεύγεσθαι· θέλγεσθαι*, etc. (voir G. Meyer, *Griech. gramm.*³, § 172), et *ἀδευπιαί* de la grande inscription de Gortyne, v, 18, à côté de la graphie plusieurs fois répétée *ἀδελπιός*. L'altération de *l* second élément de diphtongue n'est donc pas étrangère au grec; mais ce n'est pas à *ł* (d'où *u*) qu'elle a abouti en dehors de la Crète. Dans la *κοινή*, λ second élément de diphtongue a passé à ρ, comme le montrent des exemples antiques (voir W. Schulze, *K. Z.*, XXXIII, 224 et suiv.) et l'état du grec moderne (voir Thumb, *Neugriech. volksspr.*, § 30, p. 17) : *ἀδερφός* est attesté dans l'Attique dès l'antiquité, et c'est la forme actuellement employée. Un λ initial ou intervocalique ne donne ρ dans la *κοινή* devant aucune voyelle; il y a donc ici encore un traitement propre à *l* second élément de diphtongue, sans que d'ailleurs on voie bien ce qui peut faciliter le passage de *l* à *r* en cet emploi.

Dans les dialectes germaniques, la production de *ł* est soumise à des conditions très complexes. Il convient cependant de signaler ici quelques parlers anglo-saxons où *l* second élément de diphtongue tend à devenir *ł*, mais où ce changement est subordonné, entre autres choses, à la nature de la voyelle précédente. A en juger par la «brisure» qui a lieu devant *l* second élément de diphtongue comme devant *r* et devant *h* en syllabe fermée, *l* était vélaire en cette position après *a*; *dealf*, *fealdan*, *heals*, etc.; au contraire, *l* n'était pas vélaire après *e* : *helpan*, *forswelgan*, *meltan*; mais, par suite de leur point d'articulation, *k* et *x* ont rendu vélaire *l* de la diphtongue *el*, d'où *eolh*, *meolcan* (voir Bülbring, *Altengl. elementarbuch*, § 134-136 et 469). On constate donc dans des parlers anglo-saxons une combinaison de l'assimilation avec les effets de la position de *l* devant consonne.

Il résulte de ces faits que le passage de *l* à *ł* se produit en deux cas bien distincts :

1° Assimilation à une voyelle; ce traitement est celui qu'on constate dans les langues qui tendent à opposer deux séries de voyelles, l'une prépalatale, l'autre postpalatale, déterminant des prononciations molle et dure des consonnes voisines. Ce type de faits est immédiatement intelligible et n'appelle aucune observation;

2° Comme second élément de diphtongue, *l* tend à passer à *ł*; cette altération, qui se produit facilement dans les langues où il existe déjà des *ł* provenant d'assimilations, se rencontre aussi là où il ne s'est produit aucune assimilation. Ce second type de faits est assez énigmatique, et l'on aperçoit mal, au pre-

mier abord, pourquoi *l* second élément de diphtongue recule son point d'articulation. Sans prétendre trancher au moyen des faits cités, trop peu nombreux et trop peu variés, une question aussi délicate, il convient de noter que la transformation de *l* en *ł* se traduit toujours par cette tendance à la perte du contact de l'extrémité de la langue avec le palais qui caractérise le passage à *l* vélaire; c'est-à-dire qu'un mouvement étranger à la voyelle, quelle qu'elle soit, de la diphtongue tend à être supprimé et l'est souvent tout à fait; on est donc en présence d'une tendance à la simplification des diphtongues dont *l* est le second élément, et, en effet, les langues où a lieu la transformation constante en *ł* de *l* second élément de diphtongue présentent en même temps une tendance manifeste à simplifier les diphtongues d'une manière générale; en revanche le lituanien, qui est à peu près la seule langue indo-européenne moderne à avoir conservé la plupart des anciennes diphtongues et qui a *ł* devant les voyelles postpalatales, ne transforme pas *l* en *ł* à la fin d'une diphtongue. La tendance à l'élimination des diphtongues est entièrement indépendante des assimilations du premier cas, et l'on s'explique ainsi que les deux procès apparaissent et disparaissent d'une manière indépendante l'un de l'autre.

II. — À PROPOS DE V. SL. *gąsĭ*.

La loi d'après laquelle, en slave commun, une palatale initiale des dialectes orientaux est représentée par une gutturale lorsqu'une sifflante est comprise dans le même mot, demeure jusqu'à présent ignorée des linguistes, bien qu'elle ait été indiquée depuis longtemps et qu'elle se fonde sur quelques exemples sûrs : *gąsĭ* «oie», cf. lit. *żąsis* (il n'y a aucune raison de tenir *gąsĭ* pour un emprunt au germanique; on s'étonnerait même de ne pas trouver en slave un mot qui figure dans presque toutes les langues indo-européennes; et d'ailleurs aucun autre mot slave appartenant à ce même groupe de notions n'a été emprunté par le slave commun au germanique) —*dzvězda* «étoile» (pol. *gwiazda*), cf. lit. *żvaigżdė̃*, v. pr. *swāigstan*— *kosa* «faux», cf. skr. *çastrám*; etc. (voir, en dernier lieu, A. Meillet, *Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave*, 178). Peut-être le fait qu'une dissimilation toute pareille a été observée dans un dialecte arabe contribuera-t-il à faire pénétrer une conviction que les exemples suffisent du reste à imposer.

On sait que le *g* sémitique commun est représenté dans la plupart des dialectes arabes par la semi-occlusive *ǰ* (ou, ensuite d'une altération ultérieure, par *ž*), et c'est ce qui arrive en particulier dans les dialectes maghribins. Mais il est un cas où,

au lieu du *j* attendu, on a *g* en marocain, c'est quand une sifflante se rencontre dans le même mot; on a ainsi marocain *gūz* «noix» au lieu de *jūz* جوز, marocain *géns* «espèce» au lieu de *jéns* جنس, etc.; voir Fischer, *Marokkanische sprichwörter, Mitth. d. sem. f. orient. spr.*, I, 2, p. 190-191; cf. Marçais, *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, p. 31 et suiv.

Un dialecte slave semble fournir un exemple tout à fait analogue : à v. sl. *žlěza*, r. железá, le tchèque répond par *hlíza* (à côté de *žléza*, *žláza*); la présence d'une sifflante ne suffit pas à déterminer la dissimilation, comme l'attestent *žizeň*, *žasnouti*; le groupe *žl* se maintient aussi, témoin *žleb*, *žlab*, *žlutý*, etc. Mais la combinaison de la dissimilation et de l'action de *l* suivant a déterminé le passage de *ž* à *g* (*h*), qu'on observe aussi, par différenciation, dans tch. *hříbě*, cf. v. sl. *žrěbę* (voir Gebauer, *Hist. mluv.*, I, p. 518; Pedersen, *K.Z.*, XXXIX, 350). Toutefois cet exemple, qui serait fort curieux à plusieurs égards, ne saurait être donné pour certain, parce qu'il existe une forme *hláza*, et que *hlíza* pourrait à la rigueur provenir de la contamination de **žliéza* et de **hláza* (supposé issu de **golza*).

L'arménien paraît fournir aussi un exemple comparable, celui du mot même qui répond à tch. *hlíza* : *geljkh* «glandes» (voir Hübschmann, *Arm. gramm.*, I, p. 433); partout, en effet, le *gh* des dialectes orientaux de l'indo-européen est, en arménien, représenté par *j* devant *e* ou *i*; seul ce mot *geljkh* fait exception; on peut imaginer que la gutturale *g* a été maintenue ou rétablie sous l'influence dissimilatrice de la semi-occlusive qui suit *ł*. M. Pedersen essaye, il est vrai, d'expliquer la présence ou l'absence de la palatalisation en arménien par l'action du ton (*K.Z.*, XXXIX, 396), mais sans pouvoir établir son hypothèse : le r. железá ne prouve pas que l'original du mot fût oxyton, mais seulement que la syllabe initiale *el* avait en slave l'intonation douce. Et, quant à l'affirmation que *k* et *g* seraient en arménien palatalisés en *č̣* et *č* devant *e* et *i*, elle reste à démontrer : *č̣orkh* «quatre» est trop altéré pour être probant; le rapprochement de *čiwl* «rameau» et de gr. βέλος, βελόνη (*l. c.*, p. 393) n'est pas recommandé par le sens; *goč̣em* «je crie» peut avoir *č̣* issu de *-ky-*, car rien ne prouve qu'il faille partir de **wokeye-* et non de **wokye-*, qui serait le dénominatif correct de **wok-* «voix, cri»; de même le *-č̣* de *inč̣* «quoi» peut être rapproché du pluriel neutre gr. -σσα, ἄττα, lat. *quia*; il n'y a pas de *č̣* arménien qu'on soit tenu d'interpréter par *k* devant *e* ou *i*; partout, l'on peut partir de *ky*, etc. Le fait même que M. Pedersen est obligé de recourir à l'influence du ton montre qu'il défend une cause désespérée, car il n'apparaît pas que nulle part le ton indo-européen ait pu jouer un rôle quelconque dans le traitement des

vélaires. Il faut maintenir que, devant une voyelle, l'aspirée seule se palatalise en *j* en arménien et qu'elle se palatalise toujours, sauf dissimilation qui s'est réalisée dans *gelǰkh* : le fait n'a rien de surprenant et tient à la faiblesse toute particulière de la pression des organes d'occlusion dans les aspirées.

La tendance à dissimiler sous l'influence d'un élément fricatif (à un degré quelconque) une occlusive qui commence à se mouiller ou une semi-occlusive, est donc universelle et a souvent abouti à faire rétablir des occlusives gutturales ou à empêcher une gutturale de se mouiller (il est impossible de faire le départ des deux procès dans les exemples cités ci-dessus). Il n'y a, dès lors, aucune difficulté à admettre que v. sl. *gąsĭ* soit une forme phonétique correcte. Bien entendu, la dissimilation a dû avoir lieu en un temps où les anciennes palatales indo-européennes étaient encore assez voisines de *ć*, *ǵ* et où elles n'étaient pas les simples sifflantes qu'elles sont en slave à date historique : le *g* de *gąsĭ* atteste indirectement l'existence préhistorique en slave d'une prononciation assez semblable à celle du *j* sanskrit et à celle que supposent les traitements *c*, *j* de l'arménien, *θ*, *d* (de *d*) du vieux perse, *θ*, *d* (*δ*) de l'albanais. De même, en sanskrit, les anciennes palatales ont été différenciées en gutturales pures par une chuintante suivante, ainsi skr. *akrukṣat* en face de *króçati* «il crie».

III. — Sur l'accentuation grecque.

1. *De l'origine de la barytonaison.*

Dans le *Çatapathabrāhmaṇa*, un mot qui porte le ton sur la finale perd son ton devant une syllabe tonique initiale du mot suivant : on y a donc *pitā́ bharati*, mais *pitā bhā́ramāṇaḥ* (voir Wackernagel, *Altind. gramm.*, I, 294).

Ce fait est aisément explicable: on tend naturellement à ne pas faire se succéder deux syllabes aiguës de manière immédiate, et, si la rencontre de deux mots amène cette succession qui ne se produit jamais à l'intérieur du mot, le ton de la fin du mot s'abaisse. Il est donc licite de supposer que le grec a présenté à date ancienne un état semblable à celui qu'on constate dans le texte du *Çatapathabrāhmaṇa*.

Si le ton était demeuré constamment à sa place ancienne, la règle simple de la barytonaison devant syllabe tonique n'aurait pu que se maintenir purement et simplement. Mais la règle de la limitation par rapport à la fin du mot est intervenue. Après l'action de cette loi, on a eu la situation suivante :

1° πατὴρ φέρων : état ancien ;

2° πατὴρ φερόμενος (au lieu de πατὴρ *φέρομενος);
3° *πατήρ λιπών.

Au point de vue grec, cet usage était incohérent et ne pouvait subsister. Si le grec avait conservé dans toute sa vivacité le sentiment que la barytonaison dans πατὴρ φέρων était due à l'initiale tonique, la barytonaison aurait dû être adaptée aux nouvelles conditions de l'accentuation, et l'on aurait pu dire *πατήρ φερόμενος. Mais on conçoit que la barytonaison n'ait plus été alors qu'un usage dont le principe n'était pas exactement senti; elle se serait, par suite, maintenue après application de la règle de limitation, et elle aurait, dès lors, fait l'effet d'être indépendante du ton et de caractériser l'intérieur de la phrase par opposition à la fin de phrase ou à la position devant enclitique; on aurait été amené ainsi à dire πατὴρ λιπών d'après πατὴρ φέρων et πατὴρ φερόμενος. On s'expliquerait par là la barytonaison grecque dont la réalité est maintenant établie (voir Wackernagel, *Beitr. z. lehre v. griech. akzent*, 3 et suiv. et *Rhein. mus.*, LI, 304 et suiv.; Vendryes, *Accentuation grecque*, p. 36 et suiv. et 236 et suiv.), mais dont on n'a proposé que des explications vagues et générales (voir par exemple Hirt, *Handb. d. gr. laut-u. formenlehre*, p. 196).

Ce qui a sans doute contribué à faire généraliser l'emploi de la forme πατὴρ, originale seulement dans des cas tels que πατὴρ φέρων, πατὴρ φερόμενος (ancien πατὴρ *φέρομενος), c'est que la barytonaison semblait ainsi se produire non plus devant syllabe tonique, mais devant mot tonique; il se créait par là une opposition naturelle avec le maintien de l'oxytonaison devant enclitique: cas de πατήρ τε, πατήρ ἐσ7ι, etc.; et c'est ce qui a dû entraîner la substitution de πατὴρ λιπών à l'ancien *πατήρ λιπών. De même, dans la mesure très large où les formes personnelles du verbe représentent d'anciennes formes atones, la barytonaison des oxytons précédents est analogique: *πατήρ ἐλιπε, *πατήρ λελοιπε, etc., remplacés par *πατήρ ἔλιπε, *πατήρ λέλοιπε, etc., sont devenus πατὴρ ἔλιπε, πατὴρ λέλοιπε, etc.; et, si l'on admet qu'il y a eu un moment où *πατήρ λέλοιπε se maintenait en regard de πατὴρ λείπων, πατὴρ λειπόμενος et de *πατήρ λιπών, la confusion a dû être complète au point de vue grec à ce moment, et une répartition analogique s'imposait: elle a abouti naturellement à opposer la barytonaison devant mot tonique à l'oxytonaison devant mot enclitique.

L'extension de la barytonaison étant due à l'analogie, le maintien constant de l'oxyton dans l'interrogatif τίς ne fait pas difficulté comme il le ferait dans l'hypothèse que la barytonaison serait le résultat d'un procès purement phonétique. D'anciennes formes phonétiques telles que τίς λιπών ou τίς λέλοιπε (issu de

*τίς λελοιπε) ont été généralisées parce que la montée de la voix y recevait un sens du fait de la valeur interrogative.

L'inclinaison du ton final du mot devant le ton initial d'un mot suivant est chose trop naturelle pour que la concordance du grec et du texte brâhmanique suffise à faire reporter à coup sûr le fait jusqu'à la période indo-européenne. Mais rien n'indique non plus que la règle ne soit pas ancienne. Le Ṛgveda et les textes dont l'accentuation est plus ou moins analogue ne présentent rien de pareil; mais c'est que, dans la prononciation de ces textes, l'*udātta* n'était plus la syllabe haute par excellence, c'était une simple syllabe moyenne, et c'est le *svarita* qui avait le maximum d'acuité; l'*udātta* étant barytoné partout n'avait pas lieu de l'être particulièrement à la fin de mot; et il n'y a pas de raison non plus pour que l'*anudāttatara* de la syllabe précédente ait perdu son caractère spécialement grave; car l'absence d'élévation de la voix à la fin du mot devant syllabe tonique n'équivaut pas à l'inexistence absolue du ton; c'est un ton zéro, comme l'a montré M. Gauthiot (*Mélanges Meillet*, p. 58 et suiv.). Ce qui montre bien qu'il s'agit ici d'un ton zéro, c'est qu'un mot tonique privé de son ton par barytonaison barytone néanmoins un mot précédent : *agnir hi vai dhūr átha*, dans le *Çatapathabrāhmaṇa* (voir Wackernagel, *l. c.*), ou πατὴρ δὲ φέρων en grec. L'accentuation du *Çatapathabrāhmaṇa* peut donc représenter l'état indien commun : il n'est pas fortuit que le seul système de notation de l'accent sanskrit où l'*udātta* lui-même est marqué, lequel est précisément celui du *Çatapathabrāhmaṇa*, soit aussi celui qui présente la barytonaison des finales devant initiale tonique.

Les langues autres que le grec et le sanskrit ne sauraient rien enseigner ici d'une manière immédiate, soit qu'elles n'aient pas conservé de traces du ton indo-européen, soit que les traces subsistantes du ton ne permettent de rien conclure sur la barytonaison; en effet, le baltique et le slave ont un accent d'intensité à la place de l'ancien ton; or on sait que, en grec moderne, l'oxyton est représenté par un accent d'intensité à la fin du mot comme à toute autre place (cf. Gauthiot, *l. c.*); quant au germanique, la loi de Verner s'applique uniquement à l'intérieur du mot, et c'est à tort qu'on la fait intervenir dans le traitement des finales; on n'a aucune raison de croire que le caractère sourd ou sonore des finales germaniques ait jamais dépendu de la présence du ton. — Il est intéressant seulement de noter que les syllabes toniques sont en latin la pénultième ou l'antépénultième, mais jamais la finale, ce qui s'expliquerait bien par une règle de barytonaison semblable à celle du grec et du sanskrit. — On peut donc admettre que, dès l'époque indo-européenne, une syllabe tonique finale de mot ait perdu son acuité

particulière devant syllabe tonique initiale d'un mot suivant de la même phrase.

Le grec a étendu par analogie la portée de ce principe du maintien du ton des finales devant les enclitiques, et tout mot atone suivi d'enclitique reçoit un ton sur sa syllabe finale, qu'il soit lui-même enclitique ou non. C'est de là que provient la règle relative aux enclitiques qui se suivent (voir Vendryes, *Accent. gr.*, p. 87 et suiv.); c'est de là que provient aussi le ton de la finale des proclitiques devant enclitiques, c'est-à-dire le cas de *περί μου*, *περί τε φέρω*, etc. Le ton sur la fin des préverbes dans les cas tels que *ἀπόδος* n'est qu'une application du même principe, et sans doute aussi le ton sur le préverbe qui précède immédiatement le verbe dans les cas de double préverbe devant forme verbale monosyllabique tels que *παρένθες*. *συμπρόες*; on admet d'ordinaire que, en ce dernier cas, le préverbe conserverait la trace d'un ton indo-européen que porte en sanskrit le préverbe dans les mêmes conditions; mais c'est transporter indûment au grec l'état de choses sanskrit; en grec, les préverbes sont toujours atones, qu'ils soient juxtaposés au verbe ou séparés par la tmèse; hors le cas de l'anastrophe, on ne rencontre *πέρι*, *ἄνα*, *ἔνι* toniques que là où il s'agit de phrases nominales sans verbe; on n'a donc aucun droit de chercher dans *παρένθες* un préverbe **ἔν* tonique, et il n'est pas nécessaire de le faire, puisque devant l'enclitique **θες* il devait nécessairement y avoir un ton sur *ἐν*.

Cette observation sur les enclitiques permet d'apporter une confirmation indirecte à l'hypothèse de l'antiquité de la barytonaison devant tonique initiale. En effet, en latin, l'addition d'un enclitique amène le ton sur la finale du mot précédent; on a ainsi *utérque* en face de *úter*, *útra*; *proptérea* en face de *própter*; etc.; cette place particulière du ton résultant de l'enclise s'explique s'il y a eu un temps où, le ton indo-européen subsistant en latin, les finales toniques étaient barytonées à l'intérieur de la phrase devant un mot tonique, tandis qu'elles demeuraient toniques devant un enclitique; l'accentuation *úter* a paru alors caractériser le mot isolé, tandis que l'accentuation *utérque* caractérisait le mot suivi d'enclitique, et l'opposition des deux types *úter*, *utérque* a pu être généralisée. M. Sommer, *Handb. d. lat. laut- u. formenlehre*, 101 et suiv., s'efforce de ramener le cas de *utérque*, *utráque* aux règles générales de l'accentuation latine; mais il échoue devant *utráque* qui est irréductible; les règles générales n'ont du reste été appliquées que là où le mot est devenu un mot un, comme dans *úndique*, *útique* (cf. le cas grec de *οἴκαδε*, etc.; voir Vendryes, *M.S.L.*, XIII, 218 et suiv., sur l'*ἐπέκτασις*). La règle de *utérque* et de *proptérea* suppose donc l'antiquité de la

règle de barytonaison. M. Wagener, *Neue phil. rundschau*, 1904, 505 et suiv., a contesté l'authenticité de l'accentuation *utráque*; mais toute son argumentation repose sur l'hypothèse que certaines places des vers classiques latins exigeraient la coïncidence du ton et du temps fort, hypothèse arbitraire et fort bien critiquée par M. Vendryes, dans son livre sur l'*Intensité initiale*; il convient donc de s'en tenir au témoignage formel et précis des grammairiens. Une règle pareille à celle du latin se retrouve sans doute dans la langue de l'Avesta où M. Bartholomae signale un contraste entre *kəhrpəm*, de **kṛ́pam*, et *kərəpəm ča*, sans doute de **kṛpám ča* (voir *Grundr. d. iran. phil.*, I, 1, p. 168 et 171); l'explication du fait doit être la même qu'en latin.

On peut donc tenir pour hautement probable que la barytonaison des finales toniques devant initiales toniques qu'on observe dans le *Çatapathabrāhmaṇa* représente en principe l'état indo-européen, et que pareille règle a fourni le point de départ de la barytonaison grecque.

2. *Sur l'accentuation de l'impératif grec ἐνθοῦ.*

La 2e personne moyenne du singulier de l'impératif de l'aoriste radical est ordinairement tonique par dérogation aux règles de l'accentuation grecque : βαλοῦ, παραβαλοῦ (voir Vendryes, *Accent gr.*, p. 126 et suiv., § 142, 2 et 145). Un impératif sans préverbe tel que θοῦ de θέο ne se dénonce pas au premier abord comme tonique, car il est conforme à la règle générale du recul du ton dans le verbe grec; mais les formes à préverbes telles que ἐνθοῦ (ainsi accentué par Hérodien; voir Vendryes, *l. c.*, p. 128) sont toniques, par opposition aux formes actives telles que ἀπόδος où le verbe est atone et où le préverbe, lui-même atone, reçoit le ton d'enclise sur la finale suivant la règle générale (voir Vendryes, *l. c.*, p. 91, § 98). Les formes non contractes telles que ἔνθεο des textes poétiques se révèlent par leur absence de contraction comme appartenant à des dialectes autres que l'attique, soit l'éolien, soit l'ionien; et les graphies comme ἔνθου de certains manuscrits peuvent provenir soit de la persistance de l'accentuation ἔνθεο dans des dialectes autres que l'attique, soit d'une application mécanique de la règle générale de l'accentuation des verbes par des éditeurs ou par des copistes.

L'accentuation -θοῦ apporte peut-être une certaine confirmation à la doctrine que les désinences moyennes ne portaient pas, ou du moins ne portaient pas constamment, le ton en indo-européen dans les formations athématiques (voir ci-dessus, p. 110 et suiv.) : *-θεό aurait abouti à -θού; la preuve est faible

à la vérité, car on peut concevoir qu'un ancien *ἐνθού ait été transformé en *ἐνθοῦ sous l'influence du type régulier βαλοῦ. Toutefois véd. *dhiṣvá* ne suffit pas à imposer cette hypothèse, puisque le sanskrit a généralisé l'emploi du ton sur la désinence moyenne après une prédésinentielle au degré zéro. D'autre part, à un certain point de vue au moins, θοῦ se comporte autrement que βαλοῦ; on a également ἀποβαλοῦ et ἐμβαλοῦ, que le préverbe soit monosyllabique ou dissyllabique; au contraire, ἀπόθου a le ton d'enclise sur le préverbe, tandis que ἔνθου a le verbe tonique; ce contraste de ἀπόθου et de ἔνθου, énigmatique en lui-même, a au moins l'avantage d'établir l'autonomie du traitement de -θοῦ, -θου. Il est donc probable que -θοῦ représente une ancienne forme tonique *-θέο, et, par suite, que le simple θοῦ continue correctement la vieille forme tonique *θέο; du reste, θοῦ qui est un dissyllabe n'a pas une contraction phonétique, et la forme contracte y est analogique de ἐνθοῦ, etc.

IV. — Quelques remarques sur le vocabulaire de l'Avesta.

La publication du beau dictionnaire de M. Bartholomae (*Altiranisches wörterbuch*, Strasbourg, 1904) fournit une occasion naturelle de présenter des observations sur quelques formes zendes non encore complètement éclaircies.

1. *maθrān-*.

M. Bartholomae a constaté que, en iranien, les thèmes secondaires à nasale ont *-ān-* avec *a* long dans toute la flexion (*Grundr. d. iran. phil.*, I, 1, p. 225); néanmoins il pose dans son dictionnaire *maθran-*, *puθran-*, *kaēnan-*, *hāvanan-*, *vīsan-*, *zazaran-*, alors que seuls sont attestés : *maθrān-*, *puθrān-*, *kaēnān-*, *hāvanān-*, *vīsān-*, *marətān-* (nom commun), *zazarān-* (voir les citations dans *Altir. wört.*). Or il n'est pas indifférent de poser ces thèmes avec *-an-* ou avec *-ān-*; si l'on pose *-ān-*, l'identité avec le type grec de στραβών, στραβῶνος et le type latin de *silō*, *silōnis* apparaît immédiatement, et l'on reconnaît qu'il s'agit d'un type indo-européen en *-ōn-*, comme on l'a déjà signalé dans ces *Mémoires* (XI, 11).

Pour qui admet, avec M. Pedersen (*K.Z.*, xxxvi, p. 87 et suiv.), que, en syllabe ouverte, devant *r*, *l*, *m*, *n*, un i.-e. *o* est représenté en indo-iranien par *ā*, il est aussi possible de rapprocher le type zd. *maθrān-* des adjectifs faibles germaniques en *-an-*; mais, si cette loi se concilie assez bien avec certains exemples, elle est loin de s'imposer, et M. Brugmann lui-même se borne à dire qu'elle est soutenable (*Kurze vergl. gramm.*, p. 75, § 104,

Anm.); d'ailleurs la limitation de la représentation de *o* par *ā* à la position devant *r*, *l*, *m*, *n*, est arbitraire de toutes manières, et *a priori*, car on ne voit pas en quoi *r*, *l*, *m*, *n*, favorisaient la longue, et en fait, car on n'a nul droit d'expliquer la longue de skr. *çuçrā́va*, *çrāváyati* et de *papāca*, *pācayati* par l'influence de formes telle que *tatā́na*, *tānayati*, alors que la longue est générale dans ces types tout entiers; et l'on ne saurait affirmer que l'*ā* de skr. *jajā́na*, cf. gr. γέγονε, ou de skr. *bhárāmaḥ*, cf. dor. φέρομες, est phonétique, alors qu'on a en regard véd. *jajána* = γέγονα et *bhá-ramāṇaḥ*, cf. φερόμενος (et aussi lat. *Vertumnus*, v. sl. *nesomŭ*, lit. *nẽßamas*); des exemples comme skr. *dámaḥ* = gr. δόμος, skr. *ánaḥ* = lat. *onus*, skr. *vámiti* en regard de lat. *uomit*, skr. *kalā́* en regard de lit. *skalà* (cf. *skeliù*) ne se laissent pas écarter par de simples affirmations; enfin tous les emplois de indo-ir. *ā* pour i.-e. *o* se laissent expliquer ou par d'anciennes longues ou par des actions analogiques admissibles (voir en dernier lieu ces *Mémoires*, XI, 11 et suiv.); on ne saurait sans une nécessité absolue poser qu'une altération de la quantité des syllabes se soit produite phonétiquement, car cette altération modifiait du tout au tout le rythme des mots où elle intervenait; ce n'était pas l'altération de quelque élément accessoire, mais de l'un des éléments essentiels et constitutifs de la langue, puisque le rythme y était quantitatif. Au surplus, à en juger par lit. *rudū̃*, *rudeñs* «automne» et *iß mażeñs* «dès l'enfance» que vient confirmer got. *blinda*, *blindins*, ce serait une supposition toute gratuite que d'attribuer aux dérivés en *-n-* la présence du vocalisme *o* dans toute la flexion pour l'indo-iranien.

On doit s'en tenir à l'hypothèse la plus simple, à savoir que le type zd *maθrān-* répond au type gr. στραβών. Le sanskrit, qui a généralisé le type en *-in-*, ignore ces dérivés en *-ān-* = *-ων-*; par exemple on a skr. *putrín-* en regard de zd *puθrān-*. On est ainsi amené à admettre l'existence de deux types indo-européens, l'un en **-ō(n)*, gén. *-on-$^e/_o$s*, représenté par zd *maθra*, *maθrānō*, gr. στραβών, στραβῶνος, lat. *silō*, *silōnis*, l'autre en *-ō(n)*, gén. **-en-s* (d'où *-en-$^e/_o$s* par extension de la forme à voyelle de la désinence du génitif), représenté par lit. *rudū̃*, *rudeñs*, got. *blinda*, *blindins*. Parallèlement on a **-iyō(n)*, *-iyōn-$^e/_o$s*, représenté par gr. οὐρανίων, οὐρανίωνος, v. sl. (plur.) *graždane*, *graždanŭ*, et **-iyō(n)*, *-in-$^e/_o$s*, représenté par skr. génit. *putrí-ṇaḥ* (sur lequel a été refait le nomin. *putrí*), zd *pərənin-*, etc. Sur la répartition des deux types à l'origine, on ne saurait présenter que des hypothèses inconsistantes[1].

[1] Les observations, trop glottogoniques, de M. N. van Wijk, I. F., XVII, 302 et suiv., ne donnent lieu de rien changer à la note ci-dessus.

2. *gaintiš*.

Après *n*, un indo-iran. *th* est représenté en iranien par *t* (voir Bartholomae, *Grundr. d. iran. phil.*, I, 1, p. 8); le mot zd *gaintiš* «mauvaise odeur», dont le persan a le correspondant dans *gand* (même sens), peut donc représenter un indo-iran. **ganthiš*; comme d'autre part il est visiblement apparenté à skr. *gandháḥ* «odeur», on est ici en présence d'un cas d'alternance de sonore aspirée : sourde aspirée après nasale (cf. Brugmann, *Grundr.*, I², p. 632, § 702, et la bibliographie citée; voir aussi *M.S.L.*, X, 277); en effet, on ne connaît ni racine indo-iranienne **gan-* ou **ghan-*, ni suffixe **-dha-* qui puisse servir à rendre compte de skr. *gandháḥ*; on est donc conduit à poser une alternance **gandh-* : **ganth-*.

Le sens particulier pris par le mot **gantiš* en iranien tient peut-être à l'opposition avec zd *baoiδiš* «odeur», pers. *bōi*, et aussi à l'influence de zd *duž-gaintiš* «qui a une mauvaise odeur». Le sens de «mauvaise odeur» donne même lieu de supposer que *gaintiš* a été isolé de *dužgaintiš*; or en effet le skr. *-gándhiḥ*, qui est pour la forme le correspondant exact du mot iranien (sauf naturellement le *dh*), n'est attesté qu'en composition : *su-gándhiḥ* «qui a une bonne odeur», *dur-gándhiḥ* «qui a une mauvaise odeur», *dhūmá-gandhiḥ* «qui sent la fumée», etc. (pour de semblables oppositions de simples en *-o-* et d'adjectifs en *-i-*, telle que celle de lat. *somnus*, *exsomnis*, voir ces *Mémoires*, XI, 391); l'influence de iran. **baudiš* «odeur» facilitait d'ailleurs l'extension de **gantiš* au lieu du thème en *-a-* correspondant à skr. *gandháḥ*.

3. Sur gâth. *kamnafšvā*.

Il n'y a aucun doute sur le sens des deux vers Y., XLVI, 2 :

vaēdā taṭ yā ahmī mazdā anaēšō
mā kamnafšvā hyaṭčā kamnānā ahmī.

«Je sais que je suis faible, ô Mazda, parce que j'ai peu de troupeaux et peu d'hommes.» Mais la construction est difficile; on admet d'ordinaire que *mā kamnafšvā* forme une sorte de phrase nominale sans verbe «mien est le peu de troupeaux»; M. Justi tient *kamnafšvā* pour un nominatif singulier féminin en *-ā-*, et M. Bartholomae pour un nominatif pluriel neutre en *-a-*. Mais cette construction est très dure, et la phrase dépendante qui commence par *hyaṭ* est tout à fait inattendue si l'on explique ainsi. Il est plus simple de chercher dans *mā kamnafšvā* un instrumental singulier et de traduire : «par mon peu de troupeaux et parce que je suis pourvu

de peu d'hommes». La forme *kamnafšvā* est un instrumental possible de *kamnafšu-* puisque le mot *pasu-* est du petit nombre des thèmes en *-u-* qui admettent le vocalisme prédésinentiel zéro : acc. plur. *pasvō*, gén. plur. *pasvąm*. Ou bien l'on y peut voir l'instrumental d'un dérivé *kamnafšva-* ou *kamnafšvā-*. La forme du thème n'est pas déterminable de manière certaine, parce qu'il s'agit d'un *ἅπαξ*, mais le cas ne peut guère être autre qu'un instrumental.

4. *varədva-*.

Dans une note des *Nachrichten* de l'Académie de Goettingue, 1875, p. 33 et suiv., Benfey a rapproché l'*ἅπαξ* védique *avradanta* «ils ont été mobiles, ébranlés» de la famille de gr. *ῥοδανός* «flexible», *ῥαδινός* «flexible, tendre» (et lat. *radius* ?). Ce rapprochement, qui est encore signalé dans les *Grundzüge* de Curtius, est de plus en plus écarté des livres récents, bien qu'il semble excellent de tous points; le *ϝ* initial attesté par lesb. *βράδινος* (voir G. Meyer, *Gr. gr.*³, p. 326) rend parfaite la correspondance des racines. Le zd *varədva-* «mou, tendre», que M. Bartholomae rapproche de véd. *avradanta*, est de la même famille : zd *varədva-* est à véd. *avradanta* ce que skr. *mradiṣṭhaḥ*, superlatif de *mṛdúḥ*, est à v. h.-a. *malz* «faible», *smelzan* «fondre», gr. *μέλδω* (et *βλαδαρός*). Comme, dans les racines qui commencent par *wer-*, *wr-*, le *w* initial est sujet à manquer dès l'indo-européen (voir ces *Mémoires*, XIII, 38), on peut aussi mentionner skr. *árdati* «il coule, il mouille», *ṛdūḥ* «humidité», zd *Ardvī* (*sūra anāhita*), gr. *ἄρδω*, etc., qui vont assez bien pour le sens.

Le mot qui, dans l'Avesta, s'oppose à *varədva-* est *xraoždva-* «dur»; ce mot *xraoždva-*, qui ne se rencontre jamais qu'opposé à *varədva-*, est probablement une simple imitation de ce dernier : les mots qui s'associent par opposition de sens prennent souvent des formations pareilles. La forme isolée est *xrūždra-*, et la forme du premier terme de composés *xrūždi-*, ainsi *xrūždi-sma-* en face de *varədu-sma-*; le vocalisme de *xraoždva-*, qui concorde avec celui de *varədva-*, était naturellement fourni par *xraoždyah-*, *xraoždišta-*, tous deux attestés.

A. Meillet.

LA CLASSIFICATION DES CONSONNES
CHEZ LES ARABES AU VIIIᴱ SIÈCLE.

Khalîl ben Aḥmed, mort en 791, fut le maître de Sîboûyè (Sîbawéïhi), le célèbre grammairien; c'était un Arabe de l'Oman. Il fut, non le fondateur, mais l'un des plus illustres professeurs de l'école grammaticale de Bassora. On lui attribue l'invention des règles de la prosodie; on prétend qu'il les découvrit en entendant le marteau d'un forgeron retomber sur l'enclume à intervalles réguliers. Il fut l'auteur du premier dictionnaire arabe connu, le *Kitâb el-ʿAïn* « livre de la lettre *ʿaïn* », ainsi nommé parce que la première lettre du lexique est le *ʿaïn*. Dans cet ouvrage, Khalîl n'a pas suivi l'ancien ordre de l'alphabet sémitique (conservé en arabe dans le système de l'*Aboudjad*, qui sert à ranger les lettres dans l'ordre de leur valeur numérique), ni celui de l'alphabet arabe ordinaire, mais une classification de son invention qui repose sur l'ordre des organes d'émission des consonnes, en commençant par les plus profonds, les plus éloignés de la bouche.

Nous ne possédons plus le *Kitâb el-ʿAïn*, mais on en a des extraits faits par Moḥammed ben Ḥasan ez-Zobéïdî, mort en 989, qui existent en manuscrit dans les bibliothèques de Berlin, de l'Escurial et de Kieuprulu Méhémet-pacha à Constantinople (C. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, t. I, p. 100). Le *Fihrist*, t. I, p. 43, et le dictionnaire bibliographique de Ḥâdji-Khalfa (éd. Flügel, t. V, p. 124) nous ont conservé l'indication de l'ordre dans lequel Khalîl avait rangé son dictionnaire. En combinant ces données avec celles que fournit le petit traité de la prononciation des lettres arabes qui a été publié et traduit par Silvestre de Sacy (*Notices et Extraits*, t. IX), on arrive à dresser le tableau suivant :

Lettres de la gorge..............	ع ح ه خ غ	ʿ ḥ h χ γ
Lettres de la luette...	ق ك	q k
Lettres de l'intervalle des mâchoires..	ج ش ض	g š ḍ
Lettres de la pointe de la langue.....	ص س ز	ç s z
Lettres de la partie antérieure du palais..	ط د ت	ṭ d t
Lettres des gencives.............	ظ ذ ث	ẓ δ θ

Lettres du bout pointu de la langue..	ر ل ن	*r l n*
Lettres labiales....................	ف ب م	*f b m*
Lettres aériennes....................	و ا ى	*w ' y*

On voit que le grammairien ne s'est préoccupé que d'une chose, le point d'émission des consonnes, que les Arabes nomment *makhradj;* il ne se soucie pas des diverses positions de la langue, encore moins des modalités de la colonne d'air expirée, de la résonance buccale, etc. Ce sont choses qui n'étaient pas encore découvertes à son époque. Le point de départ de son tableau, c'est le fond de la gorge; il commence par le *'aïn* parce que cette lettre se prononce tout à fait dans l'arrière-bouche; de là il remonte le long de la langue pour finir avec les lèvres; les trois semi-voyelles finales sont, pour lui, des lettres *aériennes*, formées dans l'air, non des articulations.

Bien que le système de Khalîl n'ait pas été entièrement suivi par ses successeurs, il n'en est pas moins fort intéressant de constater l'existence, dans les écoles d'Orient, en plein VIIIe siècle, d'une analyse aussi précise des organes d'émission des consonnes. Je ne pense pas que Khalîl en soit l'inventeur; cet Arabe de l'Oman, qui avait habité longtemps le Khorasân et y composa son dictionnaire, a dû appliquer à l'arabe des principes de phonétique qu'il avait pu puiser à l'école de médecine grecque de Gondê-Châpour en Susiane, fondée par les Sassanides, et qui continua de prospérer pendant les premiers siècles de la conquête musulmane.

Cl. Huart.

PERSAN *YELDÂ*.

Yeldâ est le nom que porte «la première nuit de l'hiver et la dernière de l'automne, ce qui est la plus longue nuit de toute l'année» (*Borhân-i qâṭiʿ*, dans Vullers). Exemple, dans un vers de Saʿdî[1] (mètre *motaqârib*) :

Kih dèr hindᵉ rèftèm bè-kondjî ferâz
či dîdèm ču yeldâ siyâhî dirâz.

Dans l'Inde je me rendis dans un endroit écarté où je vis un nègre géant comparable à Yeldâ.

On dit fréquemment *chèb-i Yeldâ* «la nuit de Yeldâ». Vers de Khâqânî (mètre *moẓâriʿ*), cité dans le *Ferhèng-i Djihângîrî*, éd. de Lucknow, t. II, p. 68 :

dèr zèrd-o sorkh-i çobḥ-o chafaq boudè-èm; konoûn
tèn-râ bè-ʿoûdî-i chèb-i yèldâ bèr-âvèrèm.

Je me suis trouvé dans le jaune du matin et le rouge de l'aurore, mais maintenant je soulève mon corps au «Reviens!» dit à la nuit de Yeldâ[2].

La terminaison en *â* long suggère l'idée de l'état emphatique de l'araméen, par conséquent d'un mot emprunté au syriaque comme *čalîpâ* de *tsalîbâ* «croix». Dans cette langue, *yaldâ* veut dire «jour de naissance, nativité» (rac. *yiled;* hébr. *yâlad;* ar. *wâlada*), par suite la fête de la naissance du Christ, Noël. *Chèb-i Yeldâ* est la nuit de Noël. Ce mot a été emprunté par le persan aux chrétiens nestoriens, dont la langue était et est encore le syriaque. On le trouve déjà employé sous cette même forme, en arabe, par El-Bîroûni (973-1048)[3]. Tout souvenir de l'origine chrétienne de ce mot n'est pas encore perdu, car nous trouvons dans le *Borhân-i Qâṭiʿ* la mention que Yeldâ est le nom d'un des compagnons de Jésus.

[1] *Boûstân*, ch. VII; *Kolliyât-i-Saʿdî*, éd. de Bombay, p. 91. Cf. trad. de M. Barbier de Meynard, p. 284.

[2] *Kolliyât-i-Khâqânî*, éd. de Lucknow, 1293, t. I, p. 15, avec la variante *šâm* au lieu de *çobḥ*.

[3] Al-Bêrûnî, *Chronologie orientalischer Völker*, p. 292; trad. Sachau, *Chronology*, p. 287.

Je soupçonne Khâqânî (1106-1198) d'avoir introduit ce mot dans le lexique persan. Avant lui, on ne le trouve pas dans le *Loghât-i Fors* d'Asadî de Toûs, publié par M. P. Horn, ni dans le *Chems-i Fakhrî* édité par M. Salemann, ni dans le *Lexicon Schahnamianum* d'ʿAbd-oul-Qâdir de Bagdad. Khâqânî était, comme l'on sait, fils d'un menuisier de Gendja (Elisavetpol) et d'une esclave enlevée sur le territoire de l'empire romain de Constantinople, nestorienne de religion[1] et probablement araméenne de langue; c'est à l'enseignement oral de sa mère qu'il devait son érudition chrétienne, qui lui servait à étonner, par l'emploi de mots généralement incompréhensibles aux populations iraniennes, son entourage musulman.

Cl. Huart.

[1] N. de Khanikof, *Mémoire sur Khâcânî*, dans le *Journ. asiat.*, VIe sér., t. IV, 1864, p. 145, n. 2.

LA TRANSCRIPTION DU ČAM.

Le čam, langue des derniers habitants de l'ancien Campā, s'écrit avec un alphabet indien. Sa transcription, sans offrir les mêmes difficultés que celle du khmèr où les sourdes sanscrites sont devenues des sonores et où les voyelles ont une prononciation différente selon qu'elles affectent une consonne sonore ou sourde en sanscrit, est cependant assez compliquée, tant à cause de la variété de ses voyelles que par la présence de quelques lettres étrangères à l'écriture dévanāgarī.

La translittération que j'expose ici, au moment de publier de concert avec M. Aymonier un dictionnaire čam-français, est, à de légères différences près, celle que j'ai employée dans mes *Nouvelles recherches sur les Chams*, et que M. Finot, directeur de l'École française d'Extrême-Orient, a bien voulu trouver à la fois simple et précise.

I

ALPHABET ČAM.

VOYELLES : *a ā, i ī, u ū, e ē, o ō, ơ ơ̄, ö ȫ.*

DIPHTONGUES { desc. : *ai, ău, au, ĕi.*
{ mont. : *i̯a, i̯ī, ï̯a, i̯ơ, u̯ơ, u̯ö.*

Anciennes voyelles sanscrites inusitées : *ṛơ ṛơ̄, ḷơ ḷơ̄.*

	CONSONNES SOURDES.		CONSONNES SONORES.		CONSONNES NASALES.	CONSONNES AJOUTÉES.
Gutturales.......	*ka*	*kha*	*ga*	*gha*	*ṅơ*	Lacune
Palatales........	*ča*	*čha*	*ja*	*jha*	*ñơ*	*ña̭*
Dentales........	*ta*	*tha*	*da*	*dha*	*nơ*	*ḍa*
Labiales........	*pa*	*pha*	*ba*	*bha*	*mơ*	*ḅa*
Semi-voyelles.....	*ya*	*ra*	*la*	*va*		
Sifflantes........	*ça, sa*					
Aspirée..........	*ha*					

TRANSCRIPTION DES VOYELLES ET DES CONSONNES ET LEUR PRONONCIATION.

1. **Voyelles.** — Elles n'offrent aucune difficulté. Les diphtongues transcrites *ai*, *ău*, *au*, *ĕi* sont formées de deux éléments composants :

I. *ai* = *a* + *i*;
II. *ău* = *ă* + *u*;
III. *au* = *a* + *u*;
IV. *ĕi* = *ĕ* + *i*.

Les signes vocaliques, ou voyelles proprement čames ajoutées postérieurement à l'alphabet sanscrit, seront rendus comme suit :

a. Deux sons, pouvant devenir longs, dont l'un est assez voisin de *eu* dans *Eure* et l'autre de *eu* dans *Eubée*, mais prononcé plus en arrière, seront transcrits respectivement *ơ*[1] et *ö* (leurs longues deviendront nécessairement *ơ̄* et *ȫ*).

b. Le signe vocalique ◌ + ◌ se prononce de deux manières :

I. *aò*, final;
II. *ò*, suivi d'une consonne.

Il répond dans les inscriptions en čam mêlé de sanscrit à la diphtongue double sanscrite *au*. En lui conservant la graphie *au*, prononcée, selon sa position, *ò*, fr. *or*, ou *aò*, fr. *aorte*, on éviterait l'inconvénient d'introduire le nouveau signe *ò* tout d'abord adopté.

c. Les formes réduites ◌ et ◌ (*ou* ◌) des lettres ◌ *ya* et ◌ *va*, précédées du support commun des voyelles ◌ *a*, correspondent à des diphtongues et non à des semi-voyelles initiales, il s'ensuit qu'il est nécessaire de distinguer :

I. ◌ *ya* = une consonne et une voyelle,
de II. ◌ *i̯a* = deux éléments vocaliques;

et I. ◌ *va* = une consonne et une voyelle,
de II. ◌ *u̯a* = deux éléments vocaliques;

[1] L'*ơ* barbu des Missionnaires (= all. *ö*), employé depuis fort longtemps dans la *romanisation* de l'annamite, connue en Indo-Chine sous le nom de *quốc ngữ*.

afin de ne pas être exposé à confondre des mots aussi dissemblables d'aspect et de sens que les suivants :

I. *yā* « ô » et *ịā* (écrit *aịā*) « eau » ;

II. *yak* « lever » et *ịak* (écrit *aịak*) « presser », etc.

ou encore :

I. *vak* « coudre » et *ụak* (écrit *aụak*) « jouer d'un instrument » ;

II. *val* « réfléchir » et *ụal* (écrit *aụal*) « se gorger », etc.

De plus, les graphies *ya* et *va*, seules employées pour représenter , et leurs formes réduites et , ne permettraient guère dans le cas où l'on voudrait transcrire le support *a*, de noter, par exemple, l'orthographe différente de :

I. (= en car. dévanāgarī. *अयक्) et (= *अयक्) ;

II. (= *अवल्) et (= *अ्वल्), etc.,

ce qui serait facilement obtenu en écrivant ces mots : I. *ayak* et *aịak* (= *ịak*); II. *aval* et *aụal* (= *ụal*), c'est-à-dire : *y* initial et *ị* groupés; *v* initial et *ụ* groupés.

Les indigènes ne savent pourquoi le *ụ* (= *v* groupé) est représenté par deux signes, dont l'un est l'appendice inférieur de *va* ( ) et l'autre cet appendice abrégé ( ). Chacune de ces deux graphies étant fixe en sa place, on pourrait au besoin les transcrire respectivement : *ụ* et *ụ*[1]. Ex. :

I. *luak*, *luič*;

II. *kuoč*, *ganuor*[2].

[1] Ou bien par *u*, caractère qui se trouve dans toutes les imprimeries de l'Indo-Chine. — *Ị* s'écrirait nécessairement *ị*.

[2] Dans les textes épigraphiques, où le čam est constamment entremêlé de mots sanscrits, il y aurait avantage à rétablir simplement *ya* et *va*, transcription habituelle des indianistes.

2. Consonnes. — Les vingt muettes, les quatre semi-voyelles et l'aspiration seront transcrites et prononcées comme leurs correspondantes de l'alphabet sanscrit.

Ča[1] est une prépalatale très mouillée dont la prononciation est intermédiaire entre celles du *ti* de *tiare* et du *qui* de *inquiet;* cf. *ć* (ћ) du serbo-croate.

Ja est la sonore de cet élément; sa prononciation est intermédiaire entre celles du *di* de *diable* et du *gui* de *aiguière*; cf. *dj*, *đ* (ђ) du serbo-croate.

Čha[2] et *jha* sont les aspirées des consonnes précédentes.

Une palatale, une dentale et une labiale, inconnues à l'alphabet sanscrit, sont représentées dans l'écriture čame au moyen de la dernière lettre de leur ordre, à laquelle on s'est contenté d'ajouter une cédille. Ce sont :

I. Palatale........... *ña* < *ña;*

II. Dentale........... *ḍa* < *no*;

III. Labiale........... *ḅa* < *mo*.

Ña est une nasale dentale mouillée, existant aussi en annamite, et dont la prononciation est voisine de celle de la palatale *ña*.

Les douces non sonores *ḍa* et *ḅa*, sont un *da* et un *ba* dépourvus de leurs vibrations glottales. Elles se prononcent, la première entre *da* et *ta*, la seconde entre *ba* et *pa*. Il n'y a aucun inconvénient à les transcrire par *ḍ* et *ḅ* puisque le čam n'a pas de cérébrales.

Ces trois lettres sont dites «consonnes ajoutées». On remarquera l'absence d'un signe (et d'un son?) accessoire correspondant à la nasale gutturale *ño*.

da surmonté du signe de la longue (= *dā*) ne se lit pas *dā*, pour une raison qui m'échappe, mais *pā*. Si cette irrégularité de l'écriture čame mérite d'être notée, on pourra la représenter par *pā*.

Sifflantes. — Le dialecte du Cambodge n'en connaît qu'une : la sifflante dentale sourde *sa*, dont la transcription est tout

[1] Il eût été plus régulier d'écrire *ća*, mais pour ne pas multiplier les graphies d'un son qui existe dans plusieurs langues de l'Indo-Chine, on a préféré garder le *č* usité déjà dans la transcription du khmèr.

[2] *Čha* sert quelquefois en Annam à noter la sifflante dentale sourde *sa*.

indiquée. Le dialecte de l'Annam, au contraire, possède en outre la spirante palatale sourde [Cham character] *ça*, et la spirante interdentale sourde [Cham character] *ṣa*.

Au point de vue du son, *ça* rappelle le *ch* de *ich* et de *Blech*. Dans les mots d'origine sanscrite, ce phonème correspond à श *ça* et à ष *ṣa*.

La sifflante dentale s'articule en Annam comme le *th* anglais sourd (= germ. *þ*) et s'écrit [Cham character], elle correspond au *sa* du Cambodge et n'est du reste que la même lettre prononcée différemment. Dans une étude linguistique la notation *ṣa* ferait nettement ressortir cette discordance.

II

D'autres particularités de l'écriture čame, négligeables dans la pratique, méritent d'attirer l'attention des linguistes. Ainsi la nasale gutturale s'écrit de deux façons :

I. Au moyen du [Cham sign], à la fin des mots seulement;

II. Avec la nasale gutturale affectée du virāma ([Cham character]).

On notera donc dans une transcription rigoureuse :

I. [Cham sign] au moyen d'un accent circonflexe ˜. Ex. : *çã*, *pã*, *yã*, *tã*, etc.

II. [Cham character] à l'aide du signe *ṅ*. Ex. : *roṅ*, *jeṅ*, *deṅ*, *ḅoṅ*, etc., et l'on prononcera *çaṅ*, *paṅ*, *yaṅ*, *taṅ*, *roṅ*, *jeṅ*, etc. Mais dans la pratique on rendra ces deux signes par un simple *ṅ*.

Les Čams du Cambodge font quelquefois, et fautivement, précéder l'*m* final d'un anusvāra (·) :

Ex. : [Cham script] *halaṁ*.

Dans *ṁ*, transcription de cette anomalie, l'*m* représente la consonne, et le point suscrit · l'anusvāra.

Il n'y a pas lieu ici de tenir compte de plusieurs autres irrégularités de l'écriture čame : ce ne sont que des graphies de scribes ou des tentatives de transcription de mots annamites ou cambodgiens. Pour ces derniers, l'orthographe khmère a été conservée par les Čams, autant que le permettaient les ressources de leur alphabet.

III

L'exposé complet de l'alphabet des Čams de l'Annam, dont il existe un corps gravé à l'Imprimerie nationale sous ma direction, et quelques lignes de texte permettront au lecteur de se rendre un compte exact de la transcription proposée.

ALPHABET DES ČAMS DE L'ANNAM[1].

VOYELLES.

a *ā* *i* *ī* *u* *ū* *ṛơ* *ṝơ* *ḷơ* *ḹơ* *e*

ai *o* *au* *aṃ* *aḥ*

CONSONNES.

ka	*kha*	*ga*	*gha*	*ṅơ*	(*ṅa*)	
ča	*čha*	*ja*	*jha*	*ñơ*	(*ña*)	*ṇ̃a*
ta	*tha*	*da*	*dha*	*nơ*	(*na*)	*ḍa*
pa	*pha*	*ba*	*bha*	*mơ*		*ḅa*
ya	*ra*	*la*	*va*			
ça	*s̱a*	(– *sa*)			*ha*	

[1] Dans l'ordre indigène.

SIGNES VOCALIQUES.

i (dis) *khik;*

ī (dîme) *kanī;*

ĕi (pareil) *kaĕĕi;*

e (thé) *čeṅ;*

ē (fée) *kē;*

ai final (*ail*) *gai* (= *gail*);

ai suivi d'une consonne (m*ais* [tête]) *kaik* (=*kêk*).

o (pot) *tok;*

ō (tôt) *lō;*

au suivi d'une consonne (coq) *kauk* (= coque);

au final (*aorte*) *klau* (=*klaò*);

u (*ou*) *kakuḥ;*

ău (*a-ou*) *pathău;*

o' (le, me) *karo'k;*

ō' (heure) *arō';*

ö (*Eubée*) *nöh;*

ȫ (queue) *karȫḥ;*

ụai (*houille* *jụai* (= *djouille*);

ịa[1] (ya) *tabịak;*

[1] La forme réduite de *ya* = *ịa*, ou les combinaisons de *ị* + une voyelle, ne s'emploient qu'avec le support commun des voyelles ( ), ou soutenues par une consonne. Ex. : *ịā;* *kịo'*.

ịā (yâ) *bịā;*

ịơ (ye) *jịơ;*

ịō (yeux) *čịōt,*

ụ̆ (yi) *čụp;*

ụ̄ (yî) *čụṃ;*

ịo (yo) *tịok;*

ịau (yò, yao) *jịauy.*

— marque que la voyelle qu'il affecte dure plus qu'une longue.

— représente la nasale gutturale affectée du virāma ( ) = *ṅ*
ex. : *kaṅ.*

— change la voyelle inhérente *ơ* des nasales *ṅơ*, *ñơ*, *nơ*, *mơ* en *a* : *ṅap*, *ma.*

a, sert de support à *ịa*, forme réduite de *ya*:
ex. : *ịā*, *ịơk*, etc.

Anusvāra : — *ṃ*, *kaṃ;* visarga : *ḥ*, *mơḥ.*

TEXTE ČAM.

1 *ni* *dalākal* *pō*[1] *debatā* *suơr* *pa-*
tau *čaṃ* *mơṅ*[2] *kal* *dahlău* *kịơṅ* *kumĕi* *yụơn*

[1] écrit *doṅ*, mais prononcé *pō* «seigneur, maître».

[2] Ou *mō'*, *kịō'*, etc. v. § 2, p. 262.

mo·da hū ṣā phun kraik[1] tagok di

kröḥ ḅlaṅ anak mo·thir pō debatā suo-

r. Sunit ganro·ḥ pō debutā suo·r

lo·[2] kaju̯ā hū ṣā phun kraik nan[3]

i̯ā yu̯o·n mo·suḥ ṣauṅ čam oḥ alaḥ

o dom di alaḥ yu̯on vo·k nan[4] kaju̯ā

hū ṣā phun kraik nan. Mo·ṅ i̯ā yu̯o·n

glauṅ badi bini̯ai i̯ā čam ganro·ḥ min

mo·ṅ dakit badi bini̯ai blo·k blaṅ mo·k

ti̯an tapak min. Nan yu̯o·n mo·suḥ

1 = r kra. = l bla.

2 Prononcer *ló*.

3 Lig. =

4 Lig. =

ṣauṅ čaṃ di jai o. Nan ñu ṅap

baḍī biṇjai blo̊k blaṅ ñu paḍuo̊č ha-

rak dī kro̊p no̊gar dī kro̊p palĕi

paḍar duaḥ ruaḥ kumĕi darā ṣā pluḥ

klău thun jio̊ṅ bisiaṃ binai bā mo̊rai

kā patau ñu...

(Texte inédit recueilli par Landes.)

TRADUCTION.

«Ceci est l'histoire du seigneur Debata Ṣuor, roi čam qui épousa autrefois une fille annamite.

«Devant le palais de Debata Ṣuor, au milieu de la cour, il y avait un arbre *kraik* (*Mesua ferrea L.*). La puissance de Debata Ṣuor avait pour cause cet arbre. Le royaume d'Annam vint combattre les Čams, ceux-ci ne furent pas vaincus, les Annamites furent vaincus à cause de cet arbre *kraik*. Mais le royaume d'Annam était plein de finesse et de mensonges, les Čams étaient inférieurs dans l'art de la finesse et du mensonge, ils allaient en droiture.

«Les Annamites combattant les Čams ne furent pas assez forts, alors ils eurent recours à la ruse. Ils firent une proclamation par tout le royaume, par tous les villages, ordonnant de chercher une fille vierge de treize ans, douée de beauté, et de l'amener à leur roi...»

A. Cabaton.

SPÉCIMENS DU PARLER RUSSE DE LIOUBOVKA-KOLPINO

(DISTRICT DE PSKOV).

ПРО БЫКА.

(CONTE DU TAUREAU.)

Баба была и дѣдъ былъ; и въ іихъ было скатины много, и въ іихъ было скатины много! И жили аны, и захатѣли быка бить. Баба стала дверь держать, а дѣдъ хатѣлъ быка бить. Какъ хатѣлъ дѣдъ вдарить быка, а быкъ спужался, пабѣхъ, въ двери вдарился; баба подъ вдери попала. Баба здинулась и стала бычу вопѣть : «быче! быче!» а быкъ въ лѣсъ вбѣхъ, тамъ и жыть остался.

И пашли апять борова бить, а баба апять дверь держать стала; дѣдка хатѣлъ вдарить борова. Какъ хатѣлъ дѣдъ вдарить борова, боровъ, разбѣхся и вдарился въ дверь; баба подъ двери попала; баба здинулась и стала апять вопѣть : «зюрка! зюркэ!» а зюрка вбѣхъ въ лѣсъ и тамъ остался жыть; іимъ стало ницево дѣлать.

Пашли апять пѣтуна бить. Какъ хатѣлъ дѣдъ пѣтуна бить, пѣтунъ разбѣхся, а баба стала вапѣть : «пѣтья! пѣтья!» а пѣтья влетѣлъ въ лѣсъ и тамъ остался жыть.

Пашли апять барана бить. Какъ хатѣлъ дѣдъ барана бить, баранъ разбѣхся, а баба стала вапѣть : «барэ! барэ!» а барэ въ лѣсъ вбѣхъ и тамъ остался жыть.

Пашли апять гуся бить. Какъ хатѣлъ дѣдъ гуся бить, гусь разбѣхся, а баба стала вопѣть : «гыдя! гыдя! дига! дига!» а дига влетѣлъ въ лѣсъ и тамъ остался жыть; и дѣдъ сталъ адинъ съ бабой.

Быкъ хатѣлъ устроить избу; присолъ къ борову : «боровъ! боровъ! паидёмъ избу строить!

— Я ану яму выраю, другу яму выраю, мнѣ тёпло буіе! -

Быкъ пасёлъ къ барану: «барэ! барэ! паидёмъ избу строить!

— Я въ ану сасну вдарюся, въ другу сасну вдарюся, и мнѣ тёпло буіе!»

Быкъ пасолъ къ гусю: «гуся! гуся! паидёмъ избу строить!

— Адно крыло пастелю внизъ, другимъ одѣнусь, и мнѣ тёпло буіе!»

Быкъ пасолъ къ пятуну: «пятунъ! пятунъ! паидёмъ избу строить!

— На ану сосну сляцу, на другу сосну сляцу, запаю и мнѣ тёпло буіе!»

И быкъ пасолъ адинъ строить избу, и сталъ строить яну, и пастроилъ избу. И боровъ идё къ быку. «быкъ! быкъ! пусти мя вуйзбу! Кали мя вуйзбу не пустишь, всю завалену у стѣны атрою!» И пустилъ быкъ ево вуйзбу.

И баранъ вопи: «быкъ пусти мя вуйзбу! Не пустишь вуйзбу, а тѣ всѣ углы утабью!» Быкъ пустилъ.

И пятунъ паё: «Кирикуку! быкъ пусти мя вуйзбу! кали не пустишь, вешь мохъ вытѣгаю сызбы! — братъ не тягай! ступай вуйзбу!» быкъ сталъ по дабру.

Гусь вопи: «быкъ пусти мя вуйзбу! кали ня пустишь, я всю землю срою съ паталоку!» быкъ пустилъ.

Таперь быкъ пасолъ шѣно касить, и присолъ волкъ къ быку: «быкъ косишь? — кашу. — хвастомъ машешь? — машу. — боишься мяня унага? — хоть двое и придите не баюсь!» Пришли двое: «быкъ косишь? — кашу. — хвастомъ машешь? — машу. — боишься насъ двоихъ? — хоть трое придите, я не баюсь!»

Пришли трое, цетверо, пятеро, десять; быкъ испужался и вбѣхъ дамой съ казьбы, и волки пришли вуйзбу; загладѣли, дымокъ въ изёбкѣ; и вышолъ волкъ и пълажилъ лапу на парогъ, пълажилъ и другу, и на припецекь пълажилъ ухо, и въ пецкѣ сталъ сало лизать; и этакай

быкъ скацилъ съ пецки, и сталъ волку быкъ въ жопу торнуть; и боровъ подъ краватью ножикъ тоце : «падай сюды, такъ и зарѣжу!» а баранъ сталъ въ жопу рагамъ сваимъ въ волку. Волкъ вырвался и убѣхъ, и разскавалъ сваимъ волкамъ братьямъ : «кто вельямъ зелѣзнымъ сазалъ въ пецку, кто щатину рвалъ съ мясомъ, кто тукмацамъ вдарилъ!»

CONTE DES SERPENTS FABULEUX.

Жылъ гасударь. Онъ уѣхалъ въ чужіе зіемли; онъ ня зналъ ницево. Дома, кухарка аберемѣла, доцка аберемѣла, хазяйка уберемѣла. Хозяйка радила сына Ивана Царевица, доцка радила Ивана Кошкинаво, кухарка радила Ивана Кухаркинаво.

Яны рашьли много время, здѣлались бальши. Стали спробовать силу сваю : скавали палицу восемь десять пудоў; стали мятать въ даль; хто съ нихъ закиня дальше, тотъ будя дюзѣе всихъ; таму яны будуть пакаряца.

Пашли на волю; пришли къ мосту каменному. Ни далёко около моста стаить домъ двухъ іэтажовъ; каменный дворъ кругомъ; въ этомъ двари стаить три лошади богатырскихъ; насыпано іимъ въ зилаба по цетверти афса.

Приходя; тёмная ноць, надо іимъ нацавать въ этомъ домѣ. Каму будя караулить? Хто ки пріѣхалъ бъ въ этотъ домъ нацевать, надо караулить, чтобъ ни убилъ бъ іихъ. А домъ зьмѣевъ; баяца нацевать.

Приходя Ивану Царевицу; Иванъ Царевицъ ни пашолъ; пашолъ за Ивана Царевица караулить Иванъ Кошкинъ. На втарую ноць приходя караулить Ивану Кухарькиному; а за вси взялся три ноци караулить Иванъ Кошкинъ.

Первую ноць онъ пашолъ къраулить на мостъ, а яны лягли спать въ старыю избу спать; онъ скавалъ іимъ : «что мнѣ если ни устойка, тагда заваплю, придите ка мнѣ на памогу!» Пашолъ онъ, пашолъ падъ мостъ, шѣлъ. Ноцью ѣдя, на богатырскимъ кани, съ шастигаловый зьмѣй.

Узналъ конъ па духу пасунувся на масту. Скавалъ зьмѣй : «пацаму ты воўця доля! вшю дарогу ѣхалъ ни

савальшя, а зьдѣсь пасунулся? слышешь нязгоду на мяня ли али на сябя? крикнулъ зьмѣй громкимъ голосомъ. Хто сидить подъ мастомъ? выхади ваевать!» Выходя Иванъ Кошкинъ. «давай-ка! паваюемъ, зьмѣй гаринской!» Вышолъ и зьмѣй разбѣхся на Ивана Кошкинаво.

Иванъ Кошкинъ санаво маху збилъ три галавы далой; втарой разъ збилъ еще три галавы. Головы взіялъ патъ камень, тулавища зжохъ, пепель пополю разьвѣялъ.

Патомъ пашолъ дамой, сказалъ Ивану Царевицу и Ивану Кухарькиному «что я убилъ шастигаловъ зьмѣя!»

На втарую ноць, пашолъ апять къраулить падъ мость Иванъ Кошкинъ; сѣлъ падъ мосъ и слыша ѣдить зьмѣй съ девьятьемъ гълавамъ. Конь зьмѣя потыкнулься. «ахъ ты волцье гълава, чты слышешь, незгоду на мяня или ня сябя? на тебя зьмѣй гаринскій!» Выходя зьмѣй. «Фу! Боже мой! на Руси лятаɩъ, руськаво духу не слыхалъ, а таперя такъ въ глазахъ и вертѣца! Хто сидить падъ мастомъ? выхади са мной зьмѣемъ повае-вать!»

Иванъ Кошкинъ вышолъ и взялъ восемь десять пудоў палицу зелѣзныю въ руки; разлятѣлься зьмѣй, хатѣлъ пражрать Ивана Кошкинаво. Иванъ Кошкинъ удариль яво; атъ aново раза зьбилъ три гълавы; атъ втарово разу ударилъ іеще зьбилъ три гълавы; третій разъ, іеще три гълавы зьбилъ; концалъ зьмѣя савсѣмъ; взялъ головы патъ камень, тулавища зжохъ, пепелъ по цистому полю разьвѣялъ; пашолъ дамой, сказалъ сваимъ друзьямъ: «двухъ зьмѣевъ пабѣдилъ: перваво шъ шастьёмъ гълавамъ, втарово зъ девьятьёмъ гълавамъ».

Приходя на третью ноць съмаму къраулить; третью ноць сѣлъ апять падъ іэтатъ мостъ. Въ самая въ тоя время ѣдить зьмѣй на лошади зъ девѣнадцатьемъ гълавамъ. Пріѣзжая на іэтотъ мостъ, конь и въ яво жъ потыкнульшя. «атцаво ты конь потыкнульшя? Цаво ты слышешь? нязгоду на мяня али на сябя? — я слышу на тобя зьмѣй гаринскій, на тябя нязгоду!»

Выходя зьмѣй и гъварить: «Па Руси много я лятаɩъ, руськаво духу ня слыхалъ, а таперецка такъ и въ глазахъ и вертица. Хто сидить подъ мастомъ? выхади-тка са мною, зьмѣемъ, повоевать!» Выходя Иванъ Кошкинъ воевать и видя въ зьмѣя дьвѣнадцати галовъ іесь. «Ну

давай зьмѣй воевать, я ни срабѣю тябя зьмѣя гаринскаво, не спужаюся!»

Разлятѣлься зьмѣй, ударилъ Ивана Кошкина сразу. Иванъ Кошкинъ па костку въ землю ввязъ. Втарой разъ зьмѣй какъ ударилъ Ивана Кошкинаво пакалѣна ввязъ въ зьемлю.

Иванъ Кошкинъ ня успѣлъ палицей ударить зьмѣя. Третій разъ разлѣтѣлься зьмѣй. Иванъ Кошкинъ какъ ударилъ зьмѣя, сразу три гълавы зьбилъ палицей сваёй; цатвёртый разъ Иванъ Кошкинъ ударилъ зьмѣя, ещо три гълавы зьбилъ. Зьмѣй разсердилься, ударилъ Ивана Кошкинаво, завазъ въ землю па жопу. Видя Иванъ Кошкинъ что «мнѣ памоги нѣту, іэти таварищи сьпя» сказалъ зьмѣю: «давайка таперя аддохнемъ маленька!» Разулъ сапохъ съ правой наги, кинулъ на таварищевъ и вдарился прямо въ стробъ. Стробъ разсыпался и яны ни слыхали.

Здѣлъ шапку зъ галавы, кинулъ на іихъ; паталокъ вызбы апружилься, тагда яны праснулися. Иванъ Кошкинъ въ зто время устепенилися.

Разлятѣлься зьмѣй; Иванъ Кошкинъ какъ ударилъ зьмѣя, три гълавы зьбилъ ящe; разъ ня далёко ушолъ зьмѣй.

Иванъ Кошкинъ въ сярцахъ дагналъ зьмѣя, зьбилъ яму астатнихъ три гълавы, концалъ зьмѣя савсимъ. Видя и таварищи яму бяжа на памогу, онъ исправился съ этомъ зьмѣемъ, вжялъ головы патъ камень, туловища зжохъ, пепель по цистому полю развѣялъ. Пашли пабѣдали, сѣли на́ іэтахъ зьмѣйскихъ лашалей и паѣхали къ царству.

Живёть за трицать вёрсъ, живё кошка мѣнный лопъ, ня прапуская никаво по сваёму мѣсту. Няльжя минавать, на́до іимъ праѣхать на іяйней дароги. Асьмѣлилися, паѣхали; выскацила кошка мѣнный лопъ, хатѣла пражрать іихъ сразу всѣхъ.

Яны не далися іёй. Иванъ Кошкинъ схватилъ атъ Ивана Царевица каня, разарвалъ; адинъ шматъ, кинулъ въ пълавину бѣлаво сьвѣту, другую пѣлавину кинулъ въ другую пълавину бѣлаво сьвѣту; іэта кошка сабрала аную пълавину, пабѣгла, схватила другую пълавину, апять прибѣгла къ іимъ; хатѣла іихъ схватить.

Иванъ Кошкинъ схватилъ атъ Ивана Кухарькинаво каня, разорвалъ; аную пълавину кинулъ въ аную сторону бѣлаво сьвѣту и другую пълавину кинулъ въ другую сторону бѣлаво сьвѣту.

Iэта кошка собрала абѣи пълавины, апять прибѣжала, хатѣла схватить Ивана Кошкинаво. Иванъ Кошкинъ схватилъ сваёво каня, разорвалъ; аную пълавину кинулъ въ аную сторону бѣлаво сьвѣту и другую пълавину кинулъ въ другую сторону бѣлаво сьвѣту. Iэта кошка апять прибѣгла, хатѣла схватить апять же Ивана Кошкинаво, Иванъ Кошкинъ схватилъ Ивана Кухарькинаво, разарвалъ, схватилъ Ивана Царевнца, разарвалъ. Апять прибѣгла кошка. Иванъ Кошкинъ десять вёрсъ ни дашолъ до границы; пабѣжалъ на границы. Стаить кузница фшья зелѣзна; прямо вбѣхъ въ эту кузницу и запёрься.

Кошка мѣнный лопъ ни папала въ этыю кузницу; вопя : « кузнецъ, аддай мнѣ Ивана Кошкинаво! — кузнець гъварить : высунь языкъ въ акно я тябѣ пъсажу на языкъ! » Кошка высунула языкъ въ акно. Иванъ Кошкинъ по приказу кузнецову зажалъ шыпцамъ за языкъ; шыпцы были у кузнеца трицать пудоў; зажалъ за языкъ, приказалъ кузнецъ взять, завернуть шыпцы за наковальну : « вазьми восемъ десять пудоў залѣзнай молотъ, бьей кошку па гълавы! » молотъ вьесь прибилъ да буха; схватилъ другой малатокъ, сталъ бить; кошка стала прашить : « съ добра пусти мяня, васъ не трону никагда! » Иванъ Кошкинъ гъварить : « Выхарни мнѣ Ивана Кухарькинаво! » кошка выкарнула. « Ну выкарни Ивана Царевица! » кошка выкарнула. « Выкарни Кошкинаво каня! » выкарнула. « Выкарни Кухарькинаво и Ивана Царевица каня! » выкарнула. Яю пустили зъ добрей волѣ. « Никагда васъ не трону! »

Узнали яны идё государя дацка за мужъ. Яны хатя ѣхать пасватать. Государя убяснёно : « будя выпущена на три вярсты сабакъ лютахъ. Кто ня пубаица iэтахъ сабакъ, тотъ будя зьять мнѣ и будя мужъ маей доцери, за таго пайдёть зъ добрей воли за мужъ! »

Паѣхали яны iэти сами Иванъ Кошкинъ, Иванъ Кухаркинъ, Иванъ Царевицъ сватать трое вьсѣ вмѣстѣ.

Попадая iимъ пелавѣкъ на дарогѣ; сыпрашили : « куда

давай зьмѣй воевать, я ни срабѣю тябя зьмѣя гаринскаво, не спужаюся!»

Разлятѣлься зьмѣй, ударилъ Ивана Кошкина сразу. Иванъ Кошкинъ па костку въ землю ввязъ. Втарой разъ зьмѣй какъ ударилъ Ивана Кошкинаво пакалѣна ввязъ въ зьемлю.

Иванъ Кошкинъ ня успѣлъ палицей ударить зьмѣя. Третій разъ разлѣтѣлься зьмѣй. Иванъ Кошкинъ какъ ударилъ зьмѣя, сразу три гълавы зьбилъ палицей сваёй; цатвёртый разъ Иванъ Кошкинъ ударилъ зьмѣя, ещо три гълавы зьбилъ. Зьмѣй разсердилься, ударилъ Ивана Кошкинаво, завазъ въ землю па жопу. Видя Иванъ Кошкинъ что «мнѣ памоги нѣту, іэти таварищи сьпя» сказалъ зьмѣю: «давайка таперя аддохнемъ маленька!» Разулъ сапохъ съ правой наги, кинулъ на таварищевъ и вдарился прямо въ стробъ. Стробъ разсыпался и яны ни слыхали.

Здѣлъ шапку зъ галавы, кинулъ на іихъ; паталокъ вызбы апружилься, тагда яны праснулися. Иванъ Кошкинъ въ это время устепенилися.

Разлятѣлься зьмѣй; Иванъ Кошкинъ какъ ударилъ зьмѣя, три гълавы зьбилъ яще; разъ ня далёко ушолъ зьмѣй.

Иванъ Кошкинъ въ сярцахъ дагналъ зьмѣя, зьбилъ яму астатнихъ три гълавы, концалъ зьмѣя савсимъ. Видя и таварищи яму бяжа на памогу, онъ исправился съ этомъ зьмѣемъ, вжялъ головы патъ камень, туловища зжохъ, пепель по цистому полю развѣялъ. Пашли пабѣдали, сѣли на́ іэтахъ зьмѣйскихъ лашалей и паѣхали къ царству.

Живёть за трицать вёрсъ, живё кошка мѣнный лопъ, ня прапуская никаво по сваёму мѣсту. Няльжя минавать, надо іимъ праѣхать на іяйней дароги. Асьмѣлилися, паѣхали; выскацила кошка мѣнный лопъ, хатѣла пражрать іихъ сразу всѣхъ.

Яны не далися іёй. Иванъ Кошкинъ схватилъ атъ Ивана Царевица каня, разарвалъ; адинъ шматъ, кинулъ въ пълавину бѣлаво сьвѣту, другую пѣлавину кинулъ въ другую пълавину бѣлаво сьвѣту; іэта кошка сабрала аную пълавину, пабѣгла, схватила другую пълавину, апять прибѣгла къ іимъ; хатѣла іихъ схватить.

Иванъ Кошкинъ схватилъ атъ Ивана Кухарькинаво каня, разорвалъ; аную пълавину кинулъ въ аную сторону бѣлаво сьвѣту и другую пълавину кинулъ въ другую сторону бѣлаво сьвѣту.

Іэта кошка собрала абѣи пълавины, апять прибѣжала, хатѣла схватить Ивана Кошкинаво. Иванъ Кошкинъ схватилъ сваёво каня, разорвалъ; аную пълавину кинулъ въ аную сторону бѣлаво сьвѣту и другую пълавину кинулъ въ другую сторону бѣлаво сьвѣту. Іэта кошка апять прибѣгла, хатѣла схватить апять же Ивана Кошкинаво, Иванъ Кошкинъ схватилъ Ивана Кухарькинаво, разарвалъ, схватилъ Ивана Царевнца, разарвалъ. Апять прибѣгла кошка. Иванъ Кошкинъ десять вёрсъ ни дашолъ до границы; пабѣжалъ на границы. Стаить кузница фшья зелѣзна; прямо вбѣхъ въ эту кузницу и запёрься.

Кошка мѣнный лопъ ни папала въ этыю кузницу; вопя : « кузнецъ, аддай мнѣ Ивана Кошкинаво! — кузнець гъварить : высунь языкъ въ акно я тябѣ пъсажу на языкъ! » Кошка высунула языкъ въ акно. Иванъ Кошкинъ по приказу кузнецову зажалъ шыпцамъ за языкъ; шыпцы были у кузнеца трицать пудоў; зажалъ за языкъ, приказалъ кузнецъ взять, завернуть шыпцы за наковальну : « вазьми восемъ десять пудоў залѣзнай молотъ, бьей кошку па гълавы! » молотъ вьесь прибилъ да буха; схватилъ другой малатокъ, сталъ бить; кошка стала прашить : « съ добра пусти мяня, васъ не трону никагда! » Иванъ Кошкинъ гъварить : « Выхарни мнѣ Ивана Кухарькинаво! » кошка выкарнула. « Ну выкарни Ивана Царевица! » кошка выкарнула. « Выкарни Кошкинаво каня! » выкарнула. « Выкарни Кухарькинаво и Ивана Царевица каня! » выкарнула. Яю пустили зъ добрей волѣ. « Никагда васъ не трону! »

Узнали яны идё государя дацка за мужъ. Яны хатя ѣхать пасватать. Государя убяснёно : « будя выпущена на три вярсты сабакъ лютахъ. Кто ня пубаица іэтахъ сабакъ, тотъ будя зьять мнѣ и будя мужъ маей доцери, за таго пайдёть зъ добрей воли за мужъ! »

Паѣхали яны іэти сами Иванъ Кошкинъ, Иванъ Кухаркинъ, Иванъ Царевицъ сватать трое вьсѣ вмѣстѣ.

Попадая іимъ пелавѣкъ на дарогѣ; сьпрашили : « куда

идёшъ? — къ Государю. Што ты знаешъ? — я знаю сабакъ загаваривать што ня гамнуть на васъ! — садися къ намъ въ каляску, пайдёмъ съ намъ къ Государю сватать дацку государеву!» іеще праѣхали мозе быть пять вёрсъ; попадая яще целавѣкъ: «куда идёшъ? — къ Государю. — зацимъ? — сватать — што знаешъ? — я знаю выбрать съ травы травину! — садись съ намъ, паѣдемъ къ Государю сватать!» Праѣхали яще; попадая третій целавѣкъ. «Куда идёшъ? Къ Государю сватать! — што ты знаешъ? — я знаю на небо выбрать са̀ зьвавды зьваздину! — садися съ намъ, паѣдемъ съ намъ!» сѣлъ въ каляску, паѣхали къ Государю; пріѣзжають къ дварцу; около самаво дварца выпущено на три версты сабакъ. Стая, дожидають, а зьдѣсь люди смотрють въ падзорны трубы што сабаки будуть дѣлать.

Сабаки іэтахъ censored сватавъ прапустили къ Государю. Государь іихъ принялъ, іэтахъ сватавъ: «стало быть, вы маи женихи, кагда маихъ сабакъ ня пабаялись!» вьзяли доцку, пъсадили въ каляску; абратномъ путіёмъ паѣхали дамой. Іэта дѣвушка захатѣла прастыть, абхаладица: «Атварите акошка, дайте прастыть!» атварили акошка и ана вылетѣла, шѣла на траву, убратилася травины. Яны спужалися: «куда іэта нявѣста патерялася?» нашолъ тотъ втарой, каторый зналъ выбрать съ травы травину и вьзялъ пъсадилъ яю въ каляску.

Яна убратилася нявясты. Іеще нѣсколько праѣхали; ана убамлѣла, захатѣла прахладица, стала прашить: «Утварите мнѣ акошка, я хацу прастыть!» ана улетѣла на небо. Яны видѣли куда яна летѣла, прямо на небо. Яны паслали трьетьево целавѣка, каторый зналъ выбрать са зьвѣзды зьвязьдину; тотъ пашолъ, выбралъ сы зьвѣзьды зьвязьдину, принёсъ; пъсадили въ каляску, убратился нявѣсты; акно въ каляскѣ заперли; привяли яю дамой; стали жаница на ней.

Здѣлали условія: выкапать три сажны глыбыны яму, съ сорокъ сажаней шырины и пълажить въ эту яму драва, и зазець агнёмъ; и пълажить церіесъ іэту яму канатъ.

Каторай прайдётъ па іэтаму канату, каму дастанеца Государска доць. Иванъ Царьевицъ пашолъ па канату убарвался, свалился прямо въ яму и згарѣлъ. Втарой

пашолъ Иванъ Кухаркинъ, убарвался, свалился прямо въ яму и втарой згарѣлъ.

Астался Иванъ Кошкинъ; убратился коскэй, на цатырёхъ лапахъ перябѣхъ церіесъ канатъ, ни убарвался. Пришла Государева доцка, яму пакланилася и пацѣлавалася; вьзяла яво за руку; пашли вянцаца.

Свадьбу играли,
на пиру бывали,
вино пивали,
по усамъ тякло,
въ ротъ ня попало.

Благо Государева доцка за мужъ попала.

COMMENT ON ARRACHE LES VIEILLES SOUCHES.

Росказъ. Какъ карцавнюкъ съ зямли ворцю.

Агромнымъ стягомъ и грузны изъ зямли, и на этотъ стягъ здымамъ іога и іэтотъ кагда ны здынемъ и выворотімъ, тагда могимъ ны здахнуть времецко.

Ны опять здыхнувши щупамъ ва мху, щуплемъ если али нѣту, пойдёмъ въ другой клоцъ, во громны клоцъ; тагда буде во громномъ клуцу, уцуплемъ прежни, самы вѣковѣсни карсавиня, и пасцуповши его, въ траихъ целавѣкъ и заносимъ три вершковое дерево, и заведёмъ подъ коренья и ляжимся три целавѣка на сверъ и зыблемъ его, мове быть цетверть цаса въ траихъ. Здынется, такъ здынется; не здынется, такъ и бросимъ; кто прикрѣпи матью, кто нѣ, поидёмъ сацить, а найдёмъ или не найдёмъ.

LA PÊCHE EN HIVER.

Ны сабираемся сьесь насъ хозяевъ и сіесь лашадей, и агроматны оны повозку, и запрягаемъ ны сіесть лъшадей, закладаемъ въ грузную повозку и атправляемся ны у море и што Господь пошлё намъ! . . .

И въ этой повозку на шесть братовъ и кладёмъ ны

сіесь сотъ капитала въ этотъ заводъ, и тправляемся съ этакимъ запасомъ возеро, и тогда што Господь пошлё!... И достанимъ и ни достанимъ, какъ кошь кармись!

Прокормимся и ни прокормимся тимъ и промысляемъ тольки! Лошадей снуримъ своимъ убійствомъ штобы ровно яны вяли бы вси какъ ни адинъ за братья, аны и вели бы возеро этотъ нашъ заводъ.

«Новинкай мѣсякъ ноцью свѣти; адинъ ко мнѣ; это что ли?

Мой любезнай? . . .

Лѣтомъ люби; а зимой нѣ; іонъ за то мяня зимой ня люби:

Яму ня въ цему хадить; няту шубушки въ яго, ни кафтана, нѣту тёплыхъ сопоговъ; іонъ на худенькой щапцонки, по поситкамъ стаскалъ, по поситкамъ. по бясѣдамъ, по питейнымъ даже дамамъ!»

CHANTS ET REFRAINS.

Дѣло было въ Масквѣ,
На стварецкомъ масту:
Одинъ идётъ манахъ
Въ красныхъ станахъ,
А другой идётъ въ зелёныхъ станахъ;
Потомъ ляти куликъ и соя;
И куликъ гавари съ соя:
«Ты дай мнѣ въ стоя!»
А соя гавари куликъ:
«У тябя носъ вяликъ!
Папу разокъ въ стояцку
Судовольсшвіймъ дала;
А дьяцку въ раскоряцку,
Съ тово гривенникъ ъжяла!
Тыкъ, тыкъ, не попалъ;
Только гривенникъ пропалъ!»
«Пропади маё дабро,
«Проламлю носомъ ребро!»

« Я Сасутоцки сваёй,
Абашью домъ тисавой;
Спальну нову тисовую;
Кравать пухомъ убабьёмъ;
Ня будемъ ни прясь, ни ткать;
Будемъ въ сицевомъ хадить,
А Сасутоцку любить! »

Гаварилъ я друшку:
« Ня хади по беряшку!
Ты ня гляшь въ рѣцоноцку,
Ня сакрушай дѣвцоноцку!
Сыграй, Ваняцка,
Въ таляноцку!
Сыграй повеселѣй! »
— « Я сыграю и спою
Про хорошую сваю! »

Гаголь на рѣцкѣ плывё;
За сабой гагольку вядё;
Хластой на бережки,
Стоюцья и диюцья.
У мѣсица звёзды цасты
У красно соннца луны ясны.

« Жила вдовушка, бѣдна сиротушка.
У ней было три сынка, всѣ разбойницки;
А цетвёртая доць была вазлюблена,
А всѣ эти сынки подъ разбой пашли,
Подъ разбой пашли, по ружью взяли;
А мяня, маладуха, съ сабой повяли;
Съ сабой повяли, и за мужъ выдали;
Выдали за марянина, за дварянина;
И аны годъ съ нимъ жили, и другой жили;
На третье гадокъ дитью прижили.

Мнѣ стаснулася и сгрустнулася;
Стала мужу звать въ свою сторону.
И аны годъ съ нимъ ишли, и другой ишли.
На третье гадокъ къ дубу прибрили.
Визли дубицка, гарала агоницекъ.
Визли агоницка сидѣтъ разбойницки.
Маево мужа объ дубъ вдарили;
И мяня маладу напазорили.
Напазоривши, всѣ спать палягли;
А больше братецъ ни спить, ни ляжи;
Всё выспрашиватъ : « Ты скажи,
Скажи каково ты рада?
— Я таково та рада,
Што жила вдовушка, etc....
. . . .

La complainte se répète ainsi plusieurs fois. Une variante de cette complainte a été recueillie par le poète Pouchkine. (Pouchkine, *Œuvres*, éd. Kartzev, p. 461, Saint-Pétersbourg, 1888.)

« Всѣ глазки проглядѣлъ
На тябя цвѣтоцекъ мой;
Ия вынишь съ кармана
Мой платоцекъ насавой?... »

Дѣвка жила весялилася,
За мужъ вышла далянцо.
« Мая зизь перемянилася,
Гуляніе не тако!
Ня объ томъ салдатъ скуцаю
Што цузая старана,
Патаму салдатъ скуцаю
Прашла молодость мая! »

« Пайду у матуски спрасусь,
У батюшки далазусь,
Што радима, ронна мать

Дазволь выти пагулять!
Дазваленіе мать дала,
Я на улицу пасла.
Ня успѣла выти вонъ,
Стаить милъ передa мной,
Разгаваривай са мной.
По дарожку тправлялся,
Гаварилъ што « ня пяцалься!
Ты ня плаць, ня тужы,
Варацусь буду сюды!
Я прiѣду, пъдайду,
Три падарки привязу:
Первый любушкѣ падарокъ,
На галовушку платокъ;
Другой любушкѣ падарокъ
На шеюцку земцужокъ.
Третій любушкѣ падарокъ
На руцушку перстянокъ. »
— Ты гари мая цапоцка,
Разгарися земцужокъ! »
Па канецъ іетой любови,
Лебёдушка бѣлая
Отъ цево стала бальна,
Пожно вецеромъ гуляла,
Прастудилася малада.
Исъ прастуды грудь балить.
Въ галавы шумъ шумить.
« Я за лекаремъ паслала,
Іево дома ня застала,
За табой, милый, паслала,
Нясцастіе въ домѣ стала. »

Далина, далинушка!
Па этай далинушки
Ходи добрый молодецъ
Яковъ Яковлевицъ!
Ходи не весяло,
Гуля не радостно.
Увидала матушка

Съ высаково тяряма,
Съ высаково съ таково
Съ краснаво акошка :
« Што шъ мая дѣтища
Ходишъ ня весело,
Гуляшъ ня радостно ?
— Радимая матушка
Объ цомъ вясялица ?
Всѣ дружія таварища
Нонче, узанились;
Дѣвоцки, падрузоцки,
Нонѣ за мужъ вышли.
Я остался молодецъ,
Холостъ, ня жанатъ гулять !
Пазволь мнѣ матушка,
Нонице жаница ?
— Ты жанись милай,
Паслушай дѣтища,
Ты паслушай милай !
Ня гляди багатыю,
Сматри тураватыю !
— Спасибо матушка,
Благодарству ронна ! »
Выбрала молодцу
Дѣвицу па совѣсти,
Дѣвицу па совѣсти,
Молодцу па нарвести.

Доць вазлюблена, крашива,
Ва сырой зямли ляжить;
Сынъ вазлюблены Ванюша
У чужихъ людяхъ живё.
Но даскуцила Ванюши
Цуза старана.
Призахвотилось Ванюши
Жаница маладцу.
« Пазволь батюшка заница,
Дазволь взять каво хацу ! »
Что атецъ сыну ня вѣря,

Що кака эта любовь,
Утвернулся сынъ заплакалъ,
Атцу слова ни сказалъ;
Пашолъ лѣсомъ тёмномъ
Государушки сваёй,
Въ акошки стукатался :
« Выди Доня на крылецъ,
Дай мнѣ руцку, дай мнѣ праву,
Сайми съ руцушки калецко,
Ты влюби маё калецко.
Всё равно какъ и мяня!
Ты прасти мая харошая,
Жить на вѣки у тябя! »
Пашолъ садицкомъ зялёномъ
Къ сударушки сваёй;
Вынялъ саблю, вынялъ остру,
Закалолъ самъ сябя.
Атець сыну павѣрилъ
Што кака эта любовь,
Што кака въ свѣтъ зладейка,
Нельзя всихъ вравни любиць.

« Старана, мая старонка!
Не знакомая здѣшна!
Тябѣ моя старонка
Нѣту травки ня цвятка;
Нѣту милаво друшка;
Нѣту дѣвокъ, нѣту мальцевъ,
Нѣту холостыхъ рябятъ!
Я вяцоръ въ слязахь уснула,
Друшка видѣла ва снѣ.
Гаварилъ я милёнку
Любязнему сваяму :
Если я тѣ въ абыци,
Сашли въ свою старану!
Не сашлёшь въ сваю старону
Приканцай ты жись маю!
Напиши надъ гробемъ напись
Што любила тебя! »

Глупая Авдотя,
Не разумная Авдотя.
Вышла за салдата,
За салдата, за зладѣя!
Не свая фатѣра,
Што фатѣра, то пастеля,
Што хлѣбъ въ ево въ брюхи,
Што платье ево на спини!

Пирядъ нашими варотамъ
Разыгралися рибяты,
Да халасты, да малады;
Аны шутоцки шутили,
Варацки варили;
Новы шѣни падламили,
Красну дѣвку падманили.
« Ты садись дѣвка въ сань,
Паѣдемъ дѣвка съ нами;
Съ нами, съ нами, съ маладцами,
Са вдовцкими съ казаками,
Ня нашу, на старонку! »

Бѣгла рѣцка въдяная;
Около рѣцушки калина;
На калини сиди пташка,
Грямышная кукушка.
Напѣла, распѣвала,
Къ души Авдоти припѣвала.

На крутой на гороцкѣ,
Стаяла сасоноцка.
Падъ той, падъ сасоноцкей
Краватька цасовая;
На той на краватушки,
Пярина пуховая.
На той на краватушки,

Ляжить красна дѣвушка.
Плаца какъ ряка льёца;
Слёзы какъ валы бьюца.
При этой, при дѣвицы
Стоитъ три молодцы.
« Ня плаць, ня плаць дѣвушка
Ня плаць, ня плаць красная! »

« Правадилъ мяня жаланы,
Да царёки, да ряки;
Далъ бѣляноцки два яблоцки,
Растаили въ руки! »

« Вси праздницки проходить,
Настасья на двари.
Въ тёпломъ озьерѣ на якори
Ладьеечка стаи;
Яну валочкомъ качая,
И дзьень и ноць душа бали! »

« Пущай ношица, мараица,
Убороцка мая!
Знаю, знаю кто смяёца,
Тольки стоять ли мяня? »

« Атвари мамаша дзьвьери,
Я са супритки иду;
Пастяли мягку пастелю,
Я спальшичка вяду! »

Remarque. Dès l'âge de quinze ou seize ans, les filles des pêcheurs du lac de Pskov se choisissent un ami qui est admis à passer la nuit avec elles jusqu'au jour du mariage. Les relations sans être très pudiques sont cependant assez réservées; les enfants naturels sont à peu près inconnus, et les jeunes filles épousent généralement leurs «dormeurs»

Шляпы кашницки
На гародъ заѣхали;
Горшки напарили
Да брюхо направили.

« Вздумай, вздумай, другъ любезнаэ,
На юпрежнаю любовь!
Кагда брались, убящались;
Вѣчный вѣкъ дружка любить!
Да що таперь наслуцилось?
Вадинъ цасъ магли змянить.
Змянилъ священу клятву,
Самъ жанился на другой!

« Ты жанись, жанись любезнаэ,
Дъзваляю я тябѣ,
Дъзваляю, праздравляю
Съ нарядонаю жаной.
А вотъ паѣдешъ милай вянцаца,
А я ззади за табой;
Станешъ милай зъ жаной рядомъ,
А я милъ пиридъ табой!

« На тебя вѣнки налажу,
На мяня свѣцки зажгу;
Тебѣ спросють убъ любови,
А мнѣ вѣшный пакой.
Пайдёшъ милай за дьверями,
А мяня ззади принясуть,
Сядишъ миленькай въ сіятлицу,
А я въ ціомнаю грабницу! »

Давай-ка дѣвки радаваца!
Черь паѣхалъ каранаваца,
Пущай черь карнуеца,
Салдачина минуеца!

VOCABULAIRE.

А

агроматны .... énorme, cf. громадный.
азита .... alphabet, cf. азбука.
арбанъ .... hangar, cf. амбаръ.

Б

бабка .... pierre à aiguiser la faux.
бальхой .... grand, cf. большой.
бальшоный .... grand.
банка .... coup, bourrade.
банку дать .... donner un coup.
барэ .... vocatif de баранъ, mouton.
бить .... tuer, cf. убить.
благое .... mauvais, méchant, благой целавѣкъ, méchant homme.
блеста .... petits boucliers d'argent que les Esthoniennes portent sur chaque sein; on les appelle également нагрудники.
боркапъ .... carotte.
боровъ .... porc.
брнавать .... herser, cf. боронить.
бухнуть .... tomber; бухнешь! tu vas tomber!
быль .... le passé, бывши въ быль, qui a réellement existé.

В

ванкахъ (въ) .... dehors, cf. вонъ.
вдругъ .... ensemble, грабить вдругъ, ramer de concert.
вили .... auprès, cf. водлѣ, вили нецей, auprès du poêle.
вопить .... appeler de la voix, crier.
вопъ .... cris, appels; съ вопомъ, avec des cris, cf. вопль.
вороть .... tourner, retourner; вороть шѣно, remuer le foin.
выкарнять .... dégorger, cracher, vomir.
вярёхъ (на) .... en haut, par en dessus, cf. на верху.

Г

гарь .... hâle, cf. загаръ.
гамашн .... galoches de caoutchouc, cf. галоши.
гилёкъ .... petit pot.
глѣдѣлнцы .... miroir, glace.
гнила .... la terre glaise, cf. глина.
горазъ .... beaucoup, très.
грабить .... ramer, подгрянуть, impér.: граби, грабь, passé: грёбъ.
грѣхъ .... diable.
гыдя .... cri pour appeler les oies, surnom de l'oie.

Д

давинька.............	il y a longtemps.
далёцо, далядцо, далеце.	loin.
дарма................	en vain, cf. даромъ.
девятьё..............	neuf, cf. девять.
дивно................	étrange, bizarre.
дига.................	cri pour appeler les oies, surnom de l'oie.
добре................	bon, c'est bon, s'emploie pour хорошо.
долга................	longueur.
доложонъ.............	dû, cf. долженъ.
дюзе.................	fortement, beaucoup.

Ж

жерсть...............	perche, cf. жердь.
живаты...............	bétail, animaux, живатовъ кармить, nourrir les bestiaux.
жикарь...............	habitant, foyer, maison.
жиравая..............	grasse, bien portante, cf. жирная.
жисть................	vivre, cf. жить.
журавка..............	gouvernail.

З

заводъ...............	grand filet à poisson.
закрёмъ..............	champ, morceau de terrain.
замариться...........	être fatigué.
запалки..............	allumettes.
запасъ...............	filet.
зыбка, зибка.........	berceau d'osier, longue corbeille à poisson.
зыбать масинькаво.....	bercer un enfant.
зюрка, зюрке.........	cris pour appeler les porcs.

К

казарикъ.............	chou.
казьба...............	fauchage,
калья................	navet.
карецъ...............	petite pelle en bois pour le sel, les grains.
карсавиня............ / карцавнюкъ.........	souche d'arbre.
колько, колькiя........	combien, въ колькiя, въ колько, même sens.
катанка..............	hirondelle.
кашокъ...............	filet.
квести...............	fleurir, cf. polonais: kwitnąc.
корюмъ...............	pâture, cf. кормъ.
крайность............	nécessité.
красука..............	surnom du renard.
крёсь................	croix, cf. кресть.
круче, круце.........	vite, s'emploie pour поскорѣе.
крыжъ................	toit, cf. крыша.
крынка...............	pot au lait.
кукшины..............	les lotus, les nénuphars.

Л

лятька	régaler par des boissons, pop. arroser.
лупъ	petite maison en bois sur la glace.
любо	agréable, s'emploie pour пріятно.
любки	amours.
люля	berceau.

М

маладица, маладуха	jeune fille et spécialement jeune femme qui n'a pas encore d'enfant.
масинькій	petit enfant, cf. малекькій.
молотъ	marteau, cf. молотокъ.
море	grand lac, lac.
мохъ	étoupe à calfeutrer les murs.
музикъ	mari.
муравка	bol.
мѣсякъ	lune ou mois, cf. мѣсяцъ.

Н

нараста	frai de poisson.
на	il faut, s'emploie pour надо.
назень	à terre, cf. наземь.
незгода	malheur.
некали	sans loisir, cf. некогда,
нетѣла	génisse, cf. тёлка.
ножни, нажонки	les ciseaux, cf. ножницы.
нонѣ, нонче, ноньма	cette année.
нѣтути	ne pas.

О

окатька	cercle de tonneau.
осёлокъ	pierre à aiguiser la faux.
острогъ	petite cabine de bain sur le bord du lac.
осьма	beaucoup, cf. весьма.
отжедева, откеделева, откуль	d'où, de quel endroit, cf. откуда.
отседева, отсуь	d'ici, de cet endroit, cf. отсюда.

П

паварня	cuiller à pot, cf. поваръ.
павокъ	araignée, cf. паукъ.
падамарь	bedeau, cf. пономарь.
падполье	cave creusée dans un champ.
панарвица	plaire, cf. понравиться.
паядовать	manger.
пелька	puisoir.

печи .... poêle russe, litt. печь.
писалка .... tout instrument pour écrire, crayon, plume.
писарьё .... scribes, gens qui écrivent.
плитнякъ .... }
плетина .... } pierre à bâtir.
позни .... на позни, bas, dans un lieu bas.
позёмъ .... fumier, engrais.
повладается .... il s'appelle, russe litt. : называется.
поживши .... qui a enfanté.
поршни .... sandales.
потысь .... grande rame à diriger.
похитрѣе .... mieux, s'emploie pour получше.
правора .... chemin entre deux champs, russe litt. : прогонъ.
прастыть .... prendre l'air.
привары .... provisions.
прикрѣпить .... jurer, blasphémer; прикрѣпить матью, jurer par la mère.
промежонокъ .... entre, parmi, s'emploie pour между.
пряжено .... le chanvre filé.
пуня .... hangar, auvent.
путьё, потьё .... toiles d'araignée.
путлять .... dire des crudités.
пятина .... grande corde pour le filet.
пятунъ .... coq, cf. пѣтухъ.
пятры .... grenier à foin.
пѣтья .... surnom du coq, cri qui sert à l'appeler.
пѣшомъ .... à pied, russe littér. : пѣшкомъ.

Р

равенникъ .... réservoir pour tenir l'eau au frais.
равейная вада .... eau de puits. — A l'origine, le puits semble avoir été chez les Russes un trou creusé dans la terre pour y conserver l'eau. — колодецъ est peut-être à rapprocher de холодъ.
разгоня .... querelle.
разлицка .... différence, russe litt. : различіе.
раль .... huche, cf. ларь.
редель .... claies d'une charrette.
рогатка .... bâton à gros bout pour battre le beurre.

С

самый разъ .... qui va tout à fait, сапаги самый разъ, bottes qui vont bien.
сань .... traîneau, russe litt. : сани.
сапецъ .... gouvernail.
сати, до сати .... satiété, à satiété, cf. до сыта.
свалъ, срубя .... endroit profond du lac.
свелька, швелька ...... couture.
сирёдь, посирёдь, посирётька .... milieu, au milieu.
сириска .... action de fêter en buvant, pop. arroser.
сиска, сишка .... tetin, cf. сосокъ.
скусны .... qui a bon goût, savoureux, cf. вкусный.

скрозь, скрось	à travers, russe litt. : сквозь.
слободны	libre, russe litt. : свободный.
смѣны	différent, разгаворъ смѣны, un autre parler.
снурить.............	guider les chevaux.
спальшикъ.......... / спальчикъ..........	dormeur, amoureux, bien-aimé.
спланавать	dessiner, tracer un plan.
спрахать, спраховать...	demander, interroger, cf. спрашивать.
стебать.............	frapper, battre. — стебать кнутомъ, fouetter.
сторона.............	pays, contrée, russe litt. : страна.
стряхива	ortie, russe litt.: крапива.
стужа...............	il fait froid, s'emploie pour холодно.
стукататься..........	frapper, heurter, cf. russe litt. : стучать.
судно	tonneau.
сутра...............	matin.
сѣкиль..............	hache, cognée, clitoris, cf. сѣкира.

Т

тамоцка.............	là-bas, cf. тамъ.
таперя, таперецка	maintenant, cf. теперь.
тольки..............	seulement, cf. только.
тоцева..............	tissu, russe litt. : ткань.
тройня..............	trident.
тутоцка.............	ici, cf. тутъ.
тягать..............	charrier, arracher, traîner, cf. russe litt. : стягивать, стянуть.

У

убарваться	tomber, s'écrouler.
убить	blesser, я нагу убилъ, je me suis blessé au pied.
убiйство	coups, spécialement coups de fouet.
убороцка............	la bordure brodée de la robe.
удобно..............	bon, en parlant d'un mets, cf. сдобный.
уголъ...............	étendue de pays comprenant plusieurs villages.
упакать	aborder, не упакать, ne pouvoir aborder.
уцанинкъ, уцаница	le maître, le maître d'école. cf. russe litt. : ученикъ, ученица qui signifient l'écolier, l'écolière.
укрутить............	s'habiller, pop. se nipper.

Ф

фатѣра	logement, demeure, russe litt. : квартира.

Х

хадуномъ	рамы ходятъ хадуномъ, les châssis ont beaucoup de jeu.
харомина............	chaumière, cf. russe litt. : храмъ, хоромы.

Ч

чуять..............	comprendre, я не чуялъ, je n'ai pas compris, s'emploie pour понимать.

Ш

шмарить	cuire.
шулуха	balle du grain.
шастьё	six, cf. шесть.
шяшко, шишки	diable.
швецъ	cordonnier, polon. : szewc.

Я

явназія	gymnase, lycée, cf. гимназія.
яще	encore, cf. еще.
яцы	mailles du filet.

J. R. Montmitonnet.

ATT. πηλός, DOR. πᾱλός.

Le mot πηλός «boue» a un ᾱ grec commun, comme l'attestent plusieurs formes chez les poètes comiques de Sicile; voir van Herwerden, *Lexicon gr. suppletorium*, sous πᾱλός, πάλινος; on lit par exemple πᾱλός, Sophron, fr. 32 Kaibel. On a souvent rapproché lat. *palūs* et skr. *palvalám* «marais», mais gr. comm. πᾱλός ne peut passer pour un représentant de *παλϝος; le traitement de λϝ est tout autre; de plus l'*a* de lat. *palūs* doit provenir du groupe *°l*, comme dans *palea*, et l'*a* de skr. *palvalám* doit être tenu pour un *e* ou un *o* indo-européen, si l'on compare lit. *pélkė* «marais bourbeux, tourbe» (cf. παλκός· πηλός Hes. d'après Fick, BB, 1, 60; d'autres corrigent παλκός en παλός).

D'autre part on rapproche d'ordinaire v. sl. *kalŭ* «boue», r. кáлъ, кáла, s. *kao*, *kȃla*, tch. *kal* de lat. *cālidus* (ou *callidus*?) «au front blanc», ombr. kaleřuf *calersu* (même sens à ce qu'il semble), lat. *cālīgō*, gr. κηλίς «tache», dor. κᾱλίς (et peut-être skr. *kālaḥ* «noir»; toutefois ce dernier mot est inséparable de skr. *káluṣaḥ* «sale», *kalaṅkaḥ* «tache», etc., et peut être cité à côté de gr. κελαινός; cf. aussi m. h.-a. *schal* «trouble», Ehrismann, *P.B.B.S.*, XX, 57). Le rapprochement est évidemment peu satisfaisant pour le sens.

En revanche sl. *kalŭ*, qui peut répondre lettre à lettre à gr. comm. πᾱλός et n'en diffère que par la place de l'accent, traduit en effet πηλός, par ex. Supr., 254, 10; la coïncidence de sens est à peu près complète. Il est donc naturel de réunir sl. *kalŭ* à gr. commun πᾱλός, en supposant que le π grec et le *k* slave reposent sur i.-e. *kʷ*. Et c'est ce que tend à confirmer en effet une troisième langue : le lat. *squālus* «sale», *squālidus*. *squāleō*, *squālor* présente la même forme avec l'alternance connue de *s* initial + consonne en regard de consonne simple; toutefois les sens se recouvrent moins complètement ici, *squālēre* signifiant assez souvent «avoir une surface rugueuse, inégale, non polie» (voir les exemples cités chez Bréal et Bailly, *Dict. étym. lat.*, sous ce mot); de plus *squālus* est un adjectif, et le sens originel devrait être «boueux», en face de **kʷālos* «boue».

Gr. πᾱλός, sl. *kalŭ* n'ont rien de commun avec gr. πίνος (et σπίλος, σπῖλος?), lat. *coenum*, *inquĭnāre*; le vocalisme de ces deux groupes de mots est inconciliable. — Mais, comme la racine de

ϖᾶλός, *kalŭ* ne peut être que *$^{*}k^{w}\bar{a}$-* ou *$^{*}sk^{w}\bar{a}$-* (alternant avec *$^{*}k^{w}ə$-*, *$^{*}sk^{w}ə$-*), il est licite de rapprocher gr. *σπατίλη* «fiente liquide», *οἰ-σπάτη*, *οἴ-σπη* «suint de mouton», etc.; et surtout il faut rappeler *ϖάσκος· ϖαλός* Hes. (le skr. *kacchaḥ* «bord marécageux» que M. Lagercrantz, *Z. griech. lautgesch.*, 72 et suiv., a rapproché de *ϖάσκος* n'est sans doute qu'une forme prâkrite de *kákṣaḥ*, comme l'indique déjà le dictionnaire de Saint-Pétersbourg).

A. Meillet.

LE PARLER DE PRÉNESTE

D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.

INTRODUCTION.

Parmi les inscriptions originaires de Préneste qui nous ont été conservées, on ne peut tout d'abord retenir pour l'étude du dialecte que celles qui sont antérieures à la colonisation de la ville par Sylla. Celles qui sont postérieures ont été en effet immédiatement rédigées en latin de Rome; les noms des premiers magistrats que la pierre nous a conservés sont des noms étrangers à la localité [1], et il faut descendre jusqu'à l'époque d'Auguste pour retrouver à nouveau quelques noms des anciennes familles d'origine prénestine [2]. Mais la limite tracée par la colonisation de Sylla enclôt un domaine encore trop vaste. Si les inscriptions figurant au *C. I. L.*, t. XIV, n[os] 2890, 2902, 2906, 2975, 2990, 2994, 2999, 3000, 3001, 3002, 3008, intéressantes pour l'histoire de la ville même, fournissent des noms d'indigènes ayant exercé des magistratures au moment où Préneste était encore libre, leur rédaction ne présente déjà plus aucun caractère dialectal. On doit remonter plus haut pour trouver des traits qui différencient nettement le parler prénestin du parler romain de la même époque, et nos sources à mesure qu'elles se raréfient augmentent en précision et en certitude. On peut les ranger en trois catégories : inscriptions votives (pour la plupart dédiées à la divinité de Préneste, Fortuna Primigenia), inscriptions sur bronzes, inscriptions funéraires [3]. Ces deux dernières classes proviennent d'un même endroit, le cimetière de Préneste, dans lequel les différentes fouilles ont permis de reconnaître trois époques. L'époque la plus ancienne a fourni beaucoup d'objets d'or, de bronze ou d'argent, mais sans inscriptions, et elle ne nous intéresse pas; la langue de la troisième se confond avec le latin ordinaire. Seule donc la seconde période a fourni des documents originaux pour l'étude du dialecte. Ce sont d'une part des miroirs

[1] *C.I.L.*, XIV, 2980, 3012 à 3103.
[2] *C.I.L.*, XIV, 2964, 2966.
[3] Quelques gloses nous ont été également conservées.

et des cistes gravés, avec des légendes désignant des personnages mythologiques plus ou moins connus. Ces inscriptions sont souvent obscures, mal écrites, rongées par la rouille; elles sont de plus suspectes d'avoir été gravées par des ouvriers étrusques, ou tout au moins de provenir d'un centre de fabrication étrusque. Leur origine est donc assez trouble; on ne peut les invoquer, et, autant que possible, on ne les invoquera que lorsque leur caractère latin (non pas romain) apparaîtra comme évident, ou quand elles concorderont avec des documents issus d'une meilleure source. Il faut négliger également le témoignage fourni par les mots dont le sens n'est établi que d'une façon incertaine et par conjecture; on ne peut faire de la phonétique sur des rébus, et il est plus scientifique, en ce cas, d'avouer son ignorance. A l'époque des miroirs et des cistes se rattachent les inscriptions gravées sur des bases carrées surmontées de cônes en forme de pomme de pin, ou sur ces cônes eux-mêmes, et qui sont sensiblement contemporaines les unes des autres. Elles ne donnent malheureusement que des noms propres, mais dont le caractère autochtone est éclatant, et qui présentent des particularités graphiques et phonétiques telles que leur brièveté n'en apparaît que plus regrettable.

Ces trois différentes sources peuvent être datées approximativement du ve siècle de Rome, c'est-à-dire du IIIe siècle avant l'ère chrétienne. Quelques inscriptions votives, comme la fibule de Manios, sont antérieures à cette date; des inscriptions funéraires la dépassent sans doute un peu. Il serait imprudent d'essayer de préciser davantage, et l'aveu même des éditeurs du *Corpus* est bon à retenir : «Ut sepulcra ex quibus prodierunt, ita ipsas has inscriptiones ad unam omnes eius esse aetatis qua Praeneste libera fuit et sui iuris, et litteratura[1] titulorum et lingua et ipsa nomina defunctorum et magis etiam defunctarum[2] satis declarant. — Ulterius progredi et singulas inscriptiones secundum aetates in classes digerere fortasse liceret, si non ita misere essent dispersi et male plerumque tractati hi lapides; coniuncti enim uno aut certe duobus uel tribus locis et apte collocati inuicem hi lapides se illustrarent, multaque primo intuitu apparerent, de quibus hodie nullo modo certiores fieri possumus, id potissimum qui cippuli et quae bases eundem artificem referant aut certe aequalem.» (*C. I. L.*, XIV, p. 329.)

Parfois seulement la phonétique nous permettra de situer une inscription par rapport à une autre, avant ou après. Telle forme avec *o*, *Magolnia* par exemple, a plus de chances d'être ancienne

[1] Cf. Observ. Henzeni, *Ann. inst. arch.*, 1855, p. 79 et suiv.
[2] Voir nominum ratio.

que la forme avec *u*, *Magulnia*, et la forme sans voyelle *Mgolni* est plus ancienne que toutes les deux. Mais souvent les moyens manquent d'établir de telles comparaisons.

Les documents qui nous renseignent sur le parler de Préneste se trouvent ainsi considérablement réduits. Et pourtant il est nécessaire de faire, à l'intérieur même de ces documents, un nouveau choix, et de distinguer, avant toute recherche, ce qui est archaïque de ce qui est dialectal. Qu'au vᵉ siècle de Rome une consonne ne soit pas redoublée à Préneste, nous n'en pouvons rien déduire, puisque le même fait se produit à Rome, à une époque contemporaine. Au contraire, quand une voyelle, écrite dans le latin des inscriptions de Rome, est omise graphiquement, à la même date, à Préneste, il faut en conclure que les deux systèmes d'écriture ne se recouvraient pas exactement. On glissera donc très rapidement sur les faits communs archaïques, pour insister particulièrement sur les différences caractéristiques. La pénurie de matériaux rendra difficiles et peu nombreuses les conclusions qu'il sera légitime d'en tirer. Mieux vaut se contenter de peu et ne rien avancer dont l'origine ne soit authentiquement certaine.

On se demandera maintenant pourquoi Préneste a été choisi comme objet d'une étude particulière plutôt que Tibur, Pisaurum, Capoue ou quelque autre cité italique. Il y a d'abord à ce choix une raison matérielle. Les linguistes qui ont l'habitude de manier le *Corpus* ou les divers recueils d'inscriptions dialectales italiques savent combien y sont rares les documents intéressants, et quel maigre profit on retire des plus laborieuses recherches. Si l'osque et l'ombrien, qui sont des langues différentes du latin et non des dialectes de celui-ci, sont attestés par des monuments relativement longs et suffisants, on peut dire que sur les dialectes latins on ne possède à peu près rien. Le prénestin offre par bonheur une collection un peu plus abondante de documents dialectaux, et il faut louer le caractère orgueilleux et fier des indigènes, déjà raillé par Plaute, qui a peut-être contribué à défendre le parler local contre l'invasion de la langue romaine.

Mais, outre cette raison d'ordre extérieur, il y a d'autres motifs qui tiennent au caractère même du dialecte de Préneste. Il est géographiquement assez loin de l'étrusque pour que l'on n'ait pas à redouter, comme en falisque, l'influence prépondérante de cette langue obscure. De plus, il se relie avec les autres parlers latins par des liens assez étroits pour qu'on puisse le prendre comme centre de comparaison, et grouper autour de lui les concordances que l'on rencontre par ailleurs, avant la période d'unification romaine. On aura ainsi l'occasion de faire des rapprochements assez nombreux avec les dialectes de Pisaurum, de Capoue, de

Tibur, et par là cette étude perdra de son caractère purement monographique.

Cette parenté s'étend aussi bien au langage de la ville de Rome qu'aux autres parlers ruraux, et elle est attestée par de nombreux traits communs. Il suffit de rappeler le passage de *s* intervocalique à la sonore *z* qui a abouti à *r*, la communauté de vocabulaire et de syntaxe, les multiples ressemblances morphologiques, qui affirment d'une façon indiscutable le caractère latin du dialecte de Préneste. Mais, vis-à-vis du romain, le dialecte présente des divergences notables, en phonétique et en morphologie, et non pas seulement des phénomènes de conservation ou d'évolution plus rapide comme en ont tous les dialectes. Les diphtongues notamment ont subi un traitement tout particulier, et la déclinaison, du moins dans ce qui nous est conservé, paraît avoir suivi une marche indépendante. Ces constatations, déjà intéressantes en elles-mêmes, permettront quelquefois d'identifier l'origine d'un doublet latin, et la comparaison avec la langue de Rome permettra d'expliquer certaines anomalies de celle-ci, mentionnées dans les grammaires, et dont, faute de recourir aux documents mêmes et à l'étude comparative, on n'a pas encore donné d'explication satisfaisante. Ce sera le cas notamment pour les nominatifs pluriels en *-eis* des thèmes en *-o-*. Par sa situation géographique, Préneste forme la transition naturelle entre le latin et l'osque. Certains faits d'épenthèse et de morphologie (formation des thèmes secondaires, et du parfait de *facio*) attestent clairement le caractère intermédiaire de notre dialecte entre l'osque et le latin.

Pour toutes ces causes, cette étude, si insuffisante soit-elle, pourra servir aux latinistes et aux comparatistes. Elle leur fournira, en tout cas, des documents soigneusement contrôlés aux sources mêmes, et dont l'exactitude à chaque citation a été vérifiée soit dans le *Corpus*, soit dans les recueils de première main. C'est le seul mérite auquel elle puisse et veuille prétendre.

INSCRIPTIONS[1].

1. Fibule d'or écrite de droite à gauche.

MANIOΣ MEΔ ꟻHE ꟻHAKEΔ NVMAΣIOI

C. 280; *C. I. L.*, XIV, 4123; cf. M. Bréal, *M. S. L.*, VI, p. 221 et suiv.

[1] Voir Conway, *The Italic dialects*, p. 311, nos 280-304, où est donnée la bibliographie essentielle.

Inscriptions votives :

2. ORCEVIA · NVMERI | NATIONV · CRATIA | FORTV-NA · DIOVO · FILEIA | PRIMOCENIA | DONOM · DEDI.

C. 281 ; *C.I.L.*, XIV, 2863.

Le sens de l'épithète *Diovo fileia* a été discuté dans ces dernières années, et l'on a voulu voir dans la Fortune la nourrice de Zeus, en donnant ce sens à *fileia*. Rien ne permet de le justifier ; l'ombrien, en effet, a *tref suf filiuf* « tres sues lactantes », qui confirme le sens italique de *nourrisson* et non de *nourrice*. La Fortune était donc bien fille de Jupiter, comme le confirment deux autres inscriptions trouvées à Préneste : *Fortunae | Iovi puero | ex testamento | Treboniae | Sympherusae*, etc., XIV, 2868, où *Iovi* = *Iovis*, et *Fortunae | Iovis puero | primigeniae*, etc., XIV, 2862. Sur l'emploi de *puer* avec un nom féminin, voir Charisius, *K. G. L.*, I, p. 84, et Priscien, 6, 42, *K. G. L.*, II, p. 231 et suiv.

Nationu gratia « à cause d'une naissance ».

3. COQVES ATRIENSIS | *f. p. d. d*
MAGISTRES · RODO · OR | *cevi. . . . s*
ARTEMO · DIND · Q · S · APOLI | *naris . . . s*
PROTVS · AE | *milius*

C. 282 ; XIV, 2875.

4. FABRES F · P · D | *d*

= *fabri f(ortunae) p(rimigeniae) donum dederunt*

C. 283 ; XIV, 2876.

5. APOLO | *ni*
METILIO |
MAGISTERE | *s*
CORAVERON |

C. 284 ; XIV, 2847.

6. Q · K · CESTIO Q . F | HERCOLE · DONV | *d*]EDERO

C. 285 ; XIV, 2891.

7. L · GEMENIO · L · F · PELι(?) | HERCOLE DONOT | DAT · LVBS · MERTO | PRO · SED · SVEQ | EDE · LEIGIBVS | ARA · SALVTVS.

C. 286; XIV, 2892. Lecture certaine partout, sauf pour les dernières lettres de la première et de la seconde ligne. Interprétation de ces deux inscriptions par Stevenson :

Q(uintus) K(aeso) Cestii Q(uinti) f(ilii) Herculi donum dederunt.
L(ucius) Geminius L(ucii) f(ilius) pel? Herculi dono(m) dat lub(e)s mer(e)to pro se suisque eisdem leigibus ara salutis.

8. FORTVNA PRIMIG | L · DCVMIVS · M · F | DON · DED.

C. I. L., XIV, 2855.

9. CONLEGIV · MERCATOR | PEQVARIORV · MAG · COIR | L · MVVCI · P · F · C · PATRONI · C · L | F · P · D · D · L · M.

XIV, 2879.

10. C · TAMPIVS · C · F · SE | TARENTEINVS PR | HERCVLE · D · D · L · M ·

XIV, 2890.

11. T · MASCLIVS | QVINTVS | SACRVM.

XIV, 2907.

Inscriptions diverses :

12. *c · magulnius* C · F · SCATO · Q
OS · VIGLIAS
rest ITVENDA · S · C · C

XIV, 2990.

13. C · SAVFEIVS · C · F | M · SAVFEIVS · L · F | PONTANES | AID · EX · S · C

XIV, 3000.

14. M · SAVFEIVS · M · F · RVTILVS | C · SAVFEIVS · C · F. FLACVS | CVLINAM · F · D · S · S · C · EISDEM | Q. LOCVM EMERVNT DE L · TONDEIO · L · F · PVBLICVM | EST LONGV · P · CXLVIIIS | LATVM · AF · MVRO · AD | L · TONDEI · VORSV · P · XVI.

XIV, 3002.

15-16. C·IFIBI·FLPEA.
STSOL.

XIV, 4119, 6 et 7.

17. OV·SCARBENIO·C·L.

XIV, 4122.

18. *l·quinctius·l·f·le*|VCADO·CEPIT
eidem·conso|L·DEDIT

XIV, 2935. Leucade d'Acarnanie a été prise en l'an de Rome, 557 (*T. L.*, 33, 17).

MIROIRS ET CISTES.

Miroirs :

CASTOR·AMVCOS·POLOVCES.

C. 287; XIV, 4094.

POLOCES LOSNA AMVCES

C. 288; XIV, 4095.

CVDIDO VENOS VITORIA RIT

C. 289; XIV, 4096. *Cudido* est une faute évidente pour *Cupido*; *rit* est une graphie abrégée d'un mot de sens inconnu.

IVNO IOVEI ƎJƎƆЯƎH

C. 290; XIV, 4097.

MARSVAS PAINSSCOS
VIBIS·PILIPVS·CAILAVIT

C. 291; XIV, 4098. *Painsscos* est une faute de graphie pour *Painiscos* ou *Painisscos*.

MIRQVRIOS ALIXENTROS

C. 292; XIV, 4099. Les éditeurs du *Corpus* lisent *Alixentrom;* mais il semble bien que le dernier élément du mot est un *s* étrusque; cf. plus loin, XIV, 4103.

OINOMAVOS ARIO MELERPANTA

C. 293; XIV, 4100.

TASEOS LVQORCOS | PILONICOS TASEI FILIOS

C. 294; XIV, 4101. Après l'i final de *Tasei*, se trouve une sorte de petit *o*; aussi certains éditeurs ont-ils adopté la lecture *Taseio*. Malgré tout, le nom n'est pas très clair.

TELIS AIAX ALCVMENA

C. 295; XIV, 4102.

VICTORIA ALIXENTROS

C. 296; XIV, 4103.

ACILA | METIO | CASIA
CEISIA · LOVCILIA · FATA · RET · IVNIO ·
SETIO · ATOS · RET ·

C. 297; XIV, 4104. L'identification des personnages est difficile, et le sens très obscur.

Cistes :

IVNO ƧOVOI MERCVRIS HERCLE APOLO LEIBER
VICTORIA AVЯƎИƎM MARS AMAIᗡ FORTVNA

C. 298; XIV, 4105. *Diama* est une faute du graveur pour Diana.

MICOS · ACILES AIЯOTƆIV ꓶERCLES DIESPTR
IVNO MIRCVRIOS IACOR AIAX VERITVS

C. 299; XIV, 4106. L'identification de *Iacor* est incertaine. Certains, au lieu de *veritus* (= virtus), ont lu *vepitus*, mais à tort; la forme de *r* = ꓩ dans ce mot est la même que dans *Hercle* = HEꓩCLE de la ciste précédente.

VENVS AVCENA
ALIXENTR... ATELETA ALSIR FELENA ЯƎTИƎƧAƆ
CRISIDA AIAX OINVMAMA ALSES

C. 300; XIV, 4107. Les deux premiers noms sont gravés sur le couvercle, les autres sur la panse de la ciste. *Aucena Alsir* et *Alses* sont tout à fait obscurs.

SILANVS DOXA LADVMEDA AIAXOILIOS [LECES]
SORESIOS ACMEMENO ISTOR LAVIS

Sur le couvercle : EBRIOS.

C. 301; XIV, 4108. La plupart des noms nous échappent, et le sujet gravé sur la ciste n'apporte aucune lumière.

CREISITA [*h*]ELENA ACILES SIMOS ORESTE[*s*]
TONDRVS SECI·LVCVS

C. 302; XIV, 4109; *Seciolucus*, Garruci. Mêmes difficultés d'interprétation que dans les précédentes.

CASTOR·MOИOIJIMVOꟼ·RETAꟼ

C. 304; XIV, 4110.

DINDIA·MACOLNIA·FILEAI·DEDIT·
NOVIOS·PLAVTIOS·MED·ROMAI·FECID.

C. 304; XIV, 4112. La première ligne est renversée et va de droite à gauche. Le nom de femme *Dindia Malcolnia* est sans aucun doute prénestin, mais il est très improbable que l'inscription ait été gravée à Préneste même, par un ouvrier indigène. Cf. p. 325. La seconde ligne dénonce d'elle-même son origine romaine.

AIИJVϽAM

XIV, 4113 = *Maculnia*, sur un pied de ciste à peu près illisible.

CONFICE PISCIM | COENALIA | COFECI | FERI POROD |
MADE MIRE CIE(?) | MISC SANE | ASOM FERO.

Cf. Duvau, *Mélanges d'Arch. et d'Hist. de l'Éc. de Rome*. 1890, t. X, p. 303 et suiv.

INSCRIPTIONS TROUVÉES DANS LE CIMETIÈRE DE PRÉNESTE.

Acilio. l. l.	XIV, 3046.	*Anicia*	XIV, 3054.
L. Acuti[1]	XIV, 3047.	*Anicia. M. f.*	XIV, 3055.
M. Acuti. c. f. ...	XIV, 3048.	*Anicia. P. f.*	XIV, 3056.
Sex. Afilius. T. f[2].	XIV, 3049.	*Maio. Anicia. C. f.*	XIV, 3057.
C. Ancili. T. f[3]..	XIV, 3050.	[*M*]*i n o. A n i a*[4].	
L. Anicio.......	XIV, 3051.	*C. f.*	XIV, 3058.
L. Anici. V. f. ..	XIV, 3052.	*Antestia* | *Bosta*...	XIV, 3059.
V. Anicio. V | *f.* ..	XIV, 3053.	*C. Antonio. W. f.*	XIV, 3060.

[1] Rare. — [2] Unique. — [3] Unique. — [4] *Ania = Annia.*

L. Antoni. C. f. . . .	XIV, 3061.
[*L. A*]*ntoni. iac.* . .	XIV, 3062.
M. Aptronio[1] *M. f.*	XIV, 3063.
Aptronia[2]	XIV, 3064.
C. Aquti. C. f. . . .	XIV, 3065.
Aracilia[3] *C. f.* . . .	XIV, 3066.
N. Atilia. P. f. . . .	XIV, 3067.
Atlia[4] *A. l* | *Lais* .	XIV, 3068.
C. Avilios[5]	XIV, 3069.
L. Auli. L. [*l*]. . .	XIV, 3070.
L. Auli | . . . *Orcivius*	XIV, 3071.
Aulia	XIV, 3072.
Aulia. C. f.	XIV, 3073.
A Boufilio[6]	XIV, 3074.
Mci	XIV, 3075.
V. Caici[7]. *V. c.*	XIV, 3076.
M. Calti[8]. *M. f.* . .	XIV, 3077.
M. M. Caltius. M. f.	XIV, 3078.
Caltia. M. f.	XIV, 3079.
C. Cameli[9]. *C. f.*	XIV, 3080.
C. Camelio. L. l.	XIV, 3081.
Camelio. N. l. . . .	XIV, 3082.
Camelia	XIV, 3083.
Camelia. C. f.	XIV, 3084.
C. Carmei[10]. *C. f.*	XIV, 3085.
L. Carol[*i*][11]	XIV, 3086.
Carulia. F >(?). .	XIV, 3087.
S. Casios[12]	XIV, 3088.
L. Cauci[13]. *M. f.* .	XIV, 3089.
A. Cepolei[14]. *M. p.*	XIV, 3090.
C. Cest	XIV, 3091.
C. Cesti. M. f.	XIV, 3092.
M. Cesti. M. f. . . .	XIV, 3093.
[*Ce*]*stio C. f. C. n.*	XIV, 3094.
Cestia. Q. f.	XIV, 3095.
Cincia. C. f.	XIV, 3096,
	XIV, 3097.
Cocia[15]. *M. f.*	XIV, 3098.
Colionia[16]. *M. f.* . .	XIV, 3099.
Mino. Colionia. Artoro. Mai.	XIV, 3100.
C. Comeni[17]. *N. f.*	XIV, 3101.
C. Comeniai. C. Vs | *or*[18]	XIV, 3102.
C. Comio[19]. *Pes. f.*	XIV, 3103.
P. Cordi. mater[20] | *vale*	XIV, 3104.
Gemma Cordia . . .	XIV, 3105.
C. Coriario[21]. *L. l.*	XIV, 3106.
Tert. Coriaria . . .	XIV, 3107.
Cor. icia[22]	XIV, 3108.
C. Cra[23]. *P, f.* . . .	XIV, 3109.
Tirri. Craisli[24]. *Tir. f.*	XIV, 3110.
Mino. Cumia[25]. *L. f.*	XIV, 3111.
L. Cupi[26]. *L. f.* . . .	XIV, 3112.
L. Cupi. L. f. A. n.	XIV, 3113.
Sta. Cupio	XIV, 3114.
Curtia Rosci	XIV, 3115.
M. Decumius	XIV, 3116.
C. Dindi[27]	XIV, 3117.
Cn. Dindi. Cn | *f.* .	XIV, 3118.
Gn. Dindindi[28]. *Aris. L. f.*	XIV, 3119.
L. Dindio. L. f. . . .	XIV, 3120.
A. Epoleius[29]. *M* | *f.*	XIV, 3121.
M. Epoleio. C. f. . .	XIV, 3122.
M. Epuleius. M. f.	XIV, 3123.
Epuleia. C. f.	XIV, 3124.
L. Etrili[30]. *C. f. Rauc.*	XIV, 3125.

[1] Unique. — [2] Unique. — [3] Unique. — [4] Unique. — [5] Cf. Avilius, XIV, 2590. — [6] Unique. — [7] Cf. prénestin : *Caecius*, XIV, 2097. — [8] Prénestin. — [9] Prénestin. — [10] Unique. — [11] Forme ordinaire : *Carullius* ; cf. 3087. — [12] Sans doute : *Spurius Cassius*. — [13] Unique. — [14] Unique. — [15] Unique. — [16] Unique. — [17] Forme courante : *Comini*[*us*]. — [18] « *C. Usoro* reperitur n° 3300, quem maritum huius Gaie Cominiae putat Garruccius. » — [19] Unique. — [20] *Macer* ou Mater[ne]? — [21] Unique. — [22] Unique. — [23] Unique. — [24] Unique. — [25] Unique. — [26] Prénestin. — [27] Prénestin. — [28] Redoublement fautif pour *Dindi*(*us*). — [29] Prénestin. — [30] Prénestin.

Etrilia. M'. f....	XIV, 3126.
Etrilia. L. f. longa.	XIV, 3127.
C. Fabrecio.....	XIV, 3128.
C. Fabricio | f....	XIV, 3129.
C. Fabricius. C. f.	XIV, 3130.
M'. Fabrici. K. f.	XIV, 3131.
..[F]abricius....	XIV, 3132.
Maio. Fabricia...	XIV, 3133.
Maria. Fabricia..	XIV, 3134.
L. Feidenati[1]*. L. f.*	XIV, 3135.
C. Flavio. L. f...	XIV, 3136.
P. Flavi. P. f...	XIV, 3137.
Foratia[2]*. L. f...*	XIV, 3138.
M. Fouri.......	XIV, 3139.
Gemelai........	XIV, 3140.
Sex. Geminio. Sex. f..........	XIV, 3141.
Gminia. M. f....	XIV, 3142.
Geminia. C. f | Cn. Vatroni. uxor..	XIV, 3143.
P. Gessius. P. f | Vala........	XIV, 3144.
...o. Gesia....	XIV, 3145.
M. Gungius[3]*. C. f.*	XIV, 3146.
[Gu]ngia. P. f...	XIV, 3147.
P. Herenio......	XIV, 3148.
Gaia. Hri......	XIV, 3149.
L. Iunius. C. f...	XIV, 3150.
Iunia. L.......	XIV, 3151.
V. lo..........	XIV, 3152.
L. Lorelano[4]*. M. l.*	XIV, 3153.
L. Luscio. M....	XIV, 3154.
M. Luscius. M. f..	XIV, 3155.
Luscia. M. uxor..	XIV, 3156.
Ma...........	XIV, 3157.
C. Maculanus[5]*. C. f.*	XIV, 3158.
S. Mag........	XIV, 3159.
M. Macolnio[6]*....*	XIV, 3160.
C. Magolnio. Pla. f.	XIV, 3161.
Q. Magolni. L. f. L. n........	XIV, 3162.
Mgolnia.......	XIV, 3163.
L. Mamili M. f...	XIV, 3164.
Tr. Mamio. Mai. f.	XIV, 3165.
Mino. Mamia Tib. f	XIV, 3166.
Mino. Matlia[7]*...*	XIV, 3167.
Mino. Meclonia[8]*..*	XIV, 3168.
Minucia. C. f....	XIV, 3169.
P. Mop[9]*.......*	XIV, 3170.
M. Mutilio[10]*. Q. f.*	XIV, 3171,
	XIV, 3172.
Q. Mutilio......	XIV, 3173.
C. Neroni[11]*. C | f.*	XIV, 3174.
P. Neronius. C. f.	XIV, 3175.
Novieia[12]*. L. f...*	XIV, 3176.
L. Numitori. L. f | L. n. Ruber...	XIV, 3177.
Numtoriai | M. Opi. Albi........	XIV, 3178.
C. Octavi. l. l....	XIV, 3179.
Q. Octavi. M. f...	XIV, 3180.
Octaviavia......	XIV, 3181.
Octavia. Q. f....	XIV, 3182.
Opilia[13]*. C. f....*	XIV, 3183.
C. Opio........	XIV, 3184.
Cn. Opio Cn f...	XIV, 3185.
L. Oppi. C. f....	XIV, 3186.
L. Oppi. L. f | Flacus | patr.....	XIV, 3187.
L. Oppi. L. f | Flacus | filius.....	XIV, 3188.
M. Opio. M. f....	XIV, 3189.
M. Opio. M. f. L. n.	XIV, 3190.
M. Oppi. M. f. Alb.	XIV, 3191.
P. Opio. P. f....	XIV, 3192.
P. Opio. Cest....	XIV, 3193.
Sexto. Opio. C. f.	XIV, 3194.
T. Op[io]. C. f..	XIV, 3195.
Opi..........	XIV, 3196.
Opia.........	XIV, 3197.
Opia. L. f......	XIV, 3198.
L. Orcuio[14]*. C. f.*	XIV, 3199.

[1] Rare. — [2] Unique. — [3] Prénestin. — [4] Unique. — [5] Unique. — [6] Prénestin. — [7] Unique. — [8] Rare. — [9] Unique. — [10] Rare. — [11] Prénestin. — [12] Unique. — [13] Unique. — [14] Prénestin.

M. Orcevio. M. f.	XIV, 3200.
Q. Orcuius. Q. l.	XIV, 3201.
. . . Orcevius. M. f. Nasica	XIV, 3202.
Orcevia	XIV, 3203.
Maio. Orcevia. M. f.	XIV, 3204.
Q. Oveo. T. f.	XIV, 3205.
Pacilia. A. f.	XIV, 3206.
L. Papi[o]	XIV, 3207.
Patoleia. L. f.	XIV, 3208.
Pescno[illegible] *l.*	XIV, 3209.
L. Ptronio. C. l.	XIV, 3210.
Petroni. Iunia	XIV, 3211.
C. Plautio. C. f.	XIV, 3212.
L. Plautio. M. f. L. n.	XIV, 3213.
N. Plautio. W. f.	XIV, 3214.
Plautia. Pl.	XIV, 3215.
Poldia[1]*. C. f.*	XIV, 3216.
M. Pomponi. M. f.	XIV, 3217.
Popilia. M. f.	XIV, 3218.
Proqilia[2]*. C. f.*	XIV, 3219.
C. Pullius[3]*. L. f.*	XIV, 3220.
M. Pulio. L. f.	XIV, 3221.
P. Puli. L. f.	XIV, 3222.
Q. Pulius. L. f.	XIV, 3223.
Tr. Pupi[4]*. M. l.*	XIV, 3224.
A. Roscio	XIV, 3225.
[R]osci. C. f.	XIV, 3226.
Roscia	XIV, 3227.
L. Rupili[5]*. L. f.*	XIV, 3228.
Rutilia. C. f.	XIV, 3229.
C. Samiari[6]*. C. f.* (in latere dextro). M. N. A*n*.	XIV, 3230.
C. Samiario. M. f. M. n.	XIV, 3231.
Cn. Samiarius. Cn | f.	XIV, 3232.
L. Samiari. C. f.	XIV, 3233.
L. Samiario. C. f. N. n.	XIV, 3234.
L. Samiari. L. f.	XIV, 3235.
L. Samiari | M. f. Dosuo[7]	XIV, 3236.
Samiaria. M. f. | Minor. Q.	XIV, 3237.
M. Sami. M | f.	XIV, 3238.
C. Satricani. K. f.	XIV, 3239.
L. Satricani	XIV, 3240.
Satricani | L. f.	XIV, 3241.
K. Satricani. K. f.	XIV, 3242.
[Satr]icania	XIV, 3243.
C. Saufi — A — f.	XIV, 3244.
L. Saufi	XIV, 3245.
M. Saufeius[8]*. C. f.*	XIV, 3246.
Opi. Saufio. L. l.	XIV, 3247.
Q. Saufi. A. f.	XIV, 3248.
Saufe	XIV, 3249.
Saufeia	XIV, 3250.
Trtia. Saufia	XIV, 3251.
Saufeia. C. f. | Tondi	XIV, 3252.
P. Sehius. C. f.	XIV, 3253.
Sehiai. L. Opi[9]	XIV, 3254.
C. Selicius	XIV, 3255.
C. Selicius. C. f. C. n | Calvos.	XIV, 3256.
L. Shlicio. Nu. f.	XIV, 3257.
M. Selicius | C. f.	XIV, 3258.
Maria. Selicia	XIV, 3259.
Selicia P. f.	XIV, 3260.
Servia. M. f | Cinsi uxor	XIV, 3261.
C. Signinus. C. Signinus. T. f. Gemin. | L. Signinus. M. f. M. Signinus. L. f. Gemin.	XIV, 3262.

[1] Unique. — [2] Graphie unique; ordinairement *Procilia*, cf. XIV, 1512. — [3] Rare. — [4] Rare. — [5] Prénestin. — [6] Prénestin. — [7] *Dosuo* = *Dorsuo*. — [8] Prénestin. — [9] Lecture douteuse: peut-être *Sehia L. l. Opi* (*uxor*)?

C. Tapio[1]. *Sex. l.*	XIV, 3263.
L. Tampio......	XIV, 3264.
L. Tampi. D. f..	XIV, 3265.
M. Tampi C. f...	XIV, 3266.
M. Tamp. M. f...	XIV, 3267.
Pac ▨ *Tampio...*	XIV, 3268.
Cio. Tapios. M. l.	XIV, 3269.
Tampia. C. f....	XIV, 3270.
Tapia. Q. Vestori.	XIV, 3271.
Q. Terebuni[2]. *M. f.*	XIV, 3272.
Terentia. C. f....	XIV, 3273.
C. Titionius[3]. *C. f.*	XIV, 3274.
L. Titionio. C. f..	XIV, 3275.
Titia P. f......	XIV, 3276.
Titoleiai[4]. — *M. f.*	XIV, 3277.
...T]ondius[5]. *M. f* | *M. n......*	XIV, 3278.
M. Tondi.......	XIV, 3279.
V. Tondi. M | *l...*	XIV, 3280.
Tondiai. L. f....	XIV, 3281.
▨ *Tondia.....*	XIV, 3282.
Quorta Tondia | *L. f.........*	XIV, 3283.
Maio Tutia[6]. *Q. f.*	XIV, 3284.
Min. Tutia.....	XIV, 3285.
M. Var[7]*.......*	XIV, 3286.
C. Vatronio. L. f.	XIV, 3287.
V. Vatronius....	XIV, 3288.
V]atronic▨*.....*	XIV, 3289.
Vatronia. M. f...	XIV, 3290.
Graeca Vatronia..	XIV, 3291.
P. Vebidia. Q. f. Numa.......	XIV, 3292.
Vehilia[8]. *M. f...*	XIV, 3293.
Vehiliai. M. f....	XIV, 3294.
Rudia Vergelia | *Antulai. l....*	XIV, 3295.
L. Vetli[9]. *L. [f..*	XIV, 3296.
Vetteiai[10]. *T. f...*	XIV, 3297.
C. Volntili. C. l...	XIV, 3298.
Maio. Volentilia..	XIV, 3299.
C. Vsoro.......	XIV, 3300.
Maio. Pontium (?)[11].	XIV, 3301.
▨*tilia. Ov. Sami*▨[12].	XIV, 3302.
Oufilio. C. f.....	XIV, 3303.
F. Grecia......	XIV, 3304.

Les numéros 3305 à 3310 ne présentent que des lettres ou des fragments de mots indéchiffrables.

M. Schulze (*Abhand. d. k. Ges. d. Wiss. zu Göttingen, Phil.-hist. Kl., N. F., Band 5, 1904*), dans son important travail sur les noms propres latins, s'est occupé des noms prénestins *Acutius, Aqutius* p. 68, *Antulai* p. 124, *Gemna* p. 108, *Macolnio* p. 151, *Numasio* p. 164, *Numitor* p. 163, *Pescno* p. 80, *Volentilia* p. 100. Sur les noms propres étrusques appartenant à des Prénestins, *Lartidia L. f. Praenestina C.I.L.*, VIII, 17217; *A. Papsenna. Praenestinus*, id., p. 84 et 86. Cf. enfin, à propos des noms propres *Abenna* XIV, 3311, et *Manusio* XIV, 3355, id., p. 63 et 65 note.

GLOSES.

conca «ciconia». Pl. Truc. 677.

Stratyllax... Tene tibi Rabonem habeto... — *Astaphium*. Perii, rabo-

[1] Prénestin. — [2] Unique. — [3] Prénestin. — [4] Unique. — [5] Prénestin. — [6] Rare. — [7] Unique. — [8] Prénestin; cf. *Velius*. — [9] Cf. *Vetilios*, XIV, 3467. — [10] Graphie unique; cf. *Vettius*, XIV, 1752, 1755, 1758. — [11] Lecture douteuse. — [12] Volentilia Ovi Sami ou Samiari?

nem! quam esse dicam hanc beluam? Quin tu arrhabonem dicis? — *Str.* A facio lucri, Ut Praenestinis conea est ciconia.

medidies «meridies». Varro L. L., 6. 4 : «Meridies ab eo quod medius dies. D antiqui non R in hoc loco dicebant, ut Praeneste in solario incisum uidi, quod Cornelius in basilica Æmilia et Fuluia inumbrauit.

nefrones «testiculi». Paul. ex F. 163. M. (s. v. nefrendes) «sunt qui nefrendes testiculos dici putent, quos Lanuuini appellant nebrundines, Graeci *νεφρούς*, Praenestini nefrones.» — Cf. Festus, 277 M. «Rienes quos nunc uocamus antiqui nefrundines appellabant, quia Graeci *νεφρούς* eos uocant.»

tammodo «modo». Plaut. Trin. 611 (Fest. 359 M). — *Call.* Quamdudum istuc aut ubi actumst. *Stas.* Ilico, hic ante ostium, tam modo inquit Praenestinus.

tongitio «notio». Paul. ex F. 357 M. «Tongere nosse est, nam Praenestini tongitionem dicunt notionem.»

ALPHABET ET GRAPHIE.

Les inscriptions de Préneste sont écrites dans l'alphabet latin, presque sans modifications. Elles se lisent généralement de gauche à droite, et rares sont celles qui vont en sens contraire. L'inscription la plus ancienne, celle de Manios, XIV, 4123, se lit de droite à gauche. D'autres, gravées sur des cistes ou des miroirs, présentent, au milieu des noms gravés dans le sens ordinaire, des noms allant de droite à gauche : Ainsi sur le miroir, XIV, 4097 ƎꞀƎƆЯƎH sur des cistes, XIV, 4105, ƧOVOI, AVRƎИƎM, AMAIᗡ, 4107 ЯƎTИƎƧAƆ, 4110 ЯƎTAꟼ MOИOIꞀIMVOꟼ, 4113 AIИꞀVꓨAM. Pour la première, c'est là simplement un fait d'antiquité; pour les autres, nous ne pouvons affirmer que ces hésitations soient une caractéristique de l'époque où les inscriptions ont été gravées, et qui serait une période de transition entre l'ancienne et la nouvelle écriture. Il se peut en effet que des ouvriers étrangers habitués à l'écriture allant de droite à gauche aient obéi mécaniquement à cette habitude, en dépit du modèle qu'ils avaient sous les yeux. Ce serait le cas par exemple pour des ouvriers étrusques; hypothèse à laquelle, outre les caractères artistiques des objets de bronze, des indices graphiques et linguistiques semblent apporter une confirmation. Le miroir 4097 présente trois formes dont deux sont irréductibles à des formes latines, *Iovei* et *Hercele*, que M. Élia Lattes[1], en désespoir de cause, est forcé de considérer comme des nominatifs étrusques; la ciste 4105 contient aussi des formes

[1] *Le inscrizioni paleolatine dei fittili e dei bronzi di provenienza etrusca*, p. 53.

difficilement explicables, parmi lesquelles justement *Iovos* écrit à rebours; dans DIAMA écrit dans le même sens, l'erreur du graveur ayant pris *n* pour *m* tend à prouver qu'il n'était pas familier avec la langue qu'il copiait; enfin la ciste 4109 est une de celles dont le déchiffrement complet a lassé les chercheurs les plus patients ou les plus audacieux.

Ce n'est pas la seule trace d'influence étrusque que l'on peut relever dans la graphie prénestine. La transcription de *f* dans l'inscription de Manios est étrusque. On sait que l'alphabet grec, auquel les Latins ont emprunté le leur, ignorait le son *f*, et que les Latins se trouvèrent embarrassés pour rendre par un signe la spirante sourde labio-dentale. La notation qui fut adoptée par les Latins est empruntée à un dialecte grec; c'est un *ϝ* + *h* qui représente un *h* labialisé, issu d'un *σϝ initial, qu'on trouve en pamphylien, par exemple où *ϝhe* = att. ἕ issu d'un primitif *σϝε. Or, dans les inscriptions étrusques et vénètes, *f* est noté par les deux signes 8 et 𐌇ᛐ. En étrusque, le premier de ces signes n'est pas ancien, comme en témoigne la place qu'il occupe à la fin de l'alphabet. Le second signe est exactement celui de la fibule de Manios, et représente également la combinaison de deux sons grecs *ϝ* et H, signe de l'aspiration. Le signe 8, plus récent, est une transformation du second signe 𐌇; il caractérise l'alphabet étrusque postérieur et les alphabets osco-ombrien et samnite qui en dérivent. Le latin au contraire a éliminé ce second élément de la notation, et c'est le signe actuel F qui s'est généralisé pour noter la labio-dentale spirante, tandis que H = 𐌇 servait à noter l'aspiration. Il est également certain que l'usage du symbole ᛐ pour représenter graphiquement H et sa position renversée devant E sont une caractéristique de l'étrusque. Or nous trouvons ce signe, XIV, 4106, dans la forme ᛐERCLES.

Mais la particularité graphique la plus intéressante de Préneste, celle dont on a parlé le plus, sans toujours bien l'étudier, c'est la syncope apparente de certaines voyelles dans l'écriture. Le fait a été pour la première fois signalé par Ritschl[1] dans un long article intitulé *Vokalunterdrückung in der Schrift; praenestinisches Latein.* C'est l'examen de l'inscription XIV, 2855 FORTVNA PRIMG K·DCVMIVS etc., qui le conduisit aux conclusions suivantes : «... Interessanter als alles dieses ist uns die «Schreibung DCVMIVS. Ich sage die Schreibung, nicht die «Form, denn eine Sprachform kann nicht sein, was sich lautlich «nicht sprechen und hören lässt; eine Consonantenverbindung «*dc* im Anlaut ist aber dem römischen Organ so unmöglich wie dem

[1] *Opuscula Philologica*, IV, 479 et suiv.

« unsrigen... » (p. 481). Plus loin il précisait davantage : « Das « Kriterium des sprechbaren und nicht sprechbaren, das bisher « geleitet hat, führt aber wohl noch einen Schritt weiter ».

Pour Ritschl donc, il s'agit d'une simple omission graphique, mais son seul critère est le prononçable ou le non prononçable, critère arbitraire et tout à fait insuffisant. On n'a pas le droit de prétendre, *a priori*, que telle combinaison de phonèmes, qu'il nous est impossible d'émettre, était, par cela même, inconnue à un dialecte italique. De plus il est imprudent et illégitime de fonder uue théorie sur deux ou trois inscriptions. Il existe telles formes, *Atlia* XIV, 3068, *Gemna* 3105, où l'omission des voyelles est évidente, sans que le mot soit plus imprononçable que *Atlas*, *alumnus* ou *calumnia*. La théorie de Ritschl a donc été abandonnée. Jordan [1] prétendait qu'à Préneste la prononciation devait ressembler à celle de l'étrusque, qui omettait les voyelles non seulement dans la graphie, mais aussi dans la prononciation. Au reste, il proposait cette hypothèse faute de mieux, et réservait son opinion jusqu'à la publication intégrale des inscriptions prénestines. C'est pourtant cette opinion qui a prévalu. Adoptée avec quelque réserve par M. Ciardi-Dupré [2], elle a reçu sa consécration définitive dans le traité le plus récent, celui de M. Sommer [3] : « Auf praenes- « tinischen Inschriften werden kurze Vokale in der graphischen « Darstellung häufig auch in Fällen unterdrückt, wo sie im Stadt- « römischen stets unversehrt geblieben sind, und das ist jeden- « falls auf eine stark reduzierte Aussprache, zumteil wohl völligen « Schwund der betreffenden Vokale im lateinischen Dialekte von « Praeneste zurückzuführen. Vgl. DCVMIVS, *C I.L.*, I, 1333 = « *Decumius* DIESPTR. I, 1500 = *Diespiter*, PTRONIO, Schneider « 169 = *Petronio(s)*. Damit stimmt überein, dass bei Plautus [Truc. « 691] die Form *conea* fur stadtrömisches *ciconia* [*conea* also wohl « synkopiert = *c'conea*] ausdrücklich als praenestinisch bezeichnet « wird. »

Écartons tout d'abord *cōnea* pour lequel l'explication de M. Sommer est très suspecte : *cōnea* peut être le doublet sans redoublement de *cicōnia*, de même que le latin présente *candēla* à côté de *cicindēla*, *cicarō* à côté de *carus*; une même inscription falisque porte à la fois les deux formes *pipafo* et *pafo*. *Cōnea*, *cicōnia*, sont des mots de la même famille que *canere;* et got. *hana*, v. h.-a. *huon* ne présentent pas plus de redoublement que la forme prénestine.

Mais, comme la liste fournie par M. Sommer est incomplète,

[1] *Kritische Beiträge zur Gesch. der lat. Spr.*, Berlin, 1879.
[2] B. B., XXV, p. 190.
[3] Sommer, *Handbuch der lat. Laut- u. Formenlehre*, § 86, p. 150.

et que par là sa théorie reste discutable, il est bon, avant d'essayer une explication, d'épuiser toutes les formes prénestines qui semblent révéler l'existence d'une syncope, initiale ou intérieure.

EXEMPLES DE SYNCOPE APPARENTE EN SYLLABE INITIALE.

DCVMIVS, XIV, 2855 (cf. Decumius, 2968).
GMINIA, XIV, 3142 (Geminia, 3143; Geminio, 3141; Gemin, 3262; Gemenio, 2892).
HRI, XIV, 3149 (= Herius; *Her.*, 3563 Tibur).
MGOLNIA, XIV, 3167 (Macolnia, 4112; Macolnio, 3160; Magolni, 3162).
PTRONIO, 3210 (Petroni, 3211).
TRTIA, 3251 (Tertius, 2854).

EXEMPLES DE SYNCOPE APPARENTE EN SYLLABE INTÉRIEURE.

APTRONIO, XIV, 3063 (= A prothétique + PETRONIVS).
APTRONIA, XIV, 3064.
ATLIA, XIV, 3068 (Atilia, 3067).
CRAISLI, XIV, 3110.
GEMNA, XIV, 3105 (cf. plus haut XIV, 3142).
MASCLIVS, XIV, 2907.
MATLIA, XIV, 3167.
NVMTORIAI, XIV, 3178.
ORCVIO, XIV, 3199; ORCVIVS, 3201 (Orcevio, 2902, 3200, Orcevia, 3203, 3204; Orcivius, 3187).
PESCNO, XIV, 3209 (Pescennia, 1456, incr. d'Ostie).
TONDRVS? XIV, 4189 = Τυνδάρευς?
VETLI, XIV, 3296 (Vetilios, XIV, 3467).
VOLNTILI, XIV, 3298 (Volentilia, XIV, 3299).

En syllabe finale :

DIESPTR, XIV, 4106.
PATR, XIX, 3187 (Flacus patr; 3188 Flacus filius).

SYNCOPE APPARENTE DE LONGUES.

LVBS (= lubens, *lubēs), XIV, 2892.
MISC (= miscē?).

Pour la forme *merto*, XIV, 2892, il est difficile de décider si la syncope y est apparente ou réelle. *Primigenia*, XIV, 2855, que Ritschl lisait *Primgenia*, a son *i* inscrit sur la panse du G.

Il existe une forme où la syncope peut être due à une erreur graphique :

VIGLIAS, I, 1139 (XIV, 2996).

Enfin, sur des cachets de bronze, deux formes qu'on ne peut expliquer : FLPEA (*C. I. L.*, XIV, 4119, 6 *C. Isibi Flpea*) et STSOL (*ibid.*, 4119, 7). Il est vrai qu'en ce cas particulier la place réservée au graveur devait être particulièrement restreinte, et que ces abréviations ne sauraient faire partie d'un système graphique usuel, puisque les cachets comportent par nature des simplifications.

Ainsi Préneste même fournit six noms propres avec syncope apparente d'une voyelle brève en syllabe initiale, et sur ces six voyelles syncopées cinq sont des *ĕ*, une est un *ă*. Il y a en outre seize exemples d'omission en seconde syllabe de voyelles, dont six sont des *ĕ*, et les autres des *ĭ*, d'après l'opinion courante et le témoignage des autres dialectes, mais qui en réalité devaient à Préneste se rapprocher de *ĕ*, sinon se confondre avec cette voyelle. Enfin il y a un exemple d'omission de *ĕ* en troisième syllabe, et deux exemples dont un douteux d'omission de *ē* en syllabe finale.

Les dix-huit exemples de syncope apparente de voyelles en syllabe intérieure rendent inadmissible l'hypothèse d'une syncope en syllabe initiale; de même que les six exemples de syncope apparente initiale rendent impossible l'existence d'une syncope intérieure, due à l'action d'une intensité initiale : en effet de deux formes qui se recouvrent exactement quant au nombre de syllabes, à la qualité et à la nature des voyelles, par ex. *Gminia*, XIV, 3142 et *Matlia*, XIV, 3167, l'une est syncopée à l'initiale, l'autre en seconde syllabe; et on lit également *Gemna*, XIV, 3105. De même si *Ptronio*, XIV, 3210 a perdu sa voyelle en syllabe initiale, cette chute se retrouve en seconde syllabe dans les composés *Aptronio*, XIV, 3063; *Aptronia*, XIV, 3064. Enfin à *patr*, XIV, 3187 avec perte de *ĕ* en seconde syllabe correspond *Diesptr*, XIV, 4106 avec perte de la voyelle en troisième syllabe. Il faut ajouter de plus que sur des inscriptions sensiblement contemporaines de toutes celles-ci, la voyelle n'est nullement omise : ainsi *Decumius*, XIV, 3116; *Petroni*, XIV, 3211; *Gemenio*, XIV, 3141. D'ailleurs, quelle qu'ait été l'influence de cette intensité en latin, les voyelles longues ont toujours subsisté en seconde syllabe, et les formes *libs* et *misc* resteraient donc inexplicables[1]. On ne peut sortir de cette difficulté qu'en admettant qu'on a affaire à un simple fait d'écriture syllabique, et non à un phénomène de phonétique. C'est dire que le texte de Terentius Scaurus, déjà cité par Ritschl et par Sittl[2], doit reprendre toute sa valeur : « . . . multis vocalibus instantibus, quotiens id verbum scribendum

[1] Cf. VENDRYES, *Intensité initiale en latin*, p. 156 et suiv.
[2] RITSCHL, *loc. cit.*; SITTL, *Die lok. Verschiedenheiten der lat. Sprache*.

« erat, in quo retinere hae litterae nomen suum possent, singulae « pro syllaba scribebantur, tanquam satis eam ipso nomine explerent, ut puta decimus, *d* per se deinde *cimus*, item cera *c* simplex « et *ra*, et bene *b* et *ne*. Ita et quotiens *kanus* et *karus* scribendum « erat, quia singulis litteris primae syllabae notabantur, *k* prima « ponebatur, quae suo nomine *a* continebat, quia si *c* posuissent, « cenus et cerus futurum erat, non canus et carus. »

Cette habitude graphique que Ritschl et M. Sommer ont considérée comme particulière au parler de Préneste, se retrouve également dans d'autres régions, absolument dans les mêmes conditions que dans ce dialecte. Voici la liste à peu près complète de ces omissions.

Inscriptions osques :

PTRVNA (Vib. Ptruna | v. f), Conway 234.
PPERCI (= peperci?), Conway 209.
MRNV (= *Marnu* gén. de *Maras*), Conway 56.
DESTRST (= destr-st destruest = nom. sg. fém. de *destro*, lat. *dextro*), Conway 101.
PRVFTS = *prûf[a]tt[en]s* 3ᵉ p. pl. pf. osque de *prûfā-* lat. *probare*.
TRSTVS form. de masc. pl. se rattachant à la même racine que *trîstaamentud* = lat. *testamento* d'un thème **terst-* ou **trist-*.
TERNTIVS deux fois Mittheil. V. 27 et von Planta p. 323.
H[VR]θNθIV (= Hortensius) von Planta 290[1].
TANTRNNAIVM deux fois Conway 113, 114 = Tanternaeorum, gén. pl. masc. d'un nom campanien.
PRV̊FATTD Conway 43 (= prúfatted, *ibid.*, 42, 45, 49, 51, 170, 172).
PRV̊FTS C. 107.
PVPDIIS 138 } = osq. Pupidiis.
V.POPDIS 219 }

Chez les Vestini[2] *:*

ATRNO = Aterno flumini, Conway 248.

Marsi :

FOVCNO = Fucino *ou* *Fouceno, *C.I.L.*, IX, 3847.
APRVFCLANO = Apruficlano, *C.I.L.*, IX, p. 349.
LIBS = libens, *libēs, *C.I.L.*, IX, 3808.

[1] Cf. *Urtθns*, sur une inscription de Cupra.

[2] La forme *vicesma*, *C.I.L.*, I, 187; VI, 29, sur une pierre trouvée près de Lugnano, est trop peu sûre pour être invoquée. Il se peut en effet que la haste droite formant I ait été confondue par le graveur avec le premier jambage de M suivant, et ainsi omise.

LVBS = lubens, *lubēs, *C.I.L.*, IX, 3849.
SVPN = (supīnas *ou* *supēnas, IX, 3849 : dans la même inscription *vĕcos* = lat. *vīcus*). Cf. IX, 3906, *P. T. Sex Herennieis Sex. f. Ser. Supinates*, inscription dans laquelle l'« i longa » de *Supinates* atteste un ī dans cette forme.

Aequi :

ALBSI PATRE = Albensi * Albēsi, VI, 3672, IX, 4177.

Sabini :

OFDIVS = Aufidius, *C.I.L.*, I, 1287.

Latini :

CALPTANA I, 848, olla ex vinea S. Caesarii (= Calpetana).
DECMBRES I, 974, olla ex vinea S. Caesarii (= decembres).
DECBRES I, 846, olla ex vinea S. Caesarii (= decembres).
FLAMNI I, 869, olla ex vinea S. Caesarii (= Flaminius).
LICNIA I, 892, olla ex vinea S. Caesarii (= Licinia).
NUMTOR... I, 922, olla ex vinea S. Caesarii (= Numitorius).
RTELA I, 980, olla ex vinea S. Caesarii (= Rutela); cf. VARRON, *L.L.*, VII, 83 : « mulieres valde rufae rutilae dictae ». L'identification apparaît comme nécessaire si l'on compare les deux formes étrusques *Rtania* (Fabretti[3] 218) et *Rutania* (*ibid.*, 219).
LORNTI (= Laurenti). Lattes n° 75.
DECMVS et DECMO sur un cippe, I, 821 (= Decimus).
POPNIA I, 1062 (= Popinia).

Falisci[1] :

A. SRPIOS ESχ (= Aulus Sirpius).
AT. FERTRIO (= Attius Feretrius).
C. PSCNI (= G(aii) P(e)sc(e)n(n)i(i)); cf. C. Pesgenni sur une olla ex vinea S. Caesarii I, 933; VI, 3829).
CMECIO A | CESILIA.

Ombrie :

CEDRE *C.I.L.*, 95 Spolète (= cedere).
DEDROT *C.I.L.*, I, 173, Pisaurum (= dederunt).
DEDRO I, 177, Pisaurum.
LEBRO I, 175, Pisaurum (= Libero).
LEIBRAVIT / LEIBREIS } I, 1258 (= liberavit, liberis).

[1] DEECKE, *Die Falisker*, n[os] 66, 67, 69 et 9.

Picenum :

VRTθNS, Cupra (= Hortensius).
NOMN *C.I.L.*, IX, 5279 lapis ad Truentum fluvium repertus (= nomen).

Clusium :

CARTLIA I, 1350 (= Cartilia).

Pérouse :

DEBTVR I, 1393 (= debētur).
VIBIA. PTRONI I, 1388 (= Petroni)[1].

Ainsi d'un bout à l'autre du territoire italique depuis le sud du territoire osque jusqu'au nord de l'Ombrie, on rencontre les mêmes omissions et dans des conditions semblables. A *Ptronio* prénestin correspondent par exemple l'osque *Ptruna*, le *Ptroni* de Pérouse; à *Volntilia*, les formes de l'osque *Terntius*, *Hurθnθiu*, du territoire latin *Decmbres Lornti*, du Picenum *Urtθns nomn*. La forme *lubs* est exactement la même que chez les Marsi *libs lubs*; on a le même *b* = *bē* intérieur chez les Aequi *Albsi*. La longue n'est pas primitive dans *libs*, *lubs*, puisque *e* est bref dans *libens* et ne doit son allongement qu'à l'amuissement de la nasale. Mais l'omission de *ē* est attestée formellement dans *debtur*, I, 1393 de Pérouse, et probablement dans *misc* de Préneste; de même que dans *Supnas* du territoire des Marsi = **Supēnas* (voir p. 312). Dans tous ces exemples, *p* a la valeur de *p* + *ĕ*; *d* celle de *d* + *e*; *b* celle de *b* + *ē*. Il serait facile de multiplier ces comparaisons. Mais d'une façon générale il est facile de voir : 1° qu'il ne peut s'agir de syncope, puisque nous avons indifféremment des exemples de voyelles brèves ou longues omises en première, seconde, troisième syllabe; 2° que ces voyelles sont généralement des *i* et des *e*, brefs ou longs, dont les timbres d'émission devaient facilement se confondre, ainsi que le montrent, par exemple, la phonétique de Préneste ou celle des Marses; 3° que *r*, *m*, *n* ont conservé leur valeur sonantique *r̥*, *m̥*, *n̥* :

Prénestin : *Trtia*, *Gemna*, *Volntilia*.
Osque : Mrnu, trstus, Terntius, H[ur]θnθiu, Tantrnnaium.
Latin : *decmbres*.
Falisque : *Srpios*, *Pscni*.
Ombrien : *Urtθns*, *nomn*.

[1] Il existe d'autres exemples dans l'index du *C.I.L.*, t. I, mais ils ne rentrent dans aucun système, et sont ou des fautes de graphie ou des abréviations arbitraires.

Il n'y a pas d'exemple sûr de $l = \underset{\circ}{l}$.

Quelle est maintenant l'origine de ce système graphique? L'alphabet grec ne présente rien de pareil, sauf sur certains vases attiques, l'emploi de *ν* voyelle dans les formes *ἐποίησν*, *Ἀθηνηθν*[1]. C'est sur le sol italique même qu'il faut rechercher l'origine du phénomène, et cette fois encore c'est une habitude étrusque qui s'est imposée aux systèmes d'écriture italiques. L'étrusque est en effet coutumier de groupes de quatre ou cinq consonnes que ne distingue nulle notation de voyelles. Ainsi:

Arcmsnas, Fabretti 2163; *atrs'cr*, Id., suppl. 29; *macstrna*, F. 2163; *Fastntru*, F. 562 ter[b]; *Fastntrusa*, ter[i]).

C'est ainsi que, pour prendre des exemples moins obscurs,

au gr. Ἀλέξανδρος répond *Elχsntre*, F. 44; 2500.
au gr. Μενέλαος répond *Mnele*, F. 311.
au gr. Τελαμώνιος répond *Tlamunus*, F. 2162 (cf. *Tla* [F. 299]; *Tlamun* [F. 302] sur des monnaies de Telamone).

L'omission graphique des voyelles est d'usage courant en étrusque, dans les inscriptions anciennes. Dans les inscriptions postérieures, les graphies sont hésitantes, et la notation des voyelles commence à apparaître. Ainsi

Cn[*z*]*us* F. 2033 ter[c] et *Cnizus* ter[d].
Cln F. 2376, *clan*, F. 460 et suiv.
Clz, F. 347, *claz*, F. 1178.

A mesure que les inscriptions deviennent plus récentes, non seulement les voyelles réelles sont notées mais des voyelles anaptyctiques s'introduisent dans la graphie :

Heraceli, F. 2528 au lieu de *Hercle*;
Casutru, *Pulutuke*, *Xaluχasu* (F. XXX, 479) au lieu de *Castur*, *Pultuce*, *Xalχas*, graphies plus anciennes;
Cluθumusθa (F. 2516) et *Clutumita* (F. 2549) au lieu de *Clutmsta* (F. 305) = gr. Κλυταιμήστρα;
Meneruva (F. suppl. 40.120) au lieu de *Menrva* (*ibid.*) = v. lat. *Menerva*.

Ces mêmes phénomènes d'épenthèse se retrouvent, quoique moins développés, en prénestin.

Prénestin : *magistere(s)* XIV, 2847; *Talabarai* 2874; *Telegennia* 2959; *Terebuni* 3272 (*Trebonius* 3385);
Sur des cistes : *Armemeno* XIV, 4108; *Alcumena* 4112; *Casenter* 4107.

[1] Cf. Brugmann, *K.V.G.*, § 312.

On sait que l'épenthèse est également un des traits les plus remarquables de la phonétique osque; il ne peut être question de l'étudier en détail ici, et l'essentiel a été dit sur le sujet par von Planta, *Gr. der osk. umbr. Dial.*, § 121-140, et Buck, *der Vocalismus der osk. Spr.*, Leipzig, 1892, p. 183-190.

L'anaptyxe de la voyelle *e* en syllabe initiale dans *Tereboni*[*us*], *Telegennia* est un argument de plus contre l'hypothèse de la syncope initiale en prénestin.

Ainsi l'alphabet de Préneste a subi l'influence de l'alphabet étrusque; il lui a emprunté l'habitude de ne pas noter graphiquement les voyelles, habitude dont on retrouve des traces dans la plupart des dialectes italiques depuis le territoire méridional de l'osque jusqu'au nord de l'Ombrie et du Picenum[1].

Cette omission graphique ne correspond en aucune façon à une syncope ou à une absorption véritables, ainsi que le prouvent: 1° la diversité des places auxquelles le phénomène se produit et son existence sporadique; 2° le développement même de l'écriture étrusque; 3° l'existence de voyelles anaptyctiques dans les dialectes étudiés.

PHONÉTIQUE.

ACCENTUATION.

SYNCOPE, ABSORPTION[2] ET APOPHONIE.

On a vu au chapitre précédent comment s'expliquent les prétendus exemples de syncope initiale. En seconde syllabe on ne rencontre que deux exemples, tous deux sujets à caution :

Polouces, *Poloces*;
Acmemeno.

La première représente le grec Πολυδεύκης, qui avec chute de l'υ de la seconde syllabe, sous l'influence d'un accent d'intensité portant sur Πο-, aurait donné en italique **Pól*(*u*)*deucēs*, *Póldouces*, puis par assimilation **Pollouces*. Mais le mot a subi l'influence de l'étymologie populaire, et a été rapproché de **polluceo*, dérivé de *lux luceo*. La forme syncopée serait par exemple celle de l'étrusque *Pulluke* qui correspond exactement à **Póldouces*. *Acmemeno* = gr. Ἀγαμέμνων a passé également par l'étrusque avant

[1] Sur les rapports de l'alphabet étrusque avec les alphabets italiques, cf. M. Bréal, *M.S.L.*, VII, 129.

[2] Sur le sens et l'emploi de ces deux termes, voir Vendryes, *op. laud.*, ch. v, p. 180 et suiv.

d'être connu des parlers italiques, comme le prouve l'existence de la gutturale sourde correspondant au γ grec. De plus *e* de *-meno* n'a pas une physionomie latine, cf. *alumnus*, *vertumnus*, *calumnia*. Enfin un autre mot présente la syncope, mais en troisième syllabe : *Melerpanta* = Βελλεροφόντης, v. lat. *Beleropantes*[1], que tout dénonce comme étant étrusque. Βελλεροφόντης a dû donner dans cette langue **Peleropanta*, puis par dissimilation **Meler(o)panta*; cf. *Marmis* (Fabr. 2479) = Μάρπησσα. *A* dans la troisième syllabe est aussi caractéristique, par exemple :

Aχlae, F. 2527 = Ἀχελῶος.
Ermania, F. 2726 = Ἑρμιώνη.
Parθanapae, F. 1070 = Παρθενοπαῖος.

Tout le vocabulaire mythologique archaïque a subi cette influence, cf. *Catamitus* = Γανυμήδης qui est le plus beau spécimen de cette série. Passage de la gutturale et de la dentale sonores aux sourdes correspondantes, dissimilation de *n* en *d*, puis assourdissement en *t*, assimilation régressive de *υ* à l'*α* de la syllabe initiale. Il est impossible de rien tirer de ces exemples pour la phonétique du prénestin.

Absorption. — La même obscurité se retrouve ici; les exemples sont peu nombreux, et sont contredits par des formes complètes à peu près contemporaines. Ainsi on a :

Auli XIV, 3070, mais *Avilios* XIV, 3069;
Boufilio XIV, 3074 de **Bou(i)filio*; *Oufilio* XIV, 3303 de *Ou(i)filio*, *Ofillia* XIV, 2094;

mais *Vehilia* XIV, 3293, 3294 où *i* subsiste, tandis qu'il est absorbé dans la forme latine *Vēlius*.

Apophonie. — La plus ancienne inscription de Préneste ne présente aucune trace d'apophonie en syllabe intérieure :

Fhe Fhaked (cf. osq. *fefacid*) qui correspond à lat. **feficit* (*capio : incipio*, *ago : dirigo*, *tango : tetigi*, etc.) a conservé intact *a* en seconde syllabe. De même,

Numasioi = lat. *Numisio*[2] *Numerio*.

avec passage de *ĭ* à *ĕ* devant *r* intervocalique issu de *s* (cf. *sĕro* de *sĭ-so*, *Falĕrii* de **Falisii*, cf. *Falis-ci*). *E* en syllabe intérieure dans

[1] Plaute. *Bacch.*, 810.
[2] *Numisius* existe et se rencontre par exemple en falisco-latin, n° 86 de Deecke, *Die Falisker*. Les index du *Corpus* signalent également la forme.

Ateleta (si le mot est vraiment latin) = gr. Ἀταλάντη peut s'expliquer autrement que par affaiblissement de *a* sous l'influence d'une intensité initiale[1]. Quant à *i* dans *Alixentros*, on le retrouve en syllabe initiale fermée dans *Mirqurios* par exemple. *I* dans *Poumilionom* = gr. Πυγμαλεόντων s'explique par le caractère palatal de *l* suivant, et rentre ainsi dans la série *volo : velim*.

Les documents actuellement existants ne permettent donc de rien conclure sur l'existence ou la non-existence d'une intensité initiale à Préneste. Cette intensité initiale n'a pas laissé de traces d'altération vocalique à l'époque où fut gravée la fibule de Manios; peut-être retrouve-t-on des traces de son activité dans la phonétique de quelques noms propres. En tout cas nous ne savons rien de ses modes d'origine et de disparition.

LES VOYELLES.

D'une manière générale, le prénestin n'a pas modifié les trois voyelles *a*, *o*, *u*, et concorde sur ce point avec le latin; il est seulement un peu plus conservateur. Au contraire il y a, dans le traitement de *i* et de *e*, des divergences assez considérables avec la langue de Rome, et qui sont le résultat d'une évolution particulière.

Voyelle *a*. Il a été parlé au chapitre précédent du maintien de *ă* dans *Fhe Fhaked* et *Numasioi*. Le prénestin semble ici marcher de pair avec le falisque *cuncaptum* (Deecke, 36, 5) = lat. *conceptum*. Il est vrai qu'une autre inscription de même origine porte *aciptum*, mais probablement avec un ictus saturnien sur *a*.

Un *a* épenthétique dans *Talabarai* XIV, 2874 correspond à *a* de osq. *aragetud*.

Sur *Melerpanta*, *Ateleta*, *Casenter*[*a*], *Alixentros*, l'essentiel a été dit dans l'accentuation.

Partout ailleurs un *a* italique commun est réprésenté régulièrement par *a* en prénestin comme en latin. Une inscription (XIV, 2997) donne *Metut*(*ae*) au lieu de la forme ordinaire *Matuta*. Il est impossible d'expliquer cet *e* autrement que par une inadvertance du graveur.

Voyelles *o* et *u*. Le prénestin n'a rien innové dans le traitement de ces voyelles, et s'il diffère du latin, c'est qu'il a résisté plus longtemps à la tendance panitalique à fermer certains *o* en *u*. *O* subsiste en effet: 1° en syllabe initiale : *Poblicius*, *Poblicia*, XIV, 2864; 2° en syllabe intérieure, ouverte ou fermée : *Aptronio*,

[1] Voir traitement de la nasale *n*.

Aptronia, 3063, 3064; *Ptronio*, *Petronio*, 3210 et suiv.; cf. fal. *Petrunes* (Deecke, 41, 2), étr. *Petru*, pélignien *Ptruna*, Conw., 234, lat. *Petrusia*; *Carol.*, 3086 = *Carullius*; *Cepolei*, 3090; *Epoleio*, 3121 et suiv.; *Macolnio*, 3160 et suiv.; *Meclonia*, 3168; *Patoleia*, 3208; *Titoleiai*, 3277; *Vatronio*, 3287 et suiv.; 3° dans la plupart des nominatifs accusatifs et génitifs pluriels des thèmes en *-o-*; outre les exemples fournis par les autres documents, sur 150 inscriptions du cimetière, 27 se terminent en *-ius* (*-us*), 3 en *-ios* et 53 en *-io*[1]; 4° dans des finales de verbes en *-ont*: *coravero[n]t*, 2847, 2848; *d]edero*, 2891; 5° comme voyelle anaptyctique: *Hercole*, XIV, 2891.

L'*o* n'est d'ailleurs pas maintenu partout, et déjà à l'époque où sont rédigées ces inscriptions, apparaissent des flottements dans la graphie. On a donc *Hercole*, mais *Alcumena*, XIV, 4102; dans la même inscription: *Hercole*, mais *donu*, 2891; *Painiscos* et *Pilipus*, 4098; *nationu* et *diovo*, 2863; *Silanus* et *Soresios ebrios*, 4108.

Le seul phénomène intéressant, qui d'ailleurs n'est pas du domaine phonétique, mais se rattache au vocabulaire, est la conservation de *o* dans le prénom féminin *Quorta*, 3283, cf. lat. *Quarta*. On sait que dans les formations secondaires, l'élément qui précède immédiatement le suffixe secondaire a en règle générale le degré vocalique zéro; ainsi **k*ʷ*etwer-* : **k*ʷ*tur-yo-*, zd (*ā-*)*xtūirīm* «pour la quatrième fois», *tūiryō* «quatrième», skr. *turīyaḥ* (même sens)[2]. La forme primitive de l'adjectif ordinal dérivé de *quattuor* est donc **k*ʷ*twr̥-to-s*, formé à l'aide du suffixe *-to-* comme les ordinaux des nombres cinq et six, de même que l'on a par exemple, avec réapparition du degré *e* de la syllabe radicale du nom de nombre cardinal, lit. *ketvirtas*, v. sl. *četvrŭtŭ*, hom. τέτρατος de **k*ʷ*etwr̥-to-s*. En latin ce **k*ʷ*twr̥-to-s* aurait dû donner **twortos*, avec simplification habituelle du groupe de consonnes initial; **twortos*, par influence analogique des autres formes du mot «quatre», fut modifié en **kwortos* dont le nom prénestin nous a gardé la trace; mais le latin de Rome, poursuivant plus loin son évolution, a introduit dans l'adjectif ordinal *quartus* le vocalisme *a* du nom de nombre cardinal *quattuor*.

Voyelles *e* et *i*. On ne peut séparer l'étude de l'une de ces voyelles de celle de l'autre, car les deux phonèmes marchent de pair avec une remarquable régularité. D'une manière générale, on peut dire que *ĭ* latin est représenté par *ĕ* prénestin en hiatus et en syllabe ouverte, tandis que dans certaines syllabes

[1] Les autres n'ont pas trace de finale.

[2] Cf. Meillet, *Introduction*, p. 249. Dans le cas particulier, la syllabe initiale du thème présente également le degré vocalique zéro.

fermées, et probablement sous l'influence d'une gutturale suivante, *ĕ* latin a pour correspondant prénestin *ĭ*. Les exemples attestés sont trop peu nombreux pour qu'on puisse poser cette seconde loi sans restriction, mais ceux qui existent sont tous très nets :

Ainsi suffixe *ea* = lat. *ia*.

cōnea (Pl. *Truc.*, 677) = lat. *cicōnia*;
fileai, XIV, 4112 = lat. *filiae*;
Thalea, I. 1194 (inscription aujourd'hui perdue, trouvée, paraît-il, «in Oscis»; mais le contexte *Saufeia C. L. Thalea* indique une origine prénestine; cf. la liste des Saufeii à Préneste).

Le même suffixe masculin se retrouve dans :
Q. Oveo, *T. f.*, XIV, 3205 = lat. *Ovius*;
Saufe(o), XIV, 3249 = lat. *Saufius*;
Taseos, *Tasei(o?)*, XIV, 4101 = gr. *Θάσιος* suivant l'interprétation de Jordan.

Le même phénomène se retrouve en falisque par exemple, où l'on a régulièrement *filea*, Conw., 334; *Vecinea*. C. 325 a, b. = lat. *Vicinia; Zertenea*, 324 = *Sertinia; Iuneo*, C. 327 = *Iunio; Foleozeo*, C. 337, 338, 339, 340; *Tertineo*, C. 323, XLI; *Vecineo*, C. 327, 328 a, b.; en syllabe intérieure: *Clipeario*, C. 332, b.; *Clipear*, C. 333, a = *Clipiario*.

Il y en a également quelques traces à Trebula Mutuesca où on lit : *Feroneae*, *C.I.L.*, I, 1307, à Tergeste, *vieam precaream* = *viam precariam*[1], I, 1464; à Ostie, *Valereae* XIV, 1724. Il est bon de rappeler que l'étrusque présente de nombreuses formes en *-ea*, *Velnea*, *Calea*, *Pustea*; et en *-eal*, dont on peut rapprocher tout au moins les formes falisques. Cette prononciation était également celle de l'Italie du Sud, et dans les mots grecs empruntés par l'intermédiaire de la Grande Grèce, *-ea* répond à gr. *-ια*[2] :

nausea = gr. *ναυσία*,
cochleam = gr. *κοχλίας*.

Les grafitti de Pompéi sont concordants : ainsi *propiteas*, *Septimea*, *Virideanus*, *Hordeonius*, etc. Ce passage de *-io*, *-ia* à *-eo*, *-ea* s'explique par des raisons physiologiques.; il est plus facile en effet, pour les organes vocaux, de passer de *e*, voyelle moyennement fermée, à *a* ou *o* que de *i*, voyelle très fermée, aux mêmes voyelles.

[1] Au contraire, la forme de la lex agraria (*C. I. L.*, I, 200, 111 avant J.-C.) est *precario*.

[2] Même hésitation dans la transcription de *-εια*, par ex.: *Ἀλήθεια*, nom propre = *Aletheia*, X, 2536; *Alethea*, IV, 12346, 12292; XI, 5451; *Aletea*: II, 2272; *Alethia*, VI, 16750; *Aletia*, VI, 16066, etc.

En syllabe intérieure : *ĕ* = lat. *ĭ* :

Atlia[1] XIV, 3068 (*t* ayant une valeur syllabique *-te-*) = lat. *Atilia*.
Camelio = lat. *Camillus*.
Comeni, 3101 = lat. *Cominius*.
Gemna (*m* = *me*), 3105, *Gemenio*, 2892 = lat. *Geminius*.
Fabrecio, 3128 = *Fabricius*.
Matlia (*t* = *te*), 3167 = *Matilia*.
Numtoriai[2], 3178 = *Numitoria*.
Orcevio, 3200 = *Orcivius*.
Vergelia, 3295 = lat. *Vergilia*.
Vetli (*t* = *te*), 3296 = *Vetilius*.

Les inscriptions du cimetière de Préneste sont d'ailleurs d'une époque de transition, pendant laquelle s'effectue le passage de *e* à *i* latin. A cette époque, les suffixes *-ea*, *-eo* se mouillent d'un *j* intervocalique et sont notés graphiquement *-eia*, *-eio*, avec diphtongaison de *ĕ* :

XIV, 2863 : *fileia* = lat. *filia(e)*,
XIV, 3176 : *Noviceia* = lat. *Novia*,
XIV, 3297 : *Vetteiai* = lat. *Vettia*.

Autres formes avec *-ei* : *Cepolei*, 3090 ; *Epoleius*, 3221 et suiv. ; *Patoleia*, 3208 ; *Saufeius*, *Saufeia*, 3246 et suiv. (cf. *Saufio*, 3247, *Saufi*, 3248) ; *Titoleiai*, 3277. Ces suffixes *-eio*, *-eia* aboutissent finalement à *-io*, *-ia*, et souvent même la nouvelle graphie se trouve être à peu près contemporaine de l'ancienne, ainsi : *Atilia*, 3067 ; *Fabricio*, 3128 et suiv. ; *Geminia*, 3143 ; *Saufio*, 3247. Un peu plus tard *i* s'est partout généralisé, sans doute sous l'influence du latin de Rome, mais la diphtongue *-ei-* du suffixe est restée figée dans quelques noms propres, ex. : *Saufeius* XIV, 2906, 2994, 3000, 3001 ; *Tondeius*, 3008 ; *Mufei*, 3362, etc., dans des inscriptions qui sont toutes postérieures à la colonisation de Sylla, et la plupart de l'époque impériale.

Remarque I. Cette prononciation *e* au lieu de *i* est connue de Varron et de Cicéron : « rustici etiam quoque viam veham appellant . . . et vellam non villam », Varron, *R.R.*, I, 2, 14. Cicéron dans le *De Oratore*, III, 12, 46, raillant une habitude de son ami L. Aurelius Cotta, dit : « quare Cotta noster, cujus tu illa lata, Sulpici, nonnumquam imitaris, ut iota litteram tollas et *e* plenissimum dicas, non mihi oratores antiquos, sed messores videtur

[1] Cf. *Atellius*, XIV, 2964, Préneste.
[2] *Numetoria*, *Num[t]or(ius*, *C. I. L.*, I, 921, 922 sur des ollae ex vinea S. Caesarii.

imitari.» Cette prononciation leur apparaissait donc comme dialectale. Cf. *De Or.*, III, 11, 42; Brut., XXXVI, 137; LXXIV, 259 et Quintilien, XI, 3, 10.

Remarque II. Voir d'autres exemples de *e* au lieu de *i* en hiatus dans Lindsay-Nohl, *Die lat. Spr.*, II, § 10, p. 24.

ĭ = lat. ĕ en syllabe fermée.

Mirqurios, 4099, *Mircurios*, 4106 = lat. *Mercurius*.

Même changement de ĕ en ĭ devant un groupe *-rc-* à Lucérie dans la forme *stircus* = *stercus*, *C. I. L.*, IX, 782. Ces exemples viennent confirmer les textes de Varron et de Velius Longus : «nostris auribus secus placet, scilicet per *e* ut et Mercurius et «commercia dicantur[1]». «Mius et commircium quoque per i anti«quis relinquimus, apud quos aeque et Mircurius dicebatur, quod «mirandarum rerum esset inventor, ut Varro dicit...[2]» Au *commircium* cité par Velius, se rattache osq. *amiricatud* de **amircatud* = lat. **immercato*, «sine mercede», dans lequel la fermeture de la voyelle a précédé l'anaptyxe du second ĭ.

I dans lat. *firmus* doit s'expliquer également comme une importation dialectale. *Firmus* appartient à une racine indo-européenne **dhergh-* attestée en latin par **forctis* v. lat. *forctus* et suppose un ancien **fergmos* devenu *firgmos* sous l'influence de la gutturale, puis, avec disparition de la gutturale à l'intérieur d'un groupe de trois consonnes, *firmus*; *e* est conservé dans la forme adverbiale latine *ferme*.

Hircus, dont l'étymologie est inconnue, mais qui appartient à l'italique commun (osq. *hirpus*), est aussi d'origine dialectale. La forme du romain serait **herquos* ou **hercus*, le groupe *-irc-* lui étant étranger[3].

Alixentros 4099, 4103 = lat. *Alexander* doit aussi son *i* en syllabe fermée à l'influence de la gutturale.

Enfin la gutturale mouille ē dans la forme *leigibus* XIV, 2892 = lat. *lēgibus*.

Au contraire ĕ italique commun, intérieur, en syllabe fermée où ne figure pas de gutturale, reste ĕ à l'époque où le dialecte est encore indépendant : *Antestia* 3059 (cf. *Antestiae* Ostie XIV, 577. *Antesti* Tusculum XIV, 2677) = *Antistius* XIV, 2849 dans une inscription qui a subi l'influence romaine.

Ainsi donc, correspondant à lat. ĭ en syllabe ouverte, le prénestin avait un phonème noté d'abord par un ĕ plus ouvert, qui petit à

[1] Varro, *De Serm. lat.*, I, fr. 45; Willmanns, p. 175, 92.
[2] Velius Longus, *G. L. K.*, VII, 77, 13.
[3] Sur *hircus*, voir Meillet, *M. S. L.*, XIII, p. 226, note.

petit a tendu à se fermer, en passant par *ei* pour aboutir à *i* latin, probablement sous l'influence de la prononciation romaine. Au contraire *ĕ* latin en syllabe fermée contenant une gutturale est représenté en prénestin par *ĭ*, de même que *ē* dans les mêmes conditions a évolué dans le même sens, mais s'est arrêté au stade *ei*. Les deux phénomènes sont parfaitement d'accord entre eux, et les raisons phonétiques en sont faciles à saisir : on a déjà signalé celles qui doivent faire prévaloir les groupes *ea*, *eo*, sur *ia*, *io*; de même et réciproquement, les organes vocaux ayant à prononcer une gutturale qui exige une occlusion complète vélaire ou palatale sont mieux placés pour articuler cette gutturale, quand la voyelle qui la précède est très fermée; c'est le cas de la voyelle *i* dans l'émission de laquelle la langue remonte, déterminant une occlusion partielle, et le tuyau sonore a la plus petite longueur possible. Les mêmes raisons de facilité qui avaient fait remplacer *-ia*, *-io*, par *-ea*, *-eo*, ont causé la substitution d'un groupe *i* + gutturale à un groupe *e* + gutturale.

Remarque I. Le pélignien présente également *ĭ* = lat. *ĕ*, mais devant un groupe *-rt*.
loufir[*to*] Conway 208 *bis*, (fal. *loferta*) = lat. *libertus*.

Remarque II. Sur des cistes on trouve *Crisida* XIV, 4107, *Creisita* 4109 que Jordan rapproche de gr. Χρυσηίς Χρυσίς.

LES DIPHTONGUES.

Diphtongues. L'italique commun a gardé avec fidélité les diphtongues indo-européennes **ai*, *ei*, *oi*, *au*; il a confondu de bonne heure **ou* et *eu*; enfin il ne garde plus trace qu'en syllabe finale des diphtongues à premier élément long **-āi -ōi*. Dans le dialecte de Préneste, toutes ces diphtongues apparaissent profondément modifiées; ce sont ces modifications que l'on va étudier dans l'ordre : *āi*, *ai*, *ei*, *oi*, *au*, *eu*, *ou*.

Diphtongue *āi* en fin de mot. Comme l'ont montré MM. Gauthiot (*Parole*, 1900, p. 438 et suiv.) et Meillet (*M.S.L.*, XIII, 29 et suiv.), les diphtongues à premier élément long diffèrent des diphtongues correspondantes à premier élément bref beaucoup moins par leur durée totale que par la durée respective de leurs éléments correspondants. Dans *āi* par exemple, la sonante *i* est de durée sensiblement plus brève que dans *ăi*, où les deux éléments de la diphtongue ont une durée à peu près égale.

Dans ces conditions, certains datifs dialectaux latins, dont quelques-uns ont été signalés en passant par M. Meillet, pré-

sentent la finale primitive *-ăi*, avec élimination de l'élément sonantique. On peut citer à Préneste les datifs:

Fortuna.... *primocenia*... *fileia* C.I.L., XIV, 2863.
Fortuna XIV, 2855.

à Pisaurum :

Feronia *C. I. L.*, I, 169, *Loucina* 171; *Marica* 175, *Matuta* 177. (La forme *Loucina* 189 d'origine incertaine provient vraisemblablement du même endroit).

à Capoue :

Loucina; *Tuscolana*. *C. I. L.*, I, 1200; X, 3807.

A ces formes il faut sans doute joindre le falisque *Menerva* (*C. I. It.*, suppl. 1, p. 113), malgré Deecke, qui considère à tort la forme comme un génitif en *-ās* avec chute de *s*. Cette explication vaut peut-être pour la forme *Coira* dans l'inscription d'Orte *Coira pocolo* *C. I. L.*, I, 45, quoique toutes les coupes contemporaines aient la forme en *-ai*; d'ailleurs il s'agit ici d'un génitif, et nous n'avons pas à nous y appesantir.

Il ne faut pas considérer simplement ces formes, avec MM. Brugmann et Sommer [1], comme des doublets syntactiques, mais bien comme l'aboutissant régulier en fin de mot ou devant consonne de la diphtongue à premier élément long. Le latin de Rome et l'osque n'ont maintenu la diphtongue qu'en abrégeant le premier élément de celle-ci.

osq: deívaí, lat. «*divae*» (v. lat. *divai*).

Les prétendus exemples de *-āi* en latin comme forme de datif, doivent tous s'expliquer comme des génitifs. Que *-ăi* ait abouti de bonne heure, tout au moins dans les dialectes, à *-ē*, ceci est attesté par des graphies archaïques telles que :

ombrien : *tute*, *tote*, «civitati» de **toutai*.
pre «prae» de **prai* (osque prai).
Pisaurum [2] : *Diane*, *C. I. L.*, I, 168.
Marses : *Victorie* *C. I. L.*, IX, 183, add. p. 555, I, 3849.
Fortune *C. I. L.*, I, 64.

Il est difficile de déterminer la prononciation de *ae* pendant toute la période d'évolution du latin. Les grammairiens de l'em-

[1] Brugmann, K. V. G., § 358, 6; Sommer, *op. cit.*, § 193.
[2] Cette inscription de Pisaurum est de date plus récente que celles citées plus haut.

pire enseignent qu'il faut prononcer *a* + *e*, mais on sait combien leur enseignement pédantesque est artificiel. Déjà au temps de Lucilius et de Varron, dans la campagne immédiatement voisine de Rome les paysans prononçaient *Cecilius*, *pretor*, *edus* (= *haedus*). Le mot *levir* «beau-frère» de **daiwer-* (gr. δᾱήρ δαιϝήρ; skr. *devár-*) ne nous est attesté qu'avec *ē*, jamais avec *ai* ou *ae*. En tout cas, même dans le latin de Rome, cette diphtongue *ae* s'est finalement réduite, tant dans la prononciation que dans la graphie, à *e* ouvert simple. Les exemples en sont trop nombreux pour qu'il faille y insister.

On peut donc retenir que dans certains dialectes italiques, dont le dialecte de Préneste et celui de Pisaurum, la diphtongue à premier élément long a perdu sa sonante, et que dans d'autres, la diphtongue à premier élément long «n'a pu conserver sa sonante qu'en perdant son caractère quantitatif propre»[1]. Ce sont là deux traitements phonétiques qu'on retrouve ailleurs; le dialecte de Préneste a suivi la même marche que le grec, et le latin de Rome, la même que le germanique (cf. got. *ahtau*).

En conséquence le nominatif pluriel de Pisaurum *matrona* *C. I. L.*, 173, 177, ne doit pas être considéré, ainsi que le veut M. Sommer[2], comme un reste de la désinence indo-européenne *-ās*, avec chute de l'*s* final; ce serait le seul exemple latin que l'on pût citer de la conservation de cette désinence, et ce caractère unique doit nous faire rejeter cette explication. Le nom. pl. *matrona* est, comme tous les nominatifs pluriel des thèmes en *-ā-* latins, une forme analogique créée sur le modèle du nominatif pluriel des thèmes en *-o-*, et la diphtongue longue primitive *-āi* y a subi la même réduction qu'aux datifs singuliers de même origine cités plus haut.

De même la dédicace trouvée au delà du Tibre :

Devas Corniscas sacrum *C. I. L.*, I, 814, VI, 96,

renferme bien un datif pluriel où *ā* représente la réduction de la même diphtongue *-āi*, et non, comme le suppose M. Sommer[3], un génitif singulier, ce qui est contredit par l'indication de Paulus Festus[4], ou bien un reste de l'ancien locatif pluriel des thèmes en *-ā-*. De plus la construction de *sacrum* avec le datif est trop universellement répandue pour qu'on puisse voir dans ces formes

[1] MEILLET, *loc. laud.*

[2] SOMMER, *ibid.*, «§ 197. . . Innerhalb des Lateinischen finden sich nur Spuren davon (sc. die alte idg. Endung *-ās*), und zwar auf den auch sonst dialektisch gefärbten Haininschrift von Pisaurum, wo zweimal MATRONA wahrscheinlich als N. pl. zu lesen ist : die Form stellt den alten Ausgang *-ās* mit Weglassung des Schluss *-s* dar.»

[3] *Ibid.*, § 200, p. 361.

[4] «Corniscarum divarum locus erat trans Tiberim cornicibus dicatus, quod in Iunonis tutela esse putabantur», p. 45, Th. de P.

autre chose qu'un datif. On ne saurait tirer une objection de ce que *āi* a dû abréger son premier élément devant *s* final; *ā* s'est maintenu sous l'influence analogique des autres cas avec *-ā* ou *-āi*.

Diphtongue *ăi*. A Préneste, de même qu'à Pisaurum, à Spolète sur le territoire falisque, la diphtongue *ăi* est réduite à *ē* non seulement en finale, mais aussi en syllabe initiale.

Préneste, *Ces* *C. I. L.*, XIV, 3193; *Esculapio*, *ib.*, 2846.
Pisaurum, *Cesula*, sc. «caesiis oculis» *C. I. L.* I, 168[1].
Falisque, *Cesula*, *Cesilia*, *Cesi*...
pretod (= praetor) *pret*.... (nom. pl. = *praetores*)
voir index de Deecke, *die Falisker*,
Spolète, *cedre*; *cedito* = *caedere*, *caedito*. (Schneider. Dial. ital. ex. sel. n° 95).

A Préneste néanmoins dans quelques noms propres, où l'orthographe est plus conservatrice, la diphtongue *ăi* apparaît encore. Ce sont :

Caici XIV, 3076; *Craisli*, *ib.*, 3110.

Les formes *Painiscos* (ou *Painsscos*) et *cailavit* (XIV, 4098) apparaissent sur un miroir très suspect de n'avoir été ni dessiné, ni gravé à Préneste même.

Enfin il y a quelques exemples de *-ai* en syllabe finale. Dans une dédicace on trouve :

XIV, 4112 : *Dindia Macolnia fileai dedit*
Nouios Plautios med Romai fecid.

Si les noms *Dindia* et *Macolnia* sont incontestablement prénestins, le reste de l'inscription doit faire penser qu'elle a été gravée à Rome, par un artiste dont les noms indiquent une origine sud-italique, probablement campanienne. Et, si l'on suppose que le modèle remis au graveur portait la graphie *fileia* (cf. XIV, 2863), il se peut très bien que celui-ci ait corrigé la forme inintelligible en *fileai*, sur le modèle des datifs romains.

Il reste enfin quelques finales en *-ai* de noms propres figurant sur des cippes ou d'autres monuments funéraires. Ce sont : *C. I. L.*, XIV, 3140 *Gemelai*; 3178 *Numtoriai*; 3254 *Sehiai*; 3277 *Titoleiai*; 3281 *Tondiai*; 3294 *Vehiliai*; 3297 *Vetteiai*.

Ces formes sont assez difficiles à expliquer. Toutes les autres inscriptions analogues présentent, en effet, le nom du défunt au nominatif. Telles qu'elles sont, ces formes ne peuvent être

[1] Sur cette même inscription se trouve la forme *Diane*.

que des formes de génitif, dépendant d'un mot sous-entendu, (= *monumentum*, etc.), et formées sur le modèle des thèmes en *-o-*, par l'addition de *ī* à la finale de thème *-ā*. Nous pouvons donc avoir affaire ici à la diphtongue *-āī*, dont l'existence nous est attestée jusque chez Virgile par de nombreuses scansions. Dans ce cas les deux éléments de la diphtongue, ayant une durée et une valeur égales, pouvaient subsister côte à côte.

Diphtongue *ei*. En fin de mot, datif des thèmes de la troisième déclinaison, *ei* aboutit en prénestin à *-ē* (*-ę̄*), latin *-ī*.

XIV, 2847 *Apolon*[*e*[1] de **Apolonei*, lat. *Apolonī*.
2898 *Hercule*, lat. *Herculī*.
2891, 2892 *Hercole*.

Ce traitement n'est pas particulier à Préneste, et se retrouve à Pisaurum où *-ei* est attesté :

Apolenei *C. I. L.*, I, 167; *Iunonei* 189,

et aboutit finalement à *e*:

Iunone I, 172, 173; *matre* 177; *sede* 178; *Salute* 179; *honore* 188; *Diove* VI, 3692.

A Pisaurum, il y a flottement dans le traitement de *-ei* en syllabe initiale : à côté de la forme *Lebro* (174), on trouve *dei* 175; *deiv* 177.

Le traitement est plus clair encore sur le territoire des Marses, où *-ei* initial ou final est réduit partout à *e*.

ei initial. *vecos* I, 183, add. p. 555; IX, 3849 = lat. *vicus* (gr. *Ϝοῖκος*).
vecus I, 3813.
veci IX, 3574.

ei final. *patre* I, 182; IX, 3808 = lat. *patri*.
valetudne IX, 3812, 3813 = lat. *valetudini*.

L'osque présente *-eí*, l'ombrien *-e* (*paterei*, *patre* = *patri*).

e se retrouve également dans les formes de datif suivantes : *Apoline* X, 7265 (Sicile); *Apolone* X, 4632 (Campanie), et dans les environs de Rome, à des endroits dont le dialecte devait peu différer de celui de Préneste. *Marte* I, 62 (Tibur); *Maurte*

[1] L'inscription est mutilée; *e* est rétabli par conjecture; Ritschl rétablit *-ei*, Conway *-ī*. La concordance des formes suivantes indique que la restitution de Conway est fautive.

I, 63 (Tusculum); *patre* IX, 4177 (Albe); *Iunone* I, 1110 (Lanuvium); *Forte* VI, 167 (lucus fratrum Arvalium). La forme *Diove* VI, 186, est d'origine inconnue.

ei représentant l'affaiblissement en syllabes finales atones de *-ŏi*, *-ăi*, aboutit également à *-ē*, latin *-ī*.

Nominatif pluriel des thèmes en *-o* :

C. I. L., XIV, 2847 *magistere[s* [1].
2875 *coques*, *magistres*.
2876 *fabres*.
3000 *Pontanes* = Pontani (surnom de deux frères).

Ablatif pluriel :

2892 *pro sed sueque ede leigibus* = *pro se suisque iisdem legibus.*

où *sue* représente un ancien *souois*, *soueis* (*C. I. L.*, I, 1297), *ede* **eiais-dem* * *eeis-dem*, cf. *socieque* = *sociisque*, Marsi, Conway 267.

Remarque I. Un document falisco-latin présente le même traitement de *-ei* que le prénestin : *Falesce* (nom. pl. masc.) = *Falisci*. (Deecke n° 62 b, 2).

Remarque II. Certaines formes de nominatif pluriel en *-es* de thèmes en *-o-* doivent être considérées plutôt comme des dialectismes que comme des archaïsmes latins. Ce sont par ex. :

duomvires *C. I. L.*, I, 1149, provenant de Cora.
lanies-magistres *C. I. L.*, VI, 168; *violaries*, *rosaries*, *coronaries* VI, 169.

Ce sont des inscriptions votives dédiées à Fors Fortuna dont le temple se trouvait à 6 milles au delà du Tibre. De plus elles proviennent de collèges de marchands ou d'employés dont l'origine romaine est douteuse. La forme romaine est *ei*, *ī*; elle se retrouve dans une inscription de Préneste :

XIV, 2874 *cisiarei praenestinei ministrei*

par une affectation d'archaïsme qui est due à l'influence romaine.

[1] *s* restitué d'après la forme intacte de 2875.

Diphtongue *oi*. Elle aboutit non pas à *ū*, mais à *ō*.

XIV, 2847, *coraveron*[*t*] = lat. *cūraverunt*.

de **coisa* -, attesté par des graphies, telles que :

péliguien *coisatens*
prénestin XIV, 2878 *coir*
2879 *coi*[*r*.
capouan X, 3776 *coiraverunt*.

La forme *coer*. XIV, 2970, 2980, appartient à des inscriptions officielles, datant des premières années de la colonie romaine fondée par Sylla, donc soumises à l'influence romaine.

Note. La diphtongue -*ōi* est maintenue sous la forme *Numasioi* (XIV, 4123) de la fibule de Manios; mais il faut attribuer cette conservation plutôt à l'antiquité de l'inscription qu'à son caractère dialectal.

oi apparaît encore dans des inscriptions gravées sur des miroirs et des cistes :

XIV, 4100 : *Oinomavos*, simple transcription du grec Οἰνόμαος.

XIV, 4108 : *Oinumama* = lat. *Unimamma* (désignant une amazone). Ce peut être ici un archaïsme; et d'ailleurs on sait ce que les inscriptions sur cistes et miroirs ont de suspect au point de vue prénestin.

Diphtongue *au*. Ici le traitement ne diffère pas du traitement latin, et d'ailleurs les exemples que nous possédons proviennent tous de noms propres.

Avilios XIV, 3069;
Auli XIV, 3070 et suiv. de *Avilios* (avec absorption de la voyelle *i* par la sonante *u̯*);
Cauci XIV, 3089;
Plautio XIV, 3212 et suiv.;
Saufi, *Saufeius* XIV, 3244, 3245 et suiv.

Mais la diphtongue a dû aboutir à *ō*, de même que dans le latin plébéien et rustique (cf. *Clōdia* à côté de *Claudia;* falisque *Pola* [Deecke, n° 45] = *Paul*[*l*]*a*); et les formes plus récentes de *Plautio* sont :

XIV, 3369 *Plotia*, *Plotina*.

Diphtongue *eu*. Cette diphtongue s'est de bonne heure confondue avec *ou*, sur le sol italique, et, comme celle-ci, elle

aboutit finalement à *ū* en latin de Rome. L'état intermédiaire *ou* est conservé dans une forme prénestine.

XIV, 4104, *Loucilia* dérivée de **Loucios*, gr. Λεύκιος, cf. gr. Λεύκανοι = lat. *Loucani*.

en seconde syllabe :

XIV, 4094, *Polouces* de gr. Πολυδεύκης

dont l'aboutissant phonétique devait être en prénestin *ō*. Cet *ō* nous est fort heureusement conservé sur un miroir étrusco-prénestin, le même qui porte la forme *losna*, et dont, par conséquent, les caractères dialectaux sont incontestables :

XIV, 4095, *Poloces*.

Note. *Eu* ancien aboutit également à *ou* en osque *Lúvfreis*, gén. sing. «Liberi», pélignien *loufir* = «*loufirto», cf. gr. ἐλεύθερος, latin *liber* «libre», v. latin *loebesum loebertatem* (Paul. Fest. 86 Th. de P.), avec un traitement assez obscur de la diphtongue. Mais le falisque concorde avec le prénestin par la forme *loferta* (Deecke, n° 39) = lat. *liberta*.

ou est conservé dans certains noms propres archaïques :

Boufilio C. I. L., XIV, 3074,
Oufilio[1] *C, I. L.*, XIV, 3303,
Fouri C. I. L., XIV, 3139.

Mais cette diphtongue aboutit, comme *oi*, à *ō* (lat. *ū*) :

XIV, 2904, *Ofillia*;
XIV, 3183, *Opilia* de **ou̯[i]-pilia*;
XIV, 4095, *losna* (sur un miroir) = lat. *lūna* de **louksna*; cf. zd. *raoxšna-* «brillant», *raočah-* «lumière»; v. pruss. *laux-nos* «astres» c'est-à-dire un thème **louks-no-*.

L'opinion de M. Sommer, tout au moins sur *opilio*, est différente : «*ou* vor dem Hauptton erscheint bald *ū*, bald *ō* geschrieben, ist also wahrscheinlich zu einem Mittellaut zwischen diesen beiden Vokalen geworden; daher *ūpilio* neben *ōpilio* de **ou̯(i)-pilio*, *Pūsilla* neben *Posilla*, cf. *pūsus* de **pou̯-*[2].» (*Lat. Laut- und Formenl.* § 77, 2.) Mais cette explication me paraît fausse. En effet,

[1] Cette forme se retrouve dans l'inscription falisque *iuna. ou filio. poplia* que Deecke (n° 29) traduit faussement par *Iunius Ov(ii) filius*; *Publia*; ibid., n° 30 se trouve *Au filio* que Deecke rend par *Au(li) filius*. *Ou filio*, *Au filio* sont des noms propres composés, dont les éléments sont aisément reconnaissables, mais *ou*, *au* ne peuvent nullement passer pour des abréviations.

[2] Cette explication est acceptée par M. Brugmann, *K. V. G.*, § 348, II, 4 :

c'est justement parce que *oṷ* recevait l'intensité initiale que le *i* a été absorbé par la sonante *ṷ* du groupe *oṷ*. Dans ces conditions, il s'agit bien du traitement, différent suivant les dialectes, d'un groupe *ou*, primitivement accentué, et aboutissant à *o* en prénestin, à *ū* en latin. *Opilio* est peut-être le doublet prénestin de *ūpilio* romain. Il faut dire peut-être, parce que ce traitement de *ou-* n'est pas particulier à Préneste. Par exemple, *rōbus* de **roufos* (lat. *rūfus*) ne saurait être prénestin, ce dialecte maintenant l'*f* intervocalique. Il y a d'autant moins à s'étonner de l'existence de ces doublets *ōpilio* et *ūpilio*, que le mot, par son sens, se rattache à toute une série de noms rustiques dont la forme est inexplicable au point de vue latin, et qui ont dû être introduits à Rome par les paysans des campagnes voisines, ainsi *bos*, *anser*, *bufo*, *hircus*, etc.

Diphtongue *ou*. *o* issu de *ou*, résultant de la contraction de *o* et *ε* grecs, apparaît sans doute dans la forme *Luqorcos* XIV, 4101, qui représente plutôt gr. Λυκοῦργος que Λυκόργος ou Λυκῶργος. La forme du *Q*, qui est en effet la même que dans *Mirqurios*, indique que l'on est en présence d'un son voisin de *u* (sc. *ou*). Mais l'arbitraire des graphies enlève toute certitude à cette hypothèse.

Un fait également curieux est la transcription par *ou* du groupe *υγ* dans *Poumilionom* XIV, 4110 = gr. Πυγμαλεόντων; *u* comme second élément de diphtongue est assez proche de la nasale gutturale notée par gr. *γ*; seule la nasalisation existant en grec n'a pas été rendue. C'est un phénomène absolument identique qui s'est passé dans *sagma* «bât, selle» aboutissant à *sauma*, français *somme* (bête de).

C'est donc dans cette partie du vocalisme que le prénestin s'écarte le plus sensiblement du latin de Rome. Tandis qu'en latin l'élément sonantique a imposé son timbre au résultat final, au contraire le parler de Préneste a généralement maintenu la prédominance de l'élément vocalique, surtout quand celui-ci était long de nature; c'est ainsi que l'on a par exemple *ei* > *ē*, *oi* > *ō*, *āi* > *ā*. Les diphtongues à second élément *u* ont toutes abouti à *ō*, moins fermé que *ū* latin. Les traitements des différentes diphtongues sont donc parallèles : *ē* issu de **ei*, *ō* de **oi*, **eu*, **ou*, notent des phonèmes moins fermés que leurs correspondants latins *ī*, *ū*, *ū*; *au* aboutit à *ō*, tandis que cette diphtongue s'est maintenue en latin classique et passait aussi à *ō* en latin vulgaire, au moins en Italie.

«In vorhaupttonigen Silben geschahen Swächungen erst nach dem Aufkommen der historischen Accentuation. 3) *ǭ* (*o*, *u* geschr.) aus *ou* : *ōpilio* *ūpilio* aus **oṷ[i]-pi-*, *Pōsilla*, *Pūsilla*.»

TABLEAU DU TRAITEMENT DES DIPHTONGUES
EN LATIN ET EN PRÉNESTIN.

ITALIQUE COMMUN.	LATIN DE ROME.	PRÉNESTIN.
ei	*ī*	*ē*
oi	*ū*	*ō*
āi	*ae*	*ā*
ai	*ae*	*ē*
au	*au*	*ō*
eu	*ū*	*ou* > *ō*
ou	*ū*	*ō*

LES CONSONNES.

Liquide *l*. Un traitement curieux de *l* en prénestin vient à l'appui d'un témoignage, deux fois répété, de Varron : «...*melicas* appellant falso, quod antiqui ut *Thetim Thelim* dicebant, sic medicam melicam vocabant» (*R. R.*, III, 3, 19), et «lymphata dicta a lympha, lympha a nympha, ut quod apud Graecos Thetis, apud Ennium «*Thelis illi mater*» (*L. L.*, 7, 87), repris également par Festus «melicae gallinae quod in Media id genus avium corporis amplissimi fiat, *L* littera pro *D* substituta» (p. 89 éd. Th. de P.). On trouve en effet sur un miroir, XIV, 4102, la forme *Telis* = *Thetis*. L'origine de cette forme est obscure On peut toutefois supposer que *Thetis* est devenu par dissimilation **Thedis*, et le *d* intervocalique se trouvant dans les mêmes conditions que dans *medica* a abouti également à *l*; cf. *Novensides* et *Novensiles* et Varro, *L. L.*, V, 65 «Ælius Dium Fidium dicebat Diovis filium», qui atteste qu'Ælius confondait *Fidium* et *filium*.

C'est là malheureusement tout ce que nous savons sur l'alternance *d* : *l* en prénestin[1].

Nasales. La nasale labiale *m* en finale tombe à peu près régulièrement devant une consonne: XIV, 2891, 2892 *donu* [*d*]*edero*, *dono dat*, *ede leigibus* (= eisdem ...); 2878, *conlegiu pequarioru*. Elle subsiste néanmoins également devant *d* XIV, 2863 *donom dedi* et devant *p*, *Poumilionom pater* 4110. Mais ce sont là des graphies savantes : *m* s'amuit devant une occlusive labiale sourde *Tapio* 3263, *Tapios* 3269, *Tapia*, 3271 = lat.

[1] Cf. pour d'autres dialectes V. I. Petr., *B. B.*, XXV, 127 et suiv., et surtout Conway, *I. F.*, II, 157.

Tampius, *Tampia*, *Popilia* 3218 = *Pompilia*, amuissement qu'on retrouve dans la forme *Poponi* provenant d'une olla ex vinea S. Caesarii I, 939; VI, 8335. — Ici le prénestin a devancé le latin, et ce n'est que dans des inscriptions de basse époque qu'on trouve par ex.: *Popeius* VIII, 7643, *colubaria* VI, 7803, etc.

N. Quant à la nasale dentale, elle ne se différencie guère de *n* latin. Maintenue après *e* devant la dentale sourde *t*: *Casentera*, *Alixentros*, 4107, 4099, 4103; *Volntili*, 3298, elle s'amuit en finale *dedero*, 2891, devant sifflante sourde *s*: *lubs*, 2892, et devant spirante labiale sourde *cofeci* à côté de *confice*.

Ateleta qui semble s'opposer aux formes *Casentera*, *Alixentros*, provient sans doute d'une forme grecque assez fréquente: Ἀταλάτη = Ἀταλάντη, dans laquelle la nasale ne se prononçait pas non plus. **Atalatā* a abouti par dissimilation à *Ateleta*.

Même traitement du groupe *-ont* final dans le Picenum: *dedrot* I, 173; *dedro* I, 177; à Cora, *emeru* I, 1148, auquel correspond, à peu près à la même date, la forme *consoluerunt* du SC. des *Bacchanales* I, 196. Ici encore, c'est un exemple d'une évolution que le latin de Rome a retardée tout au moins dans la graphie.

Sifflante sourde. Deux cas sont à considérer, selon que la sifflante se trouve en syllabe finale ou en syllabe intérieure. En syllabe finale, même suivie d'un enclitique, *-s* disparaît presque toujours, quelle que soit la quantité de la voyelle précédente; dans un groupe intérieur, *s* se maintient, tandis qu'il disparaît en latin.

Chute de *s* final au nominatif singulier des thèmes en *-o-*. Suivant la statistique des éditeurs du *Corpus* : «in inscriptionibus «vetusti sepulcreti Praenestini (n. 3046. 3310) ex centum quadra«ginta quinque inscriptionibus sepulcralibus virorum, qui et certa «auctoritate stent (reiectis igitur, 3071. 3158) et terminationem «gentilici nominis habeant perscriptam vel certe a nobis descriptam «(reiectis igitur, n. 3195. 3207), XXVII habent gentilicia desinentia «in *-ius* (*-us*) (cognomen *Calvos* uni ex eis adscriptum esse non «mirum est) III in *-ios*, LII, in *-io* (*-o*) (harum una etiam prae«nomen *Sexto* habet plene perscriptum; n. 3257 praescriptum «habet *Opi* praenominis loco), LXIII in *-i* (harum duae tamen «cognomen habent in *-us*: *Flacus* 3187-3188, una praenomen «in *-i*: *Tirri* 3110).» Le témoignage des autres inscriptions est «concordant: *Cestio* 2891; *Gemenio* 2892.

Au génitif singulier et au datif pluriel des thèmes de la troisième déclinaison, il y a également chute de *s* devant consonne *nationu cratia Diouo fileia* 2863, mais maintien devant voyelle et en finale *leigibus ara salutus* 2892.

Il est vrai que les miroirs et les cistes de Préneste présentent de nombreux exemples de *s* final maintenu, et l'on pourrait contester, semble-t-il, que *s* final ait été sérieusement menacé en prénestin pour des raisons phonétiques. En réalité, il ne faut pas oublier combien est suspecte au point de vue dialectal l'origine de ces miroirs et des cistes; et même gravés à Préneste, ils doivent sans doute leur *s* à des procédés de restauration savante dont on a en latin de nombreux exemples.

Après voyelle longue, *s* disparaît dans les prénoms prénestins *Maio*, *Mino* = **Maiōs*, **Minōs*, lat. *Maior*, *Minor* dont on a en tout quinze exemples, et dont on ne peut rapprocher que la forme dialectale *Pĭsauresē* I, 173 = *Pisaurensēs*.

Enfin *s* final + enclitique disparaît également dans les groupes *ede* XIV, 2892 = *eis* + *dem*, *sueq*, ibid. = *suis* + *que*, tandis que l'inscription de Scipion *C.I.L.*, I, 30, porte par exemple *opsidesque* avec maintien de *s*.

Au contraire *s* intérieur du groupe *-sn-* de **-csn-* subsiste par exemple dans le mot *losna* XIV, 4095 = lat. *lūna* de **louksna*, cf. zd *raoxšna-*, «brillant», v. pr. *lauxnos* «astres»[1].

-sn- subsiste également en pélignien, *casnar*, Conw., 218 = lat. *cānus*; *prismu*, Conw., 216. 2 = lat. *prīmus*; en osque *casnar*, au témoignage de Festus «*casnar, senex Oscorum lingua*» (p. 47, Th. de P.); *C. G. L.*, IV, 28, 6, *casinar* «senex»; 215, 25; *cannar* «senes»; *fĕsnā-*, Conw. 360, II b 16 = lat. *fānum*.

Seuls les grammairiens nous ont conservé des exemples du maintien de la sifflante devant nasale, dentale ou labiale : *cesna*, *pesna* cités par Festus, p. 244, Th. de P. : «*pesnis*, *pennis* ut *Casmenas* dicebant pro *Camenis* : et *caesnas* pro *caesnis*[2]»; *cesna*, en effet provient de **certsnā*, osq. kerssnais «cenis» (avec *-ss-* issu en italique commun de *-ts-*) et se rattache à la racine représentée par skr. *kart-*, «couper»; *pesna* remonte à **pet-s-nā*, de **pet*, «voler». Étant donnée l'imprécision ordinaire des grammairiens et lexicographes latins, il est difficile de dire si le fait signalé est purement archaïque ou dialectal. En tout cas les exemples attestés historiquement par les inscriptions ou les manuscrits ont tous la réduction du groupe occlusive + *sn* (type *losna*) par ex. : *sēni* de **sexni*, *ēnormis de* **ex-normis*. Pour le groupe *-rtsn-*, la seule forme attestée est justement *cesna*; pour des groupes analogues on a en effet un traitement différent : *-rcsn-* devient *-rgzn-*, *-rn-* : *farnus*, «frêne» de **farcsnos*, **faracsnos*, tandis que *fraxinus* présente le degré long de la voyelle **bhr̄g-s-*; un primitif *-rsn-* devient *-rzn-*,

[1] Cf. Meillet, *Introduction*, p. 234.

[2] Cf. *id.*, p. 252 : «...item easdem *pesnas* ut *cesnas*.»

-rrn-, *-rn-* : *perna* de **persnā*; skr. *pārṣṇiḥ*, got. *fairzna* «talon». Il faut admettre que la sifflante dans ce dernier cas est devenue sonore, tandis qu'elle est restée sourde dans le cas de *cesna*. Ceci est d'autant plus vraisemblable que dans **persna* la sifflante *s* est simple, tandis que **kerssnā* a la géminée *ss*. Mais les autres exemples sont beaucoup plus clairs : *fānum* de *fas-no-m*, cf. *fēs-tu-s*; *cānus* de **cas-nos*, cf. *cas-cus*; *egēnus* de **eges-nos*, cf. *eges-tas*; *pōno* de **pos(ĭ)-no*; *aēneus* de **ayesnos*; *catēna* de **cates-*, cf. *caterva*; *sacēna* de **saces(sac-s-um)*; *verbēna* de **verbes-* (*verbera*); *pēnis* de **pesnis*, skr. *pása-*, gr. *πέος* de **πεσος*; *venēnum* de **venes-nom*, etc. *-sm-* subit une réduction tout à fait semblable, *lūmen* de **loucsmen*; *sub-tēmen* de **sub-texmen*; *sūmen* de **seugs-men*; *jumenta* de *jouxmenta* sur l'inscription du Forum publiée par les *Notizie degli Scavi*, 1899; *pōmoerium* de **pos(t)moiriom*; *cōmis* de *cosmis*; *dīmoveo* de *dismoveo*[1]; *dūmus* de **dusmos*; *prīmus* de **prismos*, *rēmus* de **ret-smo-*, gr. *ἐρετμός* (*septeresmos* dans l'inscription archaïsante de la colonne rostrale, I, 195) etc. *dusmus* est conservé par la citation de Festus, 47, Th. de P. : «dusmo in loco apud Livium significat «dumosum locum. Antiqui enim interserebant *s* litteram et dice-«bant cosmittere pro committere et Casmenae pro Camenae.» Si *dusmo* est établi par la concordance du m.h.-a. *zûs-ach* «broussailles», il y a de fortes raisons de se méfier de *cosmittere* et de *casmenae*. Si un groupe *-sm-* peut devenir par assimilation *-mm-* par ex. : *dummētum* (Virgile, *Géorg.*, 1, 15)[2], il n'y a pas d'exemple que la réciproque soit vraie. Quant à *Casmenae*, les étymologies antiques, qui ont été reprises par les modernes sont irrecevables. Varro, *L. L.*, vii, 26, dit : «Casmenarum priscum vocabulum ita «natum ac scriptum est; alibi Carmenae ab eadem origine sunt «declinatae. In multis verbis in quo antiqui dicebant *s*, postea dic-«tum *R*, ... Quare est Casmena Carmena, ut carmina carmen; «*R* extrito Camena factum.» Et Festus, Th. de P., p. 30 «Camenae, «a carminibus sunt dictae, vel quod canunt antiquorum laudes, «vel quod sint castae mentis praesides». En réalité *camena* n'a aucun rapport avec *carmen*; *carmen* est issu, ainsi que l'a montré M. Havet, par dissimilation de **can-men* comme *germen* de **gen-men*, skr. *janman-*, et la déesse qui répond à *carmen* c'est *Carmenta*. Jamais un groupe *-rm-* n'a abouti à *-sm-*, *-m-* en latin, et y eût-il abouti que la voyelle précédant ce groupe réduit se serait trouvée allongée. Or partout et toujours la scansion est *cămēnae*. M. Stolz

[1] *Dismota* encore dans le SC. des *Bacchanales*, I, 196, l. 30; *dismisit*, *C. I. L.*, XII, 198 *a*, *dismitto*, Caper, *G. L. K.*, VII, 97, 7; *dismiror*, Lœwe, *Prodr.*, 393.

[2] Il est possible que *dummētum* soit le doublet de *dūmētum*, dans lequel le redoublement de la consonne accompagne l'abrègement de la voyelle : cf. *īmo* et *immo*, *lītera* et *littera*, *gnārus* et *narrare*, etc.

(*Hist. gr. d. lat. Spr.*, I, § 221, p. 229) a essayé de sauver l'étymologie en supposant que la brévité de *a* est due à sa position en syllabe protonique; sans insister sur ce que cet argument a d'arbitraire on ne voit pas pourquoi à ce compte *dūmētum* n'est pas devenu * *dŭmētum*. En réalité *Cămenae*, nom de divinités italiques, primitivement déesses des sources[1], est d'étymologie inconnue. Ce n'est que plus tard, et pour trouver dans le panthéon italique des déesses équivalentes des muses grecques, que l'on a créé de toutes pièces une étymologie de *Cămenae*, qu'on a supposée être *Carmenae* et par une fausse affectation d'archaïsme *Casmenae*, «les déesses du chant». Les seules formes attestées en latin sont donc *pesna* et *dusmus*, *dismota* et *dismiror*. La conservation de *-sm-* dans *dismota* et *dismiror* n'est pas étonnante; on sentait en effet que l'on avait affaire à un composé dont il était facile de disjoindre les deux éléments[2]; quant à *dusmus* et à *pesna*, le sens indique que ce doivent être des mots de la campagne. Il semble donc résulter de l'examen de tous ces exemples que la conservation des groupes *-sm-*, *-sn-* n'est pas romaine, et que dans les rares mots où elle nous est attestée, elle s'explique par des influences dialectales, osque, pélignienne ou prénestine. Le prénestin s'est donc montré plus conservateur que le latin. Quant à la réduction du groupe *-sm-*, *-sn-* à lat. *-m-*, *-n-*, elle a pu se produire de deux manières: * *kasnos*, * *kaznos*, *cānus* ou * *kasnos*, * *kahnos* (avec remplacement de *s* par un souffle), *cānus*. C'est ce dernier procédé qu'on retrouve en français (*asne*, *ahne*, *âne*). Le premier, qui se retrouve aussi en grec moderne, est plus conforme à la phonétique latine (cf. *s* intervocalique passant par la sonore *z* pour aboutir à *r*).

Spirante bilabiale sourde. F. Le prénestin fait partie de ces dialectes ruraux des environs de Rome où à *h* latin répond *f* à l'initiale. On trouve en effet *Foratia*, XIV, 3138 = lat. *Horatia*, et sur une ciste *Felena*, XIV, 4117 = lat. *Helena*. La forme *Ǝercles*, XIV, 4106, a déjà été signalée dans le chapitre relatif à l'alphabet. Toutes ces formes sont analogues à celles signalées par Festus, p. 59, Th. de P. : «*fedum* antiqui dicebant pro *haedo*, *folus* pro *olere*, *fostim* pro *hoste*, *fostiam* pro *hostia*». Le phénomène se retrouve chez les Sabins : «*Ircus* quod Sabini *fircus* : quod illic *fedus*, in Latio rure *edus*, qui in urbe, ut in multis *a* addito, *aedus*...», Varro *L.L.*, v, 97. «*Harena*, ut testis est Varro, a Sabinis *fasana*[3]

[1] Voir Lexicon de Roscher, *sub verbo*; sur l'étymologie, v. Solmsen, *Stud. z. lat. lautgesch.*, 165, Anm. 5.

[2] Il faut remarquer aussi que la lettre des consuls à propos du SC. des Bacchanales n'a pas été gravée à Rome même, mais dans l'*ager Teuranus*, par un graveur indigène. *Dismiror*, forme de glossaire, est sans lieu d'origine connu.

[3] Conway lit avec raison *fasena*.

dicitur» *id.*, fr. 58 ed. Willmanns. Dans ces dialectes, et tout au moins dans le falisque, *f* initial = *h* latin, représente i.-e. **kh*- ou **ĝh*-. Pour *ĝh* = *f* on a *faedus*, *fedus* = *haedus*, cf. got. *gaits* «chèvre»; *fircus* = *hircus* (osq. *hirpus* atteste la gutturale non labialisée); *fordeum* = *hordeum*, cf. v. h.-a. *gĕrsta* «orge»; *fariolus* = *hariolus* de **gh*-, cf. lit. *żárna* «intestin», skr. *hirā* «foie»; *folus* = *holus* de **gh*-, cf. v. sl. *zelije* «légume»; *fostis* = *hostis* de **ĝh*-, cf. v. sl. *gostĭ*, got. *gast-s* «hôte»; *fuma* «terra» *C.G.L.*, V, 296 = *humus* de **ĝhem*-, cf. zd *zəm*-, v. sl. *zemlja*, lit. *żēmė* «terre». Au contraire i.-e. **bh* = lat. *f* = dialectal *h* : *haba* (falisque) = *faba* cf. v. sl. *bobŭ* «fève»; *hordus hordicidia* = *fordus* (cf. *fero* de **bher*-); *hebris* = *febris* de i.-e. **bhe- bhr*-, cf. skr. *bhuráti* «il frissonne». I.-e. *dh*- = lat. *f* = dialectal *h*. *horctus* = *forctus* et *fortis* de i.-e. **dhergh*-, cf. skr. *dṛḍha*- «fort», v. sl. *drŭzŭ* «courageux», *Hirmio* falisque, Conw. 323 = lat. *Firmius* également de **dhergh*-. On peut donc affirmer, tout au moins pour le falisque, que la gutturale aspirée *ĝh* est représentée par *f*, tandis que la labiale aspirée *bh*- et la dentale aspirée *dh*- aboutissent à *h*[1]. En sabin où le traitement des gutturales nous est seul attesté (*fircus*, *fedus* et *fasena* si le rapprochement du primitif **hasos* avec gr. *χάος* est légitime; voir M. Havet, *M.S.L.*, IV, 405), on a la même concordance *ĝh* = *f*. Il s'ensuit que *fŏvea* (cf. gr. *χειή*), *faux* (cf. gr. *χάος*), *furca* (cf. gr. *χαράσσω* lit. *żirklės* «ciseau»), dont la spirante initiale est contraire à la phonétique latine, sont des mots dialectaux introduits dans le latin de Rome. L'examen sémantique confirme cette explication.

Ce traitement que les exemples rassemblés plus haut permettent d'établir avec certitude, ne peut s'expliquer que si l'on a recours à la chronologie. A l'époque italique commune, les sonores aspirées étaient devenues des spirantes sourdes; le *gh* était donc représenté par la spirante gutturale *x* (*ch* allemand) qui, dans les dialectes ruraux en question, s'est transformée par la suite en la spirante labio-dentale sourde *f*, et c'est cette dernière qui s'est maintenue. Mais *f* issu plus anciennement de *bh* et *dh* avait déjà été remplacé par la simple aspiration *h*. Le traitement de l'aspirée *ph* en arménien et en celtique confirme cette hypo-

[1] Il est vrai que certaines formes semblent contredire cette thèse : *filio*, *fi*, *f* de **dh*-, *Folcozeo* Conw. 338, *Fertrio* 348, *Feronia* 351 A (de **bh*) *Fescennia*, *Fourios*, *Flavius* (350 B et A). Pour *filio*, il faut se rappeler que le mode de désignation généalogique *T. filio* par exemple n'est pas ancien, et qu'il a dû être importé chez les Falisques par les Romains, cf. Bücheler, *R.M.*, 39.410 et suiv., Deecke, *die Fal.*, p. 274. Il ne faut pas oublier non plus que les Falisques ont reçu le droit de cité romain en 389, c'est-à-dire au commencement du IVe siècle avant l'ère chrétienne. Il n'est, dès lors, pas étonnant que la langue même des inscriptions archaïques ait pu subir l'influence du latin de Rome, et qu'à *h* primitif se soit substitué *f* latin; cf. plus loin *Halesus* et *Falisci*.

thèse. En effet, comme l'indique M. Meillet, «le *p* indo-européen a dû devenir [en arménien] *ph*, mais aucun des *ph* de l'arménien ne représente plus i.-e. *p;* l'occlusive labiale sourde est en effet sujette à perdre son caractère occlusif; en arabe où le *t* et le *k* du sémitique sont maintenus, le *p* du sémitique commun est devenu la spirante *f*, et en celtique, où *t* et *k* subsistent également, *p* est devenu *h* qui a finalement disparu; à l'initiale devant voyelle, l'i.-e. *p*, devenu *ph*, a aussi abouti à arm. *h;* ce changement a été facilité par le fait que les aspirées ont une occlusion plus faible que les non aspirées correspondantes»[1].

Ainsi les dialectes ruraux du latin ont dû traiter de la façon suivante les aspirées *gh*, *bh*, *dh* à l'initiale :

indo-européen	**gh*	**bh*	**dh*
premier stade	**kh*	**ph*	**th*
second stade	**x*	**f*	**þ*
troisième stade	**x*	**f*	**f*
quatrième stade	**x*	**h*	**h*
période historique	*f*	*h*	*h*

On voit par ce tableau que la spirante *f* a remplacé tour à tour les spirantes labiale et gutturale, *à des dates différentes.* L'incapacité ancienne de prononcer *þ* a amené l'introduction, dans la série des phonèmes issus de *dh*, de *f* bilabiale qui a fait place à *h*. L'incapacité plus récente de prononcer la spirante *x* a donné naissance à *f* historique qui s'est maintenue.

En latin urbain au contraire, où les sonores aspirées sont également devenues sourdes dès la période préhistorique, la gutturale palatale aspirée *ĝh* est représentée par *h*, tandis que *dh-* et *bh-* ont abouti à *f*. Si l'on veut définir l'aire géographique des doublets cités plus haut, on voit qu'ils proviennent de campagnes situées tout autour de Rome, au nord le territoire falisque, à l'ouest celui des Sabins, au sud Préneste et ses environs.

Pour en revenir au prénestin *Foratia,* il est impossible de déterminer ce qu'il représente étymologiquement, mais la forme latine indique *ĝh* initial. Le prénestin rentre donc dans le groupe falisque et sabin. D'ailleurs la parenté des deux phonèmes, spirante labiale sourde et aspiration, était une chose réelle observée par les grammairiens latins[2], par Quintilien entre autres (*I.O.*, I, 4. 15) et par Priscien (*G.L.K.*, II, p. 35, l. 15) : «atque dicebant... *fordeum foedosque* pro aspiratione velut simili littera

[1] Meillet, *Esquisse d'une gramm. comparée de l'arm. classique*, p. 11.

[2] Voir Seelmann, *Aussprache des Latein.*, p. 300.

« utentes; nam contra Graeci aspirare solent, ut pro Fundanio « Cicero testem, qui primam eius litteram dicere non possit, « irridet. Sed B quoque in locum aliarum dedimus aliquando, unde « Burrhus et Bruges et Belena » (Quintilien). « Antiqui Romano- « rum Æolis sequentes loco aspirationis eam ponebant, effugientes « ipsi quoque aspirationem, et maxime cum consonante recusabant « eam proferre in Latino sermone. Habebat autem haec *f* litera « hunc sonum quem nunc habet *u* loco consonantis posita, unde « antiqui « af » pro « ab » scribere solebant[1] » (Priscien). *F* devait se rapprocher du *v* français, c'est-à-dire exiger une fermeture moins intense que *f* français[2]. Pour preuve, il suffit de citer le traitement de *ad* = *ar* devant *f* ou *v* indifféremment : *arvocitat* = *saepe advocat*, Festus p. 20 et ib. p. 8 : *arferia* aqua quae inferis libabatur, dicta a ferendo. D'autres exemples plus connus sont cités par Priscien *G.L.K.*, II, 35; Marius Victorinus *G.L.K.*, VI, 9; Festus p. 19. Le prénestin *Felena* de gr. **Ϝελένη* atteste également une prononciation *F* = *v*. Une autre preuve enfin de la parenté de ces deux phonèmes *f* (*v*) et *h*, c'est la confusion qui s'est rapidement produite à l'initiale en falisque. Tandis que le héros patronymique est resté *Halēsus*, les noms de villes et d'habitants sont toujours attestés avec la forme *Falisci*, *Falerii*; de même que à côté de *foied* on trouve *he*, Conw. 324, 325, 327, 328, *heic* 333. Il est facile de voir pour quelles raisons la distinction phonétique s'est maintenue dans *foied* et *Halesus*, l'un adverbe, l'autre nom propre, c'est-à-dire deux des sortes de mots qui résistent le mieux aux innovations linguistiques.

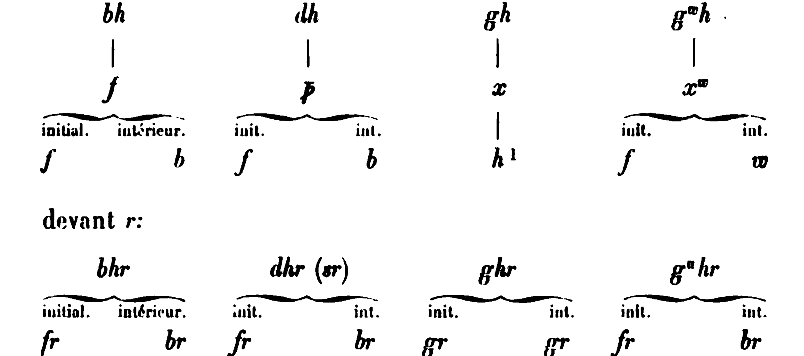
Spirante labiale intérieure. Tandis qu'en latin, toute spirante sourde intérieure devient une sonore, ainsi *f* issu de **bh ph* = *b*, **sr* = **fr* = *br*, le prénestin maintient *f* intérieur dans la forme attestée par une glose *nefrones* gr. *νέφροι*. de i.-e. **neg*ʷ*hron*-, dont la labio-vélaire primitive est attestée par gr. *νέφρος* v. h.-a. *nioro* « rein » issu de germ. commun **neɣwron* **newron*. La nature spirante de *f* n'est pas conservée dans la forme de Lanuvium *nebrundines*. M. Sommer prétend que, puisque *fragrāre* représente i.-e. **gh*ʷ*hrā*- *g*ʷ*hrā*- (skr. *ghrắti* gr. *ὀσ-φραίνομαι*), le traitement de *g*ʷ*hr* en syllabe inférieure est *gr*- et que la forme latine serait **negrundines*[3]. En réalité cette forme qui d'ailleurs n'est pas attestée est, même théoriquement, contestable. Il est certain que

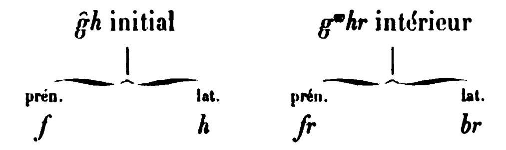
[1] Priscien fait allusion à des formes comme *au fero*, *au fugio*, etc. Cf. à Préneste, XIV, 3002 *af muro*.

[2] Cf. M. Bréal, *M.S.L.*, VII, 321; et sur la prononciation de *f* dans *Fhe Fhaked*, id., VI, 222, où est cité un témoignage de Quintilien.

[3] M. Sommer cite également *mufrius* et *muger*. Mais la labio-vélaire primitive n'est pas certaine dans le mot.

ghl et *ghr* sont traités de la même manière : ainsi *glaber* de **ghladhros* (cf. v. h.-a. *glat* de **ghladho-*, v. sl. *gladŭkŭ*, et *tragula* de **tragh-lā* cf. *trahere*). Il existe d'un autre côté *fibula* de *fivere*, dans lequel le *-b-*représente sans doute non pas le *b* du suffixe *-bula*, mais un traitement particulier de la gutturale; *fibula* peut être formé comme *scandula* de **skandhlā*, et dériver de **dheig^w hlā*, *g^w h* étant devenu *f* puis *b* en latin. *Nebrundines* de Lanuvium serait donc conforme à la phonétique latine, *fragrāre* représente bien **g^w hra-ghrā-re*, et le traitement de *g^w h* intérieur est le même que celui de *g^w h* initial; cf. **g^w her-* «réchauffer», skr. *gharmás* «brasier», lat. *formus*. La seule différence consiste en ce que *f* intervocalique a évolué vers *b*. On peut donc dresser le tableau suivant :





Les autres exemples de préservation de *f* intervocalique : *Afilius* XIV, 3049, *Boufilio* 3074, *Ofillia* 2904, *Oufilio* 3303, *Saufi*, *Saufeius* 3244 et suiv., *Fufius* 3344, *Sofiadi* 3233, *Mufei* 3262, confirment l'exposé précédent.

Le falisque cette fois encore marche de pair avec le prénestin :

[1] *g* après nasale vélaire.

fal. *loferta*, Conw. 324; pel. *loufir* = lat. *liberta*, *pipafo*, *pafo*, Conw. 312 = lat. *bibam; Oufilio* fal(?), Conw. fr. 19. *Afilius* etc., en prénestin, *loferta* en falisque attestent que *-dh-* en syllabe intérieure aboutit à *f*, et non à *h* comme à l'initiale. En latin *f* intervocalique a passé régulièrement à *b*.

C'est dans le traitement des spirantes que s'affirme une fois de plus l'autonomie du dialecte. Seul, en effet, *s* intervocalique s'est sonorisé en prénestin (*coraveron* XIV, 3847, lat. *curaverunt* = pel. *coisatens*, gaul. *Coisis* I, 1408 = lat. *Curius*[1]). *s* devant nasale a conservé son caractère sourd, et s'est maintenu, comme en pélignien et en osque, tandis qu'en latin *s* dans le même groupe est devenu sonore, et a finalement disparu. De même pour *f* intérieur qui est demeuré, tandis qu'en latin il a été remplacé par la sonore *b*. Le traitement de i.-e. *gh* initial est un peu plus compliqué. Mais le prénestin a maintenu la sourde *f*, tandis que le latin a dû la remplacer par la sonore correspondante *w* qui, elle-même, dès l'époque historique, a abouti à la simple aspiration notée par *h*.

Gutturales. M. Stolz a prétendu[2], en se basant sur une graphie isolée *Maqolnia*, que le prénestin remplaçait la sonore par la sourde correspondante. Il ne semble pas que cette opinion soit vraie. Les graphies ordinaires sont *Macolnia* (3158 et suiv., 4112) et *Magolnia* (3159, 3161 et suiv.), dans lesquels *c* alterne, comme dans toutes les inscriptions archaïques, avec *g*, de même que lat. *C* = *Gaïus*, *Cn* = *Gnaeus*. *Maqolnia* est due à une erreur du graveur, de même que *Proqilia*, XIV, 3219. Dans les deux cas il y a eu confusion, comme on en rencontre souvent, dans l'emploi du signe servant à noter la gutturale. Quant à *Acmemeno*, cité également par M. Stolz, le mot a été étudié plus haut.

Le seul fait intéressant dans le traitement des gutturales, c'est la réduction du groupe *-ct-* à *-tt-* dans une inscription sur miroir *Vitoria*, qui à elle seule ne serait pas probante, mais qui est heureusement confirmée par la forme du nom propre *Vetteiai*, 3297 = lat. *Vectia*, cf. *Vectius*. On sait qu'en ombrien *-ct-*, en passant par *-ht-*, a abouti également à *-t-*; cf. *speture* «spectori», *petenata* «pectinata», *tettome* «ad tectum» et d'autres exemples cités par von Planta *Gr. der osk. umbr. Dialekte*, I, 354 et suiv. Le latin a maintenu longtemps le groupe *-ct-*, et c'est seulement sur un graffito de Pompéi qu'apparaît l'exemple le plus ancien de la réduction de *-ct-* à *t*, dans la forme *leto* = *lecto* (cf. M. Bréal,

[1] *Numasioi* de la fibule du Manios doit son *s* à l'époque archaïque où il a été gravé, *Manusio* XIV, 3355 est une forme étrusque; cf. Schulze, *op. laud.*, p. 63.

[2] *Hist. Gr.*, I, p. 20.

M. S. L., VI, p. 261; et d'autres formes postérieures dans SOMMER, *op. cit.*, p. 250).

DENTALES. Le passage de la sonore à la sourde est au contraire régulier en prénestin dans le groupe *-tr-* issu de *-dr*. Quintilien (I, 4, 16) avait déjà signalé cette particularité : « Quid D litterae cum T quaedam cognatio? Quare minus mirum si in vetustis operibus urbis nostrae et celebribus templis[1] legantur *Alexanter* et *Cassantra.* » Les formes citées par Quintilien sont exactement celles qu'on retrouve dans le dialecte *Alixentros*, XIV, 4099; 4103, 4107; *Casenter*, 4107. Wharton[2] et Thurneysen *K. Z.*, XXXII, p. 562 et suiv., ont montré que cet assourdissement de la sonore s'était également produit dans le même groupe en latin. Les poètes et les historiens ont rétabli plus tard *Alexander*, *Alexandri*, sous l'influence du modèle grec Ἀλέξανδρος. En tout cas la forme *Casenter(a)* est remarquable en ce qu'elle présente le maintien de la sourde même après l'anaptyxe de la voyelle *e*. Il y a ici, sans doute, influence de l'étrusque, de même que dans la forme gravée sur un miroir XIV, 4109, *Creisita* à côté de *Crisida*, 4107[3]. Au contraire, un mot de sens obscur, *Tondrus*, XIV, 4109, qu'on a rapproché du gr. Τυνδάρευς, a maintenu *-dr-*[4]. Ces incohérences rendent toute conclusion impossible. Le latin de même présente les formes *andruare*, *drua*, *quadrans*, *quadratus*, etc., qui font exception à la règle, et dont M. Thurneysen, malgré ses efforts, n'a pu donner une explication satisfaisante. Tout ce qu'il est permis de dire, c'est que le prénestin et le latin semblent marcher de pair dans l'évolution de *-dr-* vers *-tr-*.

d — d. Au contraire, le prénestin se sépare du latin en ce qu'il ne dissimile pas deux dentales sonores qui se suivent. Varron en effet, témoigne qu'il a lu à Préneste *medidies* = lat. *meridies* de **medi-diēs*. Le latin dissimile *d-d* en *d-r* : *maderatus* = *madidatus*, ou en *r-d* : *maredus* = *madidus*, *C. G. L.*, IV, 363, 452.

MORPHOLOGIE.

Nominatif singulier des thèmes en *-o-* de la deuxième déclinaison formés à l'aide du suffixe *-yo-*.

Dans les noms propres des inscriptions du cimetière de Pré-

[1] Quintilien fait allusion au temple de Fortuna Primigenia à Préneste.

[2] *Etyma latina*, 125-131.

[3] Les formes étrusques correspondantes sont en effet *Elachsantre*, *Elachsntre*; *Casntra*; *Crisitha*.

[4] Il est vrai qu'en ce cas particulier, le groupe *-dr-* ne serait pas primitif, et serait dû à la syncope de *a*. Mais l'identification est hasardeuse.

neste, à côté de 37 formes en *-ius*, *-us*. 3 en *-ios*, 53 en *-io* (*o*), il y en a 68 qui se terminent en *-i* :

Acuti XIV, 3048; *Ancili* 3050; *Anici* 3052; *Antoni* 3061, 3062; *Aquti* 3065; *Auli* 3070, 3071; *Mci*(?) 3075; *Caici* 3076; *Calti* 3077; *Cameli* 3080; *Carmei* 3085; *Cauci* 3089; *Cepolei* 3090; *Cesti* 3092, 3093; *Comeni* 3101; *Cordi* 3104; *Craisli* 3110; *Cupi* 3112, 3113; *Dindi* 3117, 3118, 3119; *Etrili* 3125; *Fabrici* 3131; *Feidenati* 3135; *Flavi* 3137; *Fouri* 3139; *Magolni* 3162; *Mamili* 3164; *Neroni* 3174; *Numitori* 3177; *Octavi* 3179, 3180; *Oppi* 3186, 3187, 3188, 3191, 3196; *Petroni* 3211; *Plauti* 3214; *Pomponi* 3217; *Puli* 3222; *Pupi* 3224; *Rosci* 3226; *Rupili* 3228; *Samiari* 3230, 3233, 3235, 3236; *Sami* 3238; *Satricani* 3239, 3240, 3241, 3242; *Saufi* 3244, 3245, 3248; *Tampi* 3265, 3266, 3267(?); *Terebuni* 3272; *Tondi* 3279, 3280; *Vetli* 3296; *Volntili* 3298.

A ces exemples, il faut joindre *Vibis* XIV, 4098 = *Vibius*, *Mercuris* 4105; *Muuci* = *Mucius*, *Patroni*(?)[1] = *Patronius* 2878; *Oppi* 2881; *Anici* 2882; *Mufei* 3362.

Au premier abord, il semble que l'on trouve de ces équivalents en latin. En effet dans le SC. des Bacchanales, I, 166, à côté des formes pleines *Marcius*, *Postumius*, figurent les nominatifs *Claudi*, *Valeri*, *Minuci*. Mais, ainsi que l'a ingénieusement supposé M. Sommer, il s'agit ici d'une habitude du protocole romain : seuls les noms des consuls sont transcrits en toutes lettres; les noms des greffiers, personnages de moindre importance, sont écourtés dans la graphie. Il n'est pas possible d'admettre la même distinction à Préneste; les cippes où sont gravés les noms des morts sont tous semblables, d'égale valeur, et témoignent d'une égalité de condition à peu près complète parmi les défunts. En réalité, il s'agit d'un traitement, particulier à certains dialectes italiques, du suffixe *-yo-*, qui perd au nominatif sa voyelle thématique. C'est l'osque qui présente ce phénomène avec le plus de clarté; à lat. *Pācius* répond osq. Pakis. Le maintien de *i* nous annonce la nature longue de la voyelle, l'osque syncopant, en cette position, *ĭ* de même que *ŏ*; cf. *cevs* = lat. *cīvĭs; hurz* = lat. *hortŭs*. On a vu plus haut que le prénestin syncope souvent *-s* finale après voyelle longue; **Ancilios*, par exemple, devait donc régulièrement aboutir à **Ancilis*, *Ancili*.

La chute de la voyelle thématique de *-yo-* au nominatif est un fait indo-européen assez bien attesté. «Le nominatif d'un thème «iranien *āhurya* «d'Ahura» en zend est *āhuir-i-š;* le nominatif «du thème lit. *žirn-ja-* «pois», dérivé de **gr̥̄no- :* lat. *grānum*, v. «sl. *zrŭno,* etc., est *žirn-i-s* et le nominatif de lit. *ož-ja-* «bouc» (dé-

[1] Probablement erreur du lapicide, pour *Vatroni*.

«rivé de $*\bar{a}g_1$-, $*ag_1$-) est *oi-ȳ-s*; le nominatif de got. *har-ja-* «armée» et de *haird-ja-* «pasteur», est *harjis* (au lieu de **har-i-s*, avec «le *j* des autres cas) et *haird-ei-s*; le latin connaît *al-i-s* comme «nominatif du thème *al-io-* «autre»; le gall. *ail* «second» sort de «**ali-* et non de **alyo-*; etc. Si ces formes sont rares en latin, «c'est que le nominatif en *-is* y a d'ordinaire entraîné le passage «du mot tout entier à la flexion athématique des thèmes en **-ei-*, «ainsi dans lat. *imberb-i-s*, *exsomn-i-s*, etc.[1].» De même et réciproquement, on peut supposer qu'en latin la flexion des autres cas a, comme en gotique, influé sur le nominatif, **-ios*, **-ius*. C'est probablement à l'influence du latin que sont dus les exemples prénestins de nominatifs en *-ios*, *-ius*.

Les exemples de nominatifs en *-is* à Rome proviennent tous des ollae ex vinea S. Caesarii, qui présentent, comme on l'a déjà vu, de nombreuses particularités dialectales. Ce sont : *Anavis* I, 832; *Caecilis* 842; *Clodis* 856; *Ragonis* 945; *Remis* 946; *Sectilis* 954; *Tusanis* 971. On y trouve aussi de nombreux nominatifs sans *-s* : *Aeli* I, 822; *Aemili Iuni* 823, 825; *Luci* 831; *Baloni* 838; *Caecili* 840; *Kaili* 844; *Caeli* 845; *Catini* 853; *Cinti* 854; *Claudi* 855; *Pampini* 856; *Corneli* 860; *Flavini* 871; *Folvi* 873; *Furi* 875; *Gali* 876; *Geli* 877; *Novi Graeci* 878; *Iuni* 880, 881, 882, 883; *Horati* 887; *Larci* 888; *Lutati* 900; *Maeci* 903; *Luci* 906; *Marci* 908; *Mevi* 910; *Minati* 911; *Minuci* 913; *Munati* 915; *Naevi* 917; *Neri* 919; *Obini* 923; *Orcuni* 926; *Paeci Salvi* 929; *Papiri* 930; *Percenni* 931; *Pesgenni* 933; *Petili* 934; *Poponi* 939; *Porci* 940, 941; *Seproni* 956; *Sulpici* 963; *Terenti* 964; *Titini* 969; *Tutili* 972; *Valeri* 973; *Vili* 979.

La forme *alis* paraît dans l'inscription dialectale de Furfo (I, 603, 10). *Coisis* I, 1408 appartient à l'inscription bilingue, latino-gauloise de Tuder (voir bibliographie dans von Planta, I, 20), et correspond à lat. *Curius*[2]. Les autres formes en *-is* du latin sont grécisantes et toutes postérieures.

On trouve *Fouri* XIV, 2702 sur une inscription archaïque de Tusculum, *Manili*, *Marci* XIV, 4063 à Fidenae.

Nominatif pluriel. Le prénestin a connu pour les thèmes en *-o-* un nominatif pluriel en *-es* de **-eis* avec réduction régulière de la diphtongue finale atone (voir diphtongue *ei*). Les exemples sont :

coques magistres XIV, 2875; *magistere*[*s* XIV, 2847
fabres XIV, 2876; *Pontanes*, surnom commun à deux frères,

[1] Meillet, *Introduction*, p. 233.

[2] Le mot a embarrassé Mommsen : «num Druti Coisisque praenomina Umbra cognata sint Romanis cognominibus Drusi Cossique incertum est.» Mais voir page 340.

ainsi qu'en témoigne l'inscription *C. Saufeius. C. f | M. Saufeius L. f | Pontanes | aid. ex. s. c.*

On pourrait croire, en ce qui concerne *magister faber* de **magistros *fabros*, à une extension analogique de la déclinaison des thèmes à consonne du type *pater, mater*; mais les formes *coques*, *Pontanes* attestent qu'il y a là une formation indépendante, ou du moins que l'analogie s'est étendue à tous les thèmes en *-o*.

Le phénomène n'est d'ailleurs pas isolé sur le sol italique. Dans le voisinage de Préneste, à Tibur, on lit sur une inscription XIV, 3574, *lapides profaneis, intus sacrum*, où la diphtongue *-ei-* est bien attestée. A Capoue, le nominatif en *-eis* est de règle dans les formes *magistreis* I, 563, 565, 566; *ministris* I, 570. Sur une inscription de Carthagène on a *heisce magistris* I, 1478, à Cora *serveis* I, 1156. En falisque, *magistreis* Conway 335. Il semble bien que l'on ait affaire à des formes dialectales dans *violaries rosaries coronaries* VI, 169, figurant sur des inscriptions votives à la déesse Fors Fortuna, dont le temple se trouvait à six milles au delà du Tibre, et qui sont dédiées par des collèges de marchands, dont l'origine romaine est très douteuse.

Les Romains ont reçu cette forme, mais, par une restriction d'emploi assez bizarre, ils l'ont réservée aux noms de familles précédés de doubles prénoms, ou à un cognomen commun à deux frères, ou à une épithète accolée à un couple. Comme ils en ignoraient la valeur exacte, ils ont fait entrer ce pluriel dans la langue diplomatique et juridique, en lui donnant en somme la valeur d'un duel, bien qu'il n'eût, au point de vue morphologique, aucune parenté avec les formes de duel indo-européennes. Les exemples sont tous très nets.

Nominatif en *es* :

Atilies | Saranes · C · M · f I, 42 qui s'applique à un couple : les deux Atilius Saranus fils de Gaïus et de Marcus.
L. C. Memies. L. f. gal. I, 425.
L. P. Modies. C. f I, 1289.
Sex. Q. Vesuies I, 817.

Nominatif en *eis* :

L. L. Alfieis. L. l. I, 1024.
T. Sex. Herennieis. Sex. f I, 1169 (inscr. d'Alba Fucens).
M. P. Vertuleieis. C. f. I, 1175 (inscr. de Sora) où se lit également *libereis*, désignant les deux enfants.
Q. M. Minucieis. Q. f. Rufeis I, 199 (sententia Minuciorum).
M. P. Roscieis. M. f. mai | o I, 1481.
Cn. Cn. Cn. Septumieis. Cn. Cn. C. l I, 1087 (?).

C. l. Tossieis. C. f. | *C. Tossius. C. l* I, 1497.
Sex. l. Hilara | *Sex. Trebonius. Sex. l* | *Trupho. Tura* | *reis* I, 1092.

NOMINATIF PLURIEL EN *-IS* :

Aulis Vibbis | *Iustinus* | *Iustianus* | *Ianuarius filis patri benem. p.* (inscr. de Bénévent) I, 1541. *b.*
Caecilianis? I, 1172 (inscr. mutilée).

Exemples d'épithète se rapportant à un couple :

conscriptes I, 532, se rapportant sans doute à deux préfets.
M. Manlius. M. f. L. Turpilius. L. f. duomvires (inscr. de Cora) I, 1149.
magistres (inscr. mutilée, provenant d'Amiternum; il semble qu'il y est question de deux magistrats) I, 1293.
liberteis I, 1175 sur un fragment d'inscription d'Ariminum : *liberteis. hisce. fecere* | *patrono. Q. Ovi. Q. l. bar[g?*, auquel se raccorde probablement le second fragment : *Q. Nadiacus. Q. Pilon.* | *Q. Ovi. Q. f freg. hic. sepu[lt.* En ce cas *liberteis* désigne bien les deux affranchis *Q. Ovius* et *Q. Nadiacus;* le dernier Q. Ovius est le fils du premier.
magistreis VI, 167, inscription trouvée dans le bois des frères Arvales : *magistreis* | *coiraverunt* | *A. Cassi. C. l* | *I. Corneli. Sor. l.*
lanies magistres | *L. Maecii M. l. s...* | *Teupilo. Iuni. Sal...* sc. *Teupilo(s) Iuni Salvi s[ervus.* VI, 168, même provenance.

Enfin sur une inscription archaïque du pagus Fificulanus IX, 3574, on lit : *T. Sa. Aiopi* | *C. V. f magist[r* | *es. de. veci. s[ent* | *opus. faciund[um* | *couraverunt.* sc. *T. Aiopius C. f., Sal. Aiopius V. f. magistri*, etc.

Il est vrai, néanmoins, que l'on trouve des pluriels en *-eis*, *-is*, qui n'ont pas le sens du duel. Ainsi dans la sententia Minuciorum, I, 199, l. 40 : *Sei aut Dectunines aut Cavaturines* | *aut Mentovines malent...* L. 38, 40 : *quem Dectunines et quem Cavaturineis et quem Mentovines posident.* L. 37-42 : *Vituries Langenses posident... Vituries quei controvorsias.* Mais l'inscription n'est pas de Rome même; elle a été trouvée à Riccio; il se peut que les localités en litige aient employé le nominatif en *-eis -es*, et dans ce cas les Minucius n'auraient fait que se conformer aux habitudes locales. De plus la langue des inscriptions officielles romaines est sujette à des variations arbitraires et inexplicables; c'est un composé artificiel d'archaïsmes et de dialectismes employés au hasard et qui voisinent avec les formes usuelles contemporaines. Il suffit de renvoyer le lecteur à l'index de Schneider «de antiquae orationis varietate». C'est à ce mélange que l'on doit *facteis* = *facti.* I, 200, l. 28 (lex agraria); *publiceis; ibid.*, l. 29

= *publici*; *gnateis* I, 198, l. 77 (lex Acilia repetundarum) = *gnati*; *vireis*, ibid., l. 14 = *viri*.

Dans ce cas, ces formes doivent leur origine à l'influence analogique des nominatifs des démonstratifs suivis d'enclitique telle que *his-ce*, *eis-dem*. Ces formes avaient primitivement un usage bien défini. Plaute les emploie seulement devant un mot commençant par voyelle[1]. Mais dans la langue épigraphique, la distinction entre *hi* et *his-ce*, *ei* et *eis-dem* n'est pas observée. On a *heisce*, I, 565, 566, 567, 569, 573 (à Capoue); I, 1478 (à Carthagène); *hisce*, I, 199, 13; I, 570; I, 1553 *c*; *eisdem*, I, 198, l. 27; I. 1187; I, 1143; I, 1149; et à Préneste même XIV, 3002; *isdem*, I, 1270; mais *heis*, I, 1059, 1071; *eis*, 197, l. 16 et 23; 198, l. 26, 57, 67; 199, l. 29; *is*, 196, l. 17; *ieis*, 577, l.3 et 12. Ainsi 198 a à la fois *eisdem* et *eis*; 199, *hisce* et *eis*. C'est sur ce modèle qu'ont dû se créer les nominatifs en *-eis*, d'ailleurs sporadiques, des inscriptions romaines.

Remarque. On lit *Italiceis*, I, 596, sur une inscription trouvée à Argos. On ne peut rien conclure de cette forme unique.

Il existe enfin deux formes de nominatif pluriel en *-o* : *Metilio*, XIV, 2847 sur une inscription mutilée, *Cestio*, XIV, 2891 *Q. K. Cestio Q. f* | *Hercole donu* | *d*]*edero* où il est question de deux frères. M. Schwyzer, *I. F.*, XIV, 31 a signalé une forme semblable : *M. C. Pomplio No. f. dedron Hercole* et voit dans ces nominatifs en *-o* de véritables duels, ce que M. Brugmann, *K. V. G.*, § 473, Anm. I, admet avec une certaine réserve : «Im Lat. scheint der «Du. noch in der formelhaften Verbindung zweier Pränomina mit «einem Nomen erhalten.» Ces duels isolés sont à priori suspects, et chercher là des emprunts au grec est assez invraisemblable. Il est hardi également d'y voir des pluriels formés sur les modèles osco-ombriens osq. Núvlanús «Nolani» ombr. *Ikuvinus* «Iguvini», avec chute de *-s* final. Mieux vaut considérer ces formes en *-o* comme de simples nominatifs singuliers employés fautivement à la place d'un pluriel, puisque la seule finale que l'usage latin et prénestin permette d'attendre en ce cas est *-eis -es*.

Génitif singulier des thèmes à consonne et à diphtongue. Le prénestin présente la désinence *-os*, qui déjà en indo-européen alternait avec *-es* qui a régulièrement abouti en syllabe finale atone à lat. *is*. *-es* est attesté par exemple à Horta, *salutes* I, 49; «in agro Tarquiniensi» *Venres*, *C. I. It.*, app. n° 812; à Lugnanum, *Apo-*

[1] Cf. Lindsay-Nohl, *Die lat. Spr.*, VI, § 42, p. 458, cf. Sommer, § 299 et note.

lones, I, 187; et sur une inscription d'origine inconnue : *Iunonenes*, IX, 258 = *Iunonis*.

Au contraire, à Préneste on trouve *Diovo*, XIV, 2863 = *Iovis*, et, avec *-o* final régulièrement assourdi en *-u*, *nationu*, ibid. = *nationis*; *salutus* = *salutis*, XIV, 2892.

Autres exemples sur le territoire italique : falisque *Tuconu* = Τύχωνος; à Pérouse, I, 685, *Caesarus* I, 696 *Caesaru*, sur deux «*glans plumbea*»; à Tibur, *Kastorus* I, 201; à Capoue, *Venerus* I, 565, X, 3776; *Cererus* I, 566, X, 3779; à Pouzzoles, *Honorus*, Schn., 306; à Casinum, *Venerus*, I, 1183; *Venerus*, I, 1495, X, 8042; *patrus* I, 1469, sur une inscription d'origine inconnue; *Gorgonus* IV, 4089; *aerus* IV, 2440, à Pompéi.

Dans la lex Bantina, I, 97; IX, 416, l. 12 *partus* = *partis*, l. 17 *Castorus*; dans le SC. des Bacchanales, I, 196 *nominus*; ces deux textes peuvent avoir subi des influences dialectales. La lex agraria I, 200, fournit l. 38, *praevaricationus;* l. 60, 63, *hominus*, à côté de *hominis* l. 59, *empto*]*ris* l. 84, *nominis*, 21, 31; *pecoris*, 19, 86, 88, 93. Il faut faire à propos de ces textes les mêmes réserves déjà faites à propos des nominatifs pluriels en *-eis*.

Cette fois encore le falisque, le dialecte de Tibur et celui de Capoue sont d'accord avec le prénestin. On a voulu voir dans ces génitifs en *-os*, *-us* un emprunt au type grec en *-os*; mais leur extension même témoigne qu'il s'agit d'une conservation de l'état indo-européen. Les dialectes italiques ont le même vocalisme que le grec et le celtique (cf. gr. *κυνός*, irl. *con* de **kunos*); le latin a le même vocalisme que le germanique et le slave (v. sl. *dĭne* «du jour» de **dines*, v. isl. *merkr* «de la frontière»). La désinence *-as* du sanskrit peut représenter également *-es* ou *-os*. La même alternance se retrouve par exemple dans la désinence de la 1re pers. ind. prés. **-mes* ou **-mos*, dor. *φέρομες*, lat. *ferimus*, et dans gr. *ψευδές* : *ψεῦδος*.

De l'indo-européen **dyeu* ou **diyeu*, le latin a reçu les formes de vocatif **Dyeu* dans *Iuppiter* de **Ieu-pater*, de locatif **Dyewi* d'où *Iove*, de génitif **Diwos*, d'accusatif, **diyēm*, *diem*. Sur *diem* a été refait *diēs* qui, dès lors, s'est décliné régulièrement comme les thèmes de la cinquième déclinaison. Mais la déclinaison du nom de dieu est restée hétérogène; les grammairiens latins signalent l'étrangeté de la flexion *Iuppiter, Iovis* (Mar. Sacerdos, *C. G. L. K.*, I, 473) et enseignent que dans les livres liturgiques on déclinait *Iuppiter, Iuppitris* (Pompeius, *C. G. L. K.*, 172, 25, 187, 9) ou *Iovis*, gén. *Iovis* (Priscien, *C. G. L. K.*, I, 229-10)[1]. On trouve

[1] Cf. Varron. *L. L. V.*, 66 : «olim Diovis et Di(e)spiter dictus idem, dies pater;

sur les miroirs et cistes prénestins des traces de ces essais de simplification : en effet on y lit *Iovei*, XIV, 4097 = lat. **Iovis*, nominatif (cf. pour la désinence l'épitaphe du mime Protogène, I, 1297 : *suavei heicei situst mimus*), *Diesptr.*, 4106; et même *Iovos* de **Diewos*. *Diovo*, d'origine sûrement prénestine, peut être le génitif de **Dioves* ou de **Diovis*; cf. *Diovem* sur un miroir de bronze trouvé à Ortebello I, 57.

Accusatif *med*. Dans la fibule archaïque, *Manios med vhevhaked Numasioi*, la forme *med* fait difficulté; mais elle n'est pas dialectale. Elle figure en effet plusieurs fois sur le vase de Duenos, *med mitat*, *med feced*. Sur une autre inscription trouvée à Préneste, mais gravée à Rome, on lit : *Novios Plautios med Romai fecid*. Aucune des langues apparentées au latin n'a ce *d* à l'accusatif des pronoms personnels, les formes primitives ayant dû être : **mē*, *tē* (skr. *mā*, *tvā*, etc.). Peut-être y a-t-il eu en latin un élargissement à l'aide d'un suffixe *-d* de la forme de l'accusatif **mē*. En tout cas, les exemples prouvent bien qu'il s'agit d'une innovation commune à tout le domaine latin et qui n'intéresse pas spécialement le parler de Préneste.

Emploi de l'ablatif avec *capio*. Une autre innovation, commune également à Préneste et au latin de Rome, consiste dans l'emploi de l'ablatif comme cas de complément direct de *capio*. A Préneste on a XIV, 2935 (*L. Quinctius L. f. Le)ucado cepit | eidem conso[l dedit*. A Rome : *M. Claudius M. f. consol Hinnad cepit*, VI, 1281; *M. Folvius M. f. Ser. n. Nobilior cos. Ambracia cepit*, VI, 1307; *M. Fulvius M. f. Serv. n. cos. Aetolia cepit*, XIV, 2601; *Taurasia, Cisauna, Samnio cepit*, I, 29; *hec cepit Corsica Galeriaque urbe*, I, 31, 32. Cette construction, à rapprocher de celle de *potior* avec le même cas, est due à ce que l'ablatif recouvre ici une forme d'instrumental qui s'est confondue avec lui dès l'époque de l'italique commun.

Parfait. Le prénestin a un parfait redoublé de *facio*, *Fhe-Fhaked*, d'un thème **fefak-* qu'on retrouve en osque : *fefacust*, 3ᵉ p. sg. fut. ant.; *fefakid*, 3ᵉ p. sg. subj. pf., mais non en ombrien où le futur antérieur est fakust « fecerit ». La présence du redoublement indique que l'inscription est dialectale; l'inscription la plus ancienne de Rome, celle de Duenos, contient en effet la forme latine du parfait, sans redoublement avec l'allongement de la voyelle radicale,

Ælius Dium Fidium dicebat Diovis filium ». Il faut noter que *Iovei*, *Iovos*, représentent i.-e. **dyew-* (gr. Ζεύς, skr. *dyaúḥ*), *Diovo*, *Diovis*, i.-e. **diyew-* (skr. *d(i)yauḥ*, lat. *diem*). En latin la première prononciation a été réservée au nom du dieu, la seconde à celui du jour.

fēced[1]. *fēced* est à *FheFhaked* ce que, par exemple, *pēgi* est à *pepigi*. Il est impossible de saisir une différence quelconque de sens entre ces deux formes.

La finale *-ed* est une désinence secondaire régulière; la désinence de *fecit*, *dedit* est une innovation morphologique du latin littéraire qui a détruit la distinction ancienne entre les désinences primaires et les désinences secondaires de l'indo-européen. Les désinences primaires sont caractérisées en effet par *-ti*, *-nti*; les désinences secondaires par *-t*, *-nt*. Ainsi on a osq. faamat, «habitat», omb. *tiçit* «decet», avec *-t* issu de *-ti*; osq. fakiiad «faciat» (ombr. façia) avec *d* issu de *-t*; ombr. *sent* = *sunt* avec *-nt* de *-nti*; subj. osq. *deicans* «dicant», *sins* «sint» avec *-ns* de **-nt*.

En latin, au contraire, on trouve de très bonne heure les formes en *-t* mêlées aux formes en *-d* : *sid*, VIII, 3028; *sit*, VI, 5767; *rogad*, VI, 2388; *siet*, passim. Quelquefois même la consonne finale a disparu complètement, *dede*, I, 62 (Tibur), I, 169 (Pisaurum). C'était la forme courante du langage de la conversation et du latin vulgaire : à Pompéi on trouve *ama* «amat»; *peria* «pereat», *valia* «valeat», *C. I. L.*, IV, 1173.

Il resterait à compléter cette étude de la morphologie, et à y joindre celle de la syntaxe et du vocabulaire. Malheureusement les documents nous manquent, ou ne fournissent rien qui soit particulier à Préneste.

Néanmoins les documents qui existent et qui ont été utilisés ont été suffisants pour donner une vue assez nette et complète, tout au moins en phonétique, de ce que pouvait être un parler des environs de Rome. Ce «sermo rusticus» différait en bien des points du «sermo urbanus». On serait heureux si le présent travail avait pu contribuer à fixer ces différences, et à déterminer le sens des épithètes opposées «urbanus et «rusticus» que les Latins nous ont transmises, et dont on continue à se servir sans les préciser davantage.

A. Ernout.

[1] Cf. Novios Plautios med Romai *fecid*, à Préneste, XIV, 4112; mais voir p. 301 et 325.

OBSERVATIONS SUR LE VERBE LATIN.

I. Généralités.

Les dialectes italiques sont, avec les dialectes indo-iraniens et les dialectes grecs, les seules langues indo-européennes connues par des textes suivis dès avant l'époque des littératures chrétiennes, c'est-à-dire avant le IVe-Ve siècle après J.-C.; néanmoins le type linguistique indo-européen y apparaît à un degré de développement qui rappelle à beaucoup d'égards celui de langues relativement modernes. Les changements ont été précoces sur ce domaine, et c'est une révolution profonde qu'a subie dès avant la période historique la morphologie latine. Cette rapidité de l'évolution linguistique coïncide d'ailleurs avec les changements également rapides et profonds qu'ont subis à Rome les institutions familiales, économiques et politiques et l'étendue de la cité elle-même. Le caractère composite qu'a eu dès le début la population romaine est justement l'une des choses qui sont le plus propres à hâter le cours des évolutions linguistiques; là où une population se compose dès le principe d'éléments divers et reçoit d'une manière continue, durant un long temps, une forte immigration étrangère de provenances variées, le sentiment linguistique y devient de plus en plus incertain, surtout quand il n'est pas maintenu par une littérature influente, par une aristocratie ayant une forte culture, et une culture nationale, et par un enseignement élémentaire largement répandu. Or aucun des dialectes italiques ne présente, au début de la tradition, une langue littéraire d'aspect archaïque telle que le védique, le gâthique et l'homérique, où l'on retrouve des formes grammaticales vieillies ou sorties de l'usage, si bien qu'on possède seulement les résultats de la transformation et que les témoins de l'état ancien ont pour la plupart disparu. Le latin était donc dans les conditions les plus favorables pour réaliser de bonne heure les transformations dont l'indo-européen portait en lui-même le principe.

Comme le verbe germanique, arménien, baltique, slave, grec moderne, persan, etc., le verbe latin repose essentiellement sur l'opposition de deux thèmes, et nulle part même le système

relativement moderne du verbe à deux thèmes n'est aussi complet ni aussi rigoureux qu'il l'est en latin dès les premiers textes. Ces deux thèmes, que Varron désigne par les termes excellents d'*infectum* et de *perfectum*, comportent chacun un présent, un passé et un futur de l'indicatif, un présent et un passé du subjonctif et un infinitif; seul, l'*infectum* a un impératif et un participe proprement dit; à ce dernier détail près, le parallélisme des deux thèmes est complet. Pour constituer le système de deux thèmes verbaux, il a fallu, d'une part, éliminer dans les verbes radicaux toute la variété des formations indo-européennes que présentent encore les formes anciennes du grec et de l'indo-iranien, et de l'autre constituer aux verbes dénominatifs, et, d'une manière générale, aux verbes dérivés, un second thème qui leur manquait à l'origine et qu'ignore encore l'indo-iranien. Et, en même temps, chacun des thèmes ainsi obtenus a dû être pourvu de toute la série des modes et des temps; il en est résulté une quantité considérable d'innovations : le verbe latin n'a plus que par exception des formes qui recouvrent celles du grec ou de l'indo-iranien, et dans la mesure où les formes sont superposables, les formes latines sont entrées dans un système si différent que la ressemblance est toute matérielle et extérieure : le lat. *erit* est identique lettre à lettre à véd. *ásati*, mais la place de *erit* dans l'ensemble des formes, le sens, l'emploi, tout sépare le futur lat. *erit* du subjonctif véd. *ásati*. Par toute sa structure générale, le verbe latin est un système nouveau.

Rien n'atteste mieux l'importance de l'opposition des deux thèmes en latin que la création d'un infinitif dans chacun d'eux : *amāre*, *amāuisse*; seul avec le latin, le grec a constitué ainsi un infinitif à chaque thème verbal, mais c'est qu'aussi le grec est la seule langue où l'on constate que chacun des thèmes verbaux a acquis une pleine autonomie et que les verbes dénominatifs ont reçu toute la variété de ces thèmes, si bien que l'on a *φιλήσειν*, *φιλῆσαι*, *πεφιληκέναι*, *φιληθῆναι* à côté de *φιλεῖν*. Partout ailleurs, chaque verbe n'a qu'un infinitif, soit que, comme en germanique et en arménien, le présent seul forme un infinitif, ou que, comme en baltique et en slave, l'infinitif soit la forme caractéristique du thème qui s'oppose à celui du présent (v. sl. *berą*, *bĭrati*; *mĭrą*, *mrěti*; *sědită*, *sěděti*; etc.). M. Bréal, qui montre (dans sa *Sémantique*, 3[e] édit., p. 80 et suiv.) l'importance singulière de la création de l'infinitif, fait un peu tort à l'indo-européen en lui reprochant de n'avoir pas su dire *φέρειν*, en regard de *φέρω*, *φέρεις*, *φέρει*; car toutes les formations nominales rattachées à la racine servaient de noms verbaux : skr. *mánaḥ*, *matíḥ*, *mántuḥ*, *mánma*, etc. forment avec *mányate*, *manuté*, *maniṣyate*,

ámata, *mamné*, etc. un groupe naturel, puisque la base de toutes ces formations est commune; le fait que ces noms ont leur flexion casuelle n'est pas essentiel, car l'infinitif arménien du type *berel* «porter» se décline, sans que son caractère d'infinitif en soit perdu ou même diminué pour cela. Un infinitif rattaché au verbe n'est devenu nécessaire que le jour où les thèmes verbaux ont cessé de reposer immédiatement sur les racines et où les dénominatifs ont été les formes normales, tandis que les verbes radicaux passaient d'abord à l'état de formes fixées, puis d'anomalies; alors l'une des formations nominales s'est attachée au thème verbal, et, dans la plupart des langues, ce rattachement au thème verbal a eu pour conséquence plus ou moins immédiate la perte de la flexion casuelle. Le latin et le grec, qui ont constitué des thèmes verbaux bien définis, ont donné à chacun un infinitif, et cet infinitif est devenu une véritable forme verbale, perdant toute trace de flexion nominale. Au contraire, le supin latin, qui est resté en une certaine mesure indépendant des thèmes verbaux, a gardé une trace de flexion, et en regard de *dīcere* et de *dixisse*, on a *dictum* et *dictū*.

Bien que nettement contrastés, les deux thèmes du verbe latin ont en principe un même vocalisme radical. Tandis que, en germanique, en baltique, en slave, les deux thèmes des verbes à présent radical ont très souvent des vocalismes différents, l'opposition de deux vocalismes est en latin l'exception. Il faut citer d'abord un présent à redoublement : *serō*, *sēuī*. L'alternance est normale dans le perfectum radical sans redoublement : *agō*, *ēgī*; *frangō*, *frēgī*; *edō* (mais *ēs*), *ēdī*; *capiō*, *cēpī*; *legō*, *lēgī*; *faciō*, *fēcī*; *iaciō*, *iēcī*; *ueniō*, *uēnī*; *sedeō*, *sēdī*; *emō*, *ēmī*; *scabō*, *scābī*; *fodiō*, *fōdī*; *fundō*, *fūdī*; *rumpō*, *rūpī*; *linquō*, *līquī*; *uincō*, *uīcī*; *uideō*, *uīdī*. Le cas de *sinō*, *sīuī* et de *linō*, *lēuī* et celui de *cernō*, *crēuī*; *spernō*, *sprēuī*; *sternō*, *strāuī*; *terō*, *trīuī* forment en outre deux petits groupes naturels. Il y faut ajouter la voyelle longue du perfectum en *-sī* dans le type *regō*, *rēxī* et *porgō*, *porrēxī*, si cet *ē* n'est pas de création proprement latine. A ces quelques exceptions près, le vocalisme radical ne joue aucun rôle dans l'opposition des deux thèmes verbaux du latin, ce qui suppose l'élimination d'une quantité illimitée d'alternances indo-européennes : des trois procédés essentiels de la morphologie indo-européenne : addition d'éléments suffixaux, alternances vocaliques, déplacements du ton, le latin n'a gardé que celui qu'on retrouve à un degré plus ou moins grand dans toutes les langues humaines, le premier; quant au ton, il a été fixé à une place déterminée par des raisons phonétiques, et les alternances vocaliques, entièrement écartées de la flexion normale, ne se maintiennent que dans des formes anomales plus ou moins isolées.

Le caractère déjà moderne du verbe latin se reconnaît encore à plusieurs autres traits caractéristiques. Le perfectum du médio-passif a une forme composée *amātus sum* en regard de la forme simple *amāuī*, premier pas vers l'état de choses roman. L'optatif et le subjonctif, encore distincts en grec et en indo-iranien, sont confondus en une forme unique, qui s'oppose à celle de l'indicatif de manière à constituer un système modal à deux termes; l'opposition de l'indicatif et du subjonctif a, dans le verbe latin, un rôle de première importance. Les désinences primaires et les désinences secondaires ont entièrement cessé d'être distinctes en latin, alors que l'osco-ombrien a encore trace de la distinction; le passé n'est donc pas marqué par les désinences, d'où la création de *amābam* et de *amāueram*, c'est-à-dire l'expression du passé par le thème même. Le futur, qui paraît n'avoir guère eu d'importance dans le verbe indo-européen, devient exactement symétrique du présent et du passé, d'où les formes, aussi nouvelles, *amābō* et *amāuerō*; dès lors, l'expression du temps est un des caractères dominants du verbe latin, tandis qu'elle était accessoire dans le verbe indo-européen.

Le verbe latin étant ainsi une construction toute nouvelle, il n'est pas légitime de tenter d'expliquer en détail chaque forme particulière en remontant à l'indo-européen; c'est de l'ensemble de la transformation qu'il faut rendre compte, l'indo-européen ne fournissant qu'un point de départ général; et le procédé analytique auquel on recourt le plus souvent, en prenant à part chaque forme, a de graves inconvénients. Il importe avant tout de ne jamais perdre de vue que toutes les actions analogiques observées ou supposées dans le verbe latin sont dominées par la constitution d'un système original.

Néanmoins un système linguistique ne résulte jamais que de la modification progressive des éléments d'un système antérieur, et l'analyse doit retrouver dans le verbe latin, plus ou moins brisés et tordus, des débris du système indo-européen. D'ailleurs le latin est connu à date relativement ancienne, et, malgré la période avancée de transformation où il est parvenu de bonne heure, il ne peut manquer de présenter encore quelques vieilles formes que des circonstances favorables ont conservées et qui sont d'autant plus précieuses qu'elles sont noyées dans les formes nouvelles et qu'elles sont étrangères au système proprement latin.

Le principal archaïsme que conserve le latin est la coexistence de deux séries de désinences, l'une active, l'autre médio-passive; en dehors de l'indo-iranien et du grec ancien, cette coexistence ne se retrouve qu'en gotique; et le latin même ne l'a pas transmise aux langues romanes, pas plus que le vieux perse au pehlvi ou le grec ancien au grec moderne; c'est donc l'une des par-

ticularités du verbe indo-européen que le développement des langues a partout éliminée; or le latin ne l'a maintenue qu'en transformant ces désinences et en les fondant avec le passif en *-r*; là même où il présente un archaïsme, c'est sous une forme entièrement altérée et renouvelée et en combinaison avec autre chose.

Quelques autres archaïsmes seront signalés ci-dessous, et l'on verra que le latin apporte sur quelques points de curieux témoignages à la théorie du verbe indo-européen. Mais ces détails ne sauraient faire illusion : il ne demeure pas moins que ce qui doit dominer toute théorie du verbe latin, comme du verbe slave par exemple, c'est l'idée qu'il présente une organisation originale et qu'il y faut moins rechercher les traces de la morphologie indo-européenne que les principes sur lesquels a été constitué le système nouveau.

II. Le participe présent *iens : euntem*.

Le participe présent de *eō* a une flexion profondément anomale : *iens*, *euntem*, etc.; et ce n'est qu'à basse époque, et par exception, qu'on rencontre parfois une forme analogique *ientem*, etc. (voir Neue-Wagener, *Formenlehre d. lat. spr.*, III, 330 et 623). L'anomalie est triple :

1° Le vocalisme radical zéro de *iens* est entièrement isolé, car l'infectum de *eō* a généralisé le vocalisme radical *e* : 1re pers. plur. *īmus*, en regard de dor. *ἴμες*, skr. *imáḥ*. D'ailleurs, d'une manière générale, les présents athématiques latins tels que *ferō*, *uolō* ont perdu les alternances vocaliques prédésinentielles de l'indo-européen; seul, *sum* a gardé trace de l'alternance *e* : zéro, tandis que *edō* maintient le souvenir d'une alternance *ĕ* : *ē*.

2° Le vocalisme *o* du suffixe du participe présent dans *euntem*, etc. est unique en latin (voir Bréal, *M.S.L.*, IX, 30); le participe de *queō* ne fournit pas un second exemple, puisque *queō* suit de tous points le modèle de *eō* (dont il serait même une sorte de composé d'après une hypothèse de M. Osthoff, *I. F.*, VI, 20 et suiv.; M. Meringer, *I. F.*, XVII, 161, repousse cette étymologie, sans indiquer ses raisons). Quant à *sons*, M. Bréal a contesté que le sens permette d'y voir un participe de *sum* (dans ces *Mémoires*, loc. cit.); on a rapproché du reste v. isl. *sannr*, *sadr* « coupable » et v. h.-a. *suntea*, ags. *synn*, v. isl. *synd* « péché », voir les dictionnaires étymologiques de M. Prellwitz, sous *αὐθέντης*, et de M. Kluge, sous *sünde*; toutefois v. isl. *sannr* signifie « vrai » en même temps que « coupable », et il est malaisé de se prononcer d'une manière certaine; d'ailleurs le gr. *αὐθέντης* même pourrait renfermer un dérivé du participe présent de **es-*,

formé comme ἐθελοντής; ce serait le seul cas où l'esprit rude initial de ce participe aurait été maintenu, grâce à l'isolement de la forme; M. Bréal, dans ces *Mémoires*, XII, 7, a rapproché -έντης de ἐφίημι, mais on a le mot en -της correspondant à ἐφίημι, c'est ἐφέτης, et de plus, sans le préverbe ἐπι, le sens de ἵημι expliquerait assez mal αὐθέντης; on peut donc sans doute maintenir le rapprochement de v. isl. *sannr* «vrai, coupable», lat. *sons*, gr. αὐθέντης «maître, coupable»; le sens de **sont*-, **sent*- dont il faut partir est celui de «réel, auteur réel, maître réel», et ce sens s'est développé et fixé d'une manière particulière parce qu'il s'agit d'un mot qui appartient à une langue technique, celle du droit. On notera que le vocalisme de gr. -έντ- se retrouve dans le participe présent grec, en laconien; cf. peut-être lat. *-sens*. En tout cas, la langue n'apercevait dans lat. *sons* un participe en aucune mesure; le seul participe de *sum* reconnu par le latin est celui qu'on a dans *praesens*, *absens*.

3° L'alternance vocalique présuffixale de *iens*, *euntem* est éminemment surprenante; le latin n'a par ailleurs rien de pareil. Il est remarquable que la forme *iens*, dont le vocalisme suffixal est normal au point de vue latin, soit isolée dans le verbe *eō*, et que la forme *euntem*, qui a le vocalisme radical ordinaire de l'infectum de *eō*, ait un vocalisme suffixal inconnu à tous les autres participes; présentant chacune une anomalie à peu près unique, les deux formes doivent passer pour anciennes.

Ce n'est pas résoudre toutes ces difficultés que de dire, avec M. Sommer, *Handb. d. lat. l. u. f. lehre*, p. 636, que *euntem* a subi l'influence de *eunt*, et que *iens* a échappé à cette influence grâce à la forme de la finale *iens*, car *edunt*, *ferunt*, etc., n'ont pas entraîné **eduntem*, **feruntem*, etc. Il est visible que la langue a évité de former **cent*-; mais elle pouvait créer ou *iens*, **ientem*, ou **euns*, *euntem*; et c'est de l'alternance vocalique radicale de *iens*, *euntem* qu'il faut rendre compte, en expliquant d'une part le vocalisme radical et de l'autre le vocalisme suffixal, et en l'expliquant séparément dans chacune des deux formes, puisque chacune a son anomalie propre.

Or les formes *euntem*, etc. sont essentiellement masculines en ce qui concerne le vocalisme du suffixe, cf. skr. *yántam*. Au contraire, la forme *iens* ne peut, au nominatif, avoir d'autre vocalisme suffixal que celui du féminin, cf. skr. *yatī́*; et l'on sait que le nominatif singulier masculin, neutre et féminin du participe présent latin en *-ens* provient à la fois d'une finale **-n̥ts*, combinaison du neutre **-n̥t*, cf. skr. *sát*, et du masculin **-onts* ou **-ents* (?), cf. skr. *sán*, et d'une finale **-n̥tī* ou **-entī* (?) du féminin; en italique, **-entī* a été remplacé par **-entis*, d'où lat. *-ens*; et c'est ce qui a servi de point de départ à l'élimination de la

forme propre du féminin du participe présent indo-européen en latin. Ainsi *iens* peut représenter une forme du féminin en même temps que du masculin-neutre, alors que *euntem* est nécessairement une forme du masculin. Il reste à rendre compte aussi du vocalisme radical; pour cela, il faut découvrir un contraste entre un thème masculin **eyont-* et un féminin **iyn̥tī*, qui expliquerait lat. *eunt-*, *iens*.

Pareille alternance vocalique présuffixale est attestée en lesbien : le participe présent du verbe *ἔμμι* y est : masculin *ἔων*, féminin *ἔσσα* (voir Hoffmann, *Griech. dial.*, II, 570); le masculin *ἔων* est transparent; le féminin *ἔσσα* est une transformation de **ἄσσα* (cf. skr. *satī*) sous l'influence de l'*ε* de *ἔμμι* et de *ἔων*; Eustathe attribue au lesbien un masculin *εἶς*; mais ce masculin, qui a été fait sur le féminin, n'est attesté en fait que chez Alcman et à Héraclée (voir Boisacq, *Dial. dor.*, p. 186); et en effet, les divers dialectes ont généralisé les uns le vocalisme radical *e* du masculin, d'où *ἐών*, *ἐάσσα* et *ἐοῦσα*, attestés depuis Homère dans la plus grande partie du domaine hellénique, les autres le vocalisme radical zéro du féminin, attesté à Épidaure et à Trézène (voir G. Meyer, *Gr. gramm.*³, § 486, p. 567), d'où att. *ὤν*, et le féminin *οὖσα* qui a emprunté le vocalisme suffixal *o* du masculin. Les langues autres que le grec ont généralisé le vocalisme radical du féminin : skr. *sán*, *satī*; v. sl. *sy*, *sąšti*; lat. *ab-sens* (et sans doute *sons*); v. lit. orient. *sunti* (locatif masculin-neutre servant de gérondif); seul, le lituanien a *ẽsąs* et *ė̃sąs*, qui sont fortement suspects d'avoir subi l'influence de *esmì*, etc. et ne sauraient sans imprudence être rapprochés du gr. *ἐών*.

Sous l'influence de la 3ᵉ personne du pluriel active, l'indo-iranien a tendu à généraliser le vocalisme présuffixal zéro qui, d'après ce qui précède, serait celui du féminin; il y a en effet un parallélisme entre la 3ᵉ personne du pluriel active et le participe présent; ainsi le sanskrit a 3ᵉ plur. act. *bíbhrati* « ils portent » et partic. *bíbhrat* « portant », par exemple, mais *yánti* « ils vont » et *yán* « allant »; le sanskrit oppose par suite *yán* à *émi* « je vais », *ghnán* à *hánmi* « je frappe », *dviṣán* à *dvéṣmi* « je hais », *krán* à *ákaram* « j'ai fait », etc., et le grec, d'accord avec le sanskrit, *ἰών* à *εἶμι*. Mais il subsiste quelques traces d'un vocalisme présuffixal *e*, alternant avec le vocalisme zéro, dans divers exemples qui restent à énumérer; dans ces exemples, les alternances du vocalisme sont, du reste, devenues indépendantes du genre masculin ou féminin.

1° Le grec présente, sans trace d'alternance vocalique, une forme à vocalisme présuffixal *e* qui n'est pas suspecte d'innovation analogique, car seul le participe a subsisté, tandis que les formes personnelles du même verbe sont sorties de l'usage avant l'époque

historique, et sans doute à date très ancienne; *ϝεκών*, féminin crét. *ϝεκαθθά* (attesté par la glose *γεκαθά· ἑκοῦσα*, Hes.; voir Kretschmer, *K.Z.*, XXXIII, 472), en regard de skr. *uçán*, *uçatí*, zd *usō*, *usaiti*. On pourrait être tenté de chercher une vieille forme fixée du participe dans l'adverbe zd *vasō*, qui figure souvent au premier terme des composés (cf., sur des faits grecs comparables, Brugmann, *I. F.*, XVII, 1 et suiv.); mais la forme gâth. *vasə*, dont on ne retrouve pas l'équivalent dans la flexion des participes des gâthâs, oblige à y chercher un thème *vasah-*, qui se rencontre aussi dans le nominatif gâth. *vasâ* «volontiers», *Y.*, XXXI, 11 (voir Bartholomae, *Altiran. wört.*, col. 1383, sous *vasah-* et *vasō*). Le contraste du grec et de l'indo-iranien s'explique si l'on pose une opposition indo-européenne : masc. gr. *ϝεκών* (cf. skr. *uçán*): fém. skr. *uçatí* (cf. gr. **ϝεκασσά*, oxyton).

2° En regard de skr. *stuván* «louant» (de *stóti* «il loue»), on a en quatre passages gâth. *stavas* (même sens), qui fournit une trace de vocalisme présuffixal *e* au participe présent; le féminin de *stavas* n'est pas attesté en iranien; mais le degré zéro du vocalisme radical se rencontre notamment dans l'impératif zd *stūiδi*, cf. skr. *stuhí*.

3° En védique même, deux racines où la voyelle *a* suit la sonante présentent encore, contre la règle générale, le vocalisme présuffixal *a* (i.-e. *e*) dans le participe présent athématique : *svapán* «dormant», deux fois dans le Ṛgveda, et plusieurs fois dans l'Atharvaveda (cf. *suṣupāṇáḥ*, etc.), de *svapiti*, et *çvasán* «soufflant» (cf. *çuṣāṇáḥ*, mais l'intensif *çáçvasat*), de *çvasiti*; et, en ce qui concerne ce second exemple, un masculin *çuṣán*, qui peut être analogique d'un féminin *çusatī*, est attesté une fois dans le Ṛgveda, à côté de *çvasán*, qui se trouve plusieurs fois. On notera que les 3es personnes d'impératif actives *svápantu* et *svapántu*, *çvásantu* et *çvasántu* ne sont sans doute pas étrangères à la conservation de *svapán* et de *çvasán*.

Il existe donc, en dehors du lat. *euntem*, cinq exemples certains du vocalisme présuffixal *e* au participe présent du type radical athématique, et, dans cinq de ces six exemples, une alternance est attestée : lat. *euntem*, *iens*; lesb. *ἔων*, *ἔσσα*; gr. *ϝεκών*, skr. *uçatí*; gâth. *stavas*, véd. *stuván*; véd. *çvasán*, *çuṣán*. Pour véd. *svapán*, il se trouve que la forme du participe présent à vocalisme radical zéro n'est conservée nulle part, mais c'est un hasard qui tient à ce que le présent radical athématique de cette racine n'est pas attesté en dehors du védique.

A priori, si le vocalisme présuffixal *e* est ancien au masculin-neutre du participe présent, on doit attendre le vocalisme zéro au féminin. En effet, d'une manière générale, l'addition d'un suffixe secondaire — et le féminin se forme toujours par

addition d'un suffixe secondaire — semble avoir eu pour effet en indo-européen de faire apparaître le vocalisme zéro dans la syllabe présuffixale du simple (voir A. Meillet, *Introduction*, p. 249 et suiv.); on a par exemple skr. *catvárah* « quatre » : *turiyah* « quatrième ». Ce type d'alternance est bien établi au participe parfait, où le grec oppose le masculin *Ϝειδώς* (cf. got. *weitwoþs*) au féminin *Ϝιδυῖα* (cf. skr. *vidúṣī*); cf. aussi hom. *λεληκώς*, *λελακυῖα*; *μεμηκώς*, *μεμακυῖα*; *τεθηλώς*, *τεθαλυῖα*; *ἀρηρώς*, *ἀραρυῖα*; *πεπαθυῖα* (*πεπονθώς*, qui remplace un plus ancien **πεπενθώς*, n'est pas homérique); *γεγαυῖα* (*γεγαώς* est analogique); *μεμαυῖα* (*μεμαώς* est analogique, au lieu de **μεμενϜως*, non conservé); Hésiode a *σεσαρυῖα* en face de *σεσηρώς*, attesté par ailleurs. Étant donné qu'il y a une alternance ainsi constituée au participe parfait actif, il doit en avoir existé une pareille au participe présent-aoriste actif athématique, car la situation est exactement la même; il n'est pas jusqu'à la place du ton qui ne soit dans gr. *Ϝεκών*, skr. *uçán* la même que dans gr. *Ϝειδώς*, skr. *vidván*.

L'opposition lesbienne de *ἔων*, *ἔσσα* n'est donc pas fortuite, non plus que celle de lat. *euntem*, *iens*. Mais le jeu compliqué du vocalisme présuffixal a été de très bonne heure éliminé dans le participe présent des verbes radicaux du type athématique, comme il l'a été partout ailleurs, et il n'en subsiste que les débris isolés qui viennent d'être signalés.

Ni au présent-aoriste, ni au parfait, ces alternances vocaliques ne sont en relation avec la place du ton : gr. *ἐών* est oxyton comme *ἰών*, skr. *çvasán*, *svapán*, comme *bruván*; et de même gr. *Ϝειδώς* est oxyton, malgré son vocalisme *e* présuffixal. C'est un témoignage de grande valeur contre la doctrine que les alternances vocaliques indo-européennes proviendraient de l'action du ton.

III. Sur la répartition des diverses formes de subjonctifs.

La manière dont se sont réparties entre le subjonctif et le futur et entre les divers types verbaux les formations multiples de subjonctif et d'optatif dont le latin a hérité ou qu'il a créées est un des exemples qui illustrent le mieux certains procédés de l'analogie et mérite à ce titre d'être considérée.

On trouve en latin, les traces : 1° de l'optatif athématique, *siem*, *sim*; *uelim*; *fuerim*; 2° du subjonctif athématique : *erō*, *fuerō*; 3° du subjonctif thématique : *ferēs*, *ferētis*, cf. gr. *φέρῃς*, *φέρητε*; 4° d'un subjonctif en *-ā-*, pareil à celui de l'irlandais.

I. L'ancien optatif ne s'est maintenu à l'infectum, en qualité de subjonctif (au sens latin du terme, et non plus au sens indo-

européen), que dans quelques présents athématiques très anomaux; un subjonctif fournit alors le futur: *sim* en face de *erō*, *uelim* en face de *uolam uolēs*, *edim* en face de *edam edēs*; l'ancien optatif n'est pas conservé dans *fero* et dans *eo*; en revanche, il fournit le subjonctif normal du perfectum, type *fuerim*, *dixerim*, en regard du futur *dixerō*, *fuerō*, qui est l'ancien subjonctif.

L'optatif n'a gardé la forme *-(i)yē- que là où -*iyē*- fournissait des formes dissyllabiques : *siem*, *siēs*, *siet*, *sient*, en regard de *sim*, *sis*, *sit*, *sint* qui ont seuls subsisté à l'époque classique (le **iouasiet* de M. Meringer, *I. F.*, XVI, 106 n'est qu'une forme hypothétique, reposant sur une série de suppositions ingénieuses mais non démontrables).

Et ceci n'est pas fortuit : les mots autonomes de la phrase tendent dans presque toutes les langues à n'être pas monosyllabiques; seuls demeurent ou deviennent en général vraiment monosyllabiques les mots accessoires, qui, le plus souvent, s'unissent dans la prononciation à des mots voisins. La tendance à éliminer les monosyllabes autonomes par tous les moyens est particulièrement sensible en arménien; des exemples très nets en ont déjà été indiqués *M. S. L.*, XI, 16; *Zeitsch. f. arm. phil.*, II, 21; Karst, *Gramm. d. kilik. arm.*, 324 et suiv.; l'arménien moderne en présente de plus frappants encore, notamment celui-ci : le verbe *erthal* «aller» a en arménien moderne occidental un aoriste *khaçi* emprunté à une autre racine; or la 3e personne du singulier de cet aoriste, qui se trouverait être **khaç* monosyllabique, est remplacée par une forme d'une troisième racine , non conservée par ailleurs, *khnaç*, laquelle est prononcée *khənaç*, et par suite dissyllabique. L'aoriste *laçi* du verbe *lal* «pleurer» n'a pas rencontré de racine voisine permettant d'écarter la 3e personne monosyllabique **laç*; on a évité cette forme en empruntant la finale de la 3e personne des aoristes passifs et en disant *laçav*. Seule, la 2e personne du singulier de l'impératif, qui est par excellence la forme brève des verbes dans la plupart des langues, est restée monosyllabique dans ce dernier verbe : *laç* «pleure».

II. Le subjonctif du type athématique ne s'est conservé au complet que dans une seule série de formes : *erō*, *eris*, *erit*, *erimus*, *eritis*, *erunt*, qui sert de futur.

Dans le système du perfectum, le futur est en principe l'ancien subjonctif, et *fuerō*, *fueris*, *fuerit*, *fuerimus*, *fueritis* présentent exactement la même flexion que *erō*, *eris*, etc. Mais la 3e personne du pluriel **fuerunt* n'était pas suffisamment caractéristique parce qu'elle se confondait avec la 3e personne du pluriel du présent *fui* du perfectum, laquelle est aussi *fuĕrunt* (à côté de *fuēre*, et de *fuērunt*); elle a été remplacée par la forme du subjonctif (optatif

ancien) *fuerint*, qui avait l'avantage de caractériser le futur par opposition au présent; il en résultait, il est vrai, une confusion avec le subjonctif; mais cette confusion, qui est de règle pour les premières personnes du type *feram*, n'avait rien de choquant, étant donné du reste qu'une seule et même forme sert en latin pour le subjonctif présent et futur.

La forme de futur (subjonctif ancien) *fuerint* ne saurait d'aucune manière passer pour le résultat d'une action analogique : le modèle de *legō*, *legis*, *legunt* est trop fréquent et trop important pour que *fuerint* ait pu être refait sur *fueris*, etc., alors que *fuerō* subsistait. D'autre part, il n'y avait entre l'ancien optatif et l'ancien subjonctif aucun point de contact : toutes les formes de l'un étaient à l'origine distinctes de celles de l'autre, comme le montrent les deux paradigmes parallèles chez Sommer, *Handb. d. lat. l. u. f. lehre*, p. 623; l'ancien optatif *fuerīt* tendait, il est vrai, à abréger phonétiquement sa finale, mais l'abrégement de *-īt* n'était pas encore un fait définitivement accompli à l'époque de Plaute, alors que l'élimination du futur **fuerunt* est préhistorique. Bien que, aux 2ᵉ et 3ᵉ personnes du pluriel, le latin ancien présente encore une distinction du subjonctif (optatif ancien) *meminerīmus* et du futur (subjonctif ancien) *meminerĭmus*, dont on trouvera les témoignages chez Neue-Wagener, *Lat. formenlehre*, III, 430, on doit donc supposer qu'il y a eu, dès une date très ancienne, confusion dans l'emploi des anciennes formes d'optatif et de subjonctif à certaines personnes; et en effet, à date historique, on n'observe aucune distinction d'emploi entre *meminerīs* et *meminerĭs* (Neue-Wagener, *l. c.*, 428 et suiv.), pour ne rien dire de *meminerīt* : *meminerĭt*; c'est que, là où *ī* et *ĭ* sont en syllabe finale, les deux formes ont été plus aisément rapprochées l'une de l'autre; et en effet, la quantité des voyelles latines en syllabe finale a subi des altérations profondes (voir Vendryes, *Intensité initiale*, p. 82 et suiv.). Au surplus, les sens du subjonctif et de l'optatif avaient cessé d'être distincts en latin, puisque l'ancien subjonctif et l'ancien optatif fournissent également des subjonctifs latins; une confusion était donc facile au subjonctif; au futur, au contraire, on ne rencontre, en dehors de *meminerīs*, *meminerint*, aucune forme qui soit sûrement issue de l'optatif; il est donc permis de penser que c'est sur le modèle des doubles formes *meminerīs* : *meminerĭs*, *meminerīt* : *meminerĭt* au subjonctif latin qu'on a employé au futur *memineris* à côté de *meminerĭs*. Quoi qu'il en soit de ce détail, l'identité de valeur de *memineris* et *meminerĭs*, de *meminerīt* et *meminerĭt* avait pour conséquence naturelle l'usage de *meminerint* à la fois pour le subjonctif et pour le futur, et, en vertu du défaut qui nuisait à la conservation du futur **meminerunt*, il en est résulté la généralisation de *meminerint* dans les deux emplois.

III. Les verbes des types *legō*, *capiō*, *audiō* présentent à l'infectum les restes des deux anciens subjonctifs en *-ā-* et en *-ē-*, l'un servant de subjonctif, et l'autre de futur : *legās* et *legēs*, *capiās* et *capiēs*, *audiās* et *audiēs*.

En revanche les verbes du type *amāre* et ceux du type *monēre* n'ont chacun que l'un des deux subjonctifs, les verbes en *-āre*, le subjonctif en *ē* : *amēs*, et les verbes en *-ēre*, le subjonctif en *ā* : *moneās*. Ce contraste se retrouve exactement en osque, où l'on a d'une part, sakahíter, *deiuaid*, et de l'autre pútíad. Le principe en est clair; il existe d'une manière générale une tendance à la dissimilation lorsque deux voyelles de même timbre se suivent; c'est ainsi que fr. *midi* tend chez certaines personnes du peuple à se prononcer *médi*, etc.; cette tendance n'aboutit pas dans la plupart des cas, et, en particulier, n'a pas été assez forte en latin pour supprimer par une altération phonétique des successions de *ē ē* et de *ā ā* telles que celles de *dēlēre*, *crēdēbam* ou de *clāmāre*, *mānāre*. Mais elle a suffi à déterminer la substitution de l'*ō* de *ignōtus*, *ignōbilis* à l'*ā* de *ignārus* dans *ignōrāre* (tandis que *nărrāre*, où *-ārā-* avait passé à *-ărrā-*, subsistait), et elle a empêché la conservation de la formation en *ā* dans le type *amāre*, et la formation en *ē* dans le type *monēre*, si bien que seules sont représentées les formes *-ā(y)ē-* et *-e(y)ā-*. Ces formes se seraient du reste confondues avec celles de l'indicatif après la contraction des deux voyelles de même timbre qui ne pouvait manquer de suivre immédiatement la chute du *y* intervocalique.

Il résulte de là que les types *amāre* et *monēre* n'avaient pas de futur de l'infectum, le futur étant obtenu par ailleurs au moyen de l'affectation à cet emploi de l'une des deux formes de subjonctif. Un futur a été créé au moyen d'une action analogique simple : sur le modèle de *eram*, *erō*, on a fait, d'après *amābam*, *monēbam*, *dăbam*, *ībam*, *audībam*, des futurs *amābō*, *monēbō*, *dăbō*, *ībō*, *audībō*, comme l'indique M. Thurneysen dans son programme de prorectorat (Freiburg, 1904), *Die etymologie*, p. 11 et suiv. Dans tous les cas autres que celui de *ībō*, *audībō*, cette nouvelle formation venait combler une lacune inévitable.

L'influence de l'imparfait sur la formation du futur est dénoncée en latin historique par ceci qu'il existe, à côté des deux formes de l'imparfait, *audiēbam* et *audībam*, deux formes de futur : *audiam* et *audībō*. La flexion *audiēbam*, *audiam* est celle qui domine à l'époque classique, et elle se trouve à tous les moments de la latinité; la flexion *audībam*, *audībō* apparaît dès le début de la tradition et s'est toujours maintenue, bien que les auteurs classiques l'aient évitée (voir Neue-Wagener, *l. c.*, p. 317 et suiv. et 322 et suiv.). La flexion *audiēbam*, *audiam* est toute naturelle : c'est celle qu'on attend en regard du verbe de même type *capiam*, *capiēbam*; la

flexion *audibam*, *audibō* s'explique aussi bien; elle est conforme au modèle de tous les verbes dont le thème se termine par une voyelle longue : *audīre* doit avoir des formes parallèles à celles de *amāre* et de *monēre*. C'est ce qui fait que les deux flexions se sont perpétuées, sans qu'aucune ait réussi à éliminer l'autre. Mais, alors qu'on a *audibō*, on ne rencontre pas **audiēbō*, qui serait monstrueux et qui briserait tout le système.

Le subjonctif de *eo* est *eam*; une forme à *ē* est impossible, au moins avec le vocalisme radical *e* qui a été généralisé dans le verbe; une forme *iēs* à vocalisme zéro serait possible à la rigueur, mais si tant est qu'elle soit attestée (voir Neue-Wagener, *l. c.*, p. 326), elle ne s'est pas répandue; le futur *ibō* est donc le seul possible et en effet le seul attesté, à côté de l'imparfait *ībam*.

Ainsi les différences de flexion qui se résument dans les contrastes de : *amō*, *amēs*, *amābō*; *moneō*, *moneās*, *monēbō*; *legō*, *legās*, *legēs*, remontent toutes à une seule et même cause qui est l'impossibilité du subjonctif en *-ā-* dans le type *amāre* et du subjonctif en *-ē-* dans le type *monēre*, tandis que le type *legere* admet également les deux formations en *-ā-* et en *-ē-*.

IV. Le type de futur et de subjonctif : *faxō*, *faxim*; *capsō*, *capsim*; *indicāssō*, *indicāssim*; etc., appartient entièrement au groupe de l'infectum et pour la forme et pour le sens (voir Blase, dans *Histor. gramm. d. lat. spr.*, III, 1, p. 177 et suiv.). Ce groupe de formes est tout à fait étrange, et en particulier la forme en *-ssō* des thèmes terminés par voyelle présente à l'explication des difficultés dont on ne sort que par des hypothèses arbitraires (voir Brugmann, *I. F.*, XV, 77 et suiv.). Le contraste entre *faxō* et *faxim* s'explique par l'hypothèse qu'on aurait affaire ici à un subjonctif et à un optatif conservés simultanément, à peu près comme *erō* et *sim*; mais on ne saurait voir dans *fax-*, *caps-*, *ax-* des thèmes d'aoristes en *-s-*, puisque le vocalisme est celui de l'infectum au point de vue latin et qu'il n'est même pas celui de l'aoriste indo-européen. Le type *faxō* rappelle plutôt le futur du type indo-iranien skr. *vakṣyā́mi*, gâth. *vaxšyā*, lit. *désiu*, et en particulier la forme grecque en *-se-* de θήσω, ou la forme athématique en *-s-* qui rendrait compte du type osco-ombrien fust *fust* et des formes lituaniennes comme 3ᵉ personne *dés* (sans *i* final dès les plus anciens textes) et lit. or. *désme*; on pourrait chercher dans *faxim* un optatif du futur, si l'existence de pareilles formes en indo-européen était établie; le plus simple est de voir dans *faxim* à côté de *faxō* une imitation de *fuerim*, *fuerō*, etc. Mais toutes les formes en question sont trop obscures pour que, en l'état actuel des connaissances, il soit licite de rien affirmer, et il suffit de signaler

le problème pour compléter l'aperçu des divers types de subjonctif et de futur.

IV. Présents en *-ō* et en *-eō*.

I. Dans un grand nombre d'exemples, énumérés chez Neue-Wagener, *Lat. formenlehre*, III, 264 et suiv., on rencontre la coexistence de deux types de l'infectum, celui en *-ō* et celui en *-eō*, par exemple *feruō* et *ferueō*.

La plupart de ces exemples sont de date assez basse et témoignent simplement du trouble profond de la conjugaison qui caractérise le latin vulgaire et dont les langues romanes offrent tant de traces; les populations si variées dont le latin est progressivement devenu la langue ont emmêlé les types non productifs et plus ou moins anomaux qui constituent la 2ᵉ et la 3ᵉ conjugaison latine, de manière à en faire un véritable chaos; l'infectum de ces deux conjugaisons présentait en effet un grand nombre de formes ou identiques : *legēbam* et *monēbam*, *legens* et *monens*, ou très voisines : *lege* et *monē*, *legerem* et *monērem*; et chez des hommes qui ne possédaient pas par leur naissance et leur éducation le sens intime du latin, les confusions entre les deux types n'avaient rien que de naturel.

Mais quelques-unes de ces doubles formes sont d'époque républicaine et comportent sans doute une autre explication. On a ainsi : *feruō* à côté de *ferueō*, Neue-Wagener, *l. c.*, 267; *fulgō* à côté de *fulgeō*, Neue-Wagener, *l. c.*, 268; *olō* à côté de *oleō*, Neue-Wagener, *l. c.*, 270; *scatō* à côté de *scateō*, Neue-Wagener, *l. c.*, 271; *strīdō* à côté de *strīdeō*, Neue-Wagener, *l. c.*, 272; *tuor* à côté de *tueor*, Neue-Wagener, *l. c.*, 278; les formes du type *feruō*, *fulgō*, *olō*, *scatō*, *strīdō*, *tuor*, à côté des formes plus ordinaires *ferueō*, *fulgeō*, *oleō*, *scateō*, *strīdeō*, *tueor*, sont attestées par de nombreux témoignages et tout à fait certaines. D'autres cas pareils ne sont attestés que par des témoignages plus rares ou isolés; ainsi, chez Varron, *coercuntur* (?) à côté de *arceō*, *coerceō*, *l. c.*, 264; *indulgis*, dans le *Bembinus* de Térence, à côté de *indulgeō*, *l. c.*, 269; *coniuĕre*, chez Calvus, à côté de *coniuēre*, *l. c.*, 270; *inrīdunt*, chez Brutus, à côté de *rīdeō*, *inrīdeō*, *l. c.*, 271; quelques autres exemples sont plus discutables et peuvent être omis ici. D'autre part, *excelleō* est attesté chez Cicéron à côté de la forme ordinaire *excellō*, voir Neue-Wagener, *l. c.*, 279, et *frendēre* chez Pacuvius à côté de *frendō*, voir Neue-Wagener, *l. c.*, 282. Enfin, à côté de *ciō*, qui a passé à la 4ᵉ conjugaison, *cieō* est fréquemment attesté; voir Neue-Wagener, *l. c.*, 286.

Il ne serait pas impossible, à la rigueur, d'expliquer toutes ces doubles formes par des actions analogiques, et l'on peut consi-

dérer, notamment, comme suspectes celles dont on n'a que des exemples isolés. Le perfectum de la plupart de ces verbes est en *-ī* ou en *-sī*, et c'est un point de départ suffisant pour la création d'une forme en *-ō* au lieu d'une forme en *-eō* : *inrīdō* aurait remplacé sporadiquement *inrīdeō*, sous l'influence de *inrīsī*, etc. Mais pareille explication ne s'applique pas à tous ces cas; *cieō* ne saurait être dû à aucune action analogique; *oleō*, *oluī* était parfaitement régulier, et rien ne pouvait provoquer la création de *olō*; *cōnīuĕre* est à rapprocher de got. *hneiwan*, v. h.-a. *(h)nīgan*, v. isl. *hníga* et, par suite, ne doit sans doute pas être tenu pour une forme refaite d'après *cōnīxī*. Du reste, on ne voit pas pourquoi ces actions analogiques auraient eu lieu dans tel verbe et non dans tel autre. Les doubles formes du type *fulgō* : *fulgeō* doivent reposer sur quelque particularité ancienne.

Or, on sait que le type de thèmes verbaux en *-ē-*, tels que v. sl. *mĭně-ti*, lit. *minė́-ti*, gr. *μανῆ-ναι*, fournit régulièrement au latin des présents en *-eō*; c'est *sedeō* qui répond à lit. *sėdėti*, v. sl. *sěděti*. Si donc il a existé à un moment donné, dans un même verbe, un présent thématique, tel que *fulgō*, et un type en *-ē-*, tel que *fulgē-*, ceci doit se traduire en latin historique par l'existence du présent *fulgeō* à côté de *fulgō*, ce qui rappelle immédiatement le type lit. *blizgù* : *blizgė́ti*.

II. En dehors du latin, la coexistence d'un présent thématique et d'un thème en *-ē-*, dans une même racine verbale, n'est pas chose rare.

En letto-lituanien, lit. *ƒvitù*, *ƒvitė́ti* «briller», lette *ritu*, *ritēt* «rouler» ne sauraient être considérés comme des anomalies; M. Leskien, *Ablaut*, p. 412 et suiv. (*Abhandlungen* de l'Académie de Saxe, vol. IX), a fourni une longue liste de ces verbes, qu'il juxtapose à la liste des exemples du type *tikiù* : *tikė́ti*; il suffit de se reporter à ces listes pour voir que le type *ƒvitù*, *ƒvitė́ti* dépasse, et par le nombre et par l'importance des exemples, le type *tikiù* : *tikė́ti*; on tient aujourd'hui, dans les ouvrages de linguistique, ce dernier pour seul normal, mais les faits ne justifient pas cette opinion.

En slave, il est vrai, le présent en *-i-* du type *mĭnitŭ* et l'infinitif du type *mĭněti* forment un groupe défini en principe; un infinitif tel que *mĭněti* ne se rencontre pas auprès d'un présent thématique, en règle générale. Mais le slave, qui a constitué des types verbaux rigides où un présent d'une certaine espèce répond régulièrement à un certain infinitif et inversement, et qui, comme le latin, s'est construit un système verbal original, est la langue qui donne le moins l'idée du système indo-européen. Et d'ailleurs, si un type, tel que lit. *tekù* : *tekė́ti* «courir», n'est pas

régulier en slave à l'époque historique, il y a néanmoins existé antérieurement : le verbe russe бѣгу́ (= pol. *biegę*), infin. бѣжать (= v. sl. *běžati*) «courir», en témoigne encore; seulement, le type *mĭnitŭ* : *mĭněti* étant devenu normal dans le système rigide du verbe slave, un infinitif *běžati* entraîne naturellement le passage du présent **běgą* à une autre flexion; ce passage n'est encore aujourd'hui que partiel en russe (par ex. : 3ᵉ pers. sing. бѣжи́тъ en face de 1ʳᵉ pers. sing. бѣгу́), mais il est complet en vieux slave où l'on a *běžą*, *běžitŭ*, etc., en tchèque dès les plus vieux textes (voir Gebauer, *Hist. mluvnice*, III, 2, p. 279), etc.

Le cas de **běgą*, **běžati* ne devait pas être unique en slave commun. Le présent **pᵘlze-* est attesté par r. ползу́ «je glisse», et le présent **pelze-* par v. sl. r. *plězetĭ* (voir Срезневскій, *Матеріалы*, II, 976), v. pol. *plozoce* (voir *Arch. f. slav. phil.*, IV, 358), et d'autre part on a l'infinitif v. r. *pŭlzěti* (v. Срезневскій, *Матеріалы*, sous ce mot), slov. *spolzéti* «glisser» (imperfectif). Le présent thématique a, il est vrai, déterminé la création d'un infinitif radical : r. ползти́ et по́лсть, et le vieux slave présente *vŭspoplŭzenĭje* «ὀλίσθημα» Ps. LV, 14; CXIV, 8; inversement l'infinitif en *-ěti* a déterminé la création d'un présent en *-i-*, et on lit *plĭzę* «glissant», Supr., 131, 14 Mikl. = 173, 25 Sever'janov; mais le point de départ de ces nouvelles formations ne saurait être que la coexistence d'un présent **pelze-* et d'un infinitif **pᵘlzěti*, comparables à lit. *selù*, *sėléti* «glisser», *lindu*, *lindéti* «ramper» et à gr. ὀλισθεῖν : ὀλισθῆσαι.

En troisième lieu, il faut citer, en regard de *cvĭtą* «je fleuris», le verbe *cvĭtěti*, attesté par des formes de vieux textes serbes, et aussi par s. *càvtjeti* et pol. *kwieć;* le participe *cvĭtę*, Supr. 260, 7, est erroné; l'édition Sever'janov a *cvĭty*.

Un quatrième cas est celui de *sopą* «je joue de la flûte», slov. *sópem* (cf. v. sl. *sopĭcĭ* «αὐλητής», Mt., IX, 23), en regard de slov. *sopéti*, r. сопѣ́ть, et de v. sl. *sopělĭ* «flûte» (pour la forme, cf. *pištalĭ* et *svirělĭ*, auxquels *sopělĭ* a peut-être servi de modèle.)

Le russe a ревý, infin. ревѣ́ть «mugir»; mais le type slave en *-ěti* se trouve dans tant de verbes russes indiquant des bruits que l'infinitif r. ревѣ́ть pourrait être une formation nouvelle.

Le *ě*, qui précède le suffixe *-lĭ*, ne pouvant guère être autre chose qu'une partie de thème verbal, le mot v. sl. *pečalĭ* «souci» semble attester un ancien **pekʷē-* (sl. *peča-*) en face de *peką* «je cuis» (cf. A. Meillet, *Études sur le vocabulaire du vieux slave*, p. 417).

En face de *perą* «j'appuie», on trouve *opĭrěšę sę* «προσέκοψαν», Mt., VII, 27, Zogr. Mar. Ass.; mais le participe *opĭrŭ*, attesté Supr. 440, 11 Mikl. = Sever'janov, 558, 23, semble indiquer que c'est une mauvaise graphie, et que la vraie leçon serait *oprěšę sę*; il n'y a donc rien à tirer de cet exemple.

Un présent **gorą*, en face de *gorěti* «brûler», est supposé par le participe (nom. plur.) *gorąšte*; *L.*, XII, 35, Zogr. Mar. Ass. (et de même Ps. VII, 14; CXIX, 4; Supr., 4, 17 Mikl. = Sever'janov 5, 27); tch. *horoucí* (voir Gebauer, *Hist. mluvnice*, III, 2, 281).

Enfin en regard des aoristes thématiques radicaux qui accompagnent les présents à nasale, on trouve en slave des infinitifs en *-ěti*, accompagnés du présent régulier en *-i-*, dans quelques cas : *svĭnąti*, aor. *svĭtŭ* : *svĭtěti*, *svĭtitŭ* — *umlĭknąti*, aor. *umlĭkŭ* : *mlĭčati*, *mlĭčitŭ* — *prilĭnąti*, aor. *prilĭpŭ* : *prilĭpěti*, *prilĭpitŭ* — *-niknąti*, aor. *-nikŭ* : *ničati*, *ničitŭ* — *kysnąti*, aor. *kysŭ* : *kysěti*, *kysitŭ* et surtout : *dvignąti*, *dvigŭ* : *dvižati* (Mc, XIII, 25; Ps., XVII, 8; Supr., 175, 2; Mikl. = Sev. 239, 28; Cloz. 913 = Supr. 341, 13 Mikl. = 452, 19 Sev.). Le substantif *gyběli* «perte», en regard de *gybnąti*, *gybŭ*, trouve ainsi une explication; il est au thème verbal non attesté **gybě-* ce que *mlĭčali* est à *mlĭčati*, *sopěli* à **sopě-* (r. сопѣть); et il convient de signaler de même *obrětěli* «trouvaille», à côté de *obręštą*, *obrětŭ*. L'aoriste *u-vęzŭ* (Ps. IX, 16 et 17; Supr. 187, 27 Mikl. = Sev. 256, 20) a en face de lui *u-vęzěti*, *sŭ-vęzěti* (voir Miklosich, *Lexicon*), cf. v. tch. *vězěti* (Gebauer, *Hist. mluvnice*, III, 2, p. 295).

Enfin, le présent correspondant à l'infinitif *jiměti* est *jimamĭ* dont la formation est discutée, mais qui n'a rien à faire avec le type *mĭnją*; et *věděti* sert d'infinitif à *vědě* (*věmĭ*).

Le type *mĭnitŭ*, *mĭněti* n'était donc pas de rigueur absolue en slave commun, et le slave présente des traces notables d'infinitifs en *-ěti* en regard de présents-aoristes thématiques et même de quelques autres. Dès lors, on est fondé à croire que plusieurs des verbes slaves du type prés. *-itŭ*, infin. *-ěti* ont eu plus anciennement des présents thématiques; ainsi *svĭtitŭ*, *svĭtěti*, en regard de lit. *ßvitù*, *ßvitéti*; *drŭžitŭ*, *drŭžati*, en regard de zd *dražaiti* «il tient» (pour le thème en *-ē-*, cf. les verbes de sens voisin gr. σχήσω, lat. *habēre*, etc.); *vrŭtitŭ*, *vrŭtěti*, cf. skr. *vártate*, lat. *uertō*, got. *wairþa*; etc.

En grec, l'aoriste en -η- se rencontre en regard de présents d'un type quelconque; si l'on a μαίνομαι, μανῆναι; φαίνομαι, φανῆναι; χαίρω, χαρῆναι, on a aussi κλέπτω, κλαπῆναι; φθείρω, φθαρῆναι; στέλλω, σταλῆναι; ou δάμνημι, δαμῆναι; πήγνυμι, παγῆναι; ἄγνυμι, ἀγῆναι; etc.; et, en regard des présents thématiques, on peut citer : σήπομαι, σαπῆναι; τρέφω, τραφῆναι; τρέπω, τραπῆναι (cf. lat. *torquēre*?); τήκω, ταχῆναι; δέρω (et δείρω), δαρῆναι; πλέκω, πλακῆναι; στρέφω, στραφῆναι; ψύχω, ψυχῆναι; τρίβω, τριβῆναι; γράφω, γραφῆναι; τέρπομαι, hom. ταρπῆναι; hom. τμήγω, τμαγῆναι; etc.

Du reste les thèmes en -η- ne fournissent pas seulement les aoristes grecs du type σαπῆναι; ils se trouvent aussi à la base de

la formation de thèmes verbaux très divers. Par exemple, le verbe dont les présents sont *ἔχω*, *ἴσχω* et *σχέθω* et l'aoriste *ἔσχον* a, à côté de *ἕξω*, un futur *σχήσω* et aussi un parfait médio-passif *ἔσχημαι*. En regard de *πείθω*, *πείθομαι*, de *ἔπιθον*, *ἐπέπιθον*, et de *πέποιθα*, on a *πιθήσω*, *πιθῆσαι*, *πεπιθήσω*. Et de même : *αὔξω*, *αὐξήσω*, *αὐξῆσαι*, etc.; *βόσκω*, *βοσκήσω*, etc.; *ἐθέλω* ou *θέλω*, *ἐθελήσω* ou *θελήσω*, etc.; *ἔρρω*, *ἐρρήσω*, etc.; *καθεύδω*, *καθευδήσω*, etc.; *ἕψω*, *ἑψήσω*, etc.; *κήδω*, hom. *κηδήσω*; *μάχομαι*, *μεμάχημαι*; *ἐπιμέλομαι*, *ἐπιμελήσομαι*, etc.; *οἴχομαι*, *οἰχήσομαι*, etc.; *πέρδομαι* (cf. lette *perdu*, v. h.-a. *firzu*, skr. *pardate*), *ἔπαρδον*, *παρδήσομαι* (et *πάρδησις* chez Hippocrate; cf., pour le thème en *-ē-*, russe перд́ѣть, serbe *p̊rdjeti*, pol. *pierdzieć*, etc.; le lituanien a de même *bezdù*, *bezdéti* «vesser»); *φείδομαι*, hom. *πεφιδήσομαι*; *μένω*, *μεμένηκα* (cf. lat. *manēre*). Des formes nominales comme hom. *ἐδητύς* et comme *ἐδηδών* sont peut-être aussi les traces de formations verbales en *-ē-*.

Il y a donc accord entre le baltique, le slave, le grec et le latin pour présenter des thèmes en *-ē-* en regard de présents-aoristes des divers types, et notamment du type thématique. Le type de got. *haba*, 3ᵉ pers. *habaiþ*, trouverait ainsi une explication très simple, mais les problèmes qu'il pose sont si compliqués que le mieux est de n'en pas faire état ici. Car, même sans en tenir compte, il n'y a aucune raison de douter que cette coexistence soit un fait indo-européen; en effet, on ne voit pas comment et pourquoi ce type se serait développé simultanément au cours de l'histoire de langues qui appartiennent à des groupes bien distincts.

En rapprochant des langues différentes, on augmenterait encore le nombre des exemples; ainsi, le lituanien a *áugu*, *áukti* «croître», et le latin *augēscere*, *augēre*; le sanskrit a *rócate* «il brille», et le latin *lūcēre*; le lituanien a *mélżu* «je trais», le vieux haut-allemand *milchu*, et le latin *mulgēre*; le sanskrit a *mṛçáti* «il touche», et le latin *mulcēre*; le grec a *πλέκω* et le latin *placēre* (pour le vocalisme cf. ombr. tuplak). Il est vrai que lat. *lūcēre*, *mulgēre*, *mulcēre* pourraient être des itératifs (ou des causatifs) du type *monēre*; mais le vocalisme ne favorise pas une hypothèse de ce genre dans : *censēre*, en regard du skr. *çáṃsati* «il proclame», zd *saṅhaiti*, v. perse *θātiy* (lire sans doute *θanhatiy*); *cluēre* (et slov. *slovéti*?), en regard de v. sl. *slovą* «je suis connu», gr. *κλέ(ϝ)ομαι* (peut-être lat. *cluō*, quoique attesté seulement à date basse, est-il ancien; voir Neue-Wagener, *loc. cit.*, p. 265). Lat. *sedēre*, lit. *sėdéti*, v. sl. *sěděti* se trouvent en face de got. *sita*, et v. sl. *ležati* en face de got. *liga*, gr. *λέχεται*.

Une partie plus ou moins considérable des présents thématiques cités ici reposent sur de plus anciens présents athématiques,

puisque, comme on le sait, le présent athématique tend à disparaître de bonne heure dans toutes les langues indo-européennes. Et il y a tel cas où le thème en *-ē-* se trouvait certainement à côté d'un présent athématique; par exemple lat. *uidēre*, lit. *pa-vydéti* (et *veizdéti*), v. sl. *viděti* et *věděti*, got. *witaiþ*, gr. *εἰδήσω*, dor. (*Ϝ*)*ιδησῶ* attestent un thème en *-ē-* en face de l'impératif v. sl. *viždĭ* «vois» et de lit. *véizdmi*, skr. *védmi* (et du participe présent médio-passif v. sl. *vidomŭ*).

Il va de soi, d'ailleurs, qu'on ne saurait attribuer à l'indo-européen des systèmes tels que celui constitué par le présent lit. *βvitù* et l'infinitif *βvitéti* : chacun des thèmes appartenant à une racine était en indo-européen indépendant de tous les autres, et ce n'est qu'au cours du développement particulier des divers dialectes que se sont établies les conjugaisons à deux thèmes qui apparaissent à un certain moment dans presque toutes les langues de la famille. Parfois une même langue a du reste affecté le thème de type thématique et le thème en *-ē-* à deux conjugaisons distinctes; c'est ainsi que le slave a, d'une part, *bljudą* (cf. skr. *bódhati*, hom. *πεύθομαι*, got. *-biuda*), *bljusti* «observer», et, de l'autre, *bŭždą*, *bŭdiši*, infin. *bŭděti* (cf. lit. *budéti*) «être éveillé». De même le vieux haut-allemand a, d'une part, *bi-lîban* «rester», et, de l'autre, *lebēn* «vivre» (cf. v. sl. *-lĭpěti*).

Il s'en faut aussi de beaucoup que tous les thèmes en *-ē-*, que l'on constate dans les diverses langues, doivent être tenus pour indo-européens; *-ē-* était un morphème productif, et ce sont certaines significations particulières qui en déterminent l'emploi. C'est ainsi que v. sl. *obrětělĭ* «trouvaille» rappelle gr. *εὑρήσω*, et v. sl. *šteděti* «épargner», gr. *πεφιδήσομαι*. Les verbes qui expriment une volonté, un sentiment ont souvent le thème en *-ē-* : gr. *θέλω*, *θελήσω*; *βούλομαι*, *βουλήσομαι*; *μέλομαι*, *μελήσομαι*; *μανῆναι*; *χαρῆναι*; lit. *ketù*, *ketéti* «avoir l'intention de»; *gedù*, *gedéti* «regretter (un mort)»; *minéti* «penser»; *kentéti* «souffrir»; *stebétis* «s'étonner»; v. sl. *velěti* «ordonner». La coïncidence des verbes signifiant «avoir», qui tous sont de racines différentes, est frappante : gr. *σχή-σω*, v. sl. *iměti*, lit. *turéti*, v. h.-a. *habēn*, lat. *habēre*. Pour l'idée de «briller», le type en *-ē-* est particulièrement fréquent en latin : *fulgēre*, *splendēre*, *nitēre*, *candēre*, *lūcēre*, et en lituanien : *mìrgu*, *mirgéti*; *spìngu*, *spingéti*; *tvìska*, *tviskéti*; *žvìlgu*, *žvilgéti*; *žibù*, *žibéti*; etc.

L'emploi de l'élément *-ē-* était si bien déterminé par des considérations de sens que cet *-ē-* a été ajouté secondairement à des thèmes de présent : ainsi l'*ē* du thème de lat. *fulgēre*, *lūcēre* a été en slave ajouté au suffixe **-ske-*, par une curieuse contamination, et a donné **-skē-* dans v. sl. *blištati*, *lištati* «briller» (d'où les présents *blištitŭ*, *lištitŭ*, refaits sur les infinitifs). Après une gutturale

sonore finale de la racine, il semble que le suffixe *-ske-* ait pris la forme *-zge-*, à en juger par lit. *blizgù* «je brille», exactement comparable à gr. μίσγω en face de μιγῆναι (l'explication de M. Wackernagel, *K. Z*, xxxiii, 39, ne rend pas compte de lit. *blizgù*); et l'infinitif lit. *blizgéti* «briller» a été obtenu par la contamination de *blizgù* et d'une forme correspondant à *fulgēre* (pour le *zg* issu de *-g-sk-*, cf. lit. *túzgiu*, *tūzgéti* «produire un bruit sourd en heurtant» et *tūzgénti* «heurter», en regard de skr. *tujáti* «il frappe»; le sl. *tŭštą* [*tŭštitŭ*], *tŭštati sę* «σπεύδειν», formé comme *blĭštati*, appartient aussi à ce groupe de mots; pour le sens, cf. lat. *studēre* en face de *tundere*). Une contamination parallèle à celle de v. sl. *blĭštati*, lit. *blizgéti*, etc. se retrouve dans lat. *miscēre*, en regard de gr. μιγῆναι; il faut partir de **miscō* : **micē-* ou **migē-*. Le slave a de même formé *živěti* «vivre», s. orient. *živeti*, slov. *živéti*, sur le présent *živą* (mais les exemples de *živěti* que donne l'édition de Miklosich dans Supr. 397, 12 et 403, 10 ont disparu de la nouvelle édition); il est possible que la formation soit relativement récente, mais, si elle est ancienne, le *ě* répondrait à l'η du gr. ζῆν; le v. pruss. *giwīt* Ench. 16 répondrait bien à sl. *živěti*, mais on n'en saurait faire état avec confiance, parce qu'il traduit une 1re personne du texte allemand et qu'il y a en ce passage une faute manifeste.

L'indo-européen possédait donc un type de formation verbale en *-ē-* qui peut apparaître à côté de présents d'un type quelconque, et notamment à côté de présents ou d'aoristes thématiques.

III. De ce qui précède, il résulte immédiatement une explication de l'imparfait correspondant aux présents thématiques du latin et du slave; le premier élément de v. sl. *vezě-axŭ*[1] recouvre exactement celui de lat. *uehē-bam*; de même v. sl. *pečа-axŭ* et lat. *coquē-bam*; etc.

Or, en principe, la caractéristique de l'imparfait latin et de l'imparfait slave s'ajoute à un thème d'infinitif : lat. *amā-re*, *amā-bam*; *uidē-re*, *uidē-bam*; *audī-re*, *audībam* (non classique); v. sl. *dĕla-ti*, *dĕla-axŭ*; *umĕ-ti*, *umĕ-axŭ*. En slave, l'imparfait se rattache au thème de l'infinitif et non à celui du présent, au moins à l'origine : par exemple, on lit dans les textes vieux slaves : *kupovaaxą*, L., xvii, 28 Zogr. Mar., de *kupują*, *kupovati* «acheter»; *zŭvaaše*, J., vii, 37 Zogr. Mar. Ass. de *zovą*, *zŭvati* «appeler»; etc.; *pisaaše*, J. viii, 6 et 8 Zogr. Mar., de *pišą*, *pisati* (*pьsati*) «écrire»; etc.; et c'est seulement dans un manuscrit

[1] Le X de l'alphabet slave est transcrit ici par *x*, suivant une proposition faite ailleurs (A. Meillet, *Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave*, p. xi).

tel que le Suprasliensis, dont la morphologie présente nombre d'innovations, que l'on trouve des imparfaits de verbes non anomaux, tirés du thème de présent : *besědujaše*, 223, 21 Mikl. = Sever'janov, 304, 18, de *besěduję*, et non de *besědovati*; *zověaše* 399, 5 Mikl. = Sev. 516, 6, de *zovą*, et non de *zŭvati*. Toutefois, dès l'époque de la traduction de l'Évangile, il y a quelques imparfaits rattachés au présent : ceux des verbes dont la relation des thèmes de présent et d'infinitif est nettement anomale : *jiděaxŭ* et *jaděaxŭ* de *jidą* et *jadą* (infin. *jiti* et *jaxati*), *daděaxŭ* de *damĭ* (infin. *dati*), *živěaxŭ* de *živą* (infin. *žiti*); on notera que *daděaxŭ* existe seulement au sens de «je permettais» où *damĭ* est imperfectif : c'est un sens visiblement secondaire, et la formation de *daděaxŭ* est par suite aussi quelque chose de secondaire; quant à *živěaxŭ*, il est possible que le verbe *živěti*, signalé ci-dessus, p. 369, ait contribué à le faire former, bien que ce *živěti* ne soit pas attesté dans l'Évangile ni même, d'une manière générale, en vieux slave; *jiděaxŭ* et *jaděaxŭ* s'obtenaient aisément par analogie de *vezą*, *vezěaxŭ*, etc., et surtout de cas tels que *klĭněaxŭ*, *borěaxŭ*, où l'imparfait, quoique tiré en réalité du thème d'infinitif, était, sous la forme où il se présente, plus près des présents *klĭną*, *borją* que des infinitifs *klęti*, *brati*. On peut donc poser comme un principe général que l'imparfait slave appartenait originairement au thème de l'infinitif.

Si l'on compare lat. *uehēbam* à *amā-bam*, *uidē-bam*, v. sl. *vezěaxŭ* à *děla-axŭ*, *umě-axŭ*, on est ainsi amené à voir dans lat. *uehē-*, v. sl. *vezě-* une sorte de thème d'infinitif. Ce thème en *-ē-* est précisément celui qui est attesté en fait dans lat. *fulgē-re* en face de *fulgō*, dans r. бѣжáть en face de бѣгý. Ce n'est pas à dire que tout verbe à présent radical ait comporté nécessairement un thème en *-ē-*; mais ceux des verbes qui comportaient un thème de ce genre ont pu servir de modèles aux autres; par exemple **pek"ē-*, que suppose v. sl. *pečalĭ* «souci», est peut-être ancien, et dès lors v. sl. *peča-axŭ*, lat. *coquē-bam* pourraient être parmi les formes qui ont servi de modèles. Les imparfaits de présents en *-ye-* comme lat. *capiēbam* et *audiēbam*, sont analogiques du type *coquēbam*; il en est de même du type slave *nošaaxŭ*, de *nositi* «porter», qui est analogique de *pečaaxŭ*, etc.

Les thèmes indo-européens en *-ē-* se prêtaient parfaitement par leur sens à servir de bases à la formation de l'imparfait; car ils indiquaient un état, une situation qui dure. En slave, les verbes en *-ěti* demeurent en grande partie imperfectifs, même quand ils sont précédés d'un préverbe; or on sait que l'imparfait slave se tire à peu près toujours de la forme imperfective; dans l'Évangile la règle est même absolue, et l'on n'y rencontre aucun imparfait de forme perfective.

Tout concourt donc à établir que les imparfaits de verbes radicaux latins et slaves tirent leur origine de thèmes verbaux en *-ē-*.

IV. Un *ē* indo-européen alterne normalement avec *ō*; on ne saurait donc être surpris de rencontrer un type de thèmes verbaux en *-ō-* à côté du type en *-ē-*, et avec une valeur sensiblement pareille, de même qu'on a gr. *βιῶ-ναι* à côté de *ζῆν* où *ē/ō* appartient à la racine. Or, en effet, on a gr. *Ϝαλῶναι* qui, pour le sens et pour la forme, rappelle de tout point le type *σαπῆναι*; cf. *στερήσω* en face de *στερίσκω*; *εὑρίσκω* en face de *εὑρήσω*. On a aussi *ω* dans *ἤμϐλωσα*, *ἐξήμϐλωκα*, *ἐξήμϐλωμαι*, en regard de *ἀμϐλίσκω*. Dès lors si, à côté de lit. *stenù*, *stenéti* « gémir », on a r. стону́, стона́ть, on peut poser *ō* comme une origine possible de l'*a* de l'infinitif slave; ce verbe a du reste des formes divergentes dans les divers dialectes slaves; le v. s. a *stenją* (Supr., 302, 24 Mikl. = Sever'janov, 406, 1), *stenati* (Supr., 7, 22 Mikl. = Sev. 10, 7), et l'on trouve de même serbe *stȅnjēm*, *stènati*, mais le tchèque a *stoni*, *stonati*; le présent r. стону́ doit être ancien; nombre de verbes exprimant des bruits ont ainsi des présents thématiques à vocalisme radical *o* : v. sl. *poją*, *sopą*, got. *swara*, etc.; d'autre part, un infinitif *stenati* répond correctement à lit. *stenéti*, simplement avec la différence de vocalisme du suffixe : *ō* au lieu de *ē*; *stenati* étant donné, la création de *stenją* en résulte naturellement; **stonją*, sur quoi repose la forme tchèque, est une contamination de **stoną* et de **stenją*. Si l'on admet cette interprétation de r. стону́, стона́ть, on retrouve en slave le pendant du type grec *θορεῖν* : *θρώ-σκω*; *μολεῖν* : *βλώσκω*, *μέμϐλωκα*; *τορεῖν*, *τιτρώσκω*; *ϖορεῖν* : *ϖέπρωται*. Un thème **stone-* serait à **stenō-* à peu près ce que **pore-* est à **prō-*. Mais l'ambiguïté du vocalisme slave et la rareté des formes de ce genre interdisent de poser une conclusion certaine. On n'est même pas exactement fixé sur la structure de la racine des verbes considérés. La racine de lit. *stenéti*, v. sl. *stenati* se retrouve dans le verbe *σ7ένω* et dans un nom tel que gr. *σ7όνος* = r. стонъ, dont on ne saurait tirer aucune conclusion; le caractère dissyllabique de la racine semble apparaître dans gr. *σ7ενάχω*, *σ7οναχή* qui sont des formes à élargissement; ags. *stunian* et v. isl. *stynja* n'enseignent rien; il est donc possible que l'élément *ē* : *ō* de lit. *stenéti* : v. sl. *stenati* soit radical. Quant à la racine de (*Ϝ*)*αλίσκομαι*, (*Ϝ*)*αλῶναι*, on n'en saurait rien dire.

V. Une conclusion importante ressort de tout ce qui précède : le type v. sl. *mьnją* : *mьněti*, lit. *miniù* : *minéti*, gr. *μαίνομαι* : *μανῆναι* n'a rien d'essentiel. L'existence d'un présent en **-ye-* (-ī-) en regard d'un thème verbal en **-ē-* n'est normale que dans une

seule langue indo-européenne, le slave; et, dans cette langue même, il subsiste des traces de présents appartenant à d'autres types en regard de thèmes en *-ē-*; au surplus, le slave qui a transformé de fond en comble les verbes indo-européens et s'est créé un système morphologique tout à fait original, est, comme il a été indiqué ci-dessus, impropre à servir de base à la restitution des types indo-européens. Dans aucune langue en dehors du slave, un type pareil à *mĭnją* : *mĭnēti* n'est régulier : les thèmes en *-ē-* apparaissent à côté d'autres formations quelconques, et, en revanche, le type de présent qui correspond en sanskrit à celui de v. sl. *mĭnitŭ*, celui de skr. *mányate*, est absolument indépendant de tout thème en *-ē-*, puisque l'indo-iranien n'a rien qui corresponde à cette formation en *-ē-*. Le verbe à deux thèmes du type sl. *mĭnją*, *mĭnēti* est, dans toutes les langues indo-européennes, une innovation récente, et l'on n'a aucun droit d'en reporter le principe jusqu'à la langue commune. Si le type qui a fourni sl. *mĭni-* et celui qui a fourni sl. *mĭnē-* sont groupés en un système de manière plus ou moins fréquente en diverses langues, et de manière régulière en slave, c'est qu'ils avaient des sens voisins qui favorisaient ce groupement, et non pas qu'ils formaient dès l'indo-européen une paire naturelle.

L'hypothèse que l'*i* de *mĭnitŭ* et le *ē* de *mĭnēti* seraient deux degrés différents d'un seul et même groupe vocalique reste donc privée de fondement solide, bien qu'elle ait séduit la plupart des linguistes et qu'elle passe pour certaine près de beaucoup d'entre eux; elle ne repose que sur un anachronisme : l'attribution à l'indo-européen d'un type morphologique slave. D'ailleurs cette hypothèse ne trouve d'appui ni dans la forme *-*ye*- du suffixe du présent en indo-iranien et en grec (skr. *mányate*, gr. *μαίνεται*), ni dans l'intonation douce de l'*i* slave. Le *-ē-* de lat. *fulg-ē-re*, de lit. *blizg-ė-ti*, de v. sl. *blĭst-a-ti*, etc. et des cas analogues n'est, au point de vue proprement indo-européen, qu'un élément de formation qui fournit des thèmes verbaux indiquant un état permanent à l'aspect aoriste (perfectif); de ce que, dans tel ou tel cas comme celui de *ζῆν* : *βιῶναι*, *-ē-* : *-ō-* est le second élément d'une racine dissyllabique, il ne résulte pas qu'il n'ait pu y avoir et qu'il n'y ait pas eu en effet un suffixe i.-e. *-*ē*-, dont on s'abstiendra de rechercher ici les origines lointaines.

VI. Au point de vue proprement latin, on constate dans le cas de *fulgō*, *fulgeō* que le latin conserve côte à côte deux formations d'infectum pour un même verbe. L'existence de plusieurs thèmes de présent ou d'aoriste pour un même verbe était chose normale en indo-européen; en latin, il n'en subsiste plus qu'un très petit nombre de cas. Il y a tout d'abord le présent à redoublement *gignō*.

cf. gr. *γίγνομαι*, zd *zīzanaiti* « il engendre », en regard de *genō* (voir Neue-Wagener, III, p. 240), cf. skr. *jánati*, gr. *γενέσθαι*. En second lieu, il faut citer trois verbes à nasale infixée : *tangō*, *pangō* et *mingō* en regard desquels on a *tagō* (voir Neue-Wagener, III, p. 237), *pacō* et *meiō*, *meiere* (et aussi *meiō*, *meiāre*; voir Neue-Wagener, III, p. 292); on a de même *-cumbō* (*-cumbere*) en face de *cubāre*; en regard de ces formes multiples de l'infectum, il n'existe, pour chaque racine, qu'un seul perfectum : *genuī*, *tetigī*, *pepigī*, *mixī* (d'où *minxī* d'après *mingō*), *cubuī*. *Furō* est un présent thématique à côté du présent en *-ye-* *furiō* (voir Neue-Wagener, III, 628). Quant au cas de *lauāre* à côté de *lauere* (*abluere*) et aux cinq ou six cas analogues (voir Neue-Wagener, III, p. 258 et suiv.), il s'agit ici de la transformation de présents athématiques de racines dissyllabiques en présents du type *amāre*, d'une part, et du type *legere*, de l'autre; on n'est pas en présence de deux verbes différents, comme dans le type de *dīcere* en face de *dicāre* : dans ce dernier type, en effet, à chaque infectum répond un perfectum particulier : à *dīcere*, *dīxī*, et à *dicāre*, *dicāuī*; au contraire *lauere* et *lauāre* n'ont qu'un même perfectum, *lāuī*. Le petit nombre même de ces exemples de verbes possédant un double infectum donne un prix particulier à la coexistence de *fulgō* et *fulgeō*, etc., qui est en latin un archaïsme rare et précieux.

V. SŌPĪRE.

Le verbe *sōpīre* présente à la fois deux particularités singulières : le degré *ō* de la racine **swep-*, en regard du degré *ĕ* de *sopor* (ancien **swepōs*) et du degré *e* ou *o* de *somnus* (cf. skr. *svápnaḥ*, v. isl. *suefn*, lit. *sãpnas*, arm. *khun* de **swopnos* [voir *Journal asiatique*, 1903, II, p. 495 et suiv.]), et le type en *-ī-* du causatif en regard du type, ordinaire en latin, de *doceō*, *docēre*; *moneo*, *monēre*; *noceō*, *nocēre*; *foueō*, *fouēre*, lesquels ont tous en même temps le vocalisme radical *ŏ*.

L'hypothèse de M. Hirt, *Ablaut*, § 675, p. 135, que **sōp-* reposerait sur un plus ancien **sōup-* n'a pour objet que de concilier *sōpīre* avec la théorie de M. Streitberg sur l'origine du degré long; il n'y a pas trace par ailleurs d'une voyelle avant le *w* dans cette racine, que l'indo-iranien, le baltique, l'arménien, le germanique et le latin s'accordent à ne présenter que sous la forme **swep-* (le slave et le grec ne fournissent par hasard aucune forme probante à cet égard); il convient donc de voir dans l'*ō* de *sōpīre* une voyelle qui alterne avec l'*ĕ* de v. isl. *suefn* et l'*o* d'arm. *khun*. M. Hirt n'a du reste trouvé à signaler dans la liste des bases du type hypothétique **sewep-* aucun exemple comparable à **sōp-* de près ou de loin.

Le vocalisme radical *ō* de *sōpīre* est ancien; sans doute, M. Buck a bien montré que le type de *moneō* est normal partout en dehors de l'indo-iranien (*Americ. Journ. of phil.*, XVII, 454 et suiv.); et l'importance qu'a prise ou gardée le vocalisme *ā* dans le type indo-iranien du skr. *svāpáyati* «il fait dormir» tient sans doute à ce que les alternances quantitatives ont subsisté et prospéré dans ce dialecte, d'où les alternances de timbre *e*/*o* tendaient à disparaître et ont totalement disparu avant l'époque historique. Mais ce qui a permis le maintien de l'*ō* de *sōpīre*, c'est le fait même dont on s'autorise pour en contester la valeur : la formation de ce verbe est unique en son genre; il échappait par là-même aux innovations analogiques et a pu conserver ainsi un type aboli dans tous les autres exemples latins, mais dont l'antiquité est établie par des faits nombreux dans divers dialectes indo-européens (voir ces *Mémoires*, IX, 143 et suiv.).

La comparaison avec le slave ne permet du reste pas de douter que la formation de *sōpiō*, *sōpīs* date de l'indo-européen; car l'*i* d'un présent slave tel que *vraštą*, *vratiši* n'est pas identique à celui de l'infinitif correspondant : *vratiti*, cf. lit. *vartýti*, et il est arbitraire de le considérer comme lui étant emprunté. En effet l'*i* du présent a l'intonation douce, tandis que celui de l'infinitif est rude; le serbe oppose *lòmiti* à *lòmīm*, *lòmīš*, *lòmī*; quand l'accent est sur l'élément présuffixal et que celui-ci a l'intonation douce, l'opposition des intonations se traduit par un déplacement d'accent à l'infinitif; l'accent garde sa place ancienne au présent, sauf à la 1[re] personne en *-ą* qui est intonée rude : s. *nòsiti*, en regard de *nȍsī*, r. носи́ть en regard de но́сить (1[re] pers. ношу́); voir ces *Mémoires*, XI, 347.

Le fait que v. sl. *nositŭ*, *jizbavitŭ*, etc. et lat. *sōpīs* ont également *-ī-* est sans doute accidentel; car l'*ī* du lat. *sōpīs* se justifie par la quantité longue de la syllabe précédente (voir Berneker, *I. F.*, VIII, 197 et suiv.; cf. ces *Mémoires*, XI, 322, et Skutsch, *Arch. f. lat. lexicogr.*, XII, 210 et suiv.), et le type *capĭs*, à *i* bref, ne s'est maintenu que dans quelques verbes isolés où la syllabe qui précède *-i-* est toujours brève; quant au slave, il a entièrement généralisé le type en *-ī-*, comme l'indique par exemple v. sl. *mĭnimŭ* en regard de lit. *minime* «nous pensons». Il a pu exister une alternance *-ī-* : *-ĭ-*, et par suite le contraste de got. *nasjis* et *frawardeis* peut être ancien; le *j* de got. *nasjis* serait alors emprunté à la 1[re] pers. *nasja*, par exemple; pas plus que dans le contraste des substantifs got. *harjis* et *hairdeis*, il n'y a lieu de chercher ici deux traitements différents d'un groupe germ. *-iji-* suivant la quantité de la syllabe précédente; cette hypothèse, admissible en elle-même, n'est faite que pour rendre compte des formes en question.

On doit donc poser, en face du type thématique indo-iranien *-aya-*, gr. *-e(y)e*, lat. *-e(y)e-*, un type athématique attesté par v. sl. *-i-* (intoné doux), got. *-ji-* et *-ei-* (suivant la quantité de la syllabe précédente), lat. *-i-*. Cette hypothèse ne fait aucune difficulté théorique : on a de même le type v. sl. *mĭnitŭ*, lit. *mini*, lat. *-mini-scor*, en regard de skr. *mányate*, gr. *μαίνεται*; et aussi lat. *aspicis*, en regard de skr. *páçyati*, lat. *custōdis* de *custōd-*, en regard des dénominatifs en *-ya-* du sanskrit et en *-(y)e-* du grec, etc. Il s'agit ici de faits dialectaux indo-européens : il y a d'une part l'indo-iranien et le grec, de l'autre le slave avec le germanique; le latin occupe une position intermédiaire.

A. Meillet.

Arm. *cicałim*.

Le verbe arm. *cicałim* «je ris», à côté du substantif *całr* «rire», présente l'exemple, unique en arménien, d'un redoublement en *oi* du type gr. *μοιμύλλω*, etc. Ce type de redoublement intensif en *oi* est indo-européen, comme on l'a noté déjà, voir Bartholomae, *I. F.*, X, 199 et suiv., et cf. ces *Mémoires*, XII, 217 (avec la note 1). En grec, le redoublement est en *αι* quand il y a un *α* dans la syllabe radicale, type *δαιδάλλω*; mais l'*i* arménien de *cicał-* ne peut représenter qu'une ancienne diphtongue *oi* ou *ei*; une diphtongue *ai* aurait donné *ay*; un simple *i* serait tombé. Le substantif arm. *siseṙn* «pois chiche», cf. lat. *cicer*. offre sans doute un exemple du même type de redoublement (v. H. Hübschmann, *Arm. gramm.*, I, 490; Walde, *Lat. et. wört.*, 118).

A. Meillet.

V. sl. *Gjurija*.

Dans un petit fragment d'évangéliaire vieux slave par leçons, connu sous le nom de feuilles d'Undolskij, dont M. Karskij vient de donner une édition soignée et une étude approfondie (Pétersbourg, 1904), on lit, l. 40, au génitif, гюрия *gjurię* pour le saint qui est en grec Γουρίας. M. Karskij, p. 24 de son édition, émet l'hypothèse que ce mot aurait été influencé par гюрги «Γεώργιος». Il est plus naturel de supposer que, dans l'original glagolitique dont les feuilles d'Undolskij sont la reproduction en cyrillique, il y avait ⰼ (c. à d. γ), de même que γολγοθᾶ est transcrit *golŭgota* dans le Zographensis (voir ces *Mémoires*, XI, 178 n.); le ⰼ glagolitique devait en effet être rendu par г suivi de ю en cyrillique. Ce serait une nouvelle preuve du fait que le signe glagolitique ⰼ n'aurait que postérieurement été affecté à rendre la prononciation molle de *g* dans des mots empruntés, et qu'il aurait eu à l'origine pour fonction de transcrire le γ grec spirant, dont le *g* slave ne pouvait donner une idée suffisante; le δ serait donc la seule spirante sonore grecque que les premiers traducteurs slaves auraient transcrite par l'occlusive *d*, de même que le θ est la seule spirante sourde qu'ils aient rendue par l'occlusive *t*.

A. Meillet.

ÉTYMOLOGIES GRECQUES.

Πᾶς, πᾶσα, πᾶν.

Parmi les différentes conjectures qui ont été hasardées sur l'origine du pronom πᾶς, πᾶσα, πᾶν, il y a au moins un point qui m'a toujours paru certain : savoir que le mot est d'origine pronominale et apparenté aux adverbes ποῦ, ποῖ, πῆ, ainsi qu'aux pronoms comme πόσος, ποῖος, etc. Sur tout le reste, il y avait place pour l'incertitude et pour l'hypothèse. Je crois aujourd'hui pouvoir faire un pas de plus.

Si l'on fait attention à ce groupe ντ qui caractérise la déclinaison, on est amené à soupçonner un participe. Nous sommes encore confirmés dans ce soupçon, si nous examinons la manière dont πᾶς se construit avec l'article.

Pour montrer comment il se construit avec l'article, je transcris ces trois vers du *Prométhée* d'Eschyle (v. 841 et suiv.) :

Τῆς σῆς πορείας μνῆμα τοῖς πᾶσιν βροτοῖς ...

Ἁπλῷ λόγῳ τοὺς πάντας ἐχθαίρω θεοὺς ...

Ὅπως ... τῶν πάντων πόνων ἀπηλλάγην.

Joignons-y encore cet exemple de Sophocle :

Οἱ πάντες εὖ ξύνειεν εἰς ἀεὶ θεοί.

Nous avons donc ici, ce semble, un participe annoncé par l'article.

Participe de quel verbe?

Aucun verbe ne peut convenir mieux que le verbe εἰμί. Il est vrai que ὤν n'entrerait pas dans la combinaison. Mais il existe un ancien participe dorien, dont le nominatif ἔνς, ἔσσα, ἔν, en se réunissant à l'adverbe indéfini πῆ, dorien πᾶ, donne πᾶ-ενς, πᾶ-εσσα, πᾶ-εν.

Pour dire : *Tous les hommes*, il n'y a pas d'expression plus adéquate : Οἱ πᾶ ἔντες βροτοί « les en quelque lieu que ce soit existant hommes ».

On objectera peut-être que l'enclitique πᾶ ne peut se trouver au commencement d'une phrase, au lieu que la place du pronom πᾶς est libre. Mais il faut remarquer que les enclitiques cessent

de l'être aussitôt qu'elles s'allongent d'une syllabe. Ainsi *αὖ* cesse d'être enclitique dès qu'il figure dans *αὖτε*, *αὐτάρ*, *αὐτίκα*; *τοι* cesse de l'être dans *τοίγαρ*.

Les composés *ἅπας*, *σύμπας*, *πρόπας* sont d'un temps où *πᾶς* formait déjà un tout indissoluble.

Ce mot *πᾶς*, si important, ce terme commun à toutes les populations helléniques, porte une empreinte nettement dorienne. Il y a là un fait auquel l'historien de la langue devra donner son attention.

Δολιχόσκιον ἔγχος.

Nous disons *le bois de la lance* par opposition au *fer de la lance*. Il est à supposer que les Grecs avaient quelque locution analogue.

Le mot *ξύλον* désigne le bois raclé et poli (du verbe *ξύω* «racler, gratter»). C'est quelque mot apparenté à *ξύω* et *ξύλον* que je soupçonne dans la dernière partie du composé *δολιχόσκιος*.

Cet adjectif qui, dans Homère, sert d'épithète à *ἔγχος*, est ordinairement traduit «à la longue ombre», comme s'il venait de *σκία*. Mais une épithète de cette signification, qui se concevrait à la rigueur chez un romancier impressionniste, serait fort déplacée dans les passages d'Homère où on la rencontre. On ne voit pas pourquoi l'ombre de la lance aurait spécialement intéressé le poète. On comprend fort bien, au contraire, qu'une lance soit appelée «au long manche, à la longue hampe».

Je suppose qu'à côté de *ξύλον* il y avait une ancienne forme *σκύλον*, comme à côté de *ξίφος* on a *σκίφος*. Etant donnée la tendance à abréger les composés trop longs, *δολιχόσκυλιον*, en perdant une syllabe, aboutissait à *δολιχόσκιον*. Suppression qui fait supposer une palatisation de λ, comme nous la voyons dans le français *feuille* = *folium* et l'espagnol *mujer* = *mulier*.

Telle est l'explication que je propose pour *δολιχόσκιον ἔγχος*. Je ne doute pas, d'ailleurs, qu'il ne se trouvera des lecteurs d'Homère qui préféreront garder «la lance à la longue ombre».

Λείϐω, εἴϐω.

La perte en grec homérique d'un *l* initial devant *i* ou *e* peut se justifier par l'exemple du roumain, qui fait *iepure* pour le latin *leporem*, *iertà* pour *libertatem*. Cette perte se justifie encore mieux quand le λ est entre deux voyelles, la seconde étant une voyelle claire. C'est ce qui a lieu dans le composé *καταλείϐω*, devenu *κατείϐω*.

θαλερὸν δὲ κατείϐετο δάκρυ παρειῶν.

Od., XXIV, 794.

Καὶ τὸ κατειβόμενον Στυγὸς ὕδωρ.

Irl. Ap., 85.

La même chose se rencontre quand le mot précédent finit par une voyelle : *κατὰ δάκρυα εἶβων*.

Ἔλεος « LA PITIÉ ».

Il serait intéressant de savoir où les Grecs ont pris le nom de la Pitié, ce sentiment d'une civilisation déjà avancée, auquel les Athéniens, dit-on, élevèrent un autel. J'ai vainement cherché dans les langues apparentées quelque chose de semblable. En grec même, on trouve à la vérité les dérivés de *ἔλεος*, mais on ne voit pas d'où celui-ci est venu, et dans quelle famille de mots on pourrait le placer. De là, le soupçon que le mot a été créé, non par dérivation régulière, mais de quelque façon plus spontanée et plus rare.

Je soumets mon idée à mes confrères, sans d'ailleurs prétendre à la certitude.

Les interjections grecques ont quelquefois donné des verbes. Ainsi de *οἴμοι* on a *οἰμώζω*, de *ὀλολυ* on a *ὀλολύζω*, de *ἀλαλή* on a *ἀλαλάζω*, de *αἶ* on a *αἰάζω*, de *πόποι* on a *ποππύζω*.

Quelquefois le langage se contente d'une interjection tronquée. Ainsi de *ἰαί* on a *ἰάλεμος*. De *ὀλολοί* on a *ὀλοφύρομαι*.

L'interjection *ἐλελεῦ* ayant donné *ἐλελίζω*, c'est à cette origine que je propose de ramener aussi *ἐλέω* ou *ἐλεέω*. Ce qui fait surtout l'intérêt d'*ἐλεέω* ou *ἐλέω*, c'est que nous le voyons, de simple onomatopée, devenir verbe actif. Aucun des verbes précités n'est sorti du domaine subjectif pour exprimer une idée altruiste.

Quelque chose de semblable s'est passé pour l'interjection *οἶ* qui a fait *οἴζω* « gémir », d'où l'on a tiré *ὀϊζύς* « lamentation », *ὀϊζυρός* « malheureux », *ὀϊζύω* « déplorer ». De là, en outre, sont venus *οἰκτήρ* « celui qui déplore », *οἰκτείρω* « avoir pitié », *οἰκτρός* « pitoyable », *οἶκτος* « compassion, pleurs ».

La philologie d'autrefois faisait une trop grande place aux cris naturels et aux interjections. Mais il ne faudrait pas diminuer plus qu'il n'est juste la part que les facultés affectives de notre être ont fournie de tout temps, et continueront sans doute de fournir, à l'héritage linguistique.

Μέλλειν.

Il y a encore chez Homère quelques vers où l'on voit transparaître l'ancien sens de *μέλλω*. Comme il est difficile au langage d'exprimer d'une façon abstraite et nue l'idée du futur, nous

voyons qu'il a recours à l'adjonction de quelque chose de plus concret, comme «vouloir» ou «devoir». C'est ce que montre tout particulièrement l'anglais avec son futur *I will*, *I shall*.

C'est à l'idée de «vouloir» qu'il faut rapporter *μέλλω*. Le *β* de *βούλομαι* (éolien *βόλλομαι*) se montre dans cette glose d'Hésychius : *βέλλειν· μέλλειν*. Quant à la différence de voyelle, on la retrouve dans le latin *volo* et *velim*.

Hector, sur le point de succomber sous les coups d'Achille, lui dit que le connaissant bien, il *n'espérait* pas le persuader.

> Ἦ σ' εὖ γινώσκων προτιόσσομαι, οὐδ' ἄρ' ἔμελλον
> Πείσειν . . .

Ce sens plus concret de *μέλλω* se retrouve encore quelquefois chez les écrivains de l'âge classique. Xénophon (*Cyrop.*, I, 6, 17) dit qu'une armée, si elle *veut* être à la hauteur des événements, ne doit jamais être en repos. *Δεῖ σΊρατίαν, εἰ μέλλει πράξειν τὰ δέοντα, μηδέποτε παύεσθαι.*

Ajoutons, ce qui souligne encore la parenté, que les deux verbes prennent l'un et l'autre l'augment par un *η*. On a *ἤμελλον* comme *ἠβουλόμην*.

Ὀφθαλμός.

Quand je signalais l'autre jour à la Société la présence d'un même suffixe dans *ὀφθαλμός* «œil» et *ἰνδαλμός* «vision, apparence», je ne savais pas que cette ressemblance avait déjà été relevée par M. Brugmann. Mais il reste à chercher la cause de la coïncidence.

Les diverses parties et les différents organes du corps humain se présentent souvent avec des suffixes diminutifs. On a, par exemple, *κεφαλή* «la tête», *ἀγκάλη* «le coude», *μασχάλη* «l'aisselle», *γύαλον* «le creux de la main», *ὀμφαλός* «le nombril», etc. Je ne doute pas que cette façon familière ne soit un reste du langage des mamans grecques s'adressant à leurs nourrissons. Or, parmi tous les organes, il n'en est pas de plus précieux que l'œil, lequel, dans toutes les langues, sert de terme de comparaison pour désigner ce que nous avons de plus cher. Il n'y a donc point de hardiesse à supposer que pour nommer les yeux la racine *ιδ* ou *Ϝιδ* avait fourni un substantif *ἴνδαλος*, et la racine *ὀπ* un substantif *ὄπΊαλος*. Cf. en latin *oculus*. De là les verbes *ἰνδάλλω* et **ὀπΊάλλω*. De ce dernier, par un phénomène d'aspiration qui annonce déjà ce qui se passera en grec moderne, *ὀφθάλλω*. Dès lors la ressemblance des substantifs *ἰνδαλμός* et *ὀφθαλμός* n'est plus un effet du hasard.

Φίλος COMME PRONOM POSSESSIF.

On connaît l'emploi qu'Homère fait de cet adjectif. Placé devant certains noms d'objets, il équivaut à un pronom possessif. En premier lieu, devant les différentes parties du corps, comme *γούνατα*, *βλέφαρα*, *σΊήθεα* :

Βλάψε δέ οἱ φίλα γούνατα.

εἰσόκ' ἀϋτμὴ
Ἐν σΊήθεσσι μένῃ καί μοι φίλα γούνατ' ὀρώρῃ.

τῷ δ' ἄρ' Ἀθήνη
Ὕπνον ἐπ' ὄμμασι χεῦ', ἵνα μιν παύσειε τάχισΊα
Δυσπονέος καμάτοιο, φίλα βλέφαρ' ἀμφικαλύψας.

Αἰεὶ γάρ μοι θυμὸς ἐνὶ σΊήθεσσι φίλοισιν
Ἐρρίγει.

Le même adjectif se trouve devant les objets familiers qui sont à la possession de l'homme, tels que *εἵματα* « les habits », *δῶμα* « la maison », *δέμνια* « la couche ».

Cet emploi de *φίλος* a été cause qu'on a voulu le rattacher étymologiquement au pronom de la troisième personne[1]. Mais il n'est pas nécessaire de recourir à cette hypothèse : l'origine s'explique pour quiconque a prêté quelque attention au parler enfantin de la *nursery*. En français, l'adjectif *petit* ou encore l'adjectif *pauvre* peuvent faire comprendre comment *φίλος* s'est insinué dans le rôle d'adjectif possessif. Rien ne montre mieux comment le langage, même alors qu'il est au service de la plus haute poésie, n'oublie pas tout à fait ce qu'il a appris dans son enfance.

Κυϐισ1ητήρ.

Κεφαλή étant un diminutif, il est naturel qu'on se demande quel était le terme non diminué. J'ai déjà indiqué plus haut[2] que ce terme était *κύμϐος* ou *κύμϐη*, qui signifie proprement « un vase, un pot ». Les Grecs se sont plu à la même plaisanterie que les Gallo-Romains et tant d'autres peuples. Je ne crois pas qu'il faille voir là le souvenir de crânes servant comme vases à boire. Cette période de l'humanité a existé, mais elle était passée depuis longtemps.

De *κύμϐη* « tête » il est resté *κύμϐαχος* « qui a la tête en bas ».

[1] Journal de Kuhn, XX, 42. La forme *svi* aurait donné *σFι*, *σFινο*, *φινο*, *φιλο*.

[2] Voir ces *Memoires*, XI, 356.

La différence pour les voyelles est la même que dans *νύμφη* et *νεφέλη*.

J'aurais dû pousser plus loin mes rapprochements et citer Hésychius :

Κύφερον ἡ κυφήν· κεφαλήν. Κρῆτες.

J'aurais dû citer également *κύϐη* «tête», conservé dans plusieurs dérivés : *κυϐίζω* «se mettre sur la tête, se mettre la tête en bas». De là *κυϐιστή* «l'art de l'acrobatie», *κυϐιστάω* «faire l'acrobate», ce qui est commenté par l'*Etymologicum magnum*, *εἰς κεφαλὴν πηδῶ*. Enfin l'on a *κυϐιστητήρ* qui est le terme technique pour les saltimbanques. Je remarquerai en passant qu'Homère fait déjà mention de *κυϐιστητῆρες* dans le palais de Ménélas, au quatrième chant de l'Odyssée.

Ajoutons enfin *κυϐητίζω· ἐπὶ κεφαλὴν ῥίψω* (Hésychius).

Le *β* au lieu de l'aspirée comme dans *λαμϐάνω*, *ἔλαϐον*.

Ἄφνως, ἐξαίφνης.

Les tentatives pour rattacher *ἄφνως*, *ἐξαίφνης* au verbe *φαίνω* et à l'adjectif *ἀφανής* viennent échouer contre la forme *ἐξαπίνης*, qui est évidemment de la même famille.

C'est dans une autre voie que je cherche l'explication de ces adverbes.

Au substantif neutre sanscrit *apnas* «richesse» correspond le grec *ἄφενος* «provision, fortune». La forme primitive était *ἄφνος*. Le voisinage du *ν* a amené l'aspiration, comme dans *πρόχνυ* venant de *γόνυ*. De cet ancien *ἄφνος* vient l'adjectif *ἀφνειός* «riche».

A côté du neutre *ἄφενος* (génitif *ἀφένους*) il a subsisté un masculin dont nous avons l'accusatif *ἄφενον* chez Hésiode[1] :

> ζηλοῖ δέ τε γείτονα γείτων
> Εἰς ἄφενον σπεύδοντα.

L'adverbe *ἄφνως*, *ἄφνω* est, à ce que je crois, un ablatif de ce masculin.

Il y avait aussi un féminin *ἄφνη*, et c'est à ce féminin que je rapporte le génitif contenu dans *ἐξα(ί)φνης*.

Avant que le voisinage du *ν* eût aspiré la labiale, la langue grecque avait donné au substantif *ἄφνη* un doublet *ἀπίνη*, qui est resté dans *ἐξαπίνης*. L'*ι* est une insertion comme dans *ἀριθμός* (pour *ἀρθμός*), *σκάριφος* (pour *σκάρφος*).

A côté de *ἐξαπίνης* on a *ἐξαίφνης*, dont l'*ι* peut s'expliquer

[1] Op. 23.

soit comme un produit de l'épenthèse, soit comme dû au même fait qui, à côté de *ἀγλαός* «brillant» a donné *αἴγλη* «clarté», et à côté de *ἀκίς* «pointe» a produit *αἰχμή*.

La diphtongue *αι* est demeurée dans *αἶψα* [1].

Reste le problème sémantique. Comment a-t-on passé de l'idée d'abondance à l'idée d'instantanéité?

On pourrait alléguer l'exemple de *promere* qui se dit des provisions et qui a donné *in promptu*, *promptus*. Mais je crois qu'il y a de ce fait une explication plus générale.

Pour l'instinct populaire, les idées de force, de nombre et de vitesse se fondent l'une dans l'autre. On a en latin *magna vis argenti*, *vis ranunculorum*. En sanscrit, *sahasā* signifie «avec force» et «tout à coup». Nous disons en français *il a force argent*, *on nous a donné force excuses*. Le même mot *ops* qui a donné *opes* donne aussi, au sens de «force», *omni ope anniti*. La langue grecque a essayé de mettre quelque ordre en ce mélange de conceptions.

Je ne me dissimule pas que cette explication peut, au premier abord, provoquer des objections. Je la crois juste néanmoins. Si elle se vérifie, elle fournira un rapprochement intéressant à l'histoire des significations.

Michel Bréal.

[1] Sur une disposition du grec à changer en *αι* un *α* initial, voir Hartung, *Partikeln*, I, p. 228.

MÉLANGES ITALO-CELTIQUES.

1° LE SUFFIXE LATIN *-ESTRIS*.

On rencontre un suffixe *-estris* dans trois catégories d'adjectifs latins, assez différentes de sens. La première, et la plus nombreuse, comprend des dérivés de noms communs désignant le lieu : *campestris*, *paludestris*, *rūrestris*, *siluestris*, *terrestris*, *uallestris*, auxquels il faut joindre *agrestis* dissimilé de **agrestris* (Grammont, *Dissimilation*, p. 29)[1]. La deuxième est formée du seul mot *lānestris*; la troisième, des deux mots *equestris* et *pedestris*. Ces adjectifs ont pour la plupart un nominatif masculin singulier en *-ester*, et quelques-uns présentent des formes de thèmes en *-o-* (*campestrorum*, C.I.L., III, 1607; *siluestro*, ibid., III, 3499, 3504).

Il est clair que ce suffixe *-estris*, si caractérisé qu'il ait pu être pour les individus parlant latin, est une création récente de la langue. M. Sommer (*I.F.*, XI, 17 et suiv.) y a retrouvé avec raison le suffixe indo-européen *-tero-* (*-tro-*) renforcé d'un élément *-es-*; cf. en grec *εὐδαιμον-έστερος*, *ἐρρωμεν-έστερος* d'après *ἀληθέσ-τερος*, *χαριέσ-τερος* (Brugmann, *Gr. Gr.*, 3ᵉ éd., p. 195). Mais la question de savoir d'où le latin a tiré cet élément *-es-* n'est pas résolue d'une façon satisfaisante. On ne peut, par exemple, voir le point de départ de cette formation dans l'adjectif *sequestris* (*sequester*, anc. thème en *-o-*, Sommer, *l.c.*, p. 25) tiré de **sequ*$^{e}/_{o}$*s-* (cf. *secus*) et tout à fait isolé au point de vue du sens, et encore moins dans les dérivés *palustris* et *tellustris*, dont le dernier est d'ailleurs de basse époque.

Il convient d'examiner séparément les trois catégories distinguées plus haut.

M. Sommer (*l. c.*, p. 22) a imaginé de tirer la série *campestris*, etc., d'un hypothétique **nemestris* (de **nem*$^{e}/_{o}$*s-*, *nemus*), qu'il suppose à la base du nom de divinité *Nemestrinus*, mentionné par Arnobe. C'est là une construction bien fragile. En fait, le point de départ de toute la série en est le mot le plus général et le plus caractéristique, *terrestris*.

[1] M. Sommer (*I. F.*, XI, 24) sépare *agrestis* de cette catégorie pour le rattacher à *caelestis*; mais le sens rapproche bien plutôt *agrestis* de *campestris*, etc., et d'autre part *caelestis* est issu de *caeles*, comme *equestris* de *eques* (ci-dessous).

On explique d'ordinaire le latin *terra* et l'osque teer[úm terúm par la racine de skr. *tṛ̥ṣyati* «il dessèche», gr. *τέρσομαι*, lat. *torreō*; *terra* serait issu de **ters-ā* «la sèche» (cf. *ἡ χέρσος* «la terre ferme»). Il est possible qu'en dernière analyse le mot *terra* contienne la même racine que les différents verbes cités ci-dessus. Mais il est un mot dont le sens impose bien davantage le rapprochement; c'est l'irlandais *tír* «terre», que M. Brugmann dans son *Grundriss*, I, 2e éd., p. 767, a eu le tort d'écarter. L'irlandais *tír*, gén. *tíre*, est un thème neutre en *-s-* (Wh. Stokes, *K.Z.*, XXVIII, 291), c'est-à-dire qu'il peut remonter à un préceltique **tēr$^{e}/_{o}$s-*. Or nombre de thèmes en *-s-* ont fourni en indo-européen des dérivés en *-o-* (*-ā-*); qu'il suffise de rappeler (cf. Brugmann, *Grdr.*, II, 387) :

skr. *támaḥ* et lit. *tamsà* «ténèbres»,
gr. *Ϝέτος* et skr. *vatsáḥ* «année»,
gr. *ὗδος* et skr. *útsaḥ* «source», etc.

D'après le même procédé, le préitalique a tiré du thème **tēr$^{e}/_{o}$s-* un dérivé **tēr-s-o-* (**tēr-s-ā-*), qui, en vertu de la loi d'abrégement devant son.+cons. (Sommer, *Handbuch*, p. 138), est devenu **tĕr-s-o-* (**tĕr-s-ā-*). C'est de là que le latin, par assimilation de *s* à *r*, a tiré *terra*, et l'osque, par chute de *s* et allongement compensatoire, *teerúm*. Mais le thème **tēr$^{e}/_{o}$s-* s'est conservé en latin dans *terrestris* et dans *terrēnus* (**tēres-no-*), dont le double *r* s'explique aisément, soit par la loi qui a transformé **gnārō* en *narrō* (Sommer, *Handbuch*, p. 291), soit plutôt par l'influence analogique de *terra*. Déjà, au tome IV de ces *Mémoires*, p. 86, M. L. Havet avait supposé un thème en *-s-* dans *terrestris* et dans *terrēnus*; la comparaison de l'irlandais *tír* prouve que son hypothèse était juste.

C'est sur le modèle de *terrestris*, coupé *terr-estris* et rattaché à *terra*, que le latin a formé *campestris* de *campus*, *siluestris* de *silua*, *agrestis* (**agrestris*) de *ager* (**agros*), etc.

Le sens empêche de rattacher à la même catégorie *lānestris* «de laine», qui apparaît pour la première fois chez Vopiscus (*Aurel.*, 28, 1 : *lanestre pallium*). Mais *lānestris* admet une explication directe, analogue à celle de *terrestris*. La racine à laquelle appartient le mot *lāna* «laine» a formé en effet un thème en **-nes-* qui apparaît en grec dans *λᾶνος* (att. *λῆνος*) et est attesté en latin même dans *lanerum* «uestimenti genus ex lana sucida confectum» (Paul Fest., p. 84 Th. de P.). L'*r* de *lanerum* est issu de *s*, comme celui de *(h)umerus* (cf. skr. *áṃsaḥ*, got. *amsa-*) ou celui de *ueterīnus* (cf. skr. *vatsáḥ* «petit d'un animal»). Si ce thème en *-nes-*, **lān$^{e}/_{o}$s-* (de **wlān$^{e}/_{o}$s-*), d'où sont sortis *lanerum* et

lānestris, ne s'est pas conservé en latin, c'est sans doute qu'il a été supplanté par un autre thème en *-nes-*, tiré de la même racine, *uellus*, de **weln^e/_o s-*, avec extension du vocalisme *e* (cf. arm. *gelmn* «toison»).

Restent les deux mots *equestris* et *pedestris*, qui ont été fort bien expliqués par M. Sommer (*I.F.*, XI, p. 22); il n'est pas douteux qu'ils se rattachent aux mots *eques* et *pedes*, mais d'autre part il est probable que la série *pedes*, *pedestris* a été créée sur le modèle de *eques*, *equestris*, car on n'a dû éprouver le besoin de désigner le piéton que par opposition au cavalier. Il suffit donc d'expliquer *equestris*. Le mot *eques* remontant à un thème **ekwo-t-* (cf. ἱππο-τ- dans ἱππό-τ-ης, ἱππό-τ-α, Hirt, *Handbuch d. gr. Laut- u. Formenlehre*, p. 209), on en a formé *equestris* en y ajoutant le suffixe *-tri-*; soit **equo-t-tri-*. Le groupe *-tt-* a donné *-st-* parce qu'il était suivi d'un *r* (Sommer, *Handbuch*, p. 251).

Il est intéressant de signaler que le mot *equestris* a peut-être un correspondant en gaulois. Sur le fameux arc de triomphe de Saintes se lisent deux inscriptions, où apparaît un nom propre d'homme au génitif sous la forme *Epo[ste]rovidi* ou *Epo[tso]rovidi* (Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, I, col. 1454)[1].

M. d'Arbois de Jubainville (*Noms gaulois chez César et Hirtius*, p. 143), comparant le verbe gallois *ysteru* «rendre ardent», décompose *Eposterovidos* en trois éléments *Epo-stero-vidos* et traduit «celui qui sait donner de l'ardeur aux chevaux». Mais cette traduction est contraire au principe général de composition suivant lequel les termes d'un mot composé ne dépassent jamais le nombre deux. Si longs que soient les composés skr. *sakalantīçāstratantrajñā* ou all. *Schwefeldampfbadeanstalt*, ils ne violent pas le principe en question, puisqu'ils se laissent naturellement couper en deux termes *sakalantīçāstratantra-jñā* et *Schwefeldampfbade-anstalt*, dont le premier est lui-même un mot composé. On décomposera de même les mots gaulois *Eporedorix*, *Rigoveriugus*, *Vercingetorix*, en deux termes, formés respectivement de un ou de deux éléments. Mais le même procédé n'est pas applicable à *Eposterovidos*, si l'on admet le sens proposé par M. d'Arbois de Jubainville. Cette difficulté doit faire rejeter une étymologie qui par ailleurs est déjà des plus douteuses.

Il ne convient pas d'insister longuement sur un mot dont la forme même n'est pas sûre. Toutefois il est permis d'admettre que le dernier terme du nom gaulois est bien *-vidos* «qui con-

[1] Les divers savants qui ont examiné la pierre hésitent entre les deux lectures (cf. Espérandieu, *Epigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge*, Paris, 1889, p. 87); toutefois *Eposterovidi* paraît plus autorisé.

naît» et que le premier, sous la forme *Epostero-*, contient le correspondant du grec *ἱπποτ-* (lat. **equot-*) suivi du suffixe *-tro-* (devenu postérieurement *-tero-* avec voyelle épenthétique) : le processus phonétique aurait été le même qu'en latin. La leçon *Epotsoro-* ne contredit même pas cette hypothèse, grâce à l'ignorance où l'on est de la phonétique gauloise : **Epot-tro-* aurait pu devenir *Epotsoro-* avec assibilation du deuxième *t*[1] et développement ultérieur d'un *o* épenthétique.

L'étymologie du mot gaulois est douteuse; celle qui est proposée ici a seulement le mérite de l'expliquer mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici (*Eposterovidos* «qui connaît l'équitation», en prenant le premier terme au sens neutre), et de fournir un pendant celtique au latin *equestris*.

2° L'EXTENSION DU SUFFIXE -Ŏ(N) EN GAULOIS.

M. Meillet a montré récemment (ci-dessus, p. 251), par la comparaison de l'iranien, du grec et du latin, qu'il avait existé en indo-européen un type de thème secondaire en **-ŏ(n)*, gén. **-ŏn'/ₒs*. Ce type ne sert pas seulement en grec à former des substantifs désignant un individu doué de telle ou telle qualité (*στράβων* de *στραβός*, *τρηρών* de *τρηρός*, comme en latin *Catō* de *catus*, *Rūfō* de *rūfus*); il en a fourni aussi un grand nombre d'autres désignant un lieu où tel objet se trouve en abondance; ainsi *ἀμπελών*, *ἀχυρών*, *δαφνών*, *ἐλαιών*, *κισσών*, *κροκών*, *κυαμών*, *πευκών*, *φηγών*, etc., ou, avec la forme *-εών* du suffixe, *ἀκανθεών*, *οἰνεών*, *πανυρεών*, etc. Comme il était naturel, des mots de ce genre ont parfois été employés comme noms propres pour désigner des villes : Ἀντρών, Hom. B, 697, ville de Thessalie; Ἠιών, Hérodote, VII, 25, ville de Macédoine (de *ἤια* pl. n. «herbes, plantes fourragères, céréales», *εἶα· χόρτος*, Suidas; cf. *ἠιόεις* «herbeux», Hom. E, 36, et skr. *sasyám* «semence, céréales», gaul. *sasia* «seigle», gall. *haidd* «orge»); Οἰνεών, Thuc., III, 95, ville des Locriens; Πορφυρεών, Hérodien, I, 40 Lentz; Σικυών, Hom. B, 572; etc.

On rencontre un développement analogue en gaulois, où sont attestés les noms de villes suivants :

Aballō «ville des pommes», auj. «Avallon»; cf. *avallo poma* (gloss. d'Endlicher), irl. *abhal*, gall. *afal*, bret. *aval* «pomme».

Cularō «ville des concombres» (équivalent exact de Σικυών), auj. «Grenoble»; cf. irl. (dimin.) *cularán* «concombre», gall. *cylor*, bret. *kéler* «noix de terre».

[1] Remarquer que le groupe intérieur *-ts-* n'est pas une rareté en gaulois (HOLDER, *op. cit.*, II, 1688).

**Limō* d'où *Limōnum* «ville des ormes», auj. «Poitiers»; cf. irl. *lem*, gén. *lim* «orme». Le passage à la flexion en *-o-* n'est peut-être pas très ancien; on lit l'accusatif *Limonem* dans deux manuscrits au passage VIII, 26, 4, des commentaires d'Hirtius. Le nom de la ville de Chalon-sur-Saône, *Cabillōnum*, sort de même d'un thème en *-n-*, conservé sur la table de Peutinger : *Cabillione* et, sur une monnaie mérovingienne, *Cavelone* (Holder, *op. cit.*, I, 663).

A ces trois noms, on peut joindre les deux suivants, qui sont moins sûrs :

**Eburō* «pays des ifs» d'où le nom de peuple *Eburōnes*, entre la Meuse et le Rhin; Caes., *Bell. Gall.*, VI, 31, 5 : «Catuuolcus rex dimidiae partis Eburonum... taxo cuius magna in Gallia Germaniaque copia est se exanimauit»; cf. v. irl. *ibair*, n. pl., Sg., 33 b 11, irl. mod. *ibhar, iubhar* «if».

Ledō «ville des sources», auj. «Lons-le-Saunier», d'un mot **ledo-* désignant le bouillonnement de l'eau qui jaillit, conservé dans le nom de fleuve *Lēdus*, auj. à la fois le Liron, le Loir et le Lay. et surtout dans le dérivé *ledones maiores aestus* Corp. Gloss. Lat., V, 571, où il s'agit toutefois de la mer (cf. *ledon. inflatio maris* dans un autre glossaire cité par Holder, *Altcelt. Sprachsch.*, II, 168).

Ce ne sont pas là les seuls noms de villes gauloises qui renferment le suffixe *-ō(n)-*. Au moyen du même suffixe, le gaulois a tiré de noms d'hommes ou de peuples un grand nombre de noms de villes. Ce procédé a surtout été appliqué dans le sud-est de la Gaule. Ainsi de :

**Arausios*	*Arausiō*	«Orange»,
Avennios	*Avenniō*	«Avignon»,
Aventios	*Aventiō*	«Avançon» (Htes-Alpes),
Brigantios ou *Brigantii*	*Brigantiō*	«Briançon»,
Cabellios	*Cabelliō*	«Cavaillon» (Vaucluse),
Cornelios	*Corneliō*	«Cornillon» (Bouches-du-Rhône, Drôme, Gard, Isère, etc.),
Divios	*Diviō*	«Dijon»,
Elusios	*Elusiō*	«Font d'Alzonne» (Aude),
Granios	**Graniō*	«Grignon» (Isère, etc.),
**Matavos* (dérivé de *matu-* «ours»)	*Matavō*	«Cabasse» (Var),
**Matiscos*	*Matiscō*	«Mâcon»
Segusios	*Segusiō*	«Suze»,
Vasios	*Vasiō*	«Vaison» (Vaucluse), etc.

A cette formation se rattache le nom de la ville de Sisteron,

Segusterō. M. d'Arbois de Jubainville, voyant dans la seconde partie de ce mot l'équivalent celtique du skr. *sthiráḥ* «fort», gr. *σθερεός*, traduit «la citadelle forte», ce qui est contraire à la loi de formation des mots composés suivant laquelle le déterminant précède toujours le déterminé : cette loi, indo-européenne (cf. skr. *Yudhiṣṭhiraḥ*, *Prajāpatiḥ*, etc., gr. Νεάπολις, Θεόδοτος, etc.), est justement vérifiée en gaulois par une multitude d'exemples : *Cluto-rix*, *Dago-vassus*, *Novio-magus*, *Sacro-bena*, *Seno-condos*, etc.; cf. Z.E., 856. Mais la traduction de M. d'Arbois de Jubainville a en outre l'inconvénient de ne pas rendre compte de l'-*ō(n)*- final, attesté par les plus anciens documents (*Segusterone* à la fois sur la table de Peutinger et dans l'Itinéraire d'Antonin). Si l'on compare les mots de la liste précédente, on est autorisé à voir dans *Segusterō* le dérivé d'un nom d'homme **Segusteros*, lequel contient un thème **seghus-* «victoire», développé au moyen du suffixe *-tero-*. A ce thème en *-us-*, qui existe aussi en germanique (got. *sihu*, v. h.-a. *sigu*), s'est parfois substitué un thème en -$^{e}/_{o}$*s*- (cf. à côté de skr. *áyuḥ* le gallois *oes*, Brugmann, *Grdr.*, II, 310) : par exemple en sanskrit, *sáhaḥ*, et en germanique, où toutefois le got. *sigis* est passé à la flexion des thèmes en *-o-*. En gaulois, on retrouve le thème *segus-* dans les dérivés *Segusios*, *Segusiavi*; ce thème prend en composition la forme *Sego-* (*Sego-briga*, *Sego-dunum*, *Sego-maros*, *Sego-vellani*, *Sego-vesos*, etc.), de même que les thèmes *cinget-*, *nantu-* ou *brīvā-*, deviennent en composition *Cingeto-(rix)*, *Nanto-(ialum)*, *Brivo-(durum)*.

3° GAULOIS *RIGODULUM*, **BRIVODULUM*.

Le nom de la ville de *Durostoron*, située jadis sur le Danube au nord de la Thrace et près de la ville actuelle de Silistrie, apparaît dans de nombreux documents sous la forme *Durostolon* (voir Holder, *Altcelt. Sprachsch.*, I, 1386). On rencontre une dissimilation tout à fait analogue dans *Rigodulum* (auj. «Riol» dans la province rhénane), que M. Holder (*op. cit.*, II, 1186) traduit avec doute par «le buisson du roi» (cf. v. irl. *duille* «buisson»), et M. d'Arbois de Jubainville (*Mots gaulois chez César et Hirtius*, p. 11) par «la chose du roi» (cf. v. irl. *dúil*, f., «élément, créature»). Ni l'une ni l'autre de ces deux étymologies n'est satisfaisante. *Rigodulum* doit plus simplement être considéré comme une variante phonétique de *Rigodurum* «forteresse royale» dont la forme ancienne semble s'être conservée dans le nom d'un autre village de la province rhénane, «Rheder» (Holder, *op. cit.*, II, 1187).

De l'existence des formes dissimilées *Durostolon* et *Rigodulum* dans des documents de l'époque gauloise, on peut conclure à

l'antiquité de la dissimilation dans le cas de *Brieulles* (Meuse) issu de **Brivodulum*, dont la forme non dissimilée *Brivodurum* a donné *Briare* (Loiret). Ceci contredit au premier abord l'enseignement de M. Grammont (*Dissimilation*, p. 28); mais dans les trois exemples cités ici, il convient de remarquer que le premier élément est le plus important au point de vue sémantique; on a par suite affaire à une dissimilation renversée (Grammont, *ibid.*, p. 88).

4° GAULOIS *NEMŌSSOS* « NEMOURS ».

Le nom de la ville de Nemours a été depuis longtemps rattaché à celui de la ville de Nîmes, dont la forme latinisée est *Nemausus* (Holder, *Altcelt. Sprachsch.*, II, 698). Mais cette forme ne doit pas être ancienne. Le même mot existe en effet dans le nom primitif de la ville d'*Augustonemeton*, aujourd'hui « Clermont-Ferrand », sous la forme grecque Νεμωσσός (Strabon, IV, 2, 3). Telle était certainement la vraie forme gauloise. Les Romains, incapables de prononcer une consonne double après une voyelle longue, ont converti *Nemōssos* en *Nemōsus*, *Nemausus*[1], de même qu'ils ont nommé *Dertōsa*, *Tolōsa*, les villes dont le nom est transcrit en grec Δέρτωσσα, Τολῶσσα[2].

La forme gauloise *Nemōssos* explique peut-être le nom actuel de « Nemours ».

Dans une série de noms propres conservés par la toponomastique française, le groupe *-ss-* est par différenciation devenu *-rs-*. L'exemple le plus connu du fait est *Marseille* de *Massilia*, mais il n'est pas isolé.

Les noms des communes de *Chaourse* (Aisne) et de *Chaource* (Aube) remontent à *Cadussa* et *Cadussia*; on a pour la première la forme *Cadussa* en 867, pour la seconde les formes *Caduscia* en 896, *Cadussia* en 1117.

[1] Inversement, sous l'influence gauloise, les mots latins en *-ōsus* sont parfois écrits *-ossus* sur les inscriptions de la Gaule (Pirson, *La Langue des inscriptions latines de la Gaule*, p. 87).

[2] Là où les documents latins conservent au suffixe *-ossus* sa double consonne, c'est sans doute que ce suffixe avait l'*o* bref. Du moins, cette conclusion paraît appuyée par *Olossus* C.I.L., VII, 1334, 36, dont le féminin est écrit *Olussa*, ibid. VII, 29; l'alternance *o* : *u* indique la quantité brève de la voyelle. Par suite, M. Holder a tort d'attribuer un *o* long à *Bonosus*, sous prétexte qu'on lit *Bonosus* chez Vopiscus; les seules formes épigraphiques attestées sont *Bonossa* C.I.L., VI, 2632 et *Bonoxus* C.I.L., VII, 1336, 165*, etc. Mais *Bonoxus* n'est qu'une graphie de *Bonossus*, comme *Andoxus* de *Andossus* (cf. Holder, *s. u.*). Du jour où l'ancien *x* (= *cs*) a été prononcé *ss*, le signe *x* est naturellement devenu une graphie de *ss* (cf. Lindsay-Nohl, *Die latein. Spr.*, p. 123; Pirson, *op. cit.*, p. 70; Niedermann, *Contributions à la critique et à l'explication des gloses latines*, p. 47).

MM. Berthoud et Matruchot (*Étude historique et étymologique des noms de lieux habités du département de la Côte-d'Or*, Semur, 1901-1902, tome II, p. 154) signalent pour le village d'*Aloxe* (Côte-d'Or) la forme *Alorse* dans des documents de 1236 et de 1243. La forme ancienne du mot est *Alussia* (878) ou *Alossia* (1116). Dans le nom actuel, la lettre *x* n'est qu'une graphie pour *-ss-*; cf. *Auxerre* pron. « Ausserre », *Auxonne* pron. « Aussonne », *Auxey* pron. « Aussey » (anc. *Aucey*, Berthoud-Matruchot, *op. cit.*, II, 27), *Villenauxe* (Aube) pron. « Villenausse » de *Villenossa* (1107), etc.

La commune de *Marcillé* (Mayenne) est attestée au moyen âge sous la forme *Massiliacus* (Holder, *op. cit.*, II, 455), et c'est à cette forme que doivent remonter quelques-uns au moins des *Marcillé*, *Marcilly*, *Marsillac*, si répandus dans la France actuelle (bon nombre dérivent de *Marciliacus*, *Marcelliacus*, Holder, *op. cit.*, II, 418); pour *Marcilly* (Côte-d'Or), MM. Berthoud et Matruchot relèvent la forme *Marsiliacus* en 758 et 992 (*op. cit.*, II, 94).

Enfin, il faut joindre à cette liste les noms de *Sarcé* (Sarthe), *Sarcenas* (Isère), *Sarcenat* (Puy-de-Dôme), qui, à côté des nombreux *Sassey*, *Sassey*, *Sassenay*, etc., semblent issus de *Sassiacus*, *Sassinacus*.

De la même façon, dans le parler local, *Nemŏssos* a dû donner *Nemours* par l'intermédiaire de **Nemorsus*. Si les documents du moyen âge n'ont généralement pas trace d'*r*, c'est que de bonne heure pour le nom de Nemours il dut exister une forme savante et latinisée *Nemŏsus*, *Nemausus*; de là *Nemos*, *Nemous*, écrit déjà *Nemaus* dans un diplôme de Louis V (ann. 979), publié par dom Bouquet (cf. *R. Celt.*, XVIII, 244). L'opposition de la forme populaire et de la forme savante a joué un certain rôle dans la toponomastique française; c'est par elle que l'on a déjà expliqué ci-dessus (p. 227) le nom de *Melun*, issu de *Metlodunum*, malgré l'existence de la forme savante *Meclodunum*, qui eût donné **Meillun*.

On ne saurait objecter à l'explication proposée ici la transformation bien connue, et qui n'a rien de gaulois, de la *rue aux Oues* (= *aux Oies*) en *rue aux Ours*; il s'agit là en effet d'une étymologie populaire, favorisée par la plaisanterie.

Plus embarrassant est le cas de *velours*, qui au XVIe siècle était encore *velous* (cf. *velouté*). Mais le mot fait difficulté à d'autres points de vue; il ne peut en tout état de cause sortir directement de *uillŏsus*, et on jugera sans doute d'autant plus dangereux de l'associer au nom de Nemours, que celui-ci fait partie d'un groupe qui compte encore deux mots intéressants, d'origine gauloise.

Limours-en-Hurepoix (Seine-et-Oise) figure dans des diplômes de 697 et 703 (cf. *R. Celt.*, XVIII, 244) sous la forme *Lemausus*;

c'est apparemment un gaulois **Lemōssos*, défiguré par l'orthographe latine. La forme gauloise a triomphé dans le Nord, tandis que dans le Midi on rencontre *Limoux* qui représente le gaulois latinisé **Lemōsus*.

Le gaulois **Ledōssos* a subi un sort tout à fait analogue; tandis que *Lezoux* (Puy-de-Dôme) remonte à *Ledōsus* (attesté sur bon nombre de monnaies), ainsi peut-être que *Lioux* (Creuse, Vaucluse), le nom d'un ancien hameau de l'Aube, *Liours* (auj. Frécu, commune de la Saulsotte), attesté au moyen âge sous la forme *Ledors*, remonte à la forme gauloise **Ledōssos*, différenciée en **Ledorsus*.

5° L'ÉVOLUTION DU SUFFIXE *-TO-* EN CELTIQUE.

Le suffixe bien connu **-to-* (**-tā-*), dont plusieurs langues indo-européennes ont tiré un adjectif verbal, est assez bien représenté en celtique. Mais en dehors de certains mots isolés, dont la formation remonte à l'indo-européen lui-même (irl. *gnáth* «habituel», *necht* «pur», *cloth* «illustre», etc., Brugmann, *Grdr.*, II, 219), il y a pris une valeur toute spéciale. On l'emploie pour former des prétérits passifs; c'est-à-dire que l'élément *-t-* a été pris pour un suffixe verbal et joue un rôle dans le système des formes personnelles du verbe. Ainsi irl. *ro ort* «il a été frappé» (de *orgim*), *ro chét* «il a été chanté» (de *canim*), *ro charad* «il a été aimé» (de *caraim*), etc.; m. gall. *gwelit* «il a été vu» (de *gwelet*), *dodit dodet* «il a été posé» (de *dodi*), *llas* «il a été frappé» (de *llad*), etc. Aussi, le celtique a-t-il dû recourir à un procédé nouveau pour former son adjectif verbal. L'irlandais se sert d'un suffixe **-tios*, qu'il emploie exactement comme le latin fait de son suffixe *-tus* : *orte* «frappé», *céte* «chanté», *carthe* «aimé». Le brittonique a un suffixe spécial, *-etic*, de formation peu claire, mais où se dénonce aussi la substitution d'un thème en *-i-* à un thème en *-o-*, avec addition d'un élément *-c-*, d'origine inconnue: v. gall. *antermetetic* «à demi taillé» (gloses à Juvencus), v. bret. *hantertoetic* «à moitié couvert» (gloses de Luxembourg), etc. Le suffixe existe sous la forme *-edig* en gallois moderne et sporadiquement en breton armoricain (J. Loth, *Ann. de Bret*, XX, 547).

Si fragmentaire et si fruste que soit la documentation du gaulois, on peut y retrouver la trace de la même évolution.

L'existence d'un suffixe *-to-* en gaulois est attestée par de nombreux exemples (cf. Holder, *op. cit.*, II, 1864), mais dans un très petit nombre seulement il semble ajouté à une racine verbale; et encore aucun ne prouve-t-il que le suffixe soit resté productif en gaulois. Sans parler de *gnātos* qui peut répondre à la fois à lat. *nātus* (*gnātus* filius lingua gallica, *C. Gl. Lat.*, V, 635, 3;

cf. IV, 598, 4) et à gr. *γνωτός* (sans doute dans *Ategnatos*, etc.), et qui par suite admet la même explication que les mots irlandais *cloth*, *gnáth*, *necht*, cités plus haut. on rencontre le suffixe *-to-* dans le mot *ambactos*, qui semble le participe d'un verbe correspondant à l'irlandais *imm-agim* «je circule»; mais ce mot avait de bonne heure perdu tout rapport avec la conjugaison; devenu substantif au sens de «serviteur, mercenaire», il fut emprunté par les Romains et se trouve glosé par les grammairiens latins comme ayant été employé par Ennius (*ambactus* seruus, Paul. Fest., p. 4 Th. de P.; *δοῦλος*, *μισθωτός*, *C. Gl. Lat.*, II, 16, 3).

Les autres mots terminés en *-tos* *-tus* sont d'origine inconnue (*Adrastus*, *Ciratus*, *Sematus*, etc.) ou de formation douteuse (*meltos*, *rato-*, *-spatus*, *-svelto-*, etc.; cf. Holder, *s. uu*), ou bien même ont une flexion incertaine; ainsi, les thèmes *Celto-*, *Gaesato-*, *Smerto-*, ont des formes de thèmes en *-ā-* : Κελταί, *Γαισάται* *Γαιζῆται* *Γαιζᾶται*, *Σμέρται*. Quant aux thèmes en *-to-* qui ne sont attestés que comme premiers termes de composés, ils ne permettent aucune conclusion, puisque, comme on l'a vu ci-dessus à propos de *Segusterō*, le gaulois a généralisé l'*o* comme voyelle de liaison à l'intérieur d'un composé; sur *Condato-magus*, voir plus bas.

Le seul adjectif verbal nettement caractérisé ayant conservé le suffixe *-to-* paraît être *caratos* (cf. irl. *carthe*, de **caratyo-*, ci-dessus) dans *Caratus*, *Carata*, d'ailleurs attesté plus souvent sous la forme du dérivé *Caratius* (Holder, *op. cit.*, I, 774); mais cet exemple est isolé.

En revanche, on rencontre souvent le suffixe *-ti-* substitué au suffixe *-to-* dans des mots manifestement tirés de thèmes verbaux, dont le sens devait être primitivement celui de participes. Comme il ne s'est dans aucun texte rien conservé de la conjugaison gauloise, on ne peut guère rencontrer de mots de ce genre que dans l'onomastique.

Le nom gaulois du nénuphar était selon Marcellus (*de Medic.*, XXXIII, 63) *baditis;* on peut voir dans ce mot l'adjectif verbal de la racine qui apparaît dans irl. *bádim* «je plonge, je flotte».

Un roi des Galates portait le nom de *Combutis* (*Κόμβουτις* Pausanias, X, 22, 2 et 3); MM. d'Arbois de Jubainville et Ernault voient dans ce nom l'équivalent de gr. *Σύμφυτος*. Si cette étymologie est exacte, le mot présente la substitution de *-ti-* à *-to-*.

Bon nombre de noms de peuples se terminent en *-tes*, mais ce suffixe fréquent surtout sous la forme *-ātes*, n'a généralement rien à faire avec l'adjectif en *-to-*. On ne doit retenir ici naturellement que les mots en *-tes* dont la formation est clairement verbale.

Zeuss déjà a reconnu dans *Atrebātes* la racine du verbe irlandais *atreba* (de **ad-treba*, Sg., 33 a et suiv.) «il s'installe, il possède, il habite» (cf. *atrab* «séjour» Ml., 17 b 5); *Atrebātes* est le nom. pl. du verbal en *-to-* devenu en *-ti*.

M. d'Arbois de Jubainville a montré ci-dessus (p. 71) que la forme ancienne de *Silvanectes* était *Selvanectes*, et que le premier élément de ce nom répondait au v. irl. *selb* «propriété»; le second élément n'est pas autre chose que le participe de la racine verbale qui a formé en latin *nanciscor* et *nactus*; le latin *nactus* a le sens actif «qui a obtenu, conquis» comme *tacitus* «qui se tait» ou *pōtus* «qui a bu». On dit en sanskrit *rayíṃ naçate* (*Ṛg-Veda*, V, 4, 11): *Selva-nectes* est à peu près l'équivalent de cette expression au participe. Il n'est pas juste de considérer avec M. d'Arbois de Jubainville *Silvanecti* comme la seule forme autorisée et de traiter *Silvanectes* comme une variante négligeable (cf. Holder, *op. cit.*, II, 1554).

Il faut ranger ici les deux noms de peuples *Anartes* et *Suanctes*, si l'étymologie donnée par M. Holder est exacte : le premier serait l'équivalent du skr. *anṛtáḥ* «impur» (?); le second, ce qui est plus vraisemblable, contiendrait la racine de irl. *anaim* «je reste, j'attends» et signifierait, suivant M. Ernault, les «bien établis».

Dans plusieurs noms de villes au neutre figure un suffixe *-te*, qui n'est que la forme prise en latin (et en gaulois?) par le suffixe *-ti-*. Quelques-uns sont des dérivés de thèmes verbaux.

Le plus fréquent est *Condate* qui désigne un confluent; il contient certainement la racine du skr. *dádāmi* (Stokes, *U.S.*, p. 139) et par suite équivaut au grec **σύνδοτον* (cf. *σύνδοσις* «épanchement d'un liquide»). On n'a aucun témoignage positif sur la quantité de l'*a*[1]; le fait que le français dit *Condé* ou *Condat* ne prouve pas qu'il ait été long, mais seulement qu'il portait l'accent (cf. *Lillebonne* de *Iuliobóna*), et les noms du type *Cosne*, *Condes*, *Condres*, *Candes* supposent une accentuation *Cóndate* qui peut justement provenir de l'habitude qu'avaient les Latins d'accentuer l'antépénultième quand la pénultième était brève (cf. *Cordes* et *Cornas* issus respectivement de *Córnate* et *Cornáte*; Thomas, *Rev. Celt.*, XX, 441). *Condate*, représentant **-dəti-* doit avoir eu l'*a* bref. Dans le composé *Condato-magus*, auj. «Millau», ou bien l'ancien thème en *-to-* a été conservé, ou bien le thème en *-ti-* est devenu *-to-* par suite du phénomène morphologique déjà signalé.

Le nom de «Brioude», *Brivate*, attesté aussi au nominatif sous la forme latine *Brivas*, est le neutre d'un mot **brīvāti-* issu de *brīvāto-* et dérivé du féminin *brīvā* «pont»; c'est l'«endroit ponté»

[1] Ausone (Epist. v, 31) scande *Condāte*, mais son témoignage a bien peu de valeur; si l'accent frappait la pénultième, celle-ci devait lui paraître longue.

ou la «ville pontée»; cf. au point de vue de la formation lat. *cērātus*, *vestītus*, *cornūtus*.

De *Arelate* il vaut mieux ne rien dire, car en tout cas l'étymologie serait purement gratuite. Mais on peut ranger ici le mot *Bibracte*, qui a comme *Brivate* une forme de nominatif latine *Bibrax*. Depuis Zeuss-Ebel (*Gr. Celt.*, 2ᵉ éd., p. 37) et Gluck (*Keltische Namen bei Caesar*, p. 43), tous les celtisants voient dans ce mot le nom du «castor», supposé **bebros* en gaulois (Holder, *op. cit.*, I, 363, d'après gaél. *beabhar*, v. corn. *befer*) et d'où dérivent les noms de *Bebriacum* (L. Herr, *Rev. de Philol.*, XVII, 208) et de *Bebronna* «la Brevenne». Mais cette étymologie ne permet pas d'expliquer la formation du mot. *Bibracte*, qui servait de nom à la fois à la ville qui couronnait le mont Beuvray et à celle dont le hameau de Vieux-Laon (Aisne) occupe aujourd'hui l'emplacement, paraît contenir l'équivalent du grec *φρακτός* : soit «l'endroit fortifié». L'élément initial *bi-* est ou bien un reste de préfixe, ou plutôt une syllabe de redoublement étendue au participe. Cette dernière hypothèse peut sembler confirmée par *Mimate*, auj. «Mende», dont l'étymologie est d'ailleurs inconnue.

Quelquefois le thème en *-to-* et le thème en *-ti-* existent encore à côté l'un de l'autre; c'est le cas pour *Silvanecti* mentionné ci-dessus à propos de *Silvanectes*. C'est aussi le cas pour *Caletes* nom de peuple, à côté duquel on trouve le nom d'homme *Caletos* (*Vasso-caletos*); l'origine de ces derniers mots est obscure.

D'ailleurs la substitution de *-ti-* à *-to-* n'est que le résultat d'une tendance de portée générale, à laquelle sont dues en celtique quelques alternances du type irl. *dub* «noir» (de **dubo-*, gén. *duib*) : gaul. *Dubis* «le Doubs»; gaul. *-matos* : irl. *maith* «bon» (de **mati-*); gaul. *Cavari* et *Cavares*, etc. Cette tendance, d'origine indo-européenne, a produit le cas de lat. *somnus* : *exsomnis* (cf. Meillet, *M.S.L.*, XI, 391 et XIII, 252; Brugmann, *I. F.*, XVIII, 66), où *-i-* sort du nominatif **-is*, de **-iyos* (cf. Meillet, *Introduction*, 233), et par suite elle rend compte à la fois d'irl. *-tio-* et de gaul. *-ti-*. Mais si vague et si générale qu'elle ait été à l'origine, il faut admirer avec quelle précision le celtique l'a utilisée pour se former un nouvel adjectif verbal après que l'ancien adjectif en *-to-* fut entré dans la flexion verbale en qualité de prétérit passif.

6° VIEIL-IRLANDAIS *NACH* «NI».

La *Grammatica Celtica*, 2ᵉ éd., p. 699, enseigne que la particule *na* dans le second membre d'une alternative n'est qu'une autre forme de la particule *nó* et signifie «ou bien». Cela est vrai dans quelques exemples, mais, comme l'a déjà reconnu

M. Windisch (*Ir. Text.*, I, p. 701) par la comparaison du moyen-irlandais, la particule *na* peut avoir aussi le sens de «ni», et, dans une phrase comme la suivante, on ne peut guère traduire *na* autrement que par «ni» : *arnifil cenecl na belre isinbiuth*, Wb. 28 b 1, «car il n'y a pas de race ni d'idiome dans le monde».

En moyen-irlandais, à côté de *ni...*, *na...*, on rencontre *ni...*, *nach...*, et M. Atkinson, *Passions and Homilies*, p. 811, a montré qu'en proposition indépendante, l'emploi de *na* ou de *nach* dépendait de l'initiale, consonantique ou vocalique, du mot suivant. Ainsi *P.H.*, l. 634 : *ni ar onoir detsiu na do dhemnaib*, mais l. 667 : *ni rodeliged saine n-ádnacuil hi nim nach hi talmain*. Cet usage est déjà vieil-irlandais, si l'on en croit les deux phrases suivantes, où la particule *nach* a certainement le sens de «ni» :

Wb. 17 b 18 *ní bar-torad precepte nach-aili tíagu-ssa.*
Wb. 17 b 20 *ni-bar-saithar nach-aili tiagu.*

Les éditeurs du *Thesaurus Palaeohibernicus* traduisent, avec, il est vrai, un point d'interrogation : «it is not the fruit of any other's teaching that I appropriate» et «it is not any other's labour that I appropriate». Mais il y a à cette traduction plusieurs difficultés. Sans parler de la construction *tiagu for* supposée ici arbitrairement, alors que généralement le verbe *tiagu* se construit avec l'accusatif (*tiagait báas n-anapaig*, Wb., 11 d 12; *a mbás tiagme-ni* et *tiagmi-ni bás*, Wb., 15 b 28; *ciathiasu-sa martri*, Wb., 23 c 31; etc.)[1], il y a une double difficulté à admettre que la graphie *bar* représente la préposition *for;* c'est seulement dans le manuscrit de Saint-Gall qu'on rencontre la graphie *far* pour *for* (Z.E., p. 628), et l'alternance *bar : far* semble limitée dans le manuscrit de Würzbourg au cas du pronom possessif de la seconde personne du pluriel. Aussi bien, est-ce le pronom possessif qu'il faut reconnaître dans les deux phrases précitées, en traduisant : «ce n'est pas votre profit d'enseignement ni [celui] d'un autre que je convoite» (*tiagu* au sens de «appeto»), «ce n'est pas votre travail ni [celui] d'un autre que je convoite».

Pour la brachylogie, usuelle en pareil cas, cf. Wb. 17 b 26 et la note du Thesaurus.

7° SUR QUELQUES FORMES INTERROGATIVES DU VIEIL-IRLANDAIS.

Le pronom interrogatif de l'irlandais, qui s'emploie indifféremment dans l'interrogation directe et dans l'interrogation in-

[1] Toutefois la construction *dotéit for* se rencontre : *ní for-torbe n-indlibi tra dotéit som act is for-molad iudeorum*, Wb., 2 a 3.

directe, est *cia* pour le masculin et le féminin, *cid* ou *ced* pour le neutre. Depuis longtemps, on a fort justement rapproché l'irlandais *cia* de son correspondant gallois *pwy* et rattaché l'un et l'autre au thème interrogatif de l'indo-européen; *cia* et *pwy* remontent en effet tous deux à un préceltique **k*ʷ*ei* et rappellent le latin *qui*, dont la forme la plus ancienne est *qoi* (inscrip. de Duenos), mais qui est souvent attesté sous la forme *quei* (*C. I. L.*, I, 30 etc.). Il est probable qu'en celtique, comme en italique, la diphtongue *ei* est sortie de *oi*, et par suite que le prototype commun aux deux langues était **k*ʷ*oi*, c'est-à-dire le thème pronominal interrogatif bien connu **k*ʷ*o-* (Meillet, *Introduction*, p. 302), suivi d'un élément enclitique *-*i*.

Mais jamais on n'a osé poursuivre la comparaison jusqu'à rapprocher du neutre latin *quid*, osque *pid*, gr. *τί* la forme *cid* de l'irlandais. Le rapprochement n'est fait ni dans le *Urkeltischer Sprachschatz* de M. Wh. Stokes, ni dans le *Grundriss* de M. Brugmann, où est enseignée en matière celtique la doctrine de M. Thurneysen. Les scrupules des celtisants proviennent sans doute tout d'abord de ce qu'ils enseignent d'ordinaire qu'un *d* final ne se conserve pas en irlandais. Tout récemment encore, M. Brugmann parlant du pronom *hed* «ceci» affirme qu'il a perdu une voyelle finale (*Die Demonstrativpronomina*, p. 35). Mais à supposer même, ce qu'aucun exemple sûr ne vérifie, qu'en règle générale un *d* final ancien doive tomber en irlandais, on pourrait néanmoins maintenir le rapprochement lat. *quid* : irl. *cid*. Dans toutes les langues, un monosyllabe, surtout accentué, comme c'est le cas de *cid*, peut échapper aux altérations qui atteignent les autres mots. L'objection tirée de la phonétique n'a donc ici que peu de valeur.

Reste la difficulté, plus grave en apparence, de l'existence de *ced* à côté de *cid*, puisque de toute façon la première forme ne peut sortir de la seconde. Mais un relevé complet des passages où ces deux formes figurent dans les manuscrits de Würzbourg, Milan et Saint-Gall permet d'établir entre elles une différence d'emploi et conséquemment d'origine.

M. Strachan a dernièrement établi avec juste raison qu'il existait en vieil-irlandais, une différence d'emploi entre le *pronom* et l'*adjectif* interrogatifs (*Ériu*, I, 6 et suiv.). Pour le masculin et le féminin, la forme est la même : *cia* issu par fracture d'un plus ancien *cé*, qui s'est conservé encore çà et là; mais tandis que dans l'emploi pronominal («qui?») cette forme se suffit à elle-même, elle est régulièrement suivie dans l'emploi adjectival («quel?») du pronom personnel de la 3ᵉ personne, qui est au masculin *hé*, au féminin *sí*. Au masculin, *cé* + *hé* ne pouvait

aboutir par contraction qu'à *cé*, d'où par fracture *cia*, de sorte que tout se ramène à la différence suivante :

EMPLOI PRONOMINAL.	EMPLOI ADJECTIVAL.
Masc. *cé*, *cia*	(**cé hé*) *cé*, *cia*
Fém. *cé*, *cia*	*cési*.

Les principaux exemples de ce double emploi ont été fournis par M. Strachan, *loc. cit.*; il suffira ici d'en indiquer les références, en augmentant la liste çà et là, s'il y a lieu.

I. Emploi pronominal.

Wb. 4 b 11, 4 b 15, 12 d 14.
Ml. 34 d 5, 35 b 24, 37 a 9, 89 b 7, 102 b 6[1].
Sg. 242 a 1.

Parfois, l'interrogatif est accompagné du pronom personnel : *cia hé* «qui cela?», Ml. 46 c 17, 18-19, ou «qui est-ce qui?», Ml. 75 c 9, Sg. 197 a 19. Mais il faut bien distinguer ce cas de l'emploi adjectival étudié ci-dessous; ici, le pronom personnel a toute sa valeur propre et se rattache au verbe (exprimé ou sous-entendu) bien plus qu'à l'interrogatif précédent; cf. la phrase suivante, où, le verbe étant à la 2e personne du singulier, on a *cia tussu* : Wb. 4 c 24, *cia tussu dixnigedar*.

L'interrogatif étant indéclinable, on emploie une périphrase quand il est régi par une préposition; de là :

Ml. 44 b 3 (*cia diafiachaigedar*), Sg. 209 b 30 (*cia dia cumachtachtaigther*, l. *cumachtaigther*), où la préposition est placée devant le relatif; Ml. 16 a 9 (*ciaduneuch*), où le glossateur a fait choix d'un pronom déclinable pour marquer le cas.

Le même fait se produit au pluriel, la forme *cia* étant employée sans distinction de nombre (cf. l'exemple Ml. 102 b 6); de là :

Ml. 35 a 17 (*cia dunaib hi*), 47 a 10 (*cionaibhi*), 49 c 13 (*cia isnaib hí*).

II. Emploi adjectival.

Masc. Wb. 26 b 24.
Ml. 14 a 6, 33 a 9, 35 c 33, 46 b 28 (à l'accusatif sans préposition exprimée, cf. 56 a 19), 99 b 10, 100 d 4.
Sg. 26 a 6, 27 a 12.

[1] C'est bien ici que doit être rangé Ml. 102 b 6; il n'est pas vraisemblable que *cia* y représente grammaticalement les mots du texte «quam uineam»; ces deux mots étant pris au figuré, le glossateur se demande «qui» ils désignent, et la réponse est *maicc israhel*.

Fém. Ml. 24 d 10, 34 c 18, 97 a 5, 100 d 5.
Sg. 26 a 6, 27 a 13, 197 b 3, 217 a 2.

Dans le passage Wb. 14 d 15, où *ceseirc* glose «quam caritatem», il faut sans doute corriger en *cesi seirc* ou mieux peut-être en *cesieirc*. Le pronom *cesi* en effet produit l'aspiration (*cisi chomairle*, Ml. 34 c 18, *cisi chiall*, Sg. 217 a 2) et la consonne initiale de *seirc* devait disparaître dans la prononciation; cf. *indeircc* Wb. 25 a 36, *indearc* Wb. 33 d 6.

Pour le cas où l'interrogatif est régi par une préposition, voir plus loin.

Au neutre, c'est par l'opposition de *cid* et de *ced* que la différence des deux emplois est marquée; toutefois, dans l'emploi adjectival, il y a parfois confusion de *cid* et de *ced* (ci-dessous).

I. Emploi pronominal (toujours *cid*) :

Wb. 9 c 20 (*cid atobaich*), 10 a 26 (*cid asrubart incoimdiu*), 12 c 22 (*cid asbeir*), 12 c 45 (*cid frissasennar*), 12 d 12 (*cid asmaith*), 12 d 13 (*cid asberesiu*), 12 d 41 (*cid asdénti*), 13 a 13 (*cid dogénat sidi*), 15 a 33 (*cid doronad friu*), 19 d 10 (*cid atobaig*), 26 a 11 (*cid aridfuirig*), 31 b 10 (*cid forchana*). Il faut également ranger ici Wb. 1 d 7 (*cid maith asdénti*), qui n'est que la combinaison des deux tours *cid asmaith* et *cid asdénti*; Ml. 51 b 10, on rencontre un tour différent: *cid as deinti... dimaith*.

Ml. 16 c 5 (*cid forchomnacuir*), 30 b 9 (*cid dugénsa*), 35 a 6 (*cid asindisem*), 51 b 7 (*cid as maith*), 51 b 8 (*cid as denti no cid as imgabthi*), 51 b 10 (*cid as imgabthi do dénum diulc 7 cid as deinti do dimaith*), 102 d 15 (*cid imruthrenaiged* .i. *cid forruconrad*, l. *forruchongrad*).

Sg. 76 a 4 (*cid*), 200 b 13 (*cid attrebthar*).

C'est toujours *cid* qui est employé dans les locutions périphrastiques avec les prépositions *ar* ou *di*, destinées à traduire «pourquoi?».

Wb. 2 a 10 (*cid arandéntar pecthach díim*), 5 a 31 (*cid arindepur frit*), 11 a 19 (*cid armbad spiritalis indail*), 27 a 30 (*cid arandluthid caratrad friu*). — Ml. 32 a 5 (*cid aratodlaigther inso*), 55 d 11 (*cid arafodmaisiu; ... cid arafodaim... 7 cid arambiat...*), 56 a 13 (*cid ar in* potabis *tuicais hi sunt. cid arnabu son...*), 56 b 9 (*cid arambiat*), 63 c 9 (*cid ara tuic duaid*). — Sg. 90 b 7 (*cid ara nilaigedar árim a* nullus), 167 a 4 (*cid armad machdad anísin*), 198 b 3 (*cid arñdid... cid arna airecht*).

Wb. 12 b 12 (*cid diatuiced in cosmuilius cosse*), 13 b 12 (*cid dialeicid cundubairt*), 16 c 7 (*cid diandechuith tit*), 19 d 11 (*cid dianepirsom anísiu*).

Dans les quatre passages suivants du manuscrit de Würzburg, on trouve *cid* employé absolument au sens de «pourquoi?» : 4 c 24 (*cid nombetha im etarceirt amessa imdia*), 14 a 28 (*cid nách-intsamlid*), 18 b 9 (*quid nabisamlid dúibsi*), 28 b 1 (*cid natat sláin indhuli mátchobra*). M. Pedersen (*K. Z.*, XXXV, 391 et suiv.) rattache cet emploi à la construction idiomatique de l'*n* relatif au sens adverbial; mais ce qui manque le plus dans les exemples en question (sauf le premier) pour justifier cette explication, c'est précisément l'*n* relatif (on devrait avoir *na-n-dat* comme on a *no-m-betha*). Il vaut mieux considérer ici l'emploi de *cid* au sens de «pourquoi» comme une imitation du latin. L'influence latine est d'autant plus certaine que dans le troisième passage *cid* est écrit *quid*. Mais cet emploi imité du latin a certainement été influencé lui-même par la construction irlandaise que signale M. Pedersen; de là dans le premier passage *cid nombetha*.

M. Strachan (*loc. cit.*, p. 6) relève une exception à l'emploi de *cid* au sens pronominal; c'est le passage Wb. 23 b 33, où on lit *ciade dogega*, la phrase précédente étant *imba bás ba bethu*. Mais c'est l'adjectif et non le pronom interrogatif qui figure dans ce passage; et il n'est même pas nécessaire de supposer que cet adjectif soit au neutre, puisque des deux termes de l'alternative, si l'un (*bás*) est neutre, l'autre (*bethu*) est masculin; cf. Ml. 14 c 4 où *nechtar de* représente à la fois *hires foirbthe* et *degnimai*.

II. Emploi adjectival.

Wb. (toujours *ced*) : 3 b 29, 12 d 5, 13 c 6, 13 c 7, 19 c 8. — On doit sans doute ajouter à cette liste l'exemple 3 b 28 (*ced ed tra fodcud*), où semble figurer le substantif neutre *ed* (Windisch, *Irische texte*, I, p. 520).

Ml. (toujours *cid*) : 65 c 7, 120 c 7, 128 d 13.

Sg. (*cid*) : 23 a 2, 25 b 17, 197 b 3. Il y a un exemple de *ced*, c'est 99 a 2 : *is cumtubart ced dogní angenitiu*. L'emploi de *dogní* «il fait» au sens grammatical (cf. en français : *dominus* fait *domini*) est courant dans le manuscrit de Saint-Gall (cf. 105 b 3, 136 a 3); ici, *ced* est l'adjectif interrogatif se rapportant au mot *gné*, n., sous-entendu, de sorte que la phrase présente un cas particulier de la figura etymologica.

Dans les autres recueils de gloses du vieil-irlandais, on trouve tantôt *cid*, tantôt *ced* (voir Strachan, *loc. cit.*).

La conclusion à tirer de cet exposé est la suivante : l'opposition du pronom *cid* et de l'adjectif *ced*, encore rigoureusement maintenue dans le manuscrit de Würzburg, atteste la différence originelle des deux mots, d'autant qu'il n'y a de l'un à l'autre aucun passage phonétique possible; et si *cid* représente la forme proethnique équivalente au latin *quid*, *ced* comme le fémi-

nin *cési* représente le contraction de l'adjectif interrogatif *cé, cia* et du pronom personnel, qui est *hed* au neutre de la 3[e] personne [1]. De sorte que tout se ramène au rapport primitif suivant :

EMPLOI PRONOMINAL.	EMPLOI ADJECTIVAL.
—	—
neutre *cid*	(**cé hed*) *ced*.

Seulement il est arrivé à la langue de méconnaître à un moment donné la différence de *cid* et de *ced* et de confondre leurs emplois respectifs, au profit de *cid*. De là l'emploi de *cid* au lieu de *ced* dans les manuscrits de Milan et de Saint-Gall. Il est permis de soupçonner la raison qui a favorisé cette confusion.

L'addition du pronom personnel à l'adjectif interrogatif pour marquer le genre est récente. Comme l'a remarqué M. Strachan (*loc. cit.*, p. 7), l'adjectif interrogatif *ce, cia* est encore employé seul devant des noms féminins dans des locutions toutes faites, telles que *cia airm, cia dú, cia méit, cia inni* (Ml. 123 d 8), auxquelles il faut joindre *cia fíu* (Wb. 24 d 18; Ml. 17 b 12, 23 a 10, 24 a 10[b], 27 d 8, 38 c 22, 42 a 3, 48 c 7, 59 b 8, 61 a 25, 62 c 6[a], 73 d 5, 106 c 9, 122 c 7, 138 c 14, 146 d 1; Sg. 114 a 3), si l'explication proposée jadis par M. Thurneysen (*K. Z.*, XXVIII, 148) pour le mot *fíu* est exacte. De même au neutre, on rencontre *cindas*, c'est-à-dire *ce indas* au lieu de **ced indas* (Wb., 6 b 13, 8 c 11, 13 c 20, 28 b 32; Ml. 55 c 1, 90 b 16; Sg. 18 a 6, 40 a 15)[2].

Bien plus, l'addition du pronom personnel ne se produit que lorsque le substantif suit immédiatement l'adjectif interrogatif. De là l'emploi de *cia* devant une préposition, quel que soit le genre du substantif qui suit :

Ml. 16 b 19 (*ciho fothaib són*); 20 a 17, 22 d 10, 32 d 4, 93 a 15, 113 d 10 (*ciofut*); 23 b 2 (*cia inolcaib*); 33 a 9, 93 a 16 (*cia du forcunn*); 35 c 35, 44 d 24 (*cioretaib*), 48 c 2 (*ciarrét*), 121 d 1 (*ciadurét*); 47 b 1 (*cierniu*), 101 a 4 (*cia eneo*, *l. ciarneo*, de *ní*, n.); 55 d 16 (*ciothomus*); 96 b 10 (*cio morfrithmius*); 125 b 6 (*cia hi*, s.-ent. l'acc. pl. de *plag*, fém.). — Dans le passage

[1] Noter que *ced* comme *cési* produit l'aspiration (Sg. 197 b 3; cf. Pedersen, *K. Z.*, XXXV, 327); or, il est probable (mais non absolument certain, cf. Pedersen, *loc. cit.*), que *hed* était dans le même cas.

[2] On sait que dans les locutions de ce genre, l'adjectif interrogatif peut manquer; aussi rencontre-t-on *indas* au lieu de *cindas*, Wb. 9 a 21. De même, *inne* Wb. 25 a 40, Ml. 62 b 2; *fiu* Ml. 23 a 16, 59 c 9, 75 c 7, 80 c 14, 94 d 5, 101 a 15, 101 b 4, 111 c 16, 121 a 2, 134 c 2, 146 c 3; au masculin, *cruth* Ml. 41 c 4, Sg. 201 b 12, au lieu de *cechruth*, *ciachruth* Wb. 24 a 9, 24 d 5; Ml. 17 b 23, 17 b 26, 37 c 18, 38 a 9, 75 d 10, Sg. 147 a 4, 210 b 5, 212 a 1; cf. encore en moyen-irlandais *cuin* au lieu de *ciachuin* Ml. 18 a 2, 61 b 9.

Ml. 58 b 10, on lit *ciammor erchru* gl. «in quantum sit difectum», du mot qui est écrit *irchre* Wb. 26 a 5; il faut comprendre *cia mor erchru*, la préposition n'étant pas exprimée comme dans l'exemple Ml. 46 b 28, et la nasale étant redoublée (cf. Pedersen, *Aspir.*, p. 107 et Strachan, *Z. C. P.*, IV, 57), ou bien corriger en *cia hi mor erchru*.

Sg. 3 a 9 (*ciade* gl. «de quo [uolucre]»), 207 b 3 (*cio ainmnid*), 217 a 5 (*cia ar neoch*, de *ní*, n.; cf. Strachan, *Z. C. P.*, IV, 490).

Toutefois dans un exemple de ce genre, le substantif étant au neutre, l'adjectif a la forme *cid* : Ml. 129 c 12, *cid* [*amal bid*] *duthoschib* gl. «quibus [quasi] principiis», du mot *tossach*, n. Les éditeurs du Thesaurus corrigent *cid* en *cia*. La correction est fort simple en soi (cf. inversement *cidric* pour *ciaric* Ml. 14 d 1 et *cidso* pour *ciaso* Sg. 137 b 2), mais ici elle n'est pas heureuse. Car la présence de *cid* dans ce passage est des plus caractéristiques; elle prouve que l'emploi du pronom *cid* en fonction d'adjectif remonte à l'époque où l'adjectif *cia* était encore employé indistinctement pour les trois genres sans addition du pronom personnel. Il s'agissait pour la langue d'établir la distinction de genre dans l'adjectif interrogatif : tantôt (et c'est le procédé employé dans le manuscrit de Würzburg) on a ajouté le pronom personnel : *ce hed*, *ced*; tantôt (et c'est le procédé du manuscrit de Milan) on a employé le pronom *cid* en fonction d'adjectif. Il va sans dire que la langue a pu rester longtemps hésitante entre les deux procédés.

Il reste quelques emplois assez obscurs à indiquer, sinon à élucider. La *Grammatica Celtica*, p. 355 et suiv., suivie par M. Strachan, *loc. cit.*, p. 8, enseigne que *cia* peut être employé au neutre devant un verbe. Ceci détruirait tout ce qui vient d'être dit de la valeur respective de *cia* et de *cid* et contredirait en même temps les nombreux exemples où cette valeur est si clairement mise en lumière. En fait, les exemples de *cia* neutre doivent être interprétés autrement que ne le fait Zeuss ou présentent une telle obscurité qu'on ne saurait sans danger en tirer un argument quelconque.

Les phrases de Wb., citées par Z.-E., 4 a 8 (*cebtar hé*) et 29 b 5 (*ni maith less cia gabthar do*), contiennent la conjonction *cia*. D'autre part, c'est l'adjectif *cia* qu'il faut reconnaître dans les phrases de Ml. 39 a 13 (*cia bed ammet inna fochaide*) et 61 b 28 (*cia bé ammet*) citées par M. Strachan, à la première desquelles doit être directement comparée la phrase de Wb. 25 b 27 (*cipadadéne indhesséirgi*, c'est-à-dire *ci*[*a*]-*pad-a-déne*, avec anticipation du possessif, cf. Wb. 28 c 25, *a masse in choirp*). Quant à la phrase Sg. 26 a 11 (hic ostendit *ceróich himeit lagait ani as* ora-

tio), ou bien il faut y corriger *ce-róich* ou *co-róich* comme le proposent en note les éditeurs du Thesaurus, ou bien voir dans *ce* l'adjectif interrogatif, *ceróich himeit* équivalent à *cia hi meit róich*, avec emploi au sens neutre du verbe *rochim*.

C'est également comme adjectif interrogatif qu'est employé généralement *citné* «que sont», toujours accompagné d'un substantif (exprimé ou sous-entendu, comme dans Ml. 16 b 13 et 61 b 8, qui n'est d'ailleurs que la reprise de 61 b 7), sauf dans le passage Wb. 8 b 5. Mais l'emploi de *citné* dans ce passage ne saurait constituer une exception; car l'origine de *citné* le destinait plutôt à être pronom qu'adjectif. L'élément essentiel du mot est en effet *cit*, sorte de pluriel analogique donné à *cid* sous l'influence de l'opposition *berid*, *berit*; *carid*, *carit* (cf. une influence analogue de la conjugaison sur la flexion pronominale dans le gall. *hwynt* «eux», *ohonynt* «d'eux», etc., d'après *ydynt*, *oeddynt* ou dans l'italien de Toscane *eglino*, *elleno* d'après *amano*). Le mot *cit* a ensuite été considéré comme la combinaison du pronom *cia* et de la 3ᵉ pers. pl. du verbe substantif, et on y a ajouté le pronom personnel *-hé* (3ᵉ pers. pl.) pour en faire suivant le procédé indiqué plus haut un adjectif interrogatif[1]. Sur la présence de l'*n* relatif dans *citné*, voir Pedersen, *K. Z.*, XXXV, 390.

On ne rappellera ici que pour mémoire les deux locutions fort obscures *ciarric* et *cedono* (*cepudono*) qui glosent en général «quid igitur?» (*ciarric*, Wb. 2 a 5, 3 a 11, 3 b 13, 3 c 18, 9 b 24; Ml. 16 d 1, 18 a 9, 67 b 21; Sg. 199 b 12. — *cedono*, Wb. 2 d 10, 7 d 16, 8 d. 15, 19 a 14). Elles sont et demeurent inexpliquées. On remarquera toutefois que la seconde d'origine ancienne, puisque *ce* s'y est généralement conservé, devait être primitivement spéciale au masculin; on rencontre en effet en moyen-irlandais, le neutre correspondant *cid dana* (Windisch, *Ir.*, *Text.*, I, 466). C'est parce que la locution *cedono* (*cepudono*) s'est pétrifiée de bonne heure, qu'elle a perdu toute signification de genre a été employée au neutre.

L'examen des faits précédents a permis d'allonger la liste des pronoms interrogatifs du vieil-irlandais issus de l'indo-européen, puisque à côté du thème **kʷo-* attesté dans *cé*, *cia*, se retrouve aussi le thème **kʷi-* attesté dans *cid*. Le neutre du thème **kʷo-*, soit **kʷod* (lat. *quod*) paraît s'être conservé dans les locutions *cote* et *coteet*.

Les exemples de *cote*, *coteet* (parfois *cate*, *cateet*) se trouvent réunis

[1] C'est par l'extension du même procédé que l'on peut expliquer la glose de Sg. *cairhe biit* «quamobrem... fiunt» 242 b 1, où M. Strachan propose de corriger *cairhe* en *ciairneo;* le mot paraît plus justement comprendre *cair* «pourquoi?» suivi du pronom *he* de la 3ᵉ pers. du pluriel.

dans la *Grammatica Celtica*, 2ᵉ éd., p. 356 et dans l'article précité de M. Strachan. La valeur exacte de *cote* est nettement marquée dans la phrase de Wb. 12 c 36 *cote mo thorbese* «en quoi consiste mon profit?» par opposition à Wb. 13 c 7 *ced torbe dúnni* «quel profit pour nous?» (Strachan, *loc. cit.*). En ce qui concerne l'étymologie, Zeuss a déjà reconnu dans *cote* et *coteet* la 3ᵉ pers. du singulier et du pluriel de l'indicatif présent du verbe substantif; ce qui donne raison à l'hypothèse défendue par M. Thurneysen (*Zeitsch f. celt. Phil.*, I, 3 et suiv.), que la voyelle ancienne des formes *-da*, *-dam*, *-dad*, *-dat* du verbe copule était un *e* et non un *a*. D'autre part, le *t* de *cote*, *coteet*, qui ne saurait être ancien, ne peut sortir que d'un groupe de consonnes tel que *d-d*. L'étymologie de *cote* est dès lors fort claire; le mot représente l'équivalent du latin «quod est» et contient le correspondant exact du latin *quod*. On peut expliquer *cotect* par «quod sunt» ou bien y voir avec plus de raison une forme refaite sur *cote*.

On a peut-être une dernière trace du thème interrogatif *k^wo-* dans le mot *coich*. Ce mot n'est attesté en vieil-irlandais qu'en un seul exemple où il a le sens de «de qui?» Sg. 209 b 30. Mais en moyen-irlandais on le rencontre parfois avec le double sens de «de qui?» et de «qui?» (Windisch, *Wtb.*, p. 436; Atkinson, *Pass. Hom.*, p. 596; Kuno Meyer, *Contributions*, p. 412). Il n'est guère possible d'expliquer ce double sens qu'en supposant la rencontre de deux formations différentes, et c'est justement ce qui convient le mieux à l'étymologie. Le pronom *coich* au sens de «qui?» semble contenir le thème interrogatif **k^wo-*, suivi d'une particule démonstrative **-ke* (cf. ci-dessus **k^wo-i* d'où **k^wei*, *cé cia*); l'emploi du démonstratif pour renforcer le pronom interrogatif est d'ailleurs familier au vieil-irlandais. Cette particule **-ke* est naturellement la même qu'on trouve en latin dans *hocc* (**hod-ce*), *hosce*, *hisce*, etc.

Au sens de «de qui?» le mot *coich* doit être directement rapproché du mot *can* «d'où» (Z.-E., p. 356); tous deux admettent une explication analogue. On sait que le latin s'est formé une série d'adverbes indiquant le lieu d'où l'on vient au moyen des particules *-ce* ou *-de* qui s'ajoutent à une finale à nasale : *illinc*, *istinc*, *hinc* et *inde*, *utrinde*, *unde*. Ce dernier mot comme *uter* et *ubi* a perdu à l'initiale la consonne *c* (cf. *sicuter*, *alicubi*, *necunde*) et se rattache étymologiquement au thème interrogatif. Un primitif **k^won-ke* devait aboutir en irlandais à **cóic* (cf. *cóic* «cinq» de **k^wenk^{w}e*). Ce mot **cóic* «d'où?» a échangé son *c* final contre le *ch* de *coich* «qui?», et inversement celui-ci lui a emprunté sa longue, s'il est vrai que l'apex dont est le plus souvent orné l'*o* de *cóich* en moyen-irlandais représente bien un signe de longueur. Les deux mots ainsi s'expliquent l'un par l'autre. L'emploi de

coich «d'où?» au sens de «de qui?» est exactement comparable à celui du latin *unde* dans le vers de Térence (*Eun.*, I, 2, 33) :

> Mercator hoc addebat; e praedonibus
> unde emerat se audisse abreptam e Sunio;

ou dans la phrase de Cicéron (*Orat.*, I, 15, 67) : hoc profecto efficiet ut quamcunque rem a quoque cognorit, de ea multo dicat ornatius quam ille ipse unde cognorit.

Quant au mot *can*, il paraît le correspondant du latin *unde* (de **cunde*); l'*a* y représente un *o* ancien affaibli en position non intense ou bien sort d'une nasale voyelle. L'absence d'infection et la chute du *d* peuvent s'expliquer aisément : le latin lui-même fournit en effet la preuve que, dès la période proethnique, les adverbes en *-nde* étaient exposés à perdre leur voyelle finale, sans doute par un fait de phonétique syntactique; de là *dein*, *exin*, *proin*, qui sont à *deinde*, *exinde*, *proinde* ce que serait dans l'hypothèse présente l'irlandais *can* au latin *unde*.

8° BRETON *KOUGOÑ*, gallois *GOGOF*, IRLANDAIS *CÚA*.

Dans la falaise qui domine la baie des Trépassés, à l'extrémité S.-O. du département du Finistère, la nature a creusé deux grottes qui portent dans le langage des habitants du pays les noms respectifs de *Kougoñ lestr* et *Kougoñ grouan* (le groupe *oñ* représente un *o* nasalisé; *ou* = *ou* français). Les deux mots *lestr* et *grouan* bien connus par ailleurs signifient l'un «vaisseau», l'autre «sable»; mais le mot *kougoñ* ne figure dans aucun lexique et paraît conservé uniquement dans ce coin reculé du domaine breton. Il faut sans doute le traduire par «grotte» et y voir l'équivalent du gallois *gogof* qui a précisément ce sens. La correspondance phonétique est rigoureuse. Dans cette partie du dialecte cornouaillais, l'*o*, placé sous l'accent, est tellement fermé qu'il donne souvent à l'audition l'impression d'un *ou* : des mots tels que *moger* «mur», *torri* «briser» (et en particulier «éclore») sont prononcés généralement à Douarnenez *mouger*, *touri*; d'ailleurs, on verra plus bas que le mot semble contenir le préfixe celtique **wo-*, dont la forme en breton moderne hésite entre *go-* et *gou-*, alternance phonétique due sans doute à l'accentuation. La voyelle nasale qui termine le mot *kougoñ* peut représenter *voy.* + *v*; cf. les mots *kraoñ* «noix», *traoñ* «vallée» dans le *Lexique étymologique* de M. Henry. Enfin, la transformation du *g* en *k* n'est que la conséquence du jeu morphologique des mutations initiales qui sur tout le domaine breton a produit des altérations du même genre. Le mot recueilli sous la forme *kou-*

goñ à la baie des Trépassés aurait sans doute en léonard la forme **gogoñv*.

L'origine des mots gall. *gogof*, bret. *kougoñ* est assez claire : tous deux remontent à un préceltique **wo-kowo-* et contiennent l'équivalent exact de l'adjectif latin *cauus* (anc. **couos*; cf. Walde, *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch*, p. 108) précédé du préfixe celtique **wo-* (gaul. *vo-*, irl. *fo-*, britton. *go-*; cf. Wh. Stokes, *Urkelt. Sprachsch.*, p. 281). Le simple **kowo-* s'est conservé aussi dans l'irlandais *cúa* «creux» (K. Meyer, *Contributions*, p. 540) dont la diphtongue résulte de la fracture, et dans le grec *κόος* employé substantivement (*κόοι· κοιλώματα* Hésychius). On en a un dérivé en celtique dans le substantif breton *kéo* «grotte» (de **kow-io-*; cf. V. Henry, *Lexique étymologique*, p. 63); quant au breton *kao* «cave», ce n'est qu'un emprunt au français (id., *ibid.*, p. 54).

9° VIEIL-IRLANDAIS *DERC*, *DRISS*, *DRAIGEN*.

L'*Urkeltischer Sprachschatz* rattache à trois racines différentes et par suite isole en trois articles séparés les trois mots irlandais *derc*, *driss* et *draigen*, qui pourtant, au point de vue du sens comme à celui de la forme, semblent devoir être réunis. Ces trois mots offrent en outre l'intérêt d'appartenir à une racine indo-européenne, dont plusieurs autres langues ont conservé des dérivés.

Le mot *derc* «baie, sorte de fruit» existe en vieil-irlandais sous la forme du pluriel *derce*; on lit *inna dærcæ fróich* gl. «uaccinia», Sg. 49 a 10, *derce ruich* gl. «uaccinia» Philarg. 16 b (*Thes. Palaeohib.*, II, 48). Et l'irlandais moderne a conservé *dearc* «berry», *dearc-fhraoich* «billberry». — Le mot *driss* «ronce» est également vieil-irlandais; il glose le latin «uepres» Sg., 47 a 8, et on en trouve le pluriel dans le ms. de Milan, 2 a 6 : *roúsaiset drissi inda-senchomrorcan* «les ronces des vieilles erreurs ont cru»; le ms. de Saint-Gall contient aussi le dérivé *dristenach* gl. «dumetum», 53 a 5. — Enfin le mot *draigen* désigne un arbuste sauvage produisant des fruits; il glose «pirus» Sg. 61 b 4, «pruna» Philarg. 16 b, et sous la forme *droigen*, «prunus» *Ir. Gl.*, 559; M. Wh. Stokes le traduit par «blackthorn», *Cormac's Translation*, p. 60; cf. *draighean*, *draigheanach*, *droigheann*, etc. (O'Reilly). C'est le sens d'«arbuste épineux, buisson d'épines» qui a prévalu en brittonique : gall. *draen*, bret. *dren*.

Les trois mots se réunissent sémantiquement pour désigner à la fois une plante sauvage (et épineuse?) et les fruits (comestibles?) de cette plante. Au point de vue morphologique, ils présentent respectivement en préceltique trois degrés vocaliques

différents d'une même racine : **derg-* **drig-* (de **dr̥g-*) et **drag-* (de **drᵒg-*). Il n'y a pas à faire état du *c* qui termine le mot *derc*, car après *r* ou *l* les sonores sont très souvent notées dans l'écriture par la sourde correspondante; ainsi, en ce qui concerne la gutturale, on rencontre *c* pour *g* dans *ferc* «colère» Ml. 22 c 13, *fercach* «irrité» Ml. 22 d 13, *derc* «rouge» Sg. 35 b 2, *meirc* «ride» Ml. 132 c 8 (acc. sg. de *merg*), *frithorcon* «attaque» Wb. 18 a 9ᵃ (au lieu de *frithorgon* Cam. 38 a).

L'irlandais *derc* a déjà été rapproché des mots sanskrits *drākṣa-* «de raisin», *drākṣā* f. «grappe de raisin» et «vigne», tous deux dérivés d'un thème en *-s-* (Wh. Stokes, *Urk. Sprachsch.*, p. 149; Uhlenbeck, *Kurzgef. Etym. Wtb. d. altind. Spr.*, p. 132). Ce rapprochement n'exclut pas la parenté des trois mots irlandais précités. Il suffit de voir dans le sanskrit *drākṣa-* l'état allongé de la même racine avec métathèse de la liquide *r*.

Toutefois, la comparaison du sanskrit ne permet pas d'établir la forme indo-européenne des mots irlandais. Le grec heureusement apporte un élément nouveau à la solution du problème. Le mot neutre *τρέχνος* «jeune pousse, branche» (*τρέχνεα· φυτὰ νέα* Hésychius) n'est plus en grec qu'un mot littéraire et ne désigne aucun arbuste en particulier; il figure dans un vers trochaïque de l'Anthologie (XV, 25, 6) :

ἰξὸς εὐώδης μελαίνει τρεχνέων με Νυσίων

et, sous la forme *τέρχνος*, qui est sans doute la plus ancienne, dans le Περὶ *καταρχῶν* de Maximus (v. 501-2) :

πάντα τε δένδρεα καλὰ τά τ' εἴαρι τηλεθάοντα
τέρχνεσιν ἀργεννοῖσι φίλην δείκνυσιν ὀπώρην.

Mais le sens n'empêche pas de le rapprocher des mots irlandais précédents[1]. On est seulement conduit à poser comme forme primitive non plus **derg-* mais **dhergh-*, avec deux aspirées que l'irlandais ne permet plus de reconnaître, puisque dans cette langue *dh* et *gh* se sont confondus avec *d* et *g*.

Les mots irlandais *derc*, *driss* et *draigen* sortent donc de **dhergh-ᵉ/ₒs-*, **dhr̥gh-s-i-* et **dhrᵒgh-ino-*. En sanskrit et en grec il y a eu dissimilation d'aspiration. Le mot *drākṣa-*, issu comme l'irlandais *driss* d'un thème en *s*, remonte à **dhrēgh-s-o-* par l'intermédiaire de **dhrāg-zh-o-* (cf. Wackernagel, *Altind. Gr.*, I, p. 132, § 113), devenu **drāg-zh-o-*, exactement comme la 1ʳᵉ personne d'aoriste sigmatique *ánu dakṣi* (*R̥g-Veda*, II, 1, 10)

[1] Le rapprochement de *draigen* et de *τρέχνος* a déjà été fait par Ebel (ap. Wh. Stokes, *Urk. Spr.*, p. 155).

remonte à **dhagh-s-i* par l'intermédiaire de **dhag-zh-i* devenu **dag-zh-i*. Le grec *τρέχνος* ou *τέρχνος*, qui a le vocalisme *e* de la racine comme *Ϝέθνος* ou *ἔρνος*, a subi la même dissimilation que *τεῖχος* (formes primitives **θρέχνος* ou **θέρχνος* comme **θεῖχος*).

J. Vendryes.

PERSISTANCE DE *Ê*, *Ô*
EN PERSAN MODERNE.

S'il est un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est que les voyelles longues *é*, *ó*, dites *majhūl* dans la terminologie des grammairiens indigènes de la Perse, ont totalement disparu du persan moderne et ont été remplacées par leurs correspondantes *ī*, *ū*, dites *ma'rūf*. M. Paul Horn (*Neupersische Schriftsprache*, dans le *Grundriss der iran. Philologie*, t. I, 2e part., p. 32) fait remarquer, à juste titre, que ces voyelles n'existent plus, indépendamment des mots empruntés au persan par d'autres langues, que dans les dialectes et dans la prononciation de l'Inde. On sait que cette transformation est relativement assez récente, que dans Firdausî les voyelles des deux ordres ne riment pas entre elles, et que dans le plus ancien manuscrit connu, le *Codex Vindobonensis*, c'est-à-dire la pharmacopée d'Abou-Mançoûr Mowaffaq, publiée par Seligmann (Vienne, 1859), et dont la copie est de l'an 447 de l'hég. (1055), *é* et *ó* sont indiqués, par endroits, au moyen de signes particuliers placés au-dessus des lettres.

Néanmoins, les voyelles *é*, *ó* n'ont pas entièrement disparu du persan moderne, notamment à Bokhara, chez les Juifs parlant persan, comme on peut le voir dans les poésies de Yoûsouf le Juif publiées par M. Bacher (*Der Dichter Jûsuf Jehûdî und sein Lob Moses'*, dans la *Zeitschrift der deutsch. morgenländ. Gesellschaft*, t. LIII, 1899, p. 412). Ce poète est mort en 1755; nous sommes donc sûrs que dans la première moitié du XVIIIe siècle tout au moins, l'ancienne prononciation s'était conservée dans le judéo-persan de Bokhara.

Je me propose aujourd'hui de montrer que cette prononciation s'est conservée, dans quelques cas, sur le sol même de la Perse. J'y ai déjà fait allusion dans une note placée à la fin de ma *Grammaire élémentaire de la langue persane* (Paris, 1899, p. 148) : « Nous ferons cependant remarquer que la prononciation vulgaire *Fèrèïdoun* pour *Fèrîdoûn*, *vèïran* pour *virân*, *mèïvè* pour *mîvè*, *ooubâchtèn* pour *ôbâchtèn*, nous paraît fournir les traces d'une ancienne prononciation *madjhoûl* : l'*é* et l'*ó* auraient été remplacés

par les diphtongues correspondantes *èï* et *oou.*» Il y a lieu de reprendre et de détailler l'idée que j'avais alors exprimée.

Rōšan «clair», réduction de *raočanh*, passé en arabe sous la forme *raušan* «fenêtre», doit donner et donne en effet, en persan, *rūšan*; cependant les Persans, encore actuellement, prononcent *roušan*=*raušan*.

Nēza «lance», réduction de **haizakā*, arabe *haizak*, donne *nîza*, mais les Persans prononcent *néizè*.

Nous avons donc un certain nombre de mots où la diphtongaison remplace l'ancien *ê*, *ô* :

Pour *ê* :

Férēdūn (phl. *Frētūn*, pâz. *Frēdūn*, av. *Θraētaona*), *Fèrīdun*, *Féréïdūn*;
mēva «fruit», *mîvè*, *mèivè* (Tèbrîz);
nēza «lance», *nîzè*, *nèïzè*.

Pour *ô* :

rōšan «clair», *rūšan*, *roušan*;
ōbāštan «engloutir», *ūbāštan*, *oubāštan* (Vullers).

Quant à *vîrân* prononcé *vèïrân*, ce ne peut être qu'un cas d'analogie, car *ī* ne représente pas ici un ancien *ē*, comme le montre le pehlvi *awīrān*. La prononciation *vèïrān*, fréquente en Perse mais non absolue (Nicolas, *Dict. français-persan*, t. II, p. 589, donne *viran*, *virani*, *viranè*), est prouvée par le judéo-persan de Bokhara וֵירָן (Bacher, p. 398).

Je ne crois pas qu'il faille voir, dans le phénomène que nous venons de constater, une influence de l'arabe, car, dans ce cas, le phénomène serait beaucoup plus général, tandis qu'on n'en trouve qu'un petit nombre d'exemples; il est plus probable qu'il y a là une survivance de l'ancienne prononciation *majhūl*, conservée dans le langage populaire sous l'influence de causes qui restent à déterminer.

Cl. Huart.

TRANSCRIPTION DES SEMI-VOYELLES *Y*, *W* REDOUBLÉES EN ARABE.

Dans une lettre adressée à l'*Orientalistiche Litteratur-Zeitung* et publiée dans le numéro du 15 mai 1903 de cette revue, M. Eberhard Nestle, professeur au Séminaire théologique de Maulbronn, se demande d'où provient la transcription *ij* couramment usitée par la plupart des orientalistes allemands, pour rendre le double son *jj* (*yy*) existant en arabe et en hébreu, et ne peut répondre à la question qu'il se pose. Cette question est la même pour la semi-voyelle *w*, transcrite par les Allemands, quand elle est redoublée, *ûw* et non *ww*.

Cette transcription a pour origine une analyse de ces deux semi-voyelles redoublées, faite par les grammairiens arabes. Ceux-ci ont remarqué que ces deux articulations se décomposent en une voyelle longue suivie de la semi-voyelle simple :

$$yy = î + y- \qquad ww = û + w-$$

Cet *î* et cet *û*, tous deux longs, forment diphtongue avec la voyelle *a* qui les précède dans la plupart des cas. Soient les mots *ayyâm* « jours », pl. de *yaum*, et *awwal* « premier ». Le premier, d'après eux, se décompose en *aï* + *yâm*, et le second en *au* + *wal*. Cette analyse, qui semble exacte au premier abord, ne l'est pas [1]. En effet, si nous comparons les deux prononciations résultant, l'une de l'analyse des grammairiens, l'autre de l'usage courant, en ayant soin de mettre un long intervalle entre l'émission de la première syllabe et celle de la seconde, nous verrons qu'il y a une différence sensible :

aï . . . . . *yâm* *au* . . . . . *wal*
ay . . . . . *yâm* *aw* . . . . . *wal*

Dans la seconde ligne, l'*y* et le *w* ont déjà, à la première syllabe, le caractère de *semi-voyelles*.

[1] Ce serait faire injure aux grammairiens arabes que de supposer qu'ils ne s'en étaient pas rendu compte. Ils avaient, en effet, remarqué que « la prononciation indiquée par le *techdîd* n'est pas tout à fait la même chose que celle qui résulterait de la réduplication de la même lettre, la première des deux étant djezmée » (Silv. de Sacy, *Grammaire arabe*, 2e éd., t. I, p. 53, n. 1).

Quand on écrit, au passif des IIIe et VIe formes du verbe concave, *qūwila* et *tuqūwila*, ce n'est pas seulement pour les distinguer graphiquement du passif des IIe et V^e formes *quwwila* et *tuquwwila* (Wright, *Arabic Grammar*, 3e éd., t. I, p. 14), c'est la transcription exacte de la prononciation; les grammairiens arabes n'ont été embarrassés que par les règles qu'ils avaient posées eux-mêmes pour l'emploi du *techdid*, et qui auraient exigé, sans cette exception, que ces formes bien différentes se confondissent les unes avec les autres.

Cette différence est rendue encore plus sensible par la manière dont certains dialectes, par exemple celui de Syrie, traitent ces diphtongues. On sait que, dans ce dernier, *au* est devenu *ô* et *aï* est réduit à *ê* (*yôm*, *bêt*). Si donc l'analyse des grammairiens arabes et, par suite, la transcription allemande étaient exactes, on devrait avoir, pour les mots cités plus haut :

ê.....yâm *ô.....wal*,

tandis qu'il est bien certain que les Syriens prononcent *ayyâm*, *awwal*, comme en arabe littéral. Le cas est le même où certains dialectes prononcent *iyyâm* (et non *î-yâm*); la première syllabe n'est pas *î* long, mais *i* bref + *y* semi-voyelle.

La transcription *îj*, *ûw*, qui d'ailleurs a le désavantage de ne pas représenter fidèlement aux yeux la graphie arabe du *techdid*, c'est-à-dire la réduplication de la lettre indiquée par un signe conventionnel suspendu au-dessus de cette lettre, est totalement à rejeter : elle n'a jamais eu cours chez nous, et nos orientalistes, jusqu'ici, ne l'avaient pas adoptée (c'est à peine si l'on peut remarquer quelques tentatives toutes récentes dans ce sens); ils s'étaient bornés à la transcription *yy*, *ww*, à laquelle il y a lieu de s'en tenir.

Cl. Huart.

TROIS ÉTYMOLOGIES ARABICO-MALGACHES.

I

Madagascar, Madagasi, Malagasi.

«Madeisgascar, dit Marco Polo, est une isle qui est vers midi, loins de Scoira (Socotora) bien 1,000 milles. Ils sont touz Sarrazins qui aourent Mahommet. Et si ont quatre vieillars[1] qui dient qu'ils gouvernent ceste isle. Et sachiez que il est moult noble isle et beau et des greigneurs du monde; car il dure bien environ 4,000 milles. Ils vivent de marchandises et d'ars. Et si vous dis qu'il y a en cest isle plus d'olifans que en nulle autre province du monde; et en une autre isle aussi, ci avant, qui a nom Zanquibar (Zanzibar), de quoi nous vous dirons. Car en ces deux isles se fait si grant marchandises d'olifans que c'est merveille. Ils ne manguent en ceste isle nulle autre char que de chameus. Et n'occient tous les jours tant de ces chameus qu'il n'est nulz qui le peust croire qui ne le veist. Et dient que c'est la meilleur char et la plus sainne du monde. Si que pour ce la menguent touzjours. Il ont en cest isle moult arbres de cendal vermeil qui sont moult bons; et si en ont tant que touz leur bois ne sont d'autre chose. Et si ont ambre assez, pource que ils ont assez balainnes en celle mer, de quoi ils prennent assez; et de capdos aussi, qui sont moult grans poissons, qui ont aussi de l'ambre assez, si comme les balainnes. Et si ont lupars et ours et lyons à grant foison, et autres bestes sauvages assez. Aussi y vient moult de marchans et grant navie dont il ont moult grant proufit. Et sachiez que ceste isle est tant vers midi, que les nefs ne pevent aler plus avant vers midi aus autres isles, qui y sont, fors à cestui, et un autre dont nous vous dirons ci avant, qui a nom Zamquibar. Et c'est pour ce que la courance de l'yaue court touzjours à midi si fort, que les nefs qui iroient ne pourroient puis arrière retourner. Et si vous dis que les nefs de Maabar, qui viennent à ceste isle de Madeisgascar, et en l'autre de Zamquibar, y viennent si tost (rapidement) que c'est merveille; car ils viennent, si grant chemin comme il y a, en

[1] L'édition anglaise porte : «They have four *Esheks* (Chaïkh) *i. e.* four Elders». Cf. édit. Yule-Cordier, Londres, 1903, in-8°, t. II, chap. xxxiii, p. 411.

20 jours. Et quant ils veulent retourner, si y painnent plus de trois mois. Et c'est pour l'yaue qui leur est contraire, qui tant court fort à midi. Et c'est tousjours en toutes saisons que ceste yaue de la mer court à midi si fort que c'est merveilles. Et si dient que en ces autres isles qui sont à midi, que les nefs n'y peuvent aler pour paour de non pooir retourner pour la courance de la mer[1].» Marco Polo raconte ensuite l'histoire du Griffon ou Rokh رُخّ et des deux défenses de sangliers, pesant chacune quatorze livres, rapportées à Khubilâi Khân, le grand chef mongol. Ces deux épisodes sont suffisamment connus pour qu'il soit inutile de les rappeler en détail; ils sont, du reste, inutiles pour la discussion qui va suivre.

En commentant la citation précédente, Yule[2] a très exactement montré que certaines informations données par le voyageur vénitien dans le chapitre intitulé : *cy dist de l'isle Madeisgascar*, s'appliquent en réalité à l'Afrique orientale voisine. La consommation de viande de chameau, la présence d'éléphants, de lions et de panthères, le commerce d'ivoire, le gouvernement des «quatre vieillars» ou «Chaïkh» sont des traits de mœurs caractéristiques du port de Mogadišo[3] et du pays somâli environnant. D'autre part, Madeisgascar est expressément qualifiée d'*île*, l'une des plus grandes du monde. Sa situation au sud de Socotora, l'action des courants spéciaux du canal de Mozambique qui sont indiquées avec précision indiquent qu'il ne peut être question que de la Madagascar moderne. On sait que ni Madagascar ni la côte orientale d'Afrique n'ont été visitées par Marco Polo et qu'il tenait de marins arabes ses renseignements sur cette partie de l'Océan indien occidental; on sait également qu'il dicta son récit de voyages en 1298, à Rusta Pisan, alors qu'il était prisonnier à Gênes. Enfin, la presque homonymie de Mogadišo et Madeisgascar prêtait à la confusion. Ces circonstances particulières sont évidemment les causes de l'erreur qu'a signalée et rectifiée l'éditeur anglais. Je néglige volontairement les considérations géographiques qui ont été longuement exposées dans les éditions anglaise et française de Marco Polo en faveur de la thèse que je viens de résumer; il ne s'agit ici que d'en montrer l'exactitude par des arguments nouveaux empruntés à la philologie.

[1] *Le livre de Marco Polo*, éd. Pauthier, Paris, 1865, t. II, chap. CLXXXV, p. 676-680.

[2] *Travels of Marco Polo*, éd. Yule-Cordier, t. II, p. 413 et suiv.

[3] Appelé par les Suahili مُقَدِشُ ou مُغَدِشُ *Mogadišo*, par les Arabes مقدشو *Makdišû*. C'est le *Mu-ku-tu-su* des annales de la dynastie des Ming. Cf. Yule-Cordier, *loc. cit.*, p. 413, note 1.

M. A. Grandidier n'a pas adopté l'opinion qu'avait fait prévaloir Yule. «Cette description, dit-il dans son *Histoire de la géographie de Madagascar*[1] après avoir reproduit le texte de Marco Polo, convient tout entière au pays de Mogdicho ou Magadicho[2], pays situé sur la côte orientale d'Afrique, un peu au nord de l'équateur, et ne convient qu'à lui seul (*sic*). . . . . . . La position et la distance respectives que Marco Polo attribue aux diverses contrées de l'Afrique sur lesquelles il a recueilli des renseignements, le nom de Madagascar qui, dans l'édition originale, est écrit indifféremment (*sic*) *Madeigascar* ou *Mogelasio*[3] et qui est une simple corruption de celui de Magadicho ou Mogdicho, ville alors la plus riche et la plus commerçante de toute la côte orientale, la religion des habitants et leurs occupations essentiellement mercantiles, leur mode de gouvernement, leur habitude si particulière de manger de la viande de chameau, le trafic considérable qu'ils faisaient en draps d'or et en soieries, en ambre gris, en ivoire, en bois de santal rouge, l'existence d'éléphants, de lions, d'hippopotames et autres animaux spéciaux à l'Afrique orientale, tout est caractéristique de Mogdicho. Il est vrai que Marco Polo qualifie d'île le pays qu'il décrit sous ce nom, mais comme il ne l'a pas visité et qu'il tient ses informations de marins arabes, il n'y a pas à s'étonner qu'il ait commis cette erreur; en effet, le mot *djesiret* (*sic*), que nous traduisons d'ordinaire par «île», sert aussi à désigner une partie de côte saillante, une région maritime[4].» D'après le même auteur, «à la table qui est en tête du manuscrit original où sont racontés les voyages faits par Marco Polo[5], et qui est cependant de la même main, il y a : *Ch. CXCI. Ci devise de l'isle Mogelasio*, tandis que le texte porte : *Ch. CXCI. Ci devise de l'isle de Madeigascar*[6]». M. C. R. B., rendant récemment compte dans le *Geographical Journal*[7] de la dernière publication où M. A. Grandidier a reproduit la théorie précédente[8], a vainement cherché la leçon *Mogelasio*. «Le nom (de Madeigascar), dit M. C. R. B., 'est incontestablement dans Marco

[1] Paris, 1892, in-4°, p. 25-28.

[2] *Mogadišo* ou *Makdišû*.

[3] *Mogelasio* ne figure que dans la table du manuscrit original où M. A. Grandidier l'a découvert. *Vide infra* à ce sujet.

[4] M. Grandidier a tout récemment maintenu cette inexplicable traduction : «Les Arabes dont Marco Polo, qui n'est jamais venu en Afrique, tenait ses renseignements, emploient, en effet, indifféremment le même mot *Djeziret* (*sic*) pour île ou pour côte ou pays maritime.» *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*, t. I, p. XI, note 1.

[5] Ms. 1116 du fonds français de la Bibliothèque nationale.

[6] *Loc. cit.*, p. 24, note 1.

[7] Avril 1905, p. 450.

[8] *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*, Paris, in-8°, t. I, 1903; t. II, 1904, éd. par A. et G. Grandidier.

Polo. Dans le texte le plus ancien, le manuscrit de Paris (n° 1116 du fonds français de la Bibliothèque nationale publié en 1824 par la Société de géographie), je ne trouve pas de *Mogelasio*, mais seulement *Madeigascar* (voir *Recueil de voyages*, etc., t. I, 1824, p. 232-234). Dans le texte publié par Pauthier, le second en importance, c'est toujours *Madeigascar* (*vide supra*). Dans le texte latin publié par la Société de géographie de Paris, dans le même volume que celui qui contient le texte français fondamental, c'est *Madagastar* ou *Madagascar*. Sur quelle autorité repose ce *Mogelasio* dans le *Livre des diversités* du vieux Vénitien?» *Mogelasio* ne figure donc que dans la table du ms. 1116 où M. A. Grandidier l'a découvert, et c'est évidemment une forme légèrement modifiée de *Mogadišo*. La présence de ce nom n'a rien de surprenant, et le chapitre dont il s'agit pourrait être intitulé : *Ci devise de Mogelasio et de l'isle Madeigascar.* La non-concordance des deux titres, qui devraient être identiques, me semble bien indiquer que Marco Polo a voulu parler du port de la côte orientale et de la grande île africaine. C'est ce qu'a parfaitement montré Yule. La découverte de *Mogelasio* par M. A. Grandidier vient donc corroborer l'opinion de l'éditeur anglais.

Aux indications données par Marco Polo sur la situation insulaire de Madeigascar, M. A. Grandidier oppose le sens de l'arabe *djazîra* (et non *djesiret*) qui signifierait *côte saillante*, *pays maritime*[1] et pourrait s'appliquer, par conséquent, à la côte somâlie. Cette traduction est un contresens absolu : *djazîra* (de la racine *djazara* «couper») signifie strictement et exclusivement *île* et *presqu'île*. Aucun texte ni aucun dictionnaire arabes n'autorisent d'autre interprétation. L'argument décisif de M. A. Grandidier est donc, au contraire, une erreur décisive qui montre l'invraisemblance de sa conjecture.

«Ce qui a beaucoup contribué, ajoute M. A. Grandidier, à établir la croyance fausse, mais universelle, que Marco Polo a eu connaissance de la grande île africaine, c'est qu'on a admis sans

[1] «Les Arabes, ajoute en note M. Grandidier, dans son *Histoire de la Géographie de Madagascar,* p. 28, note 4, ont toujours nommé leur pays et le nomment encore aujourd'hui *Djesiret-el-Arab* (*sic*) (Ile des Arabes [*sic*]), bien que sa forme péninsulaire ne leur fût pas connue jadis, comme on peut s'en rendre compte sur leurs anciennes cartes». جزيرة العرب a, au contraire, toujours signifié non pas *l'île,* mais *la péninsule arabique.* Les Arabes, qui ont été de médiocres cartographes, étaient d'excellents marins et connaissaient parfaitement au XIIIe siècle la situation péninsulaire de l'Arabie. Les trois mers qui la baignent leur étaient connues depuis longtemps à l'époque des voyages de Marco Polo. Il serait enfin extraordinaire qu'ils n'aient eu qu'un seul mot pour deux expressions géographiques aussi opposées que *île, presqu'île* et *côte, pays maritime.* Il suffit d'ouvrir un dictionnaire pour se convaincre que la langue arabe n'en était pas réduite à une terminologie aussi pauvre.

discussion, sur la foi d'auteurs d'ordinaire plus véridiques, que le nom de Madagascar ou de Madécase est celui sous lequel les indigènes désignent leur pays. Il n'en est pourtant rien. Les habitants de cette île étaient autrefois divisés en un nombre considérable de tribus indépendantes les unes des autres, cantonnées chacune dans des limites très étroites qui bornaient leur petit territoire, n'ayant entre elles aucun lien politique ni commercial; ils n'avaient, par conséquent, aucune raison, ni aucun besoin, d'avoir un nom collectif pour désigner l'ensemble de leur pays, et jusqu'au commencement du XIXe siècle, ils n'en ont pas eu[1]. »

Les habitants de Madagascar n'avaient, il est vrai, aucun nom collectif antérieurement au XIXe siècle; mais s'il est démontré que le nom d'une tribu maritime islamisée correspond exactement, à la finale près, au Madeigascar de Marco Polo, l'identification de Yule pourra, il me semble, être considérée comme définitivement acquise.

Un jésuite portugais, le Père Luiz Marianno, qui visita en 1613 le sud-est de Madagascar[2], constate l'existence d'un royaume qu'il appelle *Mitacassi*, *Matacaci*, *Matacasi*. Trois ans après, en 1616, le Père d'Almeida voyageant dans la même région, signale également un « royaume de *Matacassi*[3] ». Cauche, dans sa relation publiée en 1651[4], fait mention d'une « Province ditte *Madegache* et par d'autres *Madegasse*[5] », dont il appelle les habitants *Malegasses*[6] et *Mallegasses*[7]. Il se sert aussi du terme *Madagascarois*[8], mais avec le sens plus étendu d'habitants de la grande île africaine. Flacourt est plus précis encore: « l'isle Sainct-Laurens, dit-il, est par les géographes nommée Madagascar, par les habitants du païs *Madecase*, par Ptolémée Ménuthias, par Pline Cerné....... mais son vrai nom est *Madecase*[9] ». Les écrivains postérieurs se sont tous plus ou moins inspirés de l'ouvrage de Flacourt; je n'utiliserai donc pas leur témoignage.

Il résulte des renseignements recueillis par les Pères Marianno

[1] *Histoire de la géographie de Madagascar*, p. 32-33.

[2] *Exploração portugueza de Madagascar em 1613. Relação inedita do Padre Luiz Marianno* in *Boletim de Soc. de Geogr. de Lisboa*, 7e série, n° 5, 1887. MM. A. et G. Grandidier en ont publié la traduction française dans le tome II de la *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*, p. 1-64.

[3] *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*, t. II, p. 105-140.

[4] *Relation du voyage que François Cauche de Rouen a fait à Madagascar, isles adjacentes et coste d'Afrique, recueilly par le sieur Morisot*, in *Relations véritables et curieuses de l'isle de Madagascar et du Brésil*, Paris, 1651, in-4°, p. 1-193.

[5] P. 10.

[6] P. 49, 124, 127, 134.

[7] P. 99.

[8] P. 111, 151, 163, 175.

[9] *Histoire de la grande isle Madagascar*, Paris, 1661, in-4°, p. 1.

et d'Almeida, Cauche et Flacourt, qu'il existait au XVII[e] siècle un royaume ou une tribu appelée *Matakasi*[1], *Madegase*, *Madegache* ou *Makegase*. L'auteur de l'*Histoire de la grande isle Madagascar* applique inexactement à l'île entière le nom d'une tribu de la côte sud-est, mais l'erreur est sans grande importance. Flacourt a résidé pendant six ans sur la côte orientale de Madagascar et particulièrement dans le sud-est de l'île. Lorsqu'il affirme que les indigènes appellent «le païs Madecase», nous savons qu'il faut restreindre «païs» à la région précédemment localisée par Cauche et les jésuites portugais, mais nous avons en même temps l'assurance que *Madecase* est un nom indigène. M. A. Grandidier n'est pas convaincu par ces quatre témoignages concordants. «Le mot *Malagasi* (de la langue moderne), dit-il, qui n'est pas indigène, est la forme adoucie, et appropriée à la langue du pays, du mot *Madécasses*[2] qu'employaient nos premiers colons et qui dérive du nom de Madagascar (*sic*), nom accepté, comme nous l'avons dit, à la légère par les géographes du XVI[e] siècle. Les premiers navigateurs portugais et hollandais appelaient les habitants de Madagascar simplement *Noirs* ou *Maures*; quelques anciens auteurs les ont nommés *Buques*[3], d'après les Arabes de la côte d'Afrique qui, pour les désigner, se servent du mot *Oua-Bouki* (au singulier *M-Bouky* [*sic*]), c'est-à-dire habitants du pays Bouky. Les Anglais du commencement du XVII[e] siècle disaient toujours en parlant d'eux : les Naturels ou les Indigènes. Ce sont les Français qui les ont appelés du nom général de *Madagascarins* ou *Madagascarois*, puis, par des transformations successives (*sic*), de *Madécasses*, *Mallegasses*, *Malégaches* et *Malgaches*; ce dernier est aujourd'hui adopté par tous les Européens et même, sous la forme *Malagasy*, par ceux des indigènes qui sont en rapports constants avec nous[4]». Ces lignes ont été écrites en 1892. Douze ans plus tard, en publiant la traduction française de la relation du Père Marianno qui le premier a fait mention du «royaume de Matakasi», M. Grandidier ne pouvant imputer à des Français cette prétendue oblitération du Madeisgascar de Marco Polo, ajoute en note : «Il est probable que c'est ce nom (Matakasi) d'un des cantons de la province d'Anosi qui, appliqué un peu légèrement par Flacourt à toute l'île, est l'origine du nom de *Malegasse* que tant d'auteurs ont cru à tort être celui sous lequel les habitants

[1] Comme on le verra plus loin par l'étymologie de *Androbaizaha*, les missionnaires portugais ont entendu *t* le *d* malgache, mais la vocalisation du mot est absolument correcte.

[2] Cette assertion est inexacte. *Vide infra*.

[3] Sur l'étymologie de *Buques*, cf. mon article in *Journ. asiat.*, *Madagascar et les îles Uâq-uâq*, mai-juin 1904, p. 508-509.

[4] *Hist. de la géogr. de Madagascar*, p. 34.

de Madagascar se désignaient »[1]. Cette constatation aurait dû inspirer des doutes à M. Grandidier sur l'exactitude de sa théorie.

Il existe donc, au témoignage des missionnaires portugais et des deux voyageurs français, un royaume, province ou canton, appelé par ses habitants *Matakasi*, *Madegase*, *Madegache* ou *Malegasse*. Les deux premières leçons sont manifestement identiques : les Portugais ont entendu et noté *Ma Ta Ka Si*[2]; les Français, *Ma De Ga Se* — je reviendrai plus loin sur la variante *Ma Le Ga Se* — qui répondent exactement, à la finale près, au *Ma Dei Ga Scar* de Marco Polo. Il est impossible de soutenir que *Mogelasio*, dont l'équivalence avec *Mogadišo* n'est pas douteuse, ait pu « se corrompre »[3] en *Madeigascar*. En dehors de la métathèse de *Mogelasio* = *Mogadišo* en *Madeigas* qu'il faudrait d'abord justifier, comment expliquer la finale *car*? Que signifie-t-elle suffixée au nom du port somâli? La transformation par corruption est une explication insuffisante.

Faire dériver *Madegase* de *Madeigascar* est plus invraisemblable encore. Est-il admissible qu'une apocope aussi hardie soit due aux indigènes ou aux auteurs précédemment cités? Les indigènes, de l'aveu même de M. Grandidier, n'ont connu le nom de Madagascar qu'au XIXe siècle. La seconde hypothèse n'est pas moins inexacte. Les deux voyageurs français ignoraient, sans aucun doute, les relations de voyage des jésuites portugais dont la publication est toute récente. Il faudrait donc admettre que, par une extraordinaire coïncidence, chacun d'eux ait exactement apocopé *Madeigascar* en *Madegase*. Et dans quel but, enfin, auraient-ils supprimé cette finale *car?* Quelques auteurs français désignent, au contraire, les habitants de Madagascar sous le nom de *Madagascarins* ou *Madagascarois*. Nous aurions exclusivement l'une de ces deux formes dans toutes les relations françaises si *Madegase* n'avait pas existé. Pour épuiser la discussion sur ce point spécial, j'ajouterai que la dérivation de *Madegase* de *Madagascar* est aussi peu justifiée que celle qui consisterait à faire dériver *Deutsch* de *Deutschland*, *Anglais* de *Angleterre* ou زنج *Zandj* de زنجبرّ *Zandjbarr*.

Madeigascar me paraît être un nom géographique de formation parallèle à زنجبرّ. On sait que Marco Polo, qui le premier a parlé d'une île appelée *Madeigascar*, tenait de marins arabes ses renseignements sur la grande île africaine. Ceux-ci connaissaient évidemment la côte sud-orientale où l'islamisme a eu son maximum

[1] *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*, t. II, 1904, p. 37, note 1.

[2] *Vide supra*, p. 418, note 1.

[3] A. Grandidier, *Hist. de la géogr. de Madagascar*, p. 26.

d'expansion et dont les familles royales descendent d'Arabes immigrés. Étant entrés en relations avec des indigènes «du royaume de Matakasi ou Madegase», ils ont généralisé, comme l'a fait Flacourt, et raconté à Marco Polo que cette grande île était مدقس برّ *Madakas-barr*, c'est-à-dire «*le pays des MaDaKaS*». Je ne vois pas d'autre explication plausible de la finale *car* que de la considérer comme une oblitération de l'arabe برّ. Une erreur de ce genre est aisément explicable quand on se rappelle dans quelles conditions le voyageur vénitien dicta ses souvenirs de voyages à Rusta Pisan.

En résumé, *Mogelasio* est une variante certaine de *Mogadišo*; *Matacasi*, *Matakasi*, *Matacaci*, *Madegase*, *Madegache* sont des variantes identiques de *MaDaGaSe*, le nom indigène d'un royaume ou d'une tribu de la province d'Anosi; *Madeigascar* signifie très vraisemblablement «pays des *MaDaGaSe*»; et l'*isle Madeigascar* ou *Madeisgascar* de Marco Polo désigne, enfin, la grande île africaine moderne.

Les dialectes malgaches peuvent se diviser en deux classes : les dialectes à liquide et les dialectes à dentale. Dans les racines communes, ceux-là ont pour caractéristique le liquide *l*, ceux-ci la dentale *d*. Les dialectes Antanosi et Sakalava appartiennent à la première classe, les dialectes Betsimisaraka et Merina à la seconde. Exemples :

	DIALECTES À LIQUIDE.	DIALECTES À DENTALE.
loi	*lili*	*didi*
tabou	*fali*	*fadi*
époux	*vali*	*vadi*
prix	*vili*	*vidi*
sauvage	*li*	*di*
action d'enjamber	*lika*	*dika*
propreté	*liu*	*diu*
fossé	*hali*	*hadi*
guerre	*ali*	*adi*
retourner	*muli*	*mudi*
œuf	*atuli*	*atudi*
démangeaison	*hilihili*	*hidihidi*

Cette loi phonétique a été appliquée à un certain nombre de mots arabes passés en malgache, ainsi qu'en témoignent les exemples suivants :

	DIALECTES À LIQUIDE.	DIALECTES À DENTALE.
شكل *šikl*	*sikili*	*sikidi*
زحل *Zoḥal*	*Zohali*	*Zuhadi*

	DIALECTES À LIQUIDE.	DIALECTES À DENTALE.
	—	—
الحمل *al-Hamal*......	*Alahamali*	*Alahamadi*
الميزان *al-Mizân*......	*Alimizani*	*Adimizani*
الناكس *an-nâkis*.....	*Alinkisi*	*Adinkisi*
خيال *khaîâl*........	*kialu*	*kiadi*

Le dialecte du pays Antanosi dont faisait partie l'ancien «royaume de *Madegase*», est un dialecte à liquide. La forme *Madegase* est donc anormale : nous devrions avoir *Malegase*. Les Jésuites portugais ne donnent que *Matakasi*. Cauche, après avoir indiqué que «la province est ditte *Madegasse* ou *Madegache*», emploie dans son récit de voyage les variantes *Malegasse et Mallegaches*. Flacourt affirme également que «son vrai nom est *Madecase*», mais il emploie une fois la variante *Malacassa*[1]. D'après Dubois, «les originaires appellent l'île *Malagache*[2]». Jusque vers 1850, de nombreux ouvrages sur Madagascar contiennent simultanément la forme à liquide et la forme à dentale, mais quelques auteurs emploient exclusivement celle-ci. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, la forme à labiale *MaLaGaSi* s'impose définitivement, et la forme à dentale *MaDaGaSi* tombe en désuétude. L'histoire philologique de ce nom de «royaume» est en contradiction flagrante avec la phonétique de la grande île africaine. Nous devrions trouver normalement *MaLaGaSi* en Antanosi et la forme correspondante *MaDaGaSi* dans les dialectes à dentale du Centre et de l'Est. C'est ce qu'exigerait la loi de permutation des radicales *l* et *d* dont j'ai donné quelques exemples. Ainsi, *tabou* se dit *fali* en Antanosi et *fadi* en Betsimisaraka et en Merina. La forme *fadi* a été généralement adoptée dans les récits de voyages parce qu'elle est usitée dans les tribus les plus importantes et les plus fréquemment visitées depuis une centaine d'années. Le nom du royaume Antanosi devrait donc présenter des variations phonétiques absolument semblables à *fali* : *fadi*. Nous constatons, au contraire, le phénomène inverse. Cette irrégularité avait depuis longtemps attiré mon attention. Elle me semble explicable par la conjecture suivante.

Madagasi n'est vraisemblablement pas un nom indigène. Il n'existe pas en malgache de racine primaire quadrilittère; il faudrait donc supposer une racine secondaire à préfixe ou suffixe. Or *Ma Da Ga* pas plus que *Da Ga Si* n'ont de signification; *Da Ga* n'en a pas davantage. Il est donc très probable que *Ma Da Ga Si* est un nom étranger importé dans le Sud-Est antérieurement au

[1] A. Grandidier, *Hist. de la géogr. de Madagascar*, p. 34, notule *a*.

[2] *Ibid.*, p. 32, note 1. La relation du voyage de Dubois a été publiée en 1674.

XIIIe siècle. Cette forme s'est conservée intacte jusqu'au XVIIe siècle, elle s'est ensuite modifiée en *Ma La Ga Si* sous l'influence du dialecte Antanosi et s'est répandue ensuite dans l'île sous la forme à liquide. Sa qualité de nom propre lui aurait conservé l'*l* dans les dialectes à dentale. Le nom arabe *'Ali* est, en effet, usité dans tous les dialectes; sa radicale liquide s'est exceptionnellement maintenue dans les dialectes à dentale.

MM. Guët[1] et I. Taylor[2] ont donné du nom *Madagascar* des étymologies dénuées de toute vraisemblance, qui ne valent même pas d'être rappelées. En réalité, la signification de *Madagasi* nous est complètement inconnue, et aucune indication scientifique ne permet d'en rechercher actuellement l'origine[3].

En résumé, il reste acquis que *Matakasi* = *Madagasi* était, au commencement du XVIIe siècle, le nom d'un royaume ou d'une tribu Antanosi. Vers 1640, ainsi qu'en témoigne la relation de Cauche, la forme à dentale *Madagasi* commençait à se doubler d'une forme à liquide *Malagase* ou *Malagasi*. Pendant 200 ans, ces deux formes alternent dans les récits de voyages; quelques auteurs les emploient même simultanément. Vers 1850, *Madagasi* tombe en désuétude, et *Malagasi* se répand dans l'île entière. La liquide radicale de cette dernière forme nous est un sûr garant de son origine sud-orientale.

II

ANDROBAIZAHA.

«Depuis (la rivière) Manantengha, dit Flacourt, jusques à (la rivière) Mandrerei, c'est ce que l'on nomme (la province) de Androbeizaha ou Carcanossi[4].» Les embouchures de ces deux rivières sont : celle-là par environ 24° 17′ 15″ de latitude et 45° 2′ 15″ de longitude; celle-ci par environ 25° 2′ 30″ de latitude et 43° 48′ 30″ de longitude[5].

[1] *Les origines de l'île Bourbon et de la colonisation française à Madagascar*, Paris, 1888, in-8°. Pour M. Guët, *Madagascar* est un souvenir de l'ancienne colonisation de l'île par les Carthaginois !

[2] *The origin of the name Madagascar* in *Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, Tananarive, 1891.

[3] Cf. mes *Musulmans à Madagascar*, t. II, Paris 1893, in-8°, p. 83-90, où j'ai pour la première fois pris parti pour la théorie de Yule et suggéré la traduction de *Madagascar* par *pays des Madagases*. Cette hypothèse a été admise par M. Cordier dans son édition des *Travels of Marco Polo* de Yule (t. II, p. 414. note), et par M. C. R. B., l'auteur de l'article critique du *Geographical Journal* précédemment cité.

[4] *Histoire de la grande isle Madagascar*, p. 8.

[5] A. GRANDIDIER, *Hist. de la géogr. de Madagascar*, p. 106 et 109.

Le nom d'*Androbaizaha* figure dans les relations de voyages et les cartes du XVIe siècle sous les formes suivantes :

Turobaya (Diogó Lopez de Segueira, 10 août 1508[1]).
Turobaya (P. Reinel, 1517).
Turanbaya (Cabot, 1544).
Tornbaz (carte de Henri II, 1546).
Torulua (Homem, 1558).
Turunbaia (Mercator, 1569).
Contarambaia (Sanuto, 1588).
Tonobaia (Florenz de Langren, 1595).
Tonabaio (Gysbert, 1599).

«Tous ces noms, ajoute M. A. Grandidier auquel j'emprunte cette citation, dérivent par corruption (*sic*) de Taolankara-Baya[2].» Dans l'hypothèse, inexacte d'ailleurs, où *Turobaya* serait un composé signifiant *baie de Turo*, il resterait à montrer comment *Taolan-Kara* a pu se contracter en *Turo*.

M. A. Grandidier considère *Turobaya* et *Androbaizaha* comme deux expressions topologiques différentes et rectifie celle-ci en *Andrumbaimbazaha*. «Ce (dernier) nom, dit-il, qui signifie : *où des blancs ont été tués et dépouillés*, a été pendant longtemps appliqué à la région de l'Anosy où l'équipage d'un navire portugais, naufragé dans ces parages, s'était établi vers 1527, et où il a été massacré traîtreusement par les indigènes»[3]. À peine est-il besoin de dire que cette rectification est en tous points inexacte. *An-drubaim-bazaha* signifie littéralement *ani* «là où»; *rubaina* «volé»; *vazaha* «par des étrangers»; c'est-à-dire *là où* (*on a été*) *volé par des étrangers*. *Rubaina*, participe passé de la racine *ruba*, a seulement le sens de «pillé, volé, enlevé par force»[4], et non celui de «tué et dépouillé». En second lieu, *vazaha* est au cas oblique et régi par *rubaina*, mais non le sujet de ce participe passif. La traduction de M. A. Grandidier est donc un contresens. Si le pillage du navire portugais avait été commémoré par la topologie indigène, nous aurions : *am-pandrubam-bazaha* «là où (a eu lieu) le pillage des étrangers»[5].

[1] «Laurenz d'Anania, dit M. A. Grandidier (*loc. cit.*, p. 108, note 2), dit, à la fin du XVIe siècle, que le nom de Tarombaia a été donné à ce port à cause d'un capitaine venant de Java qui y est mort», tandis qu'en réalité il vient de Tourou ou Toulou-Baya, ce qui veut dire *baie de Toulou* (*sic*) [pour Taolankara que les Malgaches prononcent du reste Toulangar].»

[2] *Loc. cit.*, p. 108, en haut de la 6e colonne.

[3] *L'origine des Malgaches*, p. 93, notule *b*.

[4] Cf.s., v° *roba*, les dictionnaires des missionnaires Weber, Abinal-Malzac et Richardson.

[5] D'après M. Grandidier lui-même, *Turobaya* est cité pour la première fois

Un passage bilingue du manuscrit 8 du fonds arabico-malgache de la Bibliothèque nationale nous donne en même temps l'orthographe indigène et l'étymologie de *Androbaizaha*.

Arabe de Madagascar : اِلْرُبَيْيَغَ pour اِلْرُبَيْيَعَ [1]

Arabico-malgache : اَرَّبَيْيَغَ pour اَرَّبَيْيَعَ [2]

Le rédacteur de ce passage du manuscrit 8 emploie d'une façon constante غ pour ع. Ma première lecture de ce nom de lieu n'est pas entièrement exacte : il faut lire *Androbaizaha* et non *Androbaizaña*. L'*ñ* vélaire des dialectes sud-orientaux est toujours transcrit en arabico-malgache par ع et exceptionnellement dans le ms. 8 par غ. Mais le ع des mots d'origine arabe ne se prononce pas *ñ*. Ce phonème sémitique n'existant pas en malgache, les tribus islamisées n'en ont retenu que la voyelle dont il est marqué : عَ = *a*, عِ = *i* ou *e*, عُ = *o* ou *u*. Ainsi :

عَدُوّ	*'adû*	a donné	*aduvi.*
العَقرب	*al-'akrab*	—	*alakarabu.*
عِيسَى	*'Isâ*	—	*Isa.*
عِمران	*'Imrân*	—	*Imuran.*
عُمَر	*'Omar*	—	*Omara.*
عُثمان	*'Othmân*	—	*Otsumana.*
عَين	*'aïn*	—	*enina*[3].

Dans la transcription en caractères français, il est d'usage de faire précéder d'un *h* orthographique la voyelle représentant

en 1508 par Diogo Lopez de Sequeira. Or, comme on le verra plus loin, *Turobaya* est une simple oblitération de *Androbaizaha*. Ce nom existait donc dix-neuf ans avant le massacre de l'équipage portugais.

[1] Ms., fol. 22 v° et fol. 23 r°.

[2] On trouvera le passage en question dans un article que j'ai récemment publié, intitulé : *Un texte arabico-malgache en dialecte sud-oriental*, in *Recueil de mémoires et de textes publié par l'École des Lettres d'Alger en l'honneur du XIVe Congrès des Orientalistes*, Alger, 1905, in-8°, p. 221-260.

[3] *Enina* en arabico-malgache ancien signifie «œil». Son homonyme malgache est le nombre cardinal 6.

le ع, pour l'isoler de la voyelle précédente et éviter l'épenthèse ou la diphtongaison[1]. Exemples :

ala-h-ua de l'arabe العواء *al-'aûâ*.
sa-h-a — ساعة *sa'a*.
Ra-h-Isa de *Ra* + عيسى *'Isâ*.

L'*h* intervocalique est usité dans tous les cas analogues :

ala-h-asadi de l'arabe الاسد *al asad*.
asa-h-ula — الشولة *aš-šaûla*.
bi-h-iava — بياض *baîâḍ*.
Ra-h-Imina de *Ra* + امنة *Amina*.

Androbaiza-h-a est donc la transcription correcte de أرّبييّع et l'orthographe de Flacourt est parfaitement justifiée. On devrait, du reste, faire plus de crédit à un auteur aussi consciencieux lorsqu'il s'agit d'informations de ce genre. Flacourt a résidé pendant plusieurs années dans la province d'Androbaizaha; il serait étrange qu'il eût entendu *Andrubaimbazaha*, par exemple, et qu'il ne nous en ait rapporté que la forme contractée.

L'orthographe الرّبييّع du ms. 8 n'est que la graphie, spéciale à Madagascar, de la forme originelle arabe الرَّبِيع. On sait que le *techdid* est exclusivement usité en arabico-malgache avec le ر pour transcrire les doubles consonnes malgaches *tr* et *dr*. الرَّبِيع devient donc graphiquement الرّبييّع pour reproduire le يّ redoublé de la forme arabe initiale. الرّبييّع se transforme régulièrement à son tour en أرّبييّع *Androbaizaha*, conformément à des règles précises que je vais rappeler. La tremblée *r* et la spirante *z* qui sont, en arabe, des lettres solaires, sont, en malgache, des consonnes dites permutantes. Dans certains cas déterminés et particulièrement sous l'influence d'un *n*, elles permutent avec les doubles consonnes correspondantes *dr* et *dz*. L'épenthèse n'existe pas en malgache. Dans les cas suivants de ال + *consonne solaire* : . . . . . ر + ال *ar* + *r*. . . . . ., ... ز + ال *az* + *z*. . ., les phonèmes arabes *ar-r*. . . . et *az-z*. . . . . passent en malgache sous la forme *ã-r*, *ã-z*. L'épenthèse exigée par la prononciation arabe a disparu, mais elle a développé une nasalité qui prend place entre l'article réduit à *a* et l'initiale du mot suivant.

[1] Cf. sur l'*h* intervocalique mon *Essai de grammaire malgache*, Paris, 1903, in-8°, p. 5.

Cette nasalité entraîne la permutation de *r* en *dr* et *z* en *dz*, d'où la forme dernière *ã-dr*, *ã-dz* qu'on orthographie *an-dr*, *an-dz*. Nous avons donc :

Arabe...	*ar-r* الر	*az-z* الز
Malgache.	*ã-r*	*ã-z*
	an-dr	*an-dz*

De même que *An-dzumari* est la forme malgachisée de l'arabe الزمر *az-zamr*, *An-dro*..... est également la forme malgachisée de ....الرُ.

En arabico-malgache, le ى vocalisé est en fonction de consonne et se prononce toujours *z* : يَ *za*, يِ *zi* ou *ze*, يُ *zo* ou *zu*. Exemples :

يَيَ *zaza*.	اِيِ *azi*.
لَيَ *laza*.	يُيُرُ *zuzuru*.
يَرَ *zara*.	يُتُ *zutsu*.
يِيِكَ *zezika*.	يُكِ *zuki*.
اِيِ *izi*.	يُهِ *zohi*.

Marqué du *sukûn*, le يْ est, au contraire, en fonction de voyelle et se prononce *i* ou *e*. Exemples :

بِيْبِيْ *bibi*.	لِيْلِيْ *leli*.
دِيْدِي *didi*.	رِيْفِيْ *refi*.
وِيْوِيْ *vivi*.	وِيْرِيْ *veri*.
فِيْرِيْ *firi*.	فِيْرِيْ *feri*.

L'opposition est encore mieux marquée dans les mots suivants :

يْيَغْ *izan*.	لَيَيْنِيْ *lazaini*.
يَهَيْ *zahai*	يْيَيْ *izai*.

En vertu de la règle précédente sur la prononciation du ى, ...بَيْيَ... doit se lire : ....*baiza*.......... اَرِيْيَغْ est

donc l'équivalent parfait, lettre pour lettre, de l'*Androbaizaha* de Flacourt.

Le *Turobaya* des voyageurs et cartographes du XVIe siècle ne signifie en aucune façon *baie de Turo*, ainsi que l'indique Laurent d'Anania et que l'a admis M. A. Grandidier. C'est une simple et légère oblitération de *Androbaizaha* qui se prononçait *Androbaizā*.

La concordance de ces différentes leçons n'est pas douteuse :

Arabe de Madagascar............	ا *A*	رُلْ *r Ro*	بَيّ *Bai*	يَ Y	عَ *'A*
Arabico-malgache...............	ا *An*	ڗُ *DRo*	بَيْ *Bai*	زَ *Za*	عَ *A*
D'après Sequeira, 1508..........	*n*	*TuRo*	*Ba*	*Y*	*A*
D'après la carte de Henri II, 1546...	*n*	*ToRu*	*Ba*	*Z*	*n*
D'après Flacourt, 1658..........	*An*	*DRo*	*Bai*	*Za*	*hA*

On vient de voir que les jésuites portugais ont entendu *Matakasi* le nom que Flacourt écrit *Madecase*. L'orthographe *TuRo* pour *DRo* de Sequeira est donc parfaitement conforme à la transcription portugaise du malgache. *BaYa* pour *BaiZa* est non pas une inexactitude, mais l'exacte représentation de la graphie بَيَّ lue par un étranger ignorant que l'arabico-malgache زَ doit se prononcer *za*. Il est vraisemblable que Sequeira ait écrit *Turobaya* pour *Androbaïa* sous la dictée d'un interprète sachant lire les lettres arabes, mais n'en connaissant pas la prononciation spéciale à Madagascar. Mais il est une hypothèse plus vraisemblable encore. La forme *Androbaizaha* dérivée de l'arabe الرَّبَيْزَعَ permet de supposer le stade intermédiaire **Androbaia* qui devait être usité au commencement du XVIe siècle, et qui aurait été noté par les Portugais *Turobaya*. Une carte de 1546 donne *Tornbaz* qui est une évidente erreur de graphie pour *Turubaz*. Cette intéressante variante indique que, dès le milieu du XVIe siècle, la forme *Androbaiza*, orthographiée plus tard *Androbaizaha*, était en usage. Elle s'est imposée cent ans plus tard et a définitivement prévalu, ainsi qu'en témoigne la relation de Flacourt.

La province sud-orientale appelée *Androbaizaha* par les colons arabes et leurs descendants portait en même temps le nom indigène de *Karkanosi* ou *Anosi*. Ce doublet topologique s'est maintenu jusqu'au XVIIIe siècle. *Androbaizaha* est alors tombé en désuétude, et le nom indigène *Anosi* s'est seul maintenu.

III

Undzatsi.

Deux tribus de la côte orientale de Madagascar pratiquent l'inceste, les Antambahuaka de Manandzari[1] et les Undzatsi[2]. M. A. Grandidier voit dans cette coutume spéciale et dans le nom même des Undzatsi une preuve évidente de leur origine Azdite : les Undzatsi descendraient des Ḳarmaṭes et des Azd de l'Omân. « Il est possible que ces Undzatsi, dit l'auteur de l'*Origine des Malgaches*, soient des descendants des Arabes de la tribu d'Azd, qui ont colonisé Anjouan vers 824 et qui en ont été chassés à la fin du xe ou plutôt au xie siècle par les Musulmans sunnites venus de Malindi........ Or les Azd étaient des Zanâdiqa dont les mœurs immorales (l'inceste) et les croyances sont précisément pareilles à celles des Undzatsi[3]. » « Ce (dernier) nom, ajoute en note M. A. Grandidier, est peut-être une transcription malgache de *uluna ni Azdi* (litt. : gens de la tribu d'Azd); en effet *un* est une contraction de *uluna* et le mot *Azd*, qui est trop dur pour une oreille et un gosier malgaches, est devenu *Adzi* ou *Atsi*, d'où *Uniatsi*, *Undzatsi*. L'hypothèse n'est pas invraisemblable et je la crois même exacte »[4].

Le premier argument en faveur de la parenté des Undzatsi et des Ḳarmaṭes, basé sur la pratique commune de l'inceste, est en contradiction avec les renseignements historiques que nous possédons sur les sectaires du Baḥraïn. La magistrale étude que leur a consacrée M. de Goeje[5] n'est en aucune façon affirmative à ce sujet. Dans une communication postérieure aux deux mémoires de l'éminent professeur de Leide, M. Casanova montre, au contraire, « que les Ḳarmaṭes et les Assassins ont été profondément calomniés quand ils ont été accusés par leurs adversaires d'athéisme et de débauche[6] ».

L'étymologie de *Undzatsi* par *uluna ni Azdi* est plus inadmis-

[1] Cf. sur cette tribu mes *Musulmans à Madagascar*, t. II, chap. III.

[2] Cf. également sur cette tribu mes *Musulmans à Madagascar*, t. II, ch. IV. Les Undzatsi modernes pratiquent la sorcellerie et inspirent, comme sorciers, une certaine crainte à leurs compatriotes. Mais ils sont méprisés et honnis à cause de leurs pratiques incestueuses.

[3] J'ai montré, dans un article critique (*Qarmathes et Undzatsi* in *Revue de Madagascar*, n° 11, novembre 1904), l'inexactitude de cette théorie.

[4] *Loc. cit.*, p. 120-121 et note 3 de la p. 120.

[5] *Memoires sur les Carmathes du Bahraïn et les Fatimides*, Leide, 1886, in-8°; *La fin de l'empire des Carmathes du Bahraïn* in *Journ. asiat.*, janvier-février 1895.

[6] *Notice sur un manuscrit de la secte des Assassins*, in *Journ. asiat.*, janvier-février 1898, p. 159.

sible encore[1]. *Uluna* ne peut en aucune façon «se contracter en *un*» pas plus que *Azd* ne peut devenir *Adzi* ou *Atsi*. Il existait, il est vrai, dans la langue ancienne, un préfixe nominal *on* qui était d'un fréquent usage. J'en ai récemment signalé l'existence dans les *Mémoires* et indiqué les fonctions[2]. Mais *on* préfixé à *Azd* donnerait *Ona*....., et non *Ondz*..... L'arabe *Azd* ne passe pas, en arabico-malgache, sous la forme *Azdi*, mais *Azadi* ou *Andzadi*, et *Ondzadi*, en malgache ancien, par assimilation populaire de l'initiale *an* avec le préfixe nominal *on*. Si les deux premières syllabes concordent, la finale *di* ne peut aboutir à *tsi*. Le phonème *tsi* des noms arabes passés en malgache ne peut normalement dériver que :

1° d'un ة ou d'un ت :

alikiamatsi	de l'arabe	القيامة
kabilatsi	—	قبلة
lefivatsi	—	الفضة
madinatsi	—	مدينة
alahutsi	—	الحوت
alibetsi	—	البيت
asubutsi	—	السبت

2° ou d'un س :

tsiuta	de l'arabe	ستة
tsamitsa	—	تمساح
betsimilahi	—	بسم الله

Azd = *Ondzadi* ne peut donc aboutir à *Ondzatsi*[3], *Undzatsi* en malgache moderne. Le nom de cette tribu malgache me paraît dérivé de l'arabe نجس *nadjs*, plur. أنجاس *andjâs*, qui signifie

[1] Cf. à ce sujet G. Ferrand, *La légende de Raminia*, in *Journ. asiat.*, mars-avril 1902, p. 201, et *Un préfixe nominal en malgache sud-oriental ancien*, in *Mémoires de la Soc. de ling.*, t. XIII, 1904, p. 92-93.

[2] *Vide* note précédente. M. H. H. Juynboll, le savant professeur de l'université de Leide, que j'avais consulté à ce sujet, m'a signalé l'existence de phonèmes identiques à *on* dans un dialecte du nord des Célèbes, le tumbulu parlé à Minahasa. Cette constation vient pleinement confirmer les conclusions de ma note sur le préfixe *on*.

[3] «Les Ondzatsi, dit Flacourt (*Histoire de la grande Isle Madagascar*, p. 47), ont la peau rouge et les cheveux longs comme les Roandrian (1re caste) et Anacandrian (2e caste), mais plus vils et plus bas, estans descendus des matelots qui ont amené en cette terre Dian Racoube ou Racouvatsi leur Ancestre (des deux premières castes). Ceux-cy (les Ondzatsi) sont pescheurs pour la pluspart et gardiens des cimetières des Grands.»

«impur, immonde». Cette qualification exprime bien l'horreur qu'inspire l'inceste aux Arabes. Au point de vue phonétique et sémantique, *An* et *On* sont des phonèmes absolument équivalents, *djâ*=*dza* (le ج arabe se prononce toujours *dz* en arabico-malgache); nous avons des exemples de mutation de س en *ts*; la vocalisation en *i* du س final est parfaitement régulière[1]. Enfin la quantité de *ŭndzātsĭ* correspond à celle de l'arabe أنجاس. *Undzatsi* signifie donc vraisemblablement «les impurs, les immondes», et cette qualification est justifiée par la coutume incestueuse en usage dans cette tribu. J'ajouterai que les Undzatsi étaient déjà, au XVII[e] siècle, une tribu vassale et que leur situation subalterne a pu permettre l'imposition à ses membres de ce nom infamant.

Gabriel FERRAND.

[1] Cf. les exemples suivants :

ARABE.		MALGACHE.
الاحد	*al-aḥad.*	*alahadi.*
الاسد	*al-asad.*	*alahasadi.*
الحوت	*al-ḥût.*	*alahutsi.*
القمر	*al-ḳamar.*	*alakamari.*
الحصير	*al-haṣîr.*	*alakasiri.*
الزمر	*az-zamr.*	*andzumari.*
عرش	*'arš.*	*ariši.*
بحر	*baḥr.*	*bahari.*
سبت	*sabt.*	*sabutsi.*
فقيه	*faḳîh.*	*fakihi.*
جن	*djinn.*	*dzini.*
رفيق	*rafîḳ.*	*rafiki.*

I

INDEX.

GÉNÉRALITÉS.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

GREC ANCIEN.

GREC MODERNE.

LANGUES ITALIQUES.

PARLER DE PRÉNESTE.

LATIN.

LANGUES ROMANES.

ITALIEN.

FRANÇAIS.

AUTRES LANGAGES ROMANS.

LANGUES CELTIQUES.

GAULOIS.

IRLANDAIS.

BRETON.

LANGUES GERMANIQUES.

ANGLAIS.

LANGUES LETTO-SLAVES.

LITUANIEN.

VIEUX SLAVE.

ZEND.

PERSAN.

B. — LANGUES SÉMITIQUES ET CHAMITIQUES.

C. — LANGUES OURALO-ALTAÏQUES.

D. — LANGUES DE L'EXTRÊME-ORIENT.

II

LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

GREC ANCIEN.

GREC MODERNE.

LANGUES ITALIQUES.

OSQUE.

OMBRIEN.

FALISQUE.

PÉLIGNIEN.

SABIN.

SAMNITE.

PARLER DE PRÉNESTE.

LATIN.

LANGUES ROMANES.

ROUMAIN.

ITALIEN.

ESPAGNOL.

FRANÇAIS.

BÉARNAIS.

PARLER DE BAGNÈRES-DE-LUCHON.

LANGUES CELTIQUES.

GAULOIS OU VIEUX CELTIQUE.

IRLANDAIS.

GAÉLIQUE D'ÉCOSSE.

GALLOIS.

CORNIQUE.

BRETON ARMORICAIN.

LANGUES GERMANIQUES.

GOTIQUE.

VIEUX HAUT-ALLEMAND.

LANGUES LETTO-SLAVES.

LETTE.

VIEUX SLAVE.

SERBE.

TCHÈQUE.

POLONAIS.

RUSSE.

PETIT-RUSSIEN.

SLOVÈNE.

LANGUE ARMÉNIENNE.

LANGUES INDO-IRANIENNES.

SANSCRIT.

PRÂCRIT.

PÂLI.

ZEND.

PÂZEND.

VIEUX PERSE.

PEHLVI.

PERSAN MODERNE.

OSSÈTE.

B. — LANGUES SÉMITIQUES ET CHAMITIQUES.

HÉBREU.

ARABE.

SYRIAQUE.

ÉTHIOPIEN.

MALGACHE.

C. — LANGUES OURALO-ALTAÏQUES.

FINNOIS.

LAPON.

MORDVE.

TCHOUVACHE.

SYRIÈNE.

VOTIAK.

VOGOULE.

OSTIAK.

YAKOUTE.

HONGROIS.

TATARE DE KAZAN.

TURC.

MONGOL.

D. — LANGUES DIVERSES.

ÉTRUSQUE.

CHINOIS.

TABLE DES AUTEURS.

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME TREIZIÈME

PREMIER FASCICULE



PARIS (2e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1903

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER FASCICULE

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME TREIZIÈME

SIXIÈME FASCICULE



PARIS (2e)

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1905

TABLE DES MATIÈRES

DU SIXIÈME FASCICULE

Études sur Rabelais, par L. THUASNE. Un vol. in-8. — Prix. . . . **10 fr.**

Études sur l'Espagne, par A. MOREL-FATIO. 3ᵉ série. Un vol. in-8. — Prix. . . . . **6 fr.**

Études sur le règne de Hugues Capet et la fin du xᵉ siècle, par F. LOT. Un fort vol. gr. in-8, accompagné d'une planche. — *Couronné par l'Académie des inscriptions et belles lettres, 1ᵉʳ prix Gobert.* — Prix.. . . . . **20 fr.**

Fidèles ou Vassaux ? Essai sur la nature juridique du lien qui unissait les grands vassaux à la royauté depuis le milieu du ixᵉ siècle jusqu'à la fin du xiiᵉ, par le même. Un vol. in-8. — Prix. . . . . **7 fr.**

La province romaine proconsulaire d'Asie depuis son origine jusqu'à la fin du Haut-Empire, par V. CHAPOT. Un vol. gr. in-8, accompagné d'une carte. — Prix. . . **15 fr.**

Le Romancéro populaire de la France, choix de chansons populaires françaises. Textes critiques par G. DONCIEUX, avec un avant-propos et un index musical par J. TIERSOT. Un fort vol. gr. in-8. — Prix. . . . . **15 fr.**

Table des noms propres de toute nature compris dans les chansons de geste imprimées, par E. LANGLOIS. Un fort volume gr. in-8 — *Couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Prix du Budget.* — Prix. . . . . **25 fr.**

Roberti Gaguini epistole et orationes, texte publié sur les éditions originales de 1498. Précédé d'une notice biographique et suivi de pièces diverses en partie inédites, par L. THUASNE. Deux forts vol. in-8. — Prix. **25 fr.**

Le Frère de Pétrarque et le livre du repos des religieux, par H. COCHIN. Un volume in-8. — Prix. . . . . **6 fr.**

Études sur le théâtre français du XIVᵉ et du XVᵉ siècle. La comédie sans titre publiée pour la première fois d'après le ms. 8163 de la Bibliothèque nationale et les miracles de Notre-Dame par personnages, par E. ROY. Un fort vol. in-8. — Prix. **10 fr.**

Petite Grammaire bretonne avec des notions sur l'histoire de la langue et sur la versification, par E. ERNAULT. Un volume in-16 cartonné. — Prix. . . . . **1 fr.**

Glossaire Moyen Breton, par le même. Deuxième édition corrigée et augmentée. Un volume grand in-8°, en 2 parties. — Prix. **30 fr.**

Sur l'étymologie bretonne par le même (extrait de la *Revue Celtique*). Br. in-8. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

Essai sur un patois vosgien (5ᵉ section) supplément au dictionnaire phonétique et étymologique et petit programme de recherches sur les patois vosgiens, par N. HAILLANT. Brochure in-8. — Prix. . **0 fr. 75**

Sobriquets, prénoms et noms de famille patois d'un village vosgien. (Uriménil près Épinal), par le même. Brochure in-8. — Prix. . . . . **0 fr. 75**

Comparaison de certains sons de divers patois vosgiens avec les sons russes, allemands, espagnols, arabes et néo-grecs, par le même. Brochure in-8. — Prix. . . . . **1 fr. 50**

Histoire poétique de Charlemagne, par G. PARIS, reproduction de l'édition de 1865, augmentée de notes nouvelles par l'auteur et par M. Paul MEYER, et d'une table alphabétique de matières. Un volume grand in-8. — Prix. . . . . **20 fr.**

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.


Stanford University Libraries
3 6105 014 688 597

